



LA FINLANDE.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais

LA

FINLANDE

Son histoire primitive, sa Mythologie, sa Poésie épique,

AVEC

LA TRADUCTION COMPLÈTE DE SA GRANDE EPOPÉE :

LE KALEWALA,

SON GÉNIE NATIONAL, SA CONDITION POLITIQUE ET SOCIALE DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE,

PAR LÉOUZON LE DUC.

I



PARIS.

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

3, QUAI VOLTAIRE.

—

1845

INTRODUCTION.

Lorsqu'on étudie l'histoire de l'humanité, on est frappé de l'étrange destinée qui pèse sur certaines nations. Jetées par le mouvement des migrations aux extrémités du monde, elles y restent méconnues, oubliées : personne ne prend souci de leur existence, personne ne vient leur demander ce qu'elles sont.

Et pourtant, parmi ces nations, il en est qui seraient dignes d'exciter l'intérêt. Une vie riche et féconde les anime, un travail incessant les occupe ; elles développent les forces de leur génie, les vertus de leur âme. Il est vrai que leur vie est presque toute intérieure, qu'elle a peu ou point de retentissement au dehors. Mais qu'importe ? Est-ce une raison de les reléguer dans l'oubli ?

Dans la vaste économie providentielle qui régit

le monde, il ne faut pas seulement considérer les nations d'après la relation extérieure, plus ou moins active, que elles ont entre elles. Ce serait s'exposer à d'énormes injustices, et à cette proscription ignorante que nous avons flétrie tant de fois dans les historiens de l'antiquité. Dieu, en créant les nations et en les dispersant sur la terre, a déposé dans leur sein une triple vie commune qu'elles doivent féconder et développer : vie intellectuelle, vie morale, vie sociale. Trouvez une seule nation, vraiment constituée, qui ne possède en elle cette triple vie. Or, c'est là le principe d'unité qui les lie entre elles. Mais ce principe, qu'est-il autre chose encore que le développement progressif de l'humanité, que l'élaboration de la civilisation universelle du monde?

Donc, parce qu'un peuple, habitant des régions extrêmes du globe, semble étranger à tous ces mouvements politiques qui nous entourent et qui absorbent toutes nos attentions, nous ne devons point pour cela le traiter en paria, en création parasite. Il a, comme tous les autres, sa place dans l'économie générale des peuples; comme tous les autres, il participe au progrès, au développement civilisateur de l'humanité; comme tous les autres, par conséquent, il a droit à l'intérêt de l'histoire.

Allons plus loin. Lorsqu'un peuple est doué d'une intelligence qui pense, d'un cœur qui bat, d'une force qui agit, quelque isolée que soit sa demeure, quelque mystérieuse que soit sa vie, n'est-il pas à croire qu'on trouvera en lui, outre les fonc-

tions générales dont nous avons parlé, un type spécial manifesté, curieux à l'observation, plein d'intérêt pour la science ? Oui, malgré son isolement, ou plutôt par la vertu même de cet isolement, un tel peuple aura conservé sa nationalité vierge. Or, quoi de plus curieux à étudier qu'une pareille nationalité ? Aujourd'hui que, par suite de la vulgarisation des mêmes idiômes, du mouvement des conquêtes, de l'essor du commerce, toutes les nations se rapprochant les unes des autres, les types les plus caractéristiques menacent de s'altérer, on doit être heureux, ce semble, de pouvoir arrêter ses regards sur une nation toujours fidèle à son individualité, et d'en étudier les singuliers phénomènes.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas un des plus beaux priviléges de la France de convoquer en quelque sorte, sous son ciel, toutes les nations de la terre, et de leur demander compte de leur génie ? Rome, Athènes, l'Orient, la Germanie, l'Afrique sont venus, tour à tour, lui offrir les trésors de leur civilisation et de leur intelligence. Maintenant, ces contrées n'ont presque plus rien de nouveau pour elle. C'est donc le moment d'introduire dans son sein d'autres éléments d'observation, de faire poser devant elle un de ces peuples inconnus dont elle n'a pu encore étudier l'intime physionomie.

Nous n'avons pas encore nommé la Finlande, mais on aura compris, sans doute, d'après le titre de notre livre, que toutes les généralités exprimées jusqu'à présent se rapportent à elle. C'est, en effet,

sur ce pays que nous prétendons fixer l'attention. En est-il de moins connu? Excepté M. Xavier Marmier, cet écrivain gracieux et spirituel, qui lui a consacré quelques lettres instructives et pleines d'agrément, nous ne sachons pas qu'aucun voyageur moderne lui ait donné place dans ses souvenirs. Du reste, il est peu de voyageurs qui poussent leurs courses jusqu'en Finlande. Son rude climat épouvante les organisations méridionales, son calme politique laisse indifférents les hommes de mouvement et de parti. Je passe sous silence sa situation hyperboréenne, son idiòme si rebelle aux efforts des étrangers qui veulent l'apprendre, les préjugés que les esprits même les plus éclairés nourrissent contre les nations inexplorées : tous ces obstacles, et d'autres encore, sont cause que la Finlande est restée jusqu'à présent isolée du mouvement de l'Europe, à laquelle elle appartient pourtant, et que rien ou presque rien de sa vie intellectuelle, morale, politique, ne s'est révélé au dehors.

Notre but, dans cet ouvrage, est de réparer cette injustice, car c'en est une, et de restituer, autant qu'il nous sera possible, à la Finlande, l'intérêt qu'elle mérite. Nous l'avons habitée pendant longtemps, nous y avons fait sur sa nationalité de sérieux travaux, à l'aide d'une coopération puissante; nous y avons même conservé des rapports intimes avec plusieurs savants du pays, auxquels nous avons déjà demandé, depuis notre retour en France, la solution d'un grand nombre de difficultés, que

nous n'avions point prévues tandis que nous étions au milieu d'eux. Tant de secours ont mis entre nos mains de précieux matériaux. Nous espérons qu'ils nous aideront à remplir notre tâche, sinon avec cette perfection que respecte toute critique, du moins de manière à faire apprécier nos efforts.

Nous le dirons avec franchise : quand après deux ans d'un travail opiniâtre et consciencieux, soit en Finlande, soit en France, nous nous sommes décidé à publier ce livre, notre intention n'était d'abord que de donner le *Kalewala*, c'est-à-dire la grande épopée nationale des peuples finnois. Déjà M. Xavier Marmier l'avait signalée dans une brève analyse. Compléter ce travail, ou plutôt substituer à l'esquisse légère de l'auteur des *Lettres sur la Russie*, l'ouvrage finnois, dans l'intégrité de sa composition, sans même l'entourer de notes et de commentaires, laissant aux savants qui le liraient le soin de le comprendre et de l'expliquer, tel avait été notre dessein. Il nous semblait assez grand, puisqu'ainsi nous offrions aux investigations de la haute critique le monument intellectuel d'une nationalité jusqu'alors inconnue. Mais en réfléchissant davantage sur la portée d'un livre conçu et exécuté d'après une pareille idée, nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'elle ne pouvait être qu'extrêmement restreinte; que ce livre n'arriverait, tout au plus, que sur le bureau solitaire de quelques académiciens, hommes curieux et spéciaux, tels qu'on n'en trouve presque plus aujourd'hui. Nous

songeâmes donc à dépouiller notre livre d'un caractère de spécialité trop exclusive, et à l'entourer d'éléments propres à le rendre, autant que possible, universellement abordable.

Au lieu d'un seul poëme, nous donnons presque une histoire.

Mais voici comment :

L'œuvre nationale d'un peuple doit nécessairement refléter la vie complète de ce peuple, c'est-à-dire qu'elle doit reproduire les phénomènes de son intelligence, de ses mœurs, de son état social. Or dans ces phénomènes repose toute son histoire. Les éléments n'en sont point ailleurs. Et voilà ce qui nous avait frappé dans le *Kalewala*. Nous conçûmes, donc, qu'en groupant autour de lui une série de travaux rapportés à son idée, et comme issus de son inspiration, nous parviendrions, d'abord, à rendre plus facile l'intelligence de l'épopée finnoise, ensuite à tracer un tableau historique, du moins dans ses principaux délinéaments, de la nation qui en est l'auteur. C'est ainsi que nous avons commencé par étudier les temps primitifs des peuples de la Finlande, parce qu'il nous a semblé que, pour mieux apprécier l'œuvre de leur génie, il fallait, avant tout, les connaître eux-mêmes, savoir d'où ils sont venus, et comment s'est constituée leur individualité nationale. C'est ainsi que si nous explorons leur mythologie, si nous examinons leur idiôme, si nous analysons les secrets de leur poésie, c'est comme initiation aux mystères intimes de leur épopée. Les

notes que nous avons ajoutées au texte concourent aussi à l'expliquer, et révèlent en même temps les mœurs, institutions, usages, etc., du peuple finnois, par conséquent son génie national. Quant à l'appendice final relatif à l'histoire moderne de la Finlande, il rentre évidemment dans le même cadre. Après avoir étudié le monument antique d'une nation, après avoir vu ce qu'elle était, ce qu'elle faisait autrefois, on se demande naturellement ce qu'elle est, ce qu'elle fait aujourd'hui. Les temps s'expliquent l'un par l'autre.

Ainsi, quoique le *Kalewala* ne soit point notre but unique, il n'en est pas moins notre but principal. C'est à lui que tous les éléments de notre livre se rapportent, soit immédiatement, soit médiatement. Il est comme son point central, comme le principe de son unité.

Donc pour avoir de ce livre une idée vraie, il ne faut point l'étudier dans ses parties isolées. Toute sa valeur est dans l'ensemble. Ce n'est qu'en l'envisageant de cette manière qu'on pourra comprendre sa signification réelle, et trouver en lui la pleine justification de son titre.

I.

Histoire primitive des peuples finnois.

C'est un point d'histoire d'une obscurité profonde et presque impénétrable que celui de l'origine des peuples finnois. Les vieux historiens nationaux

manquent, car ces peuples, comme tant d'autres, n'en avaient point; ce qu'on possède des anciennes runas ne raconte que les créations mythologiques, les usages de la vie, les fantaisies de l'imagination, principes de conjectures, si l'on veut, pour la question qui nous occupe, mais non de solution certaine et incontestable. Quant aux historiens étrangers, ils sont à son égard d'opinions si diverses, qu'au lieu de l'éclaircir, ils ne font souvent que l'envelopper de nouvelles ténèbres.

Plusieurs de ces derniers, parmi lesquels Lagerbring, Yhre, Leibnitz, Schlözer, Thunmann, Rask, Geyer, etc., prétendent que les Finnois ont été les plus anciens habitants du nord, et les mêmes peuples identiquement que les Jotes, les Thusses, les Rèses, les Trolles, les Dvergues, les Quènes, etc. Une opinion singulière les fait sortir des neuf tribus d'Israël emmenées de Samarie en Assyrie (1). Quelques traits épars de ressemblance entre la langue israëlite et la langue finnoise ont pu donner lieu à cette conjecture, qui d'ailleurs n'a aucun fondement historique. Il est des auteurs qui confondent les Finnois avec les Venèdes ou Venètes,

(1) Arctopolitanus, Dissert... De origine et religione Fennorum. Upsaliæ, 1728. — O. Rudbeck, fil. Atlantica illustrata. Upsalis, 1733, pag. 64. Bilmark. Dissert. de origine Fennorum. Aboæ, 1764. — Dalin, Svea Rikes Historia, part. I, page 54.— Björner, Svea Rikens hävda ålder, etc., med tillökning av et brev om Finnars, Lappars och Samojeders Ursprung från Samaritanska Israëliter, Stockholm, 1748.

et qui pensent que le mot *Vinland*, désignant le pays de ces derniers, a été changé en celui de *Finland* (1). On n'a pas oublié, non plus, les anciens Vanes, qui tirent leur nom des Vènes, dont on fait sortir aujourd'hui les Vandales, les Venèdes, les Vendes et les Quènes (2). La parenté des Finnois avec les Huns a été tantôt affirmée, tantôt niée (3). On pense aussi qu'ils sont d'origine germanique ou scythique, ce qui expliquerait le nom de Tschoudes qui leur a été donné par les Russes (4). Il en est qui les disent alliés des Samojèdes ou Vigoures, d'autres des Hongrois. Cette dernière opinion est la plus généralement admise. Quant à la parenté des Finnois avec les Turcs, c'est une hypothèse récente, inspirée par des ressemblances philologiques dignes de considération (5). Enfin, on sou-

(1) Bilmark.

(2) Vexionius (Gyldenstolpe), Descriptio Sueciæ, Gothiæ, Fenningiæ, etc. Lib. II, c. 8.

(3) Strahlenberg, Das nord-und ostliche Theil von Europa und Asia, p. 34, not. 14, et page 61; Tabl. p. 136. Suhm, Historie over Folkenes Oprindelse Almindelighed, p. 185, 193. Schöning. Forsög til de Nordislke Landes, Särdeles Norges gamle Geographie, p. 3 not. 1. —Bilmark, Diss. an Hunni sint Fennorum aborigenes Aboæ, 1792.

(4) Cluverius, Germanica antiqua. Lib. III, cap. 45. Bayer, Comment. Petropolit. tom. 1, p. 387, 388. — Commentationes societ. reg. scientiarum Gothing. vol. XII, p. 266, 271. — Stralhenberg. l. c. p. 34, 172. — Wilde, Histor. pragmatica, p. 78. — Radloff, Muthmassungen über den Ursprung des finnischen Volks. Åbo, 1809. p. 14. Ett bref från professor Rask. Voyez Nyerups Magazin for Reiseiagttagelser. Kiöbenhavn, 1820. Tome I.

(5) Schöning. l. c. p. 2. Suhm, Nord Folks Oprindelse, p. 13.—

tient que le peuple finnois est un peuple ouralien, venu de la Haute-Asie, sans qu'on dise toutefois de quelle race il est originaire (1).

Au milieu d'opinions si divergentes, quel parti prendre? Comment distinguer le vrai du faux, l'incertain du probable? Une question ainsi débattue n'est-elle point, par le seul fait, déclarée insoluble? Cependant, pour l'érudit sérieux, les questions les plus hérissées de contradictions ne sont-elles pas souvent les plus émouvantes, les plus dignes d'intérêt?

Occupons-nous donc encore de l'origine des peuples finnois.

Sans doute, il serait téméraire à nous de prétendre à une solution définitive. Ce résultat, s'il était possible, dépasserait nos forces. Toute notre prétention, c'est d'exposer succinctement les travaux et les recherches que ce thème historique a suscités. Rühs, Geyer, Arwidsson, Derschau, Rein, seront nos guides. Certes, pour nous, ce travail est sans gloire, mais nous aimons à croire qu'il ne sera pas sans utilité pour la science.

Les Hiong-nou, selon Deguignes, habitaient les parties septentrionales de la Chine. Puissants d'abord, ils attaquèrent le grand empire et entretinrent avec lui des hostilités presque permanentes.

Folkenes Oprindelse i Almindelighed, p. 194. — Radloff, l. c. — Bayer, l. c. p. 385. — Aspegren, Beskrifning ome Pedersöre Socken. Abo, 1766, part. 2, p. 41. — Dalin, l. c. — Levesque, Histoire de Russie. Paris, an VIII. Tom. VI, p. 333, 336. Nyerup. l. c.

(1) Klapproth. Asia polyglotta, p. 183.

D'un autre côté, des guerres intestines acharnées déchiraient leur propre sein. Or, il arriva que, soit à cause des vicissitudes de la guerre, soit à cause de l'accroissement de leur population, ils furent forcés de s'étendre plus à l'ouest : par la suite des siècles, ils s'établirent, peu à peu, dans ces vastes pays situés entre la Corée, la Chine et la mer Caspienne. Là ils se partagèrent successivement en plusieurs branches, qui, plus ou moins, laissèrent s'altérer leur type primitif. Celles d'entre elles qui s'éloignèrent le plus de l'Orient, leur commune patrie, formèrent les nations des Huns, des Turcs, des Hongrois, etc. (1).

Cette opinion, que Deguignes prétend appuyer sur des traditions chinoises et orientales, n'est, à l'avis de Klapproth, rien moins qu'admissible. Selon lui, il est faux que les Hiong-nou soient la souche des Huns. Chassés par les Chinois, ceux des Hiong-nou qui gagnèrent l'occident se réfugièrent vers le Khang-Khiu ou la Sogdiane, et s'arrêtèrent à Koutché sous le nom de Yue-po ou Yue-pan. Bientôt ils disparurent de l'histoire. La parenté supposée par Deguignes, entre les Hiong-nou et les Huns, ne peut donc avoir d'autre fondement qu'une certaine ressemblance dans les noms. Or une seule donnée étymologique ne suffit pas, dit Klapproth, pour déterminer la filiation des peuples. On sait

(1) Histoire générale des Huns, tome I, part. II, p. 213, 218, 225. —Part. 2, p. 2, 13.

dans quelles erreurs est tombé Bergman en voulant établir, d'après ce seul principe, l'affinité des Huns et des Mongols. D'ailleurs, relativement aux Hiong-nou et aux Huns, la chronologie suscite d'inextricables difficultés (1).

Klapproth nie aussi la parenté que Deguignes cherche à établir entre les Huns et les Turcs. Il la traite d'opinion hasardeuse, de vaine conjecture. On ne sait toutefois si la manière acerbe dont il s'exprime à cette occasion lui est inspirée plutôt par la conviction de la vérité que par son antipathie, bien connue, pour le savant orientaliste, son devancier et son rival.

Nous nous garderons de trancher la discussion. Cependant, quand on consulte les auteurs, il semble que l'opinion de Deguignes est la plus universellement admise. D'abord, pour ce qui regarde les Hiong-nou, Ritter, qui, suivant Wiseman, a profondément étudié les questions de géographie historique, prétend que les Turcs, sous le nom de Hiong-nou, occupaient tout le nord de la Chine; qu'ils se séparèrent en deux royaumes dans le premier siècle de notre ère; qu'ils disparaissent de l'histoire dans le quatrième, et recouvrent leur domination dans le siècle suivant; que, plus tard, ils furent emportés par le pouvoir irrésistible de Tschingis-Khan, et reçurent ainsi le nom de Tar-

(1) Klapproth, Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, p. 242.

tars, qu'ils considèrent comme un reproche. Abel Rémusat confond aussi les Turcs avec les Tartares, les Mantchous et les Mongols (1). De même Balbi (2) et le docteur Prichard, lequel considère les Turcs et les Tartares comme formant historiquement une même race (3).

Donc, il est à croire, d'après ces divers témoignages, qu'une véritable parenté a existé entre les Hiong-nou et les Turcs. D'un autre côté, la parenté entre les Turcs et les Huns n'est pas moins généralement admise. Les historiens byzantins sont unanimes à cet égard. Theophanes Confessor, Theophilactus Samocatta, écrivent indifféremment *Huns, Ongrois, Turcs*. Cedrenus et Johannes Zonaras prétendent aussi que les Turcs sont un peuple hunnique (4). Les Hongrois sont également appelés Turcs par ce dernier et par Constantin Porphyrogénètes, lequel soutient qu'ils sont le même peuple que les vieilles races turques qui habitaient autrefois les frontières septentrionales de la Perse. D'autres les appellent *Unni*. Cinnamus ajoute *occidentales*, etc. (5). Quoi de plus frappant que la res-

(1) Recherches, etc. Disc. prél. p. 37.

(2) Atlas ethnogr. n° VIII.

(3) Researches, vol. II, p. 283.

(4) Theophanes, Chronographia. Venet. 1721, p. 165. — Theophylactus, Historiar. L. III, c. 6. — Cedrenus, Histor. Compend. p. 299. — J. Zonaras, Annales. Venet. 1721, p. 139, 200.

(5) Stritter, Memoriæ populorum, olim ad Danubium, Pontum-Euxinum, etc., incolentium.— Petropoli, 1771. Tom. I, p. 451, 626.— Tom. III p. 3, 4, 581.

semblance du nom des Hongrois avec celui des diverses races hunniques, comme les *Ugri*, les *Ungri*, les *Ongri*, les *Unuguri*, etc. !... Il y a presque identité. Cette signification s'éclaircit encore par les phénomènes philologiques. Klapproth lui-même explique les mots hunniques par la langue hongroise (1). Les anciennes chroniques confirment aussi ce sentiment. Car, d'un côté, elles affirment que les Hongrois sont une famille de Huns ; d'un autre còté, qu'ils sont issus de l'union des Huns et des Avares. Mais, suivant les historiens byzantins, les Avares sont aussi, soit par le nom, soit par la langue, soit par les mœurs, d'origine hunnique ; et de nouvelles recherches ont montré que, parmi les Lesghi-Avares, habitants du Caucase, descendants des anciens Avares, il existe encore une grande quantité de noms de personnes appartenant aux Huns (2).

De toutes ces données réunies et corroborées les unes par les autres, il résulte que les vieilles races hongroises, turques, etc., ont conservé pendant longtemps, entre elles et les Huns, d'étroits rapports de famille. S'il n'en était ainsi, on ne sau-

(1) Klapproth, Tableaux historiques, p. 244.

(2) Joh. Thwrócz, Chronica Hungarica, p. 45; dans Schwaudtner, Scriptores rerum hungaricarum, tom. I, Vienne 1746. Newe ungarische und Siebenbürgische Chronik. — Francf. 1664. — Bonfinnius, Rerum Ungaricarum Decades. — Basel. 1568, p. 29. — Ortelius, Ungerische Chronologie. Nuremberg, 1515, p. 13. — Pray, Annales veteres Hunnorum, Avarorum et Hungarorum. — Klapproth. — Tableaux historiques, p. 245.

rait comment expliquer cette étrange unanimité de témoignages en faveur de la parenté de ces peuples, ni cette identité frappante des noms, qui les fait prendre indifféremment, par les historiens, les uns pour les autres.

D'ailleurs les recherches les plus modernes ont fait découvrir entre l'idiôme turc et l'idiôme hongrois ou madgiare une ressemblance frappante. Or, de l'avis de tous les philologues, la ressemblance des idiômes est le signe le plus certain de la parenté des races. Un peuple peut bien emprunter à un autre peuple ses lois, ses institutions, ses usages, encore ceci dans certaines limites. Mais la langue est inaliénable. Elle constitue, en quelque sorte, l'individualité, le génie propre d'un peuple; car elle est issue de son âme, elle révèle toute sa puissance intime et les facultés les plus mystérieuses de son être. Un peuple dépend de sa langue autant que de sa nationalité : l'une est corrélative à l'autre, en sorte que s'il laisse se perdre la première, il voit la seconde s'altérer proportionnellement. Voilà pourquoi les vainqueurs se sont toujours efforcés d'imposer leur langue aux nations conquises; ils savaient bien que par là ils les attaquaient dans ce qu'elles avaient de plus vital, et que la substitution de leur idiòme était plus capable de les attacher à eux que la puissance du glaive et toutes les combinaisons de la politique. Voilà pourquoi aussi les souverains intelligents qui aspirent au noble but de conserver leurs peuples dans

leur type national, ou de les y ramener s'ils en sont déchus, prennent tant de soin pour tenir la langue du pays en honneur, et la rendre l'objet d'un culte universel parmi leurs gouvernés.

Du reste, quand nous parlons d'idiôme révélateur du génie d'un peuple, nous n'entendons pas seulement la collection plus ou moins riche des mots réunis dans un vocabulaire. Ce n'est là, si nous pouvons ainsi parler, que son écorce : la séve qui lui donne la vie, c'est la construction de ces mots, l'agencement des phrases, les exigences de la syntaxe. Des mots, on peut en emprunter à toutes les nations ; ce sont des éléments matériels, en quelque sorte, sans conséquence. Tout est dans leur mise en œuvre, dans leur formule intérieure. Voyez les étrangers qui s'expriment dans une langue qui n'est pas à eux : toujours leurs conversations trahissent l'homme de leur pays. Que de fois, à Helsingfors ou à Pétersbourg, n'avons-nous pas entendu nous-mêmes des Russes et des Finlandais parler russe et suédois avec des mots français ! C'est qu'à ce point de vue il est impossible à un peuple, quoi qu'il arrive, de perdre entièrement son idiôme (1). Nous l'avons déjà dit, l'idiôme d'un peuple et sa nationalité, c'est tout un. Or, la na-

(1) « Les lois, les mœurs, la religion, dit Rask, changent ; la langue reste, et pour apprendre à connaître l'origine d'un peuple, pour pénétrer dans un passé obscur, où la tradition certaine nous manque, où l'histoire est souvent interrompue, il n'est pas de guide plus sûr que les langues. »

tionalité peut bien s'altérer, s'affaiblir, se transformer à tel point qu'elle semble morte. Mais fouillez, fouillez jusqu'aux entrailles de ce peuple que vous croyez un autre peuple, vous y sentirez encore des déchirements douloureux, des instincts de révolte contre l'état présent, des palpitations de sa vie primitive.

Donc, lorsqu'il y a ressemblance d'idiômes entre deux nations, il y a entre elles ressemblance de type intérieur, et, par conséquent, parenté. Mais cette ressemblance, il ne faut point qu'elle soit simplement arbitraire ou systématique; elle doit être réelle, profonde, primitive. Or c'est là le point difficile à déterminer. Grand nombre de savants, tels que Humboldt, Wheter, Goulianoff, Young, Parkhurst, Balbi, Klapproth, Schlegel, Crawfurd, Abel Rémusat, etc., se sont occupés de cette question. Les divers systèmes qu'ils ont professés se réduisent à deux et constituent une double école : l'école lexique et l'école grammaticale. Celle-ci fonde la ressemblance des langues sur leurs affinités grammaticales; mais on peut dire que ce principe est peu sûr; car il est prouvé que les langues ont presque toutes les mêmes formes de grammaires. Quant à l'école lexique, celle qui fait dériver la parenté des idiômes de leurs affinités verbales, elle est moins sujette à l'erreur. Cependant, on l'a vu employer dans ses investigations tant de méthodes arbitraires, que souvent ses résultats n'ont été rien moins qu'incontestables. Le procédé le plus sûr,

comme aussi le plus naturel, ne serait-il pas d'agir, à la fois, d'après la manière des deux écoles? Humboldt se rapproche de ce sentiment (1). Mais alors il faudrait écarter avec soin de l'étude comparative tous les mots d'origine ou d'emprunt récents, et ne s'attacher qu'à ceux dont la physionomie trahit l'antiquité, ce qui dit assez qu'on devrait étudier surtout les radicaux. C'est, en effet, ces derniers seulement qui constituent le fond d'un idiôme et qui conservent invariablement son empreinte originelle ; les autres ne sont que des éléments hétérogènes, qui ne sont jamais entrés et qui n'entreront jamais en fusion avec lui. Il faudrait aussi, dans la comparaison des grammaires, éviter de se répandre sur ces formes générales qui appartiennent à tous les idiômes, mais se fixer sur celles qui caractérisent exclusivement ceux que l'on étudie ; il faudrait, par exemple, examiner l'agencement des mots entre eux, la construction des phrases, leur combinaison, la propriété relative des locutions, le caractère que leur imprime l'action plus ou moins vive, soit de l'intelligence, soit de l'imagination, soit du sentiment : car ce sont là des conditions inaliénables, qui caractérisent infailliblement le génie propre des langues.

Il nous semble qu'une ressemblance fondée sur ces principes est plus qu'incontestable, et qu'on

(1) Essai sur les meilleurs moyens de déterminer les affinités des langues orientales, par le baron Guill. de Humboldt, dans les Transactions de la Société royale asiatique. Vol. 1830, p. 214, 215.

peut en conclure une vraie et légitime parenté d'abord entre les langues qui la possèdent, ensuite entre les peuples qui parlent ces langues. Or, telle est la ressemblance que les savants historiens et philologues, Pray, Toppeltinus, Menniski, Nyerup, etc., affirment exister entre l'idiôme turc et l'idiôme hongrois ou madgiare. Les conséquences de ce fait sont évidentes.

La même affinité qui a été observée entre le turc et le madgiare, Sainoviez, Gyamarthi et d'autres philologues plus modernes, ont prouvé qu'elle existait aussi entre le madgiare et le finnois. Dans ces deux idiômes, les voyelles ont le même son, les terminaisons des mots la même euphonie; et ce point si caractéristique de la langue finnoise, qui consiste à ne pouvoir commencer un mot par plus d'une consonne, se retrouve également dans la langue hongroise (1). Est-il rien de plus positif? D'ailleurs, ces résultats obtenus par l'étude, l'expérience, de temps en temps, vient les confirmer. On nous a raconté, tandis que nous étions à Helsing-

(1) Sainovii Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse. Coppenh. 1770.—Gyamarthi, Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis Fennicæ originis, grammaticè demonstrata: Gœtting. 1799. — Nyerup. — Magazin. l. c.

« Le langage des *Finnoniens*, dit Leibnitz, ou du nord-est de notre continent, s'étend depuis l'Océan germanique, ou norwégien plutôt, jusque vers la mer Caspienne (quoique interrompu par les peuples esclavons qui se sont fourrés entre eux), et a du rapport au hongrois, venu des pays qui sont maintenant en partie sous les Moscovites. »

fors, que, quelques mois avant notre arrivée, un Hongrois était venu dans le pays pour y faire des études de philologie comparative. Or, il s'était rencontré, disait-on, que ce Hongrois, sans le secours d'aucun interprète, et parlant sa propre langue, s'était fait tout d'abord comprendre des paysans finnois, lesquels, de leur côté, étaient aussi compris par lui. On faisait observer, à ce sujet, que les mêmes rapports existent entre le hongrois et le finnois qu'entre le breton de l'Armorique et celui du pays de Galles. Nous croyons cette conclusion exagérée ; mais le principe d'où elle partait est plus que suffisant, ce semble, pour confirmer l'opinion des savants, sur l'affinité des deux idiômes dont nous parlons.

Faut-il conclure de là qu'entre les Hongrois et les Finnois il y a communauté d'origine ? C'est du moins le sentiment des auteurs que nous avons déjà cités, et, de plus, de Fischer, Hager, Schlözer, Arwidson, Derchau, etc. Il est d'ailleurs universellement reconnu que les races finnoises ont eu pour séjour primitif les contrées de l'Oural, ce qui fait dire à Klapproth qu'on devrait plutôt les appeler races ouraliennes. Or, c'est aussi des contrées de l'Oural que sont descendus les Hongrois. Ils y habitaient la Jougrie, qui, à la fin du quinzième siècle, portait encore le nom de *Ongaria*. Les anciennes chroniques russes racontent également qu'un peuple partit de l'orient (suivant Fischer, de la Jougrie), traversa les montagnes, franchit le territoire

de Kiow, passa les Karpathes, attaqua et défit les Woloques, et vint s'établir dans les contrées arrosées par le Danube, qui prirent dès lors le nom de Hongrie (1).

Ces divers témoignages philologiques et historiques nous paraissent donner une grande valeur à notre première conclusion. Ne nous autorisent-ils pas aussi à affirmer la parenté des Finnois avec les Huns, les Turcs, les Avares, et, en général, avec toutes les nations alliées des Hongrois?

Sans doute, une parenté si reculée, qui ne se découvre qu'à la perspicacité du philologue et à l'investigation pénible de l'érudit, pourra paraître amenée de trop loin. Nous n'en disconvenons pas. Qu'on observe cependant que, pour être difficiles à suivre, ses traces n'en sont pas néanmoins perdues, et ne peuvent se dérober toujours. Nous le savons, le mouvement des migrations a singulièrement bouleversé l'histoire des races. Une fois lancées dans le monde, elles ont marché où les poussait la conquête, se heurtant, se détrônant les unes les autres. s'entrelaçant, se confondant, changeant de nom comme de pays, suivant les caprices ambitieux d'un chef ou l'humeur superbe de la nation. Au milieu de

(1) Altrussiche Geschichte nach Nestor. Uebersetzd von J. Müller. Berlin, 1812, p. 89. — Fischer, Sibirische Geschichte, p. 124. Karamsin, Hist. de l'emp. de Russie, tome I. p. 158.— Rühs, Geschichte des Mittelalters, p. 853. Chronicon Theodosiani Kioviensis, dans le Samlung russ. Geschichte, de Müller, p. 14. Nyerup Magazin, l. c.

cet immense conflit, les idiômes se sont mêlés, modifiés, altérés ; les types mêmes ont changé de face, et quelquefois de manière à démentir leur caractère primitif. Cependant rien n'a été perdu ; le passé vit toujours dans le présent. Mais cette vie est enveloppée d'épaisses ténèbres. Pour les dissiper, il faut un travail scrutateur plein de courage, une lumineuse philosophie, une érudition profonde et sûre. Ainsi on parviendra à ressaisir les éléments originels, à rassembler les débris épars des individualités premières ; on les comparera, on comprendra leurs convenances et leurs harmonies ; on les sentira, en quelque sorte, palpiter au sein des nations auxquelles ils appartiennent, et justifier de leurs affinités.

Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, il faudra souvent remonter de longs siècles, se perdre en quelque sorte dans la nuit des temps. Mais qu'importe ? Pour déterminer la filiation des peuples, il n'est point nécessaire de montrer entre eux une parenté prochaine, il suffit d'établir qu'ils appartiennent originairement à la même famille.

Tel est le but que nous nous sommes proposé dans la question des Hongrois et des Finnois. L'avons nous atteint ? Il serait téméraire à nous de le prétendre. Cependant, nous regardons l'opinion que nous avons développée, comme une de ces hypothèses fortement appuyées, qui doivent rester maîtresses, tant qu'elles ne sont point renversées

par une hypothèse rivale, qui se montre évidemment seule en possession de la vérité.

Or, voici les objections qui s'élèvent contre nous. D'abord les Hongrois d'aujourd'hui nient toute parenté de leur race avec la race finnoise. Pourquoi? A dire vrai, nous ne voyons de motif à ce sentiment que dans l'orgueil national. Les Hongrois regardent la nation finnoise comme une nation déchue, dont il ne reste plus que d'insignifiants débris. Or il leur en coûte de se compter parmi ces débris. C'est pourquoi ils aspirent à une autre origine ; et comme ils trouvent dans leur langue de grandes analogies avec la langue turque, ils se disent alliés des Turcs. Nous ne combattrons point cette prétention, nous exalterons même cette noble fierté d'un peuple qui veut sentir couler dans ses veines un sang guerrier et conquérant. Mais si l'on se rappelle ce que nous avons dit, on trouvera que les Hongrois, en affirmant leur parenté avec les Turcs, non-seulement ne se détachent point des Finnois, mais s'y unissent au contraire par un nouveau lien, puisque, d'après toutes les données philologiques et historiques, les Turcs et les Finnois se confondent dans la même origine. Du reste, cette belle nation finnoise, qui couvrait jadis les plateaux de l'Oural, et dont les tribus nombreuses peuplent encore aujourd'hui plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie, n'a-t-elle pas dans son passé assez de splendeur pour que les fils de sa race puissent la reconnaître, sans crainte de

compromettre leur dignité sociale et politique?

On nie encore la parenté des Hongrois et des Finnois, parce que, dit-on, il y a eu mélange accidentel, cohabitation momentanée de ces deux peuples. Or, dans ces conditions, les idiòmes particuliers à chacun d'entre eux ont été habituellement en contact, d'où l'on conclut qu'ils ont dû nécessairement se retirer avec les traits de ressemblance qu'on leur prête aujourd'hui. Quoi qu'il en soit de cette conclusion philologique, nous nous contenterons de demander où sont les preuves historiques qui établissent cette prétendue cohabitation. Assurément nous n'en connaissons aucune, et nous ne pouvons nous empêcher de ranger cette assertion parmi les plus gratuites hypothèses. Dire que des hostilités flagrantes entre les Hongrois et les Finnois, ou des rapports soutenus de commerce, ont suffi pour imprimer au génie de leurs idiômes ce caractère de fraternité que nous avons signalé, c'est encore une supposition chimérique, démentie d'ailleurs par l'expérience de tous les temps.

Donc la parenté des Hongrois et des Finnois nous paraît jusqu'à présent, sinon la plus certaine, du moins la plus probable des opinions. Suivons maintenant la race finnoise dans ses diverses migrations; la question en recevra encore de nouvelles lumières.

L'histoire nous apprend, dit Derschau (1), que

(1) La Finlande et les Finnois. Chap. I. (Ouvrage écrit en russe.)

les contrées voisines de l'Oural, quelques siècles avant Jésus-Christ, étaient habitées déjà par des Finnois. Les recherches les plus modernes vont même jusqu'à dire que dès le temps de la domination de Cyrus en Asie, les contrées ouraliennes étaient le séjour des Finnois orientaux, ancêtres des Finnois d'aujourd'hui, des Hongrois, des Wogoules, des Huns et des Avares, si fameux dans l'histoire du moyen âge. Du nord à l'orient, ces peuples occupaient les pays qui s'étendent entre l'Ob et le mont Imaüs; et du sud-ouest au sud, ceux qui sont situés entre la mer Caspienne, l'Iaxarte et Belur-Dagh. La partie nord-est de l'Europe et celle du nord-ouest de l'Asie, dit Klapproth, sont occupées par les peuples de souche finnoise, à laquelle nous avons donné ce nom, d'après celui d'une de ses plus faibles branches du nord-ouest. On pourrait l'appeler avec plus de justesse la race ouralienne, car tout indique qu'elle vient du mont Oural, duquel elle est descendue tant à l'ouest qu'à l'est. Il paraît qu'avant l'époque de la grande migration des peuples, les tribus finnoises avaient leur habitation plus au sud qu'elles ne l'ont actuellement; qu'auparavant elles s'étendaient vraisemblablement jusqu'aux bords du Pont-Euxin. On les confondait avec une foule d'autres peuples sous le nom vague de Scythes.

Cette dernière conjecture de Klapproth sur les habitations plus méridionales des peuples finnois, avant la migration, est confirmée par Her-

der (1). Cet historien philosophe confond dans la même origine les Lapons, les Finlandais, les Germains, les Goths, les Gaulois, les Esclavons, les Celtes et les Cimbres. Selon lui, la comparaison de leurs langues, ou du moins des débris qui en restent, la connaissance que nous avons de leurs anciennes migrations, nous permettent de déterminer, dans une immense étendue de l'Asie, la place qu'ils ont occupée sur les bords de la mer Noire ou dans la Tartarie, où l'on retrouve encore quelques vestiges de leurs premiers idiômes.

Pendant quatre siècles consécutifs, les peuples finnois restèrent tranquilles possesseurs de leurs demeures ouraliennes. Mais, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, les Goths vinrent les attaquer et les repoussèrent vers le nord et l'ouest de l'Oural, jusque sur les bords du Wolga et de la Kama.

Une fois en mouvement, ils ne s'arrêtent plus. Chaque siècle les voit s'avancer vers l'occident et vers le nord. Au premier siècle de notre ère ils sont près de la Vistule; au quatrième ils s'établissent déjà dans les pays qu'ils habitent aujourd'hui (2).

(1) Tom. 2, p. 231.

(2) V. les cartes qui accompagnent les tableaux historiques de Klapproth. — Portan, Chronicon Episcoporum Finlandensium, p. 88. — Thunmann Untersuch. über d. alt. Gesch. ein nord. Völker, p. 18.

Germania, c. 46 — Suhm, Om de nordische folks ældste Oprin-

De l'avis des historiens les plus récents, les Finnois ont occupé, pendant un long espace de temps, les contrées voisines de la mer Baltique en Prusse, en Courlande et en Semgalie, où l'on rencontre partout des vestiges de leur séjour. En Russie, on trouve aussi des traces de colonies finnoises qui jadis y ont occupé une grande étendue de pays.

Près des sources de la Dwina habitent les *Srijanes*, près de l'Oural et de la Kama les Wogulisches et les Wotjaks; aux environs de Kasan les Tcheremisses.

Dans le gouvernement de Pétersbourg, on trouve au sud les Mordviniens, à l'est les Tschouvaches ou Ingermanlandais, lesquels sont partagés en diverses branches ou tribus, sous les noms de Ischores, Tschoudes, Ekremistes, Savokates, et plusieurs autres distribuées dans les gouvernements de Moscou, Twer, Olonetz, Archangel, etc. (1).

Ces diverses données étant posées, nous pouvons faire le raisonnement suivant. S'il est vrai, comme nous l'avons démontré, que, jusque vers les derniers temps, les Finnois ont habité les pays voisins de la mer Caspienne; si, deux siècles après la naissance de Jésus-Christ, on les trouve encore sur les bords de la Vistule; s'ils se sont répandus dans la Prusse et dans les contrées méridionales de la Russie, de manière à y laisser encore aujourd'hui non-seule-

delse. Kiöbenhavn, 1770, p. 13. — Comment. Societ. reg. scient. Gotting., vol. XII, p. 208. — Schöning, Norges Riiges Historie, part. I, p. 126. — Geographia, lib. III, c. 5. Amsterdam, 1605, p. 73.

(1) Derschau. La Finlande et les Finnois, c. 1.

ment des vestiges de leur passage, mais même des fils de leur race; si, d'ailleurs, il est prouvé par l'histoire que les Finnois n'ont jamais été un peuple conquérant, et que, par conséquent, ils n'ont point été conduits dans les pays où l'on rencontre de leurs traces par l'esprit d'invasion, mais par le mouvement des migrations; que reste-t-il à conclure, sinon que les peuples finnois n'ont jamais été les premiers habitants du nord, mais qu'ils ne se sont établis dans ces contrées qu'après avoir été chassés de l'orient, leur première patrie. Ajoutons qu'avant l'historien Jornandès, le géographe anonyme de Ravenne et Paul le diacre, lesquels vivaient du sixième au neuvième siècle, nul auteur n'avait encore songé à peupler de Finnois les latitudes septentrionales.

Cependant un grand nombre d'auteurs que nous avons déjà cités prétendent que les Finnois ont été les premiers habitants du nord. C'est entre autres l'opinion de Geyer, le grand historiographe de la Suède. En effet, on sait que les vieilles traditions mythiques et les sagas scandinaves postérieures racontent que le nord, avant l'invasion des Goths, fut habité par d'anciennes races portant le nom de Jotes. Or, Geyer et ceux qui partagent son sentiment soutiennent que les Jotes étaient d'origine finnoise (1).

(1) Grotius, Historia Gothorum, Vandalorum et Longobardorum. Amsterdam, 1655, prolegom. p. 10. Neikter, Dissert. academ. de gente antiquâ Troll., part. I-VI. Upsaliæ, 1793-1799.

La résidence des Ases (1), dit-il, était Asgard l'ancien, situé au centre de Midgård ou *Manhem*, le monde des hommes, séparé de *Jotunhem* par une grande muraille. *Jotunhem* était un refuge de tribus nomades et sauvages. Les Bardes les appellent *Jotunes* (*Jotuner*), Géants, fils des rochers, peuples des cavernes. Ennemis des Ases, ils se rassemblèrent autour des autels du vieux Fornjoter, qui furent renversés, dit-on, par Thor. Leur chef porte le nom de *Finnehöfdingen* (chef des Finnois). Cette contrée est appelée Finmark et comprend la partie septentrionale de la presqu'île.

Ces données, que Geyer emprunte aux anciens poëmes païens, le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*, sont confirmées par le récit fabuleux de *Fundin Noregur*. D'après cette saga, le vieux Fornjoter régna en Jotlande, appelée aussi Finlande ou Quinlande, et située à l'est du golfe. D'où l'on conclut que la Jotlande est le même pays que la Finlande, et que les Jotes (ou premiers habitants du nord) étaient de race finnoise. Mais, supposé la vérité historique du récit de Fundin Noregur, il nous semble qu'on n'en peut guère tirer d'autre conclusion, sinon qu'à l'époque où il fut composé, le pays appelé Jotlande était habité par des peuplades finnoises et portait aussi le nom de Finlande; ce qui prouve seulement l'existence antique des Jotes. Mais ces Jotes, d'où sont-ils venus ? Cette question resterait encore à résoudre.

(1) Histoire du peuple de Suède, ch. 1.

Interrogeons à leur sujet les oracles les plus accrédités de la mythologie scandinave. La prophétesse Vala dit dans ses visions :

> Je me souviens des Jotes nés au commencement;
> Eux, jadis, ils m'ont enseignée.
> *Ek man Jötna àr of borna*
> *Pâ-er fordum mik frædda höfdu.*

Ainsi, dit Bergman, les Jotes sont nés au commencement du monde : ils sont la personnification des forces, pour ainsi dire, gigantesques de la nature, ils connaissent l'origine de toute chose, ils excellent en science et en sagesse. Vala, la prophétesse des Ases, appartient à la race des Jotes, parce que, dit encore le même auteur, dans la mythologie du nord, les personnages, qui sont doués d'un pouvoir ou d'une intelligence égale ou supérieure à celle des Ases, proviennent tous de *Jotunheim* (du monde des Jotes).

Nous retrouvons donc ici, comme dans le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*, l'habitation déterminée d'un peuple rival des Ases. Mais la rivalité des Jotes de Vala est d'un caractère bien autrement relevé que celle des Jotes des autres sagas. Ne faudrait-il pas en conclure qu'ils occupaient aussi un tout autre séjour?

Les Scandinaves comptaient neuf mondes :

I. Trois au-dessus de la terre : *Liôsâlfaheim* (monde des génies de lumière); — *Muspilheim*

(monde du feu), au sud; — *Asaheim* ou *Asgard* (monde des Ases), au milieu du ciel.

II. Trois sur la terre : *Vanaheim* (monde des Vanes), à l'ouest; — *Manheim* ou *Midgard* (monde des hommes), au milieu; — *Jötunheim* ou *Utgard*, à l'orient.

III. Trois sous la terre : *Dokâlfaheim* ou *Svartâlfaheim* (monde des génies de l'obscurité); — *Hel* ou *Helheim* (empire de la mort); — *Nifl-heim* (monde des ténèbres), au nord.

Donc, la patrie des Jotes c'est l'orient.

Dans la guerre contre Midgard, *Hrymr*, dit Vala, le constructeur et le maître du navire *Naglfar*, le chef des Jotes, s'avança de l'*orient*, armé de son bouclier de combat.

Hrymr ekr austan, hefiz lind fyrir.

Les poëmes de *Vafthrudnismal* (Discours de Vafthrudnir) et de *Lokasena* (les Sarcasmes de Loke) s'accordent tout à fait avec la *Völuspä* dans l'idée qu'ils donnent des Jotes. Ils vont même jusqu'à les appeler *fils de Mimir* ou de la Sagesse. Ces trois organes de la mythologie scandinave contredisent donc évidemment le *Höstlänga* et le *Thorsdrapa*. Il ne faut point que cela nous étonne : la contradiction est en quelque sorte un apanage nécessaire de toute mythologie. Mais quelles conséquences en tirerons-nous pour la question qui nous occupe?

Admettrons-nous que les Jotes soient identiques aux Finnois? Et si nous l'admettons, placerons-nous les Jotes dans le *Jötunheim*, région sombre et sauvage du *Höstlänga* et du *Thorsdrapa*, ou dans le *Jötunheim*, séjour de lumière et de force de la *Völuspä?* Tout dépend de cette double hypothèse. La seconde résout la question en faveur de l'opinion qui fait des Finnois un peuple de race orientale : tous les éléments historiques et philologiques que nous avons développés jusqu'à présent le confirment. La première, au contraire, laisse la question indécise, car on aura toujours à lui demander comment elle fait venir ces peuples farouches et nomades dans le pays qu'elle leur donne pour patrie.

Du reste, à envisager la question sous un point de vue plus général, ne pouvons-nous pas supposer que le mot *Jotes* n'est que la désignation convenue d'êtres purement symboliques? Toute mythologie, comme toute doctrine religieuse, renferme un dualisme, c'est-à-dire une lutte *intime* entre deux principes opposés. Dans la mythologie scandinave, la lutte s'agite entre le principe lumineux et le principe des ténèbres. Or, le premier a été personnifié dans les Ases, le second dans les Jotes. C'est l'opinion de plusieurs écrivains (1). Et ces Jotes ne pourraient-ils pas encore désigner, mais sans application spéciale, toutes les nations étrangères aux

(1) Olof Tryggvasons saga, chap. 16. Olaus Petri, svenska chrönika. — Scriptores rerum suecicarum medii ævi, t. , sect. II, p. 219.

habitants de la Scandinavie? On sait que les Grecs et les Romains donnaient indifféremment le nom de barbares à tous ceux qui n'étaient pas de leur pays. Les peuples du nord n'ont-ils pas pu avoir le même usage, et se servir, eux aussi, d'une dénomination en apparence injurieuse?

On soutient encore que les Finnois ont dû être les premiers habitants du nord, parce que l'on trouve en Scandinavie plusieurs noms de lieux, dont l'origine et la signification ne peuvent s'expliquer convenablement que par les idiômes finnois ou lapon. Un savant moderne, l'historiographe Hallenberg, a soumis ces assertions à un rigoureux examen et en a démontré la fausseté de la manière la plus convaincante (1).

Mais, sans parler de ces considérations philologiques, ce prétendu séjour des Finnois en Scandinavie n'est-il pas historiquement impossible? Depuis longtemps déjà le culte et la doctrine d'Odin régnaient dans ces contrées, qu'ils n'avaient pas encore quitté les bords de la Vistule. Ce n'est que plus tard qu'ils se sont répandus en Russie, en Finlande et dans les états scandinaves; et lorsqu'ils étaient encore dans ces pays méridionaux, longtemps même auparavant, le nord était habité. On ne dira pas, sans doute, que les Finnois, premiers habitants du nord, se sont jetés de là sur le midi pour revenir ensuite dans leur antique patrie. Quel

(2) Anmarjkningar öfver första delen af Lagerbrings svea Rikes. Historia, part. 1, p. 61-104.

motif les eût poussés à cette émigration? Le désir des conquêtes? Mais les Finnois n'ont jamais été conquérants. D'ailleurs l'histoire eût conservé quelques traces de leurs marches aventureuses, quelques obscurs souvenirs, du moins. Or, rien de tout cela n'existe. Tout ce qui reste de témoignages tend au contraire à prouver la gravitation lente et continue de la nation finnoise vers les contrées septentrionales.

On sait aussi que les anciennes sagas historiques racontent un grand nombre de faits concernant les fréquents rapports qui ont existé entre les régions orientales et les régions occidentales de la Baltique. Le roi Vanland demeura tout un hiver en Finlande chez le vieux roi Snö, et prit sa fille Drifva pour épouse. Le roi Agne se rendit aussi en Finlande, à la tête d'une armée, ravagea le pays, vainquit Froste, le chef de la nation, enleva son fils Loge et sa fille Skjalf, qui bientôt lui donna la mort (1). Dans toutes ces sagas et plusieurs autres encore, on ne trouve aucune trace qui indique des rapports avec des nations étrangères. Au contraire, tout semble démontrer que dans leurs expéditions guerrières les Suédois n'avaient vraisemblablement affaire qu'à des peuples de même race qu'eux. Suhm, l'historien, prétend que la langue des Jotes avait de grandes analogies avec la langue danoise, et que les Jotes eux-mêmes se rapprochaient beau-

(1) Ynglinga sagan, ch. 16, 22

coup du type celtique (1). Ces faits, d'ailleurs, sont bien remarquables : Vanland demeure un hiver entier en Finlande : il est donc probable qu'il se trouvait chez un peuple dont il comprenait l'idiôme ; Agne épouse Skjalf ; et Skjalf exige de lui l'accomplissement d'un usage tout à fait suédois, d'un usage dont la négligence entraînait, d'après les mœurs suédoises, le déshonneur de la famille, savoir, de faire le *graföl*, c'est-à-dire le repas funèbre à la mort de son père. Comment eût-elle pu exiger cela d'un étranger avec tant de spontanéité, et comme une chose toute naturelle? D'ailleurs, tous les noms dont il est fait mention dans ces récits sont suédois, et lors même qu'on voudrait leur donner un sens mythologique ou symbolique, ils n'en seraient pas moins une preuve frappante des relations des Scandinaves avec des nations alliées.

Donc les contrées orientales et occidentales de la Baltique n'ont point eu pour premiers habitants les peuples finnois. Certes, s'il en eût été ainsi, les sagas n'auraient pas manqué de les signaler d'une manière plus énergique. Lorsqu'Orvar-Odd alla visiter la Bjarmie, séjour des races finnoises, il rapporta que ni lui ni ses compagnons de voyage n'avaient compris la langue que parlaient ces peuples, plus qu'ils ne comprenaient le gazouillement des oiseaux. Other dit au roi Alfred qu'il lui semblait que les Bjarmiens parlaient à peu près la même

(1) Historie af Danmark, t. I, p. 39, 41.

langue que les Finnois. Enfin, tous les récits des marchands ou des pirates qui avaient vu la Bjarmie la dépeignent comme un pays étrange et dont la langue était tout à fait inconnue des habitants du nord (1). Cette manière différente dont les sagas parlent des peuples qui habitaient les bords de la Baltique et de ceux qu'on allait visiter en Bjarmie nous paraît concluante.

Ajoutons encore les témoignages directs de plusieurs historiens.

Schöning dit que les Jotes, les plus anciens habitants du nord, s'étaient établis sur les côtes de la Livonie, dans la Finlande actuelle, et jusqu'aux extrémités du golfe de Bothnie, et ces Jotes, alliés des Goths, se partagèrent plus tard en deux branches principales (2). Suhm prétend aussi que les Jotes furent les premiers habitants du nord : selon lui, ils étaient venus des contrées voisines du Tanaïs, de la mer Noire et de la mer Caspienne, et s'étaient établis d'abord en Finlande. Le même auteur croit qu'on parlait la même langue dans tout l'ancien nord (3). Enfin Hallenberg soutient que la saga déjà citée de Fundin Noregur ne peut en au-

(1) Orvar Odde saga, ch. 9. — Vitterhets Hist. och antiqvitets academiens Handlinger, part. VI, p. 67. Laugebeck, script. rerum Danic. medii ævi, t. II, p. 110.

(2) Afhandling om de Nordiske Folks Oprindelse, p. 124, 132, 135, 138. — Norges Riiges historie, part. I, p. 32, 33. — Nye samling af Danske videnskabers selskabs skrifter, part. II, p. 18.

(3) Artisk historie af Danmark, vol. I, p. 1, 38. Historie af Danmark, t. I, p. 5.

cune manière autoriser à conclure que les anciens habitants du Jotland et de la Quinlande aient été des Finnois, encore moins que ces peuples aient les premiers fixé leurs demeures dans la Suède. A en croire cet historien, il y eut une invasion de Goths dans le nord, lesquels Goths s'établirent sur les bords du golfe de Bothnie et donnèrent à leur nouvelle patrie le nom de Jotland, mais tout cela bien avant que les Finnois ne s'introduisissent dans le pays.

Nous n'insisterons pas davantage sur une question déjà si longuement développée. Il nous semble prouvé que l'opinion qui fait des peuples finnois le plus ancien peuple du nord est inadmissible. Quant à celle que nous avons soutenue, et que nous déclarons être la nôtre, savoir que les Finnois sont venus de l'orient et qu'ils appartiennent à une origine asiatique, nous la croyons sinon certaine, du moins de toutes la plus probable. Or, en fait d'opinions de cette nature, la probabilité suffit pour justifier l'assentiment.

Nous avons déjà parlé des migrations des races finnoises et de quelques-uns de leurs établissements. Nous allons maintenant considérer ces races dans toutes leurs ramifications; on verra combien vaste était leur développement.

Arrêtons-nous d'abord en Europe.

Les habitants de la Finlande sont les premiers qui fixent notre attention. Dans leur langue nationale, ils s'appellent *Suoma-Laines*, et leur pays

Suomi, *Suomenmaa*, sans doute de *Suo*, qui veut dire marais, à cause de la grande quantité de terres marécageuses qui couvrent le sol finlandais. Les Finnois établis dans la Finlande composaient trois races principales : les Finnois proprement dits (Suomo-Laines), qui occupaient la partie sud-ouest du pays ; les Tawastiens (Jämer), fixés dans l'intérieur; les Karéliens, dont les possessions s'étendaient depuis la Newa et le golfe de Finlande jusqu'à la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norwége. Ceux des Karéliens qui s'établirent près du golfe de Bothnie sont connus sous le nom de Quènes. On vit aussi plus tard des émigrations de ces mêmes Finnois en Suède et en Norwége, où ils ont conservé, jusqu'à ce jour, leur langue et leur nationalité.

Hors de la Finlande, nous trouvons parmi les peuples de race finnoise :

Les Esthoniens, que les Finnois confondent avec les Lettes sous le nom de *Wiro-Laines ;* et les Russes sous le nom de Tschoudes, tellement qu'ils appellent encore le lac de Peipus lac des Tschoudes (Tschudskoe-osero). Les Lettes donnaient à l'Esthonie qu'ils habitaient le nom d'*Igaun-Somn*, sans doute à cause d'une ancienne tradition relative à l'établissement des Esthoniens.

Les Isoriens, habitants de l'Ingrie.

Les Permiens, fréquemment cités par les Islandais, qui les appelaient Biarmiens et leur pays Biarmeland ou Biarmie. Ces peuples habitaient les bords

de la mer Blanche près l'embouchure de la Dwina. Le nom de grande Permie donné à leur pays nous porte à les regarder comme un peuple nombreux.

Les Madgiares ou Hongrois dont nous avons déjà parlé. C'est le seul peuple d'origine finnoise qui se soit vraiment illustré par les armes.

Les Lapons sont-ils aussi d'origine finnoise? Cette question, qui semble devoir être résolue affirmativement, rencontre dans l'histoire plus d'une contradiction.

Une opinion fort singulière fait descendre les Lapons des anciens Hébreux. Voici, d'après Canute Leems, les raisons sur lesquelles ils prétendent s'appuyer. « D'abord les Lapons ont des cheveux noirs comme les Juifs ; les Juifs sont de petite taille comme les Lapons ; le samedi est le jour du repos et du culte chez les Juifs ; il l'était pareillement en Laponie avant que le christianisme y fût introduit. Les modulations de la voix, la manière de chanter les psaumes, dans cette contrée, sont absolument les mêmes que celles des Juifs dans leurs synagogues. Les Juifs, quand ils offraient à Dieu un sacrifice, étaient accoutumés à manger la plus grande partie de leur offrande ; ainsi le faisaient les Lapons lorsqu'ils sacrifiaient à leurs idoles ; ils brûlaient eux-mêmes les chairs et ne laissaient à leurs divinités que les os nus. Les hommes préparaient ces sortes de repas chez les Juifs ; le même usage règne chez les Lapons, où les femmes ne se mêlent jamais de la préparation des aliments. Quelques

lois des Juifs, relatives à la condition physique des femmes, sont encore aujourd'hui chez les Lapons.»

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur une opinion ainsi étayée. Que ne peut-on pas prouver quand on veut s'en donner la peine? N'a-t-on pas démontré, clair comme le jour, que le prétendu Napoléon n'était que le soleil, et les douze maréchaux de l'empire les douze signes du zodiaque?

Abordons une thèse plus sérieuse, celle qui unit les Lapons et les Finnois dans une commune origine.

Le nom de Finnois, dit Geyer, embrassait non-seulement plusieurs tribus qu'on regarde maintenant comme finnoises, mais aussi les Lapons nommés Finnois par les Norwégiens et les Islandais. Plusieurs écrivains ont soutenu que d'abord ce nom appartenait exclusivement aux Lapons. Les Finnois, dans Tacite, ne sont que des Lapons.

De nos jours encore, non-seulement les Finnois, mais les Lapons, ont adopté le même nom national, *suome*, *same*, mot qui signifie *marais*. C'est le vieux mot russe *ssum*, qui s'applique aux Lapons et aux Finnois. Le mot germain, *fenni*, dans Tacite, et le terme scandinave, *finnar*, n'en sont que la traduction et expriment la même idée, qui, se reproduisant dans plusieurs dénominations des peuples finnois, indique la nature de leurs premières habitations et leur convient encore. Le nom de ce peuple est donc générique et appartient à tous les habitants de l'Europe septentrionale.

Mais ces peuples appelés du même nom offrent-ils absolument les mêmes caractères?

Il est difficile, dit encore ici Geyer, d'établir une distinction entre les Lapons et les Finnois lorsqu'il n'est parlé que des derniers. Cette difficulté résulte non-seulement de ce que les récits sont incomplets, mais de la nature même des choses, puisqu'il s'agit de peuples dont on ne connaît les premiers temps que par l'histoire de leurs voisins. Si l'on prend le présent pour terme de comparaison, on aperçoit entre ces peuples des différences incontestables. Les Finnois ne veulent pas avoir la moindre affinité avec les Lapons, tandis que ceux-ci se font honneur de cette parenté. Tous ceux qui ont vécu dans le nord de la Scandinavie, parmi les Lapons et les Finnois, ont été frappés du contraste qui existe entre ces deux peuples au physique et au moral. Cette observation est importante; mais, d'un autre côté, l'analogie reconnue entre leurs langues prouve suffisamment que ceux qui les parlent sortent d'une même souche. Le Lapon se distingue par un singulier mélange d'opiniâtreté d'esprit soupçonneux et puéril; un caractère déterminé, ferme et d'une gravité souvent sombre, caractérise le Finnois.

Nous pourrions pousser plus loin la comparaison; mais ce que nous avons dit suffit pour montrer la différence qui existe entre les Finnois d'aujourd'hui et les Lapons, et combien même il est difficile de prouver l'identité de leur primitive origine.

Voilà pourquoi, sans doute, une troisième opinion s'efforce de placer le berceau des Lapons dans le pays des Samoïèdes, plus tard appelés Tartares, et de les confondre ainsi avec les Scythes. C'est le sentiment de Gunner dans ses remarques sur l'ouvrage du missionnaire Canute Leems.

C'est sans doute entre les deux dernières opinions, dit Brotonne, qu'il faut chercher la vérité; certains caractères rappelant la race des Mongols, d'autres la race du nord. Le pays d'ailleurs s'étend à l'extrémité de l'Asie et de l'Europe; et il était impossible que le mélange n'eût pas lieu. C'est là ce qui donne un caractère particulier à ces peuples reculés, et ne permet pas d'en faire absolument une première migration purement septentrionale. Certaines peuplades sont même presque exclusivement Tartares (1).

Cette manière de concilier deux opinions opposées nous paraît heureusement trouvée. Nous la croyons d'ailleurs historiquement fondée. C'est pourquoi il nous semble sage de l'admettre et de conclure que les Lapons sont véritablement un peuple mixte.

Les Lettes sont regardés par Schlözzer comme une souche dont les rameaux seraient les Lithuaniens, les Livoniens et les Prusses. Mais il est plus probable qu'ils appartiennent à la race finnoise. L'analogie des langues en est une preuve; et l'his-

(1) Histoire de la filiation et des migrations des peuples, t. I, p. 360.

toire montre souvent les peuples qui habitaient depuis le golfe de Finlande jusqu'à la Vistule réunissant leurs forces pour repousser l'invasion des Germains. Du temps de Tacite, le nom d'Estyens (Aestyi) était commun à tous les habitants des côtes, ce qui dura jusqu'au commencement du neuvième siècle. Leurs langues paraissent n'être aussi que des dialectes différents, principalement celles des Prusses, des Lithuaniens, des Kures. Jornandès parle des Esthoniens comme d'un peuple pacifique. Adam de Brème donne le même éloge aux Prusses. Or la race finnoise est la seule qui ait joui d'une paix et d'une tranquillité dignes de fixer l'attention.

Les Lithuaniens conservèrent quelque temps intact leur type national. Mais quand ils eurent embrassé le christianisme, ils s'unirent à la Pologne et perdirent, dans leur mélange avec les Slaves, toute leur première originalité.

Les Livoniens ou Lives sont aussi d'origine finnoise. Ils habitaient les bords de la mer; aussi leur nom paraît leur avoir été donné par les Esthoniens, chez lesquels *liva* signifie sable.

Les Kurlandais ou Kures étaient maîtres de l'île d'Oesel, appelée par les Esthoniens Kur-aur, île des Kures. Adam de Brème leur donne un caractère farouche et cruel; il les regarde comme des insulaires et croit que leur ancien nom était Thorian. Les habitants de l'île d'Oesel parlaient un dialecte esthonien compris par les Lives. Aux Kures se rattachent les Semgalles.

Quant aux Prusses, répandus aussi sur les côtes, depuis le Niémen jusqu'à la Vistule, ils descendaient de onze nations : les Schalaures, habitant près de l'embouchure du Niémen ; les Nadroviens, limités au sud par les Schalaures, entre le Niémen et le Pregel ; les Samlandais, à l'ouest des Nadroviens, entre la mer et le Pregel ; les Vatanges, à l'embouchure du Pregel et sur sa rive gauche, au sud des Samlandais; les Ermelandais, à l'est, voisins des Pogesaniens ou Hoygerlandais, lesquels confinaient les Poméraniens à l'ouest jusqu'à la rive droite de la Vistule; les Culmes, au sud de ces derniers; les Galindes, à l'est des Poméraniens et au sud des Ermelandais; les Sudiniens, à l'ouest des Galindes.

Au centre de tous ces pays arrosés par la Vistule régnait un roi appelé Waidivurt. Une ancienne tradition populaire lui compte douze fils, dont onze auraient donné leurs noms aux peuples que nous avons cités. Quant au douzième, il aurait émigré et fondé la Lithuanie. Ainsi, d'après cette tradition, l'origine commune des Prusses et des Lithuaniens est établie, de même que leur descendance de la race finnoise, laquelle, suivant tous les historiens, a demeuré longtemps sur les bords de la Vistule.

Considérons maintenant les peuples d'origine finnoise qui se sont fixés en Asie. Nous ne ferons que les indiquer.

Les Wotjaks, dans les gouvernements russes de

Kasan et d'Orenbourg. On les range aussi parmi les Européens.

Les Tscheremisses et les Tschuvaches, sur les rives du Wolga.

Les Mordviniens, dans le gouvernement d'Orenbourg.

Les Permiens, sur les bords de la Kama, près de l'Oural.

Les Syriens, sur les bords de la Wytscheyda et du Wym, au sud-ouest de la grande Permie. On peut aussi les regarder comme Européens.

Les Ostiaks, en Sibérie, sur les bords de l'Ob et de l'Irtisch, près de Tobolsk.

Les Wogoules, aussi en Sibérie, dont la langue a de grandes affinités avec celle des Ostiaks.

Les Baskirs, qui ont perdu leur idiôme et leur caractère national (1).

Tel est, d'après Moone, continuateur de la symbolique de Creutzer, le tableau universel des races finnoises. Certes, il est bien propre à donner une grande idée de leur antique développement, puisque, ainsi considérées, elles apparaissent comme les plus variées, les plus fécondes de toutes les races de l'Europe et de l'Asie.

Ce serait une étude curieuse que celle de la destinée particulière de tous ces peuples issus de la même origine. Nous espérons l'entreprendre un jour. Dans cet ouvrage, nous ne nous occuperons

(1) Schlözzer, Histoire universelle, XXXI, p. 241.

que des Finnois proprement dits, c'est-à-dire de ceux qui habitent la région septentrionale connue sous le nom de grand-duché de Finlande.

M. de Salvandy, qui, dans sa remarquable histoire de Jean Sobieski et de la Pologne, range les Finnois parmi les peuples de la grande famille slavonne, dit des anciens Slaves : « Ils n'étaient point organisés pour la conquête : avec les usages, les goûts, les besoins du plus grand nombre d'entre eux, le monde policé n'avait rien qui tentât leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtement que la wilczura, ou peau de loup, attachée sur les épaules, etc. »

Ces mœurs des Slaves primitifs peuvent, à peu de chose près, s'appliquer aux anciens peuples de la Finlande.

Les aborigènes finnois étaient un peuple doux et pacifique. Attachés au sol où les avait poussés l'émigration, familiarisés avec les rigueurs de son climat, ils ne songeaient point à demander à la con quête un plus agréable séjour. Ils vivaient de pêche, de chasse et de piraterie. Indépendants et libres, ils savaient défendre par les armes leur indépendance et leur liberté. Ils étaient poëtes et musiciens. Leur religion n'était autre que le paganisme, mais un paganisme étrange inspiré par la sauvage nature de leur patrie.

La religion, qui tient toujours une si grande part dans la destinée des peuples, décida de l'avenir po

litique et social des Finnois. En l'année 1156, le roi de Suède, Érik, surnommé le saint, arma contre eux une puissante armée et vint leur proposer, le glaive à la main, d'embrasser le christianisme. L'évêque saint Henri, anglais d'origine, accompagnait le roi dans cette croisade.

Les Finnois n'étaient point de caractère à céder. Ils opposèrent le refus à la menace, la défense opiniâtre à l'attaque injuste. Le sang inonda l'herbe des marais et rougit l'eau des lacs; tout le pays fut dévasté. Enfin force fut de se rendre; l'eau du baptême coula sur le front de ceux qui ne voulaient point mourir. Ainsi le roi Érik triompha; mais tout en soumettant la Finlande à l'Église, il la soumit aussi à son sceptre, et put se retirer fier de sa conquête à la fois politique et religieuse.

Mais toutes ces conversions à coups de glaive sont-elles dans l'esprit de l'Évangile? Non. Le Christ n'a point prêché la violence.

Bientôt la Finlande fut tourmentée par les réactions : le paganisme n'était point mort dans les cœurs, il redressa la tête. L'évêque Henri tomba sous le fer d'un assassin; d'autres missionnaires eurent le même sort. Ce ne fut qu'après un siècle et demi de labeur, d'efforts apostoliques et aussi de croisades militaires, que les Finnois parurent enfin renoncer universellement à leurs dieux païens et embrasser avec conviction les croyances de l'Évangile.

Alors la Finlande rentra pour quelque temps dans un repos organisateur. La Suède la traita non point en vaincue, mais en alliée. Elle lui donna ses lois, ses institutions, mais sans attenter ni à son idiôme, ni à son caractère national. Les colonies même qu'elle y envoya respectèrent les indigènes, n'ambitionnant, à leur égard, qu'une influence civilisatrice.

Mais la Finlande était dans une situation topographique trop exposée pour qu'elle pût jouir longtemps de la paix. Placée entre la Suède et la Russie, elle devait nécessairement servir de champ de bataille à ces deux nations rivales. Il serait long de décrire tous les combats qui l'ont ensanglantée, toutes les luttes qu'elle a eues à soutenir, tantôt défendant ses propres foyers, tantôt marchant sous les drapeaux suédois pour répondre à l'humeur guerrière et aux projets ambitieux du chef scandinave. Dès le jour où la Finlande perdit son indépendance, les craintes, les agitations, les violences furent son partage; et l'on put prévoir qu'elle serait un sujet fatal de disputes entre les deux nations qu'elle séparait, tant que la plus grande ne l'aurait pas étreinte dans sa force et incorporée à ses domaines.

Nous ne nous étendrons point sur la révolution religieuse que la réforme, soutenue par l'épée de Gustave Wasa, suscita en Finlande. Il arriva pour elle ce qui devait arriver, c'est-à-dire qu'elle se soumit sans grande difficulté aux nouveautés de Lu-

ther. La Finlande avait eu à peine le temps d'être catholique. Et comment l'était-elle devenue? Nous l'avons dit. Elle devait donc être peu attachée de cœur à une foi qui lui avait été inoculée, en quelque sorte, par le fer d'un bourreau, et qui s'était montrée si ardente, dans ses manifestations premières, à accomplir des œuvres de sang. D'ailleurs, quand vinrent Luther et Gustave Wasa, elle était depuis longtemps aux Suédois; il devait donc peu lui coûter, ce semble, de suivre l'exemple d'un peuple dont elle avait adopté les lois et les institutions.

Plus tard nous parlerons de la destinée du Luthéranisme dans la Finlande. Comme notre but actuel est de traiter seulement de son histoire primitive, nous rentrerons dans les temps païens pour étudier sa mythologie.

II

Mythologie des peuples finnois.

Il n'est peut-être pas de science, dit Bergman, sur laquelle les érudits se soient formé des notions aussi différentes les unes des autres, des idées aussi incomplètes, et souvent aussi erronées que sur la mythologie.

En effet, les uns, l'envisageant sous le point de vue purement théologique, n'y voient que les systèmes religieux des peuples anciens ou la doctrine des

croyances du paganisme. Considérée de cette manière, la mythologie ne se présente que comme un tissu d'erreurs, de mensonges, d'impiétés, et c'est à bon droit que l'orthodoxie la regarde comme une supercherie faite au genre humain par le génie du mal.

Les autres, méconnaissant dans la mythologie l'élément religieux, n'y voient réellement que de la poésie, de la fiction, une création toujours arbitraire, souvent plaisante, et quelquefois bizarre de l'imagination poétique. Comme telle, on la juge naturellement digne d'être étudiée à l'égal de tant d'autres choses dont la connaissance contribue à notre amusement, et l'on accorde bien qu'elle mérite notre attention, parce qu'on en parle si souvent dans les livres des anciens et des modernes. C'est dans ces vues et d'après cette idée, qu'on dirait rédigés la plupart des abrégés de mythologie, à l'usage des colléges et des pensionnats.

D'autres enfin semblent s'imaginer que la mythologie n'était faite, que pour cacher, sous la forme du symbole et sous l'image de l'allégorie, la sagesse, le profond savoir et les mystères de l'antiquité. Sous ce point de vue, les opinions ne diffèrent que par rapport à l'espèce de science qu'on dit être renfermée dans le système mythologique. Selon les uns, ordinairement amateurs de la philosophie, c'est la métaphysique; selon les autres, qui ont étudié le mouvement du ciel, c'est l'astronomie ; et si l'on en croit ceux qui sont initiés aux sciences

naturelles, c'est la physique mécanique qui forme la base de la mythologie : et voilà que tous se mettent à expliquer les mythes d'après leur système et leur opinion individuelle, et que chacun met en œuvre une érudition vraiment prodigieuse pour trouver dans ces mythes la clef qui doit nous ouvrir le sanctuaire des connaissances occultes de la Celtique et de la Scandinavie, de la Grèce et de l'Égypte, de la Scythie et de l'Iran, de l'Inde et de la Chine. Il ne faut plus s'étonner, après cela, si, en voyant les opinions contradictoires des érudits, l'homme d'un jugement sain se défie des ouvrages sur la mythologie, comme l'on se défierait des sciences alchimiques et astrologiques (1).

La mythologie, selon nous, est l'œuvre populaire par excellence. A mesure que le genre humain s'est répandu sur la surface du monde, il a brisé l'unité de son type primitif pour revêtir de nouveaux caractères, suivant les influences des climats et les développements variés de ses tribus voyageuses. De là les diverses nationalités. Mais en s'éloignant du berceau commun, les peuples perdaient peu à peu le souvenir des traditions qui s'y rattachaient; ce qui, autrefois, exaltait leur pensée et faisait battre leur cœur s'éteignait en eux; le chaos recommençait. Alors qu'arriva-t-il? L'humanité, s'isolant en elle-même, se mit à faire son œuvre. Comme elle avait perdu ses croyances primitives, elle en in-

(1) Poëmes islandais, Introduction générale, c. III, p. 26.

venta de nouvelles. Et remarquez le principe inspirateur de son action, l'originalité de ses créations. Sans doute, le Dieu des premiers jours ne rentra point dans le monde ; les ténèbres y étaient trop épaisses. Mais son idée y vivait toujours ; non, il est vrai, dans la pureté de ses formes originelles, mais dans ses éléments essentiels, dans ses attributs les plus caractéristiques et les plus saisissables. Or, ce fut là l'idée qui inspira l'humanité. Répandue par elle sur les êtres de la nature, elle sembla revêtir ces êtres d'une vie plus puissante, et on les vit se relever couronnés de divinité. Que la diffusion de l'idée divine fut grande ! Presque toute créature palpita sous son étreinte. Et certes, si des intelligences atrophiées, si des hommes rivaux de la bête, étouffant l'idée sous la matière, le fond sous la forme, se sont prosternés ignominieusement devant une idole, dont la déification immatérielle n'existait pas même dans leur pensée, nous ne ferons point honte de cet abus à l'humanité ; il n'appartient qu'à des individus épars, voués à l'anathème, sur lesquels la raison n'a jamais fait briller sa pure lumière. L'humanité est essentiellement intelligente ; on ne peut donc lui prêter une œuvre qui répugne à sa nature. Voilà pourquoi, selon nous, le culte idolâtrique n'a jamais été le culte de la matière comme matière. L'objet adoré était en quelque sorte spiritualisé, et comme doué d'une vertu symbolique représentative de l'attribut divin. L'idolâtrie avait donc pour base une idée vraie,

l'erreur n'était que dans la nature et la multiplicité des formes.

Ce grand travail de l'humanité, pour se donner un culte, constitue l'élément fondamental et universel de la mythologie. Observons que ce travail ne fut point sollicité par la réflexion ; il fut spontané, nécessaire. Le lien qui unit la terre au ciel, l'homme à Dieu, ne peut être brisé, même un seul instant. Si des ombres trop épaisses empêchent les intelligences mortelles de franchir d'un trait la distance qui les sépare du maître suprême, elles n'en sentent pas moins son action, et c'est alors que, par un mouvement irrésistible, elles invoquent toutes les puissances de la nature, afin de s'en servir comme de degrés pour monter jusqu'à lui. Ainsi le premier résultat de la mythologie, c'est d'établir une union visible et en quelque sorte palpable entre l'humanité et la divinité. Quant à la manière dont cette union est établie et aux caractères qui la distinguent, ils dépendent des nationalités. En effet, il y a, nous l'avons dit, dans la mythologie, un principe fondamental, commun. Mais ce principe demande à être développé. Or, c'est ici qu'apparaissent les différences. Chaque peuple a sa patrie à lui, son génie, ses instincts ; il est froid ou enthousiaste, léger ou rêveur, pacifique ou guerrier, sédentaire ou nomade, sentimental ou matériel. Chaque peuple doit donc imprimer à ce qu'il élabore son type caractéristique ; et cela à sa mythologie plus qu'à toute autre œuvre. Car sa mytholo-

gie n'a-t-elle point ses racines dans les régions les plus intimes de son être, ne le saisit-elle point dans toutes les nécessités de sa nature, dans les points les plus vitaux de son existence?

Remarquons-le bien : l'œuvre mythologique n'est point dans les mêmes conditions que la doctrine purement révélée. Celle-ci, éternelle dans son essence et dans sa forme intérieure, s'impose au monde de plein droit et concentre son action humanitaire dans une rigoureuse unité. Par elle les contradictions sont détruites, les limites renversées, les nuances effacées; elle établit tous les êtres intelligents dans une harmonie transcendante, et imprime sur leur front son cachet divin. C'est qu'aussi la doctrine purement révélée ne laisse rien à faire à l'humanité; elle plane sur elle sans s'identifier avec elle, n'exigeant que son assentiment et son silence.

Il n'en est point ainsi de l'œuvre mythologique. Ici l'humanité entre en scène et crée. Et voyez quelle largeur, quelle liberté dans ses créations! Les cieux, la terre, les mers s'animent et se transforment; le verbe populaire retentit partout, rien n'arrête son essor. Les dieux se manifestent, les autels se dressent, les dogmes s'enseignent, les cultes s'établissent. Au milieu de cette action féconde, il y a sans doute un principe dominateur qui lui imprime l'unité, à savoir l'idée divine, puisque, ainsi que nous l'avons dit, l'idée divine est l'idée inspiratrice universelle. Mais quelle variété dans les for-

mes, quelle multiplicité dans les développements! Œuvre du peuple, chaque mythologie reflète le peuple dont elle est issue.

Et voilà pourquoi le spectacle le plus beau, le plus vrai que nous ayons à contempler dans la mythologie, c'est la nationalité des peuples. Sans doute l'histoire politique et sociale révèle aussi cette nationalité. Mais n'y a-t-il pas là, ce semble, moins de liberté, moins de spontanéité? L'histoire est moins l'expression d'un seul peuple que celle des rapports des peuples entre eux, moins le développement de la vie intime et spéciale des nations que la manifestation de leur vie extérieure et du mouvement général de l'humanité. Donc, quand on aborde l'étude d'un peuple, c'est surtout sa mythologie qu'il faut interroger, car c'est elle surtout qui donnera, de son génie propre, une idée profonde, lumineuse, complète.

La mythologie finnoise, que nous allons étudier, nous montrera toute la justesse de cette conclusion.

Longtemps les monuments de la nationalité finnoise ont été relégués dans l'oubli. Rome et Athènes trônaient partout, et les docteurs de *Suomi*, non moins que ceux de France et d'Italie, parlaient grec et latin. Cependant, dès les premières années du dix-huitième siècle, la spécialité mythologique qui nous occupe avait suscité d'importants travaux. En 1728, il s'était imprimé à Upsala une *dissertation sur l'origine de la religion des Finnois*; plus tard, en

1782, le savant Lencqvist publiait son *Speculum academicum de superstitione veterum Fennorum.* En 1789, prévenant les recherches curieuses des Topelius, des Porthan, des Tengstrôm, des Gottlund, des Castren, etc., Ganander écrivait sa *Mythologia fennica eller förklaring öfver afgudar.* Cet ouvrage est précieux. Les doctes finnois s'accordent généralement aujourd'hui à rendre hommage à l'exactitude de son auteur, et si la critique lui fait encore quelque reproche, c'est d'avoir trop ménagé les développements, et de s'être aventuré dans une érudition superficielle et arbitraire, poursuivant le but chimérique de poser sur le même piédestal les dieux finnois, les dieux grecs et les héros d'Israël. Mais c'était là la faute du temps plutôt que celle de l'homme. Qui ne sait d'ailleurs de quels nuages épais sont couverts les champs de la mythologie! La philologie et la philosophie, ces deux flambeaux que l'homme de la science prend en main pour se frayer une route à travers leurs ténébreux arcanes, souvent l'égarent et transforment ses élucubrations les plus sérieuses, en vains paradoxes, en fantastiques utopies.

Rühs, dans son Histoire abrégée de la Finlande, traduite de l'allemand en suédois par Arwidsson, a consacré aussi quelques pages à la mythologie finnoise. Mais outre que son tableau est trop raccourci, il manque de cette touche vigoureuse et profonde qui pourrait en faire une œuvre caractéristique. Ce n'est guère qu'une sèche nomencla-

ture défrayée, dans sa presque totalité, par les indications de Ganander.

Du reste, avant l'année 1835, il eût été difficile d'entreprendre, sur le sujet que nous traitons, un travail complet et définitif. Une mythologie ne s'improvise pas. Fille de l'instinct populaire, elle existe dans l'âme des peuples, soit à l'état de fait présent, soit à l'état de souvenir. Pour la juger avec conscience, il faut donc interroger les peuples, il faut demander à leurs traditions quelles ont été leurs idées, leurs croyances, les manifestations de leur type, les stigmates de leur identité.

Le *Kalewala*, publié par le docteur Lönnrot, ouvert la voie à l'étude de ces divers éléments. Nous parlerons plus tard de l'histoire et du caractère de cette grande épopée. De l'avis de tous les savants du pays, c'est la source la plus vraie, la plus pure, comme aussi la plus féconde de la mythologie finnoise. Tout y est plein de ses dieux et de ses héros, toutes les opérations ne s'y produisent qu'en vertu de son esprit et de sa puissance. C'est donc là surtout que nous devons étudier sa constitution intime, son caractère original.

La mythologie finnoise est en quelque sorte autochthone. Fécondée par le souffle de l'intelligence populaire, la nature boréale l'a produite comme d'un jet spontané et lui a donné tous ses éléments.

Ce n'est ni le génie philosophique de la mythologie orientale, ni le gracieux sensualisme de la mythologie grecque, ni l'humeur belliqueuse et san-

glante de la mythologie scandinave. S'il y a quelque participation à ces éléments, ils y sont tellement transformés qu'à peine on peut soupçonner leur origine primitive. Ce qui ailleurs n'était qu'obscur, devient, en passant dans la mythologie finnoise, ténébreux, noir, horrible, comme aussi ce qui était gracieux et fleuri, se couronne de nouvelles grâces, de fleurs plus riantes.

La mythologie finnoise a quelque chose d'inculte et de sauvage; elle pousse tout à l'extrême, défie l'incroyable et se joue avec une audace triomphante dans la sphère des invraisemblances. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraye; elle tient d'une main le ciel, de l'autre la terre, et les choque à son gré l'un contre l'autre, comme des hochets. Avide de mouvement et de vie, elle anime tous les êtres de la nature et leur donne une voix. Par elle, le soleil et la lune conversent avec les mortels, la barque du pêcheur pleure sur la grève, les chemins répondent aux questions du voyageur. Fille des régions extrêmes du Nord, elle porte sur son front l'empreinte de son origine. Le bruit des cataractes, les tourbillons des fleuves, le sommeil des lacs, la vapeur humide des nuits, ont pour elle mille charmes. La cime des pins qui se perd dans les nuages lui inspire des créations gigantesques, l'aspect des aurores boréales et de tous les phénomènes nocturnes, si fréquents en Laponie et en Finlande, des idées fantastiques, des opérations de magie; la dureté de l'hiver, des hymnes douloureux, et par contraste une apothéose

du feu, qu'elle transforme en symbole de puissance et de grandeur. Si elle parcourt les forêts, elle les peuple de vierges protectrices de la chasse et divinise l'ours. Si elle visite les marais, si elle gravit les collines, elle y soulève le fer et raconte son origine mystérieuse, ses désastreux effets.

Mais ce qui semble caractériser surtout la mythologie finnoise, c'est une sorte de dualisme intime qui fait que d'un côté elle sympathise avec les ténèbres, tandis que de l'autre elle aspire vers la lumière. Cet hiver long et dur qui pèse sur les contrées boréales, ces brouillards noirs qui les enveloppent comme d'un manteau de deuil, ces neiges tristes et solitaires qui les couvrent, toutes ces horreurs d'une nature qui est la sienne, lui impriment quelque chose de lugubre qui se reproduit dans toutes ses créations. Elle multiplie les divinités fatales, les génies malfaisants ; elle se plaît à arborer les couleurs de la mort, à descendre dans les profondeurs du sépulcre, à troubler le silence du désert par des cris lamentables. Souvent on dirait qu'elle n'a d'autre but que d'arracher des larmes ou d'inspirer l'effroi.

Cependant la lumière commence à rayonner. Les nuits d'été de *Suomi*, ces belles nuits où, selon l'expression d'un poëte national, le soleil ne se couche point dans le sein de la terre, mais l'effleure légèrement d'un baiser, et remonte glorieux sur l'horizon, ces nuits font rayonner autour de sa mythologie leur auréole fascinatrice ; elle se de-

mande où sont les ténèbres, les sombres froids, les noirs brouillards ; elle se croit dans une autre patrie. Mais comme si un secret instinct l'avertissait que toutes ces splendeurs s'évanouiront bientôt, elle se hâte d'en jouir, rapproche le soleil de ses yeux, parle avec lui, se baigne dans son fluide, lorsqu'enfin le vent d'automne se met à souffler, dissipe le prestige, et étend de nouveau sur la nature son voile funèbre. Alors commence la lutte, cette lutte douloureuse entre la lumière et les ténèbres, qui pour les régions du Nord ne finira jamais (1).

Nous avons parlé de la magie ; c'est un des éléments particuliers et essentiels de la mythologie finnoise, le principe moteur de toutes ses opérations. Et ceci se conçoit. Il y a, comme nous l'avons déjà fait observer, sous ce ciel de Finlande, tant de vague, tant de mélancolie nuageuse, tant d'illusions fantastiques, que l'âme, emportée comme par force hors d'elle-même, se met à rêver des chimères et aspire aux impossibilités les plus gigantesques. Dans de pareilles conditions, la fascination

(1) Voici comment un poëte finlandais exprime cette lutte dont nous parlons :

« La vie est lourde dans le Nord, lorsque le sombre automne arrive, avec ses pluies et ses brouillards, avec ses longues ténèbres. Nul vent dans le ciel qui ne porte un nuage ; à peine une fleur sur la terre est rencontrée par l'œil qui la cherche. Le regret, le désir, habitent dans l'âme. Elle regarde en silence l'inquiétude de l'hirondelle, elle voudrait avoir ses ailes pour s'enfuir aux terres du Midi, chercher de nouveaux printemps, d'autres fleurs, d'autres cieux. »

est aisée, et, l'ignorance aidant, la magie est créée. D'ailleurs ces peuples des hautes régions boréales ne se sont jamais mêlés bien activement aux autres peuples; ils n'ont donc jamais été témoins des prodiges réels de la puissance humaine. Or, leur instinct appelait ces prodiges, et comme leur faiblesse ne pouvait les produire, ils en ont inventé de factices, et les ont demandés à la magie. Voilà pourquoi on a tant vanté les sorciers lapons; on aurait pu rendre le même hommage aux sorciers finnois.

A dire vrai, tous les dieux de la mythologie finnoise ne sont que des magiciens; mais quels magiciens! Ils bouleversent à leur gré le monde ou le conservent dans son harmonie; ils disposent des éléments; ils détachent le soleil de sa voûte d'azur et le retiennent captif sous un roc; ils voyagent dans les espaces, portés, comme disent les runas, *sur les épaules des étoiles*; ils guérissent toutes les maladies, conjurent tous les fléaux, triomphent de tous les monstres; ils commandent à la vie, à la mort, à toute la nature. Mais, comme dans toutes les mythologies, ces dieux si grands, si forts, sont soumis aux mêmes faiblesses que les autres mortels. Il semble même que les dieux des Finnois soient moins distants de l'humanité que les dieux des autres nations. Ce trait de caractère vient sans doute encore de la magie, qui, exaltant la puissance humaine presque au niveau de la puissance divine, comble ainsi, en apparence, la distance qui les sépare.

Le christianisme attendit longtemps avant de

s'introduire en Finlande. Les dogmes païens qui y régnaient avaient des racines trop profondes, soit dans la nature du pays, soit dans le caractère des habitants, soit dans leur propre essence, pour être abattus d'un seul coup. Il fallut pour cela les efforts armés de plusieurs rois, les sueurs et le sang de plusieurs missionnaires. Encore la conversion des Finnois ne progressa qu'avec lenteur, marchant de province en province, et déblayant sur sa route les ruines mythologiques, sans pouvoir toutefois en effacer toutes les traces. C'est ainsi que plus d'un saint se vit affublé des dépouilles d'un dieu tombé en disgrâce, élevé sur les mêmes autels, honoré des mêmes hommages. Dans la pensée du grand nombre, de ceux-là surtout à qui la force et non la conviction faisait courber la tête, le paganisme avait seulement changé de symbole; son esprit était toujours vivant, et lors même qu'ils proclamaient le Dieu des chrétiens supérieur à tous les dieux, ils en concluaient simplement qu'il avait droit à leurs hommages, mais non que proscription s'ensuivît pour les autres. Cette erreur se traîna de siècle en siècle, s'affaiblissant peu à peu; mais jamais elle ne fut radicalement extirpée; car encore aujourd'hui, malgré le mouvement de la civilisation, malgré les révolutions politiques et religieuses, on trouve dans la Finlande, plus que dans tout autre pays, des coutumes évidemment empreintes de la rouille de l'ancien paganisme.

Après ces généralités qui nous ont paru néces-

saires pour donner une idée philosophique de notre sujet, nous l'aborderons en détail. Nous traiterons d'abord de la question cosmogonique, la première qui se présente à la tête de toute mythologie. Ensuite, nous mettrons en scène les divers dieux finnois, exposant leur nature, leurs fonctions, leur culte; puis nous développerons le mode d'action de la mythologie finnoise, c'est-à-dire le caractère de sa magie, la puissance et les attributs de son sacerdoce; enfin, nous interrogerons ses dogmes, nous examinerons sa morale, et nous jetterons un coup d'œil rapide sur les altérations curieuses que le christianisme a fait subir au paganisme primitif, avant de le détruire à jamais.

§ I.

COSMOGONIE.

Il ne nous paraît pas que les Finnois aient eu l'idée d'un être *éternel*, *incréé*. Si ces expressions se rencontrent quelquefois dans leurs *runas*, elles n'ont qu'une valeur purement hyperbolique. L'épithète la plus caractéristique qu'ils donnent à leur dieu souverain, c'est celle de vieux *Wanha Ukko*. D'ailleurs ce même dieu, appelé *Wäinämöinen*, n'est pas d'origine inconnue : on sait le nom de son père, *Kalewa* le géant, ou selon d'autres *Kawe*. La mythologie finnoise ne remonte pas plus haut; elle pose sa base dans le temps. Le père de *Wäinämöinen*

lui-même ne l'intéresse qu'au moment où il donne naissance à son fils. L'œuvre génératrice accomplie, il rentre, comme le Saturne des Grecs, dans le silence de la mort et disparaît sans retour.

C'est donc avec *Wäinämöinen* que le cycle mythologique commence ; plus tard nous verrons que c'est avec lui qu'il finit.

Écoutons les *runas*.

D'abord elles racontent la naissance du vieux *Wäinämöinen* ; comment il demeura dans le sein de sa mère pendant trente étés et trente hivers ; comment, ennuyé de sa longue solitude, il brisa lui-même la rouge porte, et s'élança hors de l'enceinte, pour voir l'éclat de la lune, contempler la splendeur du soleil, connaître les brillantes *Otawa*, se réjouir du souffle de l'air : comment *Wäinämöinen* étant né se forgea un coursier léger comme la paille, svelte comme la tige d'un poids de senteur, et se mit à chevaucher au loin sur la terre frémissante ; comment un vieux Lapon, animé contre lui d'une haine implacable, blessa son cheval et le précipita dans les flots.

Alors commence l'œuvre cosmogonique.

« *Wäinämöinen* erra pendant six hivers, pendant » sept étés ; huit ans il fut vagabond sur les plaines de » la mer et les immenses détroits ; sous lui l'onde » bouillonne, et au-dessus de sa tête le ciel déroule » son azur.

» Déjà le dieu nombre les mers, contemple les » flots. Partout où il élève sa tête, il crée une île :

» partout où il tourne la main, il crée un promontoire; partout où son pied touche le sable, il » creuse des tombes aux poissons. Quand il approche de la terre, il y enchante les filets des pêcheurs; quand sa course le plonge dans l'abîme, » il y fait surgir des rochers, il y enfante des écueils » où se brisent les navires, où les marchands trouvent la mort.

» Mais voici qu'un aigle s'élance des régions de » *Turja*, un aigle de Laponie. Tantôt il vole, tantôt » il s'arrête; il vole à l'occident, il vole jusqu'aux » frontières de *Pohja*, cherchant un lieu pour sa » demeure, un lieu pour faire son nid.

» Alors le vieux *Wäinämöinen* élève au-dessus de » l'eau son genou, et présente une motte de frais » gazon, un tertre de verdure.

» Et l'aigle de *Turja* a trouvé un lieu pour son » nid, car il a vu surgir le gazon au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête, il s'abat » enfin sur la cime du genou, et y bâtit son nid de » mousse.

» Là il dépose six œufs, six œufs d'or, et un » septième de fer.

» L'oiseau couve, réchauffe ses œufs.

» Le vieux *Wäinämöinen* sent la chaleur : il agite » son genou, secoue tous ses membres; et les œufs » tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme » est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle » s'enfuit vers les nues.

» Alors le vieux *Wäinämöinen* dit :

« *Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre, que* » *la partie supérieure de l'œuf soit le ciel, que tout ce* » *qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil, que* » *tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune.* » *que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoi-* » *les* (1) ! »

Quand on contemple ce tableau de la cosmogonie universelle présenté par la mythologie finnoise, on est frappé, tout d'abord, des contradictions bizarres qui l'entourent. Ce dieu errant sur les flots, chevauchant sur la terre, admirant les astres, et puis créant ces mêmes astres, cette même terre, ces mêmes flots ; quel spectacle étrange ! Toutefois gardons-nous de crier à l'absurde. La contradiction est comme un élément inséparable de toute mythologie. « La mythologie, dit Bergman, n'est pas un sys- » tème dont on puisse indiquer les principaux traits » et tracer seulement les contours et les linéaments. » La mythologie, il faut le dire, ne saurait être un » tout systématique déterminé dans son plan et » limité dans ses parties, parce qu'elle n'est pas » une production qui soit sortie toute formée du » sein d'une seule idée-mère ; mais elle est née suc- » cessivement et s'est développée peu à peu, pres- » que comme au hasard, sous l'influence d'idées » très-diverses, le plus souvent indépendantes elles- » mêmes de tout système déterminé : c'est pour- » quoi elle n'exclut pas les contradictions, qui sont

(1) *Kalewala*, première partie, première runa.

» les ennemies jurées des systèmes, et n'empêche » point les accroissements démesurés ou disproportionnés que certaines parties de l'ensemble » peuvent prendre sur les autres parties (1). » Ce principe incontestable étant posé, il nous semble que les contradictions de la mythologie finnoise nous paraîtront moins choquantes, et que nous serons plus sensibles à l'appareil de ses grandeurs.

Avons-nous remarqué dans sa cosmogonie l'œuf mystérieux commun à toutes les cosmogonies? Mais la manière dont la *runa* le met en scène l'emporte sur celle de l'Orient, de la Gaule, de la Phénicie, même de l'Égypte. Le Knef égyptien peut-il être comparé à cet aigle, roi des airs, qui plane si longtemps dans les nues, portant entre ses serres le fétus de la création? Et quand au verbe tout-puissant de *Wäinämöinen*, nous voyons surgir le monde, rappelons-nous cette lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, qui tourmente les régions boréales, et que nous avons dit se refléter si activement dans leur mythologie. Alors nous croirons voir dans l'œuvre du dieu la régénération de la nature, le triomphe d'un monde nouveau sur le monde ancien qui avait précédé, chaos informe, séjour de l'esprit du mal personnifié dans le farouche Lapon, où l'aigle, dépositaire d'une création plus harmonieuse, ne pouvait trouver place. Cette idée, si elle est vraiment celle de

(1) Poëmes islandais, Introduction générale, p. 25.

la *runa*, efface d'un seul coup toutes ses contradictions. Car alors elles ne sont plus que le résultat nécessaire de l'inspiration, le reflet du chaos dans l'intelligence du poëte.

Nous établissons ailleurs que les peuples finnois sont d'origine orientale (1). Il est donc croyable que plusieurs de leurs antiques traditions ont été apportées de l'Orient. Celle de toutes qui semble, à plus juste titre, revendiquer ce point de départ, c'est leur théorie cosmogonique. Mais remarquons ici un phénomène que nous avons déjà signalé : la transformation que la mythologie finnoise sait faire subir aux idées étrangères adoptées par elle. Dans la mythologie orientale, l'œuf cosmique devient le fétus générateur non-seulement du monde matériel et moral, mais encore de Brahma, le dieu, le créateur du monde, et pose ainsi un principe qui, développé plus tard par la philosophie védantiste, produira le panthéisme le plus absolu, et partant l'erreur la plus gigantesque. Il en est autrement dans la mythologie finnoise : si l'œuf est fécondé, c'est par le verbe d'un être qui n'est point sorti de lui, mais qui est hors de lui : point d'identification, point d'émanation ; la puissance qui crée domine son œuvre, sans se confondre avec elle, Dieu et le monde sont deux êtres distincts. Il y a là, sans doute, un labeur philosophique moins profond, moins subtil ; mais il y a plus de sim-

(1) Voir la première partie de l'Introduction.

plicité, plus de naturel, plus de rapports avec le vrai.

Jusqu'à présent nous n'avons vu apparaître dans l'œuvre cosmogonique que la grande figure de *Wäinämöinen.* Voici qui va nous étonner. « C'est » moi, dit le dieu au géant *Joukahainen*, qui ai » creusé les sillons des mers, moi qui ai ouvert » des retraites aux poissons, qui ai fait les baies » profondes, mesuré les plaines, couvert les collines » de terre, rassemblé les montagnes en une seule. » — Oui, c'est moi, *moi troisième* (Olin ma miessä » Kolmantena), qui ai aidé à fixer les portes de l'air, » à placer les voûtes du ciel, à semer les étoiles » dans l'espace (1). »

Que signifie cette expression *moi troisième?* Les païens finnois avaient-ils donc l'idée de la Trinité? Nous savons que ces sortes de questions sont à l'ordre du jour du rationalisme contemporain : le scepticisme du dernier siècle ne lui va plus, il se donne des airs de religion, et se plaît à remonter dans le passé, à chercher, soit dans les traditions populaires, soit dans les théories philosophiques, les éléments d'un dogme dont il affirme que le christianisme n'a fait que développer, que transformer l'idée. Nous n'imiterons pas ces investigations stériles; il y a là une sorte d'hostilité hypocrite qui ne mérite aucun écho. Quant à l'expression *moi troisième*, nous déclarons franchement qu'elle nous paraît

(1) *Kalewala*, deuxième partie, quatorzième runa.

sans portée dogmatique : la suite de la mythologie montrera que s'il s'établit quelquefois entre les dieux finnois un assemblage trinaire, il n'en résulte entre eux que de ces relations purement extérieures constitutives d'une société, et non de ces rapports intimes de personnalité, de nature, de consubstantialité, nécessaires pour fonder cette union mystérieuse et indivisible, condition essentielle d'une Trinité.

Du reste, si la mythologie finnoise possède certains symboles qui semblent revendiquer pour elle une idée même confuse de la Trinité, il n'y a rien là qui doive surprendre. C'est la condition de presque tous les peuples de la terre d'avoir conservé, dans leurs doctrines religieuses, des débris plus ou moins altérés de la tradition primitive. D'ailleurs, les peuples finnois, ainsi que nous l'avons déjà observé, sont sortis de l'Orient : ils ont donc pu s'inspirer de la Trimourti indoue, peut-être même, comme semblent l'insinuer quelques historiens, de la révélation hébraïque.

La mythologie finnoise parle souvent des *trois paroles divines, des trois paroles du créateur, des paroles originelles, des runas de la science.* Il faut entendre par ces paroles le verbe créateur qui produit et perfectionne les êtres, qui détermine toutes les phases de l'œuvre cosmogonique. Sans lui, *Wäinämöinen* lui-même est impuissant; il ne peut pas même achever la barque qu'il a commencée.

Quels efforts sont déployés, quels incroyables

travaux sont accomplis par le dieu, dans le but de recouvrer les paroles mystérieuses qu'il a perdues !

Il les cherche, disent les *runas*, sur la tête des hirondelles, sur les épaules des oies, sur le cou des cygnes ; il les cherche sous la langue de la renne d'été, dans la bouche de l'écureuil blanc. Mais c'est en vain. Il se dirige vers *Manala* (l'enfer), pénètre jusqu'au séjour des ombres, et interroge les fils de la Mort. Mais de là encore il ne rapporte pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Alors Wäinämöinen s'avance vers la région où le géant Wipunen, appelé aussi Kalewa, a été enseveli. Un secret pressentiment lui dit qu'il trouvera les paroles sacrées dans la poitrine du héros mort. Une lutte terrible s'engage. Wäinämöinen, descendu dans cette vaste poitrine, déploie la violence, soulève d'atroces douleurs, implorant de Wipunen la révélation de son verbe. Wipunen résiste longtemps, et charge son oppresseur d'imprécations et d'anathèmes. Enfin, vaincu par le dieu, il ouvre l'arche pleine de paroles, et chante à Wäinämöinen les runas qu'il a demandées (1).

Dans ce long drame, si bien décrit dans le Kalewala, il y a quelque chose d étrange et de mystérieux.

Ne renferme-t-il pas une idée mythique, une expression d'instinctive philosophie ? A voir cette lutte acharnée entre *Wäinämöinen*, le dieu créa-

(1) *Kalewala*, première partie, neuvième et dixième runas.

teur, et le vieux *Kalewa*, on sent qu'il y a dans ce dernier plus qu'un être isolé, plus qu'un géant vulgaire, et l'on se demande si la mythologie n'a pas voulu personnifier en lui le principe de la vie, la cause universelle des êtres. Tant que ce principe reste solitaire, il est inerte, infécond, muet; il faut qu'un autre principe sollicite sa force cachée : alors son verbe se déclare, il répand avec profusion les éléments de la fécondité et de la vie. Mais quelle lutte de violence et de douleur ! que de conjurations, que de résistances ! C'est que *Wäinämöinen* aspire à une initiation transcendante : il veut pénétrer jusque dans le sanctuaire de la nature, jusqu'aux sources intimes de l'être, pour y ravir la puissance créatrice : labeur immense, enfantement prodigieux, où le triomphe ne peut appartenir qu'à la vigueur, à l'audace, aux efforts persévérants.

Ces paroles originelles, ces runas de la science, arrachées par Wäinämöinen de la poitrine du géant Kalewa, ont d'elles-mêmes une vertu efficace et comme indépendante de l'agent qui les prononce. Lorsque Wäinämöinen, blessé par la hache de *Pohja*, va conjurer le vieillard de *Suomi* d'arrêter le torrent du sang qui s'échappe de sa blessure, le vieillard lui répond : « Nous en avons arrêté de
» plus grands, nous en avons enchaîné de plus ter-
» ribles, nous avons triomphé de plus rudes écueils,
» nous avons brisé des obstacles plus fiers, par les
» *trois paroles du créateur*, par les *saintes paroles ori-*

» *ginelles*. Les bouches des fleuves, le cours des » lacs, l'impétuosité des cataractes, ont été vain» cues. Nous avons séparé les détroits des promon» toires, nous avons joint les isthmes avec les » isthmes (1). »

Ainsi, nous connaissons le verbe créateur et régénérateur de la mythologie finnoise, nous connaissons également sa cosmogonie générale. Maintenant abordons les détails.

Il est dans toutes les régions du globe des êtres matériels ou animés qui s'harmonisent plus intimement soit avec la nature des localités où ils se trouvent, soit avec le caractère et les instincts de leurs habitants. De tels êtres fixent l'attention des mythologies : elles se plaisent à les étudier, à se rendre compte de leur génie, de leurs facultés; elles les exaltent à outrance, les divinisent, et entourent leur berceau de gloire, de singularités ou de mystères.

Quoi de plus étrange que l'origine donnée au fer par les runas finnoises ! Il y avait là, dit le *Kalewala*, quatre vierges, trois fiancées aux mamelles gonflées et souffrantes; elles répandirent leur lait sur la terre : la première un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge.

Et de la vierge au lait noir naquit le fer flexible, de la vierge au lait blanc naquit le fer fragile, de la vierge au lait rouge naquit l'acier.

(1) *Kalewala*, première partie, troisième runa.

Issu du lait virginal, le fer se cacha pendant deux ans, dans un vaste marais, sur la cime d'un rocher où les cygnes déposaient leurs œufs, où le canard faisait éclore ses petits. Mais le loup vint à passer à travers le marais, l'ours souleva la vase qui enveloppait le fer, et il fut porté dans l'atelier d'Ilmarinnen, le forgeron divin, pour y être rougi par le feu, durci par l'eau. L'oiseau infernal se mit à épier l'ouvrier; tandis qu'il se préparait à tremper le fer rouge, il jeta dans l'eau un venin fatal, en sorte que le fer fut transformé en instrument de malédiction et de mort (1).

On voit ici que la runa mythologique ne s'attache à donner du fer qu'une idée sombre et terrible, sans dire un mot de ses bienfaits. D'où vient cela? Sans doute, c'est parce que dans la runa citée, il n'est question de l'œuvre du fer qu'au sujet de la blessure de Wäinämöinen; on conçoit que la douleur du dieu, que l'aspect de son sang qui déborde, aient dû jeter sur le tableau une couleur lugubre. Mais ne peut-on pas dire aussi, qu'il y a dans l'inspiration du poëte, un reflet des désastres qui ont bouleversé sa patrie? La Finlande a été ravagée par mille combats; le fer y a fait partout son œuvre sanglante. Il n'est donc pas étonnant que la mythologie, qui est une œuvre nationale, l'ait représenté comme un instrument de destruction et d'horreur. Ne pourrions-nous pas dire aussi que dans

(1) *Kalewala*, première partie, quatrième runa.

ce passage cosmogonique, le personnage de Wäinämöinen n'est qu'un mythe figurant la patrie désolée ; et le loup, l'ours, l'oiseau d'Hiisi, tout, en un mot, ce qui concourt à donner au fer la puissance de nuire, des allégories signifiant les ennemis qui se sont armés contre elle ?

Nous ne nous étendrons point sur l'origine du loup nourri par l'aurore, ni sur l'origine de la bière et de la sima, ni sur l'origine du chien, ce fidèle compagnon du chasseur finnois, ni sur l'origine du froid : nous renvoyons nos lecteurs, pour toutes ces questions, aux diverses runas du Kalewala, où elles sont longuement développées. Le texte original s'explique sur elles avec tant de clarté, que tout commentaire de notre part dégénérerait en longueur.

Nous terminerons ce tableau cosmogonique par l'origine de l'ours.

On célèbre, en Finlande, le *Kouwon-Pääliset*, c'est-à-dire, le festin funèbre des ours. De toutes parts les peuples accourent, les jeunes filles, les jeunes garçons se rassemblent. On boit, on mange, on chante. Tous les convives sont revêtus d'habits de fête. Les pères de famille traitent du mariage de leurs fils et de leurs filles, et les heureux fiancés prennent jour pour leur hymen. Cependant, la tête de l'ours, tombée sous les traits du chasseur, a été suspendue à un arbre : tous les yeux la contemplent avec triomphe, toutes les bouches célèbrent la gloire de celui qui a renversé le monstre, et qui,

ce jour-là, porte, en marque d'honneur, une clef de cuivre sur ses armes, ou tout autre signe à son cou. Bientôt le maître de la maison s'avance avec solennité, précédant ceux qui portent les plats où la chair de l'ours a été préparée en ragoûts. Arrivé sur le seuil de la *tupa*, il dit : « Que les enfants s'é-
» loignent du vestibule, que les jeunes filles lais-
» sent l'entrée libre, car le noble vient dans la *tupa*,
» le célèbre est introduit dans la maison ! » Puis le festin commence et se prolonge bien avant dans la nuit. Enfin, les *runoia* prennent la parole, chantent les hommages respectueux qu'ils ont rendus à l'ours, et conjurent celui qui a été tué de les raconter aux autres ours de la forêt, afin, qu'à son exemple, ils se laissent vaincre plus facilement par le chasseur.

Ce culte de l'ours est un des usages les plus anciens de la mythologie finnoise. En effet, on conçoit que plus on remonte dans le passé, et plus on trouve dans ce pays de Finlande de forêts épaisses, de repaires sauvages, et, par conséquent, plus de monstres, citoyens de ces forêts, de ces repaires. Mais, observons que le culte de l'ours n'avait point son principe dans la crainte. Les Finnois, audacieux à l'attaquer, ne l'envisageaient que comme un être bienfaisant qui leur donnait des fourrures pour se garantir du froid, de la chair pour se nourrir, de la gloire dans la hardiesse qu'ils devaient déployer en le chassant.

Écoutons maintenant la *runa*.

Le peuple dit : « Où le bel *Ohto* (1) est-il né? où » la belle crinière a-t-elle grandi? De quelles ré- » gions la bête grasse a-t-elle été apportée? Où la » queue bleue a-t-elle été trouvée? Est-ce sur le » chemin du bain, ou sur le sentier qui mène au » puits?

» Le vieux, le brave *Wäinämöinen* répondit : « *Ohto* n'est point né dans un lit; il n'a point dormi » dans une crèche. Le bel *Ohto* est né, la belle cri- » nière a grandi dans les régions voisines de la » lune et du soleil, dans la patrie des étoiles, sur » le bras des grandes *Otawa*. *Ukko*, le roi splendide » des cieux, le vieillard très-haut, jeta dans l'eau » un flocon de laine; et ce flocon fut poussé par les » vents, enflé par la vapeur humide, porté par les » vagues de la mer jusqu'aux rives de l'île floris- » sante, jusqu'au promontoire de miel.

» *Mielikki*, la douce vierge de la forêt, la femme » courageuse de *Tapio*, s'élança au milieu des va- » gues, prit le léger flocon de laine, et le cacha dans » son sein. Ensuite, elle déposa son petit oiseau » bien-aimé dans une petite corbeille d'argent, » dans un beau berceau d'or, et attacha le ber- » ceau de l'enfant à un des arbres chevelus de la » forêt.

» Déjà elle berce doucement son bien-aimé dans » son petit lit d'or, suspendu au toit de sapin : elle » nourrit son *Ohto*, sa belle crinière, au pied de

(1) Surnom de l'ours.

» l'humble bouleau, dans la petite forêt de pin, » parmi les fleurs qui portent le miel.

» Mais *Ohto* n'a pas encore de dents, les ongles » manquent encore à ses pattes. *Mielikki*, l'hôtesse de » la forêt, la femme courageuse de *Tapiola*, va partout » chercher des dents et des ongles pour son ours : » elle en cherche dans le sein des arbres durs, dans » le cœur des troncs brûlés ; elle en cherche sur » les collines verdoyantes, dans les plaines couver- » tes de pins, dans les champs riches d'arboisiers. » Un pin, un bouleau s'élevaient sur leurs tiges. » Dans le pin brillait un rameau d'argent, dans le » bouleau un rameau d'or. *Kawe* arracha ces ra- » meaux avec la main, et en fit des dents et des on- » gles pour *Ohto*.

» Et elle bâtit une *tupa* de bois de pruniers, et » voulut que l'ours l'habitât au lieu de parcourir » les marais, d'errer dans les bois, de s'égarer » dans les plaines. C'est de là qu'*Ohto* est venu, que » notre hôte d'or a été amené (1). »

La science astronomique s'est longtemps évertuée à rechercher l'origine des animaux, dont on a peuplé la sphère céleste. Jusqu'à présent, elle n'a guère donné que des conjectures. La *runa* finnoise ne pourrait-elle pas contribuer à jeter quelque jour sur cette question? En plaçant l'origine de l'ours dans les astres, n'est-ce pas une véritable apothéose que le génie populaire a décerné à l'animal le plus

(1) *Kalewala*, deuxième partie, douzième runa.

grand, le plus précieux, le plus cher de la région? Ne pourrait-on pas dire de même des autres animaux? Ce serait alors une purification du culte de la bête, une sorte de transformation du sabéisme. Nous abandonnons cette hypothèse à la réflexion des hommes spéciaux. Du reste, le culte astronomique de l'ours remonte, chez les Finnois, aux temps les plus reculés. Leurs plus anciennes *runas*, si vides de toute notion concernant les astres, nous offrent néanmoins les expressions suivantes: *Otawa*, la grande ourse; *Wenäjän Otawa*, la petite ourse. On y trouve aussi *Orion*, sous la désignation remarquable de *Wäinämöisen Miekka*, le glaive de *Wäinämöinen*, et *Wäinämöisen Viitake*, la faux de *Wäinämöinen.* Il était donc dans le génie du peuple finnois de placer dans les cieux les objets de sa vénération. Mais, sur ce point, leur histoire est si stérile, qu'il est impossible d'en tirer aucun développement pour la science.

§ 2.

DIVINITÉS FINNOISES.

Le mot *jumala*, chez les peuples finnois, est la plus haute expression du caractère divin; il emporte essentiellement l'idée de puissance créatrice. Aussi, ce n'est pas seulement au grand Dieu, ou plutôt au principe suprême et universel des choses, qu'il était appliqué, mais à tous les dieux qui tenaient un rang élevé dans la hiérarchie mythologique, de

même, à peu près, que le *Bog* des Slaves, terme appellatif, convenant à tous les êtres déifiés. C'est donc à tort que certains écrivains ont particularisé le mot *jumala;* ils sont tombés dans l'erreur de ceux qui transforment en noms propres, les simples expressions épithétiques.

Avant que l'idée exprimée par *jumala* eût été incarnée dans des symboles de création populaire, les Finnois la répandirent sur toute la nature, et se livrèrent ainsi à une sorte de panthéisme matériel le plus absolu. Alors la terre, les montagnes, les mers, les sources, les arbres, les pierres, etc., furent l'objet d'un grand culte. Encore aujourd'hui, il en reste, dans plusieurs localités de la Finlande, des traces frappantes (1).

Mais c'est surtout vers les astres du ciel, vers la grande ourse et le soleil qu'ils tournèrent leurs adorations. Les vieilles runas parlent sans cesse de ces brillantes *otawa,* sur les épaules desquelles il fallait monter pour s'élever jusqu'aux sources de la lumière, et parcourir les vastes régions de l'air. Quant au soleil, il avait sa fête solennelle ; on l'ap-

(1) Une paroisse de la Finlande méridionale porte le nom de ***Pyhämaa***, terre sacrée ; quantité de lacs, de fleuves, de cataractes, sont appelés aussi ***Pyhä***, sacrés. Le culte ancien des sources est démontré par le grand nombre d'aiguilles et autres petites offrandes qu'on trouve en plusieurs endroits dans leur lit. Dans beaucoup de provinces, on rencontre encore aujourd'hui certains arbres que la foule superstitieuse ne traite qu'avec un respect qui tient de l'adoration. Rühs, p. 14.

pelait *joulou*; elle se célébrait depuis la fin de décembre jusqu'à la mi-janvier ; car c'est à cette époque que les jours commençant à croître, le soleil semble, en quelque sorte, renaître et épancher de nouveau sur la vie, cet éclat et cette joie que lui avaient enlevés les ténèbres de l'hiver. Alors les Finnois se livraient à mille jeux singuliers ; la bière et l'hydromel couronnaient les *tuopi*; des coqs étaient immolés en sacrifice, et la mère de famille, debout auprès du foyer, buvait la première en l'honneur du fer, répandait de la liqueur sur la flamme, et disait :

Élève-toi toujours aussi haut, ô ma flamme,
Mais ne brille ni plus grande, ni plus ardente! (1)

Les Finnois donnaient au soleil le nom de *Beiwe*: les Lapons le désignaient de la même manière et l'honoraient du même culte. *Beiwe* était regardé comme la source de la lumière et de la chaleur, comme le génie protecteur des gazons. On l'invoquait aussi dans certaines maladies, et surtout, ce qui est digne de considération, dans les infirmités de l'intelligence.

Le sabéisme ou le culte des astres, et en particulier du soleil, est d'origine orientale. Philon le juif disait que les astres étaient des créatures intelligentes, qui n'avaient jamais fait de mal, et qui étaient incapables d'en faire; suivant Maimonides,

(1) Haus Jac. Wille, Beskrivelse over Sillejords Prœstegield i övre Tellemarken i Norge, p. 242. Kiöbenh. 1786.

les étoiles connaissent Dieu qui les a faites, se connaissent elles-mêmes, et leurs actions sont toujours bonnes et saintes (1). Les Persans modernes sacrifient encore à l'ange de la lune.

Ces subtilités de la science, n'entraient certainement pas dans les motifs du culte, que les anciens Finnois rendaient au soleil; ils l'honoraient tout simplement parce que sa lumière dissipait leurs ténèbres, parce que sa chaleur fécondait leurs champs; mais voyaient-ils dans le soleil un dieu ou seulement un instrument de Dieu?

D'après Bechai (2), les Sabéens, en général, n'ont jamais adoré le soleil; ils allumaient seulement des feux sur la terre pour remercier Dieu du flambeau qu'il allumait pour eux dans le ciel, et en regardant les astres, ils priaient les génies, que Dieu y a placés pour les mouvoir, de leur être favorables.

Hallenberg, historiographe du royaume de Suède. professe une doctrine à peu près semblable, relativement aux peuples septentrionaux. Nous citerons d'autant plus volontiers son texte, qu'il nous paraît plus directement en harmonie avec les idées que nous avons posées, dans notre théorie générale sur la mythologie : « Ad solis in septemtrione cultum » pertinet narratio, quam habet Liber Originum » Islandiæ de Thorkillo Manio Islandiæ sub ethni-

(1) Philo. De mundi opificio, de Gigant. de Somniis. — Maimonides, More Nevochim, part. II, c. IV, p. 194, et De fundamento legis, c. III, § II.

(2) Comment. in Genes., c. I.

» cismo nomophylace, quique ob probos mores et
» virtutem maxime conspicuam summis laudibus
» celebratur : is, cum mortem sibi imminere cognos-
» ceret, in apricum se portari jussit, et se Deo, Solis
» creatori commendavit : « oc fal sic à hendur peim
» Gudi, er Solena hafdi skapat; « *et commendavit se*
» *in manus illius Dei, qui Solem creaverat.* De Thor-
» steino, alio Islando, qui religionem Christianam
» nec professus erat, ibidem narratur, quod votum
» nuncupavit *illi, qui Solem creavit*, » à pann sem
» Solina skapadi (1). « Hinc elucet gentes boreales
» sub paganismo veneratos quidem fuisse Solem,
» tamquam augustum et evidens Dei simulacrum,
» sed non tamquam ipsum verum Deum. Nemo cre-
» didit umquam Christianos Solem ut Deum coluisse:
» interim tale quid haud ambigue colligi posse vi-
» detur ex regis Norvegiæ Olavi sancti ad colonum
» Norvegum de Deo Christianorum hoc alloquio :
» « plurimis verbis, » inquit, « nos » hodie allocutus
» dicis te mirari, Deum « nostrum te non videre : at
» nobis persuasum est, eum ad nos cito esse ven-
» turum, » *ot litit per nu lit oc siait i austr : par fer*
» *nu Gud var med liosi miklo. Pa rann upp sol.* « et
» cernite jam ac videte » orientem, ibi Deus noster
» venit magnam secum portans lucem. Eo tempore
» oriebatur Sol (2). » Hinc facile concluderes Chris-
» tianorum Deum fuisse Solem. Ejusdem fere valo-

(1) Landnamabok, part. I, c. IX, part. III, c. IV.
(2) Saga of Olafi hinom helga, c. CXIX.

»ris est, quod in Codice Talmudico Cholin collo-
»quium exstat inter doctorem quemdam Judæum
»et Cæsarem; dixerat enim Cæsar doctori eidem
»se percupere videre Deum Judæorum, quare Ju-
»dæus tempore solstitii æstivi Cæsarem versus So-
»lem sistens dixit illi; intuere in Deum nostrum.
»Hinc Solem ut verum Deum coluisse censeri pos-
»sent Judæi, sed census doctoris erat, ut ibidem
»explicatur, quod cum nemo possit intueri in So-
»lem, qui est unus ex ministris Dei, tanto minus
»valeret quis ipsam inspicere divinitatem. Sic cul-
»tum quidem externum cum cærimoniis quibusdam
»boreales et aliæ gentes Soli deferebant, re tamen
»vera vix alio sensu Deum coluerunt, quam Judæi
» et Christiani (1).

Dans les contrées boréales, il est difficile d'arrêter sa pensée sur la lumière sans qu'elle se reporte aussitôt, et comme par instinct, sur les ténèbres. Voilà pourquoi, dans la mythologie finnoise, il y a deux régions bien distinctes ou deux sphères d'action, sphère lumineuse, sphère ténébreuse. La première, séjour du bon principe, s'appelle *Kalewa;* la seconde, séjour du mauvais principe, s'appelle *Pohja*. *Kalewa* est la patrie des fils de *Kalewa*, ce géant formidable qui s'évertuait à entasser des rochers les uns sur les autres, à les lancer à des distances considérables; qui se servait pour cure-dent

(1) Disquisitio de nominibus in linguâ suiogothicâ Lucis et visûs, etc., pars posterior, p. 370, etc.

d'un mât de navire. *Kalewa* était situé au nord, confinant à *Pohja*, la région malheureuse, qui, suivant les runas, dévorait les hommes et engloutissait les héros. *Pohja* touchait, d'un autre côté, à l'enfer, placé, par les Finnois, sous le pôle arctique.

Cette double région, créée par la mythologie finnoise, imprime nécessairement à ses dieux un double caractère, c'est-à-dire que, suivant qu'ils se rapprochent du génie de *Kalewa* ou du génie de *Pohja*, ils sont respectables ou odieux, bienfaisants ou fatals.

Entrons donc dans cette double région, et considérons séparément les dieux qui lui appartiennent.

Et d'abord, abordons la région du bon principe.

Ici le ciel s'ouvre, et nous montre une apparence de trinité dominatrice présidant à ses destinées : c'est Ukko, Wäinämöinen, Ilmarinnen.

Ukko a son trône dans les nuages, non loin du soleil; il s'appuie sur l'axe du monde, envoie la pluie, la neige et les tempêtes. Comme le Peroun des Slaves et le Thor des Scandinaves, il tient entre ses mains la foudre, et fait gronder le tonnerre. On l'invoque dans les sécheresses et dans les orages.

Ukko préside aussi aux accouchements.

« O Ukko, souverain des dieux, s'écrie l'hôtesse
» de Pohjola, viens me visiter en secret dans mon
» bain, viens sans bruit dans ma petite chambre;
» les portes ont été frottées avec de la bière, les
» gonds ont été arrosés de *Kalja*, pour qu'ils ne crient
» point, pour qu'ils ne gémissent point.

» Viens, hâte-toi dans ces tourments qui me dé-
» chirent, dans ces douleurs qui m'accablent. Ou-
» vre avec ton doigt l'enceinte de chair, la cloison
» d'os, afin que l'enfant puisse sortir et que la
» femme soit délivrée (1). »

Cette invocation, adressée à Ukko, nous paraît étrange. Du reste, la providence d'Ukko s'étend à tout ; non-seulement il règle les saisons, mais il fait germer les plantes, il veille sur les troupeaux dans les forêts, sur les guerriers dans les combats.

Souvent le nom d'Ukko n'a que la valeur d'un simple attribut : car Ukko signifie littéralement Vénérable Vieux. C'est ainsi que, dans la première runa du *Kalewala*, Wäinämöinen est appelé Ukko Wäinämöinen. Ne pouvons-nous pas conclure de là que toutes les fois que la puissance supposée à Ukko, par la mythologie, nous paraît trop vaste et exagérée, elle n'est point attribuée à un être particulier, mais au principe divin en général, désigné par un de ses attributs les plus caractéristiques, savoir son antiquité? Cette manière de procéder n'est point rare dans la langue finnoise : l'expression *Jumala* nous en a déjà fourni un exemple ; nous en trouvons un autre dans l'expression *Kawe*, qui, tout en désignant un dieu spécial, s'applique encore à tous les dieux manifestés sous une forme humaine.

Ilmarinnen, ainsi qu'Ukko, exerce sa puissance

(1) *Kalewala*, deuxième partie, vingt-cinquième runa.

dans le ciel. Il est le dieu de l'air et des vents, à peu près comme l'Éole des Grecs; il commande à l'eau et au feu. Mais sa qualité la plus distinctive, c'est celle de forgeron. Les runas l'appellent le forgeron éternel. C'est, en effet, lui qui a fait le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air où n'apparaissent ni les traces du marteau, ni les morsures de la tenaille; lui qui, devenu veuf, se forge une épouse d'argent; lui qui, pendant le règne des ténèbres, forge, pour les nations désolées, un soleil d'argent, une lune d'or. Ilmarinnen est frère de Wäinämöinen; il l'accompagne dans toutes ses pérégrinations, et prend part à tous ses travaux.

Nous avons nommé le dieu suprême des Finnois, le brave, le vieux Wäinämöinen, comme disent les runas. A lui appartient toute puissance. Non-seulement il partage avec Ukko et Ilmarinnen l'empire de l'air et de la foudre, mais il domine sur toute la nature, car il est le créateur du ciel, de la terre, du soleil, de la lune et des étoiles. Il serait long de décrire toutes les phases de la vie mythologique de Wäinämöinen : ses courses aux frontières de Pohja, ses expéditions dans les forêts ténébreuses, ses luttes acharnées contre les éléments et les puissances fatales; le Kalewala est plein de ces grandes actions. Wäinämöinen, comme Prométhée, apporte aux mortels le feu céleste; comme Orphée, il invente la musique, crée le *kantele*, et enchante, par ses accords, tous les êtres de la terre. Il n'est personne qui n'invoque son nom : guerriers, pêcheurs, chas-

seurs, médecins, tous éprouvent les effets de sa protection. La sueur qui découle de son corps est un baume qui guérit toute maladie. Les runas lui donnent un vêtement étrange : tantôt elles le couvrent d'une robe si solide qu'elle peut servir de refuge au milieu des combats ; tantôt elles l'entourent d'une ceinture ornée de plumes; elles vont même jusqu'à attacher des ailes à ses épaules et à revêtir son corps tout entier de duvet.

Wäinämöinen est le dieu de la paix, de l'ordre, de l'harmonie ; c'est la plus belle personnification du bon principe ; celle dont le caractère ne se dément jamais.

Actuellement, descendons du ciel sur la terre, et parcourons ses diverses régions.

Nous trouvons d'abord au sein des montagnes, *Hijen-Pesät*, c'est-à-dire, le sanctuaire des divinités qui y président. Là Kamulainen habite, ainsi que la foule des Wuoren-Väki, génies travailleurs, occupés à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases. Là aussi habitent Wuolangoinen, le père du fer ; Rauta-Rekhi, le dieu du fer ; Ruojuatar, la nourrice du fer, Luonotaret, ces trois vierges mystérieuses dont les mamelles distillèrent trois espèces de fer. Hijen-Pesät est encore le séjour de Karilainen, boiteux comme Vulcain, sans toutefois que ses fonctions ressemblent aux siennes, puisqu'elles consistent à protéger contre les effets pernicieux du fer. Un jour, Karilainen creusa la terre avec l'orteil et le talon de son pied, et soudain Her-

hilainen et Mehilaïnen, c'est-à-dire, la guêpe et l'abeille, en sortirent et prirent leur essor, afin d'aller chercher du miel, baume salutaire pour les blessures.

On reconnaît, à ces diverses divinités, la mythologie d'un pays montagneux, où le fer abonde, et où, dès les temps les plus reculés, il a été mis en œuvre. Telle est, en effet, la Finlande, comme on le verra plus tard dans nos notes.

La Finlande est plus encore pays de forêts que pays de montagnes. De toutes parts, les sapins et les bouleaux y dressent leurs grandes têtes. Et certes ceci était vrai surtout aux temps mythologiques, alors que les travaux des laboureurs n'avaient encore défriché que quelques terrains, que la civilisation naissante et les rapports des Finnois entre eux n'avaient encore ouvert qu'un petit nombre de routes. Voilà pourquoi la mythologie de *Suomi* multiplie si fort les divinités qui président aux bois.

C'est d'abord Akka, la femme antique, courageuse, habile à filer la laine, qui plante les pins ; c'est Kati, la déesse bienfaisante, qui féconde leur germe et les fait grandir ; c'est Pellervoinen et son fils, Sämpsä, qui cultivent les arbres et veillent à leur prospérité. Cependant, ces deux derniers exercent moins leur action sur les forêts proprement dites que sur les vergers et les terres déjà livrées à l'agriculture.

L'ours et le chien sont aussi l'objet d'une sorte de culte particulier. L'ours, parce qu'il est le roi

des forêts boréales; le chien, parce qu'il est le génie auxiliaire du chasseur.

L'ours a pour père Hongonen, pour mère et pour nourrice Hongatar, nymphe illustre des bois, patrone des pins. Hongas, une autre déesse, veille sur l'ours et l'empêche d'attaquer les troupeaux. Hongonen et Hongatar font leur séjour dans la noire forêt de Romentola.

La chasse dans les bois, cet exercice si national des peuples finnois, est entourée du plus haut patronage.

« Dans la forêt, dit Lemmikäinen, un des héros » du Kalewala, s'élèvent trois châteaux : un château » de bois, un château d'ossements, un château de » pierre. Six fenêtres d'or s'ouvrent dans chaque » mur. J'ai regardé par ces fenêtres, et j'ai vu les » vieilles qui livrent la proie aux chasseurs. Là est » leur demeure (1). »

Ces vieilles sont Mielikki, l'hôtesse de Metsala, Tapiotar, la femme de Tapio, dieu des bêtes fauves, et la déesse de la sombre Tapiola, Tulikki, sa fille, Mimerki, Mehtola ou Sinisirkku; il faut y joindre aussi Pohjan Eukko, la vieille protectrice des forêts situées aux régions extrêmes du nord.

A la tête de toutes ces déesses marchent Hittawainen, Tapio, et surtout Hippa ou Knippana. Ces dieux exercent sur les animaux des bois une puissance absolue ; ils les enchaînent dans leurs

(1) *Kalewala*, première partie, septième runa.

repaires ou les lancent au-devant des chasseurs.

Selon Ganander, on adressait à Knippana cette invocation :

« O Knippana, roi des bois, vieillard barbu de la
» forêt joyeuse, amène dans la douce forêt tes ani-
» maux d'or, tes animaux d'argent. Étends ton
» rouge filet, ton filet bleu, sur le fleuve de
» Pohjola, afin que les bêtes sauvages, grandes et
» petites, que les bêtes de toute espèce, que les
» cavales de toutes couleurs, accourent des fron-
» tières de Laponie, des régions les plus extrêmes
» du nord ! »

L'invocation du Kalewala est plus détaillée et frappante d'originalité.

« O vieillard à la barbe noire, roi splendide des
» bois, entoure la forêt de glaives, mets une lance
» dans la main des déserts, enveloppe-les de ban-
» deaux de lin. Revêts de toile les peupliers, les
» sapins d'or, les vieux pins de ceintures d'airain,
» les jeunes pins de ceintures d'argent, les bou-
» leaux de franges d'or. Renouvelle tes libéralités
» d'autrefois, aux jours où je saisissais la proie.
» Alors je vins dans le désert, je gravis la colline :
» et les rameaux des pins brillaient comme la lune,
» et les cimes des pins brillaient comme le soleil ;
» les peupliers resplendissaient d'un merveilleux
» éclat, et le jeune enfant était beau comme l'astre
» des nuits, la jeune fille belle comme la lumière
» du jour.

» Ouvre la vaste enceinte, le dépôt d'ossements,

» prends la clef d'or, le marteau d'airain, ébranle » les forêts et les déserts; que tous les lieux où » grandissent les bêtes sauvages se mettent en mou- » vement, afin qu'elles se précipitent vers le héros » qui les poursuit et qui veut en faire sa proie.

» Dresse une haie d'or, une haie d'argent pour » régler la course du troupeau. Si quelque bête » prend la fuite et s'écarte de la route, exhausse la » haie; si elle veut la franchir, exhausse-la encore; » si elle veut se glisser par-dessous, abaisse-la; si » la bête reste fidèle à la voie, laisse la haie telle » que tu l'auras faite (1). »

Ce ne sont pas seulement les animaux des bois qui sont précieux aux Finnois, ils entourent aussi de soins particuliers les animaux domestiques. Kaïtös est le dieu des troupeaux; Kekri, le génie qui veille sur leur santé; Suvetar, la douce femme, Etelä, mère de la nature, les accompagne au pâturage et leur distribue une nourriture abondante.

« O Suvetar, douce femme, Etelä, mère de la na- » ture, s'écrie, dans le Kalewala, l'hôtesse d'Ilma- » rinnen, donne au troupeau sa pâture de miel, sa » boisson de miel; donne-lui le foin d'or, le foin » d'argent recueillis dans le champ de miel, sur le » gazon de miel. Prends la corne du pasteur de la » vallée, fais-la sonner avec force, afin que les col- » lines se couvrent de fleurs, que les bords des » champs arides se revêtent de gazon, que les ondes

(1) *Kalewala*, première partie, septième runa.

» des marais roulent du miel, que l'orge croisse » auprès des fontaines. Apporte un foin nouveau, » apporte des fleurs d'or du fond des cataractes ra- » pides, des mains des vierges fleuries, des enfants » amis du gazon, des vierges qui habitent le nom- » bril de la terre.

» Creuse un puits d'or aux deux limites du » champ, afin que les troupeaux puissent y puiser » l'onde fraîche, le doux miel pour leurs mamelles » gonflées, leurs mamelles souffrantes.

» Emplis les mamelles des vaches, fais leur dis- » tiller un lait pur (1). »

Entrons maintenant dans le domaine des eaux.

Ween-Kuningas et Ween-Emänta, sa femme, règnent sur elles. Ween-Kuningas porte un chapeau aux bords pendants, une barbe humide. Les pêcheurs les invoquent de la manière suivante :

« Chapeau aux bords pendants, barbe humide, » viens pêcher avec moi ; roi d'or des ondes, apporte- » moi une multitude de poissons !

» Reine des ondes, déesse sévère, apporte-moi » des poissons du fond de la mer, du sein de ta de- » meure féconde ! »

Ween-Kuningas prend quelquefois le nom d'Uros ou d'Ukko. Il est représenté comme un vieillard petit, mais plein de force, à la longue barbe, aux longs cheveux. C'est lui qui prit dans ses filets le poisson qui avait dévoré l'étincelle céleste, et qui la rendit à Wäinämöinen.

(1) *Kalewala*, deuxième partie, dix-neuvième runa.

Outre Ween-Kuningas et Ween-Emänta, il faut nommer Akka (la même peut-être que Ahti), déesse de la mer, habitante des détroits. Son occupation, sous les ondes, est de peigner sa chevelure ; chaque dent qui tombe de son peigne se change en ver. Nous nommerons aussi Hillerwo, la déesse des loutres, femme de Juoletar, le beau vieillard, le roi brillant des ondes, dont les attributions peuvent être comparées à celles du Neptune des Grecs. Il va sans dire qu'indépendamment de tous ces dieux, Wäinämöinen est toujours le dominateur suprême de l'empire aquatique : c'est pour cela que les runas l'appellent l'ami de l'onde.

On se convaincra, en lisant cet ouvrage, du grand rôle que le bain joue dans la vie des Finnois ; on apprendra, en même temps, tout ce que renferme d'étrange et d'étonnant cet exercice national.

La mythologie lui a donné des dieux particuliers.

D'abord, le bain lui-même, Anteretar, est regardé comme un dieu, le dieu de la santé. C'est que les Finnois primitifs ne connaissaient d'autre remède à leurs maladies que le bain.

Anterinen est la chaleur et la vapeur du bain personnifiées. De peur qu'elles ne nuisissent aux blessures ouvertes, les Finnois les conjuraient par des paroles magiques appelées *Löylyn Sanat*. Les blessures étaient d'ailleurs protégées par Anterettoin, la déesse suprême du bain, *Loylyn-Haldia*.[1]

Kippumäki est la colline des douleurs. On la dit située dans la région de Kemi. Cette colline est

haute : à son sommet s'étend une vaste pierre, à surface plane, entourée de plusieurs autres grandes pierres. Dans celle du milieu sont creusés neuf trous, au fond desquels, par la vertu des conjurations, les maladies s'abîment.

Les maladies sont filles de Louhiatar, la vieille femme de Pohjola. Elle les enfanta dans son bain, pendant une seule nuit d'été.

Leurs noms sont : la pleurésie, la goutte, la colique, la phthisie, la lèpre, la peste, auxquelles il faut joindre les monstres fatals des eaux, les dévastateurs de tous les lieux, les sorciers des marais.

Sur la colline de Kipumäki habitent plusieurs vierges dont la protection est invoquée contre les maladies. La première d'entre elles est Kiwutar ou Kipä-Tytär, fille de Wäinämöinen. Elle recueille les maladies dans un petit vase d'airain et les fait cuire sur un foyer magique.

Voici une des formules, citées dans les runas, pour la conjuration des maladies :

« O maladie, monte vers les cieux ; douleur, » élève-toi jusqu'aux nuages ; vapeur tiède, fuis » dans l'air, afin que le vent te pousse, que la tem» pête te chasse aux régions lointaines, où ni le so» leil, ni la lune ne donnent leur lumière, où le » vent frais ne caresse point la chair.

» O douleurs, montez sur l'hippogriffe de pierre, » et fuyez sur les montagnes couvertes de fer. Car » il est trop rude d'être dévoré par les maladies, » d'être consumé par les tourments. »

» Allez, ô maladies, où la vierge des douleurs a » son foyer, où la fille de Wäinämöinen fait cuire » les douleurs, allez sur la colline des douleurs. Là » sont des chiens blancs qui jadis hurlaient dans » les tourments, qui gémissaient dans les souffran- » ces ! »

Nous avons déjà dit que la Finlande avait été ravagée par des guerres atroces ; plus tard, nous dirons l'usage fréquent que les Finnois faisaient du glaive, les combats acharnés qu'ils se livraient entre eux.

Leur mythologie a conservé une empreinte de ces scènes de sang.

En effet, les douleurs dont elle s'occupe le plus volontiers sont celles qui sont causées par les blessures. Elle crée pour elles des divinités spéciales. Homma arrête le sang qui coule ; Helka, la bonne, la sage Helka ferme les plaies. On l'invoque ainsi :

« Viens ici, viens, ô Helka, belle femme, ferme » avec du gazon, bouche avec de la mousse le trou » béant ; cache-le avec des petites pierres, afin que » le lac ne déborde point, que le sang rouge n'i- » nonde point la terre ! »

La quatrième runa du Kalewala, où la guérison de la blessure de Wäinämöinen est si merveilleusement décrite, parle encore d'une déesse des veines.

« Elle est belle, dit la runa, la déesse des veines, » Suonetar, la déesse bienfaisante ! Elle file merveil- » leusement les veines avec son beau fuseau, sa » quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi,

» j'invoque ton secours, viens à moi, je t'appelle.
» Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un
» peloton de veines, afin de lier l'extrémité des
» veines ! »

Dans la guérison des grandes blessures, la mythologie finnoise ne se contente pas d'invoquer les divinités spéciales, elle s'adresse encore quelquefois au principe universel de toute chose, au suprême Jumala.

« O glorieux Jumala, prépare ton char, attèle tes
» coursiers, monte sur ton siége splendide, et
» marche à travers les os, les membres, les chairs
» blessées, les veines déliées ! Fais couler l'argent
» dans le vide des os, fais couler l'or dans les bles-
» sures des veines : que là où la chair a été brisée,
» de nouvelles chairs renaissent ; que là où les os
» ont été brisés, de nouveaux os renaissent ; que les
» veines détachées soient renouées, que le sang qui
» dévie soit ramené dans son lit, que partout où
» une plaie a été faite la santé revienne belle et en-
» tière ! »

L'art du vétérinaire n'était point tout à fait ignoré des peuples finnois ; en sorte que les animaux avaient leurs médecins comme les hommes. Ceux qui traitaient les chevaux invoquaient Etelätär, belle vierge, personnification mythologique du vent du midi :

« Etelätär, jeune vierge, disaient-ils, soulève une
» nuée de l'orient, amène une nuée du midi ; du
» haut du ciel envoie un doux miel, envoie un doux

» miel du sein des nuages, sur les remèdes que
» nous préparons, sur notre œuvre encore in-
» achevée ! »

Malgré la nature sauvage de leur pays, la dureté de leur climat, la barbarie de leur civilisation, les Finnois n'étaient pas insensibles au penchant de l'amour. Sukkamieli en était la déesse. C'est elle qui fléchissait les cœurs des jeunes filles dédaigneuses, qui triomphait de la fierté des jeunes garçons. Mais, dans ses inspirations et dans son culte, il n'y avait rien de ce sensualisme effréné qui rappelât la Vénus des Grecs.

Les Finnois, peuple tant agité par la guerre, avaient aussi leur dieu des combats : il s'appelait Turrisas. La mythologie ne nous donne aucun détail à son égard.

En parlant d'Ukko, nous l'avons montré présidant aux couches de Louhiatar. La déesse spéciale des accouchements est Juxakka, troisième fille de Maderakka, nom générique que les Lapons donnaient aux divinités habitantes des régions situées au-dessous du soleil. Juxakka reçoit dans ses bras les enfants nouveau-nés et les entoure des soins les plus tendres. Juxakka assiste aussi les femmes, dans leurs règles mensuelles.

La mythologie finnoise multiplie avec une admirable fécondité les génies protecteurs des lieux et des personnes. Chaque individu, chaque maison, chaque forêt, chaque lac, chaque montagne, a son Haltia, ou esprit consulteur. Le Haltia des mai-

sons, appelé aussi Tonttu, y annonce sa présence pendant la nuit par un bruit significatif; il vient déposer aux pieds du maître toutes les choses qui lui appartiennent.

Les Egres sont en quelque sorte les génies de l'agriculture : ils veillent sur les pois, les fèves, les raves, le lin, et autres plantes.

Les Kejjuset, petits lutins ailés, noirs et blancs, bons et mauvais, signalent surtout leur présence, en s'introduisant dans les maisons où se trouve un cadavre, et en les remplissant de la vapeur de Kalma (odeur de corps mort).

Tous ces génies, petits et légers, de la mythologie finnoise ont un grand rapport avec les Dvergues, ou nains de la mythologie scandinave. Suivant cette dernière, les Dvergues, personnification des forces élémentaires de la nature, sont, les uns les génies de la lune, comme Nyi et Nidi; les autres président aux quatre régions du ciel, comme Nordri, Sudri, Austri et Vestri; d'autres sont des génies de l'air, comme Vindâlfr, ou des génies de saison, comme Frosti. Les uns habitent l'eau, comme Aï et Hlævangr, les autres les marécages, comme Lôni; d'autres les hauteurs, comme Hangspori, d'autres enfin les arbres, comme Eikinskialdi. Bifur et Bafurr sont peureux, Veigr, Thorinn ont le caractère ardent, audacieux; Althiofr est voleur; Nipingr est méchant, etc., etc.

Outre le Tonttu qui veillait en général sur toute la maison, il y avait encore Kratti et Aarni, dieux

des trésors, dont la providence s'étendait spécialement sur l'argent enfoui dans la terre. Aarni avait par conséquent une demeure souterraine. C'est pourquoi on l'appelait Aarnion Haltia, Aarni Haudan Isäntä, hôte du sépulcre; Joka Makaa, Aarten Päälä, couchant dans les trésors. Quand on voulait retirer de la terre l'argent qui lui avait été confié, on faisait un sacrifice à Aarni; il consistait ordinairement en un coq rouge ou en trois têtes de brebis.

Aarni se montrait en plein jour, et pendant les nuits, auprès du feu, dans les bois, sur les collines, occupé à sécher les trésors mouillés par l'humidité de la terre. Souvent on l'entendait glisser bruyamment sur l'argent : c'était signe de faveur pour quelque avare.

Tous les personnages mythologiques dont nous avons parlé jusqu'à présent peuvent être regardés comme relevant du bon principe, et par conséquent comme appartenant à la région de Kalewa. Maintenant nous allons entrer sur les terres de Pohjola, pour y étudier, à son tour, le mauvais principe, dans ses diverses manifestations.

L'esprit du mal par excellence est Hiisi, géant puissant, horrible à voir, pasteur des loups et des ours; il s'appelle encore Lempo, Piru, Perkele, Kilka, Juutas. Ce dernier nom, cité par Ganander, me paraît d'origine chrétienne. N'est-ce pas le nom du Juda de l'évangile appliqué par les Finnois convertis ou non convertis à leur démon païen?

La maison d'Hiisi est nombreuse. Il a une femme, des enfants, des chevaux, des chiens, des chats, des demestiques, tous affreux et méchants comme lui. Hiisi étend partout sa maudite influence : Hiiden Hejmolainen, son parent, règne sur les montagnes, Wesi-Hiisi, son parent aussi, règne sur les eaux, Hijjen-Lintu ou Herhilainen, son oiseau, règne dans l'air ; Hjjën-Ruuna, son cheval, parcourt les plaines et les déserts. Hiisi est servi par une troupe de furies Hijjen-Wäki.

Cependant malgré que le principe de son action soit mauvais, il résulte quelquefois du bien de son application. C'est ainsi que Hippa, la fille d'Hiisi, en tourmentant les voleurs, les force à rendre ce qu'ils ont pris. Hijjën-Kissa ou Kipinätar, son chat, par la terreur qu'il inspire produit le même effet ; Hiiden-Emäntä, son hôtesse, Hijjen-Hirvi, son élan, Hijjen-Jmmi, sa servante, contribuent par leurs crins ou par leurs cheveux à donner des cordes au kantele, cet instrument dont Wäinämöinen tire des sons si doux et si purs. Le cheval même d'Hiisi, Hijjen-Hevonen, emporte dans sa course, vers les rochers infernaux, la peste et les autres fléaux qui désolent la terre.

Voici, à ce sujet, les conjurations qu'on lit dans la mythologie de Ganander.

« O fléau, pars ; peste, prends la fuite, loin de la » chair nue. Je te donnerai, pour te sauver, un » cheval dont le sabot ne glisse point sur la glace, » dont les pieds ne glissent point sur le rocher. Va

» où je t'envoie ! Prends pour faire ta route, le coursier infernal, l'étalon de la montagne. Fuis sur les montagnes de Turja, sur le roc d'airain. Va à travers les plaines sablonneuses de l'enfer pour te précipiter dans l'abîme éternel, d'où tu ne sortiras jamais. Va où je t'envoie, dans la forêt épaisse de Laponie, dans les sombres régions de Pohja! »

Autour d'Iliisi, comme participant de sa nature perverse, nous rangerons les divinités suivantes ;

Ahtolainen, génie fatal qui attache avec des serpents les pieux des haies, ce qui fait appeler le lézard, dans les runas, lien de la haie d'Ahtolainen, *Ahtolaisen ajan vitta.*

Ajattara, Onkelvoinen, Hattara et Lemmas, dont l'occupation est de détourner les chasseurs et les voyageurs du droit chemin.

Äkki, la personnification de la colique, et Äjmeroinen, père d'Äkki.

Hijtolainen, divinité fatale des montagnes, dont la chevelure est composée de serpents.

Köpeli, spectre qui trouble le silence des maisons et qui se montre, sous diverses formes, dans les lieux où sont enterrés les morts.

Äjmätär, vierge superbe, fécondée par le vent du printemps, mère des loups ; Päiwätär et Waiviotar, ses nourrices.

Hyytö, mère de Pakkanen (le froid), Puhuri ou Pupuli son père ; Hyytämöinen, père de Pakkanen et de l'hiver.

Ajoutons encore Kämöinen, frère de Kynäläinen,

patron des serpents; Käres, nourrice des serpents; Käreitär, hôtesse des renards; Kääramöinen, patron des lézards.

La mythologie finnoise, comme la mythologie grecque, personnifie, dans les géants, les grandes forces de la nature. Ces géants terribles à voir ne sont point essentiellement mauvais, leurs œuvres tournent quelquefois au bien de l'humanité.

Le premier et le chef de tous c'est Kalewa. Il s'occupait, comme nous l'avons déjà dit, à entasser des rochers les uns sur les autres, et à les lancer à des distances considérables. Encore aujourd'hui on rencontre dans plusieurs endroits de la Finlande des amas de rochers et des jetées de pierres énormes, qu'on attribue à sa force prodigieuse. Souvent on voit des blocs d'une dimension extraordinaire, servant de bornes aux diverses possessions, et presque toujours on peut y lire une légende des causes qui ont obligé Kalewa à les y placer.

Après Kalewa viennent:

Hallgrim, tué comme Cacus, dans sa caverne, par un autre Polyphème.

Jätit ou Jättiläiset, fils de Kalewa, qui passaient leur vie à jouer dans les bois.

Joukahainen, qui voulut engager avec Wäinä möinen une lutte de science et de force où il fut vaincu.

Kihavanskoinen et Liekiöinen, fils de Kalewa, qui purgèrent les prairies des fléaux qui les désolaient.

Keito, qui s'empara des traits fatals que Rampa, fils de Louhiatar, lançait dans l'air avec Perisokia et Pirulainen.

Koljumi, géant immense, qui fut tué d'un coup de glaive.

Krakta, femme géante, qui s'occupait à construire des vaisseaux magiques, lesquels ne pouvaient contenir qu'une seule personne, sans pouvoir toutefois jamais être remplis.

Soini, appelé aussi Kalki ou Kullerwo, qui fut vendu à l'ouvrier Ilmarinnen, et causa à son maître, dans tous les travaux qu'il acomplit, les plus sinistres malheurs.

Turilas, qui employait sa force à ébranler les montagnes et les rochers.

Ganander nomme encore les Hattarat, géants terribles qui dirigèrent leurs attaques contre le ciel; mais nous croyons qu'il a trouvé ces Hattarat dans la mythologie d'Athènes plutôt que dans celle de *Suomi*.

Tels sont les dieux et les divers génies de la mythologie finnoise. Nous aurions pu étendre peut-être encore davantage ce tableau, déjà si long, en citant tous les noms affectés aux mêmes dieux; mais nous avons cru qu'il était plus utile de nous attacher aux fonctions. La mythologie n'a que faire du luxe et du caprice des idiômes. Quant à la double classe, dans laquelle nous avons rangé les dieux finnois, nous ne prétendons pas qu'on s'y tienne en rigueur. Il arrive quelquefois que des dieux issus

du bon principe passent dans les régions du mauvais pour y faire des œuvres nuisibles, et réciproquement. En général, dans toute vraie mythologie, le système est impossible : la spontanéité de ses créations la rend nécessairement illogique. Ce qu'on peut affirmer, sans erreur, de celle qui nous occupe, c'est qu'elle met en lutte incessante le bon principe contre le mauvais; que les agents qui soutiennent cette lutte soient fidèles ou transfuges, qu'importe ? La lutte n'en est pas moins soutenue. Cela suffit.

§ III.

MAGIE, PRÊTRES, DOGMES, ETC.

Le grand mode d'action de la mythologie finnoise, c'est la magie. Nous avons déjà dit pourquoi. Nulle part elle ne se trouve portée à une aussi haute puissance. Du reste, tous les peuples du nord lui rendaient hommage. On sait que les hordes cimbriques amenèrent avec elles des prophétesses, qui égorgeaient les prisonniers, et lisaient dans leur sang et leurs entrailles la destinée de la nation; les Goths honoraient les Aliorumnes, ces jeunes prêtresses débauchées que Filimer chassa de son armée, et qui, réfugiées dans les forêts de la Propontide, eurent commerce avec les Faunes, et devinrent mères des Huns(1). Les noms d'Aurinia, de Véleda, de Gaune, sont célèbres aussi dans l'histoire.

(1) Jornandès, *De rebus geticis*, ed. P. Bross., cap. XXIV; Cornel. Agrippa, *De occulta philosophia*, lib. III, cap. XXXIV.

Chez les Scandinaves, les prophétesses, rivales des Nornes mythologiques, portaient le nom de Spâkonur (femmes de vision) ou de Spâdisir (intelligentes de vision). D'abord elles restèrent dans les temples, en compagnie des prêtresses, et n'eurent recours, pour leurs prophéties, qu'aux seules inspirations de l'intelligence. Mais vint le temps où elles firent divorce avec les prêtresses. Alors elles substituèrent à la prophétie proprement dite les opérations mystérieuses de la magie, auxquelles elles réussirent à donner le plus grand crédit.

Les Spâkonur s'appelaient aussi *Völur*. L'histoire nous a conservé les noms de quelques-unes d'entre elles, tels que ceux de Thòrdise, de la Spâkona Thuridr en Islande, et de Thôrbiörg, dans la colonie islando-norvégienne du Groënland. Thôrbiörg était surnommée la petite Vala ; elle jouissait de beaucoup de crédit auprès des grands et du peuple. Bergman raconte qu'un jour Thòrkille, voulant la consulter sur la durée de la famine et des maladies qui désolaient la contrée, l'invita à se rendre chez lui. Elle vint sur le soir et fut reçue avec distinction. Son habillement consistait en un surtout bleuâtre couvert de haut en bas de petites pierres ; son collier était de grains de verre, sa coiffure de peau d'agneau noir doublée de peau de chat blanc. Elle tenait en main un bâton dont la pomme était de cuivre jaune incrusté de pierreries. De sa ceinture pendait une gibecière qui renfermait des instruments de magie. Elle avait des souliers de peau

de veau, avec des tirants terminés en petites boules de cuivre. Ses gants étaient de peau de chat, noirs à l'extérieur et blancs dans l'intérieur. Elle portait, du reste, quelques ornements qui faisaient partie du costume des femmes nobles.

Les Spâkonur pouvaient guérir des maladies; elles pouvaient aussi, par leurs opérations magiques, produire de grands malheurs. C'est pourquoi on achetait leurs services quand on voulait nuire à un ennemi ou lui ôter secrètement la vie.

Deux sortes de maléfices étaient employés pour nuire, le *meingaldr* (incantation funeste) et les *gerningar* (opérations). Le meingaldr consistait en imprécations lancées secrètement contre la personne à laquelle on voulait causer quelque désastre. Les paroles de l'imprécation étaient accompagnées d'une action symbolique qui indiquait le genre de malheur qu'on désirait produire. Les gerningar s'employaient quand on voulait faire tomber une forte grêle pour gâter les semailles, ou pour déconcerter l'ennemi au milieu des combats, ou bien quand on voulait exciter, sur terre et sur mer, une tempête (görningavedr) pour faire périr une flotte, ou pour mettre une armée en déroute. Tels étaient les maléfices que pouvaient produire les Spâdisir Thôrgerdr Irpa, Heidi, Hamglöm, Ingibiörg (1) et autres, quand on demandait leur assistance. Un autre

(1) Formanna, sög II, 141; Fornaldas, sög III, 219, 338. Saxo grammaticus, lib. VII. Cf. Tarnkappe, dans le Nibilungenot, 1, 98, 448, 1060, etc.

maléfice consistait à envelopper tout à coup l'ennemi dans un brouillard épais ou dans une obscurité complète; de sorte qu'il était comme aveuglé. Ce nuage enveloppant (hulinshiâlmr), on s'en servait aussi pour se rendre invisible; c'était le *nimbus*, dont les divinités grecques ou romaines s'entouraient pour ne pas être aperçues des mortels.

Mais de tous les maléfices, le plus efficace était le *seidr* des Finnois, sorte de magie qui s'opérait sur le feu et au moyen de l'incantation. Par le seidr, on pouvait prendre la forme qu'on voulait, et traverser les airs avec rapidité. C'est ainsi que Wäinämöinen, pour échapper aux embûches des fils de la mort, se changea successivement en pierre, en carex, etc. ; ainsi que Louhi, la fameuse magicienne de Pohjola, effrayée par l'écueil que Wäinämöinen avait fait surgir au milieu de la mer, se changea en aigle, et prit son essor au niveau des nuages, portant sous ses ailes tous les guerriers qui remplissaient son navire. Par le seidr, on pouvait produire à la vue tous les objets qu'on désirait ; on pouvait communiquer la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter l'intelligence et rendre raisonnables les animaux eux-mêmes. Le seidr avait quelquefois pour but de transporter par enchantement, dans les contrées les plus éloignées. Ainsi Wäinämöinen transporte Ilmarinnen, contre son gré, à travers les airs, jusqu'aux régions de Pohja.

Les opérations, pour préparer le seidr, se fai-

saient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelaient *utisëtur* (séances en dehors).

Le seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit. Mais enfin les terribles maléfices qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du seidr, si cultivé par la nation finnoise.

Chez tous les autres peuples du Nord, il semble que l'exercice de la magie et de la sorcellerie était surtout l'apanage des femmes; chez les Finnois, au contraire, c'était celui des hommes. On appelait ceux qui s'y livraient *noijat*, c'est-à-dire sorciers. Ces sortes de gens, dit M. Xavier Marmier, jouissaient d'une haute considération et d'un redoutable ascendant; on les recherchait et on les craignait: ils avaient, comme tous les savants des écoles, leurs disciples et leurs sectateurs, et, comme tous les puissants de la terre, leurs courtisans et leurs favoris. Malheur à qui semblait douter de leur expérience, à qui semblait affronter leur colère! ils pouvaient déchaîner contre lui la peste et la famine, lancer dans sa demeure les sangliers farouches et les ours affamés, renverser sa barque sur les vagues, anéantir ses moissons, faire périr ses troupeaux; que dis-je? ils pouvaient même invoquer contre lui l'empire des morts; car la terre et l'air, les régions visibles et invisibles, l'onde et le feu obéissaient à leurs enchantements. Mais si on savait les prendre adroi-

tement, s'immiscer dans leurs bonnes grâces, leur donner à propos une pièce d'argent, ces souverains des éléments étaient les meilleurs gens du monde. Ils vidaient une cruche de bière comme de simples mortels, et acceptaient, sans difficulté, un témoignage palpable d'estime et de reconnaissance. On pouvait alors attendre d'eux toutes sortes d'agréables services. Ils guérissaient les malades, ils retrouvaient les bestiaux égarés dans les bois, les objets volés, et quelquefois même les voleurs. On venait les consulter de loin dans les divers accidents de la vie, et quand ils se présentaient à la porte d'une maison, on accourait au-devant d'eux avec respect (1).

La magie des Finnois offre, dans ses manifestations, la plus hyperbolique excentricité. Le *Kalewala* est riche d'exemples en cette matière. Cette vieille Louhi, hôtesse de Pohjola, qui revêt tant de formes diverses, cette mère de Lemmikainen, qui cause familièrement avec le chemin où elle marche, avec la lune et le soleil qui l'éclairent, ces héros, qui labourent des plaines de serpents, des champs de vipères ; qui s'emparent des coursiers infernaux ; toutes ces scènes où les lois les plus constantes de la nature sont transformées, bouleversées, quoi de plus étrange !

Citons un fragment textuel.

« Lemmikainen, dit une runa, entra dans la mai-

(1) Lettres sur la Russie, la Finlande, etc., t. I, p. 155, 156.

» son; elle était pleine d'hommes à la libre parole : » des hommes vêtus de longues robes sur les bancs, » des chanteurs sur le pavé, des runoia sous les » portes largement ouvertes, des joueurs d'instru- » ments autour des murs, et sur le siége principal, » auprès du foyer, des sorciers.

» Et Lemmikainen commença les enchante- » ments.

» Il chanta, et les chanteurs les plus habiles ne » firent plus entendre qu'une voix ridicule : leurs » mains se couvrirent de gants de pierre, des » masses de pierre firent fléchir leur dos, un cha- » peau de pierre écrasa leur tête, des colliers de » pierre couronnèrent leur cou.

» Ainsi furent bernés les chanteurs les plus fa- » meux, les plus habiles des *runoia*.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes » furent jetés dans un traîneau tiré par un chat » décoloré; et le chat, dans sa course rapide, les » emporta jusqu'aux limites extrêmes de Pohjola, » jusqu'aux vastes déserts de Laponie, où le sabot » du cheval ne retentit jamais, où le fils de la cavale » n'a point de pâturage.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes » se précipitèrent dans le large golfe de Laponie, » dans le détroit qui dévore les héros, dans ces » flots où les sorciers boivent et éteignent la soif de » leur gorge enflammée.

» Lemmikainen chanta encore : et les hommes » roulèrent dans le fleuve impétueux de Rutya,

» dans le gouffre fatal où les arbres sont dévorés
» comme une proie, où les pins tombent avec leurs
» racines, où les sapins sont engloutis avec leur
» couronne.

» Ainsi, par ses enchantements, le joyeux Lem-
» mikainen berna les jeunes gens, les vieillards et
» les hommes mûrs (1). »

C'était, comme on voit, une puissance terrible que la puissance des magiciens. Cependant les effets n'en étaient point inévitables. Il existait un talisman contre lequel les efforts des sorciers les plus hardis venaient se briser : ce talisman n'était autre chose qu'un bâton, le *bâton du ciel*, comme disent les runas. Mais quelle était la forme de ce bâton? quelles inscriptions étaient gravées sur lui? nous n'en savons rien. Wäinämöinen, menacé par la grande magicienne de Laponie, dit simplement : « Le Lapon ne peut me nuire par ses enchante-
» ments, car j'ai entre les mains le *bâton du ciel*, et
» celui qui me porte envie, celui qui crée le mal-
» heur ne le possède point (2). »

Aujourd'hui la magie et la sorcellerie jouissent encore d'un grand crédit chez les Finnois; elles trouvent surtout beaucoup de fidèles quand elles se donnent mission de distribuer des remèdes et de traiter les malades; mais ici elles doivent agir dans l'ombre, et se retrancher derrière la muette protection de

(1) *Kalewala*, première partie, sixième runa.
(2) *Kalewala*, deuxième partie, vingt-quatrième runa.

leurs adeptes, car la jurisprudence finlandaise a porté contre les magiciens et les sorciers la peine de mort (1).

Outre les magiciens et les sorciers, les Finnois païens avaient-ils encore des prêtres? Cette question partage les savants du pays.

Il est certain, dit le professeur Rein, dans une thèse soutenue à l'université d'Helsingfors, le 24 avril 1844, que si l'on donne au nom de prêtre la haute signification que lui ont attribuée les âges chrétiens, ni les Finnois, ni les autres peuples païens du monde ne connaissaient d'ordre sacerdotal.

Aux temps mythologiques, on ne prêchait point la foi des doctrines, on ne veillait point à la moralité et à la sainteté des nations. Les prêtres, en général, étaient regardés comme des interprètes, comme des médiateurs entre les dieux et les hommes; on croyait qu'ils jouissaient d'un commerce familier avec la Divinité, et que de là ils recevaient puissance de détourner les maux et de répandre les biens.

Les anciens Finnois connaissaient ces sortes de médiateurs. C'est là du moins ce que nous donnent à conclure les traditions primitives conservées dans les runas. En effet, elles racontent qu'il y avait des hommes savants dans les choses cachées, appelés *tietäjät* (savants), *osaajat* (intelligents), qui prédisaient l'avenir, et se glorifiaient d'exercer, à leur

(1) Voir le *Kalewala*, deuxième partie, notes de la trente-deuxième runa.

gré, sur la destinée des autres mortels, une influence bienfaisante ou fatale.

Or, au sens païen, de tels hommes ne méritent-ils pas le nom de prêtres?

Cette puissance, cette science extraordinaire qu'ils possédaient en eux, l'opinion populaire les regardait comme le résultat de leurs rapports intimes avec les dieux et les génies, auteurs des phénomènes de la nature; et cette conviction avait d'autant plus de force, qu'on ne croyait point alors que le monde fût soumis à des lois constantes, immuables; mais que son harmonie, comme ses bouleversements, dépendaient du caprice et du vouloir arbitraire des esprits bons ou mauvais.

Il y a, jusqu'à présent, de grandes analogies entre le sacerdoce des Finnois et leur magie, telle que nous l'avons représentée; cependant, nous ne croyons point qu'on doive les confondre. Si tout prêtre était magicien, tout magicien n'était pas prêtre. La magie s'entourait de mille moyens matériels, et ne rendait ses oracles qu'au milieu d'opérations fantastiques. Le sacerdoce, au contraire, s'inspirait de la pure intelligence, car c'est par elle, dit Rein, qu'il pouvait communiquer avec les puissances immatérielles, et exercer son action sur les génies..... *Verum potius spiritu, animo, intelligentia, quibus vim suam in dæmones exsererent sacerdotes.*

Dans la croyance des Finnois, chaque homme portait en soi un esprit, compagnon inséparable de sa vie. Or, cet esprit s'unissait d'autant plus inti-

mement à son sujet, que celui-ci se détachait davantage des choses de la terre, pour se retirer dans le sanctuaire de son âme. Alors, il y avait, en quelque sorte, déification de l'homme mortel : les génies et les natures spirituelles rendaient hommage à son autorité. Voilà pourquoi les prêtres finnois aspiraient à l'extase transcendante, *tulla intoon*, et à cette exaltation complète de l'âme, *tulla haltioihin*, qui les rapprochait de l'esprit qu'ils portaient en eux, et les identifiait avec lui (1).

De même que les magiciens, les prêtres exerçaient la médecine ; mais il paraît qu'indépendamment des incantations et autres formules conjuratoires dont se servaient les premiers, ils employaient encore, dans les cures, certains moyens qui supposaient une connaissance élémentaire de l'art médical et chirurgical.

C'est aux pères, et quelquefois aux mères de famille, qu'appartenait le soin des choses sacrées. Cependant il est à croire qu'aux jours solennels, lorsque les Finnois quittant leurs habitations, allaient se rassembler dans une plaine ou dans un bois, pour y célébrer la grande fête, les prêtres se mettaient à la tête du peuple et présidaient les cérémonies. Et c'est alors que leur haute intelli-

(1) « Ad augendam autem in dæmones vel naturas spirituales auctoritatem, necesse ducebatur sacerdoti, ut insitum sibi spiritum atque animum ad summum eveheret extaseos stadium (tulla intoon), vel potiùs spiritu suo tutelari, dæmone suo, qui quemvis hominem per totam vitam credebatur comitari totus caperetur ; quod tulla haltioihin appellabant. Rein.

gence, que leur pouvoir souverain sur les génies se manifestaient par ces paroles sans fin, par ces chants si prolixes qui les faisaient appeler *lakiat* (lecteurs), et *laulajat* (chanteurs). Mais c'est surtout dans les sacrifices qu'on réclamait leur ministère : les sacrifices, suivant l'opinion la plus probable, étaient aussi en usage chez les anciens Finnois.

Ainsi le sacerdoce finnois, comme tout autre sacerdoce du paganisme, n'avait qu'une action purement extérieure. Ni les dogmes, ni la morale n'étaient de sa compétence. L'inspiration de la nature, le bon sens populaire tenaient lieu de toute prédication.

La mythologie finnoise personnifie la mort : c'est Tuoni ou Manalan-Matti, la reine des régions sombres, celle qui introduit les trépassés dans Manala ou Tuonela. Là se trouve un fleuve appelé Jortana ou Aloën-Järwi, lac de feu qui engloutit l'étincelle que Wäinämöinen et Ilmarinnen avaient fait jaillir du ciel. Tuoni, sur sa barque noire, fait passer ce fleuve aux morts, afin de leur donne entrée dans son empire.

Il y a ici trop de souvenirs flagrants de la mythologie grecque, pour que nous n'attribuions pas la plus grande partie de cette invention relative à la mort, non à l'ancien génie populaire, mais à quelque savant inspiré par la renaissance ; à Ganander peut-être. Du reste, ce n'est pas le seul endroit où la mythologie finnoise offre des éléments d'origine récente. Mais ils sont toujours si faciles à reconnaî-

tre, que ce serait peine perdue de vouloir tous les indiquer. Il suffit de savoir, en thèse générale, que les principaux documents que nous possédons sur cette mythologie ayant été conservés, pendant de longs siècles, par la seule tradition orale, il est de toute impossibilité qu'ils n'aient pas éprouvé d'altérations. Nous devons être heureux qu'il en soit resté assez d'intacts, pour éclairer la critique à l'endroit des autres.

Les Finnois croyaient-ils à la vie future? Ce point dogmatique est difficile à déterminer. Nous lisons dans Ganander qu'ils regardaient l'empire des morts, Tuonela, comme la région putride; d'un autre côté, ils croyaient aussi que toutes délices y étaient renfermées : des poissons, de la viande, de l'orge, de la bière, etc. Ce qui était cause qu'ils mettaient toujours, dans la fosse, à côté du mort, des couteaux, des haches, des traits, des habits, des pièces d'or et d'argent.

Il est clair, d'après cela, que les Finnois croyaient à une autre vie. Mais cette vie n'avait rien de supérieur à la vie terrestre; elle s'écoulait dans le sépulcre, et ses œuvres n'étaient que des œuvres matérielles.

Quant aux châtiments d'outre-tombe réservés aux hommes pervers, la mythologie finnoise les indique à peine. Elle parle bien d'un enfer situé sous le pôle arctique, enfer qu'elle représente, en quelques endroits du Kalewala, comme un lac de feu, qui doit engloutir les méchants. Mais ses don-

nées sur cette matière sont si peu positives, si peu spontanées, si dépourvues d'ensemble, qu'on ne peut rester à son égard que dans une complète incertitude.

Du reste, ceci ne doit point étonner de la part de la mythologie finnoise. Elle n'a point, comme la mythologie orientale, passé entre les mains des philosophes, pour y être façonnée en système. Elle est restée à l'état d'élément, aussi brute, aussi décousue, aussi pleine de contradictions qu'elle l'était en sortant du cerveau du peuple. Sous cet aspect, son étude est plus âpre, sans doute, mais, du moins, dans ce qu'elle offre d'abordable, elle est vierge, pure, vraiment nationale.

Si les dogmes de la mythologie finnoise sont si difficiles à définir, sa portée morale n'est pas plus aisée à déterminer. Intrinsèquement, elle n'a pas plus de puissance, à ce point de vue, que les autres mythologies. Nous l'avons déjà posé en principe. Cependant, en étudiant les runas, nous avons été frappé d'abord des conseils si pleins de prudence et de sagesse que l'hôtesse de Pohjola donne à sa fille au sujet de son mariage avec Ilmarinnen; ensuite du remords qui affecte Lemmikainen après qu'il a tué son hôte, de sa profession si explicite de l'inévitabilité du châtiment pour son crime. Certes, il y a dans ce double exemple une sève de moralité bien féconde. Faut-il l'attribuer tout entière à la mythologie finnoise? Nous n'osons l'affirmer; nous

aimons mieux croire qu'il y a là l'impression du christianisme.

En effet, chez les Finnois, le christianisme, avant de dominer seul, a longtemps marché de front avec la mythologie. Wäinämöinen et la vierge Marie étaient confondus dans le même culte ; ils voyageaient dans la même barque. Les *Tonttu*, ces génies familiers qui, suivant les Finnois païens, faisaient du bruit pendant la nuit, dans les maisons, étaient honorés aussi par les Finnois chrétiens. Celui qui voulait avoir un Tonttu chez lui, devait, pendant la nuit de Pâques, faire neuf fois le tour de l'église. Alors le Tonttu se présentait et lui disait : Que veux-tu ? Sur sa réponse, le Tonttu l'accompagnait dans sa maison et le comblait de toutes sortes de biens.

Les fêtes chrétiennes conservèrent longtemps les empreintes des solennités mythologiques. Le *Joulu*, fête du soleil, se célébrait en l'honneur de la naissance du Christ, mais avec les mêmes jeux, le même luxe de boisson, que lorsqu'il était question du grand astre. Encore aujourd'hui, un proverbe finnois dit : *Juomaan Jouluna pitä ;* il faut boire pendant le *Joulu*, c'est-à-dire le jour de Noël.

Ristin-Päiwä est la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Ce jour-là on gravait des croix sur les murs des étables, et l'on portait, avec de grandes cérémonies, dans la forêt, la pierre qui devait être offerte en sacrifice.

A la Toussaint Kekri, on faisait des vœux pour la

prospérité des récoltes; une brebis était immolée, dont la chair devait être cuite et mangée dans l'étable. Il n'en pouvait rien rester, car le moindre morceau non consommé portait malheur. Après le repas du sacrifice, on trempait une aile d'oiseau dans la bière, et l'on en frottait le dos des vaches.

Jyry était le jour de Saint-Georges (25 avril). On le fêtait comme le dimanche. Il n'était permis à personne de travailler ou de faire du bruit. C'est pourquoi les gonds des portes étaient frottés d'huile ou de bière. Toutes ces pratiques avaient pour but d'écarter des récoltes, les ravages de la foudre. Le jour de Jyry, on se réunissait dans les bois, où l'on faisait aux dieux des libations de lait. Quoique dans cette fête le travail et le bruit fussent défendus, on avait cependant la permission de s'enivrer.

Le jour de Sainte-Catherine, Kaisan-Päiwä, les femmes demandaient à leur voisine deux poignées de farine, dont elles faisaient une sorte de gâteau appelé *Mämmi*. Ensuite on faisait cuire la tête d'une vache, dont on mangeait la langue avec la mämmi. Dans cette fête, les brebis étaient tondues pour la troisième fois.

Sainte Catherine, Katrinatar, avait remplacé Mielikki dans la garde des troupeaux. On l'invoquait ainsi :

« Katrinatar, douce femme, élève une cloison de » fer autour de mon champ, de chaque côté de mon » troupeau, afin que la race du méchant ne le tou- » che point. Vierge de la nuit, vierge de l'aurore,

» prends six fidèles servantes pour garder mon » troupeau. Vierge Marie, douce mère, fais sortir » une haie du sein de la terre, afin que le vent froid » ne le détruise point, que le temps dur ne l'attei- » gne point. Que mon troupeau marche en paix » pendant cet été, ce long été! que mes petites ca- » vales soient sans crainte, mes génisses sans » frayeur; que mes vaches se changent en pierres, » aux approches de l'ours; que ma plus belle vache » se change en tronc d'arbre, pour la bouche du » grand *dévoreur!* Demande, ô vierge, la confiance » du créateur, pour que mon troupeau marche » dans la paix pendant cet été! »

On ne peut assigner l'époque où cette étrange confusion d'idées chrétiennes et d'idées mythologiques cessa en Finlande. Il est à croire que le luthéranisme, par la nudité de son culte et la proscription dont il frappa les saints et les fêtes des saints, a beaucoup contribué à la dissiper. Toutefois il n'a pas encore fini; il nous faudrait plus d'une page pour citer tout ce que les Finnois conservent encore de traces de leur ancien paganisme.

Avec Wäinämöinen, le cycle mythologique a commencé; avec lui il finit. Et c'est ici que les runas nous présentent un beau spectacle. Tant que la Vierge Marie avait été seule sur la terre, le vieux Wäinämöinen avait pu conserver son trône et sa puissance. Mais voici que la Vierge est devenue mère. Alors le Runoia éternel se trouble dans sa sagesse; il sent qu'un être plus fort que lui vient de naître;

il se lève pour la lutte, fulmine l'anathème. Mais c'est en vain! Le petit enfant de *deux semaines* triomphe, et il est couronné roi de la forêt, et la garde de l'île des trésors lui est confiée.

« Alors le vieux Wäinämöinen, rougissant de co»lère et de honte, chanta son dernier chant, et il »se fit une nacelle d'airain, une barque à fond de »fer, et sur cette barque il navigua au loin, dans »les espaces sublimes, jusqu'aux régions inférieures »du ciel.

»Là, sa barque s'est arrêtée; là, s'est terminée sa »course (1). »

Ainsi le vieux, le brave Wäinämöinen a disparu à jamais; le règne de la mythologie est fini.

III.

Poésie des peuples Finnois.

Occupons-nous d'abord de l'instrument ou organe extérieur de cette poésie, c'est-à-dire de la langue finnoise et de sa prosodie.

La langue finnoise est d'une merveilleuse mélodie et singulièrement propre à la poésie. Rien n'égale la flexibilité de ses formes, le pittoresque de ses expressions, leur variété, le luxe et l'originalité de ses figures. Une même idée est souvent rendue de cinq ou six manières différentes, sans que l'i-

(1) *Kalewala*, deuxième partie, trente-deuxième runa.

diôme en soit frappé de gêne ou de monotonie. Mais alors la traduction en est prodigieusement difficile. L'harmonie des voyelles, qu'elle sait multiplier à propos, donne à la poésie une suavité et un moelleux tout à fait oriental. Cependant on sent encore dans cette langue quelque chose de primitif et d'inculte. Mais dans ces dernières années, la science y a appliqué son labeur, et de jour en jour elle dépouille ses imperfections et tend à devenir langue constituée.

Un grand nombre de dictionnaires et de grammaires finnois ont paru. Porthan et Renwall sont les noms les plus célèbres que l'on trouve inscrits à la tête de ces sortes d'ouvrages (1).

(1) Voici les principaux ouvrages philologiques qui ont été publiés sur la langue finnoise : *Institutio linguæ fennicæ*, par Achille Petræus. — Åbo, 1649. — *Hodegus fennicus*, par Mathias Martinius. — Stockholm, 1689. — *Grammatica fennica, adcuratione methodo, penitiore curâ, observatione et labore, reserans antiquissimæ hujus ac naturâ suâ præstantissimæ linguæ adyta, ejus peculiarem, ab aliis europeis linguis differentem genium, flexiones et conjugationes, orientalibus primævæ imprimis ad fines illustrans*, par Barthold Vhael. — Åbo, 1733. — Une nouvelle édition de cet ouvrage a été donnée à Helsingfors, en 1821. Dissert. *De orthoëpia et orthographia linguæ fennicæ*, par Renwall. — Åbo, 1810 et 1811. — Dissert. *De signis relationum nominalium in linguâ fennicâ*, par Renwall. — Åbo, 1814-1819. — *Finnische Sprachlehre, für finnen und nicht-finnen*, par Strahlman. — Petersburg, 1816. — *Forsök till utredande af finska Språkets grammatik*, par J. Judin. — Wiborg, 1818. — *Finisk grammatik*, par Becker. — Åbo, 1824. — *Lexicon latino-scondicum, quo quatuor idiomata scil. latin. svetic. germanic. et venedicum seu finnonicum proponuntur*, par Schroder. — Holmiæ, 1637. —

Depuis longtemps la langue finnoise est en usage, non-seulement dans les *runas* de la poésie, mais encore dans les choses théologiques, politiques et judiciaires. Elle emprunte aux langues étrangères les nouveaux mots que nécessite l'expression des institutions nouvelles, à moins qu'elle ne trouve des ressources suffisantes dans la flexibilité de ses formes et la fécondité de ses combinaisons.

Dans les derniers temps, plusieurs ouvrages finnois ont été publiés sur différentes matières. Dès l'année 1776 il paraissait à Åbo un journal portant en titre : *Suomenkieliset Tieto sanomat.* Ce journal n'a eu qu'une courte existence. En 1820, Becker commença, sous le nom de *Turun Wükko-Sanomat*, une feuille hebdomadaire qui dure encore. En 1822, Topelius réunit en trois volumes les anciens et nouveaux chants populaires des Finnois. *Suomen Kansan Wanhoia Runoja; Ynnä Myös Rytyisimpiä Lauluja.* Enfin, Gottlund entreprit une espèce de revue intitulée *Otawa,* où il traite principalement des temps anciens de la Finlande et des mœurs de son peuple. Aujourd'hui il existe à Helsingfors une

Variarum rerum vocabula latina cum svet. et finnionica interpretat. Edit. auctior. — Holmiæ, 1644. — *Nomenclatura rerum lat. svec. finnonicæ.* — Åbo, 1678. — *Lexicon pentaglotton lat. græc. svec. german. fennicum.* — Åbo, 1686. — *Vocabularium latin. svec. germ. finnionicum.* — Holmiæ, 1733. — *Tentamen lexici fennici*, par Daniel Justen. — Stockholm, 1745. — *Lexicon linguæ finnicæ, cum interpretatione duplici, copiosiore latinâ, breviore germanicâ*, par Renwall. — Ce dernier ouvrage est le seul qui se trouve encore chez les libraires.

société académique qui s'occupe spécialement de la littérature finnoise, et parmi les écrivains qui peuvent lui faire le plus d'honneur, on peut sans crainte nommer le professeur Snellman, auteur d'un ouvrage politique écrit en suédois (Läran om staten) très-estimé.

La langue finnoise est surchargée d'une foule de règles parasites, provenant de son usage dans le discours. Les lettres *b*, *f*, *d* et *g* ne peuvent être prononcées, par les Finnois, au commencement d'un mot; c'est pourquoi on y substitue dans les locutions empruntées à un idiôme étranger les lettres *p*, *w*, *t* et *k*. De même nul mot finnois ne peut commencer par plus d'une consonne. Ainsi les indigènes prononcent par exemple *pasuuna* pour *basun*, *rakuuna* pour *dragon*, *wanki* pour *fänge*, *wänrikki* pour *fendrik*, etc. Les lettres *c* et *q* ne sont comptées pour rien dans l'usage ; *x* et *z* se changent en *ks* et *ts ; à* n'est point usité. Toutes ces causes réduisent donc l'alphabet finnois à huit voyelles et treize consonnes. Mais le nombre des diphthongues est beaucoup plus grand, on en compte seize communes à chaque dialecte formées par toutes les voyelles de la langue.

Dans la prononciation on observe : 1° Que toute voyelle simple et la syllabe formée par elle est brève ; mais la syllabe devient longue si la voyelle est doublée ; par exemple *wara* provision, *waara* route, *tüle* feu, *tuuli* vent, etc. Il est extrêmement difficile de saisir une prononciation si nuancée et

dont la moindre inflexion suffit pour changer le sens des mots, Par exemple : *rita* signifie une manière d'abattre le loup ou l'ours, *riita* signifie une dispute, et *riitta* un tas de paille ; 2° *e* se prononce comme *ai*, mais avec un son plus traînant, plus sourd; l'*e* se change en diphthongue, *rien* pour *ren* ; 3° *h* à la fin d'une syllabe s'aspire fortement, comme le *ch* des Allemands, *wahto* écume, prononcez *wachto*; 4° la lettre *o* se prononce comme l'*a* suédois. L'*o* grave est inconnu des Finnois; quand ils veulent prononcer ce son, ils combinent l'*o* avec l'*u* pour en faire une diphthongue : *uowaan, uorien.*

La grammaire finnoise est riche d'idiotismes. Cependant la théorie n'en est pas difficile, car toutes les règles y sont parfaitement déterminées, et les exceptions rares.

La langue finnoise possède plusieurs dialectes. Les deux principaux sont ceux de Tavastland et de Savolax; on peut y joindre aussi ceux de Satakund et d'Åbo. Le dialecte de Satakund est le dialecte biblique et celui dont on se sert de préférence dans les ouvrages écrits; cependant, depuis quelques années, celui de Savolax a commencé de s'introduire dans la typographie.

La langue finnoise, sans rien perdre de son originalité, laisse tous les jours se glisser dans son sein quelques nouveaux mots issus du russe et du suédois. C'est une nécessité du voisinage et des rapports que les Finnois sont obligés d'entretenir avec ces deux nations.

Les paysans de Savolax et de Karélie ont un nom de famille que les membres d'une même race conservent toujours, lors même qu'ils vont s'établir loin de leur pays. Les noms des femmes se terminent en *tär* ou *tar*. Ainsi, si la famille s'appelle *Wartiainen*, *Pynnönen*, *Kontia*, les femmes s'appelleront *Wartiatar*, *Pynnötär*, *Kontiatar*, etc. Sans doute cette dénomination vient de la combinaison de deux mots dans un seul, par exemple, de *Wartiaisen* et *Tytär* (fille), en sorte que *Wartiatar* signifie *fille de Wartiainen*. Cet usage est tellement passé dans le génie du dialecte de Savolax, qu'il s'applique même aux noms de famille suédois : ainsi *Tujulintar*, *Opertar*, de *Tujulin*, *Oberg*.

On trouve dans un recueil suédois, intitulé *Mnémosyne*, nos 42, 45, 51, 52, des données exactes sur la prosodie finnoise. Nous citerons ici ce qu'en dit Acerbi (1).

« Le vers finnois est composé de huit trochées ou syllabes longues et brèves, qui ne riment point avec la fin correspondante, mais qui sont allitératifs, c'est-à-dire qu'ils ont un égal commencement, ou, ce qui veut dire la même chose, qu'ils ont deux mots, plus ou moins, qui doivent commencer par la même lettre ou syllabe. Pour donner une idée de cette espèce de vers, nous donnerons au lecteur un échantillon du seul poëme qui existe en anglais, composé de cette manière allitérative. On l'appelle

(1) Voyage au cap Nord, t. II, p. 80, 81.

la vision de Pierre Plauwman, monument curieux d'ancienne poésie écrite dans le quatorzième siècle, et imprimée pour la seconde fois en 1550 ; le poëme commence ainsi :

In a summer season when set was the sem,
In schope me to schrubo, as I a sheep were,
In an habit as an hermit un holy of works,
Went wide in this world wonders to hear, etc.

La forme est telle qu'il suit dans la langue finnoise :

Nuco nuco pico linto
Wessi weni wester eki.

Dans l'anglais, l'allitération des deux premiers vers est dans la lettre *s* ; celle du troisième est dans l'*h* ; du quatrième dans le *w* ; et dans le finnois, c'est l'*n* pour le premier vers, et le *w* pour le second. Les vers rimés sont d'une introduction récente, et quand ils tombent naturellement avec le runique, ils ne sont pas à rejeter; mais néanmoins ils ne sont pas essentiels aux derniers, et, par cette raison, on court rarement après. La répétition des lettres initiales est très-agréable aux oreilles accoutumées à cette harmonie, et convient très-bien au génie de la langue finnoise; elle est aussi d'un grand secours à la mémoire. »

On a dit du peuple d'Islande que c'était un peuple d'*écrivains de sagas ;* on pourrait dire du peuple

finnois que c'est un peuple de *chanteurs de runas*. En effet, parcourez les régions de la Finlande, partout vous y entendrez la *runa* ou chant poétique moduler ses doux accents. Il semble que chaque habitation soit comme un sanctuaire où le génie de la poésie se plaise à rendre ses oracles. Pendant les soirs d'hiver, quand les familles sont réunies dans leur chaude *tupa*, que le bruit des traîneaux a cessé au dehors, que les animaux fatigués reposent, alors les enfants, les femmes, les hommes font silence, et le rôle des *runoia* commence. Ce sont, pour l'ordinaire, des vieillards. Ils se mettent à cheval sur un banc, deux à deux, vis-à-vis l'un de l'autre, se tenant par les deux mains recourbées. Là ils se balancent le corps, chantent en mesure, répétant et alternant les strophes, et improvisent ainsi, quoique à deux, des poëmes longs et presque toujours parfaitement suivis.

Les femmes aussi sont poëtes. Elles composent d'ordinaire en travaillant. Avant l'introduction des moulins en Finlande, on écrasait le blé dans un mortier ou entre deux pierres.

C'était là l'ouvrage des femmes. Elles chantaient alors une sorte de chant élégiaque qu'on appelait *Jauho-runot* (chant du moulin).

Les nourrices finlandaises, comme les nourrices de nos provinces, bercent les petits enfants en chantant. Quoi de plus gracieux et de plus doux que ce fragment d'un chant de berceau :

« Dors, dors, doux oiseau de la prairie ; prends

» ton repos, rouge-gorge, prends ton repos; Dieu » t'éveillera dans son bon temps : il t'a disposé un » joli rameau pour t'y reposer; un rameau agréable- » ment voûté avec des feuilles de bouleau. Le som- » meil est à la porte et dit : N'y a-t-il pas ici un petit » enfant, un petit enfant endormi dans son berceau, » un petit enfant emmailloté, un petit enfant repo- » sant sous une couverture de laine ? »

Quand on a visité ces pâles régions du Nord, quand on s'est promené dans leurs forêts de bouleaux et de sapins, qu'on a vu dormir leurs lacs, entendu bondir leurs cataractes; quand on a bu la vapeur humide de leurs nuits, respiré leur mélancolique atmosphère; alors on comprend pourquoi il y a là tant d'inspiration, tant de poésie. Là la nature est vraiment nature, l'humanité est vraiment humanité. L'âme déborde et chante. Dans nos pays d'intérêt et d'action, la vie positive envahit tout; l'artifice déforme la nature, l'homme disparaît sous l'enveloppe de l'agioteur et du fonctionnaire. Oh! qu'ils sont rares, chez nous, ceux qui savent se garer des bruits qui étourdissent le monde, pour cultiver, dans la solitude, les douces fleurs de l'intelligence! Qu'ils sont rares, surtout, ceux qui, mêlés à la tempête, sont assez puissants de génie pour la dominer, pour dégager des nuages épais qui les environnent ce qu'ils renferment de divine essence, de soleil caché! Lamartine, Victor Hugo, grands poëtes de notre France, qu'avez-vous fait de votre lyre? pourquoi est-elle muette? Ah! je comprends;

le marbre de la tribune est trop froid, trop de mains agitées par d'infimes intérêts le frappent tour à tour; nulle séve de poésie n'en découle. Et votre lyre, pour ne point se briser contre lui, se repose. Mais viendra un temps, sans doute, où elle secouera son sommeil : alors elle chantera les grandes pensées qui vous agitaient quand vous siégiez aux conseils des peuples; elle montrera à tous que les dieux de la poésie, pour être assis dans la poussière, n'en portent pas moins leur front dans les cieux; qu'ils savent déchirer, quand même, les voiles qui cachent la nature pour pénétrer dans le sanctuaire de la vie; que, malgré les mesquines préoccupations qui les assiégent, ils conservent leur âme vierge, grande, toujours digne de contracter, avec cette nature, l'hymen mystérieux qui enfante la vraie poésie.

Il est rare que les poëtes finnois écrivent les vers qu'ils composent; mais de même que les anciens scaldes scandinaves, ils les conservent dans leur mémoire comme un dépôt impérissable. Nous avons vu dernièrement à Helsingfors un vieux barde de Savolax dicter à un jeune homme les *runas* qu'il avait composées en 1808, lors de l'invasion de la Finlande par la Russie.

Cette incroyable multitude de poëtes, jointe à la puissance et à l'activité de leur verve, a dû singulièrement multiplier les poésies. Aussi est-il peu de pays qui l'emportent sur la Finlande en richesses poétiques. A dire vrai, toute sa littérature est dans

les *runas* : la prose finnoise est encore à trouver; mais dans ces *runas* quelle mine féconde pour la science ! Histoire, religion, mœurs et usages, caractère, traditions; tout ce que la vie a de développement intime, d'épanchement extérieur, s'y trouve renfermé. C'est donc là qu'il fallait puiser pour avoir les vrais principes d'appréciation sur la nationalité des Finnois et sur les événements de leur histoire.

En 1828, un homme se mit en route : doué d'un esprit solide, d'une sagacité pénétrante, d'une critique patiente et éclairée, d'un inébranlable courage; dévoré de zèle pour la gloire littéraire de sa patrie, pour tout ce qui pouvait en faire ressortir l'éclat intellectuel, il résolut de la parcourir dans tous les sens, de visiter chaque cité, chaque village, chaque habitation; de s'asseoir à tous les foyers, d'interroger tous ses hôtes, de faire chanter tous les *runoias* jusqu'à épuisement de leurs chants.

Après quatre ans de laborieuses pérégrinations, il revint chargé de richesses. Quand il eut dépouillé ses cartons et mis en ordre toutes ses *runas*, il se trouva maître de plusieurs poëmes modernes détachés, qu'il publia sous le nom de *Kanteletar* (1), et d'une grande épopée antique à laquelle il donna le nom de *Kalewala* (2).

(1) De *Kantèle*, instrument de musique des Finnois.

(2) Kalewala signifie chant de Kalewa. Voyez ce que nous avons dit plus haut touchant *Kalewa*.

Ces deux ouvrages ont à jamais immortalisé le docteur Lönnrot. On l'a surnommé l'Homère finlandais.

Nous nous occuperons ici spécialement du *Kalewala;* car c'est lui surtout, qui, pendant notre séjour en Finlande, a absorbé notre temps et nos travaux. Un jour peut-être, nous pourrons nous occuper aussi du *Kanteletar* : tel est du moins notre vœu; car il y a dans cet autre monument de la nationalité finnoise tant d'éléments originaux, et d'ailleurs pleins d'actualité, qu'il ne peut manquer d'intéresser vivement notre curiosité.

Quand on étudie le *Kalewala*, on est comme fasciné par une création aussi étrange. C'est un monde inconnu qui se révèle, et dont le type ne se reflète nulle part; c'est un abîme d'où s'exhalent des nuages orageux qui vous enveloppent de leurs noires spirales, à travers lesquelles la magie fait scintiller de rougeâtres éclairs; c'est une lutte acharnée entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal qui s'agitent sous d'incroyables personnifications; c'est la nature divinisée sous tous ses aspects, l'animation intellectuelle de tous les êtres, la mise en œuvre la plus féconde du pouvoir créateur. Les héros du *Kalewala* dépassent de cent pieds les héros d'Homère; leur bras est plus fort, leurs exploits plus grands. Souvent ils parlent comme les prophètes de la Bible; car souvent la phrase finnoise rivalise avec la phrase orientale.

Au reste, dans le mouvement dramatique du *Ka-*

lewala, il ne faut pas demander une marche régulièrement suivie, un plan parfaitement dessiné, un style toujours soutenu. Le *Kalewala* n'est point une œuvre classique, pas même une œuvre romantique dans le sens qu'on donne habituellement à cette expression. Du léger et du grave, du sublime et du trivial, du simple et de l'étrange, des développements logiques et des contradictions bizarres : voilà ce que l'on trouve dans ce livre national qui, par son excentricité même, ouvre aux investigations de la science un champ si vaste et si curieux.

L'histoire du *Kalewala* est enveloppée de ténèbres profondes; et les éléments contemporains manquent pour les dissiper. Suivant l'opinion admise par tous les érudits finnois d'aujourd'hui, l'origine de ce poëme remonte jusqu'au onzième siècle de notre ère. Cette opinion nous paraît d'autant plus vraisemblable, que les runas du *Kalewala* portent souvent la double impression du paganisme et du christianisme. Or ceci a dù nécessairement avoir lieu au onzième siècle, puisque c'est à cette époque que le christianisme commença à s'introduire en Finlande, et par conséquent à lutter contre les institutions païennes qui y étaient en vigueur.

La première édition du *Kalewala* a été publiée en 1835. On ne saurait exprimer l'enthousiasme que produisit son apparition dans la Finlande. Jusqu'alors ses runas éparses n'étaient guère connues que dans les contrées septentrionales; le tra-

vail du docteur Lönnrot les a popularisées dans tout le pays, fier de posséder enfin un monument authentique de son génie national.

Il y a quelque temps, une grande discussion agitait la science. Les uns attaquaient, les autres défendaient l'individualité de l'Homère grec. Ceux qui la défendaient mettaient en avant, comme argument capital, l'unité qui règne dans ses poëmes, soutenant que cette unité était irréalisable dans le système d'auteurs multiples. A dire vrai, on ne savait trop comment réfuter cet argument. Le *Kalewala* ne pourrait-il pas nous être ici de quelque secours? En effet, voilà un poëme, un poëme grand, national, comparable à toutes les épopées anciennes, et possédant comme elles unité de sujet, unité d'action, unité même de héros. Or, un fait indubitable, c'est qu'avant 1835 ce poëme n'existait qu'à l'état de fragments, et ces fragments n'étaient pas même écrits; la tradition orale seule les conservait. Un autre fait non moins certain, c'est que de tous ces fragments réunis, M. Lönnrot a composé ce grand poëme, sans y rien mettre de sa propre invention, soit pour enrichir le sujet, soit pour lui donner plus d'ensemble. Telle est la conviction générale des savants et du peuple finlandais relativement à la composition du *Kalewala*. Et certes, s'il y avait eu quelques interpolations importantes de la part de Lönnrot, on n'eût pas manqué de les signaler. C'eût été d'autant plus facile, que le poëme finnois existe aujourd'hui simultanément et

dans le livre imprimé, et dans la mémoire des *runoia* qui ont dicté ce livre (1).

Nous abandonnons ces réflexions à l'appréciation des érudits. Peut-être y trouveront-ils un principe de solution, pour la grande question littéraire à laquelle elles ont trait.

Selon nous, il est impossible de bien faire connaître le *Kalewala* par une analyse, quelque détaillée, quelque nourrie qu'elle soit. Il y a là trop de nuances originales, soit dans la forme, soit dans le fond, trop de traits multipliés de caractère, trop d'accidents étranges, inattendus et comme disparates, pour qu'ils puissent être reproduits dans un tableau analytique. Une traduction complète peut seule répondre à une œuvre de cette nature.

Mais quoi de plus difficile que cette traduction ! Ici nous ne répéterons pas tous les lieux communs que l'on pourrait entasser contre nous. Pas plus qu'un autre nous n'avons la prétention de faire passer dans notre langue un individualisme étran-

(1) M. Victor Falk nous écrit d'Helsingfors, à la date du 25 janvier 1845 : « Les chants du *Kalewala* ont été recueillis par M. Lönnrot, de la bouche des paysans, dans plusieurs contrées de la Finlande, ainsi que dans le gouvernement d'Archangel, en Russie, où ce poëme s'est maintenu traditionnellement de père en fils. Cependant, ajoute-t-il naïvement, tous les chants n'étaient jamais connus par le même individu ; en conséquence, Lönnrot a été obligé de copier un chant par-ci, un autre par-là, ce qui n'a pas été très-commode. »

« Les auteurs des chants du Kalewala sont inconnus. On est persuadé que le recueil de Lönnrot est authentique, et qu'il n'y a rien du sien. »

ger, dans l'entité parfaite de son inspiration première. Nous savons que les meilleurs traducteurs d'Homère, de Virgile, de Dante, de Shakspeare, sont restés à une distance infinie de leurs originaux ; tel sera certainement aussi notre sort. Mais, sans nous arrêter à toutes ces impossibilités théoriques qui n'ont pu effrayer les hommes dévoués et laborieux, disons simplement ce que nous avons fait.

Nous avons traduit le *Kalewala* immédiatement de l'idiôme finnois, dans lequel il a été composé.

Quand il s'est agi pour nous de cette œuvre difficile, nous nous sommes entouré de tous les secours qui étaient à notre disposition. Et certes nous n'avons pas eu à déplorer un isolement stérile. M. Wilhem Brander, savant finnois, et M. le docteur Axel Laurell, Finnois aussi et premier professeur à l'académie d'Helsingfors, nous ont accordé surtout une coopération puissante. Le premier a poussé le dévouement jusqu'à traduire avec nous chaque mot du poëme d'abord en latin, puis en suédois, puis enfin en français : ce travail rude, il est vrai, nous mettait entre les mains une reproduction aussi fidèle, aussi exacte que possible du *Kalewala*. Mais ce n'était encore là qu'une ébauche sur laquelle nous devions revenir pour concilier le génie des deux langues et aviser à une traduction pleinement française, sans effacer l'originalité de l'œuvre finnoise. C'est dans ce second travail que les conseils et les lumières de M. le docteur Laurell

nous ont été si utiles; nous lui en témoignons ici toute notre reconnaissance.

Donc le *Kalewala* était traduit. Et c'est cette traduction que nous offrons maintenant à nos lecteurs. Puisse notre travail leur être sympathique et mériter de leur part cet accueil qui encourage les efforts de l'intelligence!

KALEWALA.

KALEWALA.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RUNA (1).

Mon esprit me transporte, mon désir s'élève dans ma pensée, je veux commencer des runas, je veux chanter.

O frère bon, frère ami, noble compagnon de ma voix, rarement nous nous réunissons pour mêler nos paroles, dans ces terres désertes, dans ces tristes régions de Pohja. Mets ta main dans ma main, ta main recourbée dans ma main recourbée, chantons les beaux chants, les plus beaux chants, afin que les amis de la voix, que les nobles de cette jeunesse qui s'élève, de cette troupe qui grandit, connaissent les paroles choisies, les chants de miel, les

runas issues de la ceinture de Wäinämöinen, du foyer d'Ilmarinnen, du glaive aigu de Kaukomieli, du cercle de l'arc de Joukahainen, des frontières de Pohja, des régions sablonneuses de Kalewala (2).

Mon père me les a chantées, jadis en travaillant le manche de sa cognée, ma mère me les a apprises, et la mère de ma mère les a mises dans mon sein, en faisant tournoyer son fuseau.

Il est encore d'autres paroles par moi recueillies, par moi connues. Je les ai trouvées le long des chemins, arrachées du sein des bruyères, détachées des rameaux, exprimées du germe des fleurs, lorsque, enfant berger, je conduisais mes bœufs au pâturage, sur les gazons riches de miel, sur les collines dorées, à la suite du noir Muurikin et de Kimmo (3) à la peau semée de taches.

De là j'ai rapporté cent paroles, mille matières de chant, et je les ai roulées en peloton, et j'en ai fait un faisceau, et je les ai placées sur mon léger traîneau (4).

Longtemps elles sont restées cachées, engourdies par le froid. Maintenant je veux tirer mes chants de leur engourdissement, je veux les éveiller de leur sommeil de glace.

Ici, à l'extrémité de ce banc de fer, de cette planche de sapin, sous cette poutre célèbre (5), sous ce beau toit, je veux dérouler mon peloton, je veux délier mon faisceau.

Oui, je chanterai un chant célèbre, un chant glorieux, quand j'aurai pris le gâteau de seigle, quand

j'aurai mangé le pain d'orge (6). Mais si la bière vient à manquer, s'il ne reste plus de taaria (7), alors ma bouche sèche invoquera la goutte d'eau, et je chanterai pour embellir la fin du jour, pour ensevelir le crépuscule, je chanterai peut-être jusqu'à la prochaine aurore, pour charmer le lever du soleil.

J'ai entendu qu'autrefois il fut dit et que les runas chantèrent : seules une à une les nuits tombent sur la terre, seuls un à un les jours brillent, seul a surgi Wäinämöinen, seul s'est révélé le Runoia éternel.

Kawe, Ukko (8), seigneur de Pohja, le brave, le vieux Wäinämöinen, reposa dans le sein de sa mère pendant trente étés, pendant trente hivers. Et le temps lui paraissait lourd, et l'ennui de la vie le rongeait, car il ne voyait point l'éclat de la lune, il ne voyait point la splendeur du soleil.

Alors il éleva la voix et il dit : « Romps mes liens, ô lune ; soleil, délivre-moi, et vous, brillantes Otawa (9), portez-moi à travers des régions inconnues, des voies infréquentées, loin de cette étroite enceinte, loin de ces routes trop resserrées ; aidez-moi à voir l'éclat de la lune, à contempler la splendeur du soleil, à connaître les brillantes Otawa, à me réjouir du souffle de l'air. »

Mais la lune ne le délivra point, le soleil ne brisa point ses fers.

Alors lui-même ouvrit l'enceinte avec le doigt sans nom (10), il enfonça la rouge porte d'un coup du doigt de son pied gauche; et il rampa sur ses deux mains jusqu'au seuil, sur ses deux genoux jusqu'à la porte du vestibule, et ses deux pieds le portèrent jusques dans la cour.

Là il put voir l'éclat de la lune, il put contempler la splendeur du soleil, il put connaître les brillantes Otawa, il put se réjouir du souffle de l'air.

Wäinämöinen naquit pendant la nuit, et quand le jour parut, il alla dans une forge où l'on travaille le fer, et il frappa à coups redoublés sur l'enclume retentissante, et il se créa un coursier léger comme la paille, un coursier svelte comme la tige du pois de senteur.

Il passa sur son dos une main caressante, et la chair du coursier frémit de plaisir.

Et il dit :

« Maintenant on peut monter sur ta croupe, on peut se balancer sur ton dos flexible ! »

Et sans selle, sans étriers, Wäinämöinen monta le noble animal, et il chevaucha sur la terre frémissante, mesurant sa course au pas de son coursier léger comme la paille, de son coursier svelte comme la tige d'un pois de senteur.

Il fut emporté jusqu'aux bosquets de Wäinälän (11), jusqu'aux champs de Kalewala. Le coursier vole, la route s'abrége, les habitations disparaissent, le temps du voyage fuit; il vole à travers les plaines de la mer, à travers les vastes dé-

troits, et l'onde ne mouille ni le sabot ni les flancs du cheval.

Un Lapon à l'œil louche, dévoré d'une vieille haine, roulait depuis longtemps dans son cœur de noires pensées contre l'antique Wäinämöinen. Habile fabricateur d'armes, il prépare un arc de feu (12). Le fer, l'acier, l'or et l'argent lui donnent tour à tour leur éclat et leur puissance. Il prépare un arc splendide à voir, un arc d'un prix magnifique. Incrusté sur le dos, un cheval y dresse sa crinière, un autre court sur la voie du trait, un Kapo (3) dort sur le cercle, un lièvre repose auprès de la détente.

Il coupe ensuite une foule de traits ornés chacun d'un triple rang de plumes. Il les taille avec soin, et ses fils y attachent les petites plumes de l'hirondelle, les ailes légères du passereau.

Mais ces traits, qui les rendra durs, quel baume les oindra de sa force?

Le noir venin du serpent, l'atroce sanie de la vipère (14).

Vous dirai-je encore quel lien unira les plumes, quel nerf fera bander l'arc?

Les crins du coursier-Hiisi, les crins de l'étalon-Lemmo (15).

Les traits sont prêts. Le Lapon se met en route: son arc est suspendu à son bras, son carquois résonne sur ses épaules.

Il arrive à la cataracte du torrent de feu, au tourbillon du fleuve sacré (16). Là il épie le matin,

il épie le soir, il épie au milieu du jour, s'il viendra enfin l'antique Wäinämöinen, s'il viendra l'ami de l'onde.

Alors un jour, un matin, il leva les yeux vers l'occident, et sa tête se tourna vers le soleil, et il vit l'antique Wäinämöinen s'avancer sur les noires vagues de la mer.

Soudain il saisit l'arc de feu, le bel arc, l'arc bardé de fer, et il tira de son carquois un trait orné de plumes, droit, infaillible, et il le dirigea vers la mort de Wäinämöinen, vers la mort de l'ami de l'onde.

Sa mère, sa femme, deux génies, les trois filles de la nature (17), lui crient : « Arrête! ne tue point Wäinämöinen, Wäinö est le fils de ta tante ! »

Mais le farouche Lapon reste inflexible, et il s'écrie : « Si la main s'élève trop haut, que le trait tombe plus bas ; si la main s'abaisse trop, que le trait vole plus haut ! »

Et il lança un trait, mais ce trait vola trop haut, le ciel fut presque déchiré, les voûtes de l'air presque brisées ; et il lança un second trait, mais ce trait tomba trop bas, et il pénétra jusque dans les profondeurs de la terre mère des humains, jusqu'à Manala (18), dont la voûte fut ébranlée ; et il lança un troisième trait, mais ce trait frappa l'élan bleu (19) à la rate, et sa jambe et son épaule gauche furent transpercées.

Déjà l'onde a senti la chute de Wäinämöinen :

tombé de son coursier svelte comme la tige du pois de senteur, il roule dans les flots.

Et le Lapon à l'œil louche dit :

« Maintenant, ô vieux Wäinämöinen, tant que les siècles poursuivront leur course, tant que la lune montrera sa lumière, tu ne viendras plus fouler les champs de Wäinälan, ni les plaines de Kalewala ! »

Le vieux, le brave Wäinämöinen erra pendant six hivers, pendant sept étés ; huit ans (20) il fut vagabond sur les plaines de la mer et les immenses détroits : sous lui l'onde bouillonne, et au-dessus de sa tête le ciel déroule son azur.

Déjà le héros nombre les mers, contemple les flots. Partout où il élève sa tête il crée une île, partout où il tourne la main il crée un promontoire, partout où son pied touche le sable il creuse des tombes aux poissons. Quand il approche de la terre, il y enchante les filets des pêcheurs ; quand sa course le plonge dans l'abîme, il y fait surgir des rochers, il y enfante des écueils où se brisent les navires, où les marchands trouvent la mort.

Mais voici qu'un aigle s'élance des régions de Turya (21), un aigle de Laponie. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il vole à l'occident, il vole jusqu'aux frontières de Pohja, cherchant un lieu pour sa demeure, un lieu pour faire son nid.

Alors le vieux Wäinämöinen élève au-dessus des eaux son genou, et il présente une motte de frais gazon, un tertre de verdure.

Et l'aigle de Turya a trouvé un lieu pour son nid, car il a vu le gazon surgir au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête ; il s'abat enfin sur la cime du genou, et y bâtit son nid de mousse.

Là il dépose six œufs, six œufs d'or, et un septième de fer.

L'oiseau couve, réchauffe ses œufs.

Le vieux Wäinämöinen sent la chaleur ; il agite son genou, secoue tous ses membres, et les œufs tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle s'enfuit vers les nues.

Alors le vieux Wäinämöinen dit :

« *Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre! que la partie supérieure de l'œuf soit le ciel! que tout ce qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil! que tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune! que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoiles!* (22) »

DEUXIÈME RUNA.

Des temps mauvais, bien mauvais, sont tombés sur l'antique Wäinämöinen. Il est poussé comme une branche de sapin desséchée, comme un vieux tronc d'arbre brisé, à travers les écueils qu'il a soulevés, les îles qu'il a créées, tel que l'indigent par le riche qu'il gêne sur sa route.

Il fit entendre sa plainte :

« Malheur à moi, infortuné ! malheur à moi, accablé de maux ! hélas ! quel est mon destin ! Dans quel abîme suis-je tombé ! Jours et nuits errerai-je sans cesse, sous la voûte du ciel, poursuivi par la tempête, ballotté par les ondes, sur ces vastes détroits, sur ces mers sans rivages ?

» Je ne sais, infortuné, dans ces jours de malheur, dans ces temps d'angoisses, au terme de ma

vie qui s'enfuit, je ne sais si je bâtirai ma demeure dans l'air, ou si je la fixerai dans l'eau. Si je veux la bâtir dans l'air, où creuserai-je ses fondements? Si je veux la fixer dans l'eau, les flots emporteront mon travail. »

Tout à coup un vent du sud souffla l'orage, et du côté de l'occident les vagues furent soulevées, et elles roulèrent le vieux Wäinämöinen jusqu'à Pohjola, région ténébreuse qui dévore les hommes, qui engloutit les héros.

Là ses yeux versent des larmes, il se plaint, il se lamente : cent blessures, mille coups de la tempête ont déchiré ses flancs.

Et il dit :

« Malheur à moi, infortuné, à moi que les flots ont emporté loin de mon pays, dans des régions étrangères, régions fatales, voies inconnues! Ici tous les arbres blessent, toutes les branches déchirent, tous les rameaux frappent; ici tous les maux sont déchaînés. O Pohja, terre de misère et d'indigence!

» Quelle route suivre? Étranger, j'ignore celle qui ramène à ma demeure, à ma patrie aimée. La voie où je marche conduit à un bois : Onkelvoinen (1) m'a égaré.

» Matha-Teppo, dieu des chemins, viens à mon secours! marque la route avec des pieux, grave des signes dans les arbres (2), afin que le héros perdu dans la forêt retrouve son chemin, et puisse re-

tourner en sûreté dans les demeures de sa patrie! (3) »

Louhi (4), l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, s'était levée de grand matin. Son premier soin est de chauffer sa maison : elle entasse les tisons dans le fourneau; puis, sur le plancher de sa petite chambre, elle promène le balai de verges flexibles, le balai de feuillage, recueille les ordures dans un vase de cuivre, et les jette hors de l'enceinte (5).

Tout à coup elle s'arrête, prête l'oreille, et regarde au loin vers la plaine. Un lugubre gémissement vient des rivages de la mer. Ce n'est point le vagissement plaintif d'un enfant ni la triste voix d'une femme.....

C'est le cri d'un héros à la barbe puissante, le cri d'Uvantolainen (6).

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, jette aussitôt sur l'eau sa barque à la triple planche (7), et rame du côté de Wäinämöinen.

Elle le trouve fondant en larmes, brisé de douleur. Sa bouche est contractée, sa barbe tremble, mais ses lèvres restent fermées, et ses dents ne se desserrent point.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, console le héros. Elle le fait asseoir dans sa barque auprès du gouvernail, tandis qu'elle s'empare de la rame et se dirige avec lui vers les portes de Pohjola.

Là elle donne à manger au héros, lui verse à

boire, et quand il est sauvé de la mort, elle lui parle, elle l'interroge.

« Pourquoi verses-tu des larmes, ô Wäinämöinen? pourquoi te plains-tu, Uvantolainen? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répond : « L'ennui s'est emparé de moi, l'ennui me dévore, étranger sur une terre étrangère, inconnu sur des routes inconnues. Je pleure des larmes sans fin, je consume ma vie à gémir, parce que les flots m'ont emporté loin de ma demeure, loin de mes régions aimées, vers ces portes inconnues, vers ce seuil étranger. »

Alors Louhi dit : « Ne pleure point, ô Wäinämöinen, ne gémis point, Uvantolainen! Il est bon pour toi d'être ici, de passer ta vie dans ces agréables demeures, au milieu des fils de Pohja, de manger la chair qui te sera offerte, de boire la bière dans la coupe (8).

Mais le vieux Wäinämöinen dit : « Une nourriture étrangère est pour moi sans saveur, même sous un toit hospitalier. L'homme est meilleur dans son pays, il est plus grand dans sa patrie. Permets, ô créateur, que j'y retourne! Dans son pays, l'eau bue dans l'écorce vaut mieux qu'à l'étranger la bière bue dans la coupe. »

La vieille hôtesse de Pohjola dit : « Eh bien! que me donneras-tu si je te ramène dans ton pays, si je te conduis jusqu'aux limites de ton champ, jusque dans l'enceinte de ta maison? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Que veux-tu de

moi si tu me ramènes aux régions où mes coucous chantent, où j'entends la voix de mon coq, où mon bain exhale sa vapeur? (9) »

« O sage Wäinämöinen, es-tu assez puissant pour me faire un sampo (10) au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé? Je te donnerai pour prix de ton travail une vierge, une belle vierge (11), et je te ramènerai dans ces régions où tes coucous chantent, où tu entends la voix de ton coq, où ton bain exhale sa vapeur. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Je ne puis te faire un sampo au couvercle orné de mille couleurs, mais il est dans mon pays un homme qui travaille le fer, un ouvrier habile, celui qui a fait le ciel, qui a forgé le couvercle de l'air, où n'apparaissent ni les traces du marteau ni les morsures de la tenaille (12). »

Et l'hôtesse de Pohjola, la vieille édentée de Pohja, dit : « Celui qui me fera un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé, celui-là aura pour prix de son travail une vierge, une belle vierge. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Si tu me ramènes dans mon pays, je donnerai ce travail à Ilmarinnen le batteur de fer, et il te forgera un sampo, et il ornera son couvercle, et il donnera à la belle vierge une fibule d'étain (13), et il enflammera son cœur d'amour. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, lança sur la route son cheval, dont la blanche crinière flotta au vent. Le vieux, le brave Wäinämöinen s'assit dans le traîneau sur un siége brillant, et il partit avec bruit de la sombre Pohjola, de la triste Sariola (14).

TROISIEME RUNA.

Elle était belle la vierge de Pohja (1), c'était l'honneur de la terre, la gloire de l'onde : elle revêtit ses jambes d'un rouge tissu, mit à ses pieds une superbe chaussure, et se couvrit de ses plus riches habits. Un brillant collier orne son cou, un bijou rayonne sur sa poitrine, tout son corps resplendit. Elle s'assit sur la voûte de l'air, portée par l'arc-en-ciel, et fit rayonner au loin son éclat pur comme le soleil.

Le vieux, le brave Wäinämöinen s'éloignait rapide et bruyant de la sombre Pohjola. Il leva les yeux vers le ciel, et il vit un arc lumineux, et sur cet arc une belle vierge.

Elle tenait dans sa main une navette d'or, un peigne d'argent, et elle travaillait un tissu d'or, un tissu d'argent (2).

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Viens, ô jeune fille, sur mon siége, descends, ô jeune fille, dans mon traîneau ! »

La candide vierge répondit : « Je t'appellerais un homme, je te croirais un héros, si tu coupais un crin de cheval avec un glaive sans fil, si tu formais avec un œuf un nœud imperceptible (3). »

Le vieux, le brave Wäinämöinen fit ce que la vierge avait commandé, et il lui dit : « J'ai coupé un crin de cheval avec un glaive sans fil, j'ai formé avec un œuf un nœud imperceptible. Viens, ô jeune fille, sur mon siége, descends, ô jeune fille, dans mon traîneau ! »

La candide vierge répondit : « Je ne viendrai que lorsque tu auras construit une barque avec les débris de ma quenouille, les parcelles de mon fuseau, sans que ta hache touche la pierre, sans que son fer retentisse. »

Alors le vieux Wäinämöinen se leva de son siége, et il prit les débris de la quenouille, les parcelles du fuseau, et il commença, sur la montagne, à travailler la barque.

Il travailla un jour, il travailla deux jours, il travailla trois jours, et sa hache ne toucha point la pierre, et le fer de sa hache ne retentit point.

Mais, le troisième jour, Piru (4) saisit l'extrémité du manche, Lempo arracha le fer, Hiisi secoua l'instrument.

Et la hache toucha la pierre, et le fer de la hache retentit sur le rocher.

Elle glissa, bondit, et retomba sur le genou du héros, sur le doigt du pied de Wäinämöinen.

Lempo la poussa dans les chairs, Hiisi l'enfonça jusqu'aux veines : le fer transperce, le manche dévore la chair crue, boit le sang chaud, et le sang s'élance comme un impétueux torrent.

Le vieux, le brave Wäinämöinen, le sage éternel, qui possède toute parole (5), ignore celle qui peut calmer sa douleur. Il invoque les arts magiques, il déroule l'imprécation, il lit avec soin les paroles originelles, les runas de la science (6).

Mais il a oublié les grandes paroles, les paroles du sang, celles qui pourraient arrêter le torrent frémissant, enchaîner la course sanglante, jeter une digue invincible aux lieux brisés par le fer, aux morsures de la dent bleue.

Cependant le sang coule rapide et bouillonnant du genou du héros, du doigt du pied de Wäinämöinen.

Point de rivières, point de fleuves dont il n'envahisse les ondes ; point de collines élevées, point de montagnes sublimes qui ne soient inondées de sa pourpre.

Déjà la douleur sévit et devient intolérable.

Le vieux, le brave Wäinämöinen attèle son coursier à son traîneau brun (7), se place sur le siége, frappe le cheval agile, et fait retentir son fouet orné de perles (8).

Le coursier prend l'essor, emporte le traîneau, dévore l'espace.

Wäinämöinen suit la route libre jusqu'à l'habitation inférieure. Il s'arrête sur le seuil et demande un sorcier :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digne à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang? »

Un enfant, un jeune enfant était assis sur le plancher. Il répondit :

« Il n'est point dans cette habitation d'homme savant dans l'œuvre du fer, d'homme qui puisse adoucir de son haleine les traces du bois, ni soulager la douleur du héros. Va le chercher dans une autre habitation. »

Le vieux , le brave Wäinämöinen fait siffler sur les flancs de son coursier rapide son fouet orné de perles. Il part comme la foudre et suit la route qui conduit à l'habitation du milieu. Là il s'arrête sur le seuil et dit :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digue à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang? »

Une vieille était couchée sous sa couverture, et bavardait à l'extrémité du foyer (9), une vieille à trois dents, la première hôtesse du pays. Elle s'avança vers la porte et dit :

« Il n'est point dans cette habitation d'homme assez savant pour connaître le mal du héros, pour apaiser sa souffrance, pour arrêter le fleuve des veines, la pluie qui tombe, le torrent de sang qui roule. Va le chercher dans une autre habitation. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen fit siffler sur les flancs de son coursier rapide son fouet orné de perles. Il partit comme la foudre, et suivit la route qui conduisait à la plus haute habitation. Là il s'arrêta sur le seuil, et s'appuyant contre un pilier, il dit :

« Est-il dans cette habitation un homme savant dans l'œuvre du fer, un homme qui puisse opposer une digue à ce fleuve, arrêter ce torrent de sang ? »

Un vieillard habitait dans le fourneau, un vieillard à la longue barbe. Sa voix rugit du fond de l'antre brûlant.

« Nous en avons arrêté de plus grands, nous en avons enchaîné de plus rapides, nous avons triomphé de plus rudes écueils, nous avons brisé des obstacles plus fiers, par les trois paroles du créateur (10), par les saintes paroles originelles. Les bouches des fleuves, les cours des lacs, l'impétuosité des cataractes ont été vaincus, nous avons séparé les détroits des promontoires, nous avons joint les isthmes avec les isthmes. »

QUATRIÈME RUNA.

Déjà le vieux Wäinämöinen s'est levé de son siége; seul il est descendu de son traîneau, seul il est entré sous le toit du vieillard.

Une coupe d'argent, un vase d'or sont apportés, mais ils ne peuvent contenir la plus légère partie du sang de Wäinämöinen, du sang du noble dieu.

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer, le barbu crie : « Quel homme es-tu donc, quel héros? Déjà sept coupes, huit grands vases sont pleins du sang que ton genou blessé a versé sur le pavé. Ah! je dirais bien encore d'autres paroles, les grandes paroles du sang, mais je ne puis me rappeler l'origine du fer. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Je connais l'origine du fer, je sais d'où l'acier est venu. Trois

enfants sont issus de la même origine : l'eau qui est le plus vieux, le fer qui est le plus jeune, le feu qui tient le rang moyen.

» Le feu déploya sa rage, la flamme s'élança insolente et grandit avec orgueil; elle répandit l'horreur. Les terres furent brûlées, les marais furent brûlés, dans cette grande année de stérilité, dans cet été fatal qui dévora d'un feu indélébile (1) tous les êtres de la nature. Alors le fer chercha un refuge où il pût se cacher. »

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer et dit: « Où le fer s'est-il caché, où a-t-il trouvé un refuge, dans cette grande année de stérilité, dans cet été fatal qui dévora tous les êtres de la nature ? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répondit : « Alors le fer se cacha, le fer trouva un refuge dans l'extrémité d'un long nuage, dans la cime d'un chêne dépouillé de ses branches, dans le sein naissant d'une jeune fille.

» Il y avait là quatre vierges, trois fiancées, aux mamelles gonflées et souffrantes. Elles répandirent leur lait sur la terre : la première un lait noir, la seconde un lait blanc, la troisième un lait rouge.

» De la vierge au lait noir naquit le fer flexible, de la vierge au lait blanc naquit le fer fragile, de la vierge au lait rouge naquit l'acier (2).

» Ensuite le fer se cacha pendant deux ans dans un vaste marais, sur la cime d'un rocher où les cygnes déposaient leurs œufs, où le canard faisait éclore ses petits. Et le loup s'élança à travers le

marais, et l'ours se précipita dans la plaine stérile, et ils soulevèrent la terre qui recélait le fer.

» Un dieu visita cette route, et il vit le sable noir que le loup avait soulevé, que l'ours avait foulé sous ses pieds, et il dit : « Malheur à toi, misérable fer, un triste destin te menace, dans ton abjecte demeure, sous les pieds du loup, sous les traces de l'ours !

» Et de ce jour le fer fut tiré du marais, purgé du limon de la terre, séché de l'humidité de l'eau.

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer et dit : « C'est donc là l'origine du fer, c'est donc là l'origine de l'acier ? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Non, ce n'est point encore là l'origine du fer. Le fer ne peut naître sans le feu dévorant, il ne peut durcir sans le concours de l'eau.

» Il fut porté dans l'atelier de l'ouvrier, dans la forge d'Ilmarinnen ; et le grand ouvrier, le forgeron éternel dit : « Si je te mets au feu, si je te place au foyer de ma forge, tu deviendras plus arrogant, tu grandiras, tu répandras l'épouvante, tu tueras ton frère, tu égorgeras le fils de ta mère. »

» Alors le fer, au foyer de la forge, sous les coups du marteau, jura ce serment : « J'ai des arbres à déchirer, des cœurs de pierre à dévorer ; non, je ne tuerai point mon frère ; non, je n'égorgerai point le fils de ma mère. »

» Et l'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel jeta le fer au cœur du foyer ardent, et il l'amol-

lit sur l'enclume; mais avant de le tremper dans l'eau, il éprouva avec la langue, il goûta avec le palais les sucs créateurs de l'acier, l'eau qui durcit le fer, et il dit :

« Cette eau est impuissante à créer l'acier, à durcir le fer; ò Mehilainen (3), oiseau ami, vole ici sur tes ailes légères, traverse les neuf mers qui nous séparent et la moitié de la dixième (4); vole à travers les marais, les terres, les détroits de l'océan; apporte du miel sur tes plumes, sur ta langue, du miel de sept tiges de gazon, de six pistils de fleurs, pour l'acier que je veux fabriquer, pour le fer que je veux durcir. »

» Herhilainen, l'oiseau d'Hiisi, prit son essor, et il rôde autour de la maison, et il regarde sous l'ouverture de l'avant-toit, pendant que l'acier était préparé, que le fer était trempé.

» Il apporta le venin du sang, les noirs sucs d'un ver que ses yeux de lézard avaient vu ramper, le poison caché du crapaud, et il les donna pour l'acier qui était préparé, pour le fer qu'on allait tremper.

» Alors l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, crut que l'oiseau avait apporté le miel et les doux sucs qu'il avait demandés, et il dit : « Voilà qui est bon pour préparer l'acier, voilà qui est bon pour tremper le fer! »

» Un instant passe, un instant rapide. Tout à coup le fer frémit de rage; il gronde, il s'agite, il oublie son serment, il mange comme un chien la foi qu'il a jurée, et il tue son frère, il égorge le fils de

sa mère, se plonge dans la chair, mord le genou, sévit avec tant de fureur que le sang coule, coule et déborde en vastes torrents (5).

Le vieillard rugit des profondeurs du foyer, sa barbe se hérisse avec bruit, il secoue la tête et dit :

» Maintenant, maintenant je connais l'origine du fer et sa fatale destinée. Malheur à toi, fer misérable, malheur à toi, scorie impure ! Te crois-tu donc si grand, si superbe, parce que tu as outragé ta nature, parce que tu as déchiré ta race ?

« Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu étais eau stagnante, que tu reposais dans la fange du marais, du vaste marais, sur l'immense cime du rocher.

« Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu fus tiré du marais, purgé du limon de la terre, séché de l'humidité de l'eau. »

» Tu n'étais pas si grand, tu n'étais ni grand ni petit, alors que tu bouillonnais, vile scorie, et que tu jurais ton serment au centre du foyer, sous les coups du marteau.

» Ton cœur est devenu mauvais, la douleur t'a corrompu ; misérable, tu as violé ton serment, tu as mangé comme un chien la foi que tu avais jurée.

» Qui t'a poussé à ce crime ? Qui t'a persuadé ce forfait ? Est-ce ton père, est-ce ta mère, est-ce l'aîné de tes frères, la plus jeune de tes sœurs, ou quelque autre de tes parents ? Non, ce n'est point ton père, non, ce n'est point ta mère, ni l'aîné de tes

frères, ni la plus jeune de tes sœurs, ni quelqu'autre de tes parents (6).

» C'est toi seul qui as fait le mal, toi seul qui as fait le crime de Kalma (7).

» Viens maintenant contempler ton ouvrage, viens réparer le mal que tu as commis, avant que je le raconte à ta mère, à ta vieille mère. Quelle douleur pour une mère, quand son fils fait le mal, quand la vie de son fils est souillée par le crime!

» Quel homme, quel héros pourra fermer la bouche du sang, arrêter le torrent qui coule?

» Si cet homme n'est point en moi, si ce héros n'est point dans le fils de Ukko, Lempo a de grosses mains, des doigts épais, ils pourront fermer la bouche du sang, arrêter le torrent qui roule.

» Approche ton gros doigt de la plaie, ô Lempo, presse-la de ton pouce épais, afin de fermer le vaste trou, de mettre une cloison à la porte fatale!

» Arrête, ô sang, suspends ta course, enchaîne ton rapide torrent; ô sang, fixe-toi comme un mur, élève ton fleuve comme une haie, dresse-toi comme un glaive dans la mer, comme le carex dans la mousse, comme la pierre aux limites du champ, comme le pin dans la forêt!

» Mais si la rage te précipite, élance-toi dans les chairs, parcours les os, il est meilleur pour toi, pour toi il est plus beau de courir dans les chairs, d'inonder les veines, de bouillonner dans les os, que de couler sur la terre et d'être souillé par la poussière.

» Ta place est dans le cœur, ton siége sous le poumon. Retournes-y, ô sang, retournes-y sans plus tarder! Cesse, ô bien-aimé, cesse de couler et de répandre ta pourpre. Mais si tu ne veux point t'arrêter, souviens-toi que la cataracte de Tyrian suspendit sa course, que le fleuve de Juortunan (8) arrêta ses ondes, que la mer et les cieux furent desséchés dans la grande année de stérilité, dans l'année du feu inextinguible.

» Mais si ce n'est assez pour te persuader, je connais encore un moyen. Je prendrai un vase d'Iliisi, une chaudière d'Helvetti (9) où l'on réchauffe le sang, où on le fait cuire, afin qu'il ne puisse plus couler sur la terre, ni s'enfuir en torrents.

Alors le vieillard saisit l'extrémité des veines, il les compte et il dit : « Elle est belle, la déesse des veines Suonetar, la déesse bienfaisante! Elle file merveilleusement les veines avec son beau fuseau, sa quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chairs, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines (10).

» O fils de Tuonen, enfant aux joues de rose, tourne le fil rouge contre ta cuisse gauche, sous ta main droite, afin de nouer l'extrémité des veines!

Ainsi l'opération fut faite, et le vieillard envoya son fils préparer encore un remède, un remède exprimé des feuilles du gazon, du calice de cent fleurs, venues des contrées étrangères, car dans ces froi-

des régions, nous n'avons pas vu tous les gazons verdir, toutes les fleurs s'épanouir (11). »

L'enfant revint avec le remède et le déposa entre les mains du vieillard.

Et le vieillard l'appliqua à Wäinämöinen. Il oignit la blessure au dessus, il l'oignit au dessous, il l'oignit au milieu, et il dit :

» Que le secours vienne de Jumala, qu'il vienne des mères des éléments (12)! Conserve-nous, ô bon créateur, sois-nous propice, dieu plein de douceur; ne permets point que nous soyons accablés par les maux du corps, ni brisés par ses douleurs!

» O glorieux Jumala, prépare ton char, attèle tes coursiers, monte sur ton siége splendide, et vole à travers les os, les membres, les chairs blessées, les veines déliées! Fais couler l'argent dans le vide des os, fais couler l'or dans les blessures des veines : que là où la chair a été brisée, de nouvelles chairs renaissent; que là où les os ont été brisés, de nouveaux os renaissent; que les veines détachées soient renouées; que le sang qui dévie dans son cours soit ramené dans son lit; que partout où une plaie a été faite la santé revienne belle et entière! »

Le vieillard dit, et il enveloppa d'un riche tissu de soie le genou du héros, le doigt du pied de Wäinämöinen, et il dit encore :

» Que cet appareil soit l'appareil du Créateur, que ces liens soient la chair du Seigneur (Her-

ran) (13), pour le genou de ce grand héros, pour le doigt épais de son pied ! »

Quand tous les remèdes furent appliqués, les remèdes infaillibles, quand le genou fut enveloppé du tissu de soie, Wäinämöinen, brisé par la douleur, tomba presque évanoui.

Mais le vieillard chassa les noires douleurs vers le milieu de la colline des tourments, au sommet de la montagne des maladies, pour y dévorer d'autres souffrances, pour y déchirer le flanc des rochers (14).

Et le vieux Wäinämöinen sentit la puissance du remède, et soudain sa blessure fut guérie. Les chairs reparurent plus belles : brillantes au dessous, sans douleur au milieu, libres de toute plaie sur les côtés, et au dessus, riches d'une santé plus solide, plus parfaite que jamais.

Et il éleva vers le ciel la voix de sa reconnaissance, et il dit :

« C'est de là que vient toute grâce, c'est de là que descendent les signes connus, les signes des cieux et du créateur tout-puissant. Jumala s'est révélé à moi, il m'a sauvé la vie, il m'a donné son secours dans ces douleurs immenses, dans ces cruels ravages du fer, dans ces coups fatals de l'acier. »

CINQUIEME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen reprend la route de son pays. Il attèle son coursier à son traîneau, se place sur le siége, et fait siffler sur les flancs du noble animal son fouet orné de perles.

Le coursier vole, dévore l'espace, emporte le traîneau, consume la route, et la solive de bouleau crie, et le siége d'or gémit (1).

Il s'élance comme la foudre à travers les plaines de Wäinälän, les champs de Kalewala.

Et Wäinämöinen dit : « Dévore, ô loup, opprime, ô maladie, le sorcier lapon qui avait dit que je ne verrais plus du vivant de mes yeux, aux splendeurs de la lune, ces plaines de Wäinälän, ces champs de Kalewala ! »

Alors le vieux Wäinämöinen éleva sa voix pour les enchantements.

Soudain un pin à la cime de feu, aux rameaux d'or, surgit de la terre.

Il grandit jusqu'au ciel, étendit ses branches dans les airs, et déploya au loin son ombre.

Wäinämöinen continua ses enchantements.

Et la lune vint se poser sur la cime d'or du pin, et les Otawa se répandirent dans ses rameaux.

Et puis il s'avança rapide comme l'éclair vers sa demeure chérie. Sa tête est penchée, la tristesse l'accable, parce qu'il a engagé l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, pour prix de sa délivrance, à la sombre Pohjola, à la triste Sariola.

Ilmarinnen vint à sa rencontre.

« O vieux Wäinämöinen, pourquoi es-tu triste, pourquoi portes-tu la tête penchée? (2) »

Le vieux Wäinämöinen dit : « O ouvrier Ilmarinnen, frère chéri, fils de ma mère, va chercher une jeune vierge, va voir une tête ornée d'une belle chevelure, dans la sombre Pohjola, dans la triste Sariola. Oui, il est dans ces régions glacées une jeune fille sans pitié pour les jeunes hommes, sans estime pour les héros. La moitié de Pohjola, la célèbre, car sa beauté est merveilleuse (3) la blancheur de ses os brille à travers ses chairs transparentes, et l'ivoire de ses os est si clair qu'on y voit couler la moëlle. Si tu peux forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, la belle jeune fille sera tienne. »

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « Tu m'as donc sacrifié à la sombre Pohjola pour délivrer ta tête, pour

sauver ta vie! Non, jamais je n'irai dans ces régions ténébreuses qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros. »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « O Ilmarinnen, viens voir le pin qui s'est élevé jusqu'au ciel, le pin qui agite sa cime parmi les nuages, étend ses rameaux dans l'air, déroule au loin son ombre. Vois quelles merveilles le couronnent : la nouvelle lune repose sur son faîte d'or, les Otawa se jouent à travers ses branches. »

Et ils allèrent pour voir le pin.

Et le vieux Wäinämöinen dit : « Ilmarinnen, mon frère, monte jusqu'à la cime d'or, pour y prendre la lune et les Otawa. »

Ilmarinnen s'élança sur l'arbre sublime, et monta jusqu'à la cime d'or.

Alors le vieux Wäinämöinen éleva sa voix pour les enchantements.

Et soudain le vent commença à souffler, et l'air fut troublé par la tempête.

Et Wäinämöinen dit : « Porte-le, ô vent, souffle du printemps, jette-le dans une barque, et conduis-le jusqu'à la sombre Pohjola. »

Et le vent porta Ilmarinnen, et le souffle du printemps le jeta dans une barque, et ils le conduisirent jusqu'à la sombre Pohjola.

Déjà Ilmarinnen touche aux régions ténébreuses. Il a volé sur la route de l'air, dans le char du souffle du printemps, porté par les étoiles, par-dessus la lune et le soleil, et il s'est abattu dans la cour

de Pohjola, dans la voie du bain (4) de Sariola. Les chiens ne l'ont point entendu, ceux qui aboient n'ont point été éveillés de leur sommeil.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, vint dans la cour et dit : « Quel homme es-tu, quel héros, toi qui viens sur la route de l'air, dans le char du souffle du printemps, et dont l'arrivée n'éveille ni les chiens qui aboient, ni les queues de laine qui murmurent? (5) »

Ilmarinnen dit : « Je ne suis point venu ici, je n'ai point abordé à ces régions inconnues, pour y être dévoré par les chiens, pour y être poursuivi par les queues de laine. »

Et l'hôtesse de Pohjola interrogea l'étranger.

« N'aurais-tu pas rencontré par hasard sur ton chemin l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel? »

Ilmarinnen répondit : « C'est moi-même qui suis l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, rentre aussitôt dans sa maison, et dit à sa fille :

« Ma fille, ma plus jeune fille, ma fille chérie, revêts aujourd'hui tes habits les plus précieux, déploie tes plus éblouissantes parures, car Ilmarinnen vient d'arriver, Ilmarinnen, le forgeron éternel ; il vient pour forger le sampo au couvercle orné de mille couleurs. »

Alors la belle vierge de Pohja, l'honneur de la terre, la gloire de l'onde, monta au garde-meuble

bâti sur la colline (6). Là se trouvaient trois chambres, dont la plus vaste appartenait à sa mère. On y voyait une quantité d'arches et de coffres pleins. La jeune fille ouvrit le plus beau. Elle y trouva six ceintures d'or et cinq tuniques de laine. Elle prit les plus précieuses et s'en revêtit.

Cependant l'hôtesse de Pohjola conduisit l'ouvrier Ilmarinnen dans sa demeure : là elle lui donna à manger, lui versa à boire ; et quand l'étranger eut commencé à s'assoupir, quand la fatigue le pressa au sommeil, elle le conduisit à sa couche, et plaça auprès de lui la jeune fille (7).

Et elle dit : « Ouvrier Ilmarinnen, es-tu assez puissant pour forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semences d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé ? Je te donnerai pour prix de ton travail la belle jeune fille. »

Ilmarinnen répondit : « Oui, je puis forger un sampo au couvercle orné de mille couleurs, un sampo de plumes de cygne, de toison légère, de semence d'orge, de parcelles d'un fuseau brisé. Car c'est moi qui ai forgé le ciel, c'est mon marteau qui a fait le couvercle de l'air, alors que rien n'était encore, que nul lien n'existait (8). »

L'ouvrier Ilmarinnen s'en va donc pour forger le sampo. Il cherche d'abord un atelier et les instruments qui lui sont nécessaires. Mais Pohjola ne possède point d'atelier, Pimentala (9) n'a ni soufflet, ni foyer, ni enclume, ni marteau.

Ilmarinnen dit : « De pareils obstacles tourmentent les femmes, et les hommes lâches en perdent le courage. Mais ils ne peuvent rien sur le héros ! »

Et il cherche de nouveau un lieu pour son labeur, un lieu propre à établir sa forge. Il cherche sur la colline de pierre de Pohjola, sur sa montagne de fer, sur son roc d'acier.

Enfin il trouve une petite place.

Là il bâtit sa forge, déploie ses soufflets, fixe son enclume.

Des serviteurs gagés se mettent à l'œuvre. Ils soufflent, soufflent sans relâche, un jour, deux jours, presque trois jours. La poussière couvre leurs épaules, la cendre souille leurs têtes, tout leur corps est noirci d'épais charbon.

Enfin, le troisième jour, Ilmarinnen plonge son regard entre les soufflet, jusque dans les profondeurs de la fournaise.

« Le sampo est-il prêt? le couvercle a-t-il revêtu ses couleurs ? »

Le sampo n'est pas encore prêt, le couvercle n'a pas encore revêtu ses couleurs.

Ilmarinnen ordonne aux vents de se déchaîner et de souffler comme la tempête.

Itä souffle, Läusi souffle, Etelä souffle, Pohjanen souffle (10). Toute leur puissance se déploie. Ils soufflent un jour, deux jours, presque trois jours.

Ilmarinnen plonge une seconde fois son regard

entre les soufflets jusque dans les profondeurs de la fournaise.

Alors le sampo secoua son enveloppe de flammes, et surgit de l'abîme brûlant.

L'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel, fait retentir l'atelier du bruit de son marteau. Il frappe, il frappe avec gloire. Tant que dure le jour, il travaille le sampo, il élabore le couvercle, mais la nuit, il la donne à l'amour de la jeune fille et s'efforce de gagner son cœur.

Et il acheva le samp , et il orna son couvercle; mais la jeune fille resta froide. Ilmarinnen ne put gagner son cœur.

Le sampo, le nouveau sampo commença dès l'aurore à broyer le grain. Il en broya une arche pour la nourriture du jour, une arche pour être vendue, une arche pour conserver (11).

Et la vieille de Pohja fut transportée de joie, et elle prit le sampo, et elle le cacha dans les entrailles de la montagne d'airain, dans la colline de pierre de Pohjola, derrière neuf cloisons. Elle enfonça un de ses pieds dans les profondeurs de la terre, un autre dans l'abîme de l'eau, un troisième dans le tertre où était bâtie sa demeure.

Mais Ilmarinnen s'en allait triste, la tête penchée; car il pensait dans son cœur comment il pourrait supporter le séjour de Pohjola.

La vieille hôtesse lui dit : « Ilmarinnen, ton désir soupire-t-il après ta première patrie, après la maison où tu veux mourir? »

Ilmarinnen répondit : « Mon désir soupire après ma première patrie, après la maison où je veux mourir ! »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, donna à manger au héros et lui versa à boire : puis elle le fit asseoir au gouvernail de sa barque, commanda au vent de souffler, et l'ouvrier Ilmarinnen retourna dans son pays, dans sa maison d'or, dans la terre où ses pères étaient nés.

Le vieux Wäinämöinen interrogea l'ouvrier : « Ilmarinnen, frère chéri, fils de ma mère, tu as donc achevé le sampo, tu as donc orné son couvercle de mille couleurs ? »

Ilmarinnen répondit : « Déjà le sampo au couvercle orné de mille couleurs a commencé à broyer le grain. Il a commencé dès l'aurore, et il en a broyé une arche pour la nourriture du jour, une arche pour être vendue, une arche pour conserver. »

SIXIEME RUNA.

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli se prépare au voyage : il veut aller aux foyers des enfants de Pohja, aux champs des fils des Lapons.

Pendant l'été il ferre son cheval, pendant l'hiver il a forgé les fers. Il attèle à son traîneau son coursier de feu et s'élance sur la plaine enflammée. La sueur ruissèle du joug, la graisse coule de l'extrémité du collier.

Alors Lemmikainen dit : « O ma mère, ô femme vénérable, si tu voulais laver mon linge dans la noire sanie d'un serpent (1), et le faire sécher aux feux de l'été, j'irais moi aussi demander la vierge des froides demeures, la jeune fille de Pimentala. »

La mère, la femme vénérable s'efforce de détourner Lemmikainen de son dessein. « Ne pars point,

mon fils, si ton esprit n'est riche de science, s'il n'est habile en plusieurs arts; ne va point aux foyers des enfants de Pohja, aux champs des fils des Lapons. Là le Lapon te saisira par ses enchantements, Turyalainen (2) enfoncera ta tête dans la fange, tes bras dans les tisons ardents, tes poings dans la cendre chaude. »

Lemmikainen dit : « Déjà les sorciers m'ont saisi par leurs enchantements, déjà les serpents m'ont fasciné. Trois Lapons, dans une nuit d'été, sur une pierre fixée en terre, trois Lapons nus m'ont berné. Mais ils n'ont pu sur moi que ce que peut la hache sur le roc, la tarière dans la montagne, le cylindre sur la glace, Tuoni (3) dans une chambre déserte.

« Si je veux me comparer à ces hommes, si je veux m'égaler à eux, c'est moi qui saisirai le Lapon par mes enchantements, moi qui écraserai Turyalainen, moi qui lui plongerai les mains dans la chaudière de Kalma, les poings dans l'air dur, qui le ferai danser sur les genoux dans la boue, qui briserai avec ses os la croûte de la glace. Mes enchantements mutileront ses épaules, déchireront ses lèvres, couperont en deux parties le col de sa tunique, rompront la force de sa poitrine. »

La mère, la femme vénérable s'efforce encore de détourner Lemmikainen de son projet.

« Non, mon fils, ne va point demander la vierge de Pohjola. Le malheur atteint toujours Lemmikainen, les maux menacent toujours mon pauvre

enfant. Non, tu n'es point aussi habile enchanteur que les fils de Pohja, tu ne connais point la langue de Turya (4), tu ne peux enchanter un Lapon. »

Mais déjà le joyeux Lemmikainen promène le peigne sur sa chevelure, il la nettoie, la rend douce et luisante, et se dispose à partir pour Pohjola.

Il dépose le peigne sur la poutre, secoue les scories de sa tête sur le foyer et dit : « Le malheur atteindra Lemmikainen, les maux menaceront ton pauvre enfant, quand ce peigne aura été rougi par le sang, quand le sang aura coulé de ma chevelure ! »

Et il partit contre la défense de sa mère, contre l'avis de sa vénérable tutrice.

Mais quel asile abritera le héros? se réfugiera-t-il auprès de la porte, sous la poutre, sur le seuil de la chambre, ou aux barrières les plus éloignées?

Non, ces lieux ne sont point sûrs.

Quel asile abritera le héros? Il montera à la source du fleuve de feu, dans le tourbillon de la cataracte sacrée (5).

Là il se cache et revêt son armure. Une cuirasse de fer couvre sa poitrine, une ceinture d'acier entoure ses reins (6).

Et il dit : « L'homme est plus solide sous la cuirasse de fer, il est plus dur sous la ceinture d'acier. Dans ces vallées de sorciers, dans ces régions d'hommes pleins d'astuce, il ne craint ni les faibles ni les forts. »

Et il frappa son coursier rapide, et il fit siffler son fouet orné de perles.

Le coursier vole, dévore l'espace, emporte le traîneau, consume la route.

Il marche un jour, deux jours, presque trois jours.

Un village apparaît au loin. Lemmikainen part comme la foudre, et suit la route qui conduit à l'habitation inférieure.

Il s'arrête sur le seuil, derrière le pilier du toit, et dit : « Est-il quelqu'un dans cette habitation qui puisse délier le collier de mon cheval, enlever le timon de mon traîneau, détacher son luoki? (7) »

Un enfant assis sur le pavé répondit : « Il n'est personne dans cette habitation qui puisse délier le collier de ton cheval, enlever le timon de ton traîneau, détacher son luoki. »

L'insouciant Lemmikainen poursuit sa route.

Il frappe son coursier rapide, fait siffler son fouet orné de perles, et suit la route qui conduit à l'habitation du milieu.

Il s'arrête sur le seuil, derrière le pilier du toit, et dit : « Est-il quelqu'un dans cette habitation qui puisse délier le collier de mon cheval, enlever le timon de mon traîneau, détacher son luoki? »

Une vieille bavardait au fond du foyer. Elle répondit : « Oui, sans doute, tu trouveras ici quelqu'un qui pourra délier le collier de ton cheval, enlever le timon de ton traîneau, détacher son luoki. Il est ici dix hommes, cent, si tu veux, qui te donneront un traîneau et un cheval, et qui sauront t'emporter à travers les lacs et les mers, au

foyer d'une autre hospitalité. Tu marcheras comme le coq par la route de Kujaha (8), à la demeure des poules, tu marcheras sur les ongles jusqu'au seuil, et tu monteras l'échelle oblique jusqu'au pavé du vestibule. »

L'insouciant Lemmikainen dit : « Cette vieille mérite d'être châtiée, on devrait faire sentir le bâton à ce menton crochu ! »

Et il frappa son coursier rapide, fit siffler son fouet orné de perles, et partit comme la foudre, suivant la route qui conduisait à l'habitation supérieure.

Quand il fut arrivé dans l'enceinte, il frappa la terre de son fouet : la poussière jaillit, et de son tourbillon surgit un jeune garçon qui délia le collier du cheval, enleva le timon du traîneau, détacha son luoki. »

Alors le joyeux Lemmikainen prêta l'oreille, et à travers la mousse des murs (9) il entendit chanter des runas.

Et il entra dans la chambre, mais si doucement, si doucement, que les chiens ne l'entendirent point, que ceux qui aboient ne furent point éveillés de leur sommeil.

La maison était pleine d'hommes à la libre parole : des hommes vêtus de longues robes sur les bancs, des chanteurs sur le pavé, des runoia sous les portes largement ouvertes, des joueurs d'instruments autour des murs, et sur le siége principal, auprès du foyer, des sorciers.

Ils chantèrent un chant de Laponie, ils vociférèrent un chant d'Hiisi.

Et l'hôtesse de Pohjola s'agitant sur le pavé, au milieu de la chambre, dit : « Il y avait là un chien, Rakki (10), à la peau de fer, un chien qui dévore la chair, qui ronge les os, qui boit le sang cru. — Quel homme es-tu donc, quel héros, toi que les chiens n'ont point entendu venir, toi qui n'as point éveillé de leur sommeil ceux qui aboient ? »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Je ne suis point venu ici sans puissance, sans l'art magique de mon père ; je ne suis point venu ici, orphelin, pour être dévoré par les loups, pour être broyé par la dent des hommes sauvages. »

Et le joyeux Lemmikainen commença lui-même les enchantements.

Il chanta, et les chanteurs les plus habiles ne firent plus entendre qu'une voix ridicule : leurs mains se couvrirent de gants de pierre, des masses de pierre firent fléchir leur dos, un chapeau de pierre écrasa leur tête, des colliers de pierre couronnèrent leur cou.

Ainsi furent bernés les chanteurs les plus fameux, les plus sages des runoia.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes furent jetés dans un traîneau tiré par un chat décoloré, et le chat, dans sa course rapide, les emporta jusqu'aux limites extrêmes de Pohjola, jusqu'aux vastes déserts de Laponie, où le sabot du cheval ne retentit jamais, où le fils de la cavale n'a point de pâturages.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes se précipitèrent dans le large golfe de Laponie (11), dans le détroit qui dévore les héros, dans ces flots où les sorciers boivent et éteignent la soif de leur gorge enflammée.

Lemmikainen chanta encore : et les hommes roulèrent dans le fleuve impétueux de Rutya (12), dans le gouffre fatal où les arbres sont dévorés comme une proie, où les pins tombent avec leurs racines, où les sapins sont engloutis avec leur couronne.

Ainsi, par ses enchantements, le joyeux Lemmikainen berna les jeunes gens, les vieillards et les hommes mûrs. Un seul fut épargné, le vieux Ulappala, l'aveugle de quatre-vingts ans.

Et le vieillard dit à Lemmikainen : « Joyeux fils de Lempi, tu as enchanté les jeunes gens, les vieillards et les hommes mûrs ; pourquoi ne m'as-tu pas enchanté, moi ? »

Lemmikainen répondit : « Je ne t'ai pas enchanté, parce qu'aux jours de ta jeunesse tu as violé ta mère, parce que tu as opprimé sous l'inceste ta vénérable tutrice, parce que tu as pollué tes cavales, volant à leur poursuite parmi les vastes marais, à travers le nombril de la terre, où le limon enfle ses eaux immondes. »

Le vieux Ulappala, l'aveugle de quatre-vingts ans, frémit de colère : il sortit de la maison et courut aux bords du fleuve de Tuoni.

Là il épie Kaukomieli, là il attend Lemmikainen.

SEPTIÈME RUNA.

Alors Lemmikainen dit : « O vieille femme, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse, je la traiterai bien : quand je mangerai, elle s'appuiera sur mon sein ; quand je marcherai, je la porterai dans mes bras; quand je m'arrêterai, je la soutiendrai sur mes épaules; quand je dormirai, elle reposera à mes côtés (1). »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, lorsque, chaussé de tes suksi (2), tu auras franchi les champs d'Hiisi, et que tu te seras emparé de son Elan. »

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli, fabrique aussitôt des suksi et les revêt de peau. Il coupe ensuite deux longs bâtons.

Et il dit : « Il n'est point d'animal dans la forêt,

d'animal à quatre pieds, que je ne force facilement à la course avec ces suksi du fils de Kalewala (3), ces suksi travaillés par Lemmikainen ! »

Hiisi entendit ces paroles.

Soudain le Jumala infernal (4) se mit à l'œuvre et créa un Elan. Sa tête fut faite de gazon, ses pieds de saule, ses jambes des pieux d'une haie, son dos de longues perches, ses oreilles de feuilles de nénuphar, sa peau d'écorce de sapin, sa chair de racines pourries, ses yeux de coquilles à perles (5).

Hiisi passa sur le dos de l'animal une main caressante et lui dit :

« Prends ta course, Elan d'Hiisi, agite tes pieds, bête superbe, renne que j'ai créée, hâte-toi ; vole aux lieux où naissent les rennes, aux lieux qu'habitent les fils des Lapons ! »

Et l'Elan d'Hiisi prit sa course, la bête superbe s'élança vers les demeures de Pohja, vers les champs des Lapons.

Là il enfonça de son pied la porte d'une Kota (6), enleva la chaudière du feu, jeta les viandes cuites dans les cendres, renversa le Liemi, et continua sa course rapide.

Les fils des Lapons pleurent, les chiens aboient, les femmes rient.

Alors l'homme joyeux arriva, le bon Kaukomeli dit : Jeunes filles, pourquoi pleurez-vous? femmes, pourquoi riez-vous? chiens, pourquoi aboyez-vous?»

« L'Elan d'Hiisi a pris sa course, la bête superbe s'est élancée, et elle a enfoncé de son pied la porte

de la Kota, et elle a enlevé la chaudière du feu, et elle a jeté les viandes cuites dans les cendres, et elle a renversé le Liémi, et elle a continué sa course rapide. »

Alors l'homme joyeux lança sur la neige son Suksi gauche : il était glissant comme s'il eût été frotté de beurre; l'autre, rapide comme le faucon, vint se joindre à lui.

Lemmikainen prit ensuite les deux bâtons et les fixa de chaque côté des Suksi. L'un de ces deux bâtons était du prix de cent Marka (7), l'autre avait coûté un renard à la peau dorée.

Il fit un pas, on ne le vit plus, il fit un autre pas, on ne l'entendit plus, il fit un troisième pas, il atteignit l'Elan d'Hiisi (8).

Alors il tressa une chaîne d'écorce de bouleau, et planta une haie de branches de chêne.

« Arrête ici, Elan d'Hiisi, renne, bondis dans cette enceinte. »

Et il passa sur son dos une main caressante, et il frotta doucement sa peau.

« Ah! qu'il ferait bon dormir ici, et avoir auprès de soi la jeune fille! »

Mais voici que l'Elan d'Hiisi frémit de rage : il frappa la terre du pied, brisa les liens de bouleau, renversa la haie de chêne et prit la fuite.

Alors l'homme joyeux fait encore un pas ; son Suksi gauche se brise à la courroie, son Suksi droit se brise au talon ; un de ses bâtons se brise à la poignée, l'autre se brise à la pointe de fer.

L'Elan d'Hiisi continue sa course, sa tête disparaît dans le lointain ; l'œil ne peut plus le voir, l'oreille ne peut plus l'entendre.

Le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli avise à un autre moyen d'accomplir son œuvre.

« Irai-je encore lentement sur mes Suksi ? Avancerai-je encore à pas timides ? Non, c'est au faible à marcher lentement, c'est à l'infirme à s'appuyer sur un bâton. Je mettrai de côté mes chaussures de paille, pour prendre mes chaussures d'hiver (9), et j'irai jusqu'à Metsala, vers les vierges de la forêt, les vierges bleues (10), jusqu'à la haie du champ d'ifs. »

« Mes Suksi d'or sont brisés. Je prendrai les Suksi légers d'Hiisi, les Suksi joyeux et bienfaisants de Lempo. Et je marcherai avec eux à travers les terres d'Hiisi, les terres de Lempo (11), jusqu'aux limites du désert, jusqu'à la forêt qui apparaît au loin.

» Là-bas un bois s'élève, là-bas à travers les arbres l'azur brille ; je veux aller dans ces régions, pour visiter les forêts des autres hommes, les sites déserts des héros lointains.

» Je prendrai mes trois chiens, mes cinq queues de laine, mes chiens au collier de sept anneaux, je les exhorterai, et je préparerai mes arcs rapides, et je parlerai à mes Suksi, car le Suksi est le frère du pied, l'arc est le compagnon de la main, de même que le päre (12), la flèche et le javelot de bois.

» O chien, vole comme un tourbillon, chien, rose du village, chasseur rapide dont la course est

entendue au loin! Suksi, rampe comme un serpent! La queue de mon chien est semblable au plus beau pin de la forêt, son œil à l'anneau d'argent du mors du coursier, sa dent à la faux de Wiro (13).

» O chien, le plus beau des chiens, cours, hâte-toi à travers les vastes plaines; vole à des régions étrangères, à la douce Metsala, à la prudente Tapiola (14).

» Si la tempête vient à fondre sur mon petit rakki, je t'invoque comme t'invoquait mon père, ô Tellervo, vierge de Tapio, ô Mielikki, vierge de la forêt; exhorte mon chien, conduis-le sur les traces de la bête, dans la vaste forêt, dans le désert d'or! Tourne vers mon arc l'odeur de la chair sauvage, vers mes armes la puissante vapeur; souffle-la de loin, de bien loin, jusqu'aux narines de mon chien, à travers le froid et la pluie, les ouragans et les tempêtes, afin qu'il s'élance sur la proie, dans la douce Metsala, dans la prudente Tapiola.

» Ainsi priait mon vieux père, lorsque son chien ne poursuivait plus la bête sauvage et désertait la route : Qui a gâté mon chien? qui a endurci ses narines? qui a vicié son odorat? Maintenant il n'aboie plus qu'au hasard, il ne suit plus les traces de la bête.

» Je connais l'origine du chien. C'est le vent qui lui a donné ses sens, c'est le souffle du printemps qui lui a donné ses membres. Une prostituée de Pohjola, une prostituée aveugle, la femme d'Ulap-

pala aux yeux fermés, s'était couchée le dos tourné au vent, le flanc à la tempête, un peu du côté de l'occident, un peu du côté du nord. Soudain le vent souleva ses vêtements de peau, le souffle du printemps souleva les bords de sa tunique, et le vent la rendit grosse, et le souffle du printemps la rendit féconde (15).

» Que porte-t-elle dans son sein ? Elle porte dans son sein un chien, sous sa rate un petit chien, sous son foie un petit animal de la terre.

» Qui donnera des bandes pour l'envelopper? Une vieille des bois, une femme sauvage. Elle dresse au nouveau-né un rude berceau, elle le tourmente dans la toile de lin, elle le berce dans un pli de son vêtement.

» O Penitar, belle femme, femme aveugle d'Ulappala, viens délivrer le nouveau-né ! viens au secours de ton fils ! La bouche du chien est fermée, sa langue captive ne peut aboyer ; brise le frein, ouvre sa bouche, desserre ses dents, délie sa langue ; qu'il s'élance contre la bête de la forêt, qu'il suive ses traces, sans s'écarter de sa route !

» Je vais maintenant, seul d'entre les hommes, chasser dans le bois désert ! Sois-moi propice, ô forêt solitaire, favorise ma course, ô douce Tapio ! Tempête de Dieu, dissipe tes nuages, éclaire ma route ! Prends-moi pour ton homme, ô forêt, pour ton héros, ô Tapio, et toi, désert, confie-moi tes traits !

» Chante, ô forêt, Kantele (16), éveille les coucous, afin que l'or prête l'oreille, que l'argent me révèle tout mystère (17), sous la cime radieuse du pin, sous le beau genévrier.

» Ma puissance est faible, la fortune m'a trahi, mes suksi sont brisés. Et l'ennui s'est emparé de moi, l'ennui me dévore, parce qu'il n'est point ici d'échangeur d'or, point d'usurier qui prête de l'argent. La soirée est languissante quand elle est sans joie, le jour est long quand il s'écoule sans échange.

» Le grand Jumala, l'arbitre de la puissance, est-il donc irrité contre moi, puisqu'il ne donne plus ni distraction, ni joie à mon cœur? O Dieu, maître de la terre, apaise ton courroux, donne à ma vie de chasseur une proie à poursuivre, donne-la-moi, ô mon Dieu, moi qui t'invoque avec tant de ferveur, qui te prie avec ma bouche d'or!

» Pourquoi es-tu si avare, ô donateur suprême, pourquoi ne veux-tu rien me promettre, ô puissant Jumala? Est-il de meilleur chasseur que moi, en est-il de plus saint? Nul n'a les sourcils aussi noirs, les cils des yeux aussi beaux, les pieds aussi légers.

» D'autres trompent, s'emparent de la proie par la ruse; moi, je veux affronter la fatigue, je veux conquérir au prix de mes efforts.

» Quelle révolution dans la douce Metsala! La première hôtesse de la forêt était belle à voir : sa gorge déployait ses trésors, ses bras étaient ornés

de bracelets d'or, ses doigts d'anneaux d'or, sa tête de couronnes d'or, ses cheveux de tresses d'or, ses oreilles de boucles d'or, son front de pierres précieuses. Maintenant l'hôtesse est horrible à voir : sa gorge est affreuse et repoussante, ses bras sont chargés de bracelets de broussailles, ses doigts d'anneaux de broussailles, sa tête de couronne de broussailles, ses oreilles de boucles de broussailles, son front de guirlandes de broussailles.

» Qu'est donc devenue l'hôtesse généreuse? Où habite la noble mère? Elle habite sous le toit du château de corne, à l'extrémité de la forêt.

» Hier j'ai dirigé ma course vers cette forêt. Là s'élèvent trois châteaux : un château de bois, un château d'ossements, un château de pierre (18). Six fenêtres d'or s'ouvrent dans chaque mur. J'ai regardé par ces fenêtres, et j'ai vu les vieilles qui livrent la proie aux chasseurs. Là est leur demeure.

» O Mielikki, hôtesse de la forêt, à la beauté resplendissante, revêts la parure de la fortune, la tunique du don. Ouvre l'arche remplie du miel de la haie fleurie, de la cime d'or de la colline. Apporte-moi l'olutta de la forêt, apporte-moi la mettä (19), je veux boire. — La forêt est riche d'olutta, riche de douce mettä.

» Frotte-toi les mains, frotte-toi l'extrémité des doigts, fais marcher l'or, fais rouler l'argent vers l'homme blanc, ô vierge de miel de Metsala, ô petite-fille de la forêt.

» Chante sur tes moelleux pipeaux, fais résonner

la corne de miel aux oreilles de la gracieuse hôtesse. Tu n'es point hôtesse, toi, si tu n'as pas cent servantes, cent esclaves, mille serviteurs gagés, pour paître ton troupeau, pour garder la foule de tes bêtes sauvages.

» O Mielikki, épouse du fils de la forêt, Tulikki, fille de Tapio, prends une verge de cormier, un fouet de genévrier, franchis la montagne de Tapio, et chasse tes bêtes sauvages vers les bords de la forêt, vers les vastes aho (20). Si quelqu'une refuse de courir, frappe-la par derrière ; si elle s'écarte de la route, frappe-la sur les yeux, traîne-la par les oreilles.

» Si quelque ruisseau se rencontre sur la route, jettes-y un pont de soie, une échelle de fil rouge.

» O vieillard à la barbe noire, roi splendide des bois, entoure la forêt de glaives, mets une lance dans la main des déserts, enveloppe-les de bandeaux de lin. Revêts de toile les peupliers, les sapins d'or, les vieux pins de ceintures d'airain, les jeunes pins de ceintures d'argent, les bouleaux de franges d'or. Renouvelle tes libéralités d'autrefois, aux jours où je saisissais la proie. Alors je vins dans le désert, je gravis la colline : et les rameaux des sapins brillaient comme la lune, et les cimes des pins brillaient comme le soleil ; les peupliers resplendissaient d'un merveilleux éclat, et le jeune enfant était beau comme l'astre des nuits, la jeune fille belle comme la lumière du jour.

» Ouvre la vaste enceinte, le dépôt d'ossements, prends la clef d'or, le marteau d'airain, ébranle les forêts et les déserts. Que tous les lieux où grandissent les bêtes sauvages se mettent en mouvement, afin qu'elles se précipitent vers le héros qui les poursuit et qui veut en faire sa proie.

» Dresse une haie d'or, une haie d'argent pour régler la course du troupeau. Si quelque bête prend la fuite et s'écarte de la route, exhausse la haie; si elle veut la franchir, exhausse-la encore; si elle veut se glisser par dessous, abaisse-la; si la bête reste fidèle à la voie, laisse la haie telle que tu l'auras faite.

» O petit-fils d'Hiisi, toi qui bondis sur ton coursier superbe, mets la selle sur son dos, prépare-le à la course! Prends tes éperons d'or, déchire ses flancs, et lance-le rapide dans la plaine.

» Brise la haie qui viendrait s'opposer à ton passage.

» Prends une verge de cinq aunes, un bouleau de trois aunes, et chasse devant toi tes bêtes sauvages. Si ces lieux en ont trop peu, amènes-en des pays lointains, du château de Tanika, du château d'Hiisi, vers le héros qui veut les poursuivre à la chasse (21), vers le héros qui t'adresse avec tant de confiance sa prière.

» O Mimerkki, hôtesse de la forêt, femme à la noble stature! ô vieillard à la barbe noire, roi splendide des bois, viens maintenant échanger mon or et mon argent: mon or est du même âge que la

lune, mon argent du même âge que le soleil. Mon père l'a conquis dans les combats. Il repose dans la bourse, il languit dans le tahnio (22), parce qu'il n'est personne qui veuille l'échanger.

» Viens prendre mon or, viens choisir mon argent ; mon or est brillant, le tien est velu (23)..... Étends de beaux tapis, afin que mon or ne touche point la terre, et qu'il ne soit point dispersé ! Je déposerai l'or dans tes mains, l'argent entre tes doigts. »

Le joyeux Lemmikainen dit, et il vola au loin sur les traces de l'élan d'Hiisi, et il s'empara du coursier, et il jeta sur son dos et sur son cou une chaîne qui arrêta sa course, et il passa sur sa peau une main caressante. »

Et il revint à Pohjola, et il dit : « J'ai volé au loin sur les traces de l'élan d'Hiisi, et j'ai pris le coursier. Maintenant, ô vieille, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, lorsque tu auras mis un frein au grand, au sombre cheval d'Hiisi, au cheval écumant qui porte un sabot d'airain, des crins de feu, une crinière de fer. »

Le joyeux Lemmikainen prit ses freins d'or, sa bride d'argent, et se précipita dans les champs d'Hiisi, à la recherche du grand cheval.

Il marche rapide, il vole sur ses pieds légers jusqu'au pré vert, jusqu'aux limites du champ sacré.

Là il cherche le cheval, son œil perçant parcourt l'espace. Il porte les freins dans sa ceinture, le joug sur son épaule.

Tout à coup son œil se tourna vers l'orient, sa tête vers le soleil, et il vit le cheval.

Il bondissait sur l'arène, entouré de jeunes poulains : le feu pétillait dans son poil, et la fumée s'élançait de sa crinière.

Alors le joyeux Lemmikainen dit : « O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, qui reposes aux bords de la nuée orageuse, ouvre les cieux, déchire l'air, jette de la neige sur la terre à la hauteur d'un bâton, et fait que le vent souffle dans la crinière du grand cheval, dans les jambes du superbe coursier, que la glace se dresse à la hauteur d'une aune, et couvre le front de l'animal sacré ! »

Ukko envoya la neige nouvelle, et il la fit monter à la hauteur de trois aunes autour des flancs du grand cheval ; il éleva ensuite la glace à la hauteur d'une aune, et en couvrit le front de l'animal sacré.

Alors le joyeux Lemmikainen s'avança pour voir le cheval de plus près, et il dit : « C'est d'Hiisi que ce cheval tire son origine, c'est de la montagne des étalons superbes. O coursier écumant d'Hiisi, coursier d'Hiisi à la peau sombre, avance ici ta bouche d'or, ta tête d'argent, vers mes freins d'or, vers mon joug d'airain. Je ne te ferai point de mal, je n'enchaînerai point ta course rapide.

Et il mit le frein au grand cheval, il imposa le

joug à sa tête puissante ; et il s'empara du coursier d'Hiisi, dans le pré vert, aux limites du champ sacré.

Et il monta sur son dos, et il fit siffler sur ses flancs son fouet orné de perles, et il se dirigea, rapide comme la foudre, vers sa rude belle-mère de Pohjola.

Là il dit : « J'ai mis le frein au grand cheval, j'ai fait plier sous le joug le coursier d'Hiisi, dans le pré vert, aux bords du champ sacré. J'ai pris aussi l'Elan d'Hiisi par-delà les frontières de ses plaines. Maintenant, ô vieille, donne-moi ta fille, ta jeune fille, pour épouse ! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je te donnerai ma fille, ma jeune fille, pour épouse, quand tu auras tué un cygne dans le fleuve noir de Tuoni, dans le tourbillon du fleuve sacré, avec un seul trait, d'un seul effort, d'un seul but. »

Le joyeux Lemmikainen prit son bel arc sous son bras, mit sur son dos son carquois rempli de flèches, et s'en alla au fleuve noir de Tuoni, au tourbillon du fleuve sacré.

Le vieux Ulappala, le vieillard aux yeux fermés, veillait auprès du fleuve, et il attendait, et il épiait s'il viendrait enfin, Lemmikainen.

Bientôt le beau, le gracieux héros apparaît sur l'autre rive.

Alors le vieillard élève sa voix d'enchanteur, et il fait surgir un serpent des ondes, un roseau fermé (24) qu'il envoie droit au cœur de Lemmikainen.

Lemmikainen dit : « J'ai mal fait de ne point demander à Kawe, ma mère, comment je devrais vivre dans ces jours de malheur ; j'ignore les douleurs de l'onde, j'ignore les plaies du roseau fermé. »

Le vieux Ulappala le poussa vers le fleuve et le jeta dans l'abîme. Là tomba Lemmikainen.

Déjà il roule emporté par le courant ; il descend jusqu'aux sombres demeures. Le fils de Tuoni frappe le héros de son glaive, et d'un seul coup il partage son corps en huit parties. De sa tête il fait un tertre de gazon, de ses pieds des rameaux de saule, de sa chair une racine pourrie, de ses yeux une plante de marais, de ses cheveux un faisceau de paille.

Telle fut la fin de Lemmikainen, telle fut la mort de l'audacieux amant.

HUITIEME RUNA.

La mère de Lemmikainen pleure, la vieille femme se lamente.

« Malheur à mon enfant infortuné, malheur à ma pomme d'or (1) ! car il reste bien longtemps dans sa demande en mariage, il reste bien longtemps dans les terres étrangères. »

Il y avait dans la demeure de Lemmikainen une femme jadis mariée, une hôtesse jadis achetée. Elle regarda vers le soir le peigne du héros, vers le matin l'extrémité du peigne ; elle en vit découler du sang en abondance (2).

Alors elle dit : « Sans doute ton enfant infortuné, ta belle pomme d'or, s'est perdu dans des sentiers déserts, car voici que le sang découle de son peigne par torrents. »

La mère de Lemmikainen regarda elle-même le peigne, et elle se mit de nouveau à pleurer, et elle dit : « Malheur à moi tous les jours de ma vie, malheur aux enfants de la mère infortunée! Oui, le malheur est tombé sur Lemmikainen, car le sang découle de son peigne par torrents. »

Soudain elle prit les ailes de l'alouette, les plumes du sirku (3), et elle s'éleva dans les airs, et vola jusqu'aux demeures de Pohjola.

« O hôtesse de Pohjola, où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai assez donné à manger au héros, je lui ai assez versé à boire, je l'ai reçu avec bonté, et je l'ai mis sur un coursier rapide comme la flamme. Peut-être s'est-il perdu sur la glace, peut-être est-il tombé dans l'eau? »

La mère de Lemmikainen dit : « Tu mens! où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai assez donné à manger au héros, je lui ai assez versé à boire, je l'ai reçu avec bonté : je l'ai placé à la poupe de ma barque, et je l'ai envoyé le long du fleuve. Peut-être est-il mort noyé, peut-être l'audacieux est-il enseveli sous les eaux? »

La mère de Lemmikainen dit : « Tu mens! où as-tu conduit Lemmikainen, où as-tu conduit mon infortuné fils? Dis la vérité sans détour, cesse de mentir; autrement le malheur tombera sur toi et tu mourras! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je l'ai envoyé après Hirvete (4), je l'ai envoyé prendre les Jalopeurat (5), je l'ai envoyé mettre un frein aux grands runat (6), je l'ai envoyé prendre le cygne sacré, et je ne sais maintenant quel destin le possède, quelle mort l'a saisi. — Il ne revient point demander ma fille, ma jeune fille, pour épouse. »

La mère se remet en route, elle cherche son fils perdu, elle l'appelle : l'hiver, elle marche sur ses suksi rapides; l'été, elle vogue dans sa barque légère. Hélas! elle ne sait, mère infortunée, elle qui a soigné son enfant dès son berceau, elle ne sait où sa chair se remue, où son sang coule, si c'est sur la terre, ou dans la mer, ou dans la grande forêt. Est-il sur la colline aux pins touffus, ou dans la plaine sablonneuse couverte de bruyère? Est-il dans les lacs sans bornes, ou dans les vastes marais?

La mère cherche son fils partout, partout elle l'appelle. Elle court comme le loup dans les grands bois, comme la loutre à travers les ondes, comme l'écureuil dans les rameaux du pin, comme la belette sur les raunio (7). Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères.

Un chemin s'offre à sa vue, la femme le salue : « O chemin créé par Dieu, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

Le chemin lui répond d'une voix aiguë : « Je n'ai point vu ton fils, je n'ai point entendu le bruit de

ses pas. Peut-être ton fils infortuné, ta pomme d'or, est-il dans les plaines de feu d'Hiisi, dans les flammes du mauvais génie, les bras dans les charbons, les poings dans la cendre brûlante (8). »

La mère cherche son fils, sa pomme d'or, son bâton d'argent. Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères. Hélas! ses recherches restent sans fruit.

La lune se lève devant elle, elle la salue: « O lune créée par Dieu, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

La lune répond avec sagesse : « Je n'ai point vu ton fils, je n'ai point entendu le bruit de ses pas. Peut-être ton fils infortuné est-il sur les frontières de la grande Pohjola, au milieu des régions de la vaste Laponie, dans un lac vide de poissons, comme la sœur du saumon, comme le frère des habitants de l'onde. »

La mère cherche son fils, sa pomme d'or, son bâton d'argent. Elle incline les branches des arbres, fouille les gazons, creuse jusqu'aux racines des bruyères, secoue la paille légère.

Le soleil montre son disque étincelant, elle le salue : « O soleil créé par Dieu, rayon émané de Jumala, as-tu vu mon fils, ma pomme d'or, mon bâton d'argent? »

Le soleil savait quelque chose, il répondit d'une douce voix : « Ton fils infortuné, ta pomme d'or, est au delà de neuf mers, au delà de la moitié de la dixième, dans le fleuve noir de

Tuoni, dans l'abîme de Manala. Il roule avec fracas au sein des ondes. Sa tête n'est plus qu'un tertre de gazon, ses pieds des rameaux de saule, sa chair une racine pourrie, ses yeux une plante de marais, ses cheveux un faisceau de paille. »

Alors la mère de Lemmikainen se dirigea vers l'atelier de l'ouvrier en fer.

« O ouvrier, mon frère, forge-moi un râteau aux dents longues de cent aunes, au manche long de deux cents aunes. »

Et elle prit le râteau de fer et elle s'élança dans l'espace. Des balayures forment ses ailes, un hoyau lui sert de queue. Le vent l'emporte. Elle franchit les neuf mers et la moitié de la dixième, elle franchit les terres bleues, les arbres rouges, les bois colorés par l'amour.

Enfin elle arrive au fleuve de Tuoni, à l'abîme de Manala. Là elle dit : « O soleil créé par Dieu, lumière émanée de Jumala, envoie d'abord un de tes rayons tièdes, puis un de tes rayons chauds, enfin un de tes rayons brûlants ; endors cette foule sauvage, assoupis le peuple de Manala ! »

Le soleil créé par Dieu, la lumière émanée de Jumala s'avança tel qu'une poule sans tête, tel qu'un oiseau privé de ses ailes (9). Il se posa sur le bouleau creux, sur l'aulne recourbé, et il envoya d'abord un de ses rayons tièdes, puis un de ses rayons chauds, enfin un de ses rayons brûlants, et il endormit la foule sauvage, assoupit le peuple de Manala : les jeunes gens appuyés sur leurs glaives, les

vieillards appuyés sur leurs bâtons, les hommes mûrs appuyés sur leurs lances. Ensuite il reprit son vol et retourna dans les régions du ciel.

La mère de Lemmikainen prit son râteau de fer et s'avança dans la mer jusqu'à la ceinture. Trois fois, et en sens divers, elle traîna son râteau dans les profondeurs de l'abîme. La troisième fois, il ramena un faisceau de paille.

Ce n'était point un faisceau de paille, c'était le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli.

Cependant il manquait encore quelque chose au héros : une tête, deux mains et plusieurs autres membres.

L'infortuné était sans vie.

La mère de Lemmikainen jeta encore son râteau dans le fleuve. Ce qu'elle trouva de mains, ce qu'elle trouva de tête, ce qu'elle trouva d'autres membres, elle en forma le corps de son fils, le joyeux Lemmikainen.

Et la femme jadis mariée, l'hôtesse jadis achetée dit : « Un homme ne peut naître d'un mort, un héros ne peut naître d'un noyé. Un homme mort n'est qu'une chair pourrie; jette-le, ô mère, dans le fleuve de Tuoni, dans l'abîme de Manala ! »

Mais la mère de Lemmikainen ne voulut point jeter son fils, ni délaisser son ami.

Elle berce dans ses bras celui dont elle aimait autrefois à contempler le visage, afin de lui rendre son ancienne vie et toute sa beauté première.

Et elle dit : « Où trouverai-je un remède, où

trouverai-je une goutte de miel, pour appliquer au faible enfant, pour guérir le pauvre malade?»

Il coule des remèdes, il coule des gouttes de miel du soleil, de la lune, des épaules des Otawa. Là le baume est infaillible, le remède est sûr, là le miel est doux, l'eau est salutaire!

« O Mehilainen, oiseau de l'air, prends ton essor, hâte-toi. Va par delà la lune, par delà le soleil, par delà les épaules des Otawa, jusqu'au sanctuaire de Jumala. Trempe tes ailes dans le miel, imbibe ton vêtement de sa douce liqueur, tes plumes de son parfum, et quand tu reviendras, apporte-le à mon enfant pour chasser sa maladie et dissiper ses douleurs. »

Et la mère de Lemmikainen oignit le corps du héros malade dans toutes ses parties; et soudain les douleurs s'évanouirent, et la santé lui revint plus belle, plus glorieuse qu'avant sa mort.

Ainsi Lemmikainen fut sauvé de l'abîme.

NEUVIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen veut se construire une barque, un navire de guerre. Il travaille en chantant. Mais le fond manque à la barque, la carène au navire de guerre.

Il rencontre un arbre, un chêne, et il l'abat avec la hache.

Mais le chêne dit : « Je ne vaux rien pour le fond de ta barque, rien pour la carène de ton navire de guerre. Hier un ver s'est couché dans ma racine, un corbeau s'est posé sur ma cime : sa bouche était sanglante, sa tête était sanglante, son cou était sanglant (1). »

Le vieux Wäinämöinen continua sa course. Il trouva un pin sur la colline, un sapin entre les fentes d'un rocher, et il en fit un fond à sa barque, une carène à son navire de guerre.

Il construit sa barque (2) avec art, il travaille, en chantant, son navire. Le premier jour il chante et il creuse le fond ; le second jour il chante et il taille les flancs; le troisième jour il chante et il coupe les rames, et il les place sur les bords, et il dresse les bancs pour les rameurs.

Mais trois paroles lui manquent, trois paroles pour unir la poupe aux côtés, pour achever la partie haute de la barque, l'extrémité de la proue.

Le vieux, le brave Wäinämöinen songe aux moyens d'avoir les trois paroles magiques.

Il interroge un berger. Le berger répond : « Tu trouveras cent paroles, mille matières de chant, sur la tête des hirondelles, sur les épaules des oies, sur le cou des cygnes. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen va à la recherche des paroles. Il tue une foule d'hirondelles, massacre des milliers d'oies, des milliers de cygnes. Mais il ne trouve pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Il dit dans sa pensée : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant, sous la langue de la renne d'été, dans la bouche de l'écureuil blanc (3). »

Et il va à la recherche des paroles. Il jonche les champs de rennes égorgés, il tue des milliers d'écureuils; mais il ne trouve pas une parole, pas la moitié d'une parole.

Il dit encore dans sa pensée : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant, dans les demeures de Tuonela, dans les souterrains de Manala. »

Et il se dirige vers les demeures de Tuonela, vers les souterrains de Manala. Ses pas sont légers comme l'air. Il marche un jour, deux jours, trois jours.

Et il arrive au fleuve sacré.

Alors d'une voix haute il s'écrie : « O filles de Tuoni, amenez votre barque ; enfants de Manala, amenez votre radeau, afin que je puisse passer le fleuve (4). »

Les filles de Tuoni, les enfants de Manala répondirent : « On t'amènera une barque quand tu auras dit comment tu es venu à Manala, comment tu as été transporté à Tuonela. Car nulle maladie ne t'a donné la mort, nul malheur ne t'a tué, nulle catastrophe ne t'a brisé. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Tuoni m'a conduit à Manala, Tuoni m'a poussé à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si Tuoni t'avait conduit à Manala, Tuoni t'aurait suivi dans le voyage ; une fosse aurait été creusée dans la terre (5). Qui t'a amené à Manala ? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Le fer m'a conduit à Manala, l'acier m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si le fer t'avait conduit à Manala, si l'acier t'avait accom-

pagné à Tuonela, tes vêtements seraient souillés de sang. Qui t'a amené à Manala? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Le feu m'a conduit à Manala, la flamme m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si le feu t'avait conduit à Manala, si la flamme t'avait accompagné à Tuonela, tes vêtements seraient brûlés par le feu, la flamme brillerait sur toi. Qui t'a amené à Manala ? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « L'eau m'a conduit à Manala, l'eau m'a accompagné à Tuonela. »

Les filles de Tuonela s'irritèrent, les vierges de Kalma murmurèrent : « Nous connaissons les ruses de l'homme, nous devinons ton mensonge. Si l'eau t'avait conduit à Manala, l'eau découlerait de tes vêtements, et tu aurais roulé avec les eaux du fleuve, car on ne vient point à Manala sur une barque. Dis la vérité, cesse de mentir. Qui t'a conduit à Manala, qui t'a accompagné à Tuonela, puisque nulle maladie ne t'a donné la mort, nul malheur ne t'a tué, nulle catastrophe ne t'a brisé ? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Maintenant je dirai la vérité, je cesserai de mentir. J'ai construit une barque avec art, j'ai travaillé en chantant un navire de guerre. J'ai chanté un jour, et j'ai creusé la quille, j'ai chanté un autre jour, et j'ai taillé les flancs, j'ai chanté un troisième jour, et j'ai coupé les rames, et je les ai placées sur les bords, et j'ai

dressé des bancs pour les rameurs. Mais trois paroles me manquaient, trois paroles pour unir la poupe aux côtés, pour achever la partie haute du navire, l'extrémité de la proue. Je suis venu à Tuonela pour chercher ces paroles. O filles de Tuonela, amenez votre barque; enfants de Kalma, amenez votre nacelle afin que je puisse traverser le fleuve.»

Les filles de Tuonela amenèrent leur barque, et transportèrent le héros sur l'autre rive.

Là elles lui donnent à manger, lui versent à boire et l'invitent à dormir.

Le héros dort, mais ses habits veillent (6).

La fille de Tuoni au menton tordu, aux doigts de fer, tresse avec du fil de fer un filet long de mille aunes, au milieu d'une nuit d'automne, assise sur une pierre fixée dans l'eau.

Le fils de Tuoni aux doigts crochus, aux ongles de fer, tresse aussi avec du fil de fer, un filet long de mille aunes, dans la même nuit d'automne, sur la même pierre fixée dans l'eau.

Et ils jettent le filet au travers du fleuve, afin d'enchaîner Wäinämöinen, d'empêcher Uvantolainen, tant que les temps dureront, tant que la lune d'or brillera dans les cieux, de s'échapper des demeures de Tuonela, de l'abîme éternel de Manala.

Mais le vieux Wäinämöinen vit le malheur s'avancer vers lui. Il revêtit des formes diverses. Il se changea en pierre et roula dans les ondes, il se changea en carex et se cacha dans les roseaux.

Là il tua cent saumons, il écrasa mille mères fécondes.

Il rampe à travers les filets de Tuoni comme un serpent de fer, comme une vipère empoisonnée, jusqu'au delà du fleuve de Tuonela.

Alors il parle à la foule des jeunes gens : « Jeunes gens qui m'écoutez, et vous tous qui êtes encore à naître, n'allez jamais à Tuonela, jamais à Manala, chercher des paroles magiques. Plusieurs y sont allés, peu en sont revenus. »

Ainsi Wäinämöinen ne trouva pas une parole, pas la moitié d'une parole.

DIXIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen est donc revenu sans succès des régions de Tuonela, de l'abîme éternel de Manala.

Il médite encore dans sa pensée, comment il pourra trouver les paroles, les paroles magiques.

Et il dit : « Je trouverai cent paroles, mille matières de chant dans la bouche de Wipunen (1), dans l'estomac du vieux Kalewa. C'est vers lui que je dois diriger ma course, vers lui que je dois voler d'un pied léger.

» Difficile est la route. Il faut en parcourir une partie sur la pointe des aiguilles des femmes, une autre partie sur les glaives aigus des hommes, une troisième partie sur les haches d'acier des héros.

« Il est temps de partir, il faut marcher comme un Kasaka (2), comme un serviteur gagé. »

Wäinämöinen alla dans l'atelier d'Ilmarinnen et dit : « O ouvrier Ilmarinnen, forge-moi des souliers de fer, des gants de fer, une tunique de fer ; forge-moi un bâton de fer à moelle d'acier, et je partirai pour arracher les paroles magiques de l'estomac du vieux Kalewa, de la bouche d'Antero Wipunen. »

L'ouvrier Ilmarinnen dit: « Déjà depuis longtemps Wipunen est mort, depuis longtemps Kalewa n'est plus. Il s'est perdu dans les propres filets qu'il avait tendus. Tu n'auras de lui pas une parole, pas la moitié d'une parole. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen n'écoute rien et se met en route. Il marche, il court, et sur la pointe des aiguilles des femmes, et sur les glaives aigus des hommes, et sur les haches d'acier des héros.

Wipunen, l'habile chanteur de vers,était couché depuis longtemps sous la terre. Le haapa avait crû sur ses épaules, le koivu sur ses tempes, le leppä sur ses joues, l'écorce du pahju sous sa barbe, l'oravikuusi sur son front, le havuhonka dans ses dents, le petäjä (3) dans ses pieds.

Wäinämöinen arriva. Il arracha le haapa de ses épaules, le koivu de ses tempes, le leppä de ses joues, l'écorce de pahju de sa barbe, l'oravikuusi de son front, le havuhonka de ses dents, le petäjä de ses pieds.

Et il enfonça avec force son bâton de fer dans sa gorge béante, entre ses joues frémissantes.

Soudain Wipunen s'éveilla de son sommeil. Il

sentit l'atteinte du bâton de fer, et une douleur immense le déchira. Il mordit le bâton, mais sa dent ne toucha que la surface; elle n'eut point de prise sur la moelle d'acier, sur le cœur du fer.

Il ouvrit alors une bouche plus large, et ses joues se détendirent pour engloutir Wäinämöinen.

Mais le vieux Wäinämöinen entra lui-même dans la bouche du sage Wipunen, et il descendit jusque dans les entrailles du géant. Cependant longtemps il flotta sur la langue, et fut ballotté dans la gorge avant de parvenir jusque dans l'estomac.

Là il fit de sa tunique un atelier de forgeron, de ses gants un soufflet, de son genou une enclume, de son bras un marteau, de son petit doigt une tenaille, et il frappa à coups redoublés dans l'estomac du robuste Wipunen, dans la poitrine du puissant héros.

Alors Wipunen dit : « Quel homme es-tu donc, quel héros? J'ai déjà dévoré cent hommes, j'ai tué mille héros, mais jamais je n'en ai vu de semblable à toi. — Les charbons roulent dans ma bouche, les tisons brûlent ma langue, les scories du fer déchirent ma gorge.

» D'où es-tu tombé, Hiisi? D'où es-tu venu, Juutas (4)? Qui t'a envoyé dans ces lieux, ô Perkele? Tu viens ici en brigand, tu viens avec impudence pour mordre, pour dévorer, pour manger, pour ronger.

» Es-tu la peste créée par Dieu? Es-tu la mort

envoyée par Jumala? Ou bien es-tu aux gages d'un maître? viens-tu ici pour gagner de l'argent?

» Si tu es la peste créée par Dieu, si tu es la mort envoyée par Jumala, je me donnerai à Dieu, je me dévouerai à Jumala; Dieu ne rejette point l'être bon, il ne perd point ce qui est beau.

» Mais si tu es aux gages d'un maître, si tu viens pour gagner de l'argent, je te priverai de tout salaire, je te renverrai nu et sans récompense.

» Ton origine est assez connue, de même que la manière dont tu as grandi, ô être perfide! Viens-tu des sépulcres de Kalma, ou de la terre sacrée de Perkele? Viens-tu de la poussière des marais ou du sein des sables mouvants? Viens-tu des eaux profondes ou de la neige de l'écume? As-tu été poussé par les vents ou chassé par les tempêtes de la mer?

» D'où es-tu venu, fléau cruel, sanie impure? Comment as-tu pu m'atteindre? Viens-tu du sein des pierres, ou des arbres, ou des régions antiques? Es-tu descendu des montagnes ou des tiges des framboises, ou du sanctuaire des sages, ou des fleuves des hommes velus, ou des marais des sorciers, ou des collines des hommes sauvages, ou des cavernes des chiens farouches, ou des repaires des ours indomptés, ou des contrées où les renards glapissent, où les lièvres se rassemblent?

» Prodige d'épouvante, fuis loin de moi; supplice de la terre, éloigne-toi avant que j'aie tout raconté à ta mère, à ta vieille mère (5).

» Si je cherche ta mère, si je rencontre ta vieille

mère, que la douleur t'envahisse, que les passions te dévorent, que le mal te déchire en deux parties, que le noir destin te partage en trois lambeaux !

» Mon père, mon vieux père n'a jamais été l'esclave des sorciers ; il n'a jamais corrompu le Lapon par des présents, il a chassé les calamités, il a dissipé tous les maux.

» Si je n'ai point cette puissance, si le fils de Ukko n'est point un héros, eh bien, j'ai un frère qui règne sur les nuages, un frère qui dissipe les tempêtes. J'implorerai son secours, je ferai descendre la protection de son bras des hauteurs du ciel dans les abîmes de la terre : écrasé par la misère, j'élèverai ma voix à travers le monde, à travers les entrailles de la terre, les six voûtes splendides, les neuf cieux.

» O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

» Déesse des ondes, sors de l'abîme, élève du sein des eaux ta chevelure bleue, du sein de la source ton léger vêtement, de la poussière humide ton resplendissant visage ! Viens à mon secours, viens me délivrer, me protéger, me consoler, dans ces horribles travaux, dans ces insupportables douleurs.

» O forêt, viens avec tes héros ; désert, viens avec tout ton peuple ; Perkele, viens avec ton père (6) ;

lac, viens avec les fils de ta race. Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné !

» Mais si ce n'est assez, quelle autre puissance implorerai-je encore ? Est-il dans le monde, des hommes enfants des vieux siècles, des hommes éternels? Surgis de la terre, ô mère de la terre ; surgis du champ, seigneur éternel ; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs.

» O Kawe, fille de la nature, Kawe, déesse bienfaisante, belle déesse, toi qui as déjà calmé tant de douleurs, vaincu tant de tourments, viens calmer mes douleurs, viens chasser mes tourments.

» Et si ce n'est assez, qu'un Dieu descende du ciel, que mille démons se lèvent, pour me sauver de mes maux !

» Être fatal, sors de mon sein ; fléau de la terre, sors de mon foie ; cette place n'est point la tienne, quand même tu serais sans asile. Fuis, cherche un autre refuge.

» Où te chasserai-je, maudit? Car sans doute c'est un autre qui t'a envoyé, tu es un trait parti d'un arc étranger. Et cependant il faut que tu retournes chez toi. Marche rapide comme le chien, vole comme l'étincelle du feu, comme le coq à Kujaha, eomme le poulet vers la basse-cour ; fais plier jusqu'à terre le front du cheval, courbe la tête du

puissant taureau, traîne ses cornes dans la boue, sa queue dans la poussière.

» Quand tu seras arrivé dans la tupa, marche sur les ongles jusqu'au seuil, sur les genoux jusqu'à la porte du vestibule. Épargne les innocents. Mais précipite-toi sur ceux qui t'ont envoyé ; saisis-les par les pieds, jette-les dans le feu, et les enfants qui sont assis au milieu du pavé, et les héros qui siégent au coin de la chambre. Arrache-leur les yeux, tords-leur le cou, pétris leur sang sur leurs épaules, mêle leurs chairs, fais cuire leurs poumons dans leurs poitrines, ébranle leurs têtes, déboîte leurs os, étouffe leur haleine.

» Mais je ne veux point te donner une tâche si rude. Je t'enverrai seulement à la table de ton maître, à la table de ton hôtesse, pour y manger avec ta mère la chair de l'agneau, pour y prendre ton repas avec les autres pères. Là ton père verse des larmes, ton frère pleure, ta mère gémit.

» Prends le casque d'Hiisi, le grand chapeau de Perkele, afin d'aller au delà des mers et des lacs. Prends les sukki d'Hiisi, les légers sukki de Lempo, le grand bâton de l'homme fatal, afin de traverser les terres d'Hiisi, les terres de Lempo.

» Mais si tu préfères un cheval, prends le cheval d'Hiisi. Il est bon pour le cavalier ami de la course rapide. Sa crinière est de feu, sa bouche souffle la flamme, son sabot est de fer, ses pieds d'acier : il est solide, il ne glisse ni dans les plaines de l'air ni dans les plaines de Kalma.

» Et si cela ne te suffit point, prends encore les sukki de ta famille, les coursiers des fils de ta race; prends la barque rouge de ton frère, afin de retourner à ta maison, sur ta barque à travers les eaux, sur ton coursier à travers les terres, sur tes sukki à travers les collines.

» Mais si tu viens des sépulcres de Kalma, si tu es le Perkele de la terre sacrée, va-t'en, maudit, dans la poussière des marais, dans la terre souvent remuée, dans la terre qui a déjà dévoré tant de héros, englouti tant de peuples puissants.

» Si tu es sorti de l'eau, si tu as été vomi par l'écume, va-t'en, maudit, va-t'en dans la vaste mer, dans les immenses détroits, aux dernières bornes de Pohja. Là tu seras ballotté par les vents, au sein des vagues agitées, tu seras emporté par le courant des ondes bleues.

» Si tu as été poussé par le vent, si tu as été chassé par la tempête de la mer, va-t'en, maudit, par la route de l'air, sur l'aile du printemps, cours rapide comme le chien, comme le trait azuré, comme l'étincelle du feu.

» Va-t'en encore, maudit, aux régions où vivent les rennes, où les lièvres se rassemblent, où glapissent les renards. Va-t'en aux cavernes de pierre de Kantio, aux repaires des ours, dans les sables marécageux. Va-t'en vers les fleuves à la glace éternelle, vers les sources toujours limpides, vers les fontaines aux bords fleuris, et ne reviens jamais.

» Va-t'en encore, maudit, à la région des morts,

où les cadavres dorment dans leur linceul. Va-t'en aux frontières extrêmes de Pohja, au vaste désert de Laponie, au fleuve rapide de Rutia, au tourbillon de feu où les arbres se précipitent, où les pins sont engloutis avec leurs racines, où les sapins brisés tombent et roulent avec leurs couronnes.

» Si tu es rebelle à ma voix, je prendrai mes gants de glace, mes wanttu (7) de peau de serpent, je prendrai les serres de l'aigle, les ongles de la sangsue, les tenailles de l'oiseau carnassier, les griffes du faucon, et je châtierai ton audace, et je la frapperai d'une impuissance éternelle.

» Il est temps que tu partes; tu as assez tourmenté la créature, tu as assez pollué l'être pur.

» Va-t'en, être fatal; fuis, homme pervers, avant que l'aurore de Dieu ne se lève, que le soleil ne paraisse, que je ne commence mes paroles.

»Que Dieu apparaisse, que le secours de Jumala se manifeste ! Les montagnes distillèrent du beurre, les rochers se couvrirent de graisse de porc, les lacs se transformèrent en collines, les hautes terres s'inclinèrent, les basses terres s'élevèrent, les citadelles furent ébranlées, les rochers d'airain tremblèrent, les tours des forts s'écroulèrent, lorsque pour la première fois Dieu apparut, lorsque pour la première fois Jumala se manifesta.

» Ainsi ébranle-toi, méchant, fuis, fuis loin de moi ! »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Je suis bien ici, mon temps se passe agréablement : ton foie

est bon au goût, ton poumon excellent à mettre au feu; ta graisse est un mets délicieux. Non, je ne m'en irai point, je ne m'en irai jamais si je n'entends de ta bouche les paroles magiques que je désire. »

Wipunen, l'habile chanteur de vers, Wipunen, qui possède dans sa bouche une sagesse sublime, dans sa poitrine une force infinie, dans son estomac une multitude de poésies, Wipunen ouvrit l'arche pleine de paroles, afin de chanter à Wäinämöinen ses beaux chants, ses plus beaux chants. »

Les paroles succèdent aux paroles, les vers succèdent aux vers. Avant qu'ils manquent aux héros, les pierres manqueront aux montagnes, les eaux paisibles aux fleuves, les poissons aux lacs, les ondes à l'Alnejärwi (8).

Il chanta pendant des jours sans fin, pendant des nuits sans repos; il chanta les paroles qu'il avait apprises jadis, les matières de chant qu'il avait jadis recueillies, lorsqu'il tendait ses filets et qu'il dressait ses piéges.

Il chanta les paroles de l'origine, les chants de la sagesse. Le soleil s'arrêta pour l'écouter, la lune s'arrêta pour l'écouter, les Otawa, les vastes flots s'arrêtèrent pour l'écouter. Les fleuves cessèrent de bouillonner, la cataracte de Rutia cessa d'écumer, le Vuoksi suspendit sa course, les ondes de Juortana se dressèrent.

Le vieux, le brave Wäinämöinen entendit enfin les paroles magiques, de la bouche d'Antero Wi-

punen, de la poitrine de l'homme fort, de l'estomac du puissant héros.

Alors Wipunen, l'habile chanteur de vers, cracha avec bruit vers le ciel, et le vieux Wäinämöinen sortit de sa bouche et se rendit dans l'atelier d'Ilmarinnen.

Ilmarinnen lui dit : « As-tu entendu, as-tu appris les paroles magiques nécessaires pour achever ta barque ? »

Le vieux Wäinämöinen répondit : « J'ai entendu, j'ai appris les paroles magiques. »

Et il alla vers sa barque et acheva de la construire.

ONZIEME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen voulut voir aussi la jeune fille, et la demander en mariage. Il partit pour la sombre Pohjola, pour ces régions qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros.

Il lança sur l'eau sa barque nouvellement construite, sa barque à cylindres glissants (1). Il y planta des mâts grands comme les pins des montagnes, il y attacha des voiles semblables aux genévriers des collines... et il partit, et sa rouge barque fendit les ondes grises.

Le vent enfle les voiles, le souffle du printemps pousse la barque. Elle se dirige vers le promontoire enveloppé de nuages, vers l'île couverte de bois.

Dans cette île Anikki habitait, Anniki, la sœur

d'Ilmarinnen. Elle était alors sur les bords de l'eau, occupée à laver son linge.

Ses regards errent autour d'elle ; tout à coup elle les tourne vers le midi, et voit surgir au loin comme un point noir.

Elle dit : « Quel est ce point noir qui apparaît au loin sur la mer ?

» Si tu es une troupe d'oies ou de canards, ou quelque autre grand oiseau, déploie tes ailes, élève-toi vers les cieux !

» Si tu es une troupe de poissons, ou un tertre de sable, séjour des saumons, ou un bleu siika (2), plonge sous les ondes et disparais dans l'abîme !

» Si tu es un banc de sable, ou un roc dur, ou quelque tronc desséché, que le courant t'emporte au loin, que les flots rapides t'engloutissent !

» Si tu es une barque de ma famille, la nacelle de mon frère, approche de ces lieux, viens dans ce valkama (3) !

» Si tu es une barque du village, fuis loin de ces bords, va chercher d'autres lieux, va dans un autre valkama !

» Si tu es la barque de Wäinämöinen, le navire du runoia éternel, viens à ce rivage, approche de ma langue, entends une parole, donnes-en une autre, et fais que la troisième se prononce dans la paix ! »

La barque de Wäinämöinen, le navire du runoia éternel aborda à ce rivage ; il s'approcha de la langue de la jeune fille, et il entendit une parole, et

il en donna une autre, et il fit que la troisième fut prononcée dans la paix.

Anniki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, interrogea le voyageur.

« Wäinämöinen, où vas-tu? Époux de l'onde, où diriges-tu ta course? Dieu de la terre, pourquoi portes-tu ces vêtements magnifiques?

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je vais pour pêcher les tenloki (4), pour assister aux noces des poissons, dans le fleuve de Tuonela, dans l'abîme de Manala. »

Annikki, la vierge de l'île, dit : « Je connais les ruses de l'homme, je devine ton mensonge (5). Mon père n'allait point ainsi pour pêcher les tenloki, pour pêcher les taimen. Il partait dans une barque pleine de filets et d'instruments de pêcheurs; à la poupe on voyait un croc puissant, à la proue un hameçon d'or (6). Où vas-tu, Wäinämöinen? Uvantolainen, ou diriges-tu ta course? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je vais pour chasser les oies, dans ces régions où les oiseaux aux mille couleurs se jouent dans l'air (7); je vais pour chasser les oiseaux au bec morveux, dans les profonds détroits sillonnés par les marchands, dans les vastes mers. »

Annikki, la vierge parée d'une fibule d'étain, dit encore : « Je connais les ruses de l'homme, je devine ton mensonge. Mon père n'allait point ainsi à la chasse. Son arc, son grand arc était bandé, les chiens blancs aboyaient dans la barque, le chien

noir était attaché, le rakki courait sur le rivage. Wäinämöinen où vas-tu? Uvantolainen où diriges-tu ta course?

Le vieux Wäinämöinen dit : « O jeune fille, viens dans ma barque, je te dirai la vérité, la simple vérité. »

Annikki répondit : « Que la tempête tombe sur ta barque, que le souffle du printemps la submerge! Je la bouleverserai, je la livrerai en proie aux flots courroucés, si tu ne cesses de mentir. Wäinämöinen où vas-tu? Dis-moi la vérité, la simple vérité. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Oui, maintenant je la dirai : je vais voir une belle tête, je vais demander la jeune fille en mariage dans la sombre Pohjola, dans la nuageuse Sariola, dans ces régions qui dévorent les hommes, qui engloutissent les héros. »

Annikki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, entendit Wäinämöinen, et elle laissa là le linge qu'elle lavait, releva d'une main les bords de son vêtement, et courut en toute hâte à sa demeure.

Là elle dit : « O Ilmarinnen, mon frère, ô fils de ma mère, forge-moi une petite sukkula (8), deux beaux anneaux (9), deux boucles d'oreilles, cinq ou six chaînes pour me servir de ceinture, et je t'apprendrai ce qui est vrai. Oui, hâte-toi, ferre ton cheval, pars pour Pohjola et vas demander la jeune fille en mariage. Déjà le héros plus rusé est en route, il te prévient, il te supplante; il veut acheter cent marka et emmener avec lui celle que tu

as demandée pendant deux hivers, pendant trois étés. Wäinämöinen vogue sur la mer bleue, et dirige sa course vers la sombre Pohjola, vers la ténébreuse Sariola. »

L'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel, laisse tomber son marteau, sa tenaille, et dit : « Annikki, ma petite sœur, je te forgerai une sukkula, deux magnifiques anneaux, deux boucles d'oreilles, cinq ou six chaînes pour te servir de ceinture. — Fais chauffer secrètement le bain, remplis au plus vite la chambre de vapeur, prépare le savon, afin que je baigne le peiponen (10), que je purifie le pulma (11) des souillures du charbon d'automne, des scories de l'hiver. »

Annikki, la vierge de l'île, la sœur d'Ilmarinnen, chauffe secrètement le bain et remplit la chambre de vapeur. Elle la chauffe avec des nalko (12), apporte de l'eau pure de la source, va dans les taillis chercher des copeaux, fait un savon avec du lait caillé et de la moelle, un savon écumant destiné à purifier la tête du héros.

L'ouvrier Ilmarinnen se rendit aussi dans son atelier et forgea les bijoux que la jeune fille avait demandés. Ensuite, il prit son bain (13), il se purifia avec l'eau des souillures du charbon d'automne, des scories de l'hiver, et il dit :

« Annikki, ma petite sœur, apporte ma chemise de lin, pour mon corps libre de sueur, pour revêtir mon corps nu ; apporte mon pantalon étroit pour mes jambes séchées, mes jambes libres de sa-

von ; apporte mon vêtement bleu pour le mettre par-dessus ma chemise, ma robe de laine pour en recouvrir mon vêtement bleu, ma ceinture flexible pour fixer autour de mes reins ma robe de laine ; apporte, pour couvrir mes cheveux, mon chapeau de soie qui murmure dans les nuées, qui apparaît à travers les arbres de la forêt. »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen, le forgeron éternel remplit son chapeau d'or, attela son coursier de feu à son traîneau, et s'élança dans la plaine.

La crinière du coursier bondit ; il court rapide, la route s'abrége, le traîneau est emporté, la rive retentit.

Il part comme la foudre à travers les sables de la mer, les détroits de Simo, les collines couvertes d'aulnes.

Déjà le chien blanc aboie, le gardien du champ murmure :

L'hôte de Pohjola dit : « Fille, va voir pourquoi le chien blanc aboie, pourquoi le gardien du champ murmure. »

La fille répondit : « Père, je n'ai pas le temps : la pierre à broyer le grain est pesante, la farine doit être fine, et celle qui broie est faible. »

L'hôte de Pohjola dit : « Femme, va voir pourquoi le chien aboie, pourquoi le gardien du champ murmure. »

La femme répondit : « Je n'ai pas le temps : la pâte que je pétris est épaisse, la farine est fine, et celle qui pétrit est faible. »

L'hôte de Pohjola dit : « Les vieilles n'ont jamais le temps, les filles ont toujours à faire, même lorsqu'elles dorment ; fils, va voir. »

Le fils dit : « Va voir toi-même ; je dois couper un grand tas de bois, de bois très-menu, et celui qui coupe est très-faible. »

Alors le chien blanc aboya encore, la queue de laine murmura, le gardien de l'île se lamenta, agitant sa queue sur la terre.

L'hôte de Pohjola dit : « Le chien blanc n'aboie pas sans raison, le gardien du champ ne murmure pas en vain. Je vais voir moi-même. »

Et il tourna les yeux vers le couchant, sa tête vers le soleil, et il vit pourquoi le chien blanc aboyait, pourquoi la gloire de la terre murmurait, pourquoi il agitait sa queue noire.

Sur un traîneau orné de mille couleurs, un étranger s'avançait vers l'île de Simo ; sur un grand navire, un autre étranger s'avançait vers le golfe de Lempo.

Alors l'hôte de Pohja revint à la maison et dit : « Des hommes étrangers s'avancent sur les vastes gouffres de la mer bleue. »

Et la fille de Pohja, et la vieille de Pohja se précipitèrent à la hâte dans la cour, et tournèrent leurs regards du côté de la mer.

L'hôtesse de Pohjola dit : « Ma fille, ces étrangers viennent pour demander ta main. Lequel choisis-tu ? Celui qu'amène le traîneau, c'est Ilmarinnen, le forgeron éternel : son chapeau est plein

d'or et d'argent. Celui qui s'avance sur la mer, c'est Wäinämöinen, le Runoia éternel : sa barque est chargée d'or et de présents.

» Choisis-le, ma fille, choisis celui dont la barque est chargée de trésors. Le vieux est plus riche, si le jeune est plus agréable. »

La jeune fille répondit : « O Mamma ! toi qui m'as élevée, qui as pris soin de mon enfance, on ne nous vend point pour de l'argent, on ne nous donne point pour des présents aux héros qui nous demandent en mariage. Je choisis celui qui a forgé le sampo, qui a orné son couvercle de mille couleurs. »

Le vieux Wäinämöinen arriva le premier.

Il se hâte d'entrer dans la chambre, se place sous la poutre où l'on dépose les vases de cuisine, découvre sa tête, ôte ses gants et dit : « Est-il ici pour moi une vierge, une épouse, une colombe pour dormir à mes côtés, pour préparer mon lit, pour arranger mon oreiller ? »

La belle jeune fille de Pohjola, la gloire de la terre, l'honneur de l'onde répond sans hésiter : « Je n'estime ni un nautonnier ni un vieillard : les tempêtes de la mer troublent l'esprit, le souffle du printemps fait mal à la tête, le vieillard apporte l'ennui. Il n'est point ici de vierge qui veuille devenir ton épouse, de colombe pour dormir à tes côtés, pour préparer ta couche, pour arranger ton oreiller. »

DOUZIÈME RUNA.

L'ouvrier Ilmarinnen entra à son tour dans la tupa et dit : « Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête quand tu auras labouré le champ de vipères, la plaine de serpents. Déjà Hiisi, déjà Lempo l'ont tenté, avec le soc d'airain, avec la charrue de feu ; mais jusqu'à présent ils ont toujours laissé l'œuvre inachevée. »

L'ouvrier Ilmarinnen ne voulut point se mettre au travail avec les doigts nus, les mains dépouillées. Il se forge des gants de fer, des doyaux de pierre, une chaussure de fer, une cuirasse d'acier, une chemise de fer, une ceinture d'acier ; ensuite il laboure le champ de vipères, la plaine de serpents.

Et il dit : « J'ai labouré le champ de vipères, la plaine de serpents, j'ai remué la terre remplie

de monstres venimeux. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête lorsque tu auras mis un mors aux loups des bois, enchaîné les ours des plaines. Car toujours ils poursuivent mes vaches, toujours ils tuent mes cavales. »

L'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel, forgea des freins d'acier, des chaînes de fer, et il mit les freins aux loups, enchaîna les têtes des ours. Puis il revint et il dit : « J'ai labouré le champ de vipères, j'ai mis un frein aux loups de la forêt, j'ai enchaîné les ours de la plaine. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle sera prête lorsque tu auras pris le grand poisson hérissé d'écailles, le brochet rapide du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala, sans filet, sans appât, sans aucun instrument de pêcheur. Ce poisson a déjà dévoré cent hommes, tué mille héros. »

Ilmarinnen entend ces ordres avec douleur ; le travail lui paraît difficile.

Il se forge un faucon de mer, un oiseau puissant au blanc plumage, aux ongles de fer, aux serres d'acier, et il s'attache à ses ailes.

Il prend son essor et vole jusqu'au fleuve de Tuonela. D'une aile il fend l'eau, de l'autre il touche le ciel ; son bec brise les rochers, ses ongles

déchirent la mer. Il s'élance vers le brochet, vers le poisson aux dents fatales.

Le brochet flexible s'avance, le chien de l'onde au corps de serpent s'approche : il n'est ni des plus grands, ni des plus petits. Sa langue est longue comme les manches de deux cognées, ses dents ressemblent à celles d'un petit râteau, sa gorge est large comme trois fleuves, son dos comme sept fleuves.

Le faucon se balance dans les airs. Il n'est ni des plus grands ni des plus petits. Sa bouche a cent aunes, sa gorge est large comme six fleuves, sa langue longue comme les manches de cinq cognées, ses ongles comme les lames de cinq faux ; l'une de ses ailes touche au ciel, l'autre balaye la poussière de la terre.

Il vole, il s'arrête, il regarde, il épie. Enfin il voit le grand poisson couvert d'écailles, le brochet rapide, et il fond sur lui, et il lui enfonce les griffes dans le dos.

Mais le grand poisson triomphe ; il entraîne le faucon jusque dans les profondeurs de l'abîme.

Cependant le faucon se relève, remonte, et noircit la surface de l'onde d'un infernal limon.

Il s'élance dans les airs, puis revient au combat. Il enfonce une de ses serres dans les flancs de l'horrible brochet, et fixe l'autre dans une montagne de fer, dans un roc d'acier. Mais la serre glisse de la montagne, se détache du roc, et le monstre replonge sous les flots, et échappe encore à l'oiseau puissant.

Alors le faucon aux ongles de fer fait un troisième effort. Il se précipite sur le monstre, l'étreint dans ses griffes, et l'arrache à son humide repaire.

Il l'enlève jusque dans les rameaux d'un chêne, jusqu'à la cime d'un vaste pin.

Il l'enlève plus haut encore, et l'emporte à l'extrémité d'une longue nuée, aux bords de l'arc-en-ciel. Les nuages s'agitent, les cieux tremblent, le couvercle de l'air s'incline, l'arc de Ukko, le croissant de la lune est brisé.

Ainsi l'ouvrier Ilmarinnen prit le grand poisson couvert d'écailles, le brochet rapide du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala.

Les eaux ont changé d'aspect à cause des écailles que le brochet a perdues ; l'air a changé d'aspect à cause des plumes que le faucon a perdues.

Alors l'ouvrier Ilmarinnen tira son couteau de son fourreau. Il coupa la tête du brochet, lui fendit le ventre, goûta de sa chair et fendit l'os de sa poitrine.

Il porta la tête, comme un présent curieux, à l'hôtesse de Pohjola et il dit : « Cette tête servira éternellement de siége dans la tupa. »

Il dit encore : « J'ai labouré le champ de vipères, j'ai mis un frein aux loups des bois, j'ai enchaîné les ours des plaines, j'ai pris le grand brochet du fleuve de Tuonela, de l'abîme de Manala. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé ? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Tu as mal fait de

couper la tête du poisson, de lui fendre le ventre, de briser l'os de sa poitrine et de goûter de sa chair. »

Ilmarinnen répondit : « Une proie n'est jamais conquise sans dommage, même dans de meilleures régions que dans le fleuve de Tuonela, que dans l'abîme de Manala. Est-elle prête la vierge pour laquelle j'ai veillé, pour laquelle j'ai tant veillé ? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Elle est prête la vierge pour laquelle tu as veillé, pour laquelle tu as tant veillé ; elle est liée, vendue au noble ouvrier Ilmarinnen, afin qu'elle soit la colombe de son côté, son épouse éternelle (1). »

Alors elle lui donna sa fille et elle dit : « Comment as-tu appris, mon bien-aimé, comment as-tu su, ma pomme d'or, qu'il était né ici une vierge, que cette vierge avait grandi, puisque notre fille est encore si jeune, puisqu'elle n'est encore qu'une tendre colombe ? »

Un petit enfant du fond du foyer répondit : « Voilà comment ton bien-aimé, comment ta pomme d'or l'a appris. Le père de la jeune fille jouit d'une grande renommée ; il est connu au loin sur la mer, où ses barques ont souvent déployé leurs voiles, où ses navires ont souvent vogué au delà des vastes flots, chargés de blé, de provisions et de trésors.

» Voilà comment ton bien-aimé, comment ta pomme d'or l'a appris. La mère de la jeune fille jouit d'une grande renommée ; elle est célèbre dans

sa maison, généreuse à donner du pain à l'étranger (2), laborieuse, infatigable.

» Chaque jour, au lever de l'aurore, la fumée s'élève épaisse de la maison de la vierge ; la navette court rapide comme l'hermine entre les pierres, le fuseau crépite comme le pic vert dans les branches, l'ensouple tourne rapide comme l'écureuil dans le pin. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « J'ai parlé pendant tout l'automne, j'ai imploré pendant tout le printemps. Construisons une chambre secrète, un petit réduit caché, où la vierge puisse soigner son travail, où elle puisse faire un tissu de cent brasses. Oui, construisons une chambre secrète, un petit réduit invisible, avec de petites fenêtres impénétrables, où nous puissions cacher la vierge. Il est plus difficile de cacher une vierge que de cacher un cheval à la belle crinière! »

Le vieux, le brave Wäinämöinen, désolé, la tête baissée, retourne à sa demeure et dit ces paroles : « O peuple qui déjà vois le jour, et vous, fils de ses fils, ne cherchez jamais votre jouissance à affronter les fleuves, ne vous jetez jamais dans l'eau pour gagner un trésor, ne vous posez jamais en rivaux d'Ilmarinnen, n'allez jamais demander avec lui une jeune fille en mariage! »

TREIZIÈME RUNA.

Déjà les noces se préparent, le festin s'apprête dans les demeures de Pohjola, dans les régions de Pimentala.

Qu'a-t-on préparé, qu'a-t-on fait pour ces noces de Pohjola, pour ces festins de Sariola, afin que le bon peuple fût rassasié, que la table fût ouverte à la grande foule ?

Un bœuf gras a été amené, un bœuf élevé dans Karjala (1). Il n'est ni des plus grands, ni des plus petits. Sa queue ondoyait dans Hämee (2), sa tête s'agitait jusqu'au fleuve de Kemi (3) ; un de ses pieds s'allongeait jusqu'à Annus (4), un autre jusqu'aux montagnes de Turja (5), un troisième jusqu'au fleuve de Wuoksi, un quatrième jusqu'à la terre des Lapons.

Pendant un jour l'hirondelle a volé entre les cornes du bœuf, pendant un mois l'écureuil d'été a couru sur sa queue sans pouvoir en suivre toute la longueur.

Déjà l'on cherche le boucher, l'homme qui tuera le bœuf, dans la tranquille Russie, dans la belle Karjala, dans les vastes régions de Suomi, dans le fier royaume de Suède, dont le glaive combat avec la Russie et menace le grand empire (6).

Ukko vient pour tuer, Palvonen pour tenir les cornes, Wirokannas (7) pour trancher.

Le bœuf secoue la tête, et darde sur eux ses yeux noirs et menaçants. Ukko s'élance sur un bouleau, Palvonen monte à la cime d'un saule, Wirokannas s'enfuit dans le tronc d'un arbre.

Ukko dans le bouleau, Palvonen à la cime du saule, Wirokannas dans le tronc de l'arbre, crient : « Une autre fois, quand je reviendrai, je prendrai de ta chair pour en remplir cent vases, je prendrai sept barques de ton sang, six tonneaux de ta graisse. »

Mais nul d'entre eux ne revint : leur premier effort fut le dernier. Alors on chercha un autre boucher, un homme qui tuera le bœuf; on le cherche dans Tuonela, dans Manala, région souterraine. Mais on le cherche en vain; il n'apparaît point.

Un nain surgit de la mer. Il n'est ni des plus petits ni des plus grands. Sa taille a la hauteur du pouce, il peut coucher sous un petit vase creux, il peut dormir debout sous un crible. Sa barbe

flotte sur ses genoux, ses cheveux roulent sur ses talons, il porte sur la tête un chapeau de pierre, aux pieds des souliers de pierre, à la main un couteau d'or, un fourreau d'argent à la ceinture.

Et le bœuf a trouvé son boucher, l'homme qui doit lui donner la mort.

Quand le nain eut vu sa proie, il s'élança sur son cou, lui fit fléchir le genou et la renversa par terre.

S'empara-t-il d'un grand butin? Non. De sa chair il remplit cent vases, fit trois cents aunes de boudins, remplit sept barques de sang, six tonneaux de graisse. Tout fut apporté pour les noces de Pohja, pour le festin de Sariola.

Alors l'hôtesse de Pohjola dit : « Où prendrons-nous de la bière, où ferons-nous bouillir la taaria, pour ces noces qui vont être célébrées, pour ce festin que nous allons donner? Je ne puis faire cuire la taaria, j'ignore l'origine de la bière. »

Le houblon murmure dans l'arbre, l'eau frémit dans le fleuve, l'orge s'agite dans les champs :

« Quand serons-nous réunis, quand bouillonnerons-nous ensemble? »

Osmotar, la femme qui fabrique la bière; Kapo, la femme qui fait cuire la taaria, pense, médite : « Qu'adviendrait-il si je mettais la chaudière sur le feu, si je faisais cuire la boisson? »

Elle prit six grains d'orge, sept racines de houblon, huit mesures d'eau, et mit la chaudière sur le feu.

Pendant un mois, pendant tout l'été, les pierres

du foyer s'échauffent, l'eau se cuit. Tous les arbres de l'île sont consumés.

A cette vue, le peuple s'étonne et s'épouvante : « D'où viens cette noire fumée qui obscurcit l'air ? »

Le feu grandit toujours, la flamme s'élance et resplendit sur le promontoire. Elle est plus petite que celle de la sentinelle nocturne, plus grande que celle du berger.

Osmotar fait cuire la bière, Kapo prépare la taaria. Elle la met ensuite dans un tonneau de bois neuf.

Mais la bière d'orge est encore sans écume.

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire pour que la bière bouillonne, pour que la Kalja donne de l'écume ? »

La vierge de Pohja, la bonne jeune fille aux beaux doigts, vit sur le pavé un morceau de bois. Elle le ramasse et le regarde avec attention : « Que pourra-t-il devenir dans les mains de la belle Osmotar ? »

Et elle le donne à Osmotar.

Osmotar le frotte entre ses mains : il en sort un écureuil blanc.

« Écureuil, mon petit oiseau, mon petit orphelin, va, cours où je t'envoie, où je te prie d'aller, à la douce Metsala, à la sage Tapiola. Monte sur un petit arbre, monte avec prudence jusqu'à sa cime, de peur que l'aigle ne t'enlève avec ses ongles. Cueille une petite pomme de pin et apporte-la à Osmotar. »

L'écureuil se met à courir, l'honneur de la terre commence son voyage. Longue est la route : il marche sans s'arrêter, il franchit les collines et arrive à la douce Metsala, à la sage Tapiola. Là trois pins s'élèvent dans le désert. Il monte sur le plus petit, il y monte avec prudence, redoutant les serres de l'aigle. Il cueille deux pommes de pin, et les apporte à Osmotar.

Osmotar les met aussitôt dans la bière. Mais la bière ne bouillonne point, elle ne jette point d'écume. »

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire, que faut-il préparer afin que la bière bouillonne et jette de l'écume ? »

La vierge de Pohja, la douce jeune fille voit encore un morceau de bois sur le pavé. Elle le ramasse et le regarde avec attention : « Que pourra-t-il devenir dans les mains d'Osmotar ? »

Osmotar le frotte d'abord dans ses mains, puis entre ses deux cuisses : il en sort une martre à la poitrine d'or.

« O martre, mon oiseau, mon orpheline, va où je t'envoie, où je te prie d'aller, à la caverne de pierre de l'ours, au repaire de l'ours sauvage. Rassemble dans tes mains sa salive, prends entre tes ongles l'écume de sa bouche et apporte-la à Osmotar. »

La martre se mit à courir, l'oiseau d'or se précipita à travers les fleuves, et arriva à la caverne de pierre de l'ours, au repaire de l'ours sauvage. La

salive coula de sa bouche, l'écume bouillonna entre ses dents. La martre la recueillit dans ses mains et l'apporta à Osmotar.

Osmotar la mit dans la bière. Mais la bière ne bouillonna point, elle ne jeta point d'écume.

Osmotar pense, médite : « Que faut-il faire, que faut-il préparer afin que la bière bouillonne et qu'elle jette de l'écume? »

La vierge de Pohja, la douce jeune fille voit une feuille d'arbre sur le pavé. Elle la ramasse, la regarde avec attention, et dit : « Que pourra-t-elle devenir dans les mains d'Osmotar? »

Osmotar frotte la feuille entre ses mains, entre ses cuisses : il en sort une abeille.

« O Mehilainen, mon oiseau, mon orpheline, va où je t'envoie, où je te prie d'aller, au delà de neuf mers, au delà de la moitié de la dixième. Apporte du miel sur tes ailes, un doux suc sur ta robe luisante, du miel recueilli des tiges du gazon, de la corolle de la fleur d'or, et apporte-le à Osmotar? »

Mehilainen prend son essor : il traverse neuf mers, la moitié de la dixième, et arrive à la nouvelle demeure de Tuuri, au séjour aérien de Palvonen. Là une jeune vierge était endormie. Autour d'elle s'élève un gazon d'or, dans sa ceinture des fleurs d'or, sur sa poitrine des herbes suaves, dans les plis de sa robe des tiges mellifères.

Mehilainen se plonge dans le calice de la fleur d'or, imbibe de miel ses ailes et sa robe luisante, et revient apporter le doux suc à Osmotar.

Osmotar jette le miel dans la bière.

Soudain la boisson nouvelle commence à bouillonner et à jeter de l'écume. Elle s'enfle dans la cuve de bouleau, s'élève jusqu'aux bords, menace de couler par terre et de se répandre sur le pavé.

On l'enferme alors dans le tonneau de chêne, et on la met dans la cave de pierre.

Mais la bière bouillonne dans le tonneau, on l'entend murmurer dans la cave : « Oh ! s'il venait maintenant mon buveur, s'il venait celui qui doit m'épuiser, et puis chanter de sa voix amusante ! »

On cherche un chanteur, un chanteur illustre, un chanteur aux beaux chants, à la douce voix.

Un saumon, un brochet sont apportés pour qu'ils chantent, mais ils sont impuissants à chanter.

On cherche un chanteur, un chanteur illustre, un chanteur à la douce voix.

Un enfant est amené, mais l'enfant est impuissant à chanter.

Cependant la bière rugit dans la tonne de chêne, elle crie dans la forteresse du robinet d'airain.

« S'il n'y a point de chanteur, de chanteur illustre, je briserai tous les cercles du vase, je m'agiterai avec tant de fureur que les parois de la tonne voleront en éclats. »

Alors l'hôtesse de Pohjola envoya faire ses invitations ; elle dit : « Petite servante, rassemble le peuple, invite au festin la foule des hommes : pauvres, riches, blessés, paralytiques, aveugles. Invite le vieux Wäinämöinen, comme le plus grand chan-

teur, mais n'invite pas le beau Kaukomieli, le joyeux Lemmikainen, car il est trop porté à la dispute. »

La servante dit : « Comment puis-je connaître Kaukomieli, comment puis-je connaître Lemmikainen, puisque j'ignore la demeure d'Ahti, la demeure de Kaukomieli ? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Tu connais Kaukomieli, il habite dans l'île d'Ahti, et lance ses flèches sur les bords du fleuve, auprès du vaste golfe, vers Kaukoniemi. L'œil de Kaukomieli est oblique, la joue de Lemmikainen est longue, la bouche de Ahti est tordue, le nez du tireur de flèches est obtus. »

La petite servante convoque aussitôt tout le peuple, appelle tous les hommes au festin : pauvres, riches, blessés, paralytiques, aveugles ; elle invite le vieux Wäinämöinen, le runoia éternel, mais elle laisse sans invitation le beau Kaukomieli.

QUATORZIÈME RUNA.

L'hôtesse de Pohjola se tenait à la porte de sa tupa. Elle entendit un bruit de traîneaux qui venait du rivage. Alors elle tourna les yeux vers le soleil et elle vit les hommes qui accompagnaient son gendre.

Elle dit : « J'ai cru que le vent soufflait, que les pino (1) s'écroulaient, que les ondes bouillonnaient contre le rivage, que les cailloux bruissaient. Mais le vent n'a point soufflé, les pino ne se sont point écroulés, les ondes n'ont point bouillonné contre le rivage, les cailloux n'ont point brui ; c'est le cortége de mon gendre qui arrive, ce sont les cent compagnons qui le suivent.

» Mon gendre n'est ni entre les premiers ni entre les derniers ; il est au centre de la troupe. Comment

ai-je reconnu mon gendre? Le voici! Il monte un cheval noir semblable à un loup dévorant, à un corbeau ravisseur, à l'alouette agile. Sept coucous d'or roucoulent dans son luoki, sept oiseaux bleus chantent dans l'arc du joug. »

Déjà le bruit retentit dans Kuja, le bruit retentit sur le chemin du puits. C'est le gendre qui arrive.

Un petit enfant couché par terre, le petit Pirtti chante :

« Allons, enfants ; allons, héros; allons, hommes à la haute taille, sortez pour délier les chevaux, pour dénouer le joug! »

Les enfants, les héros, les hommes à la haute taille se précipitèrent dans la cour, et l'hôtesse de Pohjola dit : « Enfants du village, jeunes colombes, détachez le cheval de mon gendre de son joug d'airain, ôtez-lui ses freins de fer, son luoki d'osier, ses rênes de soie, afin qu'il puisse se rouler sur le tendre gazon, sans qu'aucun de ses crins soit froissé.

» Enfants du village, jeunes colombes, conduisez le cheval de mon gendre à l'abreuvoir, au puits d'or, à la source suave, à la source toujours épuisée et toujours renouvelée, sous le toit de sapin d'or, sous les rameaux du pin touffu. Donnez la pâture au cheval de mon gendre, l'orge pure, le pain criblé, le froment d'été cuit, le seigle moulu.

» Enfants du village, jeunes colombes, conduisez le cheval de mon gendre à la plus belle étable, à la crèche d'airain, au râtelier d'or; liez-le aux an-

neaux d'or, aux crochets de fer, au pieu de chêne.

» Mon gendre pourra-t-il entrer dans la tupa si la porte n'est point exhaussée, si le seuil n'est point abaissé, si le premier mur n'est point enlevé, si le mur latéral n'est point renversé, si le mur de la porte n'est point détruit (2) ?

» Mon gendre ne pourra point entrer dans la tupa si la porte n'est exhaussée, si le seuil n'est abaissé, si le premier mur n'est enlevé, si le mur latéral n'est renversé, si le mur de la porte n'est détruit. Mon gendre est trop grand, il dépasse tous les autres de la tête.

» Que les portes soient exhaussées afin que mon gendre n'ôte point son chapeau, qu'il ne dépose point son bouclier. Que le seuil s'abaisse pour que sa chaussure ne soit point froissée, et qu'il ne balaye point la poussière avec le bord de ses vêtements ! Que les portes s'ouvrent sans le secours des mains, sans le contact du pouce ! »

Et le gendre entra dans la tupa.

« Les bancs sont-ils lavés? le pavé est-il balayé? le cuillers sont-elles dans les assiettes? »

« Oui, les bancs ont été lavés, le pavé a été balayé, les cuillers sont dans les assiettes. »

« Je ne connais point cette tupa, je ne sais de quel bois cette pirtti a été faite. Est-elle longue de cent aunes, est-elle large de mille aunes? »

« Le mur latéral est fait d'ethmoïdes, le mur de la porte d'os de rennes, le premier mur d'os

d'osma (3), le mur intérieur d'os de moutons (4).

» La poutre est d'omenapuu, le pieu du foyer de pääkki, les planches du foyer de feuilles de lumpi, le toit d'écailles de lahna (5).

» Le pavé a été purifié avec l'eau, la table est revêtue d'or, le rahi (6) est de fer, les petits bancs sont de petites pièces de monnaie.

» La cheminée est de briques, le foyer de pierres de germanie, le toit de la cheminée de pierres de la mer, la partie antérieure du foyer d'arbres de Kalewa (7).

Et l'ouvrier Ilmarinnen fit son entrée dans la tupa.

« O Jumala, donne la paix à cette maison de pin, à cette pirtti de sapin, sous ce toit célèbre (8) ! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Salut à toi! viens dans ce petit nid, dans cette humble cabane !

» Enfants du village, jeunes colombes, faites asseoir notre gendre ; son dos tourné vers le mur bleu, sa tête vers la table rouge, sa poitrine vers la foule des chrétiens (9).

» Jeunes filles du village, tendres colombes, tirez le feu de l'écorce, apportez la flamme avec la torche de pin, afin que je puisse voir les yeux de mon gendre, s'ils sont bleus ou rouges, ou blancs comme un linge. »

Le feu est tiré de l'écorce, il pétille, les torches de pin sont apportées, il s'en exhale une noire fumée.

« Jeunes filles du village, tendres colombes (10), apportez un flambeau, éclairez la tupa avec la cire,

afin que je puisse voir les yeux de mon gendre, s'ils sont bleus ou rouges, ou blancs comme un linge.

» Déjà je vois les yeux de mon gendre : ils ne sont ni bleus, ni rouges, ni blancs comme un linge ; ils sont clairs comme l'écume de la mer, bruns comme le roseau de la mer, beaux comme le jonc de la mer. Siika (11) est faite pour reposer à ses côtés, la perle des colombes pour être suspendue à son bras.

» Petite servante, servante fidèle, apporte de la bière dans la coupe aux deux anses, pour ces hôtes réunis, pour faire honneur à ces convives. Fais circuler le vase à cinq cercles, fais couler la bière de l'extrémité de la poutre (12), la sima du tonneau bien cloué. Depuis longtemps la boisson a été cuite, la bière d'orge a été préparée pour ces hôtes réunis, pour faire honneur à ces convives. »

La petite fille du village, la servante gagée apporta la bière dans la coupe à deux anses, pour les hôtes réunis, pour faire honneur aux convives. Elle fit circuler le vase à cinq cercles, et couler la bière de l'extrémité de la poutre, la sima du tonneau bien cloué.

Déjà la bière rouge coule à flots, les chanteurs agitent leurs coupes, les chanteurs fameux, les chanteurs aux chants divertissants. Mais le vieux Wäinämöinen conduit les chants, car c'est lui le meilleur chanteur, lui le runoia le plus habile.

Il dit : « Les hôtes s'étonnent, les hôtesses méditent dans leur pensée : notre bière est-elle donc

mauvaise? la boisson préparée par nous est-elle donc sans puissance? car les chanteurs ne chantent point, les bons runoia ne font point de vers, les convives d'or gardent le silence, les coucous de la joie ne montrent point de joie!

» Qui chantera ici, quelle langue modulera des accords dans cette fête de Pohjola, dans ce festin de Sariola? Les pavés resteront silencieux si ceux qui se tiennent debout sur les pavés n'ont point de voix; les fenêtres seront sans joie si les hôtes des fenêtres ne se réjouissent point, les tables sans mouvement si ceux qui sont assis auprès des tables ne s'agitent point.

» Si les hommes qui sont gras ne chantent point, ceux qui sont maigres ne feront point de vers. Moi, enfant maigre, je chanterai; moi, homme aux joues pâles, je ferai des vers. Du sein de mes os je tirerai des chants pour réjouir cette soirée, pour célébrer ce grand jour.

» Est-il quelqu'un parmi cette jeunesse, cette noble jeunesse, parmi ces fils d'illustre origine, qui mettra sa main dans ma main, sa main recourbée dans ma main recourbée, afin que nous chantions les beaux chants, les plus beaux chants?

» O Ilmarinnen, fils de ma mère, viens chanter avec moi. Tu as une bouche et j'ai une bouche; nous avons chacun une douce langue. Ta bouche chante les beaux chants, l'oreille les écoute, la langue raconte les prodiges, l'esprit les garde dans son

souvenir; l'homme mauvais fait le mal, mais l'homme bon le corrige. »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen dit: « Nous, enfants d'une seule mère, engendrés par une même femme, lavés par la même peiponen, soignés par la même sotka (13), rarement nous nous réunissons ensemble pour mêler nos paroles, dans ces fêtes de Pohjola, dans ces festins de Sariola.

» Oui, sans doute, je voudrais chanter avec toi, mais dans l'enceinte de ma demeure. Chez les autres la timidité enchaîne ma langue; les enfants du village riraient, les jeunes filles du village se moqueraient, les hommes du village me tourneraient en ridicule.

» Mais toi, éternel runoia, chante tes chants, tes plus beaux chants; et ceux qui t'écouteront t'admireront, ceux même qui ne t'écouteront point applaudiront à ta voix : tu es né une nuit avant moi et moi un jour après toi. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Si personne ne veut chanter avec moi, je chanterai seul, afin que ces nobles m'entendent, que les amis du vers me comprennent, parmi cette jeunesse qui s'élève, cette troupe qui grandit.

» O Jumala, dieu créateur, une fois encore permets que je vive, permets que je chante dans ces fêtes de Pohjola, dans ces festins de Sariola!

» O Jumala, dieu créateur, une fois encore, fais que la bière coule comme un fleuve, que le meet coule comme un torrent dans ces demeures de

Pohjola, sous ce toit célèbre, sous ce beau toit, pendant que cet hôte et cette hôtesse jouissent encore de la vie !

» O Jumala, dieu créateur, donne une récompense, une riche récompense à l'hôte, à l'hôtesse, au fils et à la fille de la maison, afin qu'ils ne se repentent jamais d'avoir célébré ces noces, d'avoir invité ces convives.

» Ici je ne reçois aucun prix (14), je ne puis bien chanter. Peut-être resterai-je silencieux, peut-être briserai-je avec mes chants. J'ai composé des runas, et je les ai roulées en peloton, rassemblées en faisceau, et sans doute je les cacherai sous la voûte du cellier, entre la clôture d'ossements, afin qu'elles ne puissent plus voir le jour dans cette vie ; à moins que la clôture d'ossements ne s'ébranle, que les joues ne soient brisées, que les dents ne soient desserrées, que la langue ne s'agite à droite et à gauche. »

Et le vieux Wäinämöinen chanta pendant un jour, pendant deux jours, pendant presque trois jours.

Mais alors le traîneau du runoia se trouva brisé.

Wäinämöinen dit : « Est-il parmi ces jeunes gens quelqu'un qui veuille m'apporter la vrille de Tuoni, le vilebrequin de Manala, afin que je puisse faire un nouveau traîneau, et y atteler mon cheval ? »

Et les jeunes gens et les vieillards répondirent : « Il n'est personne parmi nous qui puisse t'appor-

ter la vrille de Tuoni, le vilebrequin de Manala. »

Et le vieux Wäinämöinen partit pour aller chercher lui-même ce qu'il demandait.

Cependant l'hôtesse de Pohjola traite splendidement ses hôtes. Le beurre salé coupé en morceaux, les gâteaux succulents, les tranches de saumon, la chair d'un porc gras, les têtes de porc rôties, couvrent la table. La bière et la mesi coulent à flots, de l'extrémité de la poutre, du tonneau bien cloué pour les hôtes invités, pour faire honneur aux convives.

QUINZIÈME RUNA.

Déjà depuis longtemps les noces étaient célébrées, les festins étaient achevés, les noces de Pohjola, les festins de Pimentala.

L'hôtesse de Pohjola dit à Ilmarinnen : « Fils de mon père, pourquoi restes-tu ici? Frère bien-aimé, pourquoi veilles-tu? Restes-tu à cause de la bonté de ton hôte, ou de la grâce de ton hôtesse, ou de la splendeur de notre petite pirtti?

» Non, ces motifs ne te retiennent point; tu restes à cause de la beauté de la vierge, de la grâce de la jeune fille, de l'éclat de ton amante, des charmes de ta colombe.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore

disposée à partir : ses cheveux ne sont pas tous tressés.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'une manche de sa robe, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, longtemps déjà tu as attendu, attends encore! ta bien-aimée n'est pas encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'un soulier à ses pieds, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, longtemps tu as attendu, attends encore! ta bien-aimée n'est point encore prête, l'amie de ta vie n'est pas encore disposée à partir : elle n'a mis qu'un gant à ses mains, il faut qu'elle mette l'autre.

» O époux, frère de mon frère, déjà ta bien-aimée est prête, l'amie de ta vie est disposée à partir. — Va, ô vierge achetée, va, colombe vendue, puisque tu as aimé l'argent, puisque tu as été si prompte à donner ta main, si prompte à recevoir les dons des fiançailles. Sans doute, ô tendre jeune fille, tu n'as pas beaucoup de science, tes yeux n'ont pas tout vu : si tu as fais un choix dont tu doives te repentir, tu pleureras toute ta vie, tu gémiras toute l'année, parce que tu as quitté la maison paternelle, déserté le pays de ton enfance, la demeure de ta nourrice.

» Qui t'a fait perdre l'esprit, qui t'a ôté ton or

gueil, à toi si sage, si prudente entre toutes les vierges du pays? Car voilà que tu abandonnes ton père, que tu fuis le voisinage de ta mère. La fille auprès de son père est comme un roi dans sa cour; la bru auprès de son mari est comme le serf de Russie.

» Tu as cru t'en aller pour une seule nuit; tu as voulu partir pour un seul jour, tu as espéré ne rester qu'un seul mois ou même la moitié d'un mois. Hélas! tu t'es trompée. Tu es partie pour bien plus longtemps, pour tout un été, pour toujours, de la maison de ton père, pour toute ta vie, de la maison de ta mère.

» O épouse, ma sœur, mon poëme (1), ma verte tige, répands des larmes dans ta main, répands dans ta main l'eau de tes ennuis, répands dans la cour de ton père les gouttes de ta douleur. L'enceinte de notre demeure sera plus grande d'un pas, le vestibule sera plus grand d'un empan, le seuil sera plus haut d'une poutre, quand tu reviendras nous visiter. »

La vierge de Pohjola, la vierge infortunée soupire : elle répand dans sa main l'eau de ses ennuis, dans la cour de son père les gouttes de sa douleur. Le chagrin pèse sur son cœur. Elle dit : « Oui, je l'ai cru, je l'ai pensé dans ma vie, je l'ai dit dans l'âge de ma douce jeunesse : tu ne mérites point d'être appelée jeune fille, tant que ta mère prend soin de toi, tant que tu dors sur le sein de ta nourrice. Tu n'en seras digne que lorsque le jour des

noces se sera levé sur toi, lorsque tu n'auras plus qu'un pied sur le seuil paternel et l'autre dans le traîneau de ton époux. Oui, alors tu seras plus grande d'une tête, tu dépasseras toutes les autres d'une oreille. Telle a été l'espérance de ma vie, le but de mon âge florissant; j'ai soupiré après lui comme après une année féconde, un splendide été.

» Voici mon départ qui approche, mes vœux ont été comblés; je n'ai plus qu'un pied sur le seuil de mon père, l'autre est dans le traîneau de mon époux.

» Cependant, je ne m'en vais pas avec joie, je n'abandonne pas sans tristesse cette maison d'or qui a abrité mon enfance. Etres chéris, je vous quitte avec larmes, je vais dans le sein de la nuit d'automne, et déjà je marche sur la glace limpide du printemps. Mon pied n'y laisse point de traces, les franges de ma robe n'apparaissent point sur la neige, et ma mère ne peut entendre ma voix, mon père ne peut entendre mes lamentations.

» Que se passe-t-il dans le cœur des autres jeunes filles, dans l'âme des autres épouses? Le cœur de celles qui sont heureuses est semblable à l'aurore du printemps; mais le mien, à moi infortunée, ressemble à celui du cheval qui a été vendu, de la jument qui a été achetée. Je suis comme la nuit ténébreuse de l'automne, comme le jour brumeux de l'hiver. »

La mère dit à sa fille, la vieille dit à son enfant : « Jeune fille, ne pleure point; enfant de ta mère,

ne gémis point! On ne te conduit point dans les fanges d'un marais, ni dans la vase d'un ruisseau. Tu as un époux magnifique, un héros fameux, le plus habile des ouvriers, le plus célèbre des batteurs de fer. Il se nourrit d'un pain très-pur, mais son épouse mangera un pain plus pur encore.

» Tu as un époux qui marche dans les forêts, un héros qui parcourt les déserts; les chiens ne dorment point dans sa maison, ils ne couchent point sur la paille. Pendant ce printemps, trois fois il a été éveillé auprès du feu qu'il avait allumé dans la forêt, et il est sorti de son toit de sapin. Pendant ce printemps, trois fois les feuilles du pin ont peigné sa chevelure, trois fois les rameaux secs ont essuyé son corps (2).

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta mère, ne gémis point! Ton époux a cent bêtes à cornes, mille bêtes aux mamelles pleines, mille autres revêtues de laine.

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta mère, ne gémis point! Ton époux n'a point de champ sans orge, point de champ sans avoine, point de rive sans froment. Ton époux possède au bord de chaque ruisseau, une arche riche de grains, dans chaque champ un auma (3); il a une forêt d'aulnes où il cache son pain, un verger où germe son froment, de tous ses raunio il recueille de l'argent, car toutes les petites pierres se transforment pour lui en argent.

» O jeune fille, ne pleure point! enfant de ta

mère, ne gémis point ! Ton époux a des gélinottes qui volent avec bruit autour du joug de son char, six coucous d'or qui reposent sur le collier de son cheval, cent grives joyeuses qui chantent dans ses rênes.

» Je veux encore donner des conseils à ma fille, je veux instruire celle qui va quitter sa mère. O épouse, ma sœur, mon poëme, ma verte tige, écoute mes paroles, les paroles de ta vieille mère : Tu vas aller dans une autre contrée, où commande une autre mère, où habitent des hommes inconnus. Là les usages sont différents ; on n'y vit point comme dans la demeure de ta mère, comme dans la maison de ta nourrice.

» Jamais pendant ta vie, lorsque la lune d'or brillera dans le ciel, ne visite imprudemment une autre terre, ni la maison d'un autre homme sans ton mari. Le peuple s'informe de ce qui se fait, l'homme sonde le caractère.

» Prends garde aussi avec soin au menton aigu et osseux du vieillard, à la langue de pierre de ta belle-mère, aux froides paroles de ton beau-frère, aux gestes moqueurs de ta belle-sœur.

» Si le vieillard avait la fureur du loup, si la vieille était farouche comme l'ours, si le frère de ton mari était perfide comme le serpent, si sa sœur était aiguë comme le clou de la porte, souviens-toi cependant que tu dois montrer le même respect, la même humilité qu'autrefois dans la maison de ta mère, sous la garde de ta nourrice ; même soumis-

sion envers le vieillard, même respect envers le beau-frère.

» Écoute, jeune fille, mes paroles, écoute ce que ta vieille mère te dit : que ton oreille soit fine comme celle de la souris, que tes pieds soient légers comme ceux du lièvre, que ton cœur soit tendre et souple, que ton cou pur se plie, comme la cime du jeune prunier, comme les rameaux du genévrier !

» Ne marche point sans vêtement, ne va point hors de ta maison sans tunique, ne marche point sans souliers.

» Écoute encore mes paroles, ô jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : Fais-toi une tunique d'un seul flocon de laine, fais la bière avec un seul grain d'orge, et fais-la cuire avec deux morceaux de bois.

» Lave les bancs matin et soir, la table au milieu du jour, le pavé à la fin de la semaine.

» Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute ce que ta vieille mère te dit : La maîtresse d'une maison ne doit pas toujours rester dans la pirtti, il faut qu'elle marche dans les sentiers tortueux de Kuja, qu'elle soigne les étables, après quoi elle doit rentrer dans la tupa où l'enfant commence à pleurer. L'enfant enveloppé dans les langes ne peut pas parler, il ne peut dire s'il a faim ou s'il a froid, jusqu'à ce qu'un ami lui arrive, ou qu'il entende la voix de sa mère.

» Écoute encore mes paroles, jeune fille, écoute

ce que ta vieille mère te dit : Compte les vases de ta maison, que les chats ne rôdent point autour, que les oiseaux de l'air ne les enlèvent point. Que les sorbiers de la cour te soient sacrés, que leurs rameaux te soient sacrés, que leurs fruits te soient encore plus sacrés.

» Époux, frère de mon frère, n'emmène point notre douce colombe au mortier des pauvres (4), pour y piler le pain d'écorce, pour y préparer le gâteau de paille, pour y broyer la moelle du pin. Emmène-la dans une région féconde, où elle puisse tirer l'orge des coffres, couper les mets en morceaux, cuire le pain de froment, pétrir de la pure farine.

» Époux, frère de mon frère, ne montre point à notre colombe le chemin qu'elle doit suivre, avec le fouet de l'esclave ; ne la fais point gémir sous la verge ou la lanière ; ne lui arrache point des pleurs avec la corde qui sert de rênes à ton cheval. As-tu vu la jeune fille, as-tu vu le cœur de la tendre vierge ? Instruis-la sous ton toit, les portes closes : la première année par la parole, la seconde par le signe des yeux, la troisième en lui pressant légèrement le pied.

» Si elle résiste à tes leçons, si elle ne t'obéit point, prends un jonc, une branche de carex, et châtie-la, châtie-la avec une verge enveloppée de laine.

» Si elle résiste encore, si elle ne t'obéit point, coupe un rameau dans le bois, une branche de bouleau dans la vallée, et cache-la sous tes vêtements,

afin que personne ne la voie : frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos. Mais ne la frappe ni sur les yeux ni sur les oreilles, car le frère pourrait demander, le beau-père pourrait penser : « Est-ce le loup qui l'a déchirée? est-ce l'ours qui l'a mordue? »

La vierge soupire, le chagrin oppresse sa poitrine, les larmes ont enflé ses yeux.

Elle dit : « Je n'ai jamais été autrefois plus noire que les autres jeunes filles, plus pâle que les poissons de l'eau ; maintenant je suis plus noire que les autres jeunes filles, plus pâle que les poissons de l'eau.

» Comment récompenserai-je ma mère pour le lait dont elle m'a nourrie? comment reconnaîtrai-je les bontés de mon père? Je te remercie, ô mon père, pour la nourriture que tu m'as donnée, pour les soins dont tu m'as entourée, pour les mets délicats que tu m'as fait savourer!

» Je te remercie, tendre mère, toi qui m'as portée dans ton sein, qui m'as bercée dans tes bras, qui m'as nourrie de ton lait!

» Je vous remercie, vous tous qui habitez cette maison, vous les amis de mon enfance, au milieu desquels j'ai vécu mon plus bel âge.

» Maintenant je dois partir, je dois quitter cette maison d'or, la demeure de mon père, l'asile hospitalier de ma mère !

» Reste en paix, douce pirtti, avec ton toit de sapin! Il sera bon de te revoir un jour, de revenir un

jour se promener sur cette terre. Reste en paix, ô vestibule, avec ton plancher de bois; reste en paix, ô cour, reste en paix avec tes sorbiers!

»Restez tous en paix, ô terres, ô bois riches de fruits, lacs avec vos cent îles, champs avec vos bruyères! »

Alors l'ouvrier Ilmarinnen fit entrer la jeune fille dans son traîneau, et dit : « Adieu, ô Pohjola! que la paix reste avec vous, pins des collines, grands arbres des forêts, genévriers des champs, baies de la vallée, gazon des eaux, rameaux des aunes, écorces des bouleaux, racines des pins, troncs des sapins! »

Et il part comme la foudre, à travers les plaines de Pohjola, le détroit de Simo, les collines sablonneuses. D'une main il tient les rênes, de l'autre il presse le sein de la jeune fille; un de ses genoux est hors du traîneau, l'autre auprès de son épouse.

La vierge soupire et dit avec larmes: « Il fait froid sous ma pelisse, il fait froid sur le banc du traîneau. »

Mais Ilmarinnen marche toujours. Il avance un peu, et la vierge dit : « Qui a passé par là? quel méchant a suivi cette route? »

Ilmarinnen répond : « Un lièvre a passé par là, un petit lièvre a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait voler sur les traces du lièvre léger que d'être dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna

la tête, secoua sa noire chevelure, et partit comme la foudre.

Il avança un peu ; et la vierge dit : « Qui a passé par là? quel méchant a suivi cette route ? »

Ilmarinnen répondit : « Un renard a passé par là, un renard a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait courir avec le renard rapide que d'être dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure et partit comme la foudre.

Il avança un peu, et la vierge dit : « Qui a passé par là? quel méchant a suivi cette route? »

Ilmarinnen répondit : « Un ours a passé par là, Ohto (5) a suivi cette route. »

La vierge dit : « Mieux vaudrait être dans la caverne de l'ours que dans le traîneau de son fiancé. »

L'ouvrier Ilmarinnen tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure et dit : « Ne pleure point, pauvre jeune fille, parce que tu vas dans la maison de ton fiancé. Là tu mangeras de la chair sans couteau, tu boiras de la bière sans coupe (6). »

Et il part comme la foudre à travers les champs de Wäinälän, les plaines de Kalewala. La route s'abrége, le traîneau fuit, le timon de bouleau retentit. Déjà la demeure d'Ilmarinnen apparaît, déjà l'on voit la fumée s'élever de son toit.

SEIZIEME RUNA.

Un bruit, un grand bruit se fait entendre sur la route de Kuja, sur le chemin du puits.

Et la mère d'Ilmarinnen dit : « C'est le traîneau de mon fils : il revient de Pohjola. Les coucous chantent auprès du joug du cheval, les écureuils bondissent sur les timons, les canards crient dans le luoki.

» Le village attend la nouvelle lune, le peuple attend le lever du soleil, les enfants attendent les gazons rouges de fraises ; moi, j'attends seulement mon fils, mon fils et son épouse.

» Viens, oh ! viens maintenant dans ces régions qui te sont connues, dans cette tupa bâtie par ton père, par ton vieux père ! »

Et l'ouvrier Ilmarinnen s'avance rapide, et il ar-

rive aux régions qui lui sont connues, à la tupa bâtie par son père, par son vieux père.

Sa mère lui dit : « Époux, frère de mon frère, ton voyage a-t-il été heureux? as-tu obtenu la vierge demandée? as-tu forcé la citadelle, brisé les portes du combat? as-tu fait aboyer les gardiens de la forteresse, pleurer les jeunes filles de la forteresse? as-tu réussi à te concilier l'amour de la tendre vierge, pendant ton séjour chez ton beau-père?

» Mais déjà les questions sont inutiles. Je vois, je comprends : la jeune fille est avec toi, la colombe est dans tes bras.

» Quelle est donc la bouche qui a dit que le prétendant avait été refusé ; que le cheval avait couru en vain? Non, le prétendant n'a point été refusé, le cheval n'a point couru en vain, la crinière de laine est revenue chargée d'un double fardeau.

» O douce jeune fille, lève-toi de ton traîneau ; don précieux, quitte le siége où tu es assise ; mets un pied sur le marchepied, l'autre sur la solive de traverse, marche par le chemin noir, sur la terre semblable au foie, la terre aplanie par le porc, foulée par la truie, égalisée par la brebis, balayée par la crinière des chevaux.

» Avance comme la colombe dans cette enceinte pure, dans cette enceinte bâtie par ton beau-père. Le frère de ton époux s'y est souvent promené, sa sœur l'a souvent foulée sous ses pieds.

» Marche dans le vestibule aplani, le vestibule construit avec les os de l'oie pendant les longues

chaleurs de l'été. Les portes ont frémi appelant celle qui les ouvrirait, la poignée a tressailli soupirant après la main ornée d'anneaux qui devait la saisir, le seuil s'est abaissé pour donner passage à la robe légère de la belle jeune fille.

» Pendant tout ce long été, la pirtti a attendu sa balayeuse.

» Pendant tout ce long été, le pavé d'oie a retenti attendant celle qui doit le fouler, le toit d'or a gémi attendant celle qui doit l'habiter, les fenêtres se sont réjouies attendant celle qui doit regarder le ciel par leur ouverture.

» Pendant tout ce long été, les celliers se sont abaissés, désirant celle qui doit les visiter, les étables se sont avancées vers celle qui doit en prendre soin, les parcs des bœufs ont ouvert leurs cloisons à la colombe qui doit fouler leurs prairies.

» Pendant tout ce long été, le bon bœuf a souvent mugi appelant celle qui doit lui donner la pâture, la brebis du printemps a souvent bêlé attendant la main qui doit la nourrir, la brebis de l'été a souvent vagi désirant celle qui doit lui donner le menu foin.

» Salut, riche enceinte, avec tes hôtes; salut, enceinte superbe, avec tes héros!

» Salut, escalier splendide, avec tes convives; salut, toit d'écorce, avec ta foule!

» Salut, pirtti, avec tes richesses; pirtti, avec tes convives; salut, toit de planches, avec tes enfants!

» Salut, ô lune; salut, roi; salut, cortége du jeune

époux ! Jamais on n'a vu de troupe aussi noble, de troupe aussi belle.

» Époux, frère de mon frère, montre-nous ton épouse achetée, ton épouse achetée au prix de cent mille pièces d'or. As-tu amené celle que tu voulais ? Tu voulais une colombe, une blanche colombe, une belle fleur ! Mais déjà je la vois. Oui, c'est bien là ta colombe, ta blanche colombe, ta belle fleur. O épouse de mon fils, épouse blanche et douce, tu as joui d'une bonne renommée pendant que jeune fille tu habitais la maison de ton père; conserve-la, maintenant que tu es femme, dans la maison de ton mari. »

Et la mère d'Ilmarinnen servit à manger aux convives : le beurre et les gâteaux furent fêtés tour à tour.

Mais déjà depuis longtemps la boisson avait été cuite, la bière avait été préparée.

On remplit les coupes, et le houblon inonde les lèvres, et l'écume de la bière blanchit la barbe ; la bière coule de l'extrémité de la poutre, la sima du tonneau bien cloué.

Qui chanta dans ces noces, qui composa des vers ? Le vieux, le brave Wäinämöinen, le runoia éternel chanta dans ces noces, tenta la voix des vers et dit :

« Jamais on n'a vu, jamais on ne verra d'époux aussi noble, d'épouse aussi belle, de foule aussi illustre, de jeunesse si pleine de charmes.

» A qui donnerai-je des éloges ? Je louerai d'a-

bord l'hôtesse. Quelle est cette hôtesse? C'est l'hôtesse d'Ilmari. Elle a fait la bière d'orge, les doux gateaux. Sa boisson est agréable, ses gâteaux sont succulents.

» Elle n'a craint ni les loups ni les autres animaux de la forêt, lorsqu'elle est allée préparer le gâteau; elle ne l'a point remué avec la fourche, mais elle l'a pétri avec ses mains, avec ses poignets, avec ses doigts.

» Elle a fait de grands pains, de grands talkkuna (1), pour la fête de la belle troupe, pour la joie du noble cortége.

» Déjà j'ai chanté l'hôtesse, maintenant je chanterai l'hôte.

» Quel est ici le grand chef, la pomme tournée vers le soleil? Ilmari, le grand hôte, est le chef de la foule, la pomme tournée vers le soleil.

» C'est lui qui a bâti cette maison, lui qui y a apporté les poutres coupées dans la forêt, les solives du toit coupées sur la grande colline, l'écorce des coteaux couverts de pruniers, les perches des régions stériles, la mousse des marais. C'est lui qui a fait le banc avec le bois de légers arbustes, qui l'a fixé dans un lieu commode.

» Déjà j'ai chanté l'hôte, maintenant je chanterai le Patwaskani (2). Quel Patwaskani a-t-on nommé? Quel est celui qui doit montrer le chemin? Il est dans le village un bon Patwaskani; le bonheur du village montre la route.

» Notre Patwaskani a une chemise de lin, une

toge bleue; les franges de sa toge balayent le sable sur la terre semblable au foie.

» Le Patwaskani porte une ceinture autour de sa toge bleue, une ceinture tissue par Kuuttare (3), cousue par Päivättäre (4), avec la laine de la brebis d'été, de la brebis d'hiver, au temps où le feu n'existait point, où le feu n'était point connu.

» Le Patwaskani a une barbe noire aux flots noués, des cheveux bouclés, un chapeau d'or sur la tête, qui s'élève jusqu'aux nues, à travers les cimes des arbres.

» Déjà j'ai chanté le Patwaskani, maintenant je chanterai la Nainen (5). Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» On l'a prise derrière la forteresse de Tanika, hors de la citadelle nouvelle.

» Non, ce n'est pas vrai.

» Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» On l'a prise sur les rives de la Dwina, sur les bords des vastes détroits.

» Non, ce n'est pas vrai.

» Où a-t-on pris la Nainen? où a-t-on choisi la compagne des noces?

» Les fraises croissent sur la colline, l'arboisier dans la plaine, le gazon vert dans le champ, la fleur d'or dans le bois. C'est là que la Nainen a été prise, là que la compagne des noces a été choisie.

» La bouche de la Nainen est fine comme le roseau de Suomi, ses yeux brillent comme les étoiles

du ciel, la coiffure de sa tête est haute comme la cime d'un nuage, ses souliers sont semblables à des oies sur les rameaux d'un sapin.

» La Nainen porte au cou un collier d'or sonore, aux mains des bandelettes d'or, aux doigts des anneaux d'or, aux oreilles des boucles d'or, aux sourcils des perles précieuses (6).

» Déjà j'ai chanté la Nainen, maintenant je chanterai toute la foule : jamais on n'a vu ici une troupe aussi noble, une jeunesse aussi illustre ; la foule est revêtue de toges comme la forêt de frimas. Elle est belle comme l'aurore, brillante comme la splendeur du jour.

» Il y a de l'argent en abondance, des sacs pleins d'argent dans les plaines pour les convives invités ; un poltino pour les enfants, un alttino pour les vieilles femmes, un riuna pour les jeunes filles (7'. »

NOTES.

PREMIÈRE RUNA.

OBSERVATION. — Nous avons déjà dit, au commencement de ce livre, qu'il fallait l'étudier dans son ensemble, qu'à cette condition seulement on aurait *l'intelligence de sa signification réelle, et la pleine justification de son titre.* Ceci s'applique surtout aux notes qui vont suivre. Quelque indépendantes les unes des autres qu'elles paraissent, elles n'en concourent pas moins à un but unique, qui est de révéler la nation finnoise dans ses mœurs, ses institutions, ses coutumes, etc., et par conséquent d'exprimer au moyen de traits multipliés, épars, mais non disparates, son type véritable, son *génie national.* Nous espérons donc que notre dessein sera compris, et qu'au lieu de ne voir dans ces notes que des fragments isolés et sans rapport entre eux, on les considérera dans leur ensemble et dans l'idée qu'elles signifient.

---

(1) Dans la langue finnoise, *Runo* signifie un vers, et *Runot* des vers ou un poëme, un chant. Selon Hallenberg, historiographe du royaume de Suède, l'origine de cette expression (Runa) est orientale. « In linguis orientalibus nomen soni » atque clamoris expressum fuit litteris *rn*, *rnh*, » *rnm*, רן, רנה, רנם, quod idem etiam factum

» est nomen visûs tum oculorum, tum mentis : Samaritice *rn*, *rnn* murmuravit, *rnjn*, murmuratio ;
» Hebraice *ranan*, *ranah*, clamare, sonare, *rinnah*,
» clamor, cantus, precatio ; Chaldaice, *rnan*, clamare, *rinnanah*, *rinnun*, murmuratio, cantus,
» meditatio ; Syriace, *rno* meditatus est, *reno*, meditatio ; Arabice *ranna* sonare, clamare, gemere,
» *rannin* sonus, clamor, gemitus, *rana*, *ranaa*, vocem edere exultationis, *runaa* sonus (1). »

Ainsi le mot *Runot*, que nous traduisons par *Runas*, exprime d'une manière adéquate l'idée de la poésie qui est à la fois inspiration, vision de l'âme et chant de la voix. Le mot grec ποιησις (de ποιεω) est moins parfait, ce semble, puisqu'il n'exprime que l'idée de la création intérieure.

Il est à croire que les Finnois ont emprunté leur expression *Runo* des Scandinaves. C'est en effet chez ces peuples que le règne des monuments runiques est véritablement national. L'écriture runique y a duré de longs siècles ; et l'on a vu plus d'un savant, transporté d'un zèle fanatique pour ces anciennes formules, maudire ceux qui ne voulaient pas reconnaître les runas comme la plus antique de toutes les écritures, et les proclamer dignes d'être assommés à coups de pierres runiques (2).

On sait que les anciens Scandinaves portaient

(1) *Disquisitio de nominibus in linguâ suiogothicâ lucis et visûs*, etc., t. I, p. 172.

(2) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, par Pierre Victor.

un bâton, couvert d'inscriptions, désignant les jours de l'année, qui leur servait de calendrier. Les Lapons (et probablement les Finnois) avaient le même usage. « Les Lapons, dit Acerbi, se servaient jadis d'un bâton appelé *prumstave*, sur lequel ils marquaient les diverses fêtes et les principaux jours de l'année : ils y avaient recours au besoin comme les Européens des contrées méridionales à leur almanach. Ils y distinguaient les jours heureux et malheureux (1). »

(2) Voyez l'Introduction.

(3) Chez les Finnois, les bœufs, les vaches et autres animaux domestiques ont chacun leur nom. Les bestiaux portent une sonnette au cou. On ne craint point de les lâcher dans les bois quand on les mène au pâturage. Jamais ils ne s'égarent ; et au signal donné ils reviennent fidèlement autour du berger.

(4) Image tirée des mœurs nationales. Les Finnois se servent rarement de la charrette à roue pour les usages domestiques. Leur principal, leur unique véhicule en hiver, c'est le traîneau ; en été, ils vont à cheval ou en bateau.

Rien de plus simple qu'un traîneau de paysan finnois. Souvent il ne consiste qu'en deux solives de bouleau ferrées par-dessous, et jointes ensemble par deux traverses sur lesquelles sont placées deux ou trois planches mobiles. Le paysan, debout sur

(1) *Voyage au cap Nord*, t. III, p. 208.

ces planches, le fouet à la main, lâche les rênes à son cheval, qui fend l'air et traverse d'un trot rapide les collines, les lacs, les routes frayées ou non frayées, sans qu'il arrive jamais d'autres accidents que quelques chutes dans la neige tout à fait inoffensives.

Ces sortes de traîneaux, réduits à leur plus simple expression, ne servent guères aux Finnois que pour transporter leur bois, leur foin et autres marchandises. Quand ils voyagent, ils en ont de mieux confectionnés et de plus commodes. Ordinairement ils leur donnent une teinte brune.

On trouve aussi, dans quelques localités voisines de la mer, des traîneaux à voiles. Ce sont les barques d'hiver. Les paysans les lancent sur l'eau glacée, et quand le vent est très-favorable, rien n'égale la rapidité de leur course. J'ai vu plusieurs traîneaux de cette espèce dans l'île d'Hogland.

On ne trouve point de rennes en Finlande, si ce n'est vers les extrémités les plus voisines de la Laponie. Les Finnois attèlent à leurs traîneaux des chevaux de leur pays, dont la race, quoique petite, est forte, nerveuse, infatigable. L'île suédoise d'Öland envoie aussi en Finlande quelques-uns de ses petits trotteurs, si fringants, si gracieux, quand ils sont attelés à des traîneaux dont les maîtres fashionables veulent faire parade d'élégance.

On voit encore des traîneaux tirés par des bœufs. Mais ces sortes d'attelages ne sont employés que par des paysans très-pauvres, et seulement dans des

courses où la rapidité n'est point de rigueur. J'ai remarqué plusieurs fois que le bœuf finlandais, ainsi attelé, est excessivement difficile à conduire, et montre souvent de ces caprices qu'on passerait à peine aux ânes les plus têtus.

Le temps du traînage est sans contredit le meilleur temps de l'année pour les transports. On l'attend avec la plus vive impatience. Il commence d'ordinaire vers la fin de décembre et dure jusqu'à la fin d'avril. Les paysans le prolongent le plus qu'ils peuvent ; jamais ils n'abandonnent leurs traîneaux avant qu'un ou plusieurs accidents ne soient venus les avertir que la glace des lacs ne peut plus être affrontée impunément.

(5) Les maisons des Finnois ont un caractère national. On les appelle pirtti. Leur aspect est triste surtout pendant l'hiver. Une vapeur chaude remplit l'intérieur, qui n'est éclairé que par des éclats de sapin (*pirta*) enflammés : la chambre est noircie par la fumée : point de fenêtres, mais seulement quelques lucarnes percées dans le mur ; point de cheminée, la fumée s'ouvre un passage soit à travers les fentes du toit, soit à travers les lucarnes. Il y a là sans doute de quoi produire sur un étranger une impression triste. Mais pour ceux qui sont habitués à ces sortes de demeures, c'est un véritable agrément que de pouvoir, après avoir subi le froid, la neige et les autres intempéries de la saison, entrer tout à coup dans un milieu réparateur, et recouvrer au bout de quelques

instants toute la chaleur qu'ils avaient perdue.

Cependant la construction des maisons n'est point la même dans toutes les parties de la Finlande. En Karélie et en Savolax, elles sont vastes et si hautes, que la fumée peut, en montant vers le toit, former comme une voûte de vapeur élevée de quatre mètres au-dessus du pavé, en sorte qu'elle n'incommode en aucune manière ceux qui sont dans la pirtti. La partie inférieure des murs est propre et blanche, la partie supérieure est noire, ce qui produit un contraste qui n'est pas sans charmes. En général, la chambre est bien tenue et souvent pourvue de fenêtres vitrées. La table et les bancs sont lavés avec soin.

Il en est autrement en Tavastland. Là règnent la négligence et la malpropreté. Cependant, on commence à y voir quelques habitations plus convenables ; il est même rare que le paysan n'ait pas au moins une chambre passablement tenue pour y recevoir les étrangers (Wieras-tupa-Pereen-tupa). Cette chambre possède ordinairement des fenêtres vitrées et une cheminée ; et en plusieurs endroits un fourneau ou un poêle à tuyaux.

Les paysans de l'Ostro-Bothnie sont très-bien logés. Souvent on rencontre chez eux des maisons de bois à double étage. Il en est de même en Savolax et en Carélie, ainsi que sur les côtes.

Dans les villages finnois, les maisons sont construites sur des élévations, en sorte que l'on distingue *l'habitation inférieure*, celle qui est la plus près

de la route; *l'habitation du milieu*, celle qui vient après; et *l'habitation supérieure*, plus élevée que les deux autres. Il y a un chemin particulier pour chaque habitation. Nous verrons plusieurs exemples de cette disposition dans le cours du poëme.

Les maisons des Finnois sont construites en bois de sapin. On conçoit donc que la poutre y ait de l'importance. C'est de son plus ou moins d'antiquité que résulte la gloire plus ou moins grande d'une pirtti.

On voit que nous ne parlons ici que des maisons des villages. Dans les villes, on trouve un grand nombre de maisons bâties en briques ou même en pierres. Mais il semble que ces sortes de constructions ne conviennent point au climat du pays. Elles s'y détériorent en peu de temps, outre qu'elles conservent presque toujours une certaine humidité, qui rend leur séjour malsain et désagréable. Du reste, à quoi bon faire des maisons de pierre, quand les maisons de bois sont si commodes, si pittoresques, si confortables? Là, point d'humidité à craindre, puisque le rez-de-chaussée est séparé du sol par un fondement de granit élevé d'au moins deux mètres; là aussi, toute facilité pour la décoration des appartements, pour toutes les exigences du luxe de la vie. Il est, dans certaines maisons de bois d'Helsingfors, tel salon, tel boudoir meublés avec toute la pompe, toute la coquetterie de nos hôtels les plus fashionables de Paris. Et puis les maisons de bois sont d'une solidité qui défie, en

quelque sorte, les plus terribles coups du temps. J'en ai visité une construite il y a plus d'un siècle, sur les parois de laquelle l'acier de la hache se brisait et volait en éclats. Leur ennemi le plus redoutable, c'est le feu. Mais il y a tant de moyens d'en prévenir les funestes effets!

La place d'honneur, chez les Finnois, est devant la table, sur le banc fixé au mur, ou à l'extrémité de cette même table. Chez les paysans russes, c'est à l'angle de la chambre, sous l'image sacrée qui y est suspendue.

(6) Les Finnois font du pain avec de l'orge, du seigle, du froment et même de l'écorce d'arbre, quand il y a disette ou pauvreté extrême. C'est ce qui faisait dire aux soldats russes dans les dernières guerres : « Comment peut-on se battre contre des hommes qui mangent les arbres et boivent de l'eau? »

Dans les villes, chez les personnes d'un certain rang, on sert habituellement à table quatre espèces de pain : pain noir, pain bis, pain blanc, et pain dur et cassant, en forme de galette, appelé en suédois *knäckebröd.* Cet usage existe aussi en Russie, excepté pour le *knäckebröd.* On y prétend que le pain noir est excellent contre le scorbut, maladie répandue dans les pays septentrionaux.

(7) Les principales boissons finnoises sont la bière simple, faite avec de l'orge, du miel et du houblon; la taaria, espèce de bière plus faible, à peu près comme le kwass des Russes ou le svagdrycka (bois-

son faible) des Suédois, l'eau-de-vie extraite du seigle ou des pommes de terre; la mesi ou sima, qui n'est autre chose que le mjöd ou l'hydromel des Scandinaves. Dans les premiers jours du printemps, le bouleau distille une liqueur douce, mielleuse, fort goûtée aussi des indigènes.

C'est surtout dans la célébration de leurs fêtes que les Finnois se livrent à la boisson. Alors la mesi et la bière coulent à flots. Le 1er mai, tous les étudiants de l'université d'Helsingfors se réunissent à la campagne pour fêter le retour du beau mois, et boire l'hydromel en son honneur. Dans les salons de l'aristocratie, on boit aussi ce jour-là l'hydromel, qui prend place parmi les rafraîchissements de la soirée.

Cette prédilection, cette espèce de culte pour l'hydromel remonte, dans les pays du nord, aux temps les plus reculés. On sait qu'une des jouissances des guerriers morts, dans le Walhall, c'était de boire, dans le crâne de leurs ennemis, l'hydromel versé par les Valkyries.

Il y a quelques années, le roi Bernadotte vint visiter l'université d'Upsala. Avant de retourner à Stockholm, il voulut, dit Pierre Victor, aller voir les collines sépulcrales. Les étudiants, ayant appris son intention, demandèrent la permission de l'y précéder pour lui en faire les honneurs. Charles-Jean y consentit avec plaisir. Accompagné du comte de Brahe, de l'archevêque, du gouverneur et de l'historiographe Geyer, il les y trouva rassemblés.

Une partie était rangée en haie au pied du tertre appelé Tings-Hogen, et l'autre placée en carré ouvert sur la hauteur. Il y monta : là un étudiant, près de l'antique pierre nommée Tings-Stenen, lui présenta un rython scandinave rempli d'hydromel.

Le roi le prit et porta un toast à la prospérité de l'université. Un ancien chant national fut entonné; puis un professeur, au nom des étudiants, et l'archevêque, au nom du corps académique, lui exprimèrent les sentiments dont ils étaient animés. Leurs discours furent suivis des cris de *Dieu protége le roi!* que faisait retentir la foule des habitants de la ville et de la campagne accourus à cette cérémonie improvisée.

Touché de ces témoignages d'attachement, Charles-Jean y répondit par des paroles affectueuses, et annonça qu'en souvenir de cette réunion dans des lieux chers à la nation, il ferait don à l'université d'une corne à boire, dans l'ancien goût scandinave.

L'année suivante, le prince Oscar, porteur du présent annoncé par son père, se rendit avec toutes les autorités de la province au vieil Upsala, où il fut reçu par les professeurs et les étudiants; et il leur remit de la part de Sa Majesté un magnifique rython en argent, orné de bas-reliefs modelés à Rome par Fogelberg, le premier sculpteur de la Suède. Le recteur adressa au prince les remercîments de l'université. On porta la santé du roi; puis l'air national se fit entendre, au bruit des canons qui avaient été placés sur le tumulus de Thor,

le dieu de la foudre, et au milieu des hourras de la foule qui couvrait les tertres environnants. Le prince Oscar but à la santé des étudiants, qui répondirent à ce toast par un chœur où étaient célébrés les bienfaits dont le roi avait comblé l'université, et le saluèrent à son départ d'un chant d'adieu, sur une antique mélodie populaire.

C'est autour de la corne à boire, en buvant l'hydromel, que se ranimaient les souvenirs de gloire du Scandinave, et qu'il méditait les exploits capables de le rendre digne de l'admiration, de la postérité. Il jurait sur ce vase (Brage-bagaren) de mourir fidèle à son roi et à sa patrie. Et cet antique usage, retracé aux jeunes Suédois par l'héritier du trône sur les sépultures de leurs aïeux, avait excité, dans les rangs dont il est sorti, des témoignages éclatants de la confiance que leur inspire un prince appelé à les guider un jour dans le chemin de la liberté et des lumières (1).

(8) Voyez l'Introduction.

(9) Otawa, la grande ourse ou chariot de David, en Suédois chariot de Charles *Carlevagnen*. Voyez l'Introduction.

Les anciens Finnois étaient pauvres de science, surtout en astronomie. On ne trouve guères dans leur langue d'autres expressions désignant les astres que les quatre suivantes : *Otawa*, la grande ourse; *Wenäjän Otawa*, la petite ourse; *Seulainen*,

(1) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, p. 21.

Riian Seulat, les pléïades; *Wäinämöinen Miekka*, le glaive de Wäinämöinen, ou *Wäinämöinen Viitake*, la faux de Wäinämöinen, Orion. Les Finnois avaient aussi désigné les saisons et les mois; mais pour les semaines et les jours, ils empruntaient des expressions à la langue suédoise; quant aux heures, ils se servaient, pour les marquer, d'un petit instrument appelé *hetki*.

Les Finnois d'aujourd'hui sont plus avancés que leurs pères. Au mois de janvier 1845, j'ai vu, à Helsingfors, un paysan, venu de Wasa, qui, après avoir vu, seulement une fois, un chronomètre, avait réussi à en faire un tout à fait semblable. Cet homme avait le génie et la science innée de la mécanique. Avant l'incendie d'Åbo, on montrait, dans la bibliothèque de cette ville, un livre de prières gravé par un paysan sur des tablettes de bois. Du reste, ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans le nord. Quoi de plus industrieux qu'un paysan russe?

(10) L'annulaire. Le vocabulaire finnois n'a donné des noms qu'aux quatre autres doigts: *Penkalo*, le pouce; *Etu sonmi*, l'index; *Pisin sonmi*, le doigt du milieu; *Piiku sonmi*, le petit doigt. Cependant, on appelle aussi *Sonmu sonmi* l'annulaire.

(11) Champs de Kalewala, où séjourna Wäinämöinen.

(12) Quand il s'agit de quelque chose de grand, de fort, de terrible, la langue finnoise se sert presque toujours de l'image du feu: un arc de feu, une cataracte de feu, etc.

Cette description de l'arc nous donne une idée grandiose de cette arme si fameuse des Lapons. On sait que dans les temps anciens, ces peuples, ainsi que les Finnois, étaient des tireurs non moins habiles que ceux des îles Baléares. Aujourd'hui l'usage du fusil leur est connu, et l'on peut dire que les fils n'ont point dégénéré de l'adresse de leurs pères. Voici ce que rapporte à ce sujet un voyageur digne de foi :

« Quelques paysans se moquaient de nous en nous » voyant dépenser notre poudre et notre plomb à » tirer sur des oiseaux qui, pour eux, n'avaient au- » cune valeur. Comme ils remarquaient à notre air » sérieux le peu de cas que nous faisions de leurs » plaisanteries, ils se figurèrent qu'ils nous oblige- » raient en en tuant de leur côté, et en nous les ap- » portant. Aussitôt nous vîmes l'un d'eux courir vers » son fusil, le tirer, et se glissant sur le pont, venir » nous offrir un de ces oiseaux. Nous le remerciâ- » mes : mais remarquant que l'oiseau n'avait point » de tête, je lui fis entendre que cette circonstance » me faisait attacher peu de prix à son cadeau, et » que j'eusse désiré qu'il fût entier. J'examinai son » fusil, j'en trouvai le canon carabiné, et d'un très- » petit calibre, et je vis que c'était avec une balle, » de la grosseur approchante d'un petit pois, qu'il » avait tué l'oiseau. Je lui montrai de la petite dra- » gée, lui faisant entendre que c'est avec cela qu'il » aurait dû charger son arme. Le bon paysan fut » très-étonné à la vue de ce petit plomb, dont pro-

» bablement il n'avait aucune idée. Lui en ayant
» offert, il me refusa, et chargea son fusil à sa ma-
» nière, en m'assurant qu'il allait satisfaire à mon
» désir. Il partit, lâcha bientôt son coup, et me rap-
» porta un oiseau de la même espèce, mais cette
» fois entier, et n'ayant qu'une légère contusion sur
» la poitrine, où il ne l'avait que légèrement touché.
» Nous admirâmes son adresse et la justesse de son
» coup d'œil ; il nous assura que tous les paysans
» tiraient avec la même habileté ; qu'ils envoyaient
» à Stokholm quantité de gélinottes, *Tetrao Bonasia*,
» *Lin.*; et qu'ils préféraient ce genre de fusils à tout
» autre, à cause de la petitesse de leur calibre qui
» les rend propres à atteindre à une très-grande
» distance, sans exiger une bien forte charge. »

(13) Petit animal qu'on croit être une martre. Kapo signifie aussi jeune fille.

(14) Les Lapons, ainsi que les Slaves, empoisonnaient toujours leurs flèches de combat.

(15) Coursiers infernaux. V. l'Introduction.

(16) Les Finnois embrassaient toute la nature dans un vaste culte. De là ce respect qu'ils avaient pour les fleuves, les lacs, les montagnes, etc. De là les épithètes qu'ils leur donnent. V. l'Introduction.

(17) Faut-il entendre par les trois filles de la nature les trois vierges qui engendrent le fer, dont il est parlé dans la quatrième runa ? Cette interprétation nous paraîtrait un peu forcée. Il est des savants finnois qui ne voient dans ces expressions qu'une espèce de répétition poétique qui s'applique

à la mère ou à la femme et aux deux génies mentionnés d'abord. J'admettrais d'autant plus volontiers cette opinion qu'elle me paraît tout à fait conforme au génie de la langue finnoise.

(18) Royaume des morts, l'enfer. On l'appelle aussi Tuonela. V. l'Introduction.

(19) Nom donné au cheval de Wäinämöinen. Souvent la poésie finnoise multiplie les noms sur un même objet sans qu'en apparence il y ait aucun motif à ce changement. C'est un caprice de sa richesse.

(20) Idiotisme finnois qui se reproduira souvent dans le cours du poëme.

(21) La Norwège ou mieux la Laponie. Quelques-uns disent les environs d'Ăbo.

(22) V. l'Introduction.



DEUXIÈME RUNA.

(1) V. l'Introduction.

(2) Dans ces régions glacées, tant que dure l'hiver, le chemin est partout. Celui qui a été assez heureux pour en rencontrer un bon, marque tous les arbres d'un coup de hache, comme les sauvages le pratiquent souvent en Amérique, et cela pour indiquer la route à ceux qui viendront après eux. On plante aussi, à cet effet, dans la neige qui couvre les lacs, des branches de sapin ou de bouleau, dont la ligne verdoyante dirige le voyageur. En Finlande et en Russie, sur toutes les routes où se trouvent des relais, il y a des poteaux plantés à chaque verste, avec un double écriteau dont l'un indique le nombre de verstes que l'on a faites depuis la station qu'on vient de quitter, et l'autre le nombre de celles qui restent à faire pour

arriver à la station qui suit. V. aussi l'Introduction.

(3) Toute cette runa respire l'amour de la patrie, et la sollicitude de l'hospitalité.

Cet amour de la patrie est remarquable surtout dans les peuples qui habitent les régions les plus reculées et les plus ingrates des terres boréales. Il semble que la nature captive davantage le cœur par ses aridités et par ses horreurs que par ses richesses et par ses charmes. On sait que le roi Christian VI désirant avoir un Lapon à sa cour, envoya à cet effet le missionnaire Leems en Laponie. Leems eut une peine infinie à trouver quelqu'un qui voulût se rendre aux désirs du roi. Enfin le jeune *Korsnas*, séduit par les promesses du missionnaire, se laissa embarquer et partit pour Copenhague. Là il fut entouré de tous les soins, de toutes les distractions capables de lui faire oublier sa patrie. Il n'en fut pas moins pris d'une nostalgie profonde qui l'emporta au bout d'une année. On pourrait ici multiplier les exemples. Du reste, sans aller si loin, nos Auvergnats, nos Savoyards, sont-ils captivés longtemps par les délices de notre grande capitale?...

On a beaucoup parlé de l'hospitalité des Russes, et quoi qu'aient dit certains écrivains hostiles, nous nous rangerons aussi du côté de ceux qui lui ont rendu hommage. Notre expérience et nos sympathies nous en font une loi. L'hospitalité des Finnois n'est pas moins remarquable. Tout voyageur a sa place au foyer de famille, sa part du repas, son lit de repos. Dans la haute société, cet instinct na-

tional vit toujours dans toute sa force; la civilisation, qui gâte tant les choses de la nature, n'a pu l'altérer.

Autrefois il existait en Finlande un usage singulier. Tout individu, se trouvant dans le besoin, pouvait recourir aux choses des autres, même par violence, à la condition de laisser sur place une valeur équivalente à celle de l'objet qu'il avait pris. Je citerai, à l'appui de ce que j'avance, la *runa* de saint Henri, l'apôtre martyr des Finnois.

« Deux enfants grandirent autrefois : l'un dans un champ de choux, l'autre dans la Suède. Celui qui grandit dans le champ de choux était Henri de *Hämee* (Tavastland); celui qui vécut dans la Suède était le roi Érik.

» Henri de *Hämee* dit à son frère Érik : « Je veux aller baptiser les régions non baptisées, les pays qui n'ont point de prêtres. »

» Le roi Érik dit à son frère Henri : « Mais si les lacs sont sans glace, si l'eau des fleuves n'est point enchaînée? »

» Henri de *Hämee* dit à son frère Érik : « Je ferai le tour du lac de *Kjulo*, je tournerai le fleuve recourbé. »

» Et il attela son cheval au traîneau, et il prit ses livres sacrés, et il marcha deux jours de printemps, deux nuits tout entières.

» Le roi Érik dit à son frère Henri : « Ici la faim va nous presser; nous n'avons ni nourriture ni boisson.

» Lalli habite au delà du golfe, nous y trouverons de quoi boire et de quoi manger. »

» Lorsqu'ils furent arrivés chez Lalli, Gertrude, la méchante hôtesse, parla, bavarda, mentit.

» Alors Henri de *Hämee* prit du foin pour son cheval, et laissa de l'argent à la place; il prit du pain dans le four, et laissa de l'argent à la place; il prit de la bière dans la cave, et laissa de l'argent à la place. Puis ils mangèrent, burent, se rassasièrent et partirent.

» Lalli revint à la maison. La méchante hôtesse parla, bavarda, mentit.

» Des hommes sont venus : il ont bu, ils ont mangé, ils se sont rassasiés; ils ont pris du foin pour leur cheval, et ils ont laissé du sable à la place; ils ont pris du pain dans le four, et ils ont laissé du sable à la place; ils ont pris de la bière dans la cave, et ils ont laissé du sable à la place.

» Le berger, couché sur les poutres, dit : « Tu mens, ne la crois point! »

» Lalli, l'homme corrompu, l'homme à la mauvaise origine, Lalli prit son arc, et se mit à la poursuite des voyageurs.

» Le serviteur fidèle, le malheureux serviteur dit : « J'entends du bruit près de nous, presserai-je le cheval? »

» Henri de *Hämee* dit : « Non, si l'on fait du bruit près de nous, ne presse point le cheval, ne le fais point courir. »

» Mais si l'on nous atteint, si nous sommes tués!

» Va près de cette pierre et écoute. S'ils m'atteignent, et qu'ils me tuent, recueille mes os dans la neige, mets-les dans un traîneau attelé d'un bœuf; là où le bœuf s'arrêtera fatigué, qu'on bâtisse une église, qu'on élève une chapelle, qu'on prêche à tous les hommes! »

» Le berger parla du haut de la poutre : « Où Lalli a-t-il pris ce chapeau? où l'homme mauvais a-t-il pris cette belle mitre? où ce porte-fourche a-t-il pris cette tiare d'évêque? »

» Alors l'homme désespéré arracha le chapeau de sa tête, et ses cheveux se hérissèrent; il ôta l'anneau de son doigt, et toute sa chair trembla.

» Enfin, le pervers, le meurtrier du malheureux évêque fut puni par le roi, par le seigneur de la terre (*a*). »

(4) Voyez l'Introduction.

(5) La propreté et le soin de la maison varient en Finlande suivant les localités. Nous avons déjà traité cette question à la note 8 de la première *runa*.

(6) Nom que porte Wäinämöinen. Voyez l'Introduction.

(7) Les Finnois ont des barques à deux planches ou à trois planches. Il n'est question ici que des planches qui forment le fond. Ainsi les dernières barques sont les plus larges.

(8) Les Finnois ont des coupes appelées *tuopi*.

(*a*) *Kanleletar*, partie historique.

Elles sont d'ordinaire en bois. Cependant plusieurs en possèdent en argent, dont ils se servent les jours de fête. Leur forme est celle d'un vase à deux anses, tel à peu près que ce que les blanchisseuses de la Bourgogne appellent *sapine*.

(9) On voit ici les trois choses qui sont le plus chères au souvenir du Finnois : le coucou, parce qu'il lui rappelle la douce mélancolie de ses bois; le coq, parce qu'il lui rappelle l'intérieur de sa *tupa*; la vapeur du bain, parce qu'elle lui rappelle l'exercice régénérateur, qui tient une si grande place dans tout le cours de sa vie.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que le coucou est pour les Finnois ce qu'était la corneille pour les anciens Romains, un oiseau prophétique. Runeberg, le premier des poëtes modernes de la Finlande, dans son poëme fantastique des Nuits de la Jalousie (*Svartsjukans Nätter*), met en scène une jeune fille à laquelle la voix du coucou a promis un fiancé, sans que la promesse du prophète des bois ait été réalisée.

Ty brudgum löfte altid gökens stämma.....
. . . .
O Minna Skogsprofetens löfte svek.

(10) Il est souvent question du *sampo* dans les anciennes poésies finnoises. On n'est pas encore parvenu à s'accorder sur la nature de cet objet mystérieux. Le docteur Lönnrot veut y voir l'image du dieu *Jumala*; d'autres en font un ornement mi-

raculeux, une nouvelle boîte de Pandore ; d'autres enfin, un instrument destiné tout simplement à moudre le blé ; c'est là la fonction la plus ostensible que le *Kalewala* donne au *sampo*. M. Victor Falk, savant dans les choses finnoises, prétend que c'est un anneau, figure allégorique de la civilisation et de l'agriculture qui furent introduites dans le pays par Wäinämöinen et son frère Ilmarinnen, ou bien un talisman précieux à l'aide duquel on pouvait se procurer toute sorte de bien-être. Cette idée jetterait un grand jour sur la philosophie du poëme.

(11) Les mœurs des jeunes Finlandaises sont très-pures. Cependant il existe entre les deux sexes des rapports très-intimes et d'une liberté qui passerait pour licence dans d'autres pays. On sait que les bains dépouillent tout mystère : les jeunes garçons et les jeunes filles s'y agitent tout nus. Bien plus, quand un jeune homme fait la cour à une jeune fille, il n'est pas rare qu'elle lui ouvre son lit, sans qu'il s'ensuive autre chose, pendant la nuit, qu'un tête-à-tête inoffensif. Sans doute qu'ici la puissance de l'opinion prête un grand secours à la vertu. Une jeune fille séduite est une jeune fille perdue : il faut qu'elle s'exile d'un lieu où désormais elle ne pourra plus s'établir. On raconte qu'en 1819 l'empereur Alexandre, faisant sa tournée en Finlande, fut frappé de la beauté d'une jeune paysanne, et voulut la voir en particulier. On ne sait ce qui se passa entre eux ; mais, depuis ce moment, la pauvre jeune fille s'est vue délaissée,

méprisée et condamnée à un célibat de toute sa vie.

Ces mœurs une fois connues, on ne s'étonnera pas, en lisant le poëme, de voir la belle vierge de Pohja promise à Ilmarinnen et couchée dans son lit comme une épouse.

Cependant, qu'on se garde de croire que dans ces froides régions du nord le cœur soit de glace et insensible à l'amour. C'est, au contraire, la patrie de l'amour profond, de l'amour rêveur, idéal, absolu, de l'amour tel que le conçoivent et que le sentent les grandes âmes. Quoi de plus suave, de plus pur que les poésies érotiques de Runeberg et des chantres du *Kanteletar?* Sans exclure le sensualisme, ils ne l'exploitent que comme élément inférieur, ou plutôt différent des poëtes de Rome et d'Athènes, qui l'ont matérialisé et en quelque sorte pétrifié; ils l'idéalisent, ils le pénètrent de la vie sublime et de toutes les voluptés de l'esprit : « L'amour est beau, dit un poëte finlandais, quand » il repose tendrement dans un cœur fidèle, em- » brassé par deux lèvres de pourpre; il est beau » quand, silencieux et pleurant sur une tombe, il » étreint dans ses bras la croix funèbre et arrose » les fleurs, gages de son souvenir; mais il est plus » beau encore lorsque, dans la prière, il oublie les » voluptueux sentiments de la terre, les douleurs » de la poussière, et que, sur les ailes pures de la » colombe, il s'élève joyeux vers les régions de son » origine. »

Voici un fait étrange qui donnera une idée de la profondeur et de la constance de l'amour dans une jeune fille de Finlande.

En 1841, une jeune fille de *Kuopio* fut fiancée à un jeune homme qu'elle aimait. Quand vint l'époque du mariage, des raisons de famille s'élevèrent tout à coup qui le rendirent impossible. Pour plaire à ses parents, la jeune fille dut donner sa main à un autre. Elle vit se lever avec calme le jour de son hymen. Mais quelle en fut l'issue? Je laisse au poëte Berndtson le soin de la raconter. Voici la traduction de sa touchante ballade.

I.

« Vois, déjà le soleil du matin a éveillé la jeune fiancée! Elle sort de sa maison revêtue de l'habit nuptial. Partout où elle porte ses pas, des perles d'argent tremblent dans le gazon, et les fleurs des champs s'élèvent parées des beautés de l'été. Mais, hélas! les roses pâlissent si vite!

» Où vas-tu si pompeusement parée, au lever de l'aurore? A peine le soupir du matin murmure dans le bosquet de la colombe. » Ainsi disait sa douce sœur. « Mais la couronne de tes cheveux et ton brillant habit de noces ne vont pas bien avec les larmes de ta joue. Car les roses pâlissent si vite!

» Ma sœur, j'ai adressé une prière au Dieu puissant, et dans la prière les larmes vont bien avec

l'habit de noces ; mais la couronne que tu as tressée pour moi ne va point à mon cœur, je vais chercher des lis pour les mêler à mes cheveux. Car les roses pâlissent si vite !

» J'irai un instant dans le bois. Tu sais combien est cher à mon cœur chaque arbre, chaque fleur, chaque petit oiseau ! J'ai senti dans mon cœur le désir d'entendre le chant de l'alouette, je veux encore une fois, tandis que je suis fiancée, respirer le parfum de la forêt. Car les roses pâlissent si vite !

» Oh ! laisse-moi aller, ma sœur, et donne à ton amie un baiser ! Le temps fuit. Déjà la colombe soupire dans le bosquet. Mais si je tarde de revenir, dis à ma mère que je suis allée chercher des fleurs pour embellir ma couronne de fiancée. Car les roses pâlissent si vite !

II.

» Ainsi elle traversa le bois et arriva sur les bords du lac. Là un jeune homme était assis, seul, écrivant sur le sable. Son regard était froid et sombre, et l'on y voyait empreinte cette pensée : Le bonheur me hait et je suis exilé !... Oh ! les roses pâlissent si vite !

» Mais la fiancée posa doucement la main sur son épaule : « Pourquoi, mon bien-aimé, regardes-tu ton amie avec cet œil sauvage? Ne suis-je point fidèle à mon serment, mon cœur n'est-il point à toi ? Ma joue est devenue pâle, mais c'est le chagrin qui l'a pâlie. Ah ! les roses pâlissent si vite ! »

» Tu viens si joyeuse, si calme, sous ton habit nuptial! Tu parles de fidélité à tes serments, et tu es la fiancée d'un autre! Adieu. Pour toi, mon amour n'a été que chagrins et que tristesse. Adieu, mon souvenir n'habite plus dans ton sein. Car les roses pâlissent si vite!

» Et le jeune homme voulut fuir; mais elle saisit vivement la main de son ami et le conduisit vers la rive du lac. « Si ton cœur est fidèle, si ton amour n'est point froid, je ne me plaindrai point, je ne gémirai jamais de ce que les roses pâlissent si vite!

» Oh! te souviens-tu comme jadis notre nacelle nageait, légère et sans douleur, sur ces belles vagues? Ah! laisse-moi encore une fois tenter ce doux voyage, et chante-moi encore ton chant joyeux, ton chant d'amour et de fidélité, malgré que les roses pâlissent si vite!»

III.

» Et le jeune homme se balance sur les flots avec sa fiancée, et l'écho du bois répond à son chant. Ce chant montait vers l'azur avec une merveilleuse harmonie, mais de temps en temps une plainte se glissait dans sa joie. Ah! les roses pâlissent si vite!

» Le silence s'étendit sur les vagues : alors la fiancée dit : « Veux-tu, mon ami, retourner encore aux chagrins de la vie? Vois, je suis ta fiancée, tu me presses dans tes bras... Ici nous trouvons un refuge contre les peines, contre les douleurs, contre

tous les combats. Ah! tu le sais, les roses pâlissent si vite ! »

» Alors l'heureux amant pressa sur son cœur sa pâle fiancée et sourit ; et dans l'étreinte d'un baiser, ils s'abîmèrent tous les deux dans les flots... Mais quand la tempête vient troubler la paix du lac, elle porte vers les fleurs du rivage une douce plainte : Ah ! les roses pâlissent si vite ! »

(12) Voyez l'Introduction.

(13) Cette parure s'appliquait sur la poitrine à peu près comme les camées d'aujourd'hui. Elle était fort appréciée des paysannes finnoises. Il paraît que l'étain jouait autrefois, chez les peuples du Nord, un très-grand rôle dans les ornements de toilette. « Les Lapons, dit Acerbi, portent des ceintures garnies d'ornements en étain ; on attache à la partie antérieure une poche pour renfermer le tabac à mâcher. A la partie postérieure de cette ceinture pendent plusieurs lanières de cuir, ornées de perles d'étain, pour porter des clefs ou autres choses, telles, par exemple, qu'une gaîne avec son couteau ; chaque lanière est garnie d'anneaux. Ce sont les femmes qui font ces ceintures ; elles en décorent le dehors, comme on vient de le dire, avec des plaques d'étain et elles garnissent le dedans avec des peaux (*a*). »

Malgré que la civilisation et les raffinements qu'elle entraîne à sa suite fussent encore incon-

(*a*) *Voyages au cap Nord*, t. III, p. 45.

nus aux peuples finnois, on voit cependant qu'ils n'ignoraient point les objets de toilette, principalement ceux qui relèvent la beauté des femmes. Notre poëme nous en offrira plus d'une preuve. Le cabinet de Christiania, entre autres richesses dues aux fouilles des antiquaires, possède quantité de bracelets et d'amulettes à suspendre au cou, des agrafes, des bandeaux, bracelets, bagues d'or et d'argent, des perles et autres bijoux en verre, en ambre, etc. (*a*).

(14) Même région que Pohjola, ainsi appelée de *Saari* (île), peut-être parce que *Pohjola* était comme une île située aux extrémités septentrionales.

(*a*) *Coup d'œil sur les antiquités scandinaves*, par P. Victor, p. 63.



TROISIEME RUNA.

(1) La vierge de *Pohja* joue un grand rôle dans le poëme. On peut la regarder comme un des types de la jeune fille finnoise.

(2) Carder, filer la laine est une des occupations principales de la femme finlandaise. C'est aussi sur elle que reposent tous les soins domestiques. Les hommes vont à la chasse, à la pêche, et s'occupent des affaires extérieures de la famille. Cependant i n'est pas rare de rencontrer des femmes qui remplissent des travaux affectés d'ordinaire à l'autre sexe. Ainsi on en voit souvent, sur le bord des rivières de passage, offrir aux voyageurs le service de leurs canots, qu'elles font manœuvrer avec l'habileté des pilotes les plus exercés.

(3) Ce n'est pas seulement chez les anciens grecs

que des travaux pénibles et difficiles étaient proposés à ceux qui aspiraient à quelque but glorieux. Le même usage existait chez les peuples du nord. Mais ici les travaux proposés ont toujours un caractère plus énigmatique. Il semble que la magie dont ils développaient si fort la puissance devait présider sans cesse à leurs inspirations. Les proverbes et les énigmes finnois sont nombreux et d'une originalité piquante. Nous espérons les faire connaître un jour.

Nicander dans son grand drame intitulé *le Glaive runique*, met en scène deux enfants : *Are* et *Thore*, qui se proposent des énigmes.

ARE.

« L'*hôte* arrive dans la *maison*, la maison passe à travers l'*hôte*, et le convive reste dans l'*hôte*. Explique cette énigme. »

THORE.

« Explique-la toi-même. »

ARE.

« La *maison* c'est la mer, l'*hôte* c'est le filet à travers les mailles duquel passe l'eau de la mer, et le *convive* c'est le poisson qui reste dans le filet. »

ARE.

Gästen kommer i ett hus,
Huset genom gästen far
Värden blir i gästen grar.
Tyd mig gåtan utan krus.

THORE.

Lös gåtan sjelf. . . . .

ARE.

Sjön huset är, och gästen är ett nät,
Och värden fisket, som i nätet fastnar (*a*).

(4) Voyez l'Introduction.

(5) Voyez l'Introduction.

(6) Il s'agit ici de la science magique, car chez les peuples du nord, la magie possédait la science des remèdes, et la puissance de guérir. Voyez l'Introduction.

(7) Nous avons déjà dit que les Finnois donnent ordinairement à leurs traîneaux une teinte brune.

(8) La *runa* parle sans doute ici des perles qui ornaient le manche du fouet de *Wäinämöinen*. Les perles ne sont pas rares en Finlande, et chacun peut en pêcher à loisir. « Au pays où je suis né, » auprès des torrents écumeux de Kantua, dit ma- » demoiselle Bremer, la moderne romancière du » nord, j'allais souvent, dans mon enfance, pêcher » des perles, lorsque la chaleur de l'été avait dimi- » nué l'eau. Il me semble encore sentir l'onde fraî- » che et claire mouiller mes pieds; il me semble voir » ces coquillages riches de perles que la cataracte » jetait çà et là sur le sable. Je les rapportais avec » empressement sur la rive, et lorsque je trouvais » les perles renfermées dans leur sein, quelle joie! » Souvent, il est vrai, ils étaient vides, ou bien les

(*a*) *Runesvärdet*, 2[e] act. sjunde Uppträdet.

» perles n'étaient qu'à demi formées, ou même bri-
» sées; mais quelquefois aussi j'en trouvais de vrai-
» ment belles. »

Les perles finlandaises sont parfaitement polies et d'une couleur grisâtre.

Les orfévres du pays s'en servent pour monter des épingles, qui ne sont pas sans un certain charme original.

(9) Chez les paysans finnois, de même que chez les paysans russes, on voit au-dessus du foyer, à droite ou à gauche de la cheminée, une espèce de plate-forme supportée par des poutres, ou même voûtée, qui sert de lit. On y étend, en guise de matelas, quelques vieilles peaux de moutons, mais point de couvertures; la chaleur du feu les rend superflues. Les enfants couchent d'ordinaire sur le pavé, n'ayant souvent pour tout sommier, draps et couvertures, que les vieux haillons de leur mère. Que de fois il m'est arrivé, tandis que je parcourais ces contrées, d'entrer pendant la nuit dans des maisons dont le sol jonché d'enfants endormis exhalait une odeur fétide et repoussante! Du reste, ceci ne s'applique qu'aux pauvres gens. Ceux qui jouissent de quelque aisance ont habituellement des lits propres et commodes.

On trouve dans certaines localités des berceaux d'une forme tout à fait originale. C'est une petite planche suspendue, aux quatre angles, par quatre cordes attachées ensemble à l'extrémité d'une longue perche, fixée par l'autre bout à l'une des solives du

plafond ou du toit. Un petit matelas est étendu sur cette planche, qui sert de couche au nourrisson. Quand la mère veut l'endormir, elle n'a qu'à imprimer à cette espèce de hamac un léger mouvement.

(10) Voyez l'Introduction.

QUATRIÈME RUNA.

(1) Sans doute que la *runa* fait ici allusion à quelque grande sécheresse. Les régions boréales sont d'autant plus exposées à ce fléau, que le soleil d'été demeurant plus longtemps sur l'horizon, y verse avec plus d'intensité et de profondeur la chaleur de ses rayons.

(2) Dès les temps les plus reculés, les Finnois ont été d'habiles travailleurs de fer. Suivant les traditions, c'est d'eux que les Scandinaves ont appris l'art du forgeron. Cependant il est à croire que les fabriques de fer n'ont été vraiment établies en Finlande qu'après sa réunion avec la Suède, qui lui fournissait à bas prix les produits de ses mines. Du reste, le sol finlandais est lui-même admirablement riche en fer. On en trouve non-seulement dans les

veines des rochers, mais encore dans les marais et dans les lacs. A l'entrée du village de *Kemi*, et près de *Paldamo* et de *Kalajoki*, on trouve aussi quantité de sable noir imprégné de fer. En 1835, vingt-cinq mines de fer étaient ouvertes dans l'intérieur du pays ; à la même époque quinze fonderies étaient en activité, alimentées non-seulement par les mines de Finlande, mais encore par celles de Suède et de Russie. L'exploitation du fer est une des grandes ressources des Finlandais : ils en ont exporté, en 1840, pour 1,097,500 roubles assignats. Cette industrie marche toujours en progressant, et depuis que M. Nordjköld, chimiste distingué, a trouvé le secret de purifier le fer de tout alliage de soufre et autres substances hétérogènes, on a tout lieu d'espérer qu'elle deviendra une des plus célèbres de la Finlande.

(3) Voyez l'Introduction.

(4) Cette manière de s'exprimer est familière à la langue finnoise. On en trouve de fréquents exemples dans les runas.

(4) Il s'agit ici de la blessure de *Wäinämöinen*. C'est sans doute cette idée dominante dans la *runa* qui la porte à peindre le fer sous des couleurs aussi lugubres, et à ne nous montrer en lui qu'un être de malédiction et d'ignominie.

(6) Ganander, outre *Luonotaret*, les trois vierges dont nous avons déjà parlé, donne encore au fer pour père *Vuolangoinen* ou *Vuolainen*, et pour nourrice *Ruojuatar*.

(7) *Kalma* signifie odeur de cadavre. Crime de *Kalma*, c'est donc le crime qui donne ou peut donner la mort.

(8) Le fleuve infernal de la mythologie finnoise. Voyez l'introduction.

(9) L'enfer. Ce mot est scandinave, et a passé dans l'idiome finnois, sans perdre sa signification première, car les sectateurs d'Odin appelaient aussi leur enfer *Helvete* (séjour de *Hel*). Voyez l'Introduction.

(10) Il paraît que les anciens Finnois connaissaient déjà l'art de guérir les blessures par la ligature des veines. Ce fait est remarquable.

(11) Le climat de Finlande, dit M. le professeur Rein (*a*), apporte un grand obstacle à la culture des arbres et des plantes. On ne trouve guère de jardins potagers que dans le voisinage des villes, et à la campagne chez les personnes de condition. Les vergers ne se rencontrent que dans la partie méridionale du pays : le pommier, à Åbo, dans le Nyland, et dans le gouvernement de Wiborg ; le poirier dans le Nyland, surtout du côté de Borgå, où l'on voit aussi mûrir la prune et la crèque. La cerise se cueille dans les gouvernements méridionaux et en Tavastland : à Wasa et à Jacobstad, en Ostrobothnie, on la regarde comme une rareté. Les serres chaudes sont peu répandues. Le jardin bota-

(*a*) Statistik Teckning af Storfurstendömet Finland. Helsingfors, 1843.

nique d'Helsingfors en possède d'assez vastes, riches de plante exotiques les plus précieuses. Depuis quelques années il existe à Åbo une société d'horticulture dont les efforts et les travaux obtiennent tous les jours de nouveaux succès. On cultive en Finlande la groseille rouge et verte, la fraise, la framboise, l'airelle, etc. Parmi les arbres, les principaux sont le chêne, l'orme, l'aubépine, le prunellier, le genévrier, le frêne, et surtout le sorbier, le pin, le sapin et le bouleau. Parmi les plantes du pays, on en compte trois cent trente-cinq propres à la médecine.

(12) On ne trouve aucune donnée chez les Finnois qui puisse nous indiquer ce qu'ils entendaient par mère des éléments. Peut-être la runa veut-elle simplement désigner par là les génies qui présidaient à leurs fonctions, et qui sont ainsi, en quelque sorte, les mères, les auteurs de leur action. Ne pourrions-nous pas dire encore que les mères des éléments sont les trois vierges génératrices du fer?

(13) Herran est évidemment le mot suédois Herre, qui signifie aussi seigneur. Il est tout naturel que le contact qui a existé presque toujours entre les Finnois et les Suédois ait réagi sur leur langue. On pourrait ici multiplier les exemples.

(14) Voyez l'Introduction.

CINQUIÈME RUNA.

(1) Dans la langue finnoise, l'or est le symbole de la beauté, de l'amabilité, de la richesse, de la splendeur ; de même que le feu, de la grandeur, de l'activité, de la puissance!... Une chose d'or est aussi une chose chérie, à laquelle on tient par le cœur.

(2) L'original dit : « Pourquoi portes-tu ton chapeau oblique, *Kaiken Kalella Kupärin ?* C'est là, chez les Finnois, la marque d'une profonde tristesse.

(3) La jeune Finlandaise offre un type de femme tout à fait à part. Elle est belle, mais de cette beauté qui affecte plutôt l'âme que les sens de celui qui la contemple. Sa taille svelte, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus ont une expression d'idéal qu'on ne peut définir. Elle est pâle. Un nuage de

douce tristesse ombrage habituellement son front. Il s'exhale de son être comme un parfum de mélancolie qui s'épanche sur tous ceux qui l'entourent. Son cœur est sensible, mais il est fort. L'amour qui le pénètre est profond, dévoué, sublime. Quelle tendre délicatesse! quelle générosité courageuse! quelle étonnante longanimité! La jeune Finlandaise devine la vie avant d'en avoir soulevé le voile; elle affronte la destinée qui la menace, et supporte sans se briser d'effrayantes douleurs. Cependant, malheur à celui qui l'offense ou par qui elle se croit offensée! L'injure vraie ou illusoire vivra éternellement dans son souvenir: quand elle pourra se venger, elle se vengera. Il y a du corse dans le jeune cœur finlandais: cette nature, malgré tous ses charmes, est encore inculte, sauvage; il lui faut la sombreur des forêts, le fracas des cataractes, le bruissement lugubre des bouleaux, les brouillards et les tempêtes. Mademoiselle Bremer fait ainsi parler une jeune Finlandaise amenée de son pays dans les salons suédois: « Ah! cette jeune fille sauvage qui avait » grandi avec les vierges de Finlande, dont la vie » s'était écoulée au sein des bois et des prairies, des » montagnes et des torrents, et dont les rêves » étaient aussi sauvages, aussi étranges que la na- » ture qui l'avait vue naître, cette jeune fille n'était » point faite pour les salons, ni pour les grâces » françaises. Enlevée aux frais déserts de son en- » fance, pour être transportée dans une riche de- » meure, où de grandes glaces répétaient à l'envi

» tous ses mouvements, et semblaient imiter, en se » moquant, toute libre expression qui n'était pas » empreinte d'une grâce moelleuse et étudiée, elle » était devenue timide, timide devant elle-même, » timide devant les autres, timide surtout devant la » maîtresse de la maison. On m'appelait la jeune » Tartare (*a*). »

(4) Chaque paysan finnois possède une maison de bains dans l'enceinte de son habitation. Un chemin particulier y conduit. Nous parlerons plus tard de l'usage du bain en Finlande.

(5) Surnom que les Finnois donnent au chien.

(6) Outre la maison qu'ils habitent, les Finnois ont encore, dans la même enceinte, une sorte de garde-meuble où ils conservent leurs provisons et leurs effets.

(7) Voyez deuxième Runa, note 11.

(8) Voyez l'Introduction.

(9) Nom que portait aussi Pohjola.

(10) *Itä*, le vent d'est; *Läusi*, le vent d'ouest; *Etelä*, le vent du midi; *Pohjanen*, le vent du nord.

(11) D'après cette donnée de la *Runa*, il paraîtrait assez clair que le *sampo* devrait s'entendre d'un instrument propre à moudre le blé. Mais la suite du *Kalewala* amènera d'autres difficultés qui nous forceront encore à rejeter cette interprétation et à demeurer dans le doute. C'est pourquoi nous éviterons de trancher la question.

(*a*) *En Dagbok*, p. 25.

SIXIÈME RUNA.

(1) Le serpent joue un grand rôle chez les peuples du nord. Les Scandinaves gravaient sur sa peau leurs caractères runiques. Pour eux, le serpent devait être un symbole de terrible puissance; car, suivant leur mythologie, le globe de la terre est étreint par le monstrueux *Midgårds orm* (le serpent de Midgård); et les murs de Narstrand, le château des tourments, sont faits de serpents entrelacés dont le venin abreuve éternellement les êtres qui n'ont point expié leurs crimes.

Quant aux Finnois et aux Lapons, on conçoit aussi qu'ils aient eu le serpent en honneur. Ces peuples d'énigmes et de proverbes trouvaient en lui le symbole de l'astuce et de la finesse; leur magie surtout s'inspirait de sa puissance fascinatrice,

et s'aidait de son secours. Voilà pourquoi la mythologie finnoise crée des génies spéciaux pour veiller sur les serpents et leur donne une déesse pour nourrice.

Les serpents étaient aussi en grand honneur chez les anciens Slaves. On leur faisait des sacrifices de lait et d'œufs ; il était défendu de leur faire aucun mal, et quelquefois même on punissait de mort ceux qui avaient commis quelque attentat contre ces dieux protecteurs.

Encore aujourd'hui, dit un journal polonais, dans quelques contrées de la Pologne, les paysans ont un très-grand soin de donner du lait et des œufs à une sorte de serpents noirs qui se glissent dans leurs demeures infectes et humides, et ils seraient désolés si l'on faisait le moindre mal à ces reptiles. On est si bien accoutumé à se trouver dans leur compagnie, que les enfants même n'en ont pas peur, les caressent et boivent dans les mêmes vases. (Journ. de littér., année 1782, n° 7.)

(2) Fils de Turya, ou Norwégien-Lapon.

(3) La mort. V. l'Introduction.

(4) Le missionnaire danois, Canute Leems, qui vécut dix ans chez les Lapons, a laissé, sur la langue de ce peuple, des notions que nous croyons devoir reproduire. Nous les emprunterons au voyage d'Acerbi, « La langue des Lapons paraît en-
» tièrement distincte de toute autre à laquelle on
» pourrait la comparer, excepté la finnoise, avec
» laquelle elle a quelque analogie, moins grande

» cependant que celles du danois avec l'allemand : » elle s'en distingue par certaines particularités qui » tiennent assez de l'idiome hébreu ; mais le mis- » sionnaire ne prend pas pour cette raison sur lui » d'affirmer qu'elle dérive de l'hébreu. Il renvoie à » la préface d'une grammaire lapone qu'il a publiée, » à cause de quelques mots et expressions qui sem- » blent indiquer une dérivation du grec et du latin ; » mais il admet qu'il ne suit pas de là que ces » mots soient réellement des termes grecs et la- » tins transportés dans le langage lapon ; ils peu- » vent, malgré cette ressemblance, appartenir au » langage naturel des pays lapons ; et quoique le la- » pon contienne nombre de termes très-ressem- » blants au finnois et au danois, pour parler plus » exactement, au norwégien ou norsk, il diffère tel- » lement de ces langues dans la manière générale » de parler, qu'en prononçant certains mots, le La- » pon, le Finlandais et le Danois ne pourraient s'en- » tendre entre eux, en supposant que chacun em- » ployât son propre dialecte.

« La langue lapone, observe le missionnaire, a » été si peu étudiée par les étrangers, qu'à peine » est-elle entendue même des Norwégiens, qui vi- » vent sur les frontières de la Laponie, quoiqu'elle » ne mérite pas moins d'être soumise à des règles » fixes de grammaire et rendue intelligible aux na- » tions éloignées que les autres langues de l'Europe : » ce qui la rend recommandable est une élégante » concision qui exprime en un seul mot ce qui, en

» d'autres langues, en demanderait plusieurs. Par » exemple, mon petit pain, se trouve rendu par le » seul mot lapon *laitbaziam*. Ce mot peut s'analyser » de la manière suivante : il dérive du nom substan- » tif *laibe*, pain, le diminutif est *atz*, et le pronom est » *am;* mais le lapon admet une commutation de » consonnes, notamment des labiales *b* et *p*, *b* et *m*, » *f* et *v* ; les gutturales *q* et *k*; les dentales *s* et *r*; les » linguales *d* et *n*, *d* et *t*; les labiales *f* et gutturales » *k* sont aussi commuées en d'autres. Les lettres *g*, *n*, » jointes dans la même syllabe, se prononcent avec » aspiration.

» Il paraîtra étrange que dans le lapon, les noms » des fluides, des métaux, des grains, des herbes et » des fruits, ne soient tous exprimés qu'au pluriel. » Ce langage abonde en diminutifs qui contribuent » à lui donner de la grâce et de l'expression. Quand » un Lapon s'adresse à un paysan norwégien, il lui » dit : *Passevelje*, c'est-à-dire , mon compagnon, » mon ami ; si c'est une femme qui aborde une Nor- » wégienne, elle lui dit : *Passesoaba* , c'est-à-dire, » sainte sœur.

» Les rennes qui sont les plus estimés, et qui » sont conséquemment de la plus grande valeur, » sont ceux que l'on a coupés. Ils surpassent les » autres en volume et en graisse ; ils sont d'une » grande utilité et d'un bon revenu pour les pro- » priétaires : de là les phrases suivantes, comme » celle-ci, quand ils veulent dire que quelqu'un » mérite la plus haute considération : *Værtzejetz*,

» c'est-à-dire, *il* ou *elle* est absolument un renne
» coupé. Quand un certain Lapon, juge de paix
» dans le Lerman, nommé Porsanger, était en train
» de se vanter, il ne disait autre chose que *Heerge*
« *Zhiouga*, je suis un renne coupé. »

(5) La mythologie finnoise embrassait, en quelque sorte, dans un vaste culte, tous les êtres de la nature. Mais elle vénérait d'une manière plus spéciale les grands phénomènes, les imposantes manifestations de la force. Ainsi la cataracte finlandaise, si puissante, si majestueuse, devait nécessairement être pour elle un objet sacré.

(6) Ainsi les Finnois connaissaient aussi les armes défensives : sans doute ils les avaient empruntées des Scandinaves, ou même des peuples orientaux à travers lesquels ils avaient passé.

(7) Pièce de bois recourbée attachée à l'extrémité du timon et couronnant la tête du cheval.

(8) Espèce de hangar suspendu qui sert de poulailler.

(9) Nous avons déjà dit que les maisons des Finnois étaient construites en bois : entre les poutres grossièrement taillées, qui en forment les parois, ils ont soin de mettre une couche de mousse bien sèche, afin que l'air ou l'humidité ne puisse pénétrer dans l'intérieur. Il en est qui remplacent avantageusement la mousse par de vieux câbles de vaisseaux.

(10) Surnom que les Finnois donnent au chien.

(11) Probablement la mer glaciale.

(12) Un des grands fleuves de la Norwége.

SEPTIÈME RUNA.

(1) Il est impossible de rendre, dans notre langue, toute la liberté de l'original. Voici les vers de la runa :

» *Anna akha tyttöasi*
» *Sekä nuorta morsianta*
» *En tuorta pahoin pitäisi;*
» *Sulisjäni syöessäni,*
» *Kasissäni käyessäni*
» *Selässäni seistessäni*
» *Muatessa mahani alla.* »

Les chantres du Kalewala disent les choses de la nature simplement et sans voile. N'est-ce pas une preuve de l'innocence et de la pureté des mœurs des peuples dont ils racontent l'histoire? La Bible a-t-elle un autre langage?

(2) Espèce de longs patins en bois que les Finnois et les Lapons attachent à leurs pieds, et avec lesquels ils s'élancent, sans crainte, sur les collines, les lacs et les plaines couvertes de neige.

(3) C'est-à-dire, enfant de la région du bien. V. l'Introduction.

(4) Le diable porte aussi le nom de Jumala. Cette expression n'était donc, chez les Finnois, qu'un mot appellatif convenant à tous les dieux ou génies bons et mauvais. Voyez l'Introduction.

(5) Cette description de l'Élan d'Hiisi nous offre un des exemples les plus bizarres des créations de la mythologie finnoise. Quant aux coquilles à perles, voyez Troisième runa, note 8.

(6) On appelle ainsi la tente des Lapons, de même que la chambre où l'on fait chauffer l'eau du bain, et quelquefois cuire la viande destinée au repas.

Nous donnerons ici quelques détails relatifs aux habitations des Lapons et à leur manière de vivre, empruntés, comme le précédent, au missionnaire danois Canute Leems.

« Les huttes des Lapons côtiers, comme celles de » ceux qui habitent les bois, sont appelées *laume* » *guatte* : elles sont construites avec quatre perches » courbées en ovale, une petite porte et une ou» verture au sommet pour laisser passer la fu» mée ; elles sont couvertes d'écorce de bouleau et » de mottes de terre. Pour y entrer, il faut se ployer » extrêmement, et en dedans il n'est pas possible » de s'y tenir debout, excepté peut-être au milieu,

» où l'on fait du feu directement au-dessous du trou
» qui est au sommet. La famille s'assied autour de
» ce feu, sans faire attention à cet inconvénient :
» tout l'intérieur est tapissé de branches de bois.
» Au milieu de la hutte sont deux piles de pierres
» grossièrement élevées à une distance égale et pa-
» rallèle l'une à l'autre, en face de la porte, à l'ex-
» trémité opposée de la hutte ; ce lieu est pour le
» foyer ; aux quatre coins sont fixés autant de pieux ;
» ces pieux servent à supporter deux traverses, sur
» lesquelles plusieurs morceaux de bois sont placés
» en travers. C'est sur ceux-ci qu'ils attachent une
» crémaillère pour supporter leur marmite. Avant
» de se livrer au sommeil, les Lapons ont fort grand
» soin d'éteindre le feu, et après qu'il n'y a plus de
» fumée, ils grimpent sur le haut du toit et placent
» une planche sur le trou. Nous avons déjà dit que
» la hutte est divisée dans son centre par deux piles
» de pierres, pour former un foyer. Cette division
» s'étend vers la porte jusqu'à l'autre côté de la
» hutte, par le moyen de quatre morceaux de bois
» de bouleau de longueur convenable. Cette dispo-
» sition laisse deux places vides dans le centre, outre
» celles du feu. Celle qui est vers la porte sert de
» bûcher ; celle qui est au delà est l'endroit où se
» serrent les ustensiles de cuisine, les vaisseaux de
» cuivre destinés à contenir l'eau de neige, néces-
» saire pour la boisson. Il y a encore deux espaces
» vers les côtés de la hutte, à droite et à gauche du
» foyer. Le premier, près de la porte, s'étend là où

» commence le foyer; le second occupe l'étendue » du foyer, et le troisième succède à la séparation » où les vases et les marmites sont placés. On » peut appeler chambres tous ces compartiments » de la hutte, car c'est dans elles que dort la fa- » mille, de la manière que nous le dirons ci-après.

» Sur le plancher de tous ces compartiments ou » divisions, est étendue une peau de renne, comme » un tapis, pour qu'en s'asseyant dessus, la famille » n'éprouve aucun malaise des branches dont elle » a jonché le terrain. Lorsqu'un Lapon se retire » chez lui pour se reposer, voici l'arrangement ob- » servé dans l'intérieur : s'il n'y a qu'une famille » dans la hutte, le mari et la femme prennent un » côté des trois divisions, l'autre côté est réservé » aux enfants et domestiques; si, d'un autre côté, » les enfants et les serviteurs sont obligés de dormir » dans le même côté que le maître et la maîtresse, » l'ordre des lits est ainsi : le mari et la femme » prennent l'extrémité au delà de la porte, place » regardée comme la plus honorable, et qu'on ap- » pelle *boshio-kiaeshie*; les enfants dorment dans la » partie du milieu, ou, comme ils disent, dans le » *gask-loido*, près le foyer, et les domestiques occu- » pent la division près de l'entrée ou sur la *kiaeshie*.

» S'il arrive qu'un missionnaire passe la nuit » chez eux, on lui donne la meilleure de ces cham- » bres, et l'homme et la femme alors quittent leurs » huttes, et cela tout le temps que l'homme pieux » reste parmi eux.

» Quand deux familles occupent la même hutte, » le vide du derrière de la porte ou le bûcher, le » foyer et l'espace opposé à lui, à l'autre bout, où » est la batterie de cuisine, sont en commun aux » deux familles. Quoiqu'ils soient ainsi en commu- » nauté, il arrive rarement des disputes ou que- » relles entre elles; et la conduite de ces peuples » simples est alors un exemple frappant de cordia- » lité et de fraternité pour les habitants des grandes » villes, qui, communément, regardent les Lapons » comme bien peu supérieurs aux sauvages.

» Les moutons et autres troupeaux ont un local » qui leur est assigné près de la hutte; ils y entrent » par la même porte que la famille dont ils font par- » tie. Les Lapons côtiers ont près de leur hutte un » local pour le fourrage; la construction de ce local » ne demande pas plus de génie que la maison. Ils » fixent trois rangées de pieux sur le sol, comme » pour en faire un mur; ils y disposent ensuite » quelques traverses qui se croisent à une certaine » hauteur du terrain. C'est sur ces traverses qu'ils » mettent leur foin, en le pressant autant qu'ils » peuvent; ils en entourent particulièrement le » sommet des poteaux, dont le haut reste encore » visible : ainsi il reste sous le foin deux espaces » vides, divisés, comme il a été dit, par les rangées » de pieux; on les appelle, en langage du pays, *itre* » ou *lap*. Les Lapons conservent, de cette manière, » leur foin tout l'hiver; car la pluie qui tombe en » cette saison n'est pas assez considérable pour le

» mouiller, et la neige n'en peut guère endommager
» que le dehors. C'est dans l'espace qui est entre ce
» foin et le sol que les Lapons suspendent leur vê-
» tement, qu'ils gardent leurs peaux de rennes,
» leur poterie et autres ustensiles de ménage.

» Les tentes d'hiver des Lapons montagnards
» diffèrent peu de la hutte que nous venons de dé-
» crire, excepté que le montagnard a une autre ma-
» nière de disposer sa cuisine que le premier. Le
» montagnard, en écartant la neige pour former un
» plancher à la tente qu'il veut élever, en forme une
» sorte de muraille circulaire, de manière à entou-
» rer son habitation. Les pieux qui supportent la
» couverture de laine de sa tente sont fichés dans
» cette muraille, et une sorte de solives traversant
» le sommet des pieux principaux, soutient la cré-
» maillère à laquelle tient la marmite ; la pièce de
» laine qui couvre la tente est faite de deux mor-
» ceaux joints ensemble par des fiches de bois ; la
» porte de la hutte est coupée, en forme de pyra-
» mide, d'un morceau d'étoffe de laine étendu et
» soutenu sur une fourche de bois ; les traverses sont
» l'âme de la porte, qui est jointe à la tente seule-
» ment par un morceau de cuir à son sommet ; les
» côtés de la porte sont joints à quelques légers bâ-
» tons qui, fichés dans le sol, en constituent les
» deux montants. Un côté de la porte s'arrête à un
» de ces montants, selon que le vent souffle, de ma-
» nière à prévenir toute admission d'air dans l'in-
» térieur de la tente, qui pourrait occasionner une

» augmentation de fumée. De cette manière, on ne » peut entrer dans la tente que par le côté opposé » au vent.

» Les Lapons montagnards ont coutume de con- » struire quelques tentes dans les bois où ils vont » chaque jour à la recherche du chauffage. Ayant » coupé un arbre, ils le tirent eux-mêmes vers la » porte de leur tente, où ils le dépouillent de toutes » ses branches, et mettent de côté les plus gros » morceaux pour leur feu. Quand ils se disposent » à allumer celui-ci, ils ramassent les tisons et » charbons dans un morceau d'écorce de bouleau, » les couvrent ensuite de feuilles sèches et de petites » bûchettes. Le bois qu'ils mettent par-dessus est » pour la plupart du temps verd et tout couvert de » neige et de glace ; il jette, aussitôt qu'il com- » mence à s'allumer, une épaisse fumée, que rend » encore plus insupportable la vapeur désagréable » que rend le bois mouillé. Toute la tente est pen- » dant un temps remplie d'une vapeur qui sent la » poix, tellement que toute personne qui n'y serait » pas accoutumée courrait le risque d'y perdre la vue. » A mesure que la flamme prend, la fumée se dis- » sipe, mais le haut de la tente en est toujours rem- » pli ; et si le vent est violent, elle est repoussée » dans l'ouverture qu'on avait pratiquée pour lui » donner issue. Quand un Lapon montagnard se » retire pour dormir, il n'éteint point son feu, qui » lui tient lieu de lampe et lui donne autant de lu- » mière qu'il lui en faut alors. Le Lapon des mon-

» tagnes, à quelque distance de sa tente, a encore » l'habitude de se faire une petite cabane en plaçant » quelques perches sur des pieux qu'il enfonce en » terre ; il en couvre le dessus avec des branchages. » Ce petit endroit tient lieu de magasin pour ses » peaux de rennes et ses ustensiles de ménage.

» Sa tente d'été ressemble, sous tous les rapports, » à celle dont il fait usage l'hiver, excepté qu'il l'é- » lève sur le haut des montagnes, à la portée des » hauteurs froides où ses rennes peuvent aller au » pâturage; la couverture en est d'une pièce de » grosse serge ; son contour n'a aucun rempart » qu'on puisse comparer à celui que lui compose la » neige pendant l'hiver. La petite tente d'usage aux » chasseurs qui font de grands voyages à la pour- » suite des rennes est d'une grosse étoffe appelée » dans leur langage *lawo.* Quand il a intention de » la tendre, il commence à débarrasser le terrain » de la neige, jusqu'à ce qu'il parvienne au sol nu, » sur lequel il étend de petites branches coupées » aux arbres des environs, et il dispose la neige de » manière à s'en faire un rempart de tous côtés : il » taille alors un nombre suffisant de perches, qu'il » enfonce dans la neige, et les dispose obliquement, » pour les faire rencontrer par le haut, où il les » attache avec une corde ; ensuite il couvre le tout » d'une pièce de grosse étoffe, réservant toujours » une ouverture pour le passage de la fumée. Il fait » son feu sur les pierres qu'il ramasse dans l'espace » de terrain qu'il déblaye. Ce feu alors lui sert pour

» faire sa cuisine, qu'il apprête dans un pot faisant » partie de son ménage. Le Lapon côtier fait usage » d'une tente assez pareille à celle que nous venons » de décrire, toutes les fois qu'il voyage sur mer » dans son canot, et qu'il est forcé d'aborder au ri» vage, à cause du mauvais temps ; il est contraint » de recourir à ce moyen à raison du manque d'ha» bitation sur toute la côte.

» Les Lapons montagnards et côtiers font usage » de petits appentis pour conserver leurs provisions » et ustensiles de ménage qui ne sont point d'un » besoin journalier ; ils sont construits sur des piè» ces de bois qui s'élèvent à fort peu de hauteur du » sol. Les côtiers les placent près de leur domicile ; » les montagnards, dans les bois.

Après avoir longuement décrit les huttes et tentes des Lapons montagnards et côtiers, M. Leems continue à parler des habitations des paysans de la Norwége et de la Laponie. « Ces habitations, dit-il, for» ment autant de chétives cabanes, dont l'enceinte » ou muraille est faite de bois, et le toit de mottes » de gazon : on n'y voit aucune cheminée, et sous ce » rapport ces maisons diffèrent des huttes des autres » paysans, mais elles ont un passage pour la fumée, » à travers nombre d'ouvertures pratiquées sur les » côtés, lesquelles ouvertures tiennent également » lieu de fenêtres pour le passage de la lumière. Le » foyer est pareillement construit avec un morceau » de pierre en forme de four : on y allume le feu tous » les jours ; la porte et les trous sont tenus ouverts,

» pour que la fumée puisse y passer. Le feu étant » bien consumé, et les pierres qui composent le » foyer bien échauffées, c'est alors qu'ils tiennent » fermées les portes et les ouvertures, pour main- » tenir assez de chaleur jusqu'au jour suivant, » qu'ils chauffent de nouveau ce four. Les paysans » norwégiens ont l'habitude de s'éclairer avec des » morceaux de bois de sapin, qu'ils allument pen- » dant l'obscurité de la nuit. L'intérieur de leur » hutte est pavé de pierres aussi douces qu'ils peu- » vent se les procurer.

» Le lait de renne est la base de la nourriture des » Lapons; il y a deux manières de l'assaisonner, » selon la saison où ils se trouvent. Dans l'été, ils » font bouillir avec leur lait, jusqu'à ce qu'il se » caille, une sorte d'oseille à larges feuilles qui » croît dans les prairies situées entre les plus hautes » montagnes. A mesure que le lait chauffe, ils l'a- » gitent; quand il est tourné, ils en séparent le » petit lait, font recuire le caillé, et le mettent en- » suite dans des vessies qu'ils enfouissent sous » terre, puis ils en font usage pendant cette courte » saison. Dans l'hiver, au contraire, ils ont recours » au procédé suivant : ils le mettent dans des ton- » neaux ou autres vaisseaux qu'ils peuvent se pro- » curer : le lait bientôt s'y tourne; et à mesure que » le froid arrive, il se gèle; et c'est alors qu'il est » gardé plus facilement. Le lait qu'on trait après ce » temps se mêle avec des baies à fruit noir, ou gro- » seilles de corbeaux, *empetrum nigrum*, et est mis

» dans l'estomac bien lavé d'un renne : alors bien-
» tôt le lait se congèle, et on le coupe en tranches
» avec l'enveloppe. Ils emploient une petite hache
» pour cet usage ; car aucun autre instrument ne
» viendrait à bout de faire une seule brèche à un
» pareil glaçon. Ce morceau est ainsi partagé en
» plusieurs autres plus petits qu'ils mangent l'hiver,
» à midi, heure du jour, dit notre missionnaire, où
» chaque Lapon pense à son dîner. On peut présu-
» mer que comme ce mets est servi sans avoir passé
» par le feu, la crême est dans sa perfection. On
» sert souvent un mélange de viande et de fruit, en-
» tremêlé du lait le plus butireux qu'on puisse traire
» de ces animaux ; mais, malgré le beurre qu'on dit
» propre à résister, en grande partie, à l'action du
» froid, cette préparation n'en glace pas moins la
» bouche. Le dernier lait qu'on tire en hiver se
» congèle aussitôt qu'il est tiré ; on le met dans de
» petits vaisseaux faits de bois de bouleau, pour
» mieux le conserver ; on le regarde comme très-dé-
» licat, et si agréable au goût, qu'on le considère
» comme le présent le plus distingué que l'on
» puisse offrir à un missionnaire : on le met devant
» le feu, et on le mange avec une cuiller à mesure
» qu'il se fond. Quand on l'en approche, on le cou-
» vre avec beaucoup de soin ; autrement, pour peu
» que l'air froid vienne à le frapper, il jaunit et
» devient rance. On fait le fromage de renne de la
» manière suivante. Les indigènes commencent par
» mêler de l'eau au lait ; autrement, vu sa très-

» grande épaisseur, il ne pourrait pas aisément se
» cailler, lorsqu'on lui mêlerait de la pressure.
» Quant on a ainsi ajouté une suffisante quantité
» d'eau au lait, on le met sur le feu; et après qu'il
» a reçu un degré suffisant de chaleur, on jette de-
» dans la pressure; aussitôt le petit lait se sépare :
» on prend le caillé, qu'on enveloppe dans une pièce
» d'étoffe, et qu'on presse de manière à lui donner
» une forme ronde; alors on le mange froid, bouilli
» ou rôti. Si on l'approchait trop du feu, il y aurait
» à craindre, vu la quantité de beurre qu'il con-
» tient, qu'il ne s'enflammât; ce qui arrive souvent.
» Ce fromage est regardé comme un excellent re-
» mède pour les engelures; la pressure s'obtient
» par l'infusion du foie du merlus, ou des intestins
» du renne, dans une certaine quantité de lait de
» beurre.

» Les Lapons montagnards font également du
» beurre avec le lait de leurs rennes; mais comme
» ils le battent en employant le lait en totalité, il
» est toujours d'un blanc désagréable, d'une moin-
» dre saveur, et moins gras que celui qu'on fait en
» opérant sur la crême du lait de vache, comme le
» pratiquent les Lapons côtiers, qui ont peu de ren-
» nes, et dont les richesses consistent principale-
» ment en vaches, moutons et chèvres. En faisant
» leur beurre, les femmes n'ont recours à aucun
» autre instrument que leurs doigts, qu'elles re-
» muent dans la crême jusqu'à ce que le beurre
» prenne et qu'il ait acquis quelque consistance.

» Les montagnards dînent et soupent constam-
» ment sur le produit de leur chasse récemment
» faite en hiver; chaque semaine ils tuent un ou
» deux rennes sauvages, plus ou moins, selon le
» nombre d'individus dont est composée la famille.
» Ils font cuire leur gibier de la manière suivante :
» le chasseur qui a pris une pièce, la coupe en
» petits morceaux, et les met dans sa marmite, sans
» s'inquiéter du sang ou des ordures dont ils pour-
» raient être salis. Il place alors sa marmite à côté
» du feu, de manière que la chaleur suffise pour en
» faire élever la graisse. Quand la chair est près
» d'être suffisamment cuite, il écume la graisse et
» la met dans une coquille, puis il jette dessus un
» peu de sel; il prend ensuite la chair avec une
» fourchette de bois, la met sur un plat, et laisse le
» bouillon dans la marmite. Le couvert étant dis-
» posé, la famille s'assied à l'entour du plat, et cha-
» cun trempe le morceau qu'il tient au bout de son
» couteau dans la coquille qui contient la graisse
» qu'on a écumée; et, de temps à autre, ils avalent
» une cuillerée du bouillon resté dans la marmite,
» qu'ils boivent ainsi sans aucun mélange de farine
» ou d'autre assaisonnement : ils commencent et
» terminent ainsi leur repas. On a dit d'eux, mais
» sans fondement, qu'ils mangeaient leur chasse
» toute crue; le missionnaire, qui les a vus et ob-
» servés en diverses circonstances, n'a rien pu dé-
» couvrir qui appuyât une pareille opinion; quoi-
» qu'ils fassent moins de cas des entrailles que de

» la chair qu'ils destinent à leur usage, ils n'en font
» pas moins bouillir celle-ci séparément, pour la
» servir sur leur table. Les montagnards portent la
» parcimonie jusqu'à refuser les os à leurs chiens ;
» après les avoir brisés en petits morceaux, ils les
» font bouillir autant qu'ils peuvent pour en tirer
» quelques principes gélatineux dont ils puissent
» faire quelque usage. Quand un chasseur a tué
» sa pièce, il partage la curée aux chiens ; ces ani-
» maux lui sont d'une très-grande utilité pour la re-
» cherche du renne ; un Lapon qui passe pour beau-
» coup chasser en a au moins huit. On doit bien fa-
» cilement croire que, peu gourmands, comme sont
» les Lapons, ils font partager à leurs chiens toute
» leur sobriété ; en effet, excepté la curée, qu'on ne
» leur donne que quand ils ont abattu un renne
» sauvage, à peine ont-ils un bouillon pour les res-
» taurer le soir ou le matin. Non-seulement les La-
» pons font bouillir leur viande, mais souvent en-
» core ils la mangent rôtie, genre de cuisson qu'ils
» estiment beaucoup. Pour rôtir leurs viandes, ils
» font usage d'une broche de bois, dont ils enfon-
» cent une extrémité en terre ; la viande alors reste
» suspendue à la broche, devant le feu ; ils ont soin
» de la tourner de temps en temps, et elle y reste
» jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment cuite. Ils ne
» sont point ici dans l'usage d'arroser leur viande
» avec du beurre fondu, ainsi qu'on le pratique
» dans beaucoup de parties méridionales de l'Eu-
» rope.

» D'après tout ce qui précède, on peut conclure » que les Lapons mangent leur chasse dans son état » de fraîcheur, et que jamais ils ne la conservent » pour un autre temps en la tenant dans la sau- » mure. En effet, comme jamais ils ne tuent de » bêtes fauves pendant l'été, ils n'ont besoin d'a- » voir recours à aucun moyen pour conserver leur » venaison pour le reste de l'année. C'est pour » varier leur régime que quelquefois les Lapons » fument leur viande. Pour mieux parvenir à leur » but à ce sujet, ils commencent par faire de pro- » fondes incisions dans leurs pièces, pour que la » fumée puisse bien pénétrer dans l'intérieur, en- » suite ils les suspendent au haut de leur tente, où » elles acquièrent bientôt les qualités qu'ils dési- » rent.

» Le gibier est le fond de la nourriture des mon- » tagnards ; néanmoins ceux qui habitent le voi- » sinage de la mer font aussi usage du bœuf et du » mouton ; ils mangent encore de l'ours, du loup, » du renard, de la loutre, du veau marin ; en un » mot, de tous les gros animaux qu'ils peuvent » abattre, excepté du cochon, que tous les Lapons » ont en horreur. Les Lapons qui s'adonnent à la » pêche du saumon vivent encore de ce poisson, » qu'ils fendent et font sécher à l'âpre chaleur du » soleil ; ils le mangent sans aucune cuisson prépa- » ratoire, et se contentent de tremper chaque mor- » ceau dans de l'huile de baleine. Ce mets est celui » que la mère offre le plus communément à son

» enfant à la mamelle ; et, pour que celui-ci en tire » mieux parti, elle commence par mâcher le mor- » ceau qu'elle se dispose à lui offrir ; ainsi l'enfant » s'accoutume dès son jeune âge à ce genre de nour- » riture, que tout Lapon prise beaucoup, regardant » cette huile comme infiniment meilleure que le » beurre. Il est faux que ces gens prennent, comme » on l'a assuré, une pinte d'huile de baleine à leurs » repas, ou que les femmes en travail en avalent » de grandes gorgées pour alléger leurs douleurs.

» Quand ils ont épuisé leurs provisions de pois- » sons secs, ils ramassent les têtes et les os de pois- » sons qui ont encore quelques chairs, ils les rôtis- » sent au feu, les mettent ensuite dans une marmite » avec des tranches de cuisse de veau marin ; mais » avant tout ils ont la précaution de mettre ces os » dans le ventre d'un phoque, où ils restent quel- » que temps pour qu'ils s'y imbibent mieux d'huile ; » ils laissent ces os bouillir longtemps, et quand ils » les croient suffisamment ramollis, ils les retirent » pour les manger. On sert toujours, au moment » du repas, une certaine quantité d'huile de pho- » que, pour que chacun puisse y tremper ses mor- » ceaux, à mesure qu'il en a besoin.

» Les Lapons rôtissent communément leur pois- » son, comme c'est leur usage à l'égard de la viande ; » ils sont particulièrement friands de l'ânon frais, » *gadus eglefinus*, et le préparent ainsi. Le foie de ce » poisson, écrasé et mêlé avec des baies de camma- » rines, est regardé par eux comme un plat fort sa-

» voureux ; ils le mangent sans pain, ainsi que leurs » autres mets, qui sont tous très-huileux, comme » on a pu le remarquer d'après tout ce que nous » avons dit jusqu'ici sur leur nourriture.

» Quoique nous ayons déjà remarqué que les Lapons font peu usage du pain, nous observerons » cependant qu'ils font une sorte de gâteau, com- » posé seulement de farine mêlée avec de l'eau, » qu'ils cuisent sur leur âtre. Ils ont aussi leurs » friandises, dont ils usent plutôt pour aiguillon- » ner le palais que pour satisfaire à l'impérieuse » faim. Ces petites délicatesses, qu'on peut regar- » der comme de luxe, naturellement connues des » seuls riches, qui les regardent ailleurs comme » faisant partie du dessert, ne sont pas étrangères » à ces peuples simples : ainsi le lecteur apprendra » sans surprise que pour exciter leur appétit ils » mangent quelquefois l'écorce la plus intérieure » du sapin, récemment prise de l'arbre, et que, pour » en relever la saveur, ils la suspendent à la fumée » avant de la mâcher ; que souvent encore ils la » trempent dans l'huile de baleine, leur assaison- » nement favori. Quant aux pommes, aux noix et » autres fruits de nos contrées, comme ils ne les » connaissent point, ils n'en ont aucun désir ; mais » ils s'en dédommagent sur l'angélique, qui, dans » les vallées, sur le bord des rivières et des cata- » ractes, croît dans toute la force de la plus belle » végétation. Rien de la plante n'est perdu pour » eux ; ils en mangent la racine et les feuilles dans

» leur état de fraîcheur : ils les font également
» bouillir dans du lait.

» Le plus grand objet de faste pour un Lapon,
» après son repas, est cette herbe que Nicot nous
» apporta de la Virginie, pour aiguillonner l'odo-
» rat, et souvent le détruire chez ceux qui en font
» abus. La nicotiane, en effet, leur procure une
» sorte de jouissance qui dégénère souvent en ex-
» tase. Un Lapon qui ne peut s'en procurer ira
» jusqu'à mâcher quelques morceaux d'une vessie
» qui en aura contenu, et même les copeaux d'un
» tonneau où l'on en aura renfermé. Ils la mâchent
» en substance, ou en attirent la fumée au moyen
» d'une pipe ; quand ils la mâchent, souvent ils cra-
» chent dans leurs mains et régalent leurs narines
» de la salive imbue des principes irritants de la
» plante, et parviennent ainsi à satisfaire deux sens
» avec le même objet. Quand, après leur repas, cette
» plante favorite vient à leur manquer, ils se met-
» tent en cercle et se passent la pipe de l'un à l'au-
» tre, de manière que chacun reçoit à son tour sa
» gorgée de fumée ; et ainsi personne n'est privé du
» plaisir de la pipe.

» La boisson la plus commune aux côtiers et aux
» montagnards est l'eau froide, qu'ils se procurent
» l'hiver en faisant fondre la neige dans un pot,
» pendant tout le temps que règne la rigueur du
» froid. C'est pour en avoir toujours sous la main
» qu'ils en conservent dans un vase de cuivre qu'on
» trouve dans leurs huttes et leurs tentes. Les mon-

» tagnards dressent communément leurs tentes aux » endroits où ils peuvent avoir de l'eau; et quand » ils sont près d'un étang ou rivière, ils n'ont qu'à » fondre la glace pour s'en procurer. Dans tout ce » que nous avons dit sur la cuisine laponaise, le lec- » teur a pu remarquer que les femmes ne s'en oc- » cupaient point : cette partie du ménage est entiè- » rement réservée aux hommes; et comme elle » n'offre point une grande complication de moyens, » il n'est pas nécessaire, pour le service, d'avoir » beaucoup de vaisselle, encore moins d'aide d'of- » fice. »

(7) Ancienne pièce de monnaie finlandaise dont on ignore aujourd'hui la valeur. Je serais assez porté à croire que cette expression est d'origine romaine, et qu'elle a été introduite dans la langue finnoise par des *runoia* plus modernes que les propres auteurs du *Kalewala*.

(8) On se rappelle ici les trois pas de l'Achille d'Homère.

(9) Je ne sais quelles étaient les chaussures d'hiver de *Lemmikainen*. Les paysans finnois d'aujourd'hui enveloppent leurs jambes de morceaux de drap ou de toile qu'ils retiennent au moyen d'un réseau de cordes ou d'écorce d'arbre. Ils portent aussi de larges bottes en feutre, également en usage chez les paysans russes. Cette sorte de chaussure est imperméable.

(10) V. l'Introduction.

(11) Les terres d'*Hiisi* et de *Lempo* ne sont autre

chose que la région infernale. Les Finnois la plaçaient sous le pôle arctique. V. l'Introduction.

(12) Léger fragment de bois résineux dont les Finnois se servent pour flambeau.

(13) L'Estland.

(14) Épaisse forêt, séjour de *Tapio*, dieu des bois et des bêtes sauvages.

(15) Cette fiction de la mythologie finnoise rappelle la miraculeuse fécondité des cavales de la Grèce. Mais il nous semble qu'il y a ici plus de charme d'invention, plus d'utilité et d'intérêt dans le but.

(16) Instrument de musique des Finnois, semblable à une petite guitare, ou à la *balalaïka* des Russes.

(17) Il est souvent question dans cette *runa* d'or et d'argent, ainsi que d'échangeur. Il est facile de voir que toutes ces expressions n'y sont prises qu'au figuré; c'est un idiotisme familier à la langue finnoise.

(18) V. l'Introduction.

(19) Hydromel. *Olutta*, bière.

(20) Plaine immense.

(21) *Lemmikainen* peut être regardé comme le type du chasseur finlandais. Nous parlerons ailleurs des différentes espèces de chasses en usage chez eux.

(22) Sorte de gibecière où les Finnois mettent leurs provisions de chasse, et les instruments nécessaires pour se procurer du feu.

(23) Ainsi l'or velu, c'est-à-dire la bête sauvage est échangée contre l'or monnayé, ou toute autre valeur que la langue finnoise appelle or. Serait-ce un sacrifice d'argent que le chasseur offrirait au dieu des bois pour se le rendre favorable?

(24) Expression finnoise, synonyme de serpent.

HUITIÈME RUNA.

(1) *Pomme d'or, bâton d'argent* sont des expressions de tendresse que les Finlandaises appliquent à leurs enfants, ou à d'autres êtres qui leur sont chers. La langue finnoise est pleine de ces tournures à la fois originales et gracieuses.

(2) Il faut se rappeler ici les dernières paroles de *Lemmikainen* à la sixième *runa* : « Le malheur » atteindra *Lemmikainen*, les maux menaceront ton » pauvre enfant, quand ce peigne aura été rougi » par le sang, quand le sang aura coulé de ma » chevelure ! »

(3) Serin.

(4) De *Hiwi*, élan.

(5) Mot composé de *jalo*, lion ou noble, et *peura*,

renne. Ainsi *jalo-peura* signifie nobles rennes ou rennes très-agiles.

(6) Chevaux entiers.

(7) Tas de pierres qui se trouvent dans les champs.

(8) V. l'Introduction.

(9) Cette métaphore est d'une excentricité dont rien n'approche. Il m'est impossible d'en bien déterminer la signification. Peut-être la *runa* veut-elle figurer par là le silence et le mystère, avec lesquels le soleil pénétra dans les régions de *Manala*.

NEUVIÈME RUNA.

(1) Nous avons déjà vu que le coucou était regardé par les Finnois comme un oiseau prophétique. Mais toujours ses prédictions étaient heureuses; la corneille, au contraire, ou le corbeau, était un prophète de malheur. La même conviction régnait dans tout le nord.

« La corneille, dit Bergman (*a*), passe chez les Scandinaves, comme chez beaucoup de peuples anciens et modernes, pour un oiseau de mauvais augure. Ses cris présageaient le malheur. La corneille est souvent confondue avec le corbeau, que le Arabes regardent également comme un oiseau de mauvais augure; aussi le poëte El-Harethi ap-

(*a*) Poëmes islandais, page 365.

pelle le corbeau le *père du malheur*. Comme oiseau de mauvais augure la corneille était détestée dans le nord. Lorsque le roi de Suède Ottar eut été tué à la bataille de Vendil par les Danois, ces derniers firent en bois une corneille qu'ils envoyèrent aux Suédois, en leur faisant dire que le roi Ottar ne valait pas plus que cette corneille de bois. »[1]

Le chant du coq n'était pas indifférent non plus aux peuples septentrionaux. Nous avons déjà vu *Vönämäinen* soupirer après la région où résonne la voix de son coq. La *Voluspa* islandaise parle de trois coqs qui chantent dans les trois mondes principaux, et annoncent le *crépuscule des grandeurs*, c'est-à-dire le soir, la rentrée dans la nuit, la mort des dieux. Non loin d'Egdir, dans *Gagalvid* (la forêt des oiseaux), les Jotes entendent chanter le coq de *Fialar*, qui porte un beau plumage rouge. Dans le ciel, auprès des ases, le coq *Gullinkambi* (à la crète dorée) réveille les dieux et les *Einheriar*. Dans la demeure de Hel, un coq noirâtre appelle à la destruction du monde les puissances de l'enfer.

Göl um honum ì gaglvidi
Fagur raudr hani så ër Fialarr heitir.
Göl um Asom Gullinkambi,
Så vekr hölda at Heriafödurs :
En annar gôl fyrir iörd nëdan
Söt-raudr hani at sölum Heliar (*a*).

(2) Les anciens Finnois, comme les *Viking* scan-

(1) Voluspa vers 173-179.

dinaves, faisaient de fréquentes excursions sur mer, et se livraient à la piraterie. Le Nortland surtout était exposé à leurs invasions. Il faut donc supposer que l'art de la navigation fut pratiqué par eux dès leur établissement dans le pays.

(3) L'écureuil est un des petits animaux qui multiplient le plus en Finlande. On fait de sa peau de très-jolies fourrures. « En tirant l'écureuil, dit » Acerbi, les Finnois emploient une sorte de flèche » émoussée et sans aucune pointe, en sorte qu'ils » puissent frapper l'animal sans offenser la peau; » et ce qui mérite d'être remarqué, ils ne visent » point, comme nous le faisons ordinairement, en » portant l'arme près de l'œil, mais ils l'appuient » sur le côté du ventre; et cependant par cette » méthode qui paraît si gauche au premier abord, » ils ne manquent presque jamais d'atteindre l'ob» jet. Le trait est de trop grande valeur pour qu'ils » le perdent; du moment qu'il tombe, ils le ra» massent pour s'en servir dans une autre occa» sion. »

(4) V. l'Introduction.

(5) Les anciens Scandinaves brûlaient leurs morts et en déposaient les cendres dans un tertre. Cet usage n'existait point chez les Finnois. Il paraît qu'ils avaient des cimetières ou champs destinés à la sépulture. Cependant ils mettaient aussi dans la fosse une partie des richesses laissées par le défunt, ce qui souvent excitait la cupidité des étrangers. Karamsin et Geyer racontent, d'après

Stourlezon, le pillage d'un cimetière de Bjarmie par des brigands norwégiens. « Ce lieu, dit Karamsin, » était entouré d'un bois et d'une palissade. Sur » une place, au milieu, on voyait la statue du dieu » *Jumala.* Elle portait un riche collier au cou, et » on avait mis devant elle une coupe d'argent rem- » plie de pièces de monnaie. Les Norwégiens y » pénétrèrent pendant la nuit, et enlevèrent tout » ce qu'ils purent enlever. . . (*a*). »

Dans les mœurs modernes, quand un Finlandais vient à mourir, on commence par envelopper son corps d'un suaire blanc : puis, vingt-quatre heures s'étant écoulées, on le dépose dans une chambre froide, où il reste jusqu'au moment de l'inhumation, qui n'a lieu que longtemps après. Cette mesure donne lieu quelquefois à des accidents fatals. Dernièrement, une jeune femme, après un accouchement douloureux, resta de longues heures sans donner aucun signe de vie. On la crut morte, et on la transporta dans la chambre froide : le lendemain elle était accouchée d'un second enfant, mais cette fois elle avait réellement cessé de vivre. Tout récemment aussi, une jeune fille fut saisie d'une violente léthargie : à l'immobilité de son corps, à l'absence de sa respiration, on jugea qu'elle avait succombé. Mais au lieu de la porter dans une chambre froide, on la déposa, je ne sais par quel heureux hasard, dans la chambre de bain, qui con-

(*a*) Karamsin, Histoire de Russie, t. 1.

servait encore un peu de chaleur. Au bout de quelques heures, la jeune fille était revenue parfaitement à elle et avait recouvré toutes ses forces. Cependant elle n'osa pas rentrer dans sa famille avant le jour, de peur qu'on ne la prît pour un fantôme, et qu'on ne lui fît quelque mal, tellement la crainte des revenants est vivante encore dans certaines localités et dans certains individus de la Finlande.

Quand le jour de l'inhumation est arrivé, on dépose le corps dans un cercueil de bois façonné avec art, peint en noir, et recouvert çà et là de plaques et de larmes argentées. Si c'est un enfant, le cercueil est peint en blanc et enrichi de fleurs et de dentelles. Ensuite le cortége, composé des parents et amis du défunt, se dirige vers l'église, où le prêtre dit les prières selon le rit luthérien ; enfin de l'église on se rend au cimetière, et sur le bord de la fosse le défunt reçoit la dernière bénédiction du prêtre, et le dernier adieu de ceux qui l'accompagnent. Il est à remarquer que depuis la maison mortuaire jusqu'à l'église, et même jusqu'au cimetière, la route est jonchée de petites branches de sapin. Des croix et des tombes s'élèvent sur presque toutes les sépultures : elles portent des épitaphes qui la plupart expriment une pensée profonde et sainte.

En Suède, où le même usage existe, on lit cette sentence au fronton de la porte du cimetière de Gothembourg : *Tänk på döden.* Pense à la mort. Sur la route du canal de Gothie, auprès de la vieille

église de Wreta-Kloster, j'ai trouvé une épitaphe vraiment admirable. Elle est inscrite sur la tombe du lieutenant Bröms, mort en 1829.

Kung se ditt öde
Träll se din hvila
Du Sköna skåda dessa ben.
Du Lärde dessa tomma hufvudskålar
Du Rike detta stoftet,
Du Vsle denna verld!

Roi, vois ta destinée;
Esclave, vois ton repos;
Beauté, vois ces os;
Savant, vois ce crân vide;
Riche, vois cette poussière;
Pèlerin, vois ce monde!

Les paysans russes offrent quelquefois, dans leurs funérailles, des scènes vraiment touchantes. Un jour qu'en revenant de la chasse, je passais près d'un cimetière, j'y aperçus un homme qui creusait une fosse. Un petit cercueil était à ses pieds, sur le gazon. Je m'approchai et demandai au paysan à qui appartenait l'enfant mort. Il me répondit que c'était son fils, et une grosse larme roula dans les yeux du pauvre homme. Une autre fois, je vis une femme sortir de l'église, à la suite d'un cercueil porté par deux mougiks. Elle pleurait. Cependant elle aida les deux mougiks à placer le cercueil sur la charrette qui l'attendait, et à l'y fixer avec des cordes. Puis, s'appuyant sur la planche

funèbre, elle se mit à sangloter et à pousser des gémissements ; tout à coup elle entonna d'une voix déchirante un chant lugubre, et elle continua ce chant jusqu'au cimetière. C'était une femme qui conduisait le deuil de son mari. Quelles mœurs étranges, et pourtant pleines d'un sentiment qui va au cœur !

Les Finnois ont aussi leurs chants funèbres. Nous citerons en exemple un fragment de celui qui fut composé par Paulo Remes à la mort de son frère, et imprimé à Åbo, en 1765.

« La parole vient du ciel, de celui dans les mains » de qui sont renfermées toutes choses.

» Viens ici, je te ferai mon ami ; approche, car » désormais tu seras mon compagnon. Viens de la » haute montagne, laisse le siége du chagrin der» rière toi ; tu as assez souffert ; les larmes que tu » as répandues sont suffisantes ; tu as senti la dou» leur et la maladie ; l'heure de la délivrance est » venue ; tu es quitte des jours malheureux ; la paix » s'est empressée de t'aller trouver ; le soulagement » t'est venu du chagrin.

» Ainsi il est allé vers son créateur ; il est entré » dans sa gloire ; il s'est hâté vers l'extrême bon» heur ; il est parti pour jouir de la liberté ; il a » quitté la vie de chagrin ; il a laissé les habitations » de la terre. »

Ce chant est plein de suavité et de mélancolie. C'est une sorte de consolation donnée au défunt, une exaltation pieuse de sa destinée d'outre-tombe, par le souvenir des misères passées de la vie.

Le chant funèbre ou la *drapa* des Scandinaves avait un caractère d'éclatante fierté. Les Scaldes n'accordaient cet honneur qu'aux guerriers dont la mort avait été digne d'Odin. Ecoutons Tegner dans la *drapa* de Ring.

« Il repose dans le tertre, le chef à la haute ori- » gine, le glaive au côté, le bouclier au bras. Son » bon coursier hennit dans l'enceinte, et frappe de » son sabot d'or les murs profonds de la tombe.

» Le voilà maintenant, le puissant Ring, qui » franchit le Bifrost, et l'arc du pont fléchit sous » le poids de ses pas. Les portes du Valhall s'ouvrent » devant lui, et il unit ses mains aux mains des » Asas.

» Thor est absent, il est à la guerre. Valfader » fait apporter la coupe pour le royal convive. Frey » tresse des épis autour de sa couronne, Frigga y » attache des fleurs bleues.

» Le vieux Brage saisit les cordes d'or, le chant » module un doux murmure, jusqu'alors inouï. At- » tentive, Vanadis appuie son blanc sein contre la » table, écoute et brûle.

» La grande voix des glaives chante sans cesse » dans les casques; les flots furieux sont rouges de » sang. La force, présent des dieux bons, farouche » comme le Berserk, mord dans les boucliers.

» Il nous fut cher ce grand roi dont le bouclier » protégeait les champs paisibles; le plus beau mo- » dèle de la force jointe à la sagesse s'est élevé au » ciel comme la fumée d'un sacrifice.

» Il choisit de sages paroles, Valfader, lorsqu'il » est assis auprès de Saga, la vierge de Söquabäck. » Ainsi retentissaient les paroles du roi, claires, pro» fondes comme les ondes de Mimer.

» Ami de la paix, Forsete, juge et calme ses que» relles auprès des flots tumultueux de Urda. » Ainsi trônait sur la pierre du juge ce roi adoré, » et la vengeance de sang tendait ses mains désar» mées.

» Il n'était point avare, le roi ; il répandait au» tour de lui la brillante rosée des nains, le lit des » dragons (l'or). Le don tombait joyeux de sa main » libérale, la consolation de l'affligé s'épanchait fa» cile de ses lèvres.

» Sois le bienvenu, sage héritier du Walhall! » Longtemps le nord célébrera ton nom. Brage te » salue avec la coupe pleine, ô paisible messager » des Nornas (*a*). »

Il est à croire que la civilisation des Finnois a été pendant longtemps presque identique à celle des Lapons. Mais tandis que ces derniers vivaient retirés dans leurs *kota*, les autres se mêlaient au mouvement des nations voisines, et participaient à leurs progrès. De là l'extrême différence qui existe entre les mœurs de la Laponie et celles de la Finlande. Voici. d'après Acerbi, qui presque toujours a copié le missionnaire Leems, les pratiques en usage dans les funérailles des Lapons:

(*a*) Frithiofs saga XXI.

« Quand un Lapon est mort, quelle que soit la » nature de la maladie qui a terminé ses jours, » chacun sort de la hutte où est le cadavre, dans la » persuasion qu'il y reste encore quelque chose de » l'âme du défunt qui poursuit tout être nuisible. » C'est une observation de Samuel Rheen, et elle » est fondée sur la vérité. Cependant quelques jours » après ils reviennent pour ensevelir le corps, et » lui rendre les derniers devoirs; si le défunt fut » recommandable par ses actions, on l'ensevelit » dans une pièce de toile la plus fine que l'on puisse » se procurer, et l'on entoure sa tête et son corps » d'une bande de la même pièce; s'il ne laisse après » lui aucun héritage de grande valeur, on l'enve- » loppe dans un morceau de gros drap appelé *Wol-* » *demar*. Tel est l'usage à l'égard de ceux qui sui- » vent la religion chrétienne, et les rites qu'elle » prescrit. Quelques-uns cependant, au dire de » Matthias Stenchius, sont revêtus de leurs meil- » leurs habits et mis ensuite dans leur bière par une » personne nommée ou louée à cet effet; le plus » proche parent présente à cette personne un grand » anneau de tombac, qu'il met aussitôt à son bras » droit : cet anneau est destiné à le préserver de » tout le mal que pourrait lui faire l'esprit du dé- » funt, qui, selon eux, entoure son corps jusqu'à ce » qu'il soit en terre; opinion qui se rapporte beau- » coup à celles qu'avaient les anciens Grecs et Ro- » mains. La bière est ordinairement faite d'une » pièce de bois qu'ils creusent convenablement

» quand le hasard ne leur en offre point d'excavée par
» le temps : ceux qui sont sur des montagnes pe-
» lées, comme dans la Norwége et aux environs du
» Cap-Nord, où il ne croît aucun arbre, font usage
» d'un traîneau Akia, au lieu de bière. Autrefois,
» avant que ces peuples eussent embrassé le chris-
» tianisme, et même longtemps après, ils avaient
» coutume d'ensevelir les morts au premier endroit
» qui leur paraissait propice, mais principalement
» dans les bois, comme le remarque Tornaüs ; c'est
» ce qu'ils font encore aujourd'hui quand ils sont
» très-éloignés de quelque église : non-seulement
» alors ils renversent le traîneau qui sert de bière
» au défunt, mais encore ils le couvrent avec du ga-
» zon et des branches d'arbre pour conserver le
» corps plus longtemps frais et empêcher que les
» animaux sauvages le mettent en pièces : quand il
» se trouve à leur portée quelque grotte dans les
» montagnes, ils y déposent le corps et en ferment
» l'entrée avec des pierres. On ne doit ajouter au-
» cune foi à ce que dit Pencer, savoir, que, pour évi-
» ter d'être tourmentés par les mânes des morts,
» ils enterrent ceux-ci dans l'âtre de leur foyer ; ils
» sont au contraire si éloignés de cet usage, qu'ils
» les portent toujours à une très-grande distance de
» leur habitation : il est bon de remarquer qu'à
» l'instar des anciens Lapons, ceux qui ne sont que
» faiblement attachés au culte chrétien, mettent
» avec le cadavre une hache, une pierre à fusil et
» un briquet ; ils donnent pour raison de cet usage,

» que puisque le mort doit errer dans les lieux ob-
» scurs, il a besoin de la lumière que pourra lui
» procurer la pierre et le briquet, et que, pour s'ou-
» vrir une voie à travers les bois où il est enseveli, il
» lui faudra une hache lorsque viendra pour lui le
» jour du jugement. Telle est leur manière de rai-
» sonner depuis que les missionnaires leur ont
» donné quelques idées sur la résurrection. Schaffer,
» qui a écrit sur la Laponie au commencement du
» dernier siècle, prétend que cette idée a devancé
» l'opinion religieuse qu'on leur a portée, et à ce
» sujet, il dit avoir vu, chez le grand trésorier Steno
» Bielke, une pierre et un fusil qu'on avait trouvés
» en terre, à quelques lieues d'Upsal, dans une
» tombe bien plus ancienne que l'introduction du
» christianisme. Cette opinion relative à l'obscurité
» des sentiers qui conduisent aux demeures éter-
» nelles, opinion si générale chez les peuples de la
» Grèce qui, eux-mêmes, l'avaient empruntée des
» Égyptiens, comme beaucoup d'autres idées reli-
» gieuses, pouvait d'autant plus facilement réussir
» parmi eux, qu'ils sont ensevelis pendant un long
» temps de l'année dans de profondes ténèbres.
» Quant aux haches qui faisaient toujours partie de
» leurs provisions dans l'autre vie, Blans est d'opi-
» nion que les Lapons modernes la placent dans la
» bière des morts parce qu'ils croient qu'après le tré-
» pas on doit reprendre la profession que l'on exerça
» pendant sa vie : c'est aussi par la même raison que,
» lorsqu'ils ensevelissent une femme, ils mettent

» à ses côtés ses ciseaux et des aiguilles, croyant » que ces instruments pourront lui être utiles dans » l'autre monde. Lundius dit encore qu'ils ajou- » taient à ces instruments quelques vivres; mais » que cet usage n'avait lieu que chez ceux qui » étaient éloignés d'une église, dont le ministre pût » veiller à leur instruction; quant à ceux qui en » étaient voisins, il ajoute qu'ils portaient le corps » de leurs défunts à l'église, puis les enterraient » dans les environs; il en est même qui achètent la » permission, non-seulement de l'enterrer dans le » cimetière, mais même dans l'église. La seule dif- » ficulté qu'ils éprouvent, en pareil cas, est de trou- » ver parmi eux quelqu'un pour creuser la fosse; » car tous se refusent à ce travail, à moins que l'on » ne rencontre quelque pauvre, ou Suédois ou La- » pon, qui veuille bien, à prix d'argent, se prêter à » ce travail; en ce cas, on rend au mort les derniers » devoirs selon les usages reçus dans le culte chré- » tien, et le convoi est suivi par un deuil dont les » personnes qui le composent portent leurs plus » mauvais habits. Quand l'inhumation est finie, on » laisse, dans le cimetière, sur la fosse, le traîneau » du défunt, sous lequel on met tous ses vêtements, » sa couverture et jusqu'à la peau qui lui servait » de lit; c'est un usage fondé sur la crainte où ils » sont qu'il ne leur arrive quelque mal s'ils se ser- » vaient de ces meubles.

» Trois jours après les obsèques, la famille se » réunit à un repas commun; le mets principal est

» la viande du renne qui a traîné le corps au lieu » de la sépulture; ils en enferment tous les os dans » une sorte de coffre sur lequel ils sculptent quelques traits qui caractérisent le défunt, et vont ensuite ensevelir ce coffre près du lieu de la sépulture. Samuel Rheen dit que les convives, à ce » repas funéraire, sont les plus proches parents du » mort. S'ils ont de l'eau-de-vie, en pareil cas, ils » ne manquent pas de boire à la mémoire de leur » ami; ils appellent *saligavin* cette santé, c'est-à-dire la santé du bienheureux, dans la croyance » où ils sont du bonheur dont il jouit. Rheen ajoute » que si le défunt était riche, ils sacrifient un renne » en son honneur, le jour de l'anniversaire de son » décès, et ce, pendant plusieurs années, et que » chaque fois ils ensevelissent les os de la victime » de la manière que l'on vient de le rapporter. Il » paraît, d'après cela, que les Lapons conservent » un long souvenir de ceux qu'ils ont perdus, surtout quand ils tiennent au défunt par les liens du » sang; ils concentrent en eux-mêmes leurs regrets, » et n'en font point parade par des vêtements dont » la couleur et la forme mentent si souvent ailleurs » sur les sentiments de l'âme. Pendant les années » dont il vient d'être fait mention, les parents ont » coutume, de temps en temps, de creuser des » trous sur les côtés de la fosse, et d'y déposer une » petite quantité de tabac ou de quelque autre chose » qui faisait les délices du défunt pendant sa vie, » s'imaginant que le bonheur dans l'autre monde

» ne consiste qu'à manger, fumer et boire; ils » étendent cette idée, à cet égard, jusque sur leurs » rennes, et même jusqu'aux autres animaux de la » création. »

(6) Proverbe finnois qui signifie : Le héros fait semblant de dormir. La langue finnoise possède un grand nombre de proverbes dont plusieurs ont un sens profond et annoncent un génie vif. Ils sont pour le plupart en vers runiques, et, comme les proverbes hébreux, divisés en deux hémistiches, dont le dernier éclaircit celui qui précède. Voici quelques exemples :

« L'homme bon ménage son picotin; mais le mé» chant ne donnera pas de son boisseau. »

« Le sage sait ce qu'il doit faire; mais le fou es» saye de tout. »

« On ne s'affranchit point d'une peine par les » larmes; et l'on ne remédie point aux maux par le » chagrin. »

« Celui qui a essayé marche immédiatement à » l'ouvrage; mais celui qui n'a aucune expérience » s'arrête à considérer. »

« L'homme sage apprend partout; il profite par » le discours des fous. »

« La terre qui est la propriété d'un homme fait » son principal plaisir; le bois qui lui est le plus » agréable est le sien. »

« L'étranger est notre frère; l'homme qui vient » de bien loin est notre parent. »

« Quand l'aurore paraît, je sais que le jour va

» suivre; un homme bon se manifeste par son re-
» gard. »

« L'ouvrage déjà commencé est un ouvrage fini;
» il y a temps perdu quand on dit : Que ferai-je? »

« L'outil de l'homme industrieux est aigu; mais
» le soc du fou a toujours besoin d'être aiguisé. »

DIXIEME RUNA.

(1) V. l'Introduction.

(2) Avant la conquête de la Finlande par la Russie, les Finnois faisaient des domestiques, mais non des esclaves, des Cosaques et autres soldats russes transfuges dans leur pays. Jamais ils n'ont consacré l'esclavage ; mais ils respectaient la domesticité en lui conservant sa liberté et en lui donnant son salaire. Chez ce peuple, la noble fierté qui résulte d'un sentiment profond de la dignité humaine domine tout intérêt. On la retrouve jusque dans l'âme du plus infime plébéien. Qu'on ne s'imagine pas racheter par de l'argent ou d'autres avantages matériels les mauvais procédés dont on userait, par exemple, vis-à-vis d'un valet. Il rejetterait avec dédain votre bourse, et à moins que vos procédés

ne changeassent à son égard, il quitterait infailliblement votre service. Au contraire, vous aurez en lui un homme fidèle et dévoué si vous le traitez avec bonté et délicatesse. Les offres les plus avantageuses ne pourront l'enlever à votre maison.

(3) *Haapa*, le peuplier; *Koivu*, le bouleau blanc; *Leppä*, l'aulne; *Pahju*, le saule; *Oravikuusi*, le sapin; *Havuhonka*, le pin sauvage; *Petäjä*, le pin.

(4) V. l'Introduction.

(5) Les *runas* finnoises parlent souvent de la crainte des parents, du respect et de l'amour filial. Ces vertus sont pieusement pratiquées en Finlande.

On peut aussi rendre hommage à la vénération et à la pieuse sollicitude dont les Finnois entourent les vieillards.

« Un vieillard, dit le poëte Runeberg, me paraît » semblable à un roi : à la fin de sa vie, au terme de » sa longue course, il est aussi riche de victoires, » aussi digne d'envie.

» Les tempêtes du temps ne grondent plus sur sa » tête, chacun de ses voisins salue avec joie sa puis» sance; et la volonté superbe, et les passions fa» rouches ont fui loin de son tranquille royaume.

» Son peuple est la troupe pacifique de ses dé» sirs doucement reposés, de ses souvenirs encore » vivants de jours coulés dans la paix.

» Son sceptre est le bâton qui soutient ses pas; » son château, son château inébranlable, est sa » tombe; son éclat royal la sérénité de son front; sa » couronne sa blanche chevelure. »

(6) Tous les individus qui appartiennent à une même maison : le maître, la maîtresse, les enfants, les domestiques, etc.

(7) Sortes de manchettes faites ordinairement en laine.

(8) Nom d'un lac.

ONZIÈME RUNA.

(1) Les Finnois clouent sur des cylindres les planches qui forment le fond de leur barque : il semble qu'ainsi construites, elles glissent plus facilement sur les ondes.

(2) Saumon.

(3) Lieu où abordent les barques et les navires; port. Ce mot ne vient-il pas du suédois Välkommen, bienvenue?

(4) Saumon.

(5) Nous avons déjà vu deux fois, dans le *Kalewala*, cette hésitation à dire de suite la vérité. Il ne faudrait pas en conclure que le peuple finnois est porté au mensonge : les exemples cités ne nous montrent que de ces détours ingénieux où l'astuce lutte contre l'astuce, mais où l'on prévoit tout

d'abord que le vrai ne sera nullement compromis.

(6) Les Finnois sont d'habiles et infatigables pêcheurs. Ils prennent chaque année une immense quantité de *strömming* (espèce de petits harengs), dont ils exportent la plus grande partie en Suède et en Russie. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'ils s'adonnent à la pêche non-seulement pendant l'été, mais encore pendant l'hiver. Les procédés dont ils se servent alors sont curieux : sur mer, ils font deux ouvertures dans la glace, et par le moyen de longues perches et de cordes, ils parviennent à passer leurs filets d'une ouverture à l'autre ; mais quand ils veulent les retirer ils sont obligés d'employer les plus grands efforts, et ils n'y réussissent que très-difficilement. Sur les rivières, ils attrapent le poisson en lui lançant un coup de maillet ou de bâton. En automne, quand le froid commence à se faire sentir, le pêcheur côtoie les rivières, et quand il aperçoit un poisson sous la glace, dans les eaux basses, il frappe un violent coup avec son maillet perpendiculairement sur le poisson, de manière à casser la glace. Le poisson, étourdi du coup qui lui est communiqué par l'eau, s'élève en quelques secondes à la surface, où le pêcheur le saisit avec un instrument fait à dessein.

Les Finnois font sécher leurs poissons ou les salent ; il en est qui les mangent sans autres apprêts. Cependant ces sortes de poissons séchés ou salés n'ont rien de bien appétissant, et j'avoue que

le sentiment qu'ils excitaient en moi, chaque fois que j'en rencontrais sur le marché d'Helsingfors, approchait beaucoup de la nausée.

(7) Voici la liste des oiseaux suédois et finlandais, telle qu'elle m'a été donnée par M. Victor Falk, savant naturaliste de l'Académie d'Helsingfors.

Falco Islandicus.
— Lanarius.
— Peregrinus.
— Subbuteo.
— Acsalon.
— Tinnunculus.
— Palumbarius.
— Nisus.
— Fulvus.
— Chrysaïlos; Isis, 1830.
— Ossifragus.
— Albicilla.
— Haliætus.
— Milvus.
— Buteo.
— Lagopus.
— Apivorus.
— Rufus.
— Cyaneus.
Strix Nyctea.
— Tuncrea.
— Noctua.
— Passeriva.
— Bulco.
— Otus.
— Brachyotos.
— Lapponica.
— Litturata.
Strix Aluco.
— Tengmalmi.
— Scops.
— Flammea.
Cuculus Canonus.
Picus Martius.
— Viridis.
— Canus.
— Leuconotus.
— Tridactylus.
— Major.
— Medius.
— Minor.
Synx Torquilla.
Caryocalades Guttatus.
Sturnus Vulgaris.
Oriolus Galleula.
Corvus Corax.
— Cornix.
— Corone.
— Frugilegus.
— Monedula.
— Pica.
Garrulus Infaustus.
— Glandarius.
Coracias Garrula.
Bombycilla Garrula.
Caprimulgus Europæus.

Cypselus Apus.
Hirundo Rustica.
— Urbica.
— Riparia.
Muscicapa Grisola.
— Atricapilla.
Lavius Exculictor.
— Collurio.
— Minor.
Turdus Viscivorus.
— Pilaris.
— Iliarus.
— Torquatus.
— Merula.
Cindus Aquaticus (Lin.).
Motacilla Alba.
— Teuca.
Anthus Rupestris.
— Campestris.
— Pratensis.
— Arboreus.
Saricola Oenanthe.
— Rubebra.
Sylvia Philomela.
— Nisoria.
— Atricapilla.
— Hortensis.
— Cinerea.
— Curruca.
— Rubecula.
— Suecica.
— Phaenicurus.
— Tithys.
— Hippolais.
— Sibilatrix.
— Trachilus.
— Abictiva.
Sylvia Schaevobænus.
— Arundinacea.
Troglodytes Europæus.
Accutor Modularis.
Certhia Familiaris.
Sitta Europæa.
Upupa Tirops.
Parus Major.
— Ater.
— Cristatus.
— Sibiricus.
— Palustris.
— Cœruleus.
— Caudatus.
Regulus Cristatus.
— Ignicapillus.
Alauda Arvensis.
— Cristala.
— Arborea.
— Alpestris.
Emberitza Milliaria.
— Citrinella.
— Nortunala.
— Schænielus.
— Rustica.
— Nivalis.
— Lapponica.
Fringilla Carrothraustes.
— Domestica.
— Chloris.
— Montifringilla.
— Cannabicca.
— Flavirostris.
— Linaria.
— Spinus.
— Carductis.
Pyrrhula Vulgaris.

Pyrrhula Erythreica.
Conythus Enucleator.
Laria Pythiopsittacus.
— Curvirostra.
— Leucoptera.
Columba Palumbus.
— Oevas.
— Linia.
Perdix Cinerea.
— Cothurnia.
Tetrao Ronasia.
— Uragullus.
— Tetrix.
— Hybridus Urogalloides.
Lagopus Subalpina.
— Alpina.
Chardinus Niaticula.
— Minor.
— Cautianus.
— Morinellus.
— Apricarius.
ıellus Cristatus.
Etrepsilas Collaris.
Nœmatopus Ostralegus.
Grus Cinerea.
Ciconia Alba.
Ardea Cinerea.
— Stellaris.
Ibis Falcinellus.
Numenius Arquata.
— Phæpus.
Tringa Maritima.
— Subarquata.
— Alpina.
— Minuta.
— Temminckii.
— Islandica.
Calidris Arenaria.
Machetes Pugnat.
Totanus Hypoleucos.
— Fuscus.
— Calidris.
— Ochropus.
— Glarcola.
— Glottis.
Leinosa Melanura.
— Rufa.
Scolopax Rusticola.
— Major.
— Gallinago.
— Gallinula.
Recurnirostra Avocetta.
Sterna Caspia.
— Cautiaca.
— Hirundo.
— Arctica.
— Minuta.
— Nigra.
Larus Ridibundus.
— Eburneus.
— Tridactylus.
— Canus.
— Argentatus.
— Leucopterus.
— Glaucus.
— Marinus.
— Fuscus,
Lestris Catharractes.
— Parnariva.
— Parasitica.
Procellaria Glacialis.
Cygnus Musicus.
— Olor.
— Benickii.

Anser Cinereus.
— Segetum.
— Albifrons.
— Leucopsis.
— Torquatus.
Avas Tadonna.
— Clypeata.
— Roschas.
— Acuta.
— Penelope.
— Stupera.
— Querquedula.
— Erecta.
— Fuligula.
— Marila.
— Fusca.
— Nigra.
— Glangala.
— Stelleri.
— Histrionica.

Avas Glacialis.
— Mollissima.
— Spectabilis.
Mergus Mergauser.
— Serrator.
— Albellus.
Phalacraconax Carlea.
Podiceps Cristatus.
— Rubricollis.
— Cornutus.
— Auritus.
— Areticus.
— Minor.
Colymbus Areticus.
— Septentrionalis.
Uria Troile.
— Grylle.
Mergulus Alle.
Alca Torda.

Voici encore quelques quadrupèdes rares que M. V. Falck ajoute à sa liste :

Mustela Lutreola.
Pteromys Europæus.
Canis Lagopus.
Mustela Erminea Major.

Mustela Martes.
— Putonius.
— Foïna.

On distingue aussi, en Suède et en Finlande, dix espèces de chauves-souris.

Vespertilio Proterus.
— Discolor.
— Pipistrellus.
— Nattereri.
— Mystacinus.

Vespertilio Daubentonii.
— Borealis.
— Barbastulus.
— Auritus.
— Emarginatus.

(8) Navette pour tisser la toile.

(9) L'anneau était un ornement très-estimé dans le Nord. « Hommes et femmes, dit Bergman (*a*), » portaient des bagues d'un métal plus ou moins » précieux. Les grands et les rois, pour témoigner » leur satisfaction à leurs clients ou leurs sujets, » leur distribuaient des bagues; de là vient le nom » métaphorique de *distributeurs de bagues*, qu'on don- » nait aux rois. Comme la richesse des grands con- » sistait à avoir surtout un grand nombre de bagues » d'or et d'argent, le mot bague a pris aussi la si- » gnification de *richesse*. La valeur ordinaire d'une » bague équivalait à deux onces d'argent : c'était » précisément la somme fixée comme amende pour » une injure légère, et on donnait pour cette raison » une bague en réparation de l'injure. De là l'ex- » pression de *réparer par une bague* (at boeta baugi). » La bague ou la valeur qu'elle représentait se » donnait quelquefois *par-dessus* la somme payée » en réparation, parce que l'anneau était en même » temps le symbole de la *réconciliation*. Comme la » réparation se faisait ordinairement avec des ba- » gues, le mot *baugr* a pris tout à fait la significa- » tion d'*amende* ou de *peine*, de *punition*. Dans le » code de lois intitulé *Grâgâs* (oie grise), il y a un » *bangatal* ou chapitre qui traite des amendes (Leib- » nitz Rerum Brunswic. t. I). La punition qu'on » encourait pour meurtre était la relégation; cette

(*a*) Poëmes islandais, *Lokasena*, notes critiques, p. 350.

» peine s'appelait *Fiorbaugr* (punition pour vie);
» *fiörbaugs madr* désignait le *relégué*, et *fiörbaugs*
» *gadr*, l'enceinte du temple dans laquelle les relé-
» gués ne devaient pas entrer. »

(10) Pinson.

(11) Ortolan de neige. Ces sortes d'expressions sont reçues en finnois pour désigner sa personne d'une manière délicate et mignonne.

(12) Éclats de bois sec.

(13) Le récit de la *runa* nous donne une idée du bain chez les Finnois. Pour ces peuples, c'est le premier plaisir, le premier besoin, l'élément indispensable de la vie. Ils y ont recours tous les samedis et toutes les veilles de grandes fêtes, car, dans leur estime, le bain est la plus noble préparation qu'ils puissent apporter à une circonstance solennelle. Acerbi donne sur le bain des Finlandais des détails dont nous pouvons garantir l'exactitude. Nous le laisserons parler lui-même :

« La plupart des paysans ont un petit local bâti
» pour cet usage. Ce n'est qu'une seule petite
» chambre, dans le fond de laquelle sont amonce-
» lées nombre de pierres ; on les échauffe par le
» feu jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges, et,
» quand elles sont dans cet état, on jette dessus
» une certaine quantité d'eau, dont l'évaporation
» forme un nuage épais. Cette chambre, pour con-
» tenir un plus grand nombre de personnes, est
» coupée par une espèce de soupente. Comme l'eau
» réduite en vapeurs s'élève toujours à la plus haute

» atmosphère, cette soupente est conséquemment » la partie la plus échauffée. Les hommes et les » femmes sont mêlés indistinctement dans ces » sortes d'étuves, dépouillés de tout vêtement, et » ils y restent sinon dans de profondes ténèbres, » du moins dans une grande obscurité, attendu » qu'il n'y a point d'autre fenêtre qu'une petite » lucarne, et que la lumière ne peut entrer que par » quelques fentes au toit de la maison, ou quel- » ques crevasses entre les pièces de bois dont elle » est construite. J'ai tenté quelquefois de m'intro- » duire au milieu des baigneurs, mais la chaleur » était si grande, que je ne pouvais respirer. Elle » était telle qu'une minute eût, à ce que je crois, » suffi pour que j'en eusse été suffoqué. Quelquefois » je m'y hasardais pour y laisser un thermomètre, » et j'en sortais aussitôt pour l'y venir reprendre » après dix minutes ou un quart d'heure. Je ne » revenais pas de mon étonnement, et je pouvais » à peine en croire l'évidence, quand je trouvais » que ces gens demeuraient ensemble pendant une » demi-heure, et quelquefois une heure entière, » dans une chambre chauffée à 70 ou 75 degrés du » thermomètre de Celsius. Ce thermomètre, en » contact avec ces vapeurs, était quelquefois si » chaud, que je pouvais à peine le tenir dans mes » mains.

» Les Finlandais, pendant tout le temps qu'ils » restent au bain, ne cessent de se frapper chaque » partie du corps avec de jeunes branches de bou-

» leau. En dix minutes ils deviennent tellement » rouges, qu'ils offrent un aspect effrayant. En hi- » ver ils en sortent souvent tout nus, et se roulent » ensuite dans la neige, quand le froid est à 20 et » même 30 degrés au dessous de zéro. Quelquefois » encore ils en sortent également nus, et conversent » ensemble ou avec ceux qui les abordent, en plein » air. Si un voyageur vient à passer quand les pay- » sans d'un hameau ou petit village sont ainsi au » bain, et que leur secours soit nécessaire, ils quit- » tent leur bain pour atteler ou dételer, pour cher- » cher du fourrage aux chevaux, ou pour faire » quelque autre chose semblable, sans qu'ils pen- » sent aucunement à se couvrir ; tandis que l'étran- » ger, transi de froid, quoique enveloppé d'une » bonne fourrure, n'oserait, sans gants, exposer à » l'air les extrémités du corps les plus habituées à » en supporter l'impression.

» Les paysans finlandais passent ainsi subitement » d'une atmosphère de soixante-dix degrés de » chaleur à une de trente de froid, ce qui fait un » intervalle de cent degrés ; d'où s'ensuit le même » effet que s'ils passaient d'une eau bouillante dans » une eau à la glace. Mais ce qui doit le plus éton- » ner les habitants de nos contrées, c'est que ces » transitions subites ne sont accompagnées d'aucun » accident, pendant que les habitants de climats » plus tempérés sont sensiblement affectés par une » variation de cinq degrés, et courent risque d'être » travaillés de rhumatismes par le moindre ven

» qui vient à souffler. Ces paysans assurent que sans
» leurs bains de vapeur, ils ne pourraient soutenir,
» comme ils le font tout le jour, leurs différents tra-
» vaux. Par les bains, disent-ils, leurs forces se ré-
» tablissent autant et plus promptement qu'elles le
» seraient pas le repos et le sommeil. La chaleur
» des vapeurs amollit leur peau à un tel point, que
» les hommes se rasent sans savon avec les plus
» mauvais rasoirs.

Nous ajouterons à ces détails que par suite de la forte transpiration excitée par les bains, les femmes finlandaises voient de bonne heure la fraîcheur de leur teint s'altérer, leur visage se couvrir de rides. Il en est de même des paysannes russes.

On a beaucoup parlé contre l'immoralité des bains, tels que nous venons de les décrire. Nous avouerons que ce jugement nous paraît exagéré. Il est impossible que des hommes et des femmes, quel que soit leur état de nudité, quand ils sont enfermés dans une étuve obscure, enveloppés d'une épaisse fumée, ruisselants de sueur, haletants de fatigue, songent à mal. Plusieurs jeunes gens, que nous interrogions à cet égard, nous ont toujours répondu que jamais les bains n'avaient été pour eux le principe d'aucune inspiration immorale, et qu'il en était ainsi de tous les autres. La marque de la dépravation, chez les peuples, est moins dans le laisser-aller de la tenue que dans la pruderie sèche et concentrée.



DOUZIEME RUNA.

(1) Nous ne pensons pas que la polygamie ait jamais été en usage chez les peuples finnois. Telle est du moins la seule opinion qu'on puisse se former, d'après la tradition des *runas*. Ces peuples observaient la fidélité conjugale avec autant de sévérité que les Germains. Le divorce leur était inconnu. Même aujourd'hui que le luthéranisme les y autorise, on ne voit pas que leurs mariages soient moins constants et moins solides : ceux qui profitent de cette faculté sont les nobles seigneurs mêlés aux mouvements de l'administration, et imbus des principes progressifs de la civilisation moderne.

Les anciens Slaves achetaient les femmes qu'ils

épousaient, et les regardaient comme esclaves. Cette coutume existait aussi chez plusieurs autres peuplades du nord. Mais il est difficile de décider si elle était également admise en Finlande. Les expressions du *Kalewala*, prises dans leur sens littéral, portent à conclure pour l'affirmative. Cependant Rühs prétend qu'il y a lieu de douter, et que peut-être cette vente de l'épouse, au lieu d'être une vente proprement dite, n'était autre chose que les présents faits d'ordinaire par le fiancé aux parents de sa fiancée. Cette conjecture de Rühs nous paraît peu fondée : lui-même ne la donne qu'avec réserve. En effet, outre les expressions du *Kalewala*, déjà si précises, voici une vieille *runa* dont les termes semblent tout à fait décisifs : Un père vient de traiter avec un jeune homme du mariage de sa fille. Pendant leur arrangement, celle-ci est allée au bois. Le jeune homme va la trouver, lui raconte l'entrevue qu'il a eue avec son père, et lui dit à quel prix il a conclu l'affaire. « A qui suis-je donc *vendue* (bortsäld) ? dit la jeune fille. — A moi, ma belle enfant, répond le jeune homme, à moi qui t'ai achetée. Alors la jeune fille l'interroge sur le prix (*om priset*), sur l'argent qu'il a donné pour avoir sa main (*brud-penningen*). Le jeune homme assure qu'il a donné beaucoup : un cheval de bataille pour le père, une vache pour la mère, deux moutons pour le frère, une brebis pour la sœur, un bel anneau pour la belle-sœur. Mais la jeune fille trouve que c'est peu, et dit : « Tu donnes peu pour une

bonne, trop peu pour une belle; je ne veux point de toi ! »

Il est clair qu'il s'agit ici d'un véritable contrat de vente. Ce prix (*priset*), cet argent de fiancée (*brud-penningen*) ne peuvent être considérés que comme la valeur matérielle donnée par le jeune homme en échange de la jeune fille. Mais ce qui doit nous paraître bien remarquable, c'est que l'arbitre du contrat soit la jeune fille elle-même et non le père. Elle prononce en dernier ressort et brise par son refus la convention paternelle. Ainsi ces peuples reculés, et, dans notre appréciation, si barbares, avaient compris tout ce qu'a de sacré et d'inviolable le cœur de la jeune fille. Loin de la contraindre par l'autorité et par la violence à un hymen abhorré, ils la laissaient libre et subordonnaient toujours à son inclination les exigences de leur intérêt. Nous avons déjà entendu la vierge de *Pohja* répondre à sa mère, qui lui conseillait de prendre *Wäinämöinen* pour époux à cause de ses grandes richesses : « O *mamma*, toi qui m'as élevée, » qui as pris soin de mon enfance, on ne nous vend » point pour de l'argent, on ne nous donne point » pour des présents aux héros qui nous demandent » en mariage. Je choisis celui qui a forgé le *sampo*. »

Observons qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces mots de la jeune fille : *On ne nous vend point pour de l'argent*. Car, après son mariage, nous la verrons appelée par sa mère, *épouse vendue*, *épouse achetée*. D'ailleurs, rappelons-nous qu'*Ilmarinen*,

à son départ pour *Pohja*, avait rempli son chapeau d'or : à quoi destinait-il cet or, sinon à payer le prix de son épouse? Dans sa réponse à sa mère, la jeune fille est exaltée par le sentiment : il n'est donc pas étonnant qu'elle exagère.

La liberté des jeunes Finnoises, dans le choix de leur époux, n'a encore subi aucune atteinte. Jamais les parents ne concluent sans leur consentement. Mais le mariage par vente est depuis longtemps aboli, excepté parmi quelques races finnoises qui habitent l'intérieur de la Russie. Maintenant, au contraire, c'est la jeune fille qui fait des présents aux parents de son fiancé. N'est-ce pas là encore un symbole de son indépendance?

Les jeunes Finlandais ne demandent jamais directement une jeune fille en mariage, ils ne le font que par le secours d'un interprète appelé en finnois *Patwaskani*, en suédois *Talman*. Voici comment Berndtson, ce poëte charmant que nous avons cité, met en scène cet usage national.

« Pavo causait avec ses voisins, assis auprès du » feu; les bras croisés sur la poitrine, la pipe à la » bouche, la tête couverte de son bonnet de laine. » Non loin de lui, sa femme au visage bon, mais » pâle, chantait doucement un psaume de Noël. La » belle Anna, l'ornement de la maison, la gloire du » riche paysan, s'occupait en silence auprès de la » table de la *tupa*.

» Tout à coup Pavo interrompt la conversation, » découvre son oreille, ôte sa pipe de sa bouche,

» écoute du côté de la porte, et dit : « J'entends le » son de la clochette et le piétinement d'un cheval » sur la route. Anna, approche-toi de la fenêtre, et » vois quel hôte nous arrive ! »

» Anna s'approche de la fenêtre, et dit à son » père : « Je vois venir au delà du ruisseau, sur la » route brillante, un traîneau attelé d'un cheval ra- » pide, et dans le traîneau deux hommes. Le cheval » porte fièrement sa tête, et jette ses pieds avec la » vélocité du vent. Le traîneau ressemble à un su- » perbe geai : il est élégamment travaillé, gracieu- » sement peint. Les voilà qu'ils s'avancent vers notre » habitation, les chiens aboient, les oiseaux effarou- » chés volent dans les branches des sorbiers. C'est » Jussi, le fils du paysan, accompagné de son beau- » frère. »

» Bientòt Jussi et son beau-frère Antti entrent » dans la tupa et saluent leurs hôtes, qui les accueil- » lent avec bienveillance. La bière est apportée, on » les invite à la goûter.

» Alors Antti commence à parler ainsi : « Ta mai- » son est grande et belle, père Pavo, hòte vénéra- » ble ; il est bon d'habiter ici, de se chauffer à ton » joyeux foyer de Noël. Jamais on ne se lasse d'é- » couter ta conversation si instructive. Je n'ai point » bu dans Tarastkyro de bière meilleure que la » tienne. Cependant, ce n'est pas seulement pour » fêter Noël que nous sommes venus chez toi. que » nous avons demandé ton hospitalité, ni seulement

» pour nous asseoir auprès de ton brasier, causer
» avec toi, boire ta bonne bière d'hiver.

» Prête à mes paroles une oreille favorable : voici
» Jussi, le fils du paysan, jeune homme fier et cou-
» rageux ! Il a reçu de son père en héritage une
» habitation et des terres fertiles ; de son père et de
» sa mère une condition avantageuse, un caractère
» viril. Il faudrait chercher au loin, voyager plu-
» sieurs milles, pour rencontrer un homme compa-
» rable à Jussi. Je puis bien l'appeler le premier des
» jeunes hommes qui aient jamais promené le soc
» sur la terre, manié la faucille ou la hache. Il est
» le roi pour les ouvrages de bois ; grande est son
» habileté à forger le fer. Il a des champs, des prai-
» ries, des forêts réduites en cendre, du bois en
» quantité, des chevaux superbes à voir, des brebis
» luisantes et grasses, beaucoup d'argent.

» Seulement la vie paraît maintenant insupporta-
» ble au brave jeune homme : sa maison lui semble
» vide, car il lui désire une hôtesse ; il ne peut plus
» vivre sans une épouse à ses côtés. Voilà pourquoi
» il est venu auprès de toi, Pavo ; il veut te deman-
» der pour épouse ta fille, la belle Anna. As-tu en-
» tendu mon discours ? as-tu médité ma proposi-
» tion ? »

» Pavo répondit à Antti, l'interprète de Jussi : « Ta
» proposition ne me déplaît point, mais il faut par-
» ler à ma fille, il faut tâcher aussi de la décider. »

» Antti s'adressa alors à l'hôtesse. La bonne mère
» répondit : « Je trouve le prétendant digne ; mais

» il faut parler à ma fille, il faut tâcher aussi de la » décider. »

» Anna était assise sur un banc, auprès de la ta- » ble. Ses joues étaient chaudes et rouges comme la » fraise de l'été, comme la myrtille de l'automne. » Elle tenait les yeux fixés en terre. Une fois seule- » ment elle les leva et jeta un regard sur le jeune » homme. Mais la belle Anna rougissait-elle de joie » ou de colère? Oh! il n'était point ami le regard » qu'elle avait jeté sur Jussi.

» Celui-ci s'avança vers elle, et pour gagner son » cœur, il lui dépeignit toute la joie, tout le bon- » heur, toute la félicité qui l'attendaient lorsqu'elle » serait la maîtresse de sa maison; puis il étala de- » vant ses yeux de riches présents.

» Mais l'œil d'Anna s'enflamma de colère, elle re- » poussa les présents et dit : « Jamais tu ne gagne- » ras mon cœur par tes belles paroles et tes flatte- » ries, jamais tu ne m'achèteras avec tes riches » présents. Je suis trop fière pour être vendue, trop » sage pour me laisser lier. Je ne serai jamais ta » fiancée ni l'épouse de ta vie (*a*). »

Il est certaines provinces de la Finlande où la célébration des noces est accompagnée d'usages singulièrement bizarres.

« En Savolax, quand un jeune homme sent du » penchant pour une jeune fille, il a recours à une » femme âgée qu'il charge de sa déclaration, et en

(*a*) Den gamles minnen, Bilder från finska skogsbygden, p. 34.

» même temps il lui remet quelques présents pour » la jeune fille. La vieille choisit, pour remplir sa » commission, l'instant où la jeune fille est prête à » se mettre au lit. Pendant qu'elle se déshabille, la » médiatrice se présente à elle, et s'étend sur les » louanges du jeune homme. Quand la fille a en- » tendu tout ce qu'elle a à lui dire, la matrone » glisse dans son sein les présents, soit un mou- » choir, un ruban, ou quelques pièces de monnaie. » Si la proposition ne plaît point à la fille, elle rend » à la vieille ce qu'elle en reçoit, et l'ambassadrice » en porte aussitôt la désagréable nouvelle à celui » qui l'a envoyée. Cependant il faut observer qu'un » refus de ce genre ne doit pas toujours être re- » gardé comme une preuve décisive d'éloignement. » La marque la plus positive d'un refus, sur lequel » il n'y ait pas à revenir, quelque vives, quelque réi- » térées que soient les négociations, c'est quand la » jeune personne, au lieu de remettre de la main » à la main le présent à celle qui le lui apporte, ôte » la ceinture qui serre son vêtement près de son » corps, et le laisse tomber entre son sein et sa che- » mise jusqu'à terre : si, au contraire, elle retient » le présent, alors les jeunes personnes se regardent » comme liées l'une à l'autre, et il ne manque plus » à leur bonheur que la cérémonie du mariage, qui » légitime leur union.

» Le jour de la célébration, un paysan des envi- » rons, ayant le titre d'orateur, fait les honneurs de » la fête. Cet orateur est généralement une per-

» sonne qui reunit au talent de la parole celui » d'improvisateur. En pareil cas, on attend tou- » jours de lui quelques vers relatifs à la circon- » stance, et qu'il doit faire sur-le-champ, ou d'autres » qui se rapportent à quelque événement fortuit. » Mais la cérémonie la plus curieuse et la plus inté- » ressante de toutes est celle qui a lieu le lende- » main du mariage. Tous les convives étant assem- » blés comme le jour de la cérémonie, le nouveau » marié est obligé de déclarer s'il a trouvé ou non » dans son épouse la faveur qu'il avait droit d'espé- » rer lui être réservée. Si l'époux répond par l'affir- » mative, l'orateur, soit en prose ou en vers, selon » qu'il est inspiré, célèbre alors le bonheur que ce » jeune couple a goûté ; puis prenant une coupe, il » la vide à la santé des nouveaux époux. Si le mal- » heureux marié répond par la négative, il y a sur » la même table un vase de moindre valeur, mais » percé dans le fond, que l'orateur doit également » vider ; mais pendant qu'il boit, la liqueur s'é- » chappe, et fait allusion ainsi à l'imparfaite féli- » cité de l'époux. L'orateur fait ensuite quelques » remarques peu flatteuses pour l'épouse. Après la » harangue dans l'un et l'autre cas, il prend les » vêtements du mari que celui-ci tient à dessein, et » en frappe l'épouse vigoureusement en lui disant : » Femme, sois féconde, et ne manque pas de pro- » duire des héritiers à ton époux.

» L'usage voulait encore en Écosse, il y a un » siècle, et était aussi général que celui des Fin-

» landais que nous venons de citer, que le jour qui » suit la consommation du mariage, le mari rampât à quatre pattes pour recevoir sur son dos un » panier plein de pierres, le portât jusqu'à l'épouse, » en signe qu'elle n'était plus fille, et celle-ci venait » alors à lui pour le soulager de son fardeau, en » jetant le panier par terre.

» Dans une des paroisses de la Finlande, la cou» tume est que les jeunes filles portent suspendue » à leur ceinture une gaîne de couteau, pour indi» quer qu'elles ne sont point mariées, et qu'elles » n'ont aucune répugnance à contracter quelques » engagements. Quand un jeune homme devient » amoureux de l'une de ces jeunes personnes, sa » manière de la courtiser est d'acheter ou de faire » acheter un couteau du volume de la gaîne, et de » prendre occasion de le glisser dans l'étui, sans » que la jeune personne s'en aperçoive. Si celle-ci » garde le couteau, c'est un signe très-favorable, » sinon le refus est constaté. Dans la paroisse » de Kemi, avant le jour fixé pour le mariage, les » futurs dorment ensemble pendant une semaine, » mais sans se déshabiller entièrement : cette » semaine est appelée la semaine des caleçons. » Quelques lecteurs, sans doute, pourront se rap» peler que cette cérémonie est la copie de l'*empa*» *quetage, boulding*, usité chez les Anglo-Américains. » Si, pendant cette semaine, l'amour des futurs » conjoints prend une nouvelle force, ils le scellent » par le mariage; mais si, au contraire, leurs mu-

» tuelles affections, au lieu d'augmenter, dimi-
» nuent, le mariage n'a point lieu.»

Disons un mot maintenant des cérémonies du mariage chez les Lapons ; nous y trouverons plus d'un trait de ressemblance avec les usages Finlandais.

« Quand un Lapon veut épouser une jeune fille
» de sa nation, il fait part de son désir à sa propre
» famille, qui alors va en corps chez les parents
» de la jeune personne : les députés, pour ne
» point perdre de temps, font provision d'une
» certaine quantité d'eau-de-vie, dont ils disposent
» dans l'occasion, et de quelques légers présents
» dont ils gratifient la future, tels, par exemple,
» qu'une ceinture ornée d'argent, un anneau ou
» quelques autres petits bijoux du même genre.
» Quand ils arrivent à la porte de la hutte où elle
» réside, l'orateur entre le premier, suivi des autres
» parents. Le prétendu reste en dehors jusqu'à ce
» qu'il soit invité d'entrer; alors l'orateur remplit
» un grand verre d'eau-de-vie qu'il offre au père de
» la fille, qui, s'il l'accepte, indique par cette action
» qu'il approuve le mariage pour lequel on vient
» lui demander son consentement. L'eau-de-vie se
» verse à la ronde, non-seulement au père et à la
» mère de la future et à tous les amis qui sont ve-
» nus les voir, mais encore au prétendu ; et pendant
» cette libation, le jeune homme obtient la permis-
» sion de parler en son propre nom. L'orateur en-
» suite commence son compliment, et au moment

» où il s'agit de l'amant, celui-ci, s'il a été introduit, » prend sa place à une certaine distance de la com- » pagnie, mais toujours très-près de l'entrée. En- » fin, quand les parents de la jeune personne ont » donné à l'amant leur plein acquiescement à ses » désirs, il offre à sa bien-aimée le présent qu'il » a apporté, et en même temps il promet des ha- » bits de noce au père et à la mère. Les affaires » étant ainsi heureusement traitées, la compagnie » se retire : ce cérémonial, tel que nous venons de » le décrire, est communément observé en tout ou » en partie dans ces sortes d'occasions, et, en effet, » il est rare qu'on s'en écarte. S'il arrive que les » parents, après avoir ainsi donné leur consente- » ment, retirent leur parole, c'est un usage qui vaut » force de lois, parmi les Lapons, savoir, que tou- » tes les dépenses qu'on a faites, même celles rela- » tives aux objets consommés, sont censées devoir » être supportées par ceux qui les ont occasionnées.

» Aussitôt après que les parties se sont accordées, » le jeune homme a la permission de faire sa cour » à sa future ; il met la plus grande propreté dans » son ajustement, et pour mieux nourrir son âme » du bonheur qu'il est près de goûter, il donne » carrière à son génie en composant des chansons » à sa louange. On sait combien l'amour fournit » de matériaux à la poésie ; la verve du jeune Lapon » lui fournit aussi parfois des effusions de cœur » d'une expression assez recherchée ; mais souvent » il peint les doux sentiments de son âme sous des

» couleurs qui en présentent toute la vivacité, sans » mettre beaucoup de choix à des mots qui ne pour» raient que nuire à la sincérité de ses aveux. Cha» que parole a rapport à sa passion; et s'il est » écouté, tout son but est rempli : mais si le plus » souvent les douces affections du cœur ne pren» nent point pour interprète un langage mesuré, » ainsi qu'il est d'usage chez les peuples plus poli» cés; si, dans son génie, l'amant ne trouve point » de moyens suffisants pour chanter sa bien-aimée, » et qu'il soit ainsi réduit au silence, il ne manque » jamais de compenser son insuffisance en ce genre » en lui offrant tout ce qu'il croit pouvoir lui être » aussi agréable, soit du tabac, soit de l'eau-de-vie, » ou autre chose semblable.

» Le jour des noces, l'accordée paraît dans ses » atours; son habit est à peu près le même que » celui qu'elle porte en toute autre occasion, avec » cette différence que sa tête, ordinairement cou» verte, est nue dans cette circonstance; sa cheve» lure flottant à l'abandon sur ses épaules et n'étant » communément retenue que par un bandeau de » différentes étoffes et quelquefois un filet. La céré» monie du mariage étant faite, les noces se célè» brent sans pompe et de la manière la plus frugale : » ceux des convives aisés qui sont invités font un » présent de quelque argent à l'époux, ou y sup» pléent par un renne ou quelques autres objets » d'approvisionnement.

» C'est la coutume en quelques parties de la La-

» ponie que, peu de jours après le mariage, les pa-
» rents et les amis des nouveaux conjoints se réu-
» nissent et partagent les agréments d'un repas
» frugal; il consiste en soupe, bouillon, quelques
» pièces de renne rôti auxquels ils ajoutent quel-
» ques pots d'hydromel; ce repas terminé, les con-
» vives se retirent.

» Le mari demeure communément avec les pa-
» rents de son épouse pendant un an après son
» mariage; à l'expiration de ce temps, il se retire
» pour s'établir lui-même dans son ménage. Il reçoit
» de ses parents, pour ce premier établissement, tout
» ce qu'ils peuvent lui accorder; comme quelques
» menus meubles, des moutons, une marmite et
» autres objets qui, quoique d'une petite valeur,
» sont cependant très-nécessaires dans le ménage
» d'un Lapon. »

(2) Nous avons déjà parlé de l'hospitalité des Finnois. Ajoutons un trait caractéristique. Dans presque toutes les maisons, il y a un pauvre ou une famille de pauvres qui sont logés, nourris, entourés de toute espèce de soins et de respects. Ils y restent un jour, une semaine, quelquefois des mois entiers. Quand ils veulent partir, le maître de la maison met un cheval à son traîneau et les transporte où ils veulent.

TREIZIEME RUNA.

(1) La Carélie, province de la Finlande, bornée à l'ouest par la Savolax, au nord par l'Ostrobothnie, à l'est et au midi par le gouvernement de Wiborg ou la vieille Finlande. Son nom finnois *Karjala* vient de *Karja* (troupeau de bœufs). C'est, en effet, une province riche en pâturages et en toute sorte de produits. Les chevaux caréliens sont surtout très-estimés.

(2) Tavastland, partie la plus remarquable de la Finlande par ses majestueuses forêts, son admirable fertilité, la variété et le pittoresque de ses sites, dont la plupart ne le cèdent en rien aux plus renommés de la Suisse. A l'ouest de la Tavastland, non loin de Tammerfors, on entend gronder la fameuse cataracte de *Kyro*.

Un poëte du pays inspiré par elle s'écrie :

« Qu'entends-je? quel mugissement! quelle puis-
» sante clameur retentit au loin! Ce n'est point la
» voix de la tempête, car ses soupirs ne résonnent
» point ainsi, et les sauvages battements de ses ailes
» n'éveillent point un pareil écho. Ce n'est point le
» bruit du tonnerre, car jamais l'air n'a été si pur,
» si léger à respirer. C'est la cataracte de Kyro qui
» mugit, c'est la chute des ondes de Kyro qui
» gronde.

» Déjà, entre les tiges des arbres, j'aperçois des
» masses d'eau. Déjà je suis sur la rive, attaché à
» la terre, pétrifié d'étonnement. Spectacle digne
» d'être vu, d'être admiré, de rester gravé dans la
» mémoire !.....

» Le lac a brisé les portes de sa prison, déchiré
» ses liens avec colère. Tel qu'un tigre qui fond sur
» sa proie, il se jette sur le roc et se précipite dans
» l'abîme. C'est un lion qui s'élance : l'écume blan-
» chit sa gueule, sa crinière se soulève comme des
» vagues en courroux, il frappe ses flancs avec vio-
» lence, et met sa chair en lambeaux.

» Mais voici que le soleil couchant abaisse, sur les
» ondes, les derniers rayons de sa lumière. Alors la
» cataracte paraît semblable à un fleuve d'or qui a
» brisé les barrières de la fournaise ardente et se
» roule vainqueur au milieu de ses ruines. L'écume
» d'argent flotte sur la vague, la mousse blanche
» jaillit vers les cieux, et sur le gazon, près du ri-
» vage, chaque goutte d'eau étincèle comme les dia-

» mants les plus purs, comme les étoiles d'une nuit
» de septembre. Profonde et puissante comme la
» voix du Sinaï, la voix du grand esprit des eaux
» s'élève ; et, dans sa colère frémissante, il lance ses
» flots contre le rocher, de même que Moïse lançait
» les tables sacrées contre la montagne. Le bruit
» qui résonne quand les échos des rochers ren-
» voient les sublimes accents du tonnerre n'a pas
» une voix plus majestueuse que celle de la cata-
» racte de Kyro..... »

Les cataractes du Nil ont rendu célèbre l'habileté des pilotes qui conduisent si intrépidement et si sûrement les voyageurs à travers leurs périlleuses sinuosités. Les cataractes qui se trouvent entre la Finlande et la Laponie exigent probablement d'aussi bons canotiers que celles d'Égypte. Voici comment un voyageur raconte le passage de la cataracte de *Muonio-Koski*, la plus fameuse du pays :

« Il faut se représenter d'abord la rivière resser-
» rée dans un lit extrêmement étroit, et tellement
» comprimée et embarrassée par des rochers rabo-
» teux et en talus, que le courant est forcé de dou-
» bler sa rapidité première : que l'on se figure en-
» suite les redoutables aspérités dont est semé le
» canal, occasionnées par une chaîne de rochers
» dont les cimes aiguës brisent sans cesse les eaux
» qu'ils blanchissent d'écume ; qu'on réfléchisse
» enfin que tel est l'état de la rivière pendant l'es-
» pace d'un mille ; et l'on sentira que si l'on ras-
» semble toutes ces circonstances, il est impossible

» de songer sans effroi aux dangers que court un
» canot qu'on aventure sur une rivière dont le che-
» nal, par sa nature, et le courant, par son éton-
» nante vélocité, semblent conjurer sa destruction.
» Ce canot ne peut passer ce détroit en suivant
» simplement le courant ; mais il faut qu'il aille avec
» une vitesse accélérée au moins du double de celle
» du courant. Deux canotiers, les plus actifs et les
» plus robustes qu'on puisse trouver, doivent em-
» ployer leurs plus grands efforts à ramer sans re-
» lâche pour faire surmonter au canot la violence
» de ce courant ; pendant qu'un homme est au
» gouvernail, pour régler la direction selon que les
» circonstances le demandent. La rapidité de la
» chute est si étonnante qu'on fait un mille dans
» l'espace de trois ou quatre minutes. Celui qui
» tient le gouvernail peut à peine distinguer les ro-
» chers qu'il lui faut éviter. Il dirige la proue du
» canot directement vers le rocher qu'il veut dé-
» passer, et quand il est au moment de le toucher,
» il fait aussitôt un angle aigu par un coup de gou-
» vernail aussi leste qu'habile, et dérive au large.
» Le passager frémit à l'aspect de cette manœuvre
» à laquelle il ne s'attend pas, croit que le canot va
» se briser en mille pièces, et le moment après,
» étonné de se voir échappé à ce danger, il aper-
» çoit le rocher à une distance prodigieuse. Mais
» ce n'est point à cela seul que se bornent les alar-
» mes et les embarras que l'on éprouve. Les vagues
» qui grondent et s'amoncèlent autour du canot,

» tantôt embarquent dans cette frêle nacelle des
» torrents d'eau qui l'inondent, tantôt s'élancent
» avec tant de violence qu'elles passent d'un bout
» à l'autre sans presque toucher aux navigateurs.
» Enfin les périls, la mort même se présentent sous
» tant de formes, qu'on hésite à ouvrir les yeux,
» quel que soit le soin que prennent à vous rassu-
» rer les personnes que l'expérience a familiarisées
» avec ce passage. Plusieurs avaient déjà péri dans
» cet endroit dangereux, et deux hommes du village
» de Muonio étaient les seuls conducteurs dont
» l'habileté méritât la confiance des voyageurs;
» c'étaient un vieillard de soixante-sept ans et son
» fils âgé de vingt-six. Le père connaissait ce pas-
» sage depuis vingt ans; il l'avait toujours prati-
» qué avec succès, et employé ce long espace de
» temps à instruire son fils dans ce périlleux pilo-
» tage. Il est impossible de concevoir quelque chose
» de plus étonnant et de plus intéressant à la fois
» que la contenance impassible de ce vieillard dans
» le cours de cette traversée. Comme le parti que
» nous avions pris de descendre ne fut pas adopté
» précipitamment, mais après une mûre réflexion,
» nous nous étions préparés à observer toutes les
» circonstances de cette navigation, de manière à
» n'en perdre aucun des détails. Ce vieillard ne
» s'asseyait jamais; et, constamment debout, il te-
» nait de ses deux mains le gouvernail, quoiqu'il
» fût encore fixé à l'arrière du canot par une amarre
» de branches d'arbre. Quand on passe les petites

» cataractes, on les descend sans amarrer le gou-
» vernail; on se contente de le tenir entre ses
» mains, et le pilote reste assis pendant tout le
» temps que la circonstance le permet (*a*).

» Quant à nous, lorsque nous étions au moment
» le plus critique de ces passages, il nous suffisait
» de jeter les yeux sur notre vieillard, et nos crain-
» tes aussitôt s'évanouissaient; dans les endroits
» les moins difficiles, il s'occupait lui-même de son
» fils, pour voir comment il se comportait dans la
» manœuvre qu'il dirigeait, et, d'après sa fi-
» gure, chacun discernait quelle était la nature de
» ses craintes. Aussitôt que nous eûmes passé le
» danger, nous abordâmes au rivage pour nous
» reposer et jouir de notre triomphe. Ce fut alors
» que le fils, qui avait piloté le second canot, nous
» rejoignit, mais si pâle et si défait, qu'on pouvait
» deviner que quelque grand péril l'avait menacé;
» et bientôt nos soupçons se confirmèrent, par le
» rapport de notre interprète, qui, avec le domes-
» tique de mon compagnon, se trouvait dans le
» même canot. Ils nous dirent, en effet, qu'il avait
» touché deux ou trois fois le rocher, et qu'il s'était
» cru perdu par la violente secousse que le canot
» en avait éprouvée. »

(3) Petite ville de Finlande, voisine de Tornéå.

(*a*) Quand il s'agit de passer des cataractes aussi dangereuses que celles-ci, il faut nécessairement amarer le gouvernail, que les vagues, sans cette précaution, emporteraient bientôt.

Le fleuve ou la rivière de Kemi est très-dangereux, mais il est riche en poissons.

(4) Olonetz.

(5) *Turja* doit s'entendre ici d'Åbo. Voyez l'Introduction.

(6) Dès l'année 862, il y eut une invasion de Waraigues en Russie. Ils furent repoussés, puis rappelés plus tard pour régner sur le pays. Dès lors il s'établit entre la Suède et la Russie une bonne intelligence qui dura longtemps. Ce n'est que vers l'an 1250, qu'à l'occasion de la guerre de Birger contre les Finnois, les hostilités se réveillèrent entre les deux nations. La *Runa* fait peut-être allusion à cette dernière guerre, à moins toutefois qu'elle n'ait trait à la première, ce qui ne serait pas improbable.

(7) Dieu protecteur des moissons. Sa fonction particulière est de faire prospérer l'orge.



QUATORZIÈME RUNA.

(1) Tas de bois.

(2) Il est clair qu'il n'y a ici qu'une hyperbole poétique, et nullement l'expression d'une coutume en usage.

(3) *Osma*, glouton.

(4) La *Runa* renferme sans doute ici quelque allégorie que nous ne saurions expliquer. Peut-être s'agit-il seulement des os suspendus aux murs pour qu'ils puissent sécher.

(5) *Omenapuu*, pommier; *pääkke*, coudrier; *lumpi*, nénuphar; *lahna*, cyprès.

(6) *Rahi* est le nom du long banc placé devant la table. Dans les maisons finnoises, il y a aussi tout autour de la *tupa* des bancs fixés aux murs; puis d'autres petits bancs mobiles qu'on peut aisément transporter d'un lieu à un autre.

(7) Le sorbier. Cet arbre était vénéré chez les Finnois. Encore aujourd'hui on le cultive avec grand soin dans l'enceinte des habitations.

(8) C'est encore la formule en usage aujourd'hui chez les paysans pour se saluer, quand ils se rencontrent ou qu'ils se visitent.

(9) C'est la première fois qu'il est fait mention des chrétiens dans le *Kalewala*. Mais cette mention est ici sans conséquence. V. l'Introduction.

(10) En finnois, les jeunes filles sont aussi appelées *oies*. Nous avons même souvent remplacé cette expression par celle de colombe dans notre traduction.

(11) Nom de la vierge de Pohja.

(12) Quand un tonneau est en perce, les Finnois le placent sur les solives qui forment le plafond de leur *tupa*.

(13) *Peponen*, femelle du pinson ; *sotka*, canne. Épithètes finnoises gracieusement appliquées par *Ilmarinnen* à sa mère.

QUINZIÈME RUNA.

(1) Expression délicate que les Finnois appliquent aux objets qui leur sont chers. Cette *runa* est singulièrement remarquable par les sentiments qu'elle renferme. On y sent comme une impression du christianisme. V. l'Introduction.

(2) Allusion au faisceau de verges de bouleau, dont les Finnois se fouettent le corps lorsqu'ils prennent leur bain.

(3) Grand tas de seigle. C'est ainsi que les Finnois le conservent pendant l'hiver.

(4) Les pauvres pilaient, grain à grain, dans un mortier, le blé qu'ils recevaient en aumône. Il paraît qu'à l'époque où cette *runa* a été faite, les moulins étaient encore inconnus en Finlande.

Les premiers moulins qu'on inventa furent des moulins à bras. En Égypte, en Arabie, en Pales-

tine, et même dans la Grèce, c'étaient les filles qui les tournaient. On montre encore à la Mecque, dans une belle maison qui passe pour avoir été celle de Khadidje, une cavité où l'on dit que Fatmé, surnommée l'*Éclatante*, fille de Mahomet et femme d'Ali, tournait son moulin à bras lorsqu'elle fut grande (V. Burckhardt, Voyage en Arabie). Les femmes des cheiks arabes ont encore à leur part cette pénible occupation. Sous le règne du fils de Clovis, sainte Radegonde, reine de France, moulait elle-même tout le grain qu'elle consommait pendant le carême (Legrand d'Aussy, *Hist. privée des Français*). On attribue l'invention des moulins à eau à Mithridate. Ce qui est certain, c'est qu'ils existaient de son temps. On en cite, entre autres preuves, cette jolie épigramme d'Antipater de Thessalonique, dont voici la traduction : « Vous qu'on a jusqu'ici employées à moudre nos grains, femmes, laissez désormais reposer vos bras et dormez sans trouble; ce n'est plus pour vous que les oiseaux annonceront par leurs chants le lever de l'aurore. Cérès a ordonné aux naïades de remplir vos travaux; elles obéissent et tournent avec vitesse une roue qui meut rapidement elle-même les meules pesantes. » Les Romains ne perfectionnèrent les moulins à eau que lorsque Constantin eut aboli l'esclavage.

(5) Surnom de l'ours.

(6) C'est-à-dire tu mangeras tant que tu voudras, tu boiras à satiété. Idiotisme finnois.

SEIZIÈME RUNA.

(1) Sorte de brouet fait d'orge cuit, séché et réduit en farine, ou bien de farine d'avoine mêlée de sel.

(2) L'interprète de l'époux auprès de l'épouse et de ses parents. Nous en avons déjà parlé ailleurs.

(3) Fille de la Lune. Voyez l'Introduction.

(4) Fille du Soleil. Voyez l'Introduction.

(5) La paranymphe. Celle qui accompagne l'épouse le jour de son hymen.

(6) Nous ne savons comment s'y prenaient les jeunes Finnoises pour orner leurs sourcils de perles précieuses. Peut-être s'agit-il ici d'une sorte de féronnière?

(7) La valeur de ces monnaies est inconnue aujourd'hui.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page xix, ligne 9, *au lieu de* Sainoviez, *lisez* Sainovicz.
Page lxxix, ligne 14, *au lieu de* faux, *lisez* faulx.
Page lxxxj, ligne 10, *au lieu de* buvait, *lisez* buvant.
Page cxxv, ligne 19, *au lieu de* à, lisez ă.
Page cxxvj, ligne 9, *au lieu de* a, *lisez* ă.
Page cxxxvj, ligne 12, *au lieu de* la, *lisez* sa.
Page cxxxiij, ligne 21, *au lieu de* s'agitent, *lisez* s'agite.
Page 18, ligne 6, *au lieu de* digne, *lisez* digue.
Page 23, ligne 13, *au lieu de* rôde, *lisez* rôda ; *au lieu de* regarde, *lisez* regarda.
Page 34, ligne 18, *au lieu de* soufflet, *lisez* soufflets.
Page 48, ligne 4, *au lieu de* faux, *lisez* faulx.
Page 55, ligne 13, *au lieu de* fait, *lisez* fais.
Page 85, ligne 27, *au lieu de* vas, *lisez* va.
Page 105, ligne 26, *au lieu de* pure, *lisez* pur.
Page 114, ligne 25, *au lieu de* fais, *lisez* fait.
Page 161, ligne 8, *au lieu de* i, *lisez* il.
Page 173, ligne 15, *au lieu de* provisons, *lisez* provisions.
Page 182, ligne 20, *au lieu de* le précédent, *lisez* les précédents.
Page 206, ligne 10, *au lieu de* Vönämâinen, *lisez* Väinämöinen.
Page 210, ligne 13, *au lieu de* crân, *lisez* crâne.

LA FINLANDE.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LA

FINLANDE

Son Histoire primitive, sa Mythologie, sa Poésie épique,

AVEC

LA TRADUCTION COMPLÈTE DE SA GRANDE ÉPOPÉE :

LE KALEWALA,

SON GÉNIE NATIONAL, SA CONDITION POLITIQUE ET SOCIALE
DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE.

PAR LÉOUZON LE DUC.

II

PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845

KALEWALA.

DEUXIÈME PARTIE.

DIX-SEPTIÈME RUNA.

Ahti, l'habitant de l'île, Kauko, l'habitant du promontoire labourait un champ (1) à l'extrémité du cap nébuleux, de la forêt couverte de bois. Ses oreilles sont habiles à entendre.

Il entendit les convives de la noce qui partaient. Soudain une pensée surgit dans son esprit, une autre pensée dans sa cervelle. « Déjà Pohjola célèbre les noces; elle fait un festin en secret. »

Et il tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure, cessa de labourer, monta sur son cheval, et se dirigea en toute hâte vers la maison de sa mère.

Là il dit : « O mère, ô vieille mère, donne-moi de suite à manger, car j'ai faim ; prépare secrètement mon bain (2), afin que l'homme puisse se aver, que l'honneur des héros puisse se purifier. »

La mère de Lemmikainen lui apporta aussitôt à manger, et se mit à préparer son bain.

Et le joyeux Lemmikainen mangea, et il prit son bain, et il dit : « O mère, ô vieille mère, apporte-moi ma cuirasse et les armes avec lesquelles j'ai été autrefois à la guerre, avec lesquelles je me suis glorieusement comporté, au milieu des noces du danger (3). »

La vieille mère lui dit : « Où vas-tu donc, mon fils ? Est-ce à la forêt, à la mer, à la chasse des élans (4), ou à un grand combat, au combat où l'on tranche les têtes des hommes ? »

Le joyeux Lemmikainen dit : « O ma mère, ma nourrice (5), non je ne vais point à la forêt, ni à la mer, ni à la chasse des élans, ni au grand combat où l'on tranche les têtes des hommes. Je vais à la fête de Pohjola, au festin qu'on célèbre en secret. Apporte-moi ma cuirasse, apporte-moi mes armes de guerre, je veux m'en parer pour les noces, je veux les porter au festin (6). »

Mais la mère résiste au désir de son fils, elle ne veut point qu'il aille au festin de Pohjola : « Tu n'y es point invité, et certainement qu'on ne t'y désire point. »

Alors Lemmikainen dit : « Le chien vient quand il est invité, mais sans invitation l'homme bon

marche et va. J'ai d'ailleurs une invitation éternelle dans l'acier de mon glaive de feu, dans la pointe de mon épée. Apporte-moi ma cuirasse, donne-moi de suite mes armes de guerre. »

La mère de Lemmikainen veut le retenir encore : O mon fils, ne va point dans la sombre Pohjola, la route est semée de monstres ; il y a surtout trois fléaux terribles, trois morts d'homme. »

Lemmikainen dit : « O ma mère, ma nourrice, quel est le premier de ces fléaux, quel est le dernier ? »

La mère de Lemmikainen dit : « Voici le premier : Quand tu auras marché un peu, quand tu auras fini ta route d'un jour, tu arriveras à une cataracte de feu. Dans cette cataracte s'élève un roc de feu, sur ce roc un bouleau de feu, sur ce bouleau un aigle de feu. Les ongles de cet aigle sont de feu, le feu jaillit de sa bouche, le feu bouillonne dans sa gorge, ses plumes distillent du feu. Pendant les nuits il aiguise ses dents, pendant les jours il polit ses ongles contre l'étranger qui arrive, contre le voyageur qui approche. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Contre ce fléau j'ai un dessein, je me souviens d'un moyen : je me ferai un cheval d'aulne, un héros d'aulne pour marcher à mes côtés. Et quand l'aigle apparaîtra, je me plongerai dans l'eau, je nagerai comme les poissons, et j'éviterai les ongles de l'aigle, les griffes du grand oiseau. Dis maintenant quel est le second fléau. »

La mère de Lemmikainen dit : « Voici le second : quand tu auras marché un peu, quand tu auras fini ta route d'un jour, tu arriveras à un lac de feu. Dans ce lac est une île de feu, dans cette île un bain de feu, dans ce bain un puits de feu plein de pierres de feu. Cent hommes y ont été engloutis, mille chevaux y ont péri. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Contre ce fléau j'ai un dessein, je me souviens d'un moyen. Je ferai un homme d'aulne, un héros de pin, qui se plongera dans le bain chaud, dans la loge ferrée du bain, avec un faisceau de verges de fer ; et moi-même, caché sous la loge, j'augmenterai la chaleur du bain en versant de l'eau sur la fournaise. Dis maintenant quel est le dernier fléau. »

La mère de Lemmikainen dit : « Voici le dernier : quand tu auras marché un peu, quand tu auras fini ta route d'un jour, tu verras les portes de Pohjola, tu entendras le bruit des portes ferrées. Là il y a une cloison de fer, une cloison d'acier qui s'élève de la terre au ciel, et du ciel s'abaisse jusqu'à la terre. Elle est appuyée sur des lances, attachée avec des serpents (7), liée avec des vipères, nouée avec des lézards. Leurs queues pendent et s'agitent derrière la haie, leurs têtes sifflent et se dressent en dehors.

» La terre est encore jonchée de serpents aux longs anneaux, aux langues sifflantes, aux queues menaçantes. Un serpent est couché en travers de la porte, un serpent plus long que la plus longue

poutre, que la poutre de la pirtti; sa langue dressée montre le dard qui donne la mort. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Naguère, j'ai labouré un champ de serpents, une plaine de vipères, j'ai retourné la terre d'un champ de couleuvres avec mes mains nues. Ce fléau ne donne point la mort au héros.

» Je prendrai mes gants de vipère, mes gants couverts de serpents ; avec eux j'écraserai les monstres, je les lierai ensemble et je les attacherai à mon traîneau (8). Apporte-moi ma cuirasse et mes armes de guerre, je veux aller à la fête de Pohjola, au mystérieux festin. »

La mère de Lemmikainen dit encore : « Mon fils, ne pars point, ne va point au festin de Pohjola. De grands dangers te menacent dans le voyage, et au but du voyage.

» Quand tu seras arrivé dans l'enceinte de Pohjola, tu trouveras un loup (9) attaché à la porte avec un anneau de fer, un ours attaché avec une chaîne de fer. Ils se précipiteront sur toi. Déjà ils ont dévoré cent hommes, égorgé mille héros; ils te dévoreront aussi, ils tueront le noble de la nation. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « La jeune brebis peut être dévorée, il n'en est pas de même de l'homme, quelque faible qu'il soit. Moi, je suis ceint comme les hommes, je suis armé des ongles des hommes, lié avec les agrafes des hommes. Non, je ne tomberai point dans la gueule du loup de

Pohjola, je ne serai point la proie des bêtes féroces. Je mettrai un frein aux loups, j'enchaînerai les ours ; ainsi je triompherai du danger. »

La mère de Lemmikainen dit : « Mon fils, ne pars point, ne va point dans la tupa de Pohjola, dans les murs de Sariola. Il y a là des hommes ceints de glaives, des guerriers bardés de fer ; l'ivresse (10) les exalte et les rend furieux. Ils t'enchanteront, toi, misérable, ils enchanteront ton glaive, les armes que tu t'es faites, l'acier qui te couvre. Déjà plusieurs héros, plusieurs forts ont été vaincus par eux. Au milieu de leur foule, tu seras comme le passereau tourmenté par une femme sans pitié.

» Cent troncs d'arbres se dressent sur la colline, tous surmontés d'une tête ; un seul n'en a point encore, il attend la tienne. »

Mais le joyeux Lemmikainen saisit son glaive, et l'appuie contre terre : l'acier se recourbe dans sa main comme la jeune cime du prunier, comme le rameau du genévrier naissant (11).

Le joyeux Lemmikainen dit : « Nul ne voudra mesurer son glaive dans les demeures de Pohjola, dans les régions de Sariola. »

Et il prit son arc et il dit encore : « Je l'appellerai homme, je l'estimerai héros celui qui pourra tendre mon arc dans les demeures de Pohjola, dans les régions de Sariola. »

Il est temps de partir : Lemmikainen revêt sa cuirasse et ses vieilles armes de guerre.

Sa mère lui dit : « Mon fils, mon plus jeune fils,

enfant plein de bravoure, si tu vas dans quelque festin, si tu assistes à quelque fête, ne bois jamais que la moitié de la coupe, laisse aux autres le reste de la liqueur; ainsi tu deviendras homme, tu deviendras noble héros entre toute la foule des héros.

» Si tu vas dans quelque festin, si tu assistes à quelque fête, assieds-toi seulement sur la moitié d'un siége, fais seulement la moitié d'un pas, laisse les autres faire le reste : ainsi tu deviendras homme, tu deviendras noble héros entre la foule des héros (12). »

Enfin Lemmikainen a quitté le toit de sa mère. Il marche un jour, et il arrive à la cataracte de feu. Dans cette cataracte s'élève un rocher de feu, et sur ce rocher un bouleau de feu, et sur ce bouleau un aigle de feu, aux ongles de feu, à la bouche de feu, à la gorge flamboyante. Pendant la nuit il aiguise ses dents, pendant le jour il polit ses ongles contre l'étranger qui arrive, contre le voyageur qui approche.

Lemmikainen n'est point épouvanté. Il fouille dans sa poche, et il en tire des plumes de canard. Il frotte ces plumes entre ses mains, il les brise entre ses dix doigts. Soudain il s'en élève une foule de canards qui prennent leur essor, et vont s'abattre sur les arbres couverts de feuilles, sur les bouleaux.

Lemmikainen se met à leur poursuite, il les prend tous et les jette dans la gorge de l'aigle,

dans la bouche de l'oiseau dévorant, et il dit : « Mon aigle, mon oiseau, tourne la tête d'un autre côté, ferme tes yeux aigus, afin que le voyageur, afin surtout que Lemmikainen puisse continuer sa route. »

Ainsi le héros joyeux échappa à ce premier danger, ainsi il accomplit sa route d'un jour.

Il marche encore, il fait encore sa route d'un jour. Sur la route il rencontre un lac de feu, et dans ce lac une île de feu, et dans cette île un bain de feu, et dans ce bain un puits de feu plein de pierres chaudes, de rocs brûlants pour l'étranger qui arrive, pour le voyageur qui approche.

Lemmikainen n'est point épouvanté : il adresse sa prière à Ukko : « O Ukko, le plus grand des dieux, ô père céleste, envoie une nuée de Luotehe, une autre de Länne, une autre d'Itä, une autre de Koilli (13). Que ces nuées se heurtent dans leur course, qu'elles luttent ensemble dans l'espace. Envoie la neige à la hauteur d'un bâton, fais-la bouillonner, jusqu'à la hauteur d'une lance, sur les pierres chaudes, sur les rocs brûlants. »

Et Ukko envoya de la neige, et il la fit monter jusqu'à la hauteur d'un bâton, bouillonner jusqu'à la hauteur d'une lance, sur les pierres chaudes, sur les rocs brûlants. Lemmikainen lui-même jeta dans le puits de feu un bàton enchanté (14) qui en ferma l'entrée. Ainsi il échappa à ce second danger, ainsi il accomplit encore sa route d'un jour.

Lemmikainen continua sa route. Déjà les portes

de Pohjola apparaissent, les gonds fatals gémissent. Une cloison de fer s'élève de la terre jusqu'au ciel, et du ciel s'abaisse jusqu'à la terre; elle est appuyée sur des lances, liée avec des serpents, attachée avec des vipères, nouée avec des lézards. Leurs queues pendent et s'agitent derrière la haie; leurs têtes sifflent et se dressent en dehors.

La terre est encore jonchée de serpents aux longs anneaux, aux langues sifflantes, aux queues menaçantes. Un serpent est couché en travers de la porte, un serpent plus long que la plus longue poutre, que la poutre de la pirtti : sa langue levée montre le dard qui donne la mort.

Lemmikainen n'est point épouvanté. Il saisit le glaive pendu à son côté, et frappe la cloison. La cloison tombe brisée en deux parties.

Alors Lemmikainen dit : « O serpent noir et souterrain, ver aux couleurs de la mort, qui te roules sous le gazon, qui habites dans les racines du lis, qui te glisses à travers les arbres, qui creuses jusqu'à la base putride de leurs troncs! Qui t'a envoyé du gazon, qui t'a chassé des racines pour te faire ramper sur la terre de la route? Est-ce ton père, ou ta mère, ou ton frère aîné, ou ta plus jeune sœur (15), ou quelque autre de tes nobles parents? Dans la mousse est ta tupa, sous la racine est ta demeure, sous la cloison ton habitation, dans le gazon ton séjour.

» Ferme la bouche, baisse la tête, cache ta langue aiguë, ta bouche de laine, ta tête de laine, tes

cinq dents de laine, animal de laine (16)! Remue-toi comme une bande de laine, comme une gousse de fève, roule tes anneaux, plie-toie en faisceau, pose ta tête sur la mousse, couche-la sur le gazon; prends garde, si tu la lèves, qu'Ukko ne la brise avec sa grêle de pierres. »

Ainsi le joyeux Lemmikainen accomplit une troisième fois sa route d'un jour.

Il entra dans l'enceinte de Pohjola. Le loup aux anneaux de fer, l'ours à la chaîne de fer, qui veillent aux portes, et qui déjà ont dévoré cent hommes, tué mille héros, veulent encore dévorer Lemmikainen.

Mais le héros n'est point épouvanté. Il fouille dans sa poche et en tire de la laine qu'il frotte entre ses mains, qu'il roule en flocons avec ses dix doigts. Soudain il en sort une troupe de béliers, une troupe de brebis qui deviennent la proie des loups, la proie des bêtes féroces de Pohjola.

Alors Lemmikainen se dirigea vers la tupa. Arrivé à la porte, il s'arrêta sur le seuil, découvrit sa tête et ses mains et dit : « Les nobles convives ont été invités, mais le plus noble n'a pas été invité. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « O fils de Lemmi, ta visite m'est fatale, tu viens pour tourmenter mon âme. La bière n'est encore que de l'orge, le pain de froment est encore en grains, la chair n'est pas encore cuite. Plût à Dieu que tu fusses arrivé une nuit plus tôt ou un jour plus tard! »

Le joyeux Lemmikainen tordit la bouche, tourna

la tête, secoua sa noire chevelure, et dit : « La nourriture est-elle déjà mangée, les vivres déjà consommés, la boisson épuisée ?

» Vous avez envoyé partout des invitations, vous avez fait courir partout les chevaux, vous avez invité des hommes de toute race, des pauvres, des aveugles, des paralytiques, des mutilés, vous m'avez laissé seul sans invitation.

» Pourquoi m'avez-vous ainsi négligé? Cependant l'orge que vous avez bu était à moi, c'était la moisson semée par moi, mesurée par mes mains.

» Je ne puis rester comme convive si vous n'avez rien à me servir, si le bélier n'est point immolé. — Amenez le bœuf, le bœuf aux grasses jambes, dans la tupa, faites cuire de la bière nouvelle, afin que celui qui a faim puisse manger, que le héros qui a couru puisse étancher sa soif. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Petite servante, mets la chaudière sur le feu, apporte la bière au convive. »

La petite servante mêla dans la chaudière les os de la viande, les têtes des poissons, les feuilles sèches de chou, la croûte des pains durs.

Elle apporta ensuite une coupe pleine de bière : au fond, de la lie ; à la surface, de l'eau ; au milieu des vipères. Des serpents rampent sur les bords du vase, des lézards palpitent dans la liqueur.

Le joyeux Lemmikainen dit : « O bière rouge ! tu es devenue bien mauvaise de misérable que tu étais déjà autrefois. Que ce qui est bon coule dans

ma bouche, que la lie épaisse tombe par terre ! »

Et il fouille dans sa poche et il en tire un croc de fer qu'il plonge dans la bière. Aussitôt les serpents, les vipères, cent grenouilles, mille noirs reptiles s'attachent au croc. Lemmikainen les tire du vase, porte à sa bouche la bière écumante et dit : « Je suis un convive méprisé, si l'on n'apporte point de meilleure bière dans un vase plus grand. Leaute, fils de Pohjalainen, hôte de Pohjola, permets-moi de t'acheter de la bière, d'avoir une bonne boisson pour de l'argent. »

L'hôte de Pohjola, frémissant de colère, recourt à ses enchantements et suscite un lac pour engloutir le héros.

Mais Lemmikainen fait surgir un bœuf, qui boit toute l'eau du lac.

L'hôte de Pohjola suscite un loup pour dévorer le bœuf. Mais Lemmikainen fait surgir un lièvre blanc qui devient la proie du loup.

L'hôte de Pohjola suscite un chien, aux dents crochues, pour dévorer le lièvre.

Mais Lemmikainen fait surgir un écureuil, pour qu'il se mette à courir, et que le chien aboie après lui.

Alors l'hôte de Pohjola dit : « Le festin ne peut devenir meilleur, si le nombre des convives n'est diminué. Le travail de la terre chasse les convives, même des festins les plus splendides. »

Et il prit son glaive, et il en effila la pointe de feu, et il dit : « Écoute, fils de Lemmi, mesurons nos épées, éprouvons nos glaives (17). »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Que peut valoir mon glaive, puisqu'il s'est brisé contre les os, rompu sur les têtes? Cependant, s'il n'y a point de meilleur festin, mesurons, éprouvons. Que celui dont le glaive est plus long, la pointe plus terrible, donne le premier coup! »

Et les glaives sont mesurés, les épées sont éprouvées. Le glaive de l'hôte de Pohjola dépasse celui de Lemmikainen de la longueur d'un grain d'orge, de la tache noire qui est sous l'ongle.

Le joyeux Lemmikainen dit : « Ton glaive est le plus long. A toi de frapper le premier coup! »

Et l'hôte de Pohjola commença à frapper; mais son glaive tomba sur la poutre de la pirtti.

Lemmikainen dit : « Le combat est ennuyeux, le jeu sanglant est difficile dans la tupa; car il souille la tupa nouvellement bàtie, il tache les bancs nouvellement lavés. Sortons! Le sang est meilleur dans la cour, il brille plus beau sur la neige. »

Et ils allèrent dans la cour : là ils trouvèrent une peau de bœuf (18), ils l'étendirent sur la neige, et en firent la place du combat.

Le joyeux Lemmikainen dit : « Écoute, hôte de Pohjola; ton glaive est plus long que le mien, ton épée plus terrible; frappe. »

L'hôte de Pohjola frappa. Il frappa une fois, deux fois, trois fois. Mais il ne put même effleurer la peau de son adversaire.

Alors vint le tour de Lemmikainen. L'enfant joyeux frappa une fois, et la tête de l'hôte de Pohja

fut séparée de son corps. Il frappa une autre fois, et il le partagea en trois parties, comme la chair d'un porc.

La colline était couverte d'arbres abattus, la cour de poutres surmontées de têtes d'hommes; une seule était sans tête : Lemmikainen y attacha celle du malheureux hôte.

Alors le joyeux Lemmikainen recommença ses enchantements, et il changea en or et en argent la pere de Pohjola. Il ne laissa libre d'enchantement que la vieille hôtesse, afin qu'elle pût laver la pirtti, balayer le pavé, servir la bière, apprêter la nourriture.

Louhi, l'hôtesse de Pohja, fut saisie de colère; elle enchanta soudain tous les hommes armés de glaives, tous les héros couverts de cuirasse, afin qu'ils tuassent Kaukomieli (19).

Déjà un grand bruit retentit au dehors, la poussière apparaît sur les terres voisines. Il devient impossible de célébrer des noces dans Pohjola, des festins dans Pimentala.

DIX-HUITIÈME RUNA.

Le joyeux Lemmikainen part pour la maison de sa mère. Il porte la tête baissée, le chapeau incliné, il est triste.

Sa mère accourt à sa rencontre et lui dit : « Mon fils, mon plus jeune fils, pourquoi es-tu triste? Les hommes de Pohjola t'ont-ils offensé avec les coupes? S'ils t'ont offensé avec les coupes, je t'en donnerai une meilleure que celles qu'ils possèdent, la coupe que ton père a prise dans un combat (1). »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Ma mère, ma nourrice, si quelqu'un m'eût offensé avec les coupes, je me serais vengé sur l'hôte, sur cent hommes, sur mille héros. »

La mère de Lemmikainen lui dit : « Pourquoi es-tu triste, mon fils? Les femmes se sont-elles

moquées de toi? Si les femmes se sont moquées de toi, prends la meilleure vierge, la plus douce vierge de Wenäjä (2), la belle de Karjala. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Ma mère, ma nourrice, si les femmes s'étaient moquées de moi, je me serais vengé sur les convives, sur cent femmes, sur mille femmes. »

La mère de Lemmikainen lui dit : « Pourquoi es-tu triste, mon fils? T'ont-ils berné avec les chevaux? S'ils t'ont berné avec les chevaux, prends le meilleur de ceux qu'a nourris ton père. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Ma mère, ma nourrice, s'ils m'avaient berné avec les chevaux, j'aurais berné mes hôtes, j'aurais détruit cent chevaux, mille chevaux.

« Ma mère, ma nourrice, mets ce qui m'est nécessaire pour le voyage dans mon sac : de la farine, du beurre, de la chair de porc. Je veux fuir mes propres actions (3), je veux me soustraire aux brigands : les hommes aiguisent leurs glaives, ils polissent leurs lances. »

La mère interroge son fils : « Pourquoi les hommes aiguisent-ils leurs glaives, pourquoi polissent-ils leurs lances? »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Un événement prodigieux a été vu dans la fête de Pohjola, dans les festins de Sariola (4). J'ai tué un homme, un héros, l'hôte lui-même, avec mon glaive. Voilà pourquoi les glaives s'aiguisent, les lances se polissent. J'ignore le lieu où je pourrai cacher mon

crime. O ma mère, ma nourrice, dis-moi où je puis fuir. »

La mère dit à son fils : « Je te l'avais bien dit, mon fils, je t'avais multiplié mes exhortations : ne va point à Pohjola! Tu eusses dû rester là où habite la probité (5), dans la maison de ta mère, dans la maison de ta nourrice.

» Si, pour te cacher, tu veux rester comme le pin sur la colline, comme le genévrier dans la plaine, là aussi le malheur tombera sur toi, car souvent le pin de la colline est coupé pour servir de torche, souvent le genévrier de la plaine est coupé pour servir de pieu à la haie.

» Que tu croisses comme le bouleau dans la vallée, là aussi le malheur tombera sur toi, car souvent le bouleau de la vallée est coupé avec la hache et divisé en mille morceaux.

» Si tu deviens baie des bois, arboisier des plaines, fraise de ces collines, là encore le malheur t'atteindra, car les tendres vierges te cueilleront, les jeunes filles ornées de fibules d'étain t'enlèveront.

» Si tu deviens brochet dans la mer, queue de saumon, foie de lotte (6), le malheur tombera aussi sur toi, car l'homme noir comme la mer, aime à pêcher avec l'hameçon et à prendre le poisson avec les filets.

» Si tu te caches dans l'antre des ours, au sein de leurs durs rochers, là encore le malheur tombera sur toi, car le jeune homme aiguise sa hache,

polit sa lance, pour aller à la rencontre de l'ours et en faire sa proie (7). »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Je ne connais que des endroits mauvais, des lieux dangereux (8). O ma mère, ma nourrice, toi qui jadis m'as entouré de tes soins, où me conseilles-tu de fuir? où ma tête sera-t-elle en sûreté? où mes cheveux resteront-ils intacts? où mon cou ne sera-t-il point coupé? Un jour viendra qu'on s'armera contre la tête d'un homme. Car déjà les glaives s'aiguisent, les lances se polissent.

La mère de Lemmikainen lui dit : « Je connais un petit endroit, un lieu caché que les glaives des hommes n'ont jamais demandé, jamais franchi, jamais visité. Jure-moi qu'avant dix étés tu n'iras point à la guerre, quand même le désir de l'argent te posséderait, quand même l'or te serait nécessaire (9). »

Le joyeux Lemmikainen jura qu'avant dix étés il n'irait point à la guerre, quand même le désir de l'argent le posséderait, quand même l'or lui serait nécessaire (10).

Alors sa mère lui dit : « Va maintenant au delà de neuf mers, au delà de la moitié de la dixième, au promontoire sans nom, à l'île que ne peut désigner aucune parole. Là ton père s'est caché jadis, là il a trouvé un refuge pendant l'été de la grande guerre, l'année des rudes combats. Là les mers roulent des vagues d'hydromel, les fleuves des flots de bière; là les montagnes distillent du beurre, les

rochers sont de la chair de porc. Là tout ira bien pour toi, tu y passeras d'heureux jours (11). »

Le joyeux Lemmikainen part aussitôt, impatient de fuir son crime, de se soustraire à son forfait. Il met sa barque à flots et déploie ses voiles (12). Le vent souffle et emporte le héros au delà de neuf mers, de la moitié de la dixième, au promontoire sans nom, à l'île que ne peut désigner aucune parole.

Et le joyeux Lemmikainen dit : « Est-il dans l'île un lieu où je puisse aborder, et traîner ma barque sur le rivage? »

Les vierges de l'île répondirent : « Les lieux pour aborder ne manquent pas dans l'île, il y en aurait assez quand même tu amènerais cent barques, mille navires. »

Alors le joyeux Lemmikainen s'avança vers le rivage, aborda et dit : « Est-il dans l'île un lieu où l'homme qui a commis un crime puisse se cacher, où le faible puisse trouver un refuge? »

Les vierges de l'île répondirent : « Il est dans l'île assez de lieux où l'homme qui a commis un crime peut se cacher, où le faible peut trouver un refuge. »

Lemmikainen dit : « Est-il dans l'île un lieu où je puisse me livrer au plaisir, un champ où je puisse danser au milieu des vierges de l'île, dans la douce compagnie des jeunes filles? »

Les vierges de l'île répondirent : « Elles sont maigres ici les jeunes filles, mais les jeunes poulains sont gras. »

Lemmikainen n'a peur de rien. Il va de village en village recherchant les douces jeunes filles. Il n'en est aucune avec laquelle il n'ait dormi, aucune dont il n'ait fatigué les bras.

Il séduit mille épouses, cent veuves dans une seule nuit. Il n'en est qu'une sur dix, deux sur cent, trois sur mille qui lui aient résisté.

Ainsi le joyeux Lemmikainen coule dans l'île des jours pleins de voluptés (13).

Jamais il ne se lève sans le coq, sans avoir entendu le fils de la poule. Cependant un jour, un soir il voulut se lever en même temps que la lune.

Et il alla de village en village, pour chercher à séduire une jeune fille, qu'il n'avait pu encore séduire.

Mais le joyeux Lemmikainen ne trouva aucune habitation où il n'y eût trois maisons, aucune maison où il n'y eût trois hommes, aucun homme qui n'aiguisât son glaive, qui ne polît sa hache.

Alors le joyeux Lemmikainen dit : « Déjà le jour brille, déjà le soleil se lève sur moi, malheureux ! »

Désormais il ne peut plus jouir des embrassements des jeunes filles, il ne peut plus dormir avec elles.

Et il se dirige vers sa barque. Hélas ! elle est réduite en cendres !

Le malheur menace, le jour des misères approche. Lemmikainen se construit une nouvelle barque.

Mais le bois manque au héros ; il ne lui reste que les débris d'une vieille quenouille, que les parcelles d'un fuseau.

Il met en œuvre ces matériaux. Bientôt la barque est construite et livrée aux ondes rapides.

Et Lemmikainen part. Hélas ! sa tête est baissée, son cœur est triste, car il n'a pu passer les nuits, il n'a pu couler ses jours au milieu des vierges de l'île, dans la douce compagnie des jeunes filles.

Il est là debout au gouvernail : « Vole, ma barque, dit-il, vole sur la mer comme une bulle légère, comme un lis au milieu des ondes ! »

Et le vent souffle avec violence, et la barque est emportée au sein de la vaste mer, des immenses détroits.

Mais voici que les vierges de l'île pleurent, que les jeunes filles du promontoire se lamentent ; car déjà le grand mât, déjà le gouvernail ont disparu dans l'espace. Ce n'est point le mât, ce n'est point le gouvernail qu'elles pleurent, c'est le pilote de la barque (14).

Et Lemmikainen verse aussi des larmes, en voyant l'île et les collines se perdre dans le lointain. Ce n'est point l'île, ce ne sont point ses collines qu'il pleure, ce sont les vierges de l'île, les jeunes filles du promontoire.

Mais la barque s'avance : bientôt elle va toucher à une île. Là elle pleure, elle se lamente : « A quoi bon suis-je ici? pourquoi ai-je été construite? Avant dix étés, Ahti ne peut aller à la guerre, quand même le désir de l'argent le posséderait, quand même la soif de l'or le brûlerait.

Ahti entend ces plaintes et dit : « Ne pleure point, surface du pin; ne te plains point, barque ornée d'un mât; tu iras encore à la guerre, tu assisteras encore au combat. »

Et Ahti, oubliant le serment qu'il a juré, se prépare à la guerre.

« Où trouverai-je un autre homme, un homme armé d'un glaive qui veuille être le compagnon d'Ahti dans la guerre (15) ? »

Il se dirigea vers la région connue de Tiera. Là il trouva un autre homme, un homme armé d'un glaive.

Il se rend à sa maison.

Le père de Tiera est assis dans le vestibule, taillant un manche de cognée; sa mère est sur le seuil de la tupa, occupée à tourmenter le kirnu (16); ses frères sont à la porte de l'enceinte, travaillant à construire des traîneaux; ses sœurs auprès de la rivière, lavant les vêtements de la famille.

Tous disent : « Tiera n'a point le temps d'aller à la guerre, car il vient d'épouser une jeune femme, et il n'a point encore touché ses mamelles, il ne s'est point encore approché de son sein, il n'a point encore caressé ses flancs. »

Tiera était aussi dans la maison. Il prit sa lance et la jeta parmi les lances d'Ahti. Sa lance n'était ni des plus grandes ni des plus petites. Un loup se dressait à l'extrémité du fer, un cheval s'allongeait sur le manche, un chat miaulait sur la boule.

Et la barque d'Ahti reprit sa route, à travers les mers de Pohjola.

Alors l'hôtesse de Pohjola lui envoya un froid fatal (17) auquel elle parla comme à son fils : « O froid, le plus jeune de mes enfants, le plus beau de ceux que j'ai engendrés, va, je t'en prie, aux rives tortueuses de Rutia, aux précipices de la mer orageuse; jette ton souffle glacé sur les marais, sur les terres, sur les ondes limpides, sur les gorges de Kurimus, sur les tourbillons perfides, sur la barque de l'audacieux Lemmikainen; enchaîne la mer profonde, enchaîne les vastes détroits, et fais qu'ils ne puissent jamais se délier, si je ne vais moi-même briser leurs liens de glace. »

Le froid se précipita aussitôt vers la mer de Pohjola, et il enchaîna l'audacieux Ahti sur les eaux. Dans une seule nuit il rassemble assez de glace pour son œuvre fatale, et il la pétrit, et il la durcit de ses redoutables mains. Ainsi l'hôtesse de Pohjola engendra une glace aiguë, qu'elle fit monter à la hauteur d'une aune, et recouvrit de neige à la hauteur d'un bâton.

Alors le joyeux Lemmikainen, le beau Kaukomieli recueillit de la laine sur un rocher et s'en couvrit les pieds et les mains (18) ; il comprima le temps dur, chassa le froid dans le feu, dans un monceau de pierres plein de fer, puis élevant la voix il dit : « Le froid est né au milieu des saules d'un père très-méchant, d'une mère très-mauvaise. Le serpent le nourrit de son lait, le ver lui tendit ses mamelles brûlées, ses mamelles desséchées, et un nom fut donné à l'être fatal, on l'appela Pakkanen (19).

» Pendant l'été il habitait dans les haies, pendant l'hiver il s'agitait dans les sources ; il durcissait les marais, les terres, les saules des eaux, il exerçait ses ravages parmi les peupliers et les racines des bouleaux.

» Mais bientôt le méchant plein de rage mit de côté toute pudeur : il enchaîna la chaudière sur le foyer, les charbons dans le fourneau, la main de la jeune fille ensevelie dans la pâte, le poulain dans le ventre de sa mère.

» Et il partit pour saisir les terres, pour aplanir les ondes. Il durcit les golfes et les lacs. Mais il ne put durcir la mer ni les poissons qui nagent dans ses abîmes.

» Es-tu déjà grand, as-tu crû pour l'épouvante? Veux-tu me saisir aussi par tes glaces, enfler mes oreilles, roidir mes pieds et les ongles de mes pieds?

» O froid, fils de Puhuri, froid aux ailes de tempête, ne me saisis point par tes glaces, n'attaque point ma tête, ni mes oreilles, ni les doigts de mes pieds; tu as beaucoup d'autres victimes à dévorer. Va aux dernières limites de Pohja. Là il y a des marais, des saules qui n'ont point encore senti tes atteintes; là il y a des pierres libres de douleur, des plaines hérissées d'aspérités.

» Si tu ne veux point m'écouter, je te jetterai par mes enchantements au milieu des flammes d'Iiisi, au sein des pierres brûlantes de Lempo; là tu seras plongé dans la flamme, tu seras envahi par le feu, et jamais tu ne pourras échapper à son étreinte. Je

mettrai du feu dans mes bas, des charbons ardents dans mes souliers, afin que tu ne puisses m'approcher, que tes ailes de tempête n'osent me toucher. »

Et le joyeux Lemmikainen se mit à poursuivre le froid par ses enchantements. Il laissa sa barque au milieu des glaces et commença à s'avancer lui-même dans la forêt, à errer dans des voies inhabitées, dans des sentiers inconnus.

Et il dit : « Malheur à moi, infortuné ! Voilà que maintenant j'erre les jours et les mois sous la voûte de l'air ! Ma mère pleure, ma nourrice se lamente: déjà mon fils sème les champs de Tuoni, déjà il laboure les plaines de Kalma, il ne peut plus empêcher le malheur de m'atteindre, ni les gelinottes de célébrer leur fête, ni les petits oiseaux d'engraisser. Les hermines peuvent courir, les écureuils peuvent bondir.

» Oui, il en est ainsi, ô ma mère, il en est ainsi, ô ma nourrice; tu avais élevé beaucoup de colombes, une grande troupe de cygnes; mais le vent est venu et les a dispersés; il a brisé le pavé des sœurs, mis en pièces la barque des frères. En des temps meilleurs nous étions plus nombreux : une troupe de sœurs folâtrait sur le pavé, une troupe de frères se promenait dans les barques. Mais il ne reste personne de ces temps à qui l'on puisse parler. Chaque homme est parti pour la guerre, chaque homme marche armé de son glaive (20).

» Je me souviens toujours du passé, je ne puis oublier les temps plus heureux. Je me promenais

comme une fleur à travers les villages, beau comme une fleur des champs. La foule tenait ses yeux fixés sur moi, on admirait ma taille légère. Maintenant j'ai été noirci par les myrtilles, j'ai été couvert d'ombres par les baies empoisonnées.

» Je connais les lieux qui m'ont vu naître, les lacs qui m'ont vu grandir, mais j'ignore le lieu où la mort est venue à ma rencontre. Je suis comme le petit du lièvre qui se désole dans le marais, qui se lamente dans la plaine aride : il court sur les bords de la mer, il bondit à travers les saules. Les semelles de mes souliers s'usent, ma chaussure vieillit et se brise. »

DIX-NEUVIÈME RUNA.

Kullervo, fils de Kalewa (1), à peine sorti du sein de sa mère, à peine âgé de trois nuits, brisa les liens de son maillot, et monta sur le toit de la maison. On crut qu'il deviendrait bon, on remarquait en lui de l'habileté; c'est pourquoi il fut conduit en Russie, puis vendu en Carélie à l'ouvrier Ilmarinnen (2).

Quel prix l'ouvrier a-t-il donné pour l'acquérir? Il a donné beaucoup : dix chaudières brisées, trois marmites mutilées, cinq faulx édentées, six mauvais hoyaux (3).

Quand le fils de Kalewa fut arrivé à sa nouvelle demeure, il demanda du travail à son hôte, du travail pour le soir et le matin : « A quel ouvrage le nouveau serviteur, le nouvel acheté sera-t-il employé ? »

Il fut destiné à soigner un enfant, à l'endormir dans son berceau. Mais au lieu de soigner l'enfant, il lui creva les yeux ; au lieu de lui donner de la nourriture, il la mangea lui-même ; il tua l'enfant par la maladie, il brûla son berceau avec le feu.

Ensuite il demanda du travail à son hôte, du travail pour le soir et le matin : « A quel ouvrage le nouveau serviteur, le nouvel acheté sera-t-il employé ? »

Kaski (4) fut envoyé pour couper du bois dans la forêt. Il coupa deux bouleaux, il en coupa trois, enfonça sa hache dans le tronc, se mit à crier, à siffler et dit : « Qu'elle tombe, la forêt ténébreuse, qu'ils soient brisés, les grands bouleaux, quand ma voix retentit, quand mon sifflement aigu résonne ! Que jamais de nouveaux germes ne surgissent, que jamais ils ne fleurissent à la souche ! Au nom de Kaski, fils de Kalewa, que tout ce qui a été coupé par l'homme orné d'agrafes d'or ne croisse jamais en bonne plante, que ses épis ne fleurissent jamais ! »

Et Kullervo demanda encore du travail à son hôte, du travail pour le matin et pour le soir : « A quel ouvrage le nouveau serviteur, le nouvel acheté sera-t-il employé. »

Il fut envoyé pour bâtir une cloison (5). Et il alla dans la forêt pour y abattre les pins, les plus grands pins, afin d'en faire des pieux. Ensuite il les attacha avec des serpents, des vipères, des lézards, et il dit : « Que celui qui n'a pas les ailes de

l'oiseau n'espère pas pouvoir franchir la cloison du fils de Kalewa. »

Une quatrième fois il demanda encore du travail à son hôte, du travail pour le matin et pour le soir : « Qu'on donne du travail au serviteur, qu'on nomme le travail qu'il doit accomplir ! »

Il fut envoyé pour ramer. Tandis qu'il se mettait à l'œuvre il dit : « Est-ce de toutes mes forces qu'il faut ramer, ou seulement autant qu'il est nécessaire pour faire avancer la barque? »

Le pilote, fils de Pélonen répondit : « Quand même tu ramerais de toutes tes forces, la force de l'esclave est petite ? »

Et le fils de Kalewa se mit à ramer de toutes ses forces. La barque de peuplier fut brisée, les cintres de genévrier furent détruits, toute la pêche fut troublée.

Et Kaski demanda encore du travail à son hôte, du travail pour le matin et pour le soir : « Qu'on donne du travail à l'esclave, qu'on nomme le travail qu'il doit accomplir ! »

Il fut envoyé pour chasser les poissons dans les filets. Tandis qu'il se mettait à l'œuvre il dit : « Faut-il chasser les poissons de toutes mes forces, ou seulement autant qu'il est nécessaire pour les pousser dans le filet? »

Le fils de Wenan répondit : « Quand même tu chasserais les poissons de toutes tes forces, la force de l'esclave est petite. »

Et le fils de Kalewa coupa un pin sur la colline,

et il en fit un instrument pour chasser les poissons. Il les chasse de toutes ses forces : les filets sont déchirés comme de l'étoupe, l'eau est troublée, les poissons sont changés en écume.

Et Kullervo demanda encore du travail à son hôte, du travail pour le matin et pour le soir : « Qu'on donne du travail à l'esclave, qu'on nomme le travail qu'il doit accomplir ! »

Il fut envoyé pour conduire les bestiaux au pâturage. Quelles provisions furent données à l'esclave? L'hôtesse d'Ilmarinnen lui fit un grand pain: au-dessus elle met de la farine, au-dessous de l'orge, au milieu une grosse pierre; elle le donne à l'esclave et lui dit : « Ne mange point ce pain, avant que tu aies trouvé le troupeau dans la forêt.»

Et l'hôtesse d'Ilmarinnen lança le troupeau hors de l'étable et elle dit : « J'envoie les vaches dans la forêt couverte de feuilles, les bêtes à cornes dans les plaines couvertes de peupliers. O Suvetar, douce femme, Etelä, mère de la nature, va pour garder le troupeau de l'hôtesse. Comme tu l'as soigné dans la maison, soigne-le dans le bois, afin qu'il devienne plus beau, qu'il fleurisse avec gloire, jusqu'à ce que l'hôtesse vienne le visiter.

» Suvetar, douce femme, Etelä, mère de la nature, donne au troupeau sa pâture de miel, sa boisson de miel, donne-lui le foin d'or, le foin d'argent recueillis dans le champ de miel, sur le gazon de miel. Prends la corne du pasteur de la vallée, fais-la sonner avec force, afin que les collines se cou-

vrent de fleurs, que les bords des champs arides se revêtent de gazon, que les ondes des marais roulent du miel, que l'orge croisse auprès des fontaines. Apporte un foin nouveau, apporte des fleurs d'or du fond des cataractes rapides, des mains des vierges fleuries, des enfants amis du gazon, des vierges qui habitent le nombril de la terre (6).

» Creuse un puits d'or aux deux limites du champ, afin que les troupeaux puissent y puiser l'onde fraîche, le doux miel pour leurs mamelles gonflées, leurs mamelles souffrantes.

» Emplis les mamelles des vaches, fais-leur distiller un lait pur.

» Il est beaucoup de méchants qui emportent le lait à Manala, le don de la vache à Tuonela; il est peu de bons qui rapportent du lait de Manala, le don de la vache de Tuonela.

» Je ne demande point de lait au village, je n'en veux que de Manala, que de Tuonela.

» O Suvetar, douce femme; Etelä, mère de la nature, multiplie le lait d'Hermikki, féconde les mamelles de Tuorikki avec l'onde suave de la source, avec le gazon de miel, afin qu'elles reviennent riches de lait dans ces longs jours de l'été, dans cet été brûlant du créateur.

» Mielikki, hôtesse de la forêt, Tellervo, vierge du Tapio, vierge à la molle chemise, aux doux vêtements, aux cheveux d'or, garde avec soin le troupeau de l'hôtesse, dans la douce Metsala, dans la sage Tapiola; soigne-le avec tes belles mains, et

ramène-le vers le soir, avec les mamelles pleines de lait.

» Knippana, roi de la forêt, barbe non blanche de la douce forêt, prends ton fouet de sorbier, ton fouet de genévrier, et chasse le troupeau vers son étable.

» Othonen, pomme de la forêt, voyageur géant du désert, faisons ensemble une paix durable, une paix éternelle, pour un été, pour toute notre vie, pour tous nos jours.

» Je ne t'empêche point de rôder autour de mes troupeaux, ni même de venir les visiter ; mais je te défends de le toucher avec ta langue, de le disperser avec tes dents, de déchirer sa chair.

» Mon frère, mon ami, beau pied de miel, ne brise point les pieds crochus, les vaches qui me donnent du lait. Lorsque j'entends la clochette qui annonce le troupeau, retire-toi dans le désert, loin des pâturages, dans ta caverne au toit de mousse. Quand le troupeau va sur la colline, fuis dans la vallée; quand il va dans la vallée, monte sur la colline. Passe comme la truite, comme le poisson de la mer, de peur que le troupeau ne tombe, ou que, frappé d'épouvante, il ne prenne la fuite.

» Laisse les marais intacts, les bois des déserts dans leur beauté; laisse les cornes recourbées, les jambes roides marcher, loin de tes atteintes, à travers les marais, les terres, les vastes champs des déserts.

» Si le désir te pousse, si tes dents veulent une

proie, mords le tronc pourri, jette-toi sur une fourmilière. Dans Metsala, sur la montagne d'or, sur la colline d'argent, sous le chaume florissant du pin, sous les rameaux des sapins, un tonneau de vin mêlé de miel bouillonne. Là il y a assez de nourriture, assez de boisson pour le vorace, pour l'affamé.

» C'est pourquoi réconcilions-nous, faisons une paix éternelle. Que la même terre soit notre demeure, mais n'usons point des mêmes vivres !

» Si tu veux combattre, si tu préfères la guerre, combats pendant les hivers tandis que la neige dort sur la terre. Mais quand l'été se lève, quand la glace des marais se fond, quand l'eau s'échappe de la source, alors ne viens point dans ces régions, ne fréquente point mes pâturages.

» Il est aussi d'autres terres où s'étendent des pâturages, d'autres pâturages où paissent des troupeaux. Si j'étais Othonen, si j'étais pied de miel, je ne vivrais point oisif comme toi, toujours couché entre les pieds des femmes (7). Hâte-toi, marche vers les forêts de Manala, vers les plaines de Kalma. Là tu trouveras les Kirjos, les Karjos retenus par des liens de fer, par des chaînes (8). Là aussi les maigres deviennent gras, les gras deviennent maigres. Que mes vaches soient changées en pierres, en troncs d'arbres, tandis que Kuusianen passe, tandis que Mauriainen (9) marche !

» Si tu viens dans ces champs, il y a là des femmes prudentes, de vieilles hôtesses qui troubleront

ta course, qui t'égareront dans ton chemin, afin que ta rage ne puisse être fatale, si Jumala n'y consent, si tu n'as la permission du Bienheureux (10).

» Apaisez-vous, ô forêts; apaisez-vous, ô bois; apaise-toi, ô désert bleu; donnez la paix à mes troupeaux dans ce long été, dans cet été tiède du créateur. Knippana, roi de la forêt, Hongatar, reine du désert, prenez soin de vos rakki, cachez-les dans des cavernes, liez leurs dents avec des liens d'or, des courroies d'argent; cachez leurs ongles dans leur poil, leurs dents dans leur gosier; mettez un bâillon d'or à leur mâchoire, un lien de sorbier autour de leur museau. Et si le sorbier ne suffit point, liez-le avec le cyprès; si le cyprès n'est point assez fort, liez-le avec du fer; si le fer se brise, mettez du feu dans leur bouche, la cloison de Lempo devant leurs lèvres, afin qu'ils n'ouvrent point les mâchoires, qu'ils ne desserrent point les dents.»

Déjà l'hôtesse d'Ilmarinnen a envoyé les troupeaux dans les champs et le berger pour les garder. Kullervo poussa les vaches à travers les marais, franchit les collines, et, s'arrêtant sur un tertre exposé au soleil, il chanta : « O soleil, descends de la forêt de pin, roule tes feux dans les champs de froment; hâte-toi d'illuminer les genévriers; permets que le berger retourne à la maison de son maître. »

Et l'hôtesse chanta aussi : « Voici maintenant l'heure où le nouveau serviteur va prendre son repas. »

Le fils de Kalewa tira le pain de son sac, et prit le couteau suspendu à ses côtés.

Le couteau trancha la dure pierre. Alors Kaski tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure et dit : « Comment me vengerai-je du mépris de la femme, de la folle joie de l'hôtesse? Ma vengeance sera grande. Je disperserai les vaches dans la forêt; je chasserai les jambes obliques dans le marais; je pousserai le troupeau dans la plaine, les ours sur la terre que l'hôtesse habite; je déchaînerai les loups. »

Et le soleil descendit de la forêt de pin, et il roula ses feux dans les champs de froment, et il illumina les genévriers.

Alors Kullervo dispersa les vaches dans la forèt, chassa les jambes obliques dans le marais, poussa le troupeau dans la plaine, les ours sur la terre habitée par l'hôtesse, déchaîna les loups.

Et il dit aux ours, il dit aux loups : « Arrachez la cuisse à l'hôtesse, et déchirez-la avec vos dents. »

Ensuite il fit une trompette avec des os de vache, une flûte avec une corne de bœuf, un cor avec un pied de veau. Et il fit retentir au loin le signal de son retour.

L'hôtesse d'Ilmarinnen dit : « Je te remercie, ô Jumala, voici le cor qui résonne : c'est le troupeau qui revient; où le forgeron a-t-il pris cette belle trompette? d'où a-t-il tiré ce cor superbe, dont le son éclatant déchire l'oreille et retentit dans la tête? »

Le fils de Kalewa dit : « L'esclave a pris le cor superbe dans le bois de pruniers. Hôtesse, va traire tes vaches. »

Mais l'hôtesse d'Ilmarinnen prie sa mère d'aller traire à sa place. La vieille femme lui dit : « Autrefois c'était toujours à la maîtresse de la maison à traire les vaches et à veiller sur le troupeau. »

Alors l'hôtesse d'Ilmarinnen se rendit dans l'étable. « Malheur à mes vaches, à mes belles vaches ! leur peau s'est changée en celle du lynx, toutes sont couvertes du poil des ours, mais leurs mamelles sont pleines. »

Et elle se baissa pour traire. L'ours la saisit au talon, le loup la mordit et lui arracha la cuisse. »

Ainsi Kullervo, fils de Kalewa, se vengea du mépris de la femme, de la folle joie de l'hôtesse. Et il mit sa trompette dans son sac, et il partit à grand bruit pour les champs où régnait la guerre.

L'hôtesse d'Ilmarinnen éleva vers Ukko sa voix suppliante : « O Ukko, souverain des dieux, tue le fils de Kalewa avec ta grêle de fer, avec tes glaives d'acier, dans les jours difficiles de combat ! »

Le fils de Kulewa invoqua aussi Ukko : « O Ukko; souverain des dieux, tue l'hôtesse d'Ilmarinnen avec ta grêle de fer, avec tes glaives d'acier, dans l'étroite enceinte de sa maison ! »

Et Kallervo s'avance vers les champs du combat, il sonne de la trompette, et fait retentir de son éclat tous les lieux par où il passe.

Un messager lui arrive : « Ta mère est morte (11).

Hâte-toi de revenir à la maison pour voir comment elle est ensevelie. »

Kaski dit : « Si ma mère est morte, il y a certainement à la maison une cavale pour la porter à la sépulture. »

Et il continua sa route à travers les marais, sonnant partout de sa trompette retentissante.

Un second messager lui arrive : « Ton père est mort, hâte-toi de revenir à la maison, pour voir comment il est enseveli. »

Kaski dit : « Si mon père est mort, il y a certainement à la maison un cheval pour le conduire à la sépulture. »

Et il continua sa route à travers les marais, sonnant partout de sa trompette retentissante.

Un troisième messager lui arrive : « Ta femme est morte, hâte-toi de revenir à la maison pour voir comment elle est ensevelie. »

Kaski répondit : « Si ma femme est morte, il y a certainement à la maison quelque cheval pour la conduire à la sépulture. »

Et il continua sa route vers les champs de la guerre, sonnant partout de sa trompette retentissante.

VINGTIÈME RUNA.

L'ouvrier Ilmarinnen déplore la perte de son épouse. Il la pleure le soir, il la pleure pendant la nuit, car elle n'est plus, elle a été déposée dans la terre.

Il reste deux jours sans que sa main touche le marteau d'airain, et il dit : « Malheureux que je suis, je ne sais plus comment passer les nuits dans ma couche solitaire. Mes yeux veillent, mon bras est faible, ma science inutile, le travail m'est insupportable. »

Et il va puiser de l'or dans la mer, de l'argent dans les ondes ; puis il rassemble trente traîneaux de bois qu'il brûle pour en faire des charbons.

Et il jette les charbons dans la forge, et au milieu des charbons l'or et l'argent, et il ordonne à ses serviteurs d'agiter les soufflets.

Ils soufflent avec force, sans gants aux mains, sans chapeau sur la tête, sous le rude ciel de l'hiver.

Ilmarinnen se forge une nouvelle épouse, une épouse d'or et d'argent.

Mais les serviteurs ne soufflent pas à son gré. Alors lui-même se mit à agiter les soufflets. Bientôt il plongea ses regards dans la fournaise. Un glaive d'or surgit du milieu des flammes, un glaive magnifique, mais un glaive cruel : chaque jour il tue un homme, les meilleurs jours il en tue deux. A cet aspect les serviteurs rient, mais Ilmarinnen est irrité.

Et il jette de nouveau le glaive d'or dans le feu, et il y ajoute encore de l'or et de l'argent. Les serviteurs soufflent avec force, sans gants aux mains, sans chapeau sur la tête, sous le rude ciel de l'hiver.

Ilmarinnen se forge une nouvelle épouse, une épouse d'or et d'argent.

Mais les serviteurs ne soufflent pas à son gré. Alors lui-même se mit à agiter les soufflets. Bientôt il plongea son regard dans la fournaise.

Un petit cheval à la crinière d'or s'élança du milieu des flammes, un petit cheval superbe ; mais son esprit est pervers : chaque jour il tue une cavale ; les meilleurs jours il en tue deux. A la vue de ce cheval, les serviteurs rient ; mais Ilmarinnen est irrité.

Ilmarinnen jette le cheval à la crinière d'or dans

le feu, et il y ajoute encore de l'or et de l'argent. Les serviteurs soufflent avec force, sans gants aux mains, sans chapeau sur la tête, sous le rude ciel de l'hiver.

Ilmarinnen se forge une nouvelle épouse, une épouse d'or et d'argent.

Mais les serviteurs ne soufflent pas à son gré. Alors lui-même agite les soufflets. Bientôt il plonge ses regards dans la fournaise.

Une jeune vierge s'élance du sein des flammes, une jeune vierge à la chevelure d'or. A cette vue, l'ouvrier se réjouit, mais les serviteurs frémissent d'indignation.

Ilmarinnen fixe la vierge. Elle n'a ni bouche, ni yeux, ni rien de ce qui constitue une jeune fille. Il lui forge une bouche, des yeux, tout ce qui constitue une jeune fille, mais il ne peut lui donner la parole.

La vierge est belle à voir. Ilmarinnen la met dans son lit et se couche auprès d'elle. L'or rouge répand du froid, l'argent blanc répand du froid.

Ilmarinnen dit : « A qui cette épouse d'or peut-elle être utile? Au vieux Wäinämöinen.

Et le vieux Wäinämöinen reposa pendant la nuit sur de superbes coussins, avec la vierge d'or et d'argent.

Il s'enveloppa de laine, il se couvrit de peaux. Mais il n'eut chaud que du côté revêtu de fourrures; l'autre côté, qui touchait le flanc de la vierge, fut presque roidi par le froid, presque gelé, presque changé en glaçon de mer, en pierre dure.

Le vieux Wäinämöinen dit : « O jeune génération, et vous tous, ses enfants, tant que durera votre vie, tant que la lune brillera dans les cieux, ne forgez jamais de vierge d'or et d'argent. L'or rouge répand le froid, l'argent blanc répand le froid (1). »

Et l'ouvrier Ilmarinnen, la tête baissée, le chapeau oblique, partit pour Pohjola, espérant y trouver une autre vierge.

Il arrive à la tupa et il dit : « O vieille femme, donne-moi ta fille pour épouse, ta fille la plus jeune, la meilleure de tes enfants. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, dit : « Il n'y a point ici de jeune fille pour ton traîneau, homme pervers ; pour ton lit, homme cruel ; toi qui manges la chair avec les os, qui dévores le sang cru ; j'aimerais mieux la jeter dans un gouffre ou l'abandonner au loup errant ou aux griffes de l'ours sauvage. »

Ainsi Ilmarinnen n'obtint à Pohjola aucune jeune fille pour épouse, et revint seul à sa maison.

Le vieux, le brave Wäinämöinen lui dit : « Ilmarinnen, mon frère, pourquoi es-tu si triste, pourquoi portes-tu ton chapeau oblique en revenant de Pohjola ? »

L'ouvrier Ilmarinnen répondit : « Elle est belle la vie de Pohjola, parce que le sampo y mout le grain. Un jour il en mout pour manger, un autre jour pour vendre, un troisième jour pour conserver. Oui, on dit vrai quand on vante la belle vie de Pohjola : là on laboure, là on sème, là la récolte est variée, le bonheur est éternel. (2) »

VINGT-UNIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « O ouvrier Ilmarinnen, partons pour Pohjola, allons enlever le sampo. »

Ilmarinnen dit : « Il est difficile d'enlever le sampo de Pohjola. Il a été caché sur la colline de pierre, dans les cavités de la montagne d'airain, derrière neuf cloisons. Là ses pieds ont été enfoncés à la profondeur de neuf aunes : un pied dans la terre, un autre dans l'eau, un troisième dans le tertre où est bâtie la maison. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Viens enlever le sampo de la colline de Pohjola, des cavités de la montagne d'airain, derrière les neuf cloisons. Forge-moi un nouveau glaive, un glaive à la pointe

d'acier avec lequel je puisse châtier les chiens (1), mettre la foule en fuite, quand nous irons enlever le sampo, quand nous arriverons à la ténébreuse Pohjola, à la sombre Sariola. »

Alors Ilmarinnen mit le fer au feu, l'acier à la forge. Il ordonne à ses serviteurs de souffler avec force. Bientôt le fer rougit et s'amollit, l'acier bouillonne.

Et l'ouvrier Ilmarinnen plonge son regard dans la fournaise. Un glaive s'élance du milieu des flammes.

Il lui fait une poignée d'or, un manche d'argent : l'or s'étend comme la pâte molle, l'argent comme l'écume de la mer, dans la forge, sur l'enclume, sous les coups du marteau.

Déjà le glaive est prêt. Le vieux Wäinämöinen en arme sa main droite et dit : « Ce glaive est-il bon pour le héros, bon pour celui qui le porte? »

Et le glaive est bon pour le héros, bon pour celui qui le porte. La lune brille à sa pointe, le soleil resplendit sur sa poignée d'or, un cheval hennit sur la lame, un chat miaule sur le pommeau, un petit chien dort sur le fourreau.

L'ouvrier Ilmarinnen revêtit aussi son armure. Il prit une cuirasse de fer, une ceinture de fer, et il dit : « L'homme est meilleur dans une cuirasse, il est plus fort dans une tunique de fer, plus puissant dans une ceinture d'acier. »

Le temps du départ approche. Ils vont pour chercher un cheval.

Tandis qu'ils suivent la route de la forêt déserte, ils entendent un navire qui se lamente, une barque qui gémit.

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « J'entends un navire qui se lamente, une barque qui gémit. Suivrons-nous la voie de la mer, montés sur une barque, ou longerons-nous sur nos chevaux les sables du rivage ? »

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « La route par terre est plus sûre. La mer est le séjour de la mort (2), la tempête nous y frapperait, le choc des vents nous y renverserait, et nos doigts seraient changés en rames, nos mains en gouvernails. (3) »

Le vieux Wäinämoinen dit : « Si la route par terre est plus sûre, elle est aussi plus ennuyeuse, plus longue (4). La joie habite sur la barque lorsqu'elle vogue sur les ondes, qu'elle affronte la vaste mer, les vastes détroits : le vent léger la pousse, le zéphyr la caresse, le souffle du midi l'emporte. »

Et il jeta loin de lui les rênes du cheval, et il alla vers la barque de bois, la barque qui se lamentait.

Et il dit : « Pourquoi pleures-tu, barque de bois? Est-ce parce que tu es trop lourde, parce que tu es mal construite ? »

La barque de bois répondit : « La barque soupire après l'onde, comme la vierge après la maison d'un époux. Je ne pleure point parce que je suis trop lourde, parce que j'ai été mal construite. Voici pourquoi je pleure : on m'avait dit, lorsqu'on me

construisait, que je serais un navire de guerre, que j'irais au loin dans les combats, et que j'en reviendrais chargée de trésors; mais jamais je ne suis allée au combat, jamais je n'ai été lancée à la mer. Et pourtant tant d'autres barques, de mauvaises barques s'agitent sans cesse au milieu de courses belliqueuses, et rapportent plus de blé qu'un roi n'en recueille dans six ans, que le batteur de fer n'en gagne dans sept étés (5). Me voilà, moi, barque de Wäinämöinen, délaissée, languissante, tombant en pourriture au lieu même où j'ai été bâtie; les vers rongeurs de la terre habitent dans mon sein; les oiseaux mauvais de l'air y font leur nid. Ah! il serait bien plus beau, mille fois meilleur pour moi, d'être le pin de colline, le bouleau de la vallée, dans les rameaux duquel l'écureuil court, l'oiseau voltige. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Si tu es la barque de Wäinämöinen, tu as donc été bâtie sans le contact des mains, sans le secours des bras? »

La barque répondit avec sagesse : « Toutes les barques de mon espèce, toutes les barques, mes sœurs, n'ont pas été bâties sans le contact des mains, sans le secours des bras. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Si je te lance dans la mer, marcheras-tu sans être poussée par les rames, sans que tes voiles soient enflées par le vent? »

La barque répondit avec sagesse : « Toutes les barques de mon espèce, toutes les barques, mes sœurs, ne marchent point sans être poussées par

les rames, sans que le vent enfle leurs voiles. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Si tu es poussée par les rames, si le vent enfle tes voiles, ta course sera-t-elle rapide? »

La barque répondit avec sagesse : « Toutes les barques de ma race, toutes les barques, mes sœurs, marchent rapides si elles sont poussées par les rames, si le vent enfle leurs voiles. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen lança la barque à la mer; et il suscita par ses enchantements une foule de jeunes vierges aux fibules d'étain, aux ceintures d'airain, aux anneaux brillants, pour occuper un côté de la barque; pour l'autre côté, il suscita une foule de jeunes fiancés, aux cheveux épars, aux mains dures, des héros illustres ornés d'éperons. Et le vieux Wäinämöinen continua encore ses enchantements, et il suscita dans la barque une foule de vieillards.

Il se plaça ensuite au gouvernail, et il éleva la voix et il dit : « O barque, franchis les espaces où n'ont jamais crû les arbres, vogue à travers les vastes détroits; sois légère sur la mer comme une bulle, sois comme un lis sur les ondes. »

Et il commanda aux vieillards de ramer, et ils ramèrent; mais leurs têtes tremblaient, et la joie ne répondait pas à la joie, et les mouvements des rameurs ne répondaient pas aux mouvements des rameurs.

Wäinämöinen commanda aux jeunes gens de ramer, et ils ramèrent; mais leurs doigts se cris-

paient, et la joie ne répondait pas à la joie, et les mouvements des rameurs ne répondaient pas aux mouvements des rameurs.

Alors l'ouvrier Ilmarinnen prit en main la direction des rames, et la barque se mit à marcher.

Le vieux Wäinämöinen dirigea sa course vers le promontoire nébuleux, vers l'île couverte de forêts.

Ahti habitait cette île, où sans cesse il déplorait son malheureux sort, et la tristesse de son étroite demeure.

Il tourna ses yeux vers l'occident, sa tête vers le midi, et il regarda au loin au delà de la mer, au delà des nuages.

Il vit une petite nuée, et dans la nuée une goutte d'eau, et dans la goutte d'eau un petit lac, et dans le lac une petite barque, et dans la barque un petit homme, à la poupe de la barque un héros, au banc des rameurs un autre héros.

Le joyeux Lemmikainen dit en lui-même : Cette barque qui vient de Suomi m'est inconnue ; je ne connais pas non plus celui qui tient le gouvernail, ni celui qui dirige les rames.

Et il s'avança vers l'extrémité du promontoire, et il éleva la voix et il dit : « A qui appartient cette barque qui vogue sur la mer? »

Les hommes, les femmes de la barque lui répondirent : « Qui es-tu donc, toi qui habites ce désert? Quoi! tu ne connais point la barque du créateur, la barque de Wäinämöinen, tu ne connais

point celui qui tient le gouvernail, tu ne devines point quel est celui qui dirige les rames! »

Le joyeux Lemmikainen dit : « Oui, je reconnais celui qui tient le gouvernail, je reconnais celui qui dirige les rames : c'est le vieux, le brave Wäinämöinen, c'est l'ouvrier Ilmarinnen. Où allez-vous, ô hommes? où dirigez-vous votre course, ô héros? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Nous allons aux régions du nord, aux vastes ondes, aux flots écumants; nous allons enlever le sampo de la colline de pierre de Pohjola, des cavernes de la montagne d'or. »

Le joyeux Lemmikainen dit : « O vieux Wäinämöinen, prends-moi aussi pour ce voyage, je te seconderai, moi, troisième, pour enlever le sampo de la colline de pierre de Pohjola, des cavernes de la montagne d'or. »

Le vieux Wäinämöinen accueillit favorablement la demande de Lemmikainen.

Alors le joyeux héros se précipite vers la barque, apportant avec lui des planches taillées dans la forêt.

Wäinämöinen lui dit : « Nous avons assez de bois dans la barque, pourquoi apportes-tu avec toi ces planches taillées dans la forêt? »

Lemmikainen dit : « La quantité de bois ne peut nuire à la barque, car souvent, dans la mer de Pohja, un vent fatal souffle et déchire les flancs des navires. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Le vent ne peut rien sur la nôtre, car l'ouvrier lui a fait des flancs de fer. »

VINGT-DEUXIÈME RUNA.

Le vieux Wäinämöinen s'éloigna du promontoire nébuleux, de l'île couverte de forêts, et dirigea sa barque, le premier jour, le long des fleuves, le second jour à travers les lacs, le troisième jour à travers les cataractes (1).

Parvenu au sommet de la cataracte de feu, au tourbillon du fleuve sacré, il dit : « O vierge qui veilles sur la cataracte, vierge qui domines le torrent rapide, plonge ta ceinture bleue dans les ondes, lorsque la nacelle rouge voguera sur leur sein. Au milieu du fleuve un rocher se cache, autour duquel la cataracte bouillonne avec fracas. Perce-le avec ta tarière, brise-le avec ta hache, afin que la barque ne soit point engloutie ; renverse les rochers avec tes mains, écarte les écueils avec tes poings,

afin qu'ils ne s'élèvent point contre ma poitrine, qu'ils ne bouillonnent point contre moi!

» O Ukko, dieu très-haut, Ukko, mon seul secours, étends ton glaive sur les ondes, gouverne ma barque avec ta lame d'acier, afin qu'elle franchisse les vastes espaces de la mer. »

Cependant la barque de Wäinämoinen s'arrêta immobile et refusa de continuer sa course.

Le héros médita dans sa pensée : « Où la barque s'est-elle fixée? Est-ce sur un rocher, sur un tronc d'arbre, ou sur un monceau d'airain? »

Et il se baissa pour regarder : la barque ne s'est point arrêtée sur un rocher, ni sur un tronc d'arbre, ni sur un monceau d'airain, mais sur le dos d'un brochet.

Le joyeux Lemmikainen plongea son glaive dans l'eau et l'agita sous la barque; mais la barque ne fut point dégagée, et le glaive se brisa sans que le poisson fût atteint.

L'ouvrier Ilmarinnen plongea à son tour son glaive dans l'eau et l'agita sous la barque. Mais la barque ne fut point dégagée, et le glaive se brisa sans que le poisson fût atteint.

Alors le vieux Wäinämöinen tira son glaive du fourreau. D'un seul coup il fendit le dos du brochet (2).

Et il amena au-dessus de l'eau le poisson fatal; sa tête fut reçue dans la barque, mais sa queue roula au fond de la mer. Wäinämöinen tourna le brochet dans tous les sens, et l'examina avec atten-

tion. Puis il dit : « Il est dans les fleuves beaucoup de monstres, beaucoup de brochets. Quel est l'homme assez fort pour fendre celui-ci, pour le diviser en plusieurs parties? »

Les hommes, les femmes de la barque répondirent : « Les mains du pêcheur sont sans tache, ses doigts sont sacrés. »

Mais déjà le navire a repris sa course. Wäinämöinen saisit le couteau suspendu à son côté gauche, coupe le brochet en deux parties et dit : « Que pourrait-on faire des dents de ce grand poisson, si on les confiait à un ouvrier habile? »

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « Que pourrait-on faire d'une chose de nulle valeur, d'une misérable bagatelle, quand même elle serait confiée à un ouvrier habile? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Ce serait là l'origine du kantele (3), s'il était confié à un ouvrier habile, à un artiste prudent. »

Mais il n'y avait point d'ouvrier assez habile, d'artiste assez prudent pour en former le kantele.

Alors le vieux Wäinämöinen se mit lui-même à l'œuvre. D'où a-t-il tiré la caisse harmonieuse? De la forêt couverte de pruniers, du sapin retentissant. Avec quoi a-t-il fait les vis du kantele? Avec les dents du grand brochet, les dents pointues de l'esclave de Tuoni (4).

Il manque peu de chose au kantele : un nerf, deux fils de soie. Où Wäinämöinen les prendra-t-il?

Dans la crinière du coursier d'Hiisi, dans la robe de l'étalon de Lemmo.

L'instrument est achevé, le kantele est prêt.

Le vieux, le brave Wäinämöinen commande aux vieillards de chanter. Ils chantent, mais leurs têtes tremblent, et la joie ne répond point à la joie, et le chant ne répond point au chant.

Le vieux, le brave Wäinämöinen, commande aux jeunes gens de chanter. Ils chantent, mais leurs doigts se crispent, le son qu'ils tirent de l'instrument est sans harmonie, la joie est triste.

Le joyeux Lemmikainen, l'ouvrier Ilmarinnen, se mettent aussi à chanter; mais la joie ne répond pas à la joie, le chant ne répond point au chant.

Alors le vieux, le brave Wäinämöinen envoie le kantele aux régions de Pohjola.

L'hôtesse de Pohjola chante, les fils de Pohjola chantent, les vierges de Pohjola chantent, les petites filles chantent, les hommes mûrs chantent; tous fatiguent l'instrument. Mais ils sont inhabiles à le toucher, ils mêlent les cordes, et ils en tirent des sons aigus, des sons affreux.

Un vieillard endormi dans le foyer s'éveille tout à coup, au bruit du kantele.

« Cessez, cessez, s'écrie-t-il; ce bruit me déchire jusqu'à la moelle, il blesse mes oreilles, me brise la tête, trouble mon sommeil pour toute une semaine. Qu'on jette cet instrument à l'eau, ou qu'on le rende à celui qui l'a fait! »

Soudain des cordes de l'instrument s'élève un

doux son : « Ne me jetez point à l'eau, rendez-moi plutôt à celui qui m'a fait; dans les mains de mon auteur, je fais entendre des sons pleins d'harmonie. »

Et l'on reporta avec soin le kantele chez celui qui l'avait fait.

Le vieux, le brave Wäinämöinen lave ses pouces, purifie ses doigts; il s'assied au bord de la mer, sur la pierre de la joie, sur la colline d'argent, au sommet de la colline d'or, et il prend l'instrument entre ses mains.

Il dit : « Que celui qui n'a jamais entendu la joie des runas, ni les sons de l'instrument, approche et écoute! »

Et le vieux Wäinämöinen commence à chanter : sa voix s'élève limpide et belle, ses doigts légers courent sur les cordes du kantele, et la joie répond à la joie, et le chant répond au chant.

Point d'animal dans la forêt, point d'être vivant dans l'air qui ne s'empresse autour du runoia pour écouter sa douce voix, pour goûter la suavité de ses chants.

Le loup déserte ses marais, l'ours sa caverne de sapin, et ils montent sur une haie, et ils s'élancent sur une cloison; la haie est renversée, la cloison tombe brisée; ils montent sur un pin, sur un bouleau, pendant que Wäinämöinen enfante la joie, pendant qu'il fait entendre ses chants (5).

Le vieillard à la barbe noire, le noble roi de la forêt, toute la foule de Tapio, se précipitent pour écouter. L'hôtesse de la forêt elle-même, la femme

courageuse de Tapiola, met ses bas bleus, s'enveloppe de bandelettes rouges, et monte dans un bouleau creux, afin de prêter l'oreille aux chants du dieu.

Point d'animal dans les bois, point d'oiseau dans les airs, qui ne se hâte d'arriver pour entendre l'art admirable du musicien, pour goûter la suavité de ses chants.

L'aigle descend des nuages, le faucon fend les airs, la mouette s'élance des marais profonds, le cygne du sein des ondes limpides, les légers pinçons, les alouettes rapides, les gracieux serins viennent se poser sur les épaules du dieu.

La belle vierge de l'air, le soleil riche de splendeur, la lune au doux éclat, se sont arrêtés, l'une sur la voûte lumineuse du ciel, l'autre à l'extrémité d'un long nuage (6). Là, elles travaillaient leur fin tissu avec la navette d'or et le peigne d'argent. Tout à coup elles entendirent la voix inconnue, le doux chant du héros. Et le peigne d'argent tomba de leurs mains, et la navette d'or s'échappa de leurs doigts, et les fils de leur tissu furent brisés.

Tous les animaux vivant dans les eaux, tous les poissons aux mille nageoires arrivent pour entendre la voix de Wäinämöinen, pour goûter la suavité de ses chants.

Les saumons accourent, les truites accourent, et les brochets, et les chiens de mer, et les grands poissons, et les petits, tous nagent vers la rive, et

s'approchent, le plus près possible, de la voix qui les charme.

Ahto, le roi des ondes, le vieillard à la barbe de gazon, s'élève, sur un nénuphar, à la surface de l'eau.

L'hôtesse féconde de la mer peignait sa longue chevelure avec son peigne d'or. Elle entend aussi le doux chant de Suomi (7). Soudain son peigne d'or lui tombe des mains, elle s'agite, elle se tourmente, elle ne peut plus rester dans l'abîme, elle s'élance vers la rive. Là, le sein appuyé contre un rocher, elle écoute les sons du kantele de Wäinämöinen, la voix du héros mêlée à leur harmonie, parce que les sons étaient si doux, la voix était si suave.

Point de héros, point d'hommes si durs, point de femmes qui ne soient touchés jusqu'aux larmes.

Les jeunes gens pleurent, les vieillards pleurent, les hommes mûrs pleurent, les vierges pleurent, les petites filles pleurent, tous pleurent.

Le vieux Wäinämöinen lui-même sentit les sources de ses larmes s'enfler. Bientôt elles tombèrent de ses yeux plus nombreuses que les baies des collines, que les têtes des hirondelles, que les œufs des gélinottes. Elles tombèrent sur ses joues, de ses joues elles roulèrent sur son sein, de son sein sur ses genoux, de ses genoux sur ses pieds, de ses pieds elles coulèrent sur la poussière. Les gouttes de ses larmes pénétrèrent ses cinq vêtements de laine, ses six ceintures d'or, ses sept robes

bleues, ses huit tuniques épaisses. Ainsi les larmes de Wäinämöinen devinrent un grand fleuve, et elles se précipitèrent vers les rivages de la mer, et des rivages de la mer dans les profondeurs de l'abîme, dans la région du sable noir.

Là, elles fleurirent et furent changées en perles, destinées à orner la couronne des rois, et à faire la joie éternelle des nobles héros (8).

Le vieux Wäinämöinen dit : « Est-il parmi ces jeunes gens, parmi les filles de cette race illustre, quelqu'un qui veuille aller recueillir mes larmes, dans les profondeurs de la mer, dans la région du sable noir ? »

Les jeunes gens et les vieillards répondirent : « Il n'est personne parmi nous qui veuille aller recueillir tes larmes, dans les profondeurs de la mer, dans la région du sable noir. »

Alors une mouette au bleu plumage enfonça son bec dans l'onde froide, et elle recueillit les perles, et elle recueillit les larmes de Wäinämöinen, dans les profondeurs de la mer, dans la région du sable noir.

VINGT-TROISIÈME RUNA.

Le vieux Wäinämöinen et ses deux compagnons arrivèrent dans Pohjola (1).

L'hôtesse dit : « Qu'ont à nous dire les hommes, que racontent de nouveau les héros? »

Le sage Wäinämöinen répondit : « Nous venons pour partager le sampo avec toi. »

L'hôtesse de Pohjola dit : « L'hermine ne peut se partager, l'écureuil ne peut suffire à trois (2). »

Le vieux, le brave Wäinämöinen saisit aussitôt son kantele et fait mugir ses cordes (3). Il tourmente la nation superbe, il répand sur elle le sommeil, et va pour enlever le sampo de la colline de pierre de Pohjola, de la montagne d'or, derrière les neuf cloisons.

Le vieux Runoia chante, et les portes de la for-

teresse s'ébranlent et les gonds se détachent. Alors l'ouvrier Ilmarinnen frotte de beurre les cloisons, enlève la rouille qui les couvre, et s'introduit dans la forteresse (4).

Le vieux Wäinämöinen dit : « O joyeux fils de Lempo, le meilleur de mes amis, va toi-même enlever le sampo. »

Le joyeux Lemmikainen, toujours prêt à accomplir l'œuvre qui lui est confiée, s'avance pour enlever le sampo. Il le saisit avec les bras, le serre contre sa poitrine et le tire avec force, appuyant son genou contre la terre. Mais le sampo reste immobile, Lemmikainen ne peut l'ébranler.

Il y avait dans Pohjola un bœuf superbe, aux flancs puissants, aux membres solides, aux nerfs vigoureux.

Lemmikainen va chercher le bœuf dans la prairie, une charrue au bord d'un champ. Et il laboure les racines du sampo, les chaînes de son couvercle, avec le bœuf aux cent cornes, la bête aux mille têtes, avec la charrue de fer, le soc d'airain ; et le sampo fut ébranlé, le beau couvercle s'inclina.

Alors le vieux Wäinämöinen, l'ouvrier Ilmarinnen, le joyeux Lemmikainen, unissant leurs forces, déracinèrent le sampo et l'emportèrent dans leur barque.

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « Où, maintenant, transporterons-nous le sampo? »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je connais une petite terre, un lieu étroit, qui n'a jamais été visité

par les glaives des hommes, auprès du promontoire nébuleux, de l'île couverte de bois. C'est là que nous porterons le sampo.

Et le vieux Wäinämöinen poussa sa barque sur la mer bleue, au delà des flots de Pohjola.

Le joyeux Lemmikainen dit : « Pourquoi ne chantes-tu pas, noble héros, maintenant que tu as enlevé le sampo, que ta route a été heureuse ? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répondit avec sagesse : « Il est encore trop tôt pour chanter, trop tôt pour faire éclater sa joie ; car les portes de Pohjola apparaissent encore, les gonds fatals brillent. Il sera temps de chanter et de faire éclater sa joie, quand nous verrons nos demeures, quand nous entendrons le bruit de nos portes, au delà de cent détroits, après un voyage de cinq jours. »

Et le vieux Wäinämöinen gouverna sa barque sur la mer bleue, il la gouverna un jour, deux jours, presque trois jours. Alors leurs maisons commencèrent à apparaître, et ils entendirent le bruit de leurs portes, sur le promontoire nébuleux, dans l'île couverte de forêts.

Et le vieux Wäinämöinen se mit à chanter.

Une grue s'était abattue sur le gazon humide, dans la sombre Pohjola, dans la ténébreuse Sariola.

La grue comptait les os de ses pattes, les os de ses jambes. Soudain la douce voix de Wäinämöinen vint frapper son oreille ; et elle fit entendre sa grande voix, et elle poussa un cri horrible qui trou-

bla toute la nation de Pohjola, qui éveilla la puissance fatale de son sommeil.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, se hâta de sortir pour aller chercher le sampo sur la colline de pierre, sur la montagne d'airain.

Quand elle y arriva, elle dit : « Malheur à mes jours, infortunée ! Qui a enfoncé les cloisons, qui a brisé les gonds, qui a ouvert toutes les portes, qui a rompu toutes les barrières de la forteresse? Le sampo a-t-il été enlevé? Hélas! oui ; le sampo a été enlevé de la colline de pierre de Pohjola, de la montagne d'airain, entre les neuf cloisons. »

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, élève vers Ukko sa voix suppliante, et conjure ainsi le dieu du tonnerre :

« O Ukko, envoie une horrible tempête, fais souffler un vent impétueux, soulève un sable noir qui couvre toute la surface de la mer, afin que Wainö ne puisse s'échapper, que l'ami de l'onde ne puisse continuer sa route ! »

Ukko, le plus grand des dieux, commanda aux vents de souffler, aux limites de l'air de bouillonner ; les vents soufflèrent, les limites de l'air bouillonnèrent. Lansituuli souffla avec force, Luoetuuli se précipita avec violence, Etelä, Itä, Pohjanen, déchaînèrent toute leur fureur (5). Les cimes des arbres furent enlevées, les fleurs déracinées, les tiges des gazons brisées, et l'instrument de Wäinämöinen, le doux kantele lui-même, fut emporté loin de la

barque, et tomba dans la mer. Ahto s'en saisit, et l'emporta dans sa demeure peuplée de poissons.

L'ouvrier Ilmarinnen dit : « Déjà mes cheveux ont été agités par les vents, ma barbe a éprouvé des jours de tempête, même sur ces mers ; mais jamais ils n'ont vu un orage tel que celui qui éclate sur nous (6). Malheur à moi, infortuné, qui ai osé affronter la mer, les vastes détroits, sur cette frêle planche, sur cet arbre ballotté par les vagues. O vent, donne-moi un refuge, mer, prends pitié de ma misère ! »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Il ne faut point pleurer sur la barque, les larmes ne sauvent point du danger, les gémissements ne chassent point les jours mauvais (7). »

Lemmikainen ne se réjouit ni ne pleure. Il se souvient de son premier état, de ses angoisses passées, il se met au travail, fortifie la barque et la rend à l'épreuve du vent et des tempêtes.

Cependant l'hôtesse de Pohjola arme un navire de guerre, et le remplit de héros : mille pour montrer la route, mille pour diriger les rames (8), cent privés d'armures, mille qui portent des glaives. Elle déploie ensuite une voile semblable à une large nuée, et se précipite, sur les flots, à la poursuite de Wäinämöinen.

Le vieux Runoia dit : « O joyeux fils de Lempo, le meilleur de mes amis, monte à la cime du mât, et regarde vers l'orient, vers l'occident, vers les frontières de Pohjola. »

Le joyeux Lemmikainen monte à la cime du mât, regarde vers l'orient, vers l'occident, vers les frontières de Pohjola, et dit : « Les peupliers sont pleins de faucons, les bouleaux sont couverts d'aigles. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Est-ce que tu veux mentir? Certainement ce ne sont point des faucons, certainement ce ne sont point des aigles, ce sont des guerriers qui viennent de Pohjola. Regarde encore, et d'un œil plus perçant. »

Le joyeux Lemmikainen regarde encore et dit : « Un nuage épais s'élève des régions du nord. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Est-ce que tu veux mentir? Certainement ce n'est point un nuage qui s'élève, c'est un navire qui s'avance. Regarde encore, et d'un œil plus perçant. »

Lemmikainen regarde encore et dit : « O vieux Wäinämöinen, oui, c'est une barque, une barque pleine de guerriers qui vient de Pohjola. »

A ces mots, qui expriment la vérité, le vieux Wäinämöinen dit : « Rame, ô Ilmarinnen, rame, joyeux Lemmikainen, ramez, vous tous qui êtes dans la barque ! »

Tous ramèrent, mais la barque de bois n'avança point, la barque de Wäinö resta immobile.

Alors le vieux Wäinämöinen vit que le jour fatal approchait, que le malheur allait fondre sur sa tête.

Il dit : « Je connais un remède à ce mal, un moyen d'éloigner ce fléau. »

Et il chercha un foyer, et il en prit une étincelle, une légère étincelle, et il la jeta dans la mer, et il dit : « Que là où tombe l'étincelle, un écueil caché s'élève, un écueil où la barque de Pohjola vienne se briser ! »

Et soudain un écueil caché s'éleva dans la mer, un écueil large, immense, et la barque de Pohjola vint s'y briser.

Louhi changea de forme : des rames elle se fit des ailes, du gouvernail une queue, et elle se mit à voler comme un aigle.

Elle vole dans les airs, au-dessus de la surface limpide de la mer, portant cent guerriers sous ses ailes, mille sur sa queue, cent privés d'armures, mille ceints de glaives.

Tantôt elle vole, tantôt elle s'arrête ; elle s'élève jusqu'à la région des nuages. Enfin elle vient se poser sur la cime du mât du vaisseau de Wäinämöinen. Il en est tout ébranlé, il en est presque submergé.

Le vieux Wäinämöinen dit : « O hôtesse de Pohjola, viens-tu pour partager le sampo, au promontoire nébuleux, à l'île couverte de forêts? »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Non, je ne viens point pour partager le sampo avec toi, misérable, dans ta compagnie, Wäinämöinen. »

En même temps, elle s'efforce d'enlever le sampo de la barque.

L'ouvrier Ilmarinnen tire son glaive, et en frappe les griffes de l'aigle, mais il ne peut lui faire aucun mal, il n'effleure pas même sa peau.

Alors le joyeux Lemmikainen tira aussi son glaive du fourreau. Mais du haut du mât l'hôtesse de Pohjola lui dit : « Malheur à toi, fils de Lempo! déjà tu as trompé ta mère, ta vieille mère, car tu lui avais juré de ne point aller à la guerre avant dix étés, quand même le désir de l'argent te posséderait, quand même la soif de l'or te brûlerait. »

Le vieux Wäinämöinen laissa son glaive dans son fourreau, mais il saisit son gouvernail, et il en frappa les ailes de l'aigle, et il lui brisa les pieds, en sorte qu'aucun membre n'échappa à ses coups, si ce n'est un petit doigt.

Les guerriers tombent dans la mer, cent des ailes de l'aigle, mille de sa queue, dix de chacune de ses plumes. L'hôtesse de Pohjola, elle-même, tomba du mât dans la barque, comme le coq de bois blessé tombe de l'arbre, comme l'écureuil tombe du pin.

Et elle saisit le sampo avec le doigt sans nom, et elle le jeta dans la mer. Il se brisa et roula au fond de l'abîme.

Là ses débris se changèrent en trésors qui vinrent enrichir les domaines d'Ahti.

De là le travail de la terre, de là les fruits de toute espèce, de là la prospérité éternelle, furent le partage du promontoire nébuleux, de l'île couverte de forêts (9).

L'hôtesse de Pohjola n'emporta du sampo que le couvercle et une anse. C'est pourquoi les gémissements retentirent dans Pohjola, le bonheur de la vie fut brisé aux frontières de Laponie.

VINGT-QUATRIEME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen trouva sur le rivage les débris les plus légers du sampo, et il les porta au promontoire nébuleux, dans l'île couverte de forêts.

Et il dit au jeune Pellervoinen : « Sampso Pellervoinen, prends ces débris pour en semer la terre, jette dans son sein six espèces de froment, sept espèces de gazon, afin que mes champs fleurissent, que mes domaines soient fécondés. »

Le jeune Sampso Pellervoinen prit six espèces de froment, sept espèces de gazon, et les enveloppa dans une petite peau de martre ; ensuite il partit pour aller semer.

Alors il dit : « Je répands la semence sur la terre à travers les doigts du Créateur, la main du Tout-

Puissant. O vieille femme, qui habites dans les entrailles du champ, jeune homme caché dans ses profondeurs, mère de la terre, seigneur de la terre, faites que le gazon germe, que l'épi mûrisse, que le grain multiplie au centuple ; donnez le succès à mon labeur ; que la tige s'élève verdoyante sur la molle terre du champ, sur la terre semblable au foie. Le temps paraît moins long quand il est fécondé par les divinités généreuses, par les filles de la nature (1).

« O Ukko, souverain des dieux, père très-haut, qui commandes aux nuages vagabonds du ciel, tiens conseil dans les airs, entre les rayons du soleil ; envoie une douce pluie sur la terre aride, afin que la tige s'élève, que la moisson mûrisse. »

Déjà Sampso Pellervoinen a répandu la semence sur la terre. Il a couvert les collines de sapins, les vallées de bouleaux, les coteaux de pins, les lieux humides de pruniers, les marais de saules, les lieux sacrés de sorbiers, les terres rocailleuses de genévriers, les rives des fleuves de chênes. Il prit ensuite une charrue au soc d'airain, et il y attela un grand taureau, le taureau de Wäinö, aux jambes recourbées, aux flancs épais, aux larges membres, aux cornes puissantes. Et il laboura les champs déjà semés, et il traça des sillons dans les terres désertes.

Il laboura avec courage, il promena partout le soc de sa charrue. Il laboura les vallées et les bouleaux surgirent, il laboura les collines et les sapins

s'élancèrent, il laboura les coteaux et les pins grandirent ; les pruniers s'élevèrent du sein des lieux humides, les saules flexibles du sein des marais, les sorbiers du sein des lieux sacrés, les genévriers du sein des terres rocailleuses.

Mais le chêne refusa de germer, l'arbre divin (2) ne voulut point prendre racine.

Sampso Pellervoinen rendit la liberté au taureau, et se reposa trois jours et trois nuits. Ensuite il se rendit auprès de l'arbre.

« Le chêne a-t-il germé, l'arbre divin a-t-il pris racine ? » Le chêne n'avait point encore germé, l'arbre divin n'avait point encore pris racine.

Sampso Pellervoinen attendit encore trois jours et trois nuits. Puis il se rendit auprès de l'arbre.

« Le chêne a-t-il germé, l'arbre divin a-t-il pris racine ? »

Et le chêne avait germé, et l'arbre divin avait pris racine : ses rameaux étaient touffus, sa cime s'élevait jusqu'au ciel ; il s'étendait dans l'espace et gênait la course des nuages ; il obscurcissait les rayons du soleil, effaçait l'éclat de la lune.

Le vieux Wäinämöinen dit : « L'homme s'ennuie quand le soleil ne brille point, quand la lune refuse sa lumière. Est-il quelqu'un, parmi cette jeunesse, qui puisse abattre le chêne, renverser le grand arbre (3) ? »

On cherche partout celui qui accomplira cette œuvre, on le cherche dans Suomi, on le cherche dans Wenäjä, on le cherche dans Karjala ; mais on

ne trouve pas un homme, pas un héros qui puisse abattre le chêne, renverser le grand arbre.

Un petit homme surgit du sein de la mer. Il porte sur la tête un chapeau d'airain, aux pieds des souliers d'airain, aux mains des gants d'airain, autour du corps une ceinture d'airain, à sa ceinture une hache d'airain.

Le petit homme aiguise sa hache avec sept pierres de Wiro.

Et il la prend entre ses mains.

Alors le petit homme se change en géant : son pied frappe la terre, son front touche les nues, une longue barbe flotte jusqu'à ses genoux, ses cheveux tombent jusque sur ses talons, les vêtements qui le couvrent sont immenses (4).

Il se dirige vers l'arbre, trois pas le conduisent à sa racine.

Et il frappe le chêne avec le fer : il le frappe une fois, deux fois, et la flamme s'élance de l'arbre, et les étincelles jaillissent de la hache.

Au troisième coup il veut l'abattre, il veut le briser. Il frappe la cime du côté de l'orient, il frappe le tronc du côté de l'occident. Celui qui a pu arracher une branche du chêne a conquis pour lui une félicité sans fin ; celui qui a renversé la cime du chêne s'est acquis un signe toujours heureux ; celui qui a pu cueillir une feuille du chêne s'est préparé des jours d'éternel bonheur.

Des débris épars sur la surface de la mer, Piro-

lainen fabrique des traits pour son arc, des traits mortels.

Et le vieux Wäinämöinen achève d'abattre le chêne, et rend au soleil son éclat, à la lune sa lumière.

Ensuite il prend la semence, et il la jette, à travers le crible, sur la terre du promontoire nébuleux, de l'île couverte de forêts.

Et il dit : « Viens maintenant, ô labourage ; viens maintenant, ô travail de la semence, dans ces terres malheureuses de Pohjola, dans ces grandes régions de Suomi (5) ; viens, ô lune, pour verser ta lumière ; viens, ô soleil, pour répandre ta chaleur ! »

L'hôtesse de Pohjola dit : « Je connais encore un moyen, je connais encore un obstacle à ton labourage, à tes semences. — Je porterai la lune derrière une pierre couverte de mille couleurs, derrière un dur rocher ; je porterai le soleil sur une montagne de fer, sur un roc d'acier, pour y dépenser toute sa chaleur, et jamais il ne descendra de cette montagne, jamais il ne sortira de l'enceinte où je l'aurai renfermé.

» Je susciterai un froid de nuit qui arrêtera les progrès de tes semences, qui détruira tous tes travaux.

» Je ferai tomber une pluie de fer sur tes champs, je les couvrirai d'une grêle d'acier.

» J'enverrai un ours de la plaine, un chat sauvage de la forêt, pour déchirer tes chevaux, pour disperser tes troupeaux.

» J'enverrai une maladie fatale qui tuera toutes tes bêtes, qui dévorera tous les hommes de ta maison. »

Mais le vieux Wäinämöinen dit : « Le Lapon ne peut me nuire par ses enchantements, car j'ai entre les mains le bâton du ciel, et celui qui me porte envie, celui qui crée le malheur ne le possède point. »

Le vieux Wäinämöinen dit encore : « O grand Jumala, doux créateur, conserve-moi, défends-moi contre les piéges des hommes, contre les embûches des femmes. — Brise contre terre ceux qui me portent envie ; précipite dans l'eau les monstres fatals ; veille à la porte de tes enfants, garde-les, afin que le soleil ne luise point pour leur perte, que la lune ne leur soit point funeste, que le vent ne souffle point sur eux avec trop de violence. Éloigne d'eux tous les froids de nuit, chasse loin d'eux les désastres de la tempête.

« Bâtis une haie de fer, construis un mur de pierre autour de mes biens, un mur qui s'élève de la terre au ciel, soutenu par des pieux d'acier, attaché avec des vers de terre, des serpents, des lézards, afin que l'ours ne puisse le dévorer. Que tout ce que les sorciers machinent contre moi retombe sur eux !

» Et toi, hôtesse de Pohjola, chasse les fléaux sur la pierre (6), pousse tous les maux sur le rocher, rassemble tous les tourments sur la montagne, mais garde-toi de toucher à la lune, encore plus

de toucher au soleil. Fais que les froids de nuit, que la tempête retardent tes semences, détruisent la moisson que tu as cultivée. Fais tomber une pluie de fer, couvre d'une pluie d'acier les champs de Pohjola.

» Envoie l'ours de la plaine, le chat sauvage de la forêt sur les terres de Pohja, au milieu des troupeaux de Pohjola. »

Le vieux Wäinämöinen dit encore : « O douce Suomi, permets que la fécondité règne sur la terre, que la douceur habite dans l'air, afin que je puisse chanter sur le gazon, jouer dans les bosquets verts, danser sur les molles pelouses (7). »



VINGT-CINQUIÈME RUNA.

Louhiatar, la vieille femme, la vieille Portto (1) de Pohjola dressa son lit sur la route, sa couche sur la terre fatale, et elle se tourna vers le vent, vers la tempête, vers le soleil froid (2).

Soudain l'orage souffla des régions du nord, et son souffle souleva les vêtements de peau de la femme, et il pénétra dans les os, dans les nerfs, dans la chair molle, dans les veines flexibles, et la femme devint grosse.

Elle porta son fruit dans son sein, pendant neuf mois, suivant l'habitude de toutes les femmes.

Au dixième mois, elle fut saisie d'atroces douleurs : les tourments de Kapo la brisent, le feu de la Vierge la brûle (3).

Elle ramassa son lit et alla dans un autre lieu :

« O ma servante, ma petite servante, dit-elle, fais vite chauffer le bain, prépare la pirtti, et pour que les voisins n'en sachent rien, pour que le bruit ne s'en répande point dans le village, frotte les portes avec de la bière, les gonds avec la kalja, de peur que les portes ne crient, que les gonds ne gémissent. »

La petite servante se hàta de faire chauffer le bain et de préparer la pirtti; elle eut soin aussi de frotter les portes avec de la bière et les gonds avec la kalja.

Alors l'hôtesse de Pohjola entra dans la chambre, se cacha dans les ténèbres et se mit à prier.

« O Ukko, souverain des dieux, viens me visiter en secret dans mon bain, viens sans bruit dans ma petite chambre; les portes ont été frottées avec de la bière, les gonds ont été arrosés de kalja, pour qu'ils ne crient point, pour qu'ils ne gémissent point.

» Viens, hâte-toi, dans ces tourments qui me déchirent, dans ces douleurs qui m'accablent. Ouvre avec ton doigt l'enceinte de chair, la cloison d'os, afin que l'enfant puisse sortir et que la femme soit délivrée.

» O Kave, vieille Luonnotar, Kave, femme douce et bienfaisante, la première des mères, l'aînée de toutes les femmes, entre dans la mer jusqu'aux genoux, avance dans les flots jusqu'à la ceinture, recueille la morve de la truite, l'écume de la lotte,

afin d'en frotter mon corps, d'en oindre mes flancs et de me délivrer de mes douleurs.

» Kivutar, reine des douleurs, accours à mon aide, viens calmer les tourments qui m'accablent. Sans toi je meurs, je succombe à cet horrible travail (4). »

Louhiatar, la vieille femme, la vieille Portto de Pohjola, mit au monde dix fils, pendant le temps d'un seul bain, dans une seule nuit d'été.

Elle donna des noms à ses fils et les éleva avec soin, comme toute mère élève ceux qui sont sortis de son sein. Elle les appela du nom des maladies, des fléaux terribles : la pleurésie, la goutte, la colique, la phthisie, la lèpre, la peste, les monstres fatals des eaux, les dévastateurs de tous les lieux, les sorciers des marais.

Et elle les envoya au promontoire nébuleux, à l'île couverte de forêts.

Les fils de Wäinälän furent désoiés par les maladies, le peuple de Suoto tomba en proie à des douleurs inconnues, à une contagion sans nom. Les pavés des maisons exhalèrent une odeur putride, les toits furent infects.

Alors le vieux Wäinämöinen, le devin éternel, s'empresse de faire chauffer son bain. Il prend une aile, il prend des rameaux frottés de miel, et avec eux il chasse les tourments, il adoucit les douleurs, et il dit : « Cette maladie a-t-elle été enfantée par le Créateur? ce fléau a-t-il été créé par Dieu? ou

bien a-t-il été soudoyé par l'argent et vient-il ici pour s'enrichir?

» O maladie, monte vers les cieux; douleur, élève-toi jusqu'aux nuages; vapeur tiède, fuis dans l'air, afin que le vent te pousse, que la tempête te chasse aux régions lointaines de Pohjola, où ni le soleil ni la lune ne donnent leur lumière, où le vent frais ne caresse point la chair.

» O douleurs, montez sur l'hippogriffe de pierre, et fuyez sur les montagnes couvertes de fer. Car il est trop rude d'être dévoré par la maladie, d'être consumé par les tourments.

» Kivutar, mère des douleurs, toi qui les recueilles dans un petit vase aux mille couleurs, dans une boîte d'airain, toi dont les mains sont couvertes de douleurs, dont les pieds sont chaussés avec les douleurs, viens enlever les douleurs qui nous déchirent, afin que le malade soit délivré et qu'il puisse goûter le repos. Oui, recueille toutes nos douleurs dans ta petite boîte d'airain, et va les faire cuire dans ta petite chaudière, sur la colline des douleurs, à la cime de la montagne des tourments.

» Il est sur un rocher une pierre, et dans cette pierre un vaste trou creusé par le fer; que toutes les douleurs soient précipitées dans ce trou, qu'elles soient enfermées dans le sein de la pierre, car la pierre ne se plaint point, quand même on la chargerait de douleurs infinies, de tourments sans nombre (5).

» O Ukko, dieu suprême, vieillard très-haut, viens

à notre secours, viens rétablir la paix dans nos demeures. Que le souffle de ta bouche sacrée, que la chaleur de ton esprit se répande sur nous, afin qu'il ne périsse aucun des enfants que Dieu a créés et entourés de tant de soins. »

Et le vieux Wäinämöinen mit la chaudière sur le feu, et il la remplit d'herbes salutaires, dont le suc de miel s'écoula jusqu'à terre.

La chaudière bouillonna pendant trois jours et trois nuits. Alors le vieux Wäinämöinen goûta son remède.

« Le remède est-il infaillible, la médecine est-elle sûre ? »

Le remède n'était point infaillible, la médecine n'était point sûre.

Wäinämöinen remit la chaudière sur le feu, et ajouta de nouvelles herbes, des herbes de plusieurs espèces.

La chaudière bouillonna pendant trois jours et trois nuits. Alors Wäinämöinen goûta son remède.

« Le remède est-il infaillible, la médecine est-elle sûre ? »

Le remède n'était point infaillible, la médecine n'était point sûre.

Wäinämöinen remit la chaudière sur le feu, et il y ajouta de nouvelles herbes, des herbes de plusieurs espèces, venues des régions étrangères, et données au héros par neuf hommes sages, par huit habiles sorciers.

La chaudière bouillonna pendant trois jours et

trois nuits. Trois jeunes enfants furent chargés d'y entretenir le feu et de soigner la cuisson des herbes. La forêt, la grande forêt de l'île fut brûlée tout entière, les pierres du foyer furent mises en fusion.

Alors le vieux Wäinämöinen goûta son remède.

«Le remède est-il infaillible, la médecine est-elle sûre ?»

Le remède était infaillible, la médecine était sûre.

Et le vieux Wäinämöinen appliqua le remède aux malades.

«Que le Seigneur me vienne en aide lorsque j'aurai appliqué le remède, lorsque j'aurai prononcé les paroles salutaires (6).

» Que les parties que mes mains ne peuvent atteindre soient touchées par les mains du Créateur, que ses doigts suppléent à mes doigts, que ses paroles suppléent à mes paroles.

» O Ukko, dieu suprême, vieillard très-haut ! guéris celui qui souffre pendant la nuit, vivifie-le pendant le jour, chasse loin de lui la douleur, donne-lui une santé heureuse pendant que le temps marche, que la lune donne sa lumière !»

Ainsi le vieux Wäinämöinen, le devin éternel chassa la maladie créée par les enchantements de Louhiatar, et dissipa toutes les douleurs.

VINGT-SIXIÈME RUNA.

Louhi, l'hôtesse de Pohjola, Louhi, la vieille édentée de Pohja, saisit la lune par ses enchantements, et la cacha dans un rocher aux parois de diverses couleurs ; elle saisit aussi le soleil et le porta dans le sein d'une montagne dure comme l'acier (1).

Et une nuit sans fin s'étendit sur le promontoire nébuleux, sur l'île couverte de forêts.

Déjà depuis cinq années la nuit avait duré, depuis six années le soleil était resté caché, depuis huit années la lune n'avait point paru, depuis dix ans les étoiles n'avaient point brillé (2).

Le vieux Wäinämöinen dit : « O Ilmarinnen, mon frère, allons aux régions de la lune et du soleil, montons jusqu'aux étoiles, et voyons le prodige qui retient leur lumière, Car maintenant ils ne luisent

plus sur nous, malheureux, sur nous, accablés de maux. »

Et ils allèrent aux régions de la lune et du soleil, et ils montèrent jusqu'aux étoiles, et ils franchirent les huit voûtes du ciel.

Ilmarinnen alluma du feu, Wäinämöinen fit jaillir des étincelles de son glaive dans les régions sublimes, au-dessus des huit voûtes du ciel.

Une vierge était assise sur un long nuage, elle prit le feu et le jeta au loin; et le feu vola rapide à travers les huit voûtes de l'air, les six couvercles du ciel.

Le vieux, le brave Wäinämöinen, et son frère, Ilmarinnen, partirent pour aller à la recherche du feu (3).

Ils construisirent une barque sur une montagne, une barque au gouvernail de pin, aux rames de sapin.

Et ils la lancèrent sur l'eau, et ils errèrent longtemps çà et là sur le fleuve de Newa.

Une femme vint à leur rencontre et leur dit :

« Hommes, d'où êtes-vous? »

Le vieux Wäinämöinen répondit : « Nous sommes des espaces sublimes, des hautes régions du ciel.

» Nous allons chercher le feu que nous avons perdu. Mais toi, misérable femme, d'où es-tu ? »

« Je suis l'aînée de toutes les femmes, la mère des premiers humains; six fois j'ai été épouse (4).

» Vous allez à la recherche du feu que vous avez perdu. Il vous sera difficile de le retrouver. Le feu

a causé d'horribles malheurs. Il est tombé du haut du ciel sur le doux lit d'amour, sur la nouvelle tupa de Tuoni, la maison sans toit de Palvonen.

» Et la mère nourrissait son enfant nouveau-né, elle l'endormait dans son pauvre petit berceau ; le feu brûla le genou de l'enfant, le sein de la mère, la mamelle de la femme. L'enfant descendit dans Manala, car il avait été créé pour mourir.

» Mais la mère plus instruite ne descendit point dans Manala, elle maudit le feu, et le précipita par ses enchantements dans les flots écumants d'Alnejärvi.

» Déjà le lac bouillonne superbe, il lance ses ondes jusqu'à la cime des bouleaux, il franchit toutes ses digues. Car le feu souffre dans son sein d'horribles douleurs. Il jette les poissons sur le sable.

» Alors les poissons pensent, méditent : « Comment pourrons-nous vivre au milieu de ces douleurs qui tourmentent le feu, qui agitent la flamme brillante? »

» Une perche à la tête recourbée poursuit l'étincelle, mais elle ne peut l'atteindre ; la lotte bleue arrive, la lotte dévore l'étincelle.

» Quelques instants s'écoulent, et une atroce douleur déchire les entrailles de la lotte; elle n'a plus de repos, elle nage de promontoire en promontoire, d'île en île : que celui qui entend mes plaintes me tue, car ces douleurs du feu sont insupportables.

» Un saumon rouge accourt, il dévore la lotte bleue, et bientôt éprouve le même sort; un brochet dévore le saumon, et les mêmes déchirements ne tardent pas à la saisir : « Que celui qui entend mes plaintes, s'écrie-t-il, me tue, car ces douleurs du feu sont insupportables! »

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Est-il ici quelque semeur de lin? Je veux faire un filet, un filet aux cent yeux (5), afin de prendre le poisson et de tuer le malheureux brochet. »

Et le vieux Wäinämöinen met le feu à sa barque et la réduit en cendres : dans ces cendres il sème le lin qui, dans une seule nuit d'été, germe, fleurit et donne une riche moisson (6).

On prépare aussitôt le lin, les jeunes filles le filent, les jeunes hommes le tissent en filet.

Et l'on part pour la pêche.

Le filet est lancé dans l'eau; on le tire à force de bras, mais il a été mal lancé; il revient chargé de toutes sortes de poissons, celui-là seul pour lequel il avait été fait ne s'y trouve pas.

Le vieux, le brave Wäinämöinen ne perd point courage; il lance de nouveau le filet, mais c'est encore en vain.

Alors le héros ordonne que le filet soit agrandi, et qu'on le jette plus avant dans le fleuve. C'est Ilmarinnen qui conduit lui-même la barque, c'est Wäinämöinen qui lance lui-même le filet.

« O Wellamo, s'écrie-t-il, reine de l'onde, femme au sein de roseau, viens changer de vêtement avec

moi ; tu as une tunique de roseau, une robe d'écume, je te donnerai une tunique de lin, une robe de lin, tissues par les vierges de la lune, filées par les vierges du soleil (7).

» Wellamo, reine de l'onde, femme au sein de roseau, revêts les ornements de la fortune, la tunique du don ; montre-toi généreuse avec moi, excite les nageoires de tes poissons, pousse-les en foule de mon côté, chasse-les dans le filet qui roule au fond des ondes, sur le sable noir. »

Alors le puissant fils du soleil descend de la colline et dit : « Est-il ici besoin de quelqu'un qui trouble l'eau avec de longs bâtons? »

Le vieux Wäinämöinen répondit : « Oui, il est ici besoin de quelqu'un qui trouble l'eau avec de longs bâtons. »

Et le puissant fils du soleil arrache un pin de la colline, et dit : « Faut-il troubler l'eau de toutes mes forces, ou seulement autant qu'il est nécessaire? »

Le sage Wäinämöinen lui répond : « Trouble l'eau seulement autant qu'il est nécessaire. »

Le puissant fils du soleil monte dans la barque. Il trouble l'eau avec son long bâton de pin, et chasse les poissons en foule dans le filet.

Et le filet est tiré de l'eau : cette fois le brochet désiré a été pris. Mais Wäinämöinen n'ose point le toucher sans avoir revêtu ses mains de fer.

Alors le fils du soleil saisit le poisson et le mit dans son sein : « Que le couteau descende du ciel,

le couteau au manche d'or, à la pointe d'argent, afin de fendre le poisson en deux parties! »

Et le couteau tomba du ciel, le couteau au manche d'or, à la pointe d'argent; il tomba auprès du brochet.

Aussitôt le puissant fils du soleil prit le couteau, et fendit le brochet en deux parties. Dans son ventre on trouva un saumon rouge; le fils du soleil ouvrit le saumon rouge; dans le ventre du saumon rouge on trouva une lotte bleue, et dans le ventre de la lotte bleue un petit globe bleu, et du globe bleu on vit tomber un globe rouge.

Le fils du soleil ouvrit le globe rouge, et de son sein jaillit tout à coup l'étincelle qui était tombée du ciel, et que les héros cherchaient depuis si longtemps.

L'étincelle s'échappa des mains du fils du soleil, et vola au loin, au delà d'Alnejärvi, au delà des mers fécondes en lottes et en saumons, jusqu'à la forêt de genévriers.

Là elle brûle les arbres, répand au loin sa flamme immense, jette partout l'épouvante, consume la moitié de la terre de Pohjola, les vastes plaines de Savo, les champs de Karjala (8).

L'ouvrier Ilmarinnen était assis dans la barque. Le feu tombe sur elle, dévore ses mâts, s'empare du héros, et le déchire par d'atroces douleurs.

Ilmarinnen se précipite dans le lac, afin d'éteindre la flamme qui le consume, et il dit : « O feu brillant que Jumala a créé, retire-toi dans ta cen-

dre, cache-toi dans tes flammes, brûle sur les pierres du foyer.

« O Panu, doux fils du soleil, enfant du jour bienfaisant, emporte le feu dans les nues, cache-le au milieu d'un cercle d'or, dans les profondeurs d'un rocher d'airain ; porte-le, comme l'enfant est porté par sa mère, fais-le briller pendant le jour, fais-le reposer pendant la nuit, qu'il se lève chaque matin, qu'il se couche chaque soir ! »

» Comment l'éteindrai-je, comment apaiserai-je sa flamme ? Il est un enfant dans Pohjola, un héros dans le village de glace, un géant dans Pimentala, un géant grand comme le pin du désert, comme le peuplier du marais ; ses mains sont couvertes de brouillards, ses pieds sont chaussés de brouillards, sa tête porte un chapeau de brouillards, une ceinture de brouillards entoure son corps. Apporte, ô géant superbe, apporte-moi des brouillards de Pohjola, de la glace du froid village. Pohjola est féconde en brouillards, féconde en glace ; les fleuves, les lacs, la terre, l'air en sont remplis.

» Des lièvres chargés de brouillards courent dans les plaines brumeuses, des ours hérissés de glaces se roulent sur les montagnes glacées, des faucons chargés de brouillards volent, des mouettes glacées nagent dans le fleuve couvert de neige auprès de la cataracte du fleuve d'hiver.

» Viens, ô fils de Pohjola, passe les frontières de tes froides régions, apporte des brouillards, apporte de la glace dans ton traîneau du sommet de la mon-

tagne aride, des flancs de l'épais rocher. Et quand tu seras sur nos terres, quand tu auras atteint la limite de ta course, jette de l'eau glacée, répands de la neige sur les lieux dévorés par la flamme.

» Comment éteindrai-je le feu, comment apaiserai-je la flamme? Il est une vierge dans Pohjola, une jeune fille dans le froid village : son chapeau est de brouillards, sa tunique est de glace, ses souliers sont de brouillards, ses bas sont de glace, les franges de sa robe sont gelées. Viens, ô jeune fille, des régions de Pohjola, du milieu de la Laponie, lève-toi de ton lit de glace, prends tes froids vêtements, et quand tu seras arrivée auprès de moi, jette ta robe sur mes genoux, afin de fermer la bouche du feu, d'écraser la tête de Panu, enveloppe la flamme dans ta tunique sans tache, enferme-la dans ton blanc vêtement.

» O Ukko, roi splendide des nuages, suscite à l'Orient une nuée, une autre à l'Occident, et joins-les ensemble. Envoie la glace et les brouillards, les remèdes salutaires dans les lieux brûlés par le feu, dévastés par la flamme. Enlève au feu sa force, à la flamme sa rage, à Panu sa puissance. »

Ainsi l'ouvrier Ilmarinnen éteignit le feu rouge et apaisa la flamme.

VINGT-SEPTIÈME RUNA.

L'ennui s'empara des hommes, l'ennui vint désoler les oiseaux de l'air, les poissons des eaux, les bêtes des forêts, parce que le soleil et la lune ne donnaient plus leur lumière.

Le brochet connaît les voies des ondes, l'aigle le vol des oiseaux, le vent la route des airs, mais l'homme, l'homme misérable ne sait ni quand le matin se lève, ni quand la nuit approche, dans le promontoire nébuleux, dans l'île couverte de forêts.

Les jeunes gens tiennent conseil, les hommes mûrs examinent dans leur pensée comment ils pourront vivre privés en même temps de la lumière du soleil et de celle de la lune.

Le vieux, le brave Wäinämöinen se rend à l'ate-

lier d'Ilmarinnen, et lui dit : « Courage, mon frère, forge une lune nouvelle, forge un nouveau soleil, car le temps est trop long sans feu, l'ennui accable, quand la lune et le soleil refusent leur lumière. »

Et l'ouvrier Ilmarinnen se prépare à forger une nouvelle lune, un nouveau soleil. Il fait la lune d'or, le soleil d'argent.

A la vue des deux astres, Wäinämöinen et Ilmarinnen font éclater leur joie. Ils les portent avec précaution jusqu'au haut du ciel, dans l'espace qui domine les nuages.

La sueur coule du front du Créateur dans ce travail difficile.

Ils fixent les deux astres au milieu du ciel. Mais l'or ne brille point comme la lune, l'argent ne resplendit point comme le soleil.

Alors le vieux Wäinämöinen dit : « Si je vais aux régions de Pohjola, chez les fils du froid village, certainement je ferai que la lune brillera, que le soleil rendra sa lumière.

Et le vieux Wäinämöinen se mit en route. Il marcha un jour, deux jours, trois jours. Alors les plaines de Pohjola commencèrent à apparaître, ses portes à crier, ses gonds fatals à gémir.

Arrivé sur les bords du fleuve, le vieux Wäinämöinen dit : « Fils de Pohjola, amène ici ta barque afin que je puisse passer sur l'autre rive ! »

Le fils de Pohjola répondit : « Il n'est point ici de barque vide, rame avec tes doigts, gouverne avec tes mains, si tu veux traverser le fleuve. »

Le vieux Wäinämöinen se jeta au milieu des ondes, ramant avec ses doigts, gouvernant avec ses mains, et il saisit une planche de sapin, et soufflant avec bruit il appela le vent qui le poussa vers l'autre rive (1).

Le peuple de Pohjola, la nation méchante se mit à crier : « Avance sur un seul pied, du fleuve sur le rivage. »

Mais Wäinämöinen avança sur les deux pieds, du fleuve sur le rivage.

Le peuple de Pohjola, la nation méchante se mit à crier : « Viens maintenant dans l'enceinte de Pohjola. »

Wäinämöinen entra dans l'enceinte de Pohjola.

Le peuple de Pohjola, la nation méchante se mit à crier : « Viens maintenant dans la tupa de Pohjola. »

Wäinämöinen entra dans la tupa de Pohjola.

Les hommes buvaient l'hydromel, et tous étaient armés de leur glaive, méditant la mort de Wäinämöinen, la mort de l'ami de l'onde (2).

Ils lui dirent : « Quelle nouvelle annonce l'homme misérable ? qu'est-ce que le voyageur vient nous raconter ? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Où le soleil s'est-il retiré ? où la lune a-t-elle fui ? »

Le peuple de Pohjola, la nation méchante se mit à crier : « Le soleil s'est caché dans les gorges de la montagne d'acier, la lune a fui dans le sein d'un

rocher aux parois de diverses couleurs. Jamais ils ne sortiront du lieu où ils sont renfermés. »

Alors le vieux Wöinämöinen dit : « Mesurons nos épées, éprouvons nos glaives, pour savoir si la lune sera délivrée du rocher, si le soleil sortira des gorges de la montagne. Que celui qui porte le plus long glaive frappe le premier. »

Et les glaives furent mesurés. Celui de Wäinämöinen se trouva plus long que les autres de l'épaisseur d'un épi d'orge : la lune brille sur la lame, le soleil resplendit sur la poignée, un cheval hennit sur l'acier, un chat miaule sur la garde, un petit chien dort sur le fourreau.

Les hommes sortirent dans la cour. Là, le vieux Wäinämöinen commença à frapper, et il dépouilla les fils de Pohja de leurs têtes, comme on dépouille les raves de leurs racines (3).

Et il alla pour délivrer le soleil et la lune, mais il ne put pénétrer jusqu'aux lieux où ils étaient renfermés.

Le vieux Wäinämöinen revint dans l'atelier d'Ilmarinnen, et dit à son frère : « Écoute, fils de ma mère, forge-moi un levier à trois dents, douze socs aigus, un grand faisceau de clefs, afin que je puisse délivrer la lune du rocher, le soleil de la montagne. »

L'ouvrier Ilmarinnen se mit aussitôt à forger ce que lui avait demandé son frère ; il forgea un jour, il forgea deux jours, il forgea trois jours. Alors l'hôtesse de Pohjola, la vieille édentée de Pohja,

s'étant levée de grand matin, prit les ailes de l'alouette et vola jusqu'à l'atelier d'Ilmarinnen; elle se posa sur sa petite fenêtre.

Ilmarinnen dit : « Pourquoi, petit oiseau, t'es-tu posé de si grand matin sur ma fenêtre? »

L'oiseau répondit dans son langage : « O batteur de fer éternel, tu es un ouvrier habile, un forgeron fameux. »

L'ouvrier Ilmarinnen répondit : « C'est que pendant longtemps j'ai fixé mes yeux dans la bouche du Créateur, dans la barbe du Dieu grand (4), alors que je forgeai le ciel, que je fabriquai le couvercle de l'air. »

L'oiseau dit dans son langage : « Que forges-tu, ouvrier, que frappes-tu avec ton marteau? »

Ilmarinnen dit : « Je forge un collier pour la méchante vieille de Pohjola. »

Et l'oiseau s'envola rapide, et l'hôtesse de Pohjola chercha dans son esprit le moyen qu'elle emploierait pour défendre son cou.

Elle vit que le malheur la menaçait, que les jours d'angoisses approchaient; elle se leva de grand matin, prit la forme d'une colombe, et vola jusque auprès de l'atelier d'Ilmarinnen.

Ilmarinnen dit : « Pourquoi, petite colombe, te trouves-tu si matin auprès de mon atelier? »

La colombe répondit dans son langage : « Je viens pour t'annoncer que la lune est délivrée du rocher, que le soleil est délivré de la montagne. »

Et l'ouvrier Ilmarinnen sortit sur la porte de son

atelier, et il vit la lune et le soleil briller dans les cieux.

Aussitôt il se rendit vers le vieux Wäinämöinen.

« O vieux Wäinämöinen, Runoia éternel, viens voir la lune et le soleil, ils ont repris leur ancienne place, ils brillent dans les cieux. »

Le vieux, le brave Wäinämöinen se hâta de sortir dans la cour, et il leva la tête, et il vit les deux astres qui brillaient.

« Salut, ô lune, s'écria-t-il, parce que tu montres ta face resplendissante; salut, jour d'or, parce que tu apparais; salut, soleil, parce que tu renouvelles ton lever.

» O belle lune, tu es délivrée des entraves du rocher; beau soleil, tu t'es élevé de la montagne, tu as monté comme le coucou d'or, comme la colombe d'argent. Ainsi lève-toi chaque matin, apporte la fécondité à nos terres, le bonheur à nos filets, la proie à nos chasseurs; marche avec gloire, mesure ta course brillante, décris un arc splendide, et le soir couche-toi dans la joie. »

VINGT-HUITIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « Il faudrait maintenaut que l'ours fût pris, que l'animal d'or fût tué, dans la douce Metsala, dans la sage Tapiola, de peur qu'Otho ne dévore mes chevaux, n'égorge mes brebis, ne disperse toutes mes vaches.

» Jadis j'étais aussi brave que tout autre, j'allais sans crainte affronter l'ours dans sa caverne. Maintenant les temps sont changés. La vieillesse m'aurait-elle donc rendu timide? Peut-être il en est ainsi. Cependant je sens mon ardeur qui s'éveille, et qui me pousse vers le pays de Metsala, qui m'exhorte à aller manger de son miel.

» Oui, je vais dans la forêt. O Mielikki, hôtesse des bois, Tellervo, fille de Tapio, mets tes chiens à la chaîne, mets un bandeau sur les yeux de l'ours,

frotte ses dents avec du miel, remplis sa bouche de beurre pur, afin qu'il ne sente point les traces de l'homme, quand je m'avancerai vers la caverne du noble Otho.

» Glorieux Otho, pomme de la forêt, Källeräinen (1) des bois, quand tu entendras l'homme venir à toi, cache tes ongles dans tes pattes, tes dents dans tes gencives, afin qu'elles ne puissent le blesser. O Otho, remue-toi dans ta demeure, agite ton pied de miel, comme la gélinotte dans son lit, comme l'oie dans sa couche de roseau. »

Déjà le vieux Wäinämöinen est arrivé à la caverne d'Otho. Il trouble le lit de soie, il renverse le lit d'or, et il dit :

« Maintenant, ô Dieu, sois béni, Créateur, sois loué, parce que tu m'as donné le bel Otho, parce que l'or de la forêt est devenu ma proie. Je vais à la porte d'Otho, à la demeure du myope (2), pour contempler mon or, pour voir le pied court, le genou recourbé, le museau rond comme une boule.

» O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, ne te fâche point en jouant. Ce n'est pas moi qui t'ai renversé, c'est toi-même qui es tombé sur les feuilles. Les routes d'automne sont si glissantes, les nuits d'automne sont si sombres !

» O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, tu dois encore marcher, tu dois fouler la plaine sablonneuse. Viens, hôte illustre des bois ; viens, gloire de la forêt ; sors au plus vite de ces régions étroites, de ces chemins resserrés ; va vers la

foule des héros, vers la nombreuse assemblée des hommes. Là, depuis longtemps, une habitation s'élève, bâtie sur des pieds d'argent, appuyée sur des piliers d'or. Conduisons-y notre hôte, introduisons-y notre grand étranger ; là, il sera entouré de soins, il mangera du miel, il boira l'hydromel nouvellement fermenté.

» Viens donc, loin de ce nid étroit, laisse ces coussins de feuilles, laisse ton lit de genévriers ; tu reposeras sur des coussins rouges, tu dormiras sur un lit de soie ; balance-toi au milieu des monceaux de neige, comme le nénuphar dans les ondes, bondis sur les feuilles de la forêt, comme l'écureuil dans les branches. »

Et déjà Wäinämöinen s'avance, sonnant de la corne dans les plaines. Le noble Otho s'avance avec lui. Wäinämöinen sonne de la corne avec art ; il en sonne cinq fois devant la porte des habitations, trois fois sur les collines où s'élèvent les maisons.

Le son retentit dans la tupa.

« Écoutez, s'écrie le peuple, écoutez le son qui vient de la plaine, la voix de l'oiseau de corne, la flûte de la vierge de la forêt. »

Et en même temps le peuple se précipite hors de la tupa.

« La forêt vous a-t-elle donné sa bête de miel? le roi de la forêt vous a-t-il donné l'ilwes (3), ô vous qui revenez en chantant, et marchez avec tant de joie sur vos suksi? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répondit : « Oui,

la forêt nous a donné une proie : ce n'est ni une loutre, ni un ilwes; voilà celui que nous célébrons, il marche avec nous. La vapeur de la forêt s'est exhalée jusqu'ici, l'écume de la forêt coule au milieu de nous (4) ; voici Otho qui s'avance revêtu de ses fourrures (5). Maintenant je vous salue avec Dieu, dans vos petites demeures, dans ces sentiers foulés par les pieds des jeunes filles, dans ces tupa soignées par les femmes. Si l'hôte ne vous est point agréable, que vos portes se ferment; si, au contraire, il vous est agréable, que vos portes restent ouvertes. »

Le peuple répondit : « O Dieu, sois béni; Créateur, sois loué, parce que tu nous as donné le bel Otho. Salut, Otho, toi qui viens au milieu de nous ; salut, pied de miel. J'ai souhaité toute ma vie, j'ai attendu pendant tous les jours de ma florissante jeunesse, que l'argent de la forêt vînt chez nous, que l'or de la forêt approchât de nos demeures, afin d'entendre la corne de Tapio. Oui, je l'ai attendu comme on attend une année féconde, comme le Suksi attend la neige, comme la jeune fille attend un fiancé (6). Le soir, je me tenais à la fenêtre; le matin, je montais sur l'échelle du toit; je suis resté des mois entiers sur le chemin de Kuja ; pendant l'hiver, j'allais dans l'étable des bœufs, et je n'en sortais que lorsque la neige était fondue, et que la terre commençait à se couvrir de gazon. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Est-il ici quelqu'un qui veuille me recevoir, maintenant que je reviens des demeures de Tapio? »

Le peuple dit : « Certainement il en est ici qui veulent te recevoir, à ton retour de Tapio. Déjà depuis longtemps la bière est prête, et attend l'hôte qui doit la boire. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Où l'étranger sera-t-il conduit? où l'hôte d'or sera-t-il placé? »

Le peuple répondit : « Que l'étranger soit conduit, que l'hôte d'or soit placé dans la tupa de sapin, dans la maison de bouleau. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, je dois marcher encore, je dois encore aller dans le bois. Poursuis ta route, ô mon or; marche, ô mon argent, entre dans la tupa de sapin, dans la maison de bouleau.

» Prenez garde, pauvres femmes, que le troupeau ne vienne à passer et à être vu, quand Otho entrera dans la tupa, quand le museau barbu sera introduit dans la maison.

» Enfants, sortez du vestibule; jeunes filles, ne restez point à la porte, quand le héros, quand le noble entrera (7).

» Ne t'inquiète point de nos enfants, ne crains point nos femmes, n'aie point peur des têtes couvertes d'un chapeau, ni des jambes revêtues de bas. Toutes les femmes de la tupa se retireront dans un coin, quand le héros, quand le noble entrera.

» Que Dieu envoie la paix dans cette petite tupa, dans cette humble demeure! Où conduirai-je mon or, où placerai-je mon petit oiseau (8)? »

Le peuple répondit : « Salut, toi qui viens nous visiter ; salut, pied de miel, qui entres dans cette petite tupa, dans cette humble cabane ! Conduis ton or, place ton petit oiseau à l'angle du banc de fer, à l'extrémité de la planche épaisse.

» O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, il faut maintenant qu'on examine ta peau, qu'on contemple tes beaux poils ; mais ne crains rien, on ne te fera point de mal, ta peau hérissée ne sera point arrachée par des mains misérables pour servir d'ornement à des hommes méchants. »

Et le vieux Wäinämöinen dit : « Où mènerons-nous ensuite notre hôte, quand il quittera l'angle du banc de fer, l'extrémité de la planche épaisse ? »

Le peuple répondit : « Tu le placeras dans le grand vase d'airain, dans la grande chaudière à fond d'or.

» Depuis longtemps la chaudière est sur le feu ; depuis longtemps l'eau apportée de la source attend. Le soleil a été cherché au loin, et il est venu des détroits profonds de la Germanie, et il est descendu pour nous de son navire. Le bois a été apporté des hautes collines de Tuomivara ; le feu est tombé du ciel, du huitième ciel, du neuvième espace. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, il faut encore que tu partes, il faut que tu quittes l'angle du banc de fer, l'extrémité de la planche épaisse, pour aller dans le vase d'airain, dans la chaudière au fond d'or. »

La chaudière fut remplie de la chair palpitante

de l'ours, et elle bouillonna pendant trois jours et pendant trois nuits.

Alors le vieux Wäinämöinen éleva la voix et dit: « Où porterai-je mon or maintenant? où placerai-je mon petit oiseau? »

Le peuple répondit : « Tu porteras ton or, tu placeras ton petit oiseau dans un grand plat d'airain, sur la belle table de pin, afin qu'il puisse se rassasier d'hydromel, et boire la bonne bière (9). »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Otho, mon petit oiseau, mon beau pied de miel, il faut encore que tu poursuives ta route; va dans le grand plat d'airain, sur la belle table de pin. »

Quand le grand plat fut rempli, quand les tables furent chargées, le vieux Wäinämöinen dit : « O douce mère de la forêt, ô roi des bois, ô Tellervo, vierge de Tapio, venez tous aux noces d'Otho, il y a ici beaucoup à manger, beaucoup à boire, beaucoup à garder pour soi, beaucoup à distribuer dans le village (10). »

Et le peuple dit : « Où le bel Otho est-il né? où la belle crinière a-t-elle grandi? de quelles régions la bête grasse a-t-elle été apportée? où la queue bleue a-t-elle été trouvée? est-ce dans la voie qui conduit au bain? est-ce sur le chemin du puits? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen répondit : « Otho n'est point né dans un lit, il n'a point dormi dans une crèche. Le bel Otho est né, la belle crinière a grandi dans les régions voisines de la lune

et du soleil, dans la patrie des étoiles, sur le bras des grandes Otawa. Ukko, le roi splendide des cieux, le vieillard très-haut, jeta dans l'eau un flocon de laine, et ce flocon fut poussé par les vents, enflé par la vapeur de l'eau, porté par les vagues de la mer jusqu'aux rives de l'île florissante, jusqu'au promontoire de miel.

» Mielikki, la douce vierge de la forêt, la femme courageuse de Tapio, s'élança au milieu des vagues, prit le léger flocon de laine et le cacha dans son sein. Ensuite elle déposa son petit oiseau bien aimé dans une petite corbeille d'argent, dans un beau berceau d'or, et elle attacha le berceau de l'enfant à un des arbres chevelus de la forêt.

» Déjà elle berce doucement son bien-aimé dans son petit lit d'or, suspendu au toit de sapin; elle nourrit son Otho, sa belle crinière, aux pieds de l'humble bouleau, dans la petite forêt de pin, parmi les fleurs qui portent le miel.

» Mais Otho n'a pas encore de dents, et les ongles manquent encore à ses pattes. Mielikki, l'hôtesse de la forêt, la femme courageuse de Tapiola, va partout chercher des dents et des ongles pour son ours; elle en cherche dans le sein des arbres durs, dans le cœur des troncs brûlés; elle en cherche sur les collines verdoyantes, dans les plaines couvertes de pins, dans les champs riches d'arboisiers. Un pin, un bouleau s'élevaient sur leurs tiges. Dans le pin brillait un rameau d'argent, dans le bouleau un rameau d'or. Kawe arracha ces rameaux avec

la main, et en fit des dents et des ongles pour Otho.

» Et elle bâtit une tupa de bois de prunier, et elle voulut que l'ours l'habitât, au lieu de parcourir les marais, d'errer dans les bois, de s'égarer dans les plaines. C'est de là que notre argent est venu, que notre hôte d'or a été amené (11). »

Les jeunes gens et les vieillards dirent : « Comment la forêt a-t-elle été si généreuse? comment le seigneur de la forêt, le bon Tapio, a-t-il été fléchi? L'ours a-t-il donc succombé sous la hache (12)? »

Le vieux, le brave Wäinämöinen dit : « La forêt a été pour nous très-généreuse, le seigneur de la forêt s'est laissé facilement fléchir, le bon Tapio s'est ému. Mielikki, la douce hôtesse de la forêt, Tellervo, la fille de Tapio, a quitté sa maison, et s'est empressée d'accourir pour nous montrer la route, pour échanger son or, pour nous donner son museau d'argent. Otho n'a donc point été abattu par le fer, lui-même est tombé de l'arbre où il s'était réfugié et s'est tué dans sa chute.

» O mon unique, mon bel Otho, mon beau pied de miel, déjà l'on entend le craquement de tes jambes, le craquement de tes dents. Oui, déjà j'ai arraché le nez d'Otho, il ne sentira plus aucune odeur; j'ai arraché l'oreille d'Otho, elle n'entendra plus aucun son; enfin j'ai arraché les yeux d'Otho, ils ne s'ouvriront plus à la lumière. »

Le vieux Wäinämöinen dit encore : « Celui-là mériterait de ma part le nom d'homme, et je le regarderais comme un héros qui d'une main de fer

arracherait les dents de l'ours, le genou appuyé contre la tête du noble animal. »

Et lui-même de sa main de fer arracha les dents de l'ours, le genou appuyé contre la tête du noble animal.

Et il dit : « O bel Otho, pomme de la forèt, superbe Källeröinen des bois, il faut encore que tu marches un peu, que tu quittes cette humble demeure, car le séjour de la tupa est plein d'ennui, l'air chaud y est insipide.

» Il faut que nous allions sur la montagne élevée, sur la colline couverte d'arbres, où croît le petit pin, le pin aux cent rameaux ; là il te sera doux d'habiter et de jouir du souffle de l'air (13).

» Quand tu arriveras à la maison, quand tu entreras dans Metsala, dis qu'ici on ne t'a point fait de mal, que parmi ce peuple on t'a donné le miel à manger, l'hydromel et la bière à boire (14). »

Et le vieux, le brave Wäinämöinen retourna dans sa maison. Les jeunes gens lui dirent : « Où as-tu conduit ta proie? L'as-tu laissée sur la glace, ou plongée dans la neige fondue, ou enfoncée dans la boue du marais, ou ensevelie dans la plaine? »

Le vieux Wäinämöinen répondit : « Si j'avais laissé ma proie sur la glace, ou si je l'avais plongée dans la neige fondue, les chiens viendraient l'enlever, les oiseaux de l'air viendraient la souiller. Si je l'avais enfoncée dans la boue du marais ou ensevelie dans la plaine, elle serait rongée par les vers, dévorée par les noires fourmis. Non, je n'ai point

laissé ma proie sur la glace, je ne l'ai point plongée dans la neige fondue, je ne l'ai point enfoncée dans la boue du marais, je ne l'ai point ensevelie dans la plaine. Je l'ai conduite sur la cime de la colline d'or, et je l'ai placée au sommet de l'arbre sacré, dans le plus épais feuillage, les dents tournées vers l'Orient, les yeux vers l'Occident. Cependant je ne l'ai point mise trop haut, de peur qu'elle ne fût battue par la tempête, renversée par le vent. »

Et le vieux Wäinämöinen dit encore : « Permets, ô Dieu, vrai créateur, que la joie retentisse dans les noces des héros de la forêt, dans le beau festin de la vierge des bois.

» Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que le chemin soit désigné dans la forêt, que des signes soient gravés dans les arbres pour notre troupe de chasseurs, nos nombreux héros.

» Permets, ô Dieu, vrai Créateur, que la corne de Tapio résonne, que la flûte des bois soit entendue dans ces petites demeures, dans ces étroits sentiers. »

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VINGT-NEUVIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen médite dans sa pensée : « Maintenant il serait beau de chanter, il serait beau de faire éclater sa joie dans ces petites demeures, dans ces étroits sentiers. Mais, hélas! mon kantele est perdu, et la joie m'a abandonné à jamais pour aller au séjour des poissons prodiguer ses fêtes aux brochets d'Ahti, à la race de Wellamo. Rarement Ahti a voulu rendre ce qu'il avait pris (1).

Le vieux, le brave Wäinämöinen alla dans l'atelier d'Ilmarinnen, et lui dit : « Mon frère, forge-moi un râteau de fer, au manche d'airain, afin que je sonde les profondeurs des mers, et que je retrouve mon kantele perdu dans les demeures des poissons. »

L'ouvrier Ilmarinnen, le batteur de fer éternel, forgea aussitôt un râteau de fer, au manche d'airain, long de cinq cents brasses, et orné de cent clous.

Et le vieux Wäinämöinen prit le râteau, et il se dirigea vers le grand lac, vers les vastes détroits de la mer. Là il plongea son râteau à travers les rameaux de la rive, à travers les roseaux et les cimes des roseaux ; il rassembla les ondes en monceaux, mais il ne trouva point son kantele, il ne trouva point la joie qui l'avait abandonné à jamais.

Alors le vieux Wäinämöinen revint à sa maison triste, la tête baissée, le chapeau oblique ; il s'arrêta dans un bois brûlé (2). Là il regarde autour de lui, il écoute, et il entend le bouleau qui pleure, le bois madré qui se lamente.

Et il dit : « Pourquoi pleures-tu, beau bouleau; pourquoi gémis-tu, arbre au vert feuillage ; pourquoi te plains-tu, arbre qui portes une blanche ceinture ? Est-ce parce qu'on ne te mène point à la guerre ? »

Le bouleau répondit avec sagesse : « Il en est beaucoup qui vantent mon bonheur, qui ne parlent que de mes joies. Hélas ! malheureux que je suis, je me réjouis encore dans la douleur et dans le chagrin ; ce n'est que lorsque mes souffrances sont à leur comble que je fais entendre mes plaintes.

» Oh ! maintenant, je déplore mon sort infor-

tuné ; car je me vois sans appui, sans secours, dans ce lieu maudit, dans ce pâturage découvert.

» Déplorable, opprimé que je suis, les bergers me déchirent pendant l'été, ils découpent ma blanche robe, ils sucent tout mon suc (3).

» Souvent aussi, dans ce lieu maudit, dans ce champ brûlé, je suis dépouillé de mes rameaux et taillé en petits morceaux.

» Déjà trois fois dans cet été, sous l'ombrage de mes rameaux, des hommes se sont assis aiguisant leurs haches et conspirant contre ma tête.

» C'est pourquoi toute ma vie se consume à pleurer et à gémir ; car je suis sans secours, sans protecteur contre les coups de la tempête, contre les orages de l'hiver.

» Chaque année la douleur me change avant le temps. Ma tête est fatiguée par les soucis, ma peau devient blanche lorsque je pense aux jours froids, au temps maudit. La tempête m'apporte la souffrance, le froid des jours fatals ; la tempête déchire mes flancs, me dépouille de toutes mes feuilles, et me laisse ainsi nu exposé à toutes ses rigueurs (4). »

Le vieux Wäinämöinen dit : « O vert bouleau, ne pleure point, je vais changer ton deuil en joie, tes jours de douleur en jours de fête. »

Et le vieux Wäinämöinen coupa les branches du bouleau, et de son bois il fit un nouveau kantele, et il dit : « L'instrument est prêt, le joyeux kantele est formé, mais où trouverai-je les vis nécessaires pour lier ses parties séparées ? »

Un chêne s'élevait dans Kuja : ses rameaux étaient d'égale longueur, et chacun portait un fruit, et dans chaque fruit reposait un globule d'or, et dans chaque globule d'or un coucou. Le coucou éleva la voix, et il gémit cinq fois, six fois. Soudain l'or découla de sa bouche, et tomba sur la colline d'or, sur le versant d'argent.

De là Wäinämöinen tira les vis du kantele.

Et il dit : « Le kantele a maintenant des vis solides, des vis tombées des lèvres du coucou d'or, des suaves chants de l'oiseau d'argent. Mais il y manque encore quelque chose. Où trouverai-je les cinq nerfs, les soies harmonieuses? »

Une vierge pleurait dans un bois incendié, la plus belle jeune fille de la vallée. Elle n'était cependant pas tout à fait triste, mais elle n'était pas non plus tout à fait gaie. Elle chantait pour charmer l'ennui du soir, attendant celui qui devait l'épouser (5).

Le vieux Wäinämöinen entendit les pleurs de la tendre enfant, et il dit : « O vierge, fais-moi un don ; jeune fille, donne-moi cinq de tes beaux cheveux, donne-m'en six, afin que j'attache à mon joyeux kantele les soies harmonieuses. »

Et la vierge lui donna cinq de ses beaux cheveux, elle lui en donna six, et Wäinämöinen attacha à son joyeux kantele les soies harmonieuses.

Et il commença à chanter et à faire résonner l'instrument.

Le bouleau au doux feuillage palpita de joie, le

présent d'or du coucou frémit, la belle chevelure de la vierge retentit.

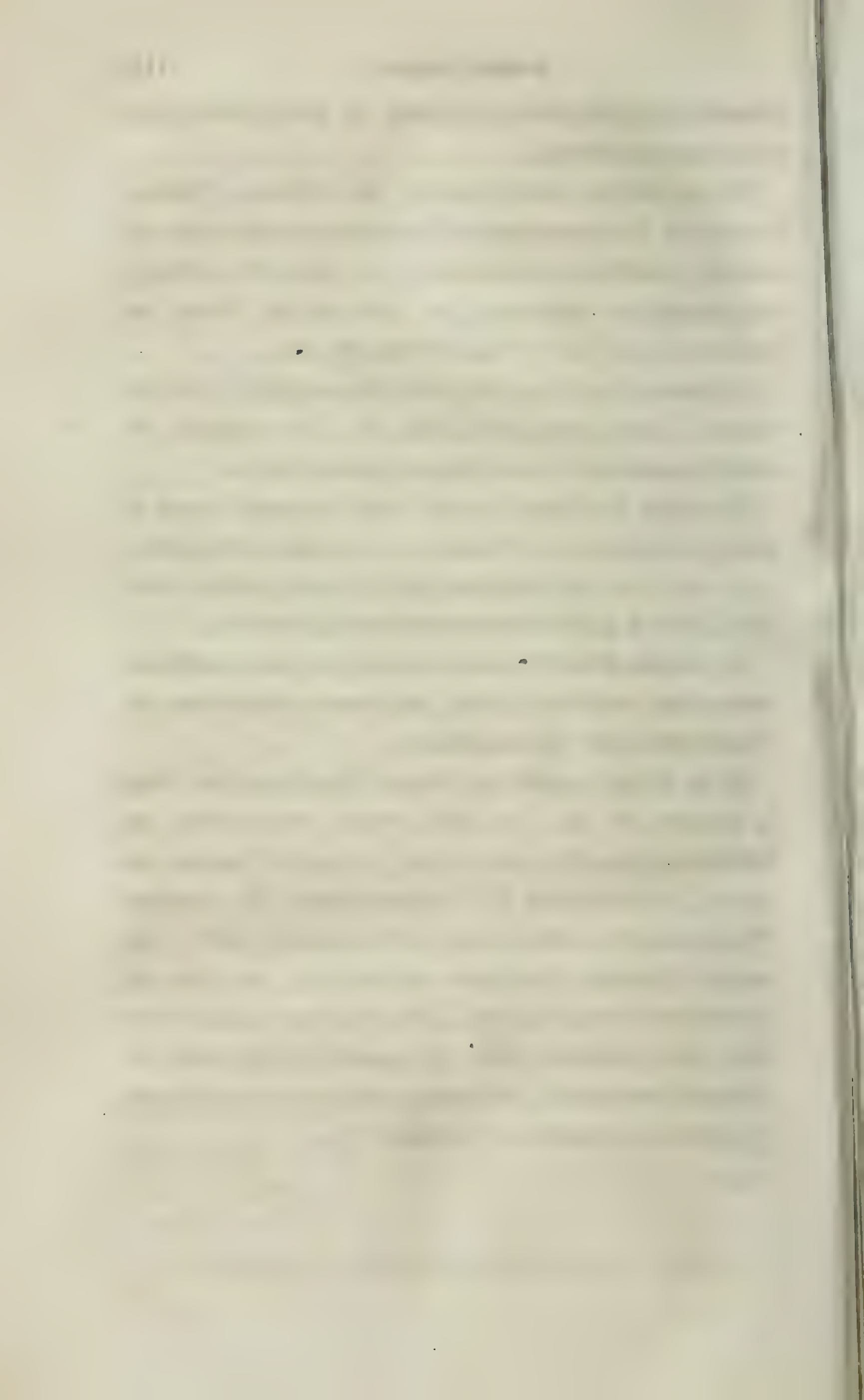
Et les vallées s'élevèrent, et les collines s'abaissèrent, et les montagnes d'airain tremblèrent, et tous les rochers résonnèrent. Les tiges des arbres s'agitèrent en dansant, les pierres du rivage se fendirent, les pins tressaillirent de joie.

La douce harmonie fut entendue au loin, dans six village, dans sept petiijähän (6). Les oiseaux se précipitèrent en foule vers le grand runoia.

Un aigle du haut de son aire entendit aussi la douce harmonie de Suomi, et il oublia ses petits, et il vola vers des régions qu'il n'avait jamais visitées, pour y jouir des merveilles du kantele.

Le roi du désert et son cortége à la peau hérissée dansa sur ses deux pieds, aux sons admirables de l'instrument de Wäinämöinen.

Et le vieux runoia de Suomi chanta encore dans la maison de pin. Les toits élevés retentirent, les fenêtres tressaillirent de joie, le pavé d'ossements frémit, les poutres d'or résonnèrent. Et lorsque Wäinämoinen sortit pour aller dans la forêt, les sapins vinrent s'incliner devant lui, les pins lui donnèrent un salut ami, les bouleaux abaissèrent leur cime jusqu'à terre. Et quand il alla dans les champs incendiés, les fleurs surgirent sous ses pas, le gazon fit renaître sa verdure (7).



TRENTIÈME RUNA.

Le vieux, le brave Wäinämöinen poursuivait tranquillement sa route, mais le jeune Joukahainen se précipitait comme la foudre.

Ils se rencontrèrent. Le joug du traîneau heurta contre le joug, le timon contre le timon, le luoki contre le luoki; et l'eau découla du timon, la graisse du joug.

Wäinämöinen s'arrêta, et dit : « Joukahainen, détourne-toi de la route; car c'est toi qui es le plus jeune (1). »

Joukahainen dit : « Ici la jeunesse comme la vieillesse ne comptent pour rien. C'est à la plus haute sagesse à rester sur la route, à la sagesse inférieure à céder. »

Le vieux Wäinämoinen dit : « Si tu me surpasses

en sagesse, dis-moi, mon cher, en quelle chose, afin que je le sache. »

Le jeune Joukahainen dit : « Peut-être sais-je beaucoup de choses : le renne du Nord tire la charrue ; dans le Midi, c'est le cheval ; dans la Laponie, c'est le tarwahalla. Les champs de la lotte sont aplanis, le toit de la mouette est plat. Le phoque (2) vit facilement : il boit l'eau qui lui sert de lit ; il mange les saumons qui l'entourent, les lottes qui nagent à ses côtés. Le brochet se joue dans la glace et aime les tempêtes, la perche timide rase en automne la surface de l'onde, et dans l'été se plonge dans la vase. La rose brandit sa queue en marchant, le saumon nage rapide. »

Le vieux Wäinämiönen dit : « Que sais-tu encore ? »

Le jeune Joukahainen dit : « Je sais encore beaucoup de choses : la colline de Pisa porte des arbres élevés, le rocher de Horna est couvert de grands pins. Le saule est le premier dans l'espèce des arbres ; le gazon est le premier né de la terre ; parmi les poissons, la petite perche est la plus ancienne ; parmi les oiseaux, le pinson ; parmi les serpents, le Kyytöyläinen. Le feu est né dans le ciel, l'eau est sortie de la pierre, la rouille est l'origine du fer. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Que sais-tu encore ? sois vrai dans ton récit, et raconte les choses des temps passés. »

Le jeune Joukahainen dit : « Je sais encore quelque chose : je me souviens des temps passés, de

ces temps où les sillons de la mer furent creusés, où les retraites furent ouvertes aux poissons, où les baies profondes furent créées; de ces temps où les vallées furent mesurées, où les collines furent couvertes de terre, où les montagnes furent rassemblées en une seule, où les portes de l'air furent fixées, où les voûtes du ciel furent placées, où les étoiles furent semées dans l'espace. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Science d'enfant, mémoire d'enfant, et non science de héros, mémoire d'homme à la longue barbe! C'est moi qui ai creusé les sillons des mers, moi qui ai ouvert les retraites aux poissons, moi qui ai fait les baies profondes, moi qui ai mesuré les plaines, qui ai couvert les collines de terre, qui ai rassemblé les montagnes en une seule. C'est moi, moi troisième (3), qui ai aidé à fixer les portes de l'air, à placer les voûtes du ciel, à semer les étoiles dans l'espace. »

Le jeune Joukahainen tordit la bouche, tourna la tête, secoua sa noire chevelure, et dit : « Je sais encore quelque chose : je sais enchanter l'homme superbe; en sorte qu'il tombe comme un fragment de bois dans l'eau, qu'il flotte sur leur surface comme un nénuphar! »

A ces paroles, Wäinämöinen fut saisi d'indignation et de colère, et il commença lui-même à chanter et à proférer des paroles. Ce n'est point ici un chant d'enfant babillard ni de femme légère, c'est le chant d'un héros à la longue barbe.

Le vieux Wäinämöinen chanta, et la mer bouil-

lonna dans ses abîmes, et la terre frémit d'horreur, et les montagnes d'airain tremblèrent, et les rochers épais retentirent, et les tours des forteresses invincibles furent ébranlés et s'écroulèrent, et les portes de Pojohla volèrent en éclats, et les voûtes du ciel furent brisées.

Il saisit ensuite Joukahainen par ses enchantements, et il l'enfonça jusqu'au milieu du corps dans un marais, jusqu'à la poitrine dans un pré, jusqu'aux bras dans un champ sablonneux.

Et il enchanta les pieds de son chien sur une pierre froide, ses dents sur un rameau emporté par les vagues.

Ce n'est point assez. Wäinämöinen continua encore ses enchantements : et l'arc de Joukahainen disparut dans les flots, et les traits s'envolèrent comme des faucons rapides, et son bouclier monta jusque sur les épaules des otawa, et sa robe bleue fut emportée par une nuée vagabonde, et sa molle ceinture de laine alla se perdre dans les étoiles du ciel.

Joukahainen restait donc enfoncé jusqu'au milieu du corps dans un marais, jusqu'à la poitrine dans un pré, et jusqu'aux bras dans un champ sablonneux. C'est pourquoi il fut transporté d'indignation; mais bientôt, brisé par la douleur, il éleva la voix, et il dit :

« O sage Wäinämöinen ! runoia éternel, reprend tes paroles saintes, révoque tes chants sacrés, dé-

livre-moi de ces angoisses, délivre-moi de ces douleurs! »

Le sage Wäinämöinen dit : « Que me donneras-tu si je reprends mes saintes paroles, si je révoque mes chants (4)? »

Le jeune Joukahainen dit : « Je possède deux arcs : l'un pousse la flèche droit au but, l'autre lui donne un vol rapide. Prends celui que tu voudras. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Je n'ai que faire de tes arcs; je n'en fais aucun cas, insensé! je possède un arc deux fois, trois fois plus précieux et meilleur que les tiens.

« Personne ne peut le porter, personne ne peut le bander. Que me donneras-tu? »

Le jeune Joukahainen dit : « Je possède deux coursiers : l'un a le pas sûr, l'autre a le pas rapide. Prends celui que tu voudras; délivre-moi seulement de ces angoisses, délivre-moi de ces douleurs. »

Le vieux Wäinämöinen dit: « Je n'ai que faire de tes chevaux; je les méprise. J'ai un cheval trois fois, cinq fois, six fois meilleur que les tiens. Il porte un lac (5) sur la croupe; il mange le foin sur les bords des fontaines; il boit l'eau des nuages.

Il n'est personne qui puisse s'emparer de lui, mettre un frein à sa bouche, et le conduire dans les champs. Que me donneras-tu? »

Le jeune Joukahainen dit : « J'ai dans ma demeure une sœur : elle est belle et bien faite. Je te la donnerai pour épouse, pour l'appui des jours

de ta vie, si tu reprends tes paroles saintes, si tu révoques tes chants sacrés, et que tu me délivres de mes atroces douleurs (6). »

Alors le vieux Wäinämöinen reprit ses paroles saintes, révoqua ses chants sacrés.

Le jeune Joukahainen retourna dans sa maison, triste, la tète baissée, le chapeau oblique, les yeux humides de larmes.

Sa mère vint à sa rencontre et lui dit : « Pourquoi pleures-tu, mon enfant? pourquoi es-tu triste, toi qui m'as causé tant d'angoisses? »

Le jeune Joukahainen dit : « Ma mère, n'ai-je pas un juste sujet de larmes, de larmes éternelles? J'ai donné mon unique sœur, j'ai promis la fille de ma mère au vieux Wäinämöinen pour épouse, pour appui de tous les jours de sa vie (7). »

La mère se frotta les mains et dit : « Ne pleure point, mon cher fils; car j'ai toujours désiré avoir le grand héros dans ma famille; j'ai souhaité tous les jours de ma vie d'avoir pour gendre le vieux Wäinämöinen, le runoia éternel. »

TRENTE-UNIEME RUNA.

La sœur du jeune Joukahainen alla dans la forèt pour y couper des rameaux, pour y ramasser des feuilles. Elle coupa des rameaux, elle ramassa des feuilles pour son père, pour sa mère, pour son frère.

Alors le vieux Wäinämöinen lui dit : « Grandis en pensant à moi et non à d'autres hommes, grandis dans tes beaux vêtements, dans tes tuniques de laine ; mange le pain pétri du plus pur froment.

La vierge se hâta de revenir dans sa demeure; elle rentra pleurant et poussant des sanglots.

Son père lui dit : « Pourquoi pleures-tu, ma fille? pourquoi te désoles-tu, pauvre enfant ? »

« Je pleure, mon père, parce que j'ai perdu la

croix d'argent qui était suspendue à mon cou, et l'agrafe d'or qui retenait ma ceinture. »

Ses frères lui dirent : « Pourquoi pleures-tu, pauvre sœur ? »

« Je pleure, mes frères, parce que j'ai perdu l'anneau d'or que je portais à mon doigt, et le collier d'argent qui entourait mon cou. »

Ses sœurs lui dirent : « Pourquoi pleures-tu, pauvre sœur? »

« Je pleure, mes frères, parce que j'ai perdu l'or qui ornait mon front, et les perles d'argent qui ornaient ma chevelure. »

Sa mère lui dit : « Pourquoi pleures-tu, ma pauvre enfant? »

« O ma mère! j'ai bien raison de pleurer. J'étais allée dans la forêt pour y couper des rameaux, pour y ramasser des feuilles. Tout à coup Osmonen est sorti de la vallée, Kalevainen est venu du fond du marais (1). « Jeune fille, m'a-t-il dit, grandis en pensant à moi et non à d'autres hommes, grandis dans tes beaux vêtements, dans tes tuniques de laine; mange le pain pétri du plus pur froment. »

« Jeune fille, ne t'inquiète point; enfant de ta mère, ne te tourmente point. Va au garde-meuble de la colline. Il y a trois chambres : tu entreras dans la plus belle; et là, pendant une année, tu te nourriras de beurre, en sorte que tu deviennes la plus grasse de toutes les jeunes filles; pendant une autre année, tu te nourriras de viandes, en

sorte que tu deviennes la plus forte des jeunes filles; pendant une troisième année, tu te nourriras de lihoa (2), en sorte que tu deviennes la plus belle de toutes les jeunes filles.

» Ensuite tu ouvriras la plus belle arche; tu y trouveras six ceintures d'or, sept robes bleues, et tu choisiras les plus riches et les plus brillantes pour t'en parer. »

La jeune fille s'en alla, pleurant et poussant des sanglots. Elle s'arrêta le soir auprès de la fenêtre, le matin sur le seuil de la porte, les jours entiers dans la cour, des mois sur le chemin de Kuja. Et elle éleva la voix, et elle dit : « Je n'ai jamais été plus noire que les autres jeunes filles, ni plus pâle que les poissons du lac. Maintenant je suis plus noire que les autres jeunes filles, plus pâle que les poissons du lac. »

Après trois nuits, sa mère vint auprès d'elle et lui dit : « Pourquoi pleures-tu, ma fille, pourquoi te lamentes-tu, mon enfant? »

« Je pleure, ma mère, parce que je ne voudrais point me marier au vieux Wäinämöinen. Je ne voudrais point devenir le soutien du vieillard décrépit; la compagne de son foyer. Oh! bien plus volontiers, je me précipiterais dans la profonde mer, afin d'y devenir la sœur de la lotte, la sœur du poisson de l'eau. Il est si doux d'être dans la mer, d'habiter sous l'onde, de vivre comme sœur de la lote, comme sœur du poisson de l'eau. Là la lotte lave son visage, là le brochet peigne sa chevelure. »

Et la jeune fille entra dans le garde-meuble, et elle ouvrit la plus belle arche, et elle se revêtit des plus belles parures qui y étaient renfermées, et elle se précipita dans la mer profonde pour y devenir la sœur de la lotte, la sœur du poisson de l'eau (3).

Après trois nuits, sa mère vint dans le garde-meuble. « Oh! où est ma fille? ma pauvre enfant est morte. Elle est allée dans la mer profonde pour y devenir la sœur de la lotte, la sœur du poisson de l'eau. Et maintenant les lottes mangent leur sœur, les poissons de l'eau dévorent leur parente. »

La pauvre mère se mit à pleurer.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles tombèrent sur son visage et inondèrent ses joues.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles roulèrent de ses joues sur son sein.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles roulèrent de son sein sur les franges de sa robe.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles roulèrent des franges de sa robe sur ses bas de soie.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles roulèrent de ses bas de soie sur ses souliers.

Elle versa une larme, puis une autre larme, et elles roulèrent de ses souliers jusque sous ses pieds, jusque sur la terre.

Ainsi trois fleuves se mirent à couler, trois fleuves sortis des larmes d'une seule femme. Et dans ces

trois fleuves trois cataractes au rapide torrent se formèrent, et au milieu du tourbillon des cataractes trois rochers surgirent, et sur ces trois rochers s'élevèrent trois bouleaux.

Trois coucous vinrent se poser sur les branches des bouleaux. L'un chanta l'amour, l'amour pour la jeune fille privée d'amour (4).

Un autre chanta la joie, la joie pour la mère privée de joie.

Le troisième chanta le fiancé, le fiancé pour la jeune fille privée de fiancé.

Mais le vieux, le brave Wäinämöinen partit pour aller pêcher le poisson, auprès du promontoire nébuleux, de l'île couverte de forêts.

Il prit un hameçon dans son sac de pêcheur, un hameçon recourbé; et il le jeta dans l'eau. Le roseau d'airain trembla, la ligne d'argent frémit, le fil d'or résonna.

Un jour, un matin, il arriva qu'un poisson mordit l'hameçon et resta attaché au fer. Wäinämöinen le tira dans sa barque.

Il regarda le poisson de tous côtés et il dit : « Qui a créé ce monstre? Je n'ai jamais vu pareil poisson. Il est plus plat que la lotte, plus varié de couleurs que la truite, plus cendré que le brochet. — Comme le phoque, il n'a point de pieds; comme la vierge, il n'a point de bandelettes; comme la vierge de Wäinö, il n'a point de ceinture; comme la vache, il n'a point d'oreilles. Ressemble-t-il à un saumon? »

Wäinämöinen détacha son couteau de sa ceinture,

afin d'ouvrir le poisson, et d'en préparer la chair pour le temps du jeûne (5). Mais à peine eut-il levé le fer que le poisson tressaillit et s'élança hors de la barque. Puis il dressa la tête et l'épaule droite, étendit les doigts de son pied gauche, allongea le doigt sans nom, au cinquième souffle du vent, au sixième pli de l'onde.

Et il dit : « Vieillard insensé, tu n'as pas pu retenir la vierge de Wellamo, la petite fille de l'onde, l'unique enfant de Ahti. — Non, je ne suis point la sœur du saumon, je suis la sœur de Joukahainen, celle que tu as toujours demandée, que tu as désirée tous les jours de ta vie. Je ne suis point venue pour que tu m'ouvrisses comme un saumon et que tu préparasses ma chair pour tes repas du temps du jeûne. »

Le vieux Wäinämöinen dit : « Pourquoi donc, ô vierge, es-tu venue ?

— Pourquoi, sinon pour être ta belle colombe, pour reposer à tes côtés, pour être ton épouse et le soutien de tous les jours de ta vie, pour partager ton sort, homme décrépit ? Je suis venue pour préparer ton lit, pour disposer tes coussins, pour purifier la tupa, pour y allumer le feu, pour faire circuler la coupe pleine et mettre les mets sur la table (6). »

Le vieux Wäinämöinen triste, le tête baissée, dit : « O sœur de Joukahainen, que ne reviens-tu une autre fois ! »

Mais elle ne revint point ; elle plongea dans la mer et disparut.

Le vieux, le brave Wäinämöinen revint dans sa demeure, confus, désolé.

Il dit : « O grande folie que ma folie ! ô faiblesse de mon esprit ! Jadis la prudence et la force de la pensée m'avaient été données ; maintenant mon intelligence est morte, ma pensée est stérile : celle que j'avais toujours demandée, que j'avais désirée tous les jours de ma vie, est venue ; elle s'est prise au fer recourbé. Mais je n'ai pu retenir la vierge de Wellamo, la jeune fille de l'onde, l'enfant unique de Ahti. »

« Untamo, démon de la terre, révèle-moi ce que disent tes songes ; où le peuple et Athi a-t-il fixé son séjour ? où est la demeure des vierges de Wellamo ? »

Untamo, le démon de la terre, révéla la parole de ses songes. « Le peuple de Ahti a fixé son séjour, les vierges de Wellamo ont établi leur demeure dans les profondeurs de la mer bleue, dans les entrailles d'un rocher semblable au foie (7) ; ils habitent dans une petite tupa, dans une maison étroite entourée de cent cloisons fermées avec mille clous. »



TRENTE-DEUXIEME RUNA.

Mariatta, la belle enfant, grandit dans la haute demeure : la poutre du seuil fut caressée par ses moelleux vêtements, les deux poutres qui encadrent la porte par les boucles de ses beaux cheveux, le pavé par sa gracieuse chaussure.

Mariatta, la belle enfant, qui toujours avait vécu innocente, qui toujours avait cultivé avec amour la fleur de sa chasteté, s'en alla pour traire les vaches.

Elle donna à toutes des caresses, elle recueillit fidèlement le lait de toutes, excepté d'une seule qui n'avait point évité l'atteinte des taureaux.

Mariatta, la belle enfant, qui toujours avait vécu innocente, qui toujours avait cultivé avec amour la fleur de sa chasteté, partit pour aller à l'église.

On attela à son traîneau un jeune étalon, un étalon à la robe de pourpre.

Mariatta ne voulut point monter dans le traîneau tiré par l'étalon.

On amena une cavale qui déjà avait été mère, une cavale à la robe brune.

Mariatta ne voulut point monter dans le traîneau tiré par la cavale qui avait été mère.

On amena enfin un cheval vierge.

Mariatta monta dans le traîneau tiré par le cheval vierge, et partit pour l'église (1).

Mariatta, la belle enfant, qui toujours avait vécu innocente, qui toujours avait cultivé avec amour la fleur de sa chasteté, fut envoyée pour paître les troupeaux.

C'était là une tâche difficile, difficile pour une jeune fille; car le serpent se glisse dans l'herbe, les lézards se roulent dans le gazon.

Mais nul serpent ne se glissa dans l'herbe, nul lézard ne se roula dans le gazon.

Sur la colline une petite baie se balançait suspendue à son vert rameau, une petite baie rouge.

« Viens, ô vierge, disait-elle, viens me cueillir, ô jeune fille parée d'une agrafe d'étain; viens, avant que le ver ne m'ait rongée, que le noir serpent ne m'ait souillée de son baiser. »

Mariatta, la belle enfant, s'avance pour cueillir la petite baie rouge; mais elle ne peut l'atteindre avec la main.

Alors elle arrache un pieu de la plaine, et avec lui elle abat la petite baie qui roule à terre.

Et elle dit :

« Monte, petite baie, monte jusque sur les franges de ma robe ! »

La petite baie monta jusque sur les franges de sa robe.

« Monte, petite baie, jusqu'à ma ceinture ! »

La petite baie monta jusqu'à sa ceinture.

« Monte, petite baie, jusqu'à ma poitrine ! »

La petite baie monta jusqu'à sa poitrine.

« Monte, petite baie, jusque sur mes lèvres ! »

La petite baie monta jusque sur ses lèvres, et de ses lèvres elle monta sur sa langue, et de sa langue elle passa dans sa gorge, et de sa gorge elle descendit dans son sein.

Mariatta, la belle enfant, fut fécondée par la petite baie (2). Pendant neuf mois et la moitié du dixième elle connut les douleurs et les angoisses de la grossesse.

Quand le dixième mois fut arrivé et que Mariatta commença à sentir les souffrances de la femme, les approches de l'enfantement, elle songea où elle irait, où elle se ferait préparer un bain (3).

« Piltti ! s'écria-t-elle, ma petite servante, va à Sariola ; va demander dans le village un bain qui adoucisse mes douleurs, qui m'aide dans le travail qui me presse. »

Piltti courut à Sariola.

Elle arriva à la maison de Ruotuksen (4).

L'horrible Ruotas, vêtu d'une longue robe de lin, mangeait et buvait assis à l'extrémité de la table. Sa femme vivait digne de son orgueil.

Piltti, la petite servante, dit :

« Je suis venue à Sariola pour demander un bain qui puisse adoucir les douleurs de l'infirme, et l'aider dans le travail qui la presse. »

La femme de l'horrible Ruotuksen répondit : « Quelle est celle qui demande le bain, quelle est celle qui a besoin de secours? »

Piltti, la petite servante, dit :

« C'est ma maîtresse ! »

Alors la femme de l'horrible Ruotuksen dit : « Notre bain n'est pas libre ; mais sur la haute cime du Kytö (5), dans la forêt de pins, il est une maison de bains où les filles perdues accouchent, où les radeaux du vent mettent au monde leurs fruits (6). »

Piltti, la petite servante, revint vers sa maîtresse et lui dit : « Il n'est point de bain dans le village, point de maison de bains dans Sariola. Là l'horrible Ruotuksen, vêtu d'une tunique de fin lin, mange et boit assis à l'extrémité de sa table. Sa femme vit digne de son orgueil. Je lui ai dit : « Je suis venue à Sariola pour demander un bain qui puisse adoucir les douleurs de l'infirme, et l'aider dans le travail qui la presse. » — La femme de l'horrible Ruotuksen m'a dit : « Quelle est celle qui demande le bain, quelle est celle qui a besoin de secours? » — Je lui ai répondu : « C'est ma maîtresse ! » Mais elle m'a dit : « Notre bain n'est pas libre ; mais sur la haute cime du Kytö, dans la forêt de pins, il est une maison de bains où les filles perdues accou-

chent, où les radeaux du vent mettent au monde leurs fruits. »

Alors Mariatta dit :

« Il faut donc que je parte, comme une fille mercenaire, comme une esclave salariée ! »

Et sur ses pieds légers elle s'élança vers la maison bâtie au milieu des pins, vers l'étable de la montagne de Tapio.

Là elle éleva la voix, et elle dit :

« Mon bon cheval, exhale ton haleine dans le sein de celle qui souffre. Donne-moi un bain chaud, une suave vapeur qui adoucisse mes douleurs, qui m'aide dans le travail qui me presse. »

Le bon cheval exhala son haleine dans le sein de la vierge souffrante. Cette suave vapeur de la bouche de l'animal fut pour elle un bain chaud, une onde sainte qui inonda doucement son corps.

Alors Mariatta sentit couler dans son sein une chaleur féconde. Elle mit au monde un petit enfant, et elle le disposa dans une crèche, dans le foin séché par l'été.

Bientôt Mariatta prit son petit enfant sur ses genoux et lui présenta sa mamelle. Elle nourrit sa pomme d'or, son bâton d'argent sous le crible où l'on passe le grain, sous les douves du tonneau où on l'enferme, sous la pierre qui le broie, sous le pied du traîneau dans lequel on l'emporte (7).

Le bel enfant de notre Mariatta grandit. Mais son origine resta inconnue. Il fut appelé Ilmori (8) par l'époux de sa mère, par elle enfant du désir, par

ses frères enfant d'oisiveté, par ses sœurs héros du combat, par tous les autres être sans nom.

Mais voilà qu'on cherche celui qui l'introduira dans le royaume du Christ, celui qui le baptisera. Le prêtre vint pour l'introduire dans le royaume du Christ, Wirokannas pour le baptiser, Palvonen pour le tenir dans ses bras.

Le prêtre dit :

« Qui viendra maintenant pour prononcer un jugement sur ce malheureux enfant (9)? »

Le vieux Wäinämöinen, le runoia éternel, s'avança.

Et il dit :

« Qu'on porte l'enfant dans un marais, qu'on lui écrase la tête, qu'on lui brise les membres avec un marteau! »

Le petit enfant, âgé de deux semaines, lui dit : « Vieillard des pays lointains, runoia de Karjala, tu as prononcé un jugement insensé, tu as injustement interprété la loi. »

Et le prêtre baptisa l'enfant, et il le couronna roi de la forêt, et il lui donna la garde de l'île des trésors (10).

Alors le vieux Wäinämöinen, rougissant de colère et de honte, chanta son dernier chant; et il se fit une nacelle d'airain, une barque à fond de fer, et sur cette barque il navigua au loin, dans les espaces sublimes, jusqu'aux régions inférieures du ciel.

Là sa barque s'est arrêtée, là s'est terminée sa course. Mais il a laissé sur la terre son kantele et ses grandes runas pour l'éternelle joie de la Finlande (11).

. . . .
. . . .
. . . .

Mettrai-je ici fin à mes chants, ou chanterai-je encore? J'aurais encore cent paroles, mille matières de chants, que les enfants ne pourraient dire, que les hommes ne pourraient comprendre, qui dépasseraient l'intelligence des femmes. Mais le fleuve rapide ne dépense pas toutes ses ondes, ainsi le bon runoia ne chante pas tous ses chants.

La faim me dit : « Ne chante point sans qu'on te donne un salaire (12). La gorge du chanteur est dejà sèche que les oreilles de ceux qui écoutent ne sont point encore fatiguées. »

Mais j'ai chanté des vers, j'ai composé un chant, j'ai dépouillé les arbres de leurs rameaux; j'ai montré la route, j'ai ouvert de nouveaux sentiers à des runoias plus habiles, parmi cette jeunesse qui s'élève, cette nation qui grandit.

NOTES.

DIX-SEPTIEME RUNA.

(1) Dès les temps les plus reculés, les Finnois se sont adonnés à la culture de la terre; et c'est à eux, en général, dit un auteur, qu'appartient la gloire de l'avoir répandue dans les pays de l'extrême Nord. Encore aujourd'hui, on trouve dans la Norwège plusieurs cultivateurs célèbres, qui tous sont Finnois, et, comme on les appelle dans cette contrée, Quènes. Mais, comme dans l'origine, la terre de Finlande était peu propre à une culture régulière, à cause des vastes forêts qui la couvraient, les habitants du pays opéraient d'abord le défrichement de ces forêts, au moyen du feu, et puis ensemençaient dans les cendres. Ce procédé est encore en usage aujourd'hui. Les Finlandais ont trois espèces de terres brûlées : 1° celles où les bois

sont coupés lorsque la feuille est déjà grande, ce qui se fait ordinairement sur des terrains fort étendus, couverts de vieux bois, et surtout de sapins blancs. Ces bois coupés restent couchés pendant deux ans, attendant qu'on les brûle; après quoi, on y sème le seigle. 2° Les terres couvertes de jeune bois, qu'on brûle un an après la coupe, et dans les cendres duquel on ensemence du blé ou des navets. 3° Enfin, les terres où se trouvaient quantité de petits arbrisseaux qu'on a coupés au printemps, séchés et puis brûlés. Dans ces sortes de terres, on sème d'abord du blé ou du froment, et plus tard, lorsque les haies commencent à bourgeonner, du blé sarrasin et du lin.

C'est au milieu de l'été qu'on met le feu aux arbres. L'incendie dure longtemps; et par les nuages de fumée qu'il dégage, par les éclats du bois qu'il consume, par la variété infinie de ses lueurs, donne aux nuits de Finlande un aspect fantastique qui tient de la magie.

Dès que le feu est éteint, on se hâte de jeter la semence, de peur d'être prévenu par le vent qui, enlevant les cendres, ravirait ainsi à la récolte un des éléments de sa fécondité.

Une fois ensemencées, les terres sont labourées avec une charrue en forme de fourche, et râtelées avec une herse de bois, à cause des pierres dont elles sont jonchées. On évite que la semence soit trop drue.

Tous ces divers travaux sont répétés pendant

plusieurs années par le paysan finnois; et lorsqu'ils réussissent, le champ rend trente et quarante fois la semence; on en a vu même la rendre jusqu'à cent cinquante fois.

Malgré tous les avantages qui résultent de ce procédé, les Finlandais ont compris cependant qu'il pouvait à la longue être fatal à leur pays, en épuisant trop les terres, et en ruinant les forêts. C'est pourquoi des mesures ont été prises pour que l'usage en fût restreint, et appliqué seulement à ces terrains où la culture ordinaire serait d'absolue impossibilité.

La Finlande est couverte de vastes et profonds marais. Depuis quelques années, on travaille avec ardeur à leur desséchement, et l'on a créé, à cet effet, une société spéciale d'actionnaires à Wiborg, à Wasa et à Uleaborg. Par ce desséchement, les Finlandais ont réussi, non-seulement à avoir de grandes et belles prairies pour la nourriture de leurs bestiaux, mais encore à adoucir, en plusieurs localités, les rigueurs de leur climat.

(2) Nous avons déjà dit que le bain était, pour le Finnois, une préparation universelle à tout acte important de sa vie.

(3) Les Finnois connaissaient les armes offensives et défensives, et ils s'en servaient contre leurs ennemis et contre les bêtes sauvages. Entre autres armes, ils avaient la massue, le glaive, l'arc, la lance, les flèches grandes et petites, les boucliers. On croit aussi que les Finnois faisaient usage de la

cavalerie dans les combats. Quant aux fortifications, leurs épaisses forêts leur en tenaient lieu.

(4) Les forêts du Nord étaient autrefois, plus qu'aujourd'hui, riches en cerfs et en élans. On réservait ce dernier animal pour les chasses royales.

(5) Les femmes finlandaises nourrissent elles-mêmes leurs enfants : souvent, dès les premiers jours de leur existence, elles leur donnent du lait caillé, et cet aliment, loin de leur nuire, est au contraire très-favorable à leur développement physique.

Nous avons déjà parlé des berceaux finnois, et nous avons cité un fragment de ces chants, avec lesquels les nourrices endorment leur nourrisson. Est-il rien de plus suave, de plus touchant que ces mélodies! Mais tandis que la mère berce son fils, l'inquiétude descend dans son cœur; car elle songe à l'avenir de celui qui sommeille. Alors sa voix s'attriste, et elle chante ses propres angoisses. M. Xavier Marmier, toujours si plein de goût et de bonheur dans le choix des poésies du Nord, a donné un exemple de ces élégies maternelles. Nous le reproduisons ici d'après lui :

« J'aime à chanter pour mon enfant; je cherche avec joie de douces paroles pour mon petit trésor. Faut-il lui dire un chant de berceau ou un chant de bergère que ma mère connaissait déjà, que ma mère m'a appris quand elle m'asseyait devant sa quenouille? Je n'étais pas alors plus haute

que son rouet, je n'atteignais pas au genou de mon père.

» Mais pourquoi répéterais-je les chansons de ma grand'mère ou celles de ma mère? J'en ai moi-même assemblé plusieurs; sur chaque sentier j'ai trouvé un mot, sur chaque bruyère j'ai pensé à un sujet, j'ai pris mes vers sur chaque branche de la forêt, je les ai recueillis sur chaque buisson.

» La gélinotte est belle à voir sur la neige, l'écume de la mer est blanche sur le rivage. Plus beau est mon petit garçon, plus blanc est mon petit amour.

» Le Sommeil est à la porte et demande : N'y t-il pas un doux enfant au maillot, un joli garçon dans son lit?

» Viens, heureux Sommeil, près de son berceau, enlace l'enfant, mets-toi sous la couverture.

» Balançons, balançons le petit fruit des chants; berçons la légère feuille des bois : c'est un enfant que je berce, c'est un berceau que je balance.

» Mais, hélas! combien celle qui lui a donné le jour sait peu si l'enfant qu'elle berce ainsi sera sa joie dans l'avenir, son soutien dans la vieillesse!

» Non, jamais, malheureuse mère, tu ne dois attendre ton soutien de l'enfant que tu élèves.

» Bientôt il sera loin, il ira ailleurs avec ton espérance. Peut-être la mort s'emparera-t-elle promptement de lui! Peut-être sera-t-il soldat, exposé au tranchant des armes, au feu du canon! Peut-être deviendra-t-il l'esclave des riches (a)! »

(a) *Lettres sur la Russie*, t. I, p. 178, 179.

Les paysannes finlandaises viennent aussi dans les villes pour y nourrir les enfants des grandes familles. Là, comme nos nourrices de la province, elles conservent leur costume national, et sont entourées de tous les soins, de tous les égards qu'exige leur intéressante position. Cependant, nous devons le dire à la louange des dames finlandaises, on trouve parmi elles, plus que partout ailleurs, des mères courageuses et dévouées, qui bravent toutes les difficultés provenant d'obstacles extérieurs, toutes les exigences d'une santé souvent aux abois, pour élever elles-mêmes les petits êtres auxquels elles ont donné la vie.

(6) Malgré le calme limpide et la bonté généreuse qui se trouvent au fond du caractère des Finnois, il est à croire que leurs mœurs primitives ont dû être, en plusieurs points, farouches et sanguinaires. Ainsi, nous ne devons point nous étonner si Lemmikainen, sur le point de partir pour une noce, réclame ses armes de guerre. Encore aujourd'hui, dans l'Ostrobothnie, l'usage du couteau est en pleine vigueur, et c'est surtout dans les mariages qu'il est mis en œuvre. Les femmes de cette contrée, partant pour une noce, emportent toujours avec elles un linceul; car il est un proverbe finnois qui dit : *Noce où il n'y a personne de tué ne vaut rien!* »

On trouve à peu près la même coutume dans certaines provinces méridionales de la Suède. Là, deux adversaires, armés chacun d'un couteau, se

portent une espèce de défi : « Combien peux-tu supporter de mon couteau? — Telle longueur. Et toi? — Telle autre longueur. » Bien entendu que le dernier qui parle renchérit toujours sur le premier. Une fois les parties d'accord, on entoure les couteaux d'un mouchoir à la hauteur convenue, et l'on se bat. Il est à remarquer que cet exercice meurtrier ne suppose point inimitié entre les deux adversaires : c'est tout simplement, dans leur opinion, un assaut de courage.

C'est aussi pendant les fêtes des noces que les Circassiens, ivres de *bousa*, brandissent leur schachka, et s'entr'égorgent.

Il n'est pas besoin de dire qu'en Suède, comme en Finlande, l'usage barbare dont nous parlons va tous les jours s'affaiblissant.

(7) Les Prussiens, que nous avons dit dans notre introduction être d'origine finnoise, professaient un grand respect pour les serpents. Ils les conservaient dans le four ou sous la cheminée. Dans un certain temps de l'année, le waidelotte (prêtre), avec quelques prières magiques, les invitait à table. Ces animaux sortaient de leur tannière, rampaient le long de la nappe, montaient sur la table, dévoraient les mets dont on l'avait couverte, et s'en retournaient par le même chemin. Le père de famille, avec toute sa maison, se mettait alors à table, et mangeait avec joie les restes du festin, persuadé qu'il ne pouvait lui arriver que des choses heureuses; mais si les serpents avaient été sourds

à la voix du prêtre, ou s'ils n'avaient point mangé, c'étaient des présages funestes. Les femmes allaient prier les serpents qu'on nourrissait de lard dans le creux des chênes sacrés de donner à leur mariage une heureuse fécondité (*a*).

(8) C'est une gloire au chasseur finlandais d'attacher à son traîneau la proie qu'il a tuée, et de l'emporter ainsi en triomphe.

En parlant de traîneau, nous avons oublié de citer ceux qui, suspendus par les côtés, peuvent, au moyen d'un ressort, être placés à volonté sur quatre roues et élevés du sol, de manière à se transformer tout à coup en voiture roulante. Ces sortes de traîneaux à double fin sont très-rares en Finlande. Cependant ils seraient d'une grande utilité dans ce pays, où le traînage dure si longtemps, et où, soit au commencement, soit à la fin, la neige ou la glace, inégalement répandues, nécessitent à la fois, pour celui qui veut voyager sans interruption, l'emploi de la voiture et celui du traîneau.

(9) Les loups sont redoutables en Finlande. Quand la faim les presse, ce qui arrive toujours pendant l'hiver, ils désertent les forêts, et se rapprochent des villes et des villages. Pendant l'hiver de 1843-1844, hiver de terrible mémoire, où, durant six semaines, le thermomètre marqua constamment quarante degrés au-dessous de zéro, chaque nuit, les loups pénétrèrent dans la ville d'Helsingfors, et y dévorèrent plusieurs chiens non gardés.

(*a*) *Hist. univ. des Angl.* t. XLII, p. 131, édit. in-8°.

C'est surtout dans les forêts ou dans les espaces déserts, traversés par les voyageurs, que la rage des loups fait des victimes. Alors on les voit dépouiller leur timidité naturelle, et se jeter avec audace, sinon sur les hommes assis dans leurs traîneaux, du moins sur les chevaux attelés à ces traîneaux. Toutefois une attaque de loups les suppose en nombre. Un loup seul n'ose avancer.

La terreur qu'inspire cet animal au paysan finlandais lui fait inventer mille moyens de le détruire. Un des principaux et des plus efficaces, c'est le piége ainsi construit. On plante, au milieu ou sur la lisière d'un bois, un double rang circulaire de pieux solides, laissant entre chaque rang un espace d'environ un pied, par lequel le loup peut facilement s'avancer jusqu'au centre, auquel on donne environ trois pieds de diamètre. A l'entrée du piége, une porte est fixée, qui roule sur ses gonds avec une extrême mobilité, et s'ouvre en dedans, de manière que le loup, une fois introduit entre les rangs de pieux, ne pouvant plus se retourner à cause de l'exiguité de l'espace, se trouve infailliblement pris. Pour l'attirer dans le piége, on met au centre des morceaux de chair crue, surtout de charogne déjà en putréfaction.

Il nous est arrivé, une fois, de faire remplacer cet appât ordinaire par toute une famille de louveteaux nés seulement depuis deux jours. Nous croyions attirer par là le père et la mère. Mais nous attendîmes en vain. Un habile chasseur nous dit,

plus tard, que jamais la louve n'allait à la recherche des petits qu'on lui avait enlevés.

Le loup de la Finlande offre à peu près le même type que le loup de la Russie. Or, voici ce que raconte de ce dernier un voyageur moderne.

« Les loups, qui infestent les steppes, s'attachent à surprendre les poneys isolés ou les poulains de juments imprudentes qui se sont aventurées trop loin de tout secours. On les voit aussi, quoique rarement, se réunir par troupes et diriger une attaque nocturne sur le Tabune (*a*). Quelquefois ils se hasardent à l'attaquer en plein jour pendant l'hiver, lorsque le troupeau est affaibli par la faim ou terrifié par quelque ouragan de neige. Ces batailles, toujours sanglantes, sont ordinairement fatales à quelques-uns des assaillants, qui ne peuvent jamais, lorsqu'une fois le troupeau est animé, parvenir à emporter les carcasses des jeunes poulains qu'ils sont parvenus à tuer : toute la troupe a l'instinct de se réunir pour attaquer le loup qu'elle poursuit avec la fureur la plus vindicative ; de sorte que c'est seulement après que le Tabunchik a enlevé le cuir et fait évacuer le champ de bataille, que le maraudeur ose revenir pour profiter des dépouilles.

» A la première alarme d'une telle attaque, le troupeau se réunit en colonne serrée, en ayant soin de placer les poulains et les poneys au centre, puis il s'élance contre les assaillants qu'il frappe,

(*a*) Grands troupeaux de chevaux. Tabunchik, chef ou pasteur du Tabune.

qu'il foule aux pieds et qu'il repousse loin de leur proie. Mais les étalons, dédaignant pour eux-mêmes la sécurité de cette manœuvre, marchent tout d'abord à l'ennemi confondu, l'attaquent ou lui coupent la retraite. En général, au moment où le loup s'efforce de sauter à la gorge de l'étalon, celui-ci le terrasse d'un coup vigoureux de ses pieds de devant, et quelquefois à plusieurs reprises, recommençant ainsi jusqu'à ce qu'il l'ait saisi par le col avec ses dents; il le secoue alors comme un basset secoue un rat. Quelquefois il se plie à genoux sur lui pour le mieux saisir. En tout cas, s'il parvient seulement à éviter l'assaut du loup sans pouvoir s'en emparer, l'animal rapace n'y gagne rien, car tout le *tabum* se réunit autour du combattant pour le fouler aux pieds dans la poussière ou la neige et le mettre en lambeaux. La lutte est toujours mortelle. Le loup, lorsqu'il se voit si près de son adversaire, n'ose se fier à ses jambes et se retourner pour fuir : sa seule chance de salut est de le saisir à la gorge, et lorsqu'il y parvient, ses dents font le même effet qu'un rasoir. Mais, comme on vient de le dire, il périt ordinairement dans cette tentative, abandonné qu'il est à ses seules forces; quelque nombreuse que soit la bande, dès qu'elle voit le troupeau en ordre de bataille, elle s'enfuit, abandonnant à leur sort les infortunés compromis dans l'attaque.

» La chasse du loup est un des plaisirs favoris du tabunchik, quoiqu'il ne trouve guère le temps

de s'y livrer que lorsqu'il est en selle au moment où le loup se montre. Mais celui-ci, qui est réputé chez bien des gens avoir quelque rapport avec l'auteur de toutes fourberies, est trop rusé pour s'exposer ainsi, quoiqu'il rôde toute la journée à l'entour des moutons et des bœufs qui ne peuvent le poursuivre, ou à la suite du chariot de quelque israélite errant qui, cédant à l'instinct universel de sa race, vient vendre de l'eau-de-vie au tabunchik, grand buveur, et trafiquer peut-être des peaux de quelques loups morts.

» Le gardeur de chevaux, lorsqu'il est assez bien monté pour pouvoir prendre un galop raisonnable à la poursuite du loup, est presque toujours sûr de l'atteindre. Cet animal a de la vitesse et de la persévérance : chassé par des chiens médiocres ou d'une allure modérée, il se montre infatigable ; dans les anciennes chasses en France et en Allemagne, on était toujours obligé d'employer plusieurs relais de chiens pour le forcer. Cependant, de même que le renard, lorsqu'il est vivement relancé, le loup, serré de près, est bientôt épuisé.

» Aussitôt qu'il se voit battu, le loup se couche ordinairement sur le dos et gémit comme un chien. Car, en présence de l'homme, toute sa férocité semble faire place à la crainte. Mais le fouet garni de fer du chasseur l'atteint fatalement et sans pitié ; jamais il ne reçoit quartier de celui qui le poursuit, et, en effet, il ne le mérite ni par sa lâche conduite pendant l'action, ni par ses antécédents.

» En résumé, si le loup cause de grands dommages dans les steppes, il a aussi plusieurs ennemis dont il est forcé de reconnaître la supériorité. S'il se hasarde à l'attaque du tabum ou du *tchereda* (*a*), il est terrassé par le fier étalon ou percé par le bœuf furieux ; s'il approche trop près de l'*otara*, ou vaste troupeau de moutons, le chien courageux des steppes, l'aftschaki aux longues jambes, au poil dur et cotonné, se précipite à l'instant sur lui.

» Le loup est armé de dents formidables, il est actif et hardi, il peut faire des bonds prodigieux, et telle est la puissance de sa mâchoire que, lorsqu'il serre l'une contre l'autre sa double rangée de molaires, le bruit qu'elles font ressemble à celui d'un pistolet de poche ou d'un fouet de charretier. Mais il a le col roide, et lorsqu'il se trouve attaqué avec résolution, ou ce qu'on nomme, en style de chasse, *colleté*, le cœur l'abandonne entièrement. S'il vient à être saisi par un de ces chiens qui lui ressemblent beaucoup de forme, mais qui le dépassent par la taille, et qui ont toute sa férocité avec un courage incomparable, il meurt souvent sans se défendre, quoique avant de s'être laissé atteindre, il ait longtemps combattu au milieu du troupeau qui se réunit en général sur le théâtre du combat. On remarque aussi que lorsqu'il est terrassé à mort, il ne profère aucune plainte, ne laisse échapper aucun cri, mais que, s'il a quelque membre brisé, il glapit et hurle comme un chien de chasse battu de coups.

(*a*) Troupeau de bestiaux.

» Il arrive rarement que le loup attaque l'homme, même dans l'hiver le plus rude : mais il enlève souvent des chiens dans les villages ; et l'on fait quelques récits d'enfants également emportés par lui. Ces récits sont pour la plupart apocryphes. On l'a tué quelquefois avec des massues et des fourches, le soir, au sein d'un village populeux, où il attaquait avec rage tout ce qu'il rencontrait. Mais ce sont des cas d'hydrophobie, lesquels sont assez fréquents dans les hivers rigoureux ; car, par un froid intense, l'homme lui-même, quand il est échauffé par la marche, ne parvient pas à tarir sa soif avec la neige ; ses dents et ses mâchoires éprouvent une telle souffrance en essayant de la faire fondre dans sa bouche, qu'il est obligé d'y renoncer : et il en est de même du loup. »

(10) L'ivresse ne produit point toujours sur les Finnois l'effet raconté par la mère de Lemmikainen. Ordinairement elle développe chez lui tous ses intincts de bonté et de mansuétude. Il fait beau voir deux paysans finnois en état de complète ivresse. Ils s'embrassent tendrement, se disent mille propos de cœur, et leurs yeux versent de douces larmes. On les dirait les hommes les plus heureux de la terre. Qu'on ne croie point que ce délire de l'âme et des sens, causé par la boisson, nuise le moins du monde à la santé du Finnois : non, c'est une phase de sa vie qui, comme toute autre, s'écoule impunément ; les fumées de l'orgie dissipées, il reprend ses travaux et ses rapports de société avec la même

force, le même calme qu'auparavant. Sous le rapport de l'ivresse, le paysan russe a de grandes analogies avec le paysan finnois. Pour lui surtout elle semble être l'élément du bonheur. Aussi avons-nous entendu des seigneurs russes dire que si on interdisait l'ivresse à leurs paysans, ce serait leur faire le plus grand tort.

(11) Il paraît, d'après ce passage, que les Finnois connaissaient l'art de travailler les lames d'acier, et de leur donner cette admirable flexibilité qui constitue leur excellence. Il paraît aussi que chez eux, comme chez presque tous les autres peuples, la gloire d'un guerrier résidait dans la force ; et qu'un de ses plus énergiques défis était de faire plier son glaive ou de bander son arc.

(12) La mère de Lemmikainen exhorte ici son fils à déployer une noble fierté, et à prendre toujours la première et la meilleure place.

Ces conseils de la mère de Lemmikainen à son fils nous rappellent ceux de la vieille de Pohja à sa fille, dans la première partie du *Kalewala*. Nous croyons qu'on ne saurait trop étudier de pareils traits, car ce sont eux qui dessinent surtout le caractère des peuples, en nous montrant tout ce qu'ils possèdent de philosophie intime et de morale pratique. C'est pourquoi nous pensons qu'il sera curieux de rapprocher des runas finnoises certains passages analogues empruntés à des nations voisines ou même éloignées ; ce sera un moyen efficace de comparer les civilisations et de voir comment le

moral de l'humanité, malgré les distances des pays et les différences des climats, fonctionne presque identiquement dans les points principaux de la vie.

Écoutons d'abord un roi et un paysan scandinaves, donnant leurs conseils à leurs fils.

« Mes fils, dit le roi, mon soleil se couche. Régnez dans l'union, dans la paix des frères, car l'union fait la force : elle ressemble à l'anneau sans lequel la lance tomberait impuissante.

» Que la force garde vos frontières, que la paix fleurisse dans vos États comme dans une enceinte abritée. C'est pour protéger et non pour nuire que le glaive a été donné, et le bouclier est forgé pour servir de serrure à la grange du paysan.

» L'insensé opprime son propre pays, car la puissance du roi ne dépasse point la puissance du peuple. La couronne verte et touffue se fane dès que la séve se dessèche dans le tronc, sur l'aride montagne.

» Quatre piliers soutiennent la voûte du ciel, mais le trône n'a pour base que la loi. Quand la violence juge au Ting, le malheur menace, mais la justice fait le bonheur du pays et la gloire du roi.

» Les dieux, Helge, se plaisent à demeurer dans la salle de Disar, mais non comme l'huître dans sa coquille fermée. Aussi loin que la lumière du jour resplendit, aussi loin que résonne la voix et que la pensée prend l'essor, habitent les dieux puissants.

» Le poumon du faucon sacrifié peut donner des

signes perfides, et plus d'une runa gravée sur la poutre est menteuse; mais un cœur droit, ô Helge, est plein de courage, Odin l'a gravé de mille runas qui ne trompent jamais.

» Ne sois pas dur, roi Helge, sois seulement ferme; le glaive qui tranche le mieux est le plus flexible. La douceur du cœur embellit le roi, comme les fleurs le bouclier, et le jour du printemps est mille fois plus fécond que les froids de l'hiver.

» Un homme sans ami, quelle que soit sa puissance, meurt comme le tronc du désert dépouillé de son écorce. Mais celui qui a des amis prospère comme l'arbre dont un ruisseau baigne la racine, dans le bosquet où n'ose gronder la tempête.

» Ne vante point la gloire de tes ancêtres, chacun n'a que sa propre gloire; l'arc que tu ne peux bander n'est point à toi. Que veux-tu faire d'un bien qui dort dans ta tombe? Le fier torrent passe la mer avec ses propres vagues!

» O Halfdan, la joie du cœur appartient à l'homme sage, mais une langue futile ne convient à personne, pas à un roi surtout. L'hydromel se fait non-seulement avec du miel, mais encore avec du houblon; mets de l'acier dans le glaive et du sérieux dans les jeux, ô roi!

» Personne n'a trop de savoir, quelque sage qu'il soit nommé; mais il en est beaucoup dont l'ignorance est savante. L'hôte sans esprit d'une place illustre est méprisé, mais l'homme de génie a toujours l'oreille de la loi, quelque bas qu'il soit assis.

» Vers un ami fidèle, ô Halfdan, vers un frère adoptif, la route est toujours courte, quelque éloignée que soit sa demeure. Mais loin du chemin, bien loin est la maison de l'ennemi, quand même elle serait près de la grande route.

» Ne choisis point ton confident au hasard; on laisse ouverte la maison vide, mais on ferme celle qui est riche. Ne choisis qu'un seul confident; un second est inutile, car l'univers connaît, ô Halfdan, le secret de trois cœurs. »

Alors se leva Thorsten, le paysan, et il dit : « Il n'est pas bon que le roi s'en aille seul chez Odin. Nous avons partagé les vicissitudes de la vie, ô roi Bèle, et la mort, je l'espère, nous la partagerons aussi.

» Frithiof, ô mon fils, la vieillesse a murmuré plus d'un conseil à mon oreille, je te les donne. Sur les tertres funèbres les oiseaux d'Odin s'abattent dans le nord, et sur les lèvres du vieillard les paroles de la sagesse.

» Avant toutes choses, honore les grands dieux, car le mal et le bien, comme la tempête et le soleil, descendent seulement du ciel. Ils regardent sous la voûte cachée du cœur, quoiqu'elle soit fermée, et de longues années doivent expier la faute d'un moment.

» Obéis au roi. Un seul doit régner dans la puissance et dans la sagesse; la nuit sombre a plusieurs yeux, mais le jour n'en a qu'un; il est facile au bon de supporter le meilleur, et si le glaive a

besoin de tranchant, il a besoin aussi de garde.

» La haute force est le don des dieux; mais souviens-toi, Frithiof, que la force sans la sagesse est vaine. L'ours vaincu par un seul homme a la force de douze; le bouclier protége contre le coup du glaive, et la loi contre la violence.

» L'homme superbe est redouté d'un petit nombre, mais il a la haine de tous; la témérité, ô Frithiof, est mère de la chute. J'en ai vu plusieurs s'élever jusqu'au ciel, qui maintenant s'appuient sur une béquille, car c'est le temps qui donne à l'année sa récolte, et le souffle du vent qui apporte le bonheur.

» Juge le jour, ô Frithiof, lorsque le soleil s'est couché, et la bière lorsqu'elle a été bue, et le conseil lorsqu'il a été suivi. Le jeune homme est plein de confiance, mais le combat éprouve le glaive, et l'infortune l'ami.

» Ne te fie point à la glace de la dernière nuit, ni à la neige d'un jour de printemps, ni au serpent endormi, ni à la jeune fille assise sur tes genoux; car le cœur de la femme tourne sur des roues sans repos, et l'irrésolution habite sous ces globes de lis.

» Tu mourras toi et tout ce que tu possèdes; mais je connais une chose qui ne meurt jamais, c'est le jugement sur l'homme mort. Veux donc tout ce qui est noble, fais tout ce qui est juste.

» Ainsi les deux vieillards donnèrent leurs conseils dans la salle royale, comme le scalde les donna

plus tard dans le Havamal. De générations en générations, ces paroles énergiques furent entendues, et dans les profondeurs des tombeaux leur murmure retentit encore dans le nord (*a*). »

Avant la conquête espagnole, le Mexique ou pays des Aztèques était païen. Plusieurs monuments écrits racontent, en partie, ce que c'était que ce paganisme. M. Ternaux, qui, dans sa vaste collection, a consacré six volumes au Mexique, donne un mémoire de Zurita, où se trouvent rapportés les conseils d'un père à son fils, et d'une mère à sa fille. Nous les citerons ici en entier, faisant observer, avec M. Michel Chevalier, qui les a lui-même reproduits dans la Revue des Deux-Mondes, que les mots de dieu, de seigneur, qu'on rencontre dans le texte, ont été substitués par les religieux, qui recueillirent ces poésies après la conquête, à ceux des diverses divinités de l'olympe aztèque : de même celui de démon remplace l'indication de quelque mauvais génie de la mythologie mexicaine; mais c'est le seul changement que ces religieux ont fait à ces pièces. Ils l'ont dit expressément, et ils contrôlaient l'une par l'autre plusieurs traductions faites par des vieillards lettrés de différentes villes.

C'est d'abord le père qui parle à son fils :

« O mon fils très-cher, créé par la volonté de Dieu, sous les yeux de tes père et mère et de tes parents, comme un poussin qui sort de sa coquille,

(*a*) *Frithiofs Saga*, par Isaie Tegner, t. II, p. 10, 11.

s'essaye à voler, tu t'essayes à la peine. Nous ignorons jusqu'à quand Dieu nous permettra de jouir de toi ; supplie-le, mon fils, de te protéger, car il t'a créé ; c'est ton père, il t'aime mieux que moi. Adresse-lui tes soupirs nuit et jour ; qu'il soit l'objet de tes pensées ; sers-le avec amour, il te sera miséricordieux et te délivrera de tout danger. Respecte l'image de Dieu et tout ce qui a rapport à lui. Prie-le dévotement, observe les fêtes religieuses ; celui qui offense Dieu mourra misérable, et ce sera sa faute.

» Honore et salue les vieillards, console les pauvres et les affligés par tes discours et par tes bonnes œuvres.

» Révère, aime, sers tes père et mère, obéis-leur, car le fils qui ne se conduit pas ainsi s'en repentira.

» Aime et honore tout le monde, et tu vivras en paix.

» N'imite pas les insensés qui ne respectent ni père ni mère, et qui, semblables aux animaux, n'écoutent les conseils de personne.

» Fais bien attention, mon fils, de ne pas te moquer des vieillards, des malades, des estropiés, ni des pécheurs. Ne sois pas superbe à leur égard, ne les hais pas, mais humilie-toi devant le Seigneur, et crains d'être aussi malheureux qu'eux.

» N'empoisonne personne, car tu offenserais Dieu dans sa création, ton crime se découvrirait, tu en porterais la peine, et tu mourrais de la même mort.

» Sois probe, poli, et ne cause de la peine à personne.

» Ne te mêle pas des affaires où tu n'es pas appelé, dans la crainte de déplaire et de passer pour un indiscret.

» Ne blesse personne, évite l'adultère et la luxure : c'est un vilain vice qui cause la perte de celui qui s'y livre et qui offense Dieu.

» Ne donne pas de mauvais exemples.

» Sois modeste en tes discours ; n'interromps pas les personnes qui parlent, ne les trouble pas ; si elles s'expliquent mal, si elles se trompent, contente-toi de ne pas les imiter. Garde le silence quand ce n'est pas à toi de parler, et si l'on t'interroge, réponds ouvertement, sans passion et sans mensonge. Ménage les intérêts des autres, et l'on fera cas de tes discours. Si tu évites, ô mon fils, de rapporter des contes, de répéter des plaisanteries, tu éviteras de mentir et de semer la discorde, ce qui est un sujet de confusion pour celui qui le fait.

» Ne sois pas un batteur de pavés, ne perds pas ton temps dans les marchés ou dans les bains, de crainte que le démon ne te tente et ne fasse de toi sa victime.

» Ne sois pas affecté ou trop recherché dans ta mise ; car c'est un indice de peu de jugement.

» Dans quelque endroit que tu te trouves, que ton regard soit modeste ; ne fais pas de grimaces, évite les gestes déshonnêtes ; tu passerais pour un libertin, et ce sont des piéges du démon. Ne prends

personne par la main, ou par ses habits, ce qui est le signe d'un esprit indiscret. Fais bien attention, quand tu marches, de ne pas barrer le passage à qui que ce soit.

» Si l'on te prie de te charger d'une affaire, et que ce soit pour te tenter, excuse-toi honnêtement de le faire, bien que tu puisses en retirer quelque avantage, et tu seras tenu pour un homme sage et prudent.

» N'entre pas ou ne sors pas avant tes supérieurs; évite de prendre le pas sur eux, laisse-leur toujours la place d'honneur, et ne cherche à l'emporter sur personne, à moins que tu ne sois élevé en dignité, car tu serais regardé comme un grossier. Sois modeste; l'humilité nous mérite la grâce de Dieu et des puissants.

» Ne te hâte pas trop en mangeant ou en buvant; et, si tu es à table, offre à celui qui se présentera à toi, dans le besoin de prendre part à ton repas, tu en seras récompensé! Si tu manges en compagnie, que ce soit sans avidité et sans gloutonnerie, tu passerais pour un gourmand. Prends tes repas la tête baissée, et de manière à ne pas finir avant les autres, de peur de les offenser.

» Si l'on te fait un présent, quelque faible qu'il soit, ne le dédaigne pas, et ne pense pas mériter davantage, car tu n'y gagnerais pas devant Dieu ni devant les hommes.

» Confie-toi entièrement au Seigneur, c'est de

lui que te viendra le bien, et tu ne sais pas quand tu peux mourir.

» Je me charge de te procurer ce qui te convient. Souffre et attends patiemment. Si tu veux te marier, dis-le-moi, et, puisque tu es notre enfant, n'entreprends pas de le faire avant de nous en avoir parlé.

» Ne sois ni joueur ni voleur, car un de ces défauts occasionne l'autre, et c'est très-honteux. Si tu évites de l'être, tu ne seras pas diffamé dans les places publiques et dans les marchés.

» Suis toujours le bon parti, ô mon fils, sème et tu récolteras, tu vivras de ton travail, et conséquemment tu seras satisfait et chéri de tes parents.

» On ne vit dans ce monde qu'avec bien de la peine, on ne se procure pas facilement le nécessaire. J'ai eu bien du mal à t'élever, et pourtant jamais je ne t'ai abandonné et je n'ai rien fait dont tu puisses rougir.

» Si tu veux vivre tranquille, évite de médire, car la médisance occasionne des querelles.

» Tiens secret ce que tu entends dire ; qu'on l'apprenne plutôt par d'autres que par toi, et si tu ne peux t'empêcher de le dire, parle franchement sans rien cacher, quand même tu croirais bien faire.

» Ne raconte pas ce dont tu as été témoin. Sois discret, car c'est un vilain vice que d'être bavard, et si tu mens, tu seras certainement puni. Garde le silence ; on ne gagne rien à parler.

» Si l'on t'envoie en messager près de quelqu'un qui t'accueille durement, qui parle mal de celui qui t'a envoyé, ne rapporte pas cette réponse donnée de mauvaise humeur, et ne laisse pas entendre qu'on te l'a faite. Si l'on te demande comment tu as été reçu, réponds tranquillement, en termes doux; cache le mal qu'on t'a dit, dans la crainte d'irriter les deux parties, qu'on ne se blesse ou qu'on ne se tue, et que, plus tard, tu ne dises tristement : « *Ah! si je ne l'avais pas dit.* » Mais il sera trop tard, et tu passeras pour un brouillon, sans que tu aies d'excuse.

» N'aie aucun rapport avec la femme d'un autre, vis chastement, car on n'existe pas deux fois dans ce monde; la vie est courte, difficile, et tout a un terme.

» N'offense personne, n'attente pas à son honneur, rends-toi digne des récompenses que Dieu accorde à chacun comme il lui plaît; reçois ce qu'il te donnera, remercie-le, et si c'est beaucoup, ne t'enorgueillis pas. Humilie-toi, ton mérite n'en sera que plus grand, et les autres n'auront pas occasion de murmurer; mais, au contraire, si tu t'attribues ce qui ne t'appartient pas, tu recevras des affronts et tu offenseras Dieu.

» Lorsque quelqu'un te parle, ne remue ni les pieds ni les mains, ne regarde pas à droite et à gauche, évite de te lever, ou de t'asseoir si tu es debout; tu passerais pour un étourdi et un impoli.

» Si tu es au service de quelqu'un, aie soin de te

rendre utile avec zèle et de lui être agréable, tu ne manqueras pas du nécessaire, et tu seras bien traité partout : si tu fais le contraire, tu ne pourras rester chez personne.

« Mon fils, si tu refuses d'écouter les conseils de ton père, tu feras une mauvaise fin, et ce sera ta faute.

» Ne sois pas orgueilleux de ce que Dieu t'a donné, et ne méprise pas les autres ; tu offenserais le Seigneur, qui t'a placé dans une position honorable.

» Si tu es ce que tu dois être, on te citera aux autres pour modèle, quand on voudra qu'ils se corrigent.

» Voici, ô mon fils, les conseils que te donne un père qui te chérit ; observe-les, et tu t'en trouveras bien. »

Écoutons maintenant les conseils d'une mère à sa fille. C'est là surtout que nous trouverons une analogie profonde entre la vieille de Pohja et la femme mexicaine.

« Ma fille, je t'ai mise au monde, je t'ai élevée et nourrie comme il faut : l'honneur de ton père a rejailli sur toi ; si tu ne fais pas ton devoir, tu ne pourras pas vivre avec les femmes vertueuses, et personne ne voudra de toi pour épouse.

» On ne vit dans ce monde qu'avec beaucoup de peine et de travail : les forces s'épuisent ; il faut donc servir Dieu pour qu'il nous aide, nous soutienne et nous accorde la santé. Il faut être active et soigneuse pour acquérir le nécessaire.

» Ma fille chérie, évite la paresse et la négligence, sois propre et laborieuse, soigne ton ménage, fais-y régner l'ordre, que chaque chose soit à sa place : voilà comme tu apprendras à faire ton devoir, quand tu seras mariée.

» Dans quelque endroit que tu ailles, respecte la pudeur ; ne marche pas trop vite, ni en riant ou en regardant çà et là les hommes qui passent près de toi ; ne regarde que ton chemin : c'est ainsi que tu acquerras la réputation d'une honnête femme.

» Aie bien soin d'être polie, de parler convenablement ; et quand on t'interroge, que tes réponses soient courtes et claires.

» Soigne ta maison, fais de la toile, travaille ; tu seras aimée, tu mériteras d'avoir le nécessaire pour vivre et te vêtir ; tu seras heureuse, et tu remercîras Dieu de ce qu'il t'a donné les talents nécessaires pour cela.

» Ne te laisse pas aller au sommeil ni à la paresse, n'aime pas trop à rester au lit, à l'ombre et au frais ; car tu deviendrais nonchalante, libertine, et tu ne pourrais vivre avec honneur et convenablement. Les femmes qui se livrent au libertinage ne sont ni recherchées ni aimées.

» Que tu sois assise ou levée, que tu marches ou que tu travailles, que tes pensées et tes actions, ma fille, soient toujours louables. Remplis ton devoir, afin d'obéir à Dieu et à tes parents.

» Ne te fais pas appeler deux fois, viens tout de suite pour voir ce que l'on désire, afin que l'on n'ait

pas le chagrin de punir ta paresse et ta désobéissance.

» Écoute bien les ordres que l'on te donne, n'y réponds pas mal ; et si tu ne peux pas faire ce que l'on t'ordonne sans manquer à l'honneur, excuse-toi poliment, mais ne mens pas et ne trompe personne ; car Dieu te voit.

» Si tu entends appeler une autre personne et qu'elle n'arrive pas aussitôt, hâte-toi d'aller voir ce que l'on désire ; fais ce que l'on voulait qu'elle fît, et tu seras aimée.

» Si l'on te donne un bon avis, profites-en ; ne le méprise pas, de crainte de te faire mésestimer.

» Que ta démarche ne soit ni trop hâtée ni déshonnête, tu passerais pour une femme légère.

» Sois charitable, n'aie de haine ni de mépris pour personne, évite l'avarice, n'interprète rien en mauvaise part, et ne sois pas jalouse du bien que Dieu accorde à d'autres.

» Ne fais pas de tort à autrui, dans la crainte qu'on ne t'en fasse à toi-même ; évite le mal, ne suis pas les penchants de ton cœur, tu pourrais te tromper, tomber dans le vice, et tu ferais ta honte et celle de tes parents.

» Évite la société des menteuses, des paresseuses, des commères et des femmes de mauvaises mœurs ; elles te perdraient.

» Occupe-toi de ton ménage, ne sors pas de chez toi pour te divertir ; ne perds pas ton temps au marché, dans les places et les bains publics : c'est

très-mal, et c'est ainsi que l'on se perd, que l'on se ruine, et que l'on devient vicieuse; car on y nourrit de mauvaises pensées.

» Lorsqu'un homme cherche à t'adresser la parole, ne l'écoute pas, ne le regarde pas, garde le silence, et ne fais pas attention à lui; s'il te suit, ne lui réponds pas, dans la crainte que tes paroles n'excitent sa passion. Si tu ne fais pas attention à lui, il cessera de te suivre.

» N'entre pas chez les autres sans besoin, pour éviter que l'on ne jase sur ton compte.

» Si tu vas voir tes parents, témoigne-leur tes respects; ne sois pas paresseuse, prends part au travail qui est en train, si tu le peux, et ne reste pas à regarder celles qui travaillent.

» Si tes parents te choisissent un époux, tu dois l'aimer, l'écouter, lui obéir, faire avec plaisir ce qu'il te dit, ne pas détourner la tête lorsqu'il te parle; et s'il te disait quelque chose de désobligeant, cherche à surmonter ton chagrin. S'il vit de ton bien, ne le méprise pas pour cela. Ne sois ni bourrue ni incivile; car tu offenserais Dieu, et ton mari s'irriterait contre toi : dis-lui avec douceur ce que tu crois convenable. Ne lui tiens pas de discours offensants devant les autres, ni même étant seule; car c'est toi qui en porterais la honte et le mépris.

» Si quelqu'un vient rendre visite à ton mari, reçois-le bien, et fais-lui quelque amitié.

» Si ton mari ne se conduit pas convenablement,

donne-lui des avis sur la manière de se conduire, et dis-lui d'avoir soin de sa maison.

» Sois attentive à ce que l'on travaille à tes terres, aie soin des récoltes, et ne néglige rien.

» Ne prodigue pas ton bien, aide ton mari dans ses travaux; de cette façon, tu ne manqueras pas du nécessaire et tu pourvoiras à l'éducation de tes enfants.

» Ma fille, si tu suis mes avis, tu seras aimée et estimée de tous. En te les donnant, je remplis mon devoir de mère; en les suivant, tu vivras heureuse. S'il en est autrement, ce sera de ta faute : tu verras plus tard ce qui t'arrivera de ne m'avoir pas écoutée, et l'on ne pourra pas dire que j'ai négligé de te donner les conseils que je te devais comme mère. »

(13) *Luotehe*, vent du sud; *Länne*, vent de l'ouest; *Itä*, vent de l'est; *Koille*, vent du nord.

(14) Nous avons déjà parlé, dans notre Introduction, de ce fameux bâton magique, qui servait de talisman contre les enchantements.

La magie a toujours eu des instruments ou signes extérieurs par lesquels elle faisait ses opérations.

Tantôt elle se servait d'un diamant bien poli, dans le cristal duquel elle faisait lire le nom des personnes, ou voir les actions sur lesquelles on l'avait interrogée. Cette manière de divination portait chez les anciens le nom de *Cristallomantie*. Beaucoup d'imposteurs modernes, que le peuple prend pour des sorciers, se servent encore aujourd'hui de ces diamants pour abuser de sa crédulité.

Quand, à la place de diamant, on se servait de miroir, le procédé magique s'appelait *Catoptromantie*. On rapporte que l'empereur Didius Julien avait souvent recours à ce procédé, et qu'il lui servit à connaître d'avance plusieurs graves événements qui s'accomplirent dans la suite. Pausanias parle d'une certaine fontaine située auprès du temple de Cérès, dans l'Achaïe. Lorsque quelqu'un était gravement malade, il plongeait dans cette fontaine un petit miroir; puis, l'ayant retiré, il s'y regardait. Si le cristal lui montrait une figure de cadavre, c'était signe de mort; si, au contraire, il lui montrait le visage d'un homme bien portant, c'était signe de vie, et il guérissait infailliblement et promptement.

La *Dactylomantie* consistait à faire des opérations magiques au moyen d'un anneau. Tel était, d'après Hérodote, l'anneau de Gigès, qui avait la vertu de rendre celui qui le portait visible ou invisible, à son gré.

La *Gastromantie* faisait usage de vases de verre et rendait ses oracles, non par la parole, mais par la peinture. Voici comment : on plaçait sur une table des vases de verre, ronds de forme et pleins d'une eau très-claire ; autour d'eux on allumait des flambeaux de cire : puis on évoquait, par un murmure sourd, l'esprit qu'on voulait consulter, et on lui posait des questions. Ces préparatifs étant faits, on faisait venir un enfant innocent, ou une femme enceinte, lesquels tenaient, avec la plus grande attention, leurs regards fixés sur les vases, en même

temps qu'ils suppliaient le dieu, le conjuraient, lui enjoignaient même de répondre aux questions qu'on lui avait posées. Et c'est par les figures qui brillaient sur la surface polie des vases que le dieu rendait ses oracles.

La *Lécanomantie* se rapprochait beaucoup de la *Gastromantie*; elle jouissait d'un grand crédit chez les Assyriens, les Chaldéens et les Égyptiens. Voici en quoi elle consistait. Dans un bassin rempli d'eau, on mettait des lames d'or et d'argent et des pierres précieuses, sur lesquelles étaient gravés certains signes. Ensuite on prononçait la formule d'évocation, et l'on proposait à l'esprit une question à laquelle on le suppliait de répondre. Aussitôt un faible son de voix, semblable à un sifflement, s'élevait du bassin, et murmurait la réponse demandée.

L'*Hydromantie* s'exerçait de différentes manières. On remplissait d'abord une coupe d'eau, puis on suspendait entre les parois de la coupe un anneau attaché à un fil; puis on évoquait et l'on interrogeait l'esprit. Si l'esprit avait pour agréable ce qu'on lui proposait, l'anneau s'agitait de lui-même et venait frapper un certain nombre de coups contre la coupe. On dit que Numa Pompilius se servait de ce moyen pour consulter la divinité.

On exerçait encore l'*Hydromantie*, en jetant dans une eau bien tranquille trois petites pierres; leurs ondulations, en roulant au fond du vase, plus ou moins séparées, plus ou moins brouillées, don-

naient réponse à ce que l'on demandait. Cette manière de magie s'appelait aussi *Géomantie*.

On distinguait encore la *Koskinomantie* et l'*Axinomantie*, au moyen desquelles on découvrait les criminels cachés et tous les secrets en général. Celle-ci se pratiquait en fixant une hache sur un pieu arrondi, de manière à ce qu'elle fût comme en équilibre; ensuite on évoquait l'esprit, et l'on récitait les noms de ceux qu'on suspectait de crime; quand le nom du vrai coupable était prononcé, la hache s'inclinait d'elle-même. Pour la *Koskinomantie*, on élevait en l'air un crible que l'on serrait fortement au moyen d'une tenaille; alors les formules sacrées étaient prononcées, les noms des suspects récités; au nom du criminel, le crible tremblait, chancelait ou même se retournait.

L'*Alectriomantie* s'inspirait, pour la divination de l'avenir, du jugement d'un coq. On traçait par terre vingt-quatre lettres, sur chacune desquelles on posait un grain d'orge ou de froment. Puis un coq était lancé au milieu, et les invocations prononcées. Tous ceux qui le voyaient enlever les grains qu'ils avaient posés prétendaient avoir réponse à la question qu'ils avaient voulu signifier par la lettre correspondante au grain enlevé. On raconte que Jamblique, maître de Proclus, voulut savoir, par ce moyen, quel serait le successeur de Valens. Or le coq n'enleva que quatre grains, correspondant aux lettres θ, ε, ο, δ. Il était donc incertain si la succession appartiendrait à Théodose, ou à Théo-

dore, ou à Théodeste. C'est pourquoi Valens, informé de cet oracle, et redoutant les embûches de plusieurs de ceux qui portaient ces noms, les livra à la mort. Les devins eux-mêmes ne furent pas épargnés. Ce voyant, Jamblique prit du poison, et prévint ainsi la sentence de l'empereur.

Encore aujourd'hui, en Russie, le coq est consulté, mais par manière de jeu, relativement aux futurs mariages. Le jour de Noël, les paysans se réunissent dans leurs *isbas*. Là on dispose par terre, en forme de cercle, une foule de petits paquets remplis de grains, dans chacun desquels il y a deux noms écrits : le nom d'une jeune fille et celui d'un jeune garçon. Quand tout est prêt, on apporte un coq que l'on a eu soin de tenir à la diète au moins pendant un jour. Le pauvre animal, placé au milieu de tous les paquets, se jette sur eux avec une gloutonnerie empressée, et en fait ample consommation. Autant de paquets mangés, autant de couples dont le mariage se célébrera dans le cours de l'année qui va commencer.

Nous pourrions parler encore de la *Chiromantie*, de la *Cartomantie*, de la *Baguette divinatoire*, etc., mais tous ces arts magiques sont assez connus et même assez pratiqués aujourd'hui pour que nous puissions rien dire de nouveau à leur sujet. Tournons plutôt notre attention vers les peuples qui doivent nous occuper plus spécialement, et disons quelques mots sur les instruments de magie en usage chez les Lapons. Nous les emprunterons à Acerbi.

« L'instrument magique le plus usité en cette
» contrée au temps où écrivait Canute Leems, et
» encore même aujourd'hui, est le tambour runi-
» que; et les agents invisibles employés dans cet
» art sont les mouches ganiques. Leems indique
» l'usage de ces deux moyens; il entre même dans
» quelques détails sur *Noaaids*, le plus régulier des
» magiciens; il parle également du joigen ou chan-
» son d'enchantement dont il faisait usage, et du
» secret qu'il employait pour faire rendre à leurs
» propriétaires les effets perdus. Le tambour runi-
» que, qu'on peut regarder comme un abrégé de
» tout ce qu'offre la croyance des anciens Lapons,
» a l'apparence de la partie supérieure d'un tam-
» bour ordinaire : à cette partie, faite d'un cercle
» de bois, pendent plusieurs anneaux de cuivre, si
» pressés entre eux, que quand on touche l'instru-
» ment, même légèrement, ils font un bruit assez
» grand; sur la peau étendue sur le cercle, sont
» peints certains caractères qui représentent le
» *Radien* ou le Jupiter des Lapons, avec leurs au-
» tres divinités, outre nombre de figures mystiques
» d'animaux qui forment environ quarante-cinq
» symboles. On en a encore placé un plus grand,
» sur quoi les *Noaaids* ou magiciens ne s'accordent
» guère dans les diverses parties de la Laponie,
» quoiqu'ils soient assez d'accord sur les divinités
» pincipales. Les tambours runiques sont d'une va-
» leur d'autant plus grande, qu'ils sont de plus
» haute antiquité : ceux que l'on peut prouver avoir

» été transmis de père en fils, dans une longue suite » de magiciens, sont au-dessus de tout prix; ils » sont conservés avec le plus grand soin et dans le » plus grand secret; on les tient loin de tous les re- » gards, excepté le temps où l'on en fait usage: » une femme n'oserait approcher du lieu où l'un » de ces tambours est caché, et encore moins ose- » rait-elle le toucher.

» Avant qu'un Lapon se mette en route pour un » voyage de quelque importance, il consulte son tam- » bour; alors, plaçant sur la peau un anneau destiné » seulement à cet usage, il frappe sur lui un coup sec » avec un petit marteau fait d'une corne de renne; » l'anneau en éprouve une secousse, et est chassé » sur la surface d'un côté ou d'un autre; alors, selon » qu'il touche certains caractères qui indiquent un » bon ou un mauvais succès, le Lapon conçoit une » bonne ou une mauvaise opinion de son succès » sur ce qu'il doit entreprendre : par exemple, si » l'anneau se meut selon le cours du soleil, il en » conclut qu'il aura du succès; si c'est le contraire, » il est persuadé qu'il aura tout sujet de se repen- » tir, soit qu'il prétende se mettre en route pour » la pêche, pour la chasse ou pour tout autre motif: » ainsi il croit juger de l'issue de tout événement » sur lequel il consulte cet oracle.

» En général les grandes familles ont un de ces » tambours, auquel ils s'en rapportent, dans le lieu » le plus secret de leur habitation; elles le consi- » dèrent comme leur guide et leur conseil dans les

» occasions extraordinaires et dans les circonstances » les plus graves, telles qu'une maladie, une mor» talité parmi les bestiaux et autres calamités ; ils » ont aussi recours à des diseurs de bonne aven» ture ou magiciens privilégiés ; ceux-ci sont appe» lés *Noaaids ;* ils passent pour être régulièrement » instruits dans cet art qu'ils pratiquent journelle» ment. Ces hommes sont regardés comme com» plétement initiés dans de fréquentes entrevues » avec les esprits dans le *Jabme-Aimo :* outre cela, » ils prétendent posséder des tambours runiques » qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, fa» meux, dans les temps reculés, par leurs connais» sances dans l'art de la divination. Le *Noaaid* ob» serve la même méthode dont il vient d'être fait » mention, excepté qu'il met en usage plusieurs » cérémonies préliminaires, en faisant nombre de » grimaces et de contorsions effrayantes, auxquelles » concourent la quantité d'eau-de-vie qu'il prend, » et le tabac qu'il fume pendant cette opération, » A l'aide de ces moyens, qui contribuent à son » inspiration, son ivresse devient telle qu'il tombe » dans un profond sommeil, que les assistants » prennent pour une extase. Quand il se réveille, il » prétend que son âme s'est transportée sur quel» ques montagnes saintes dont il dit le nom, et » cherche à révéler l'entretien qu'il a eu avec la » Divinité ; en même temps, il indique un sacrifice » à faire un certain jour, dont le plus souvent la » victime est un renne bien gros ; et, lorsque l'on a

» acquiescé à son avis, il encourage ceux qui l'ont » appelé, en leur disant que la Divinité qui les in- » téresse leur sera favorable. On ne manque jamais » de suivre le conseil du *Noaaid;* et si le sacrifice » du meilleur renne n'obtient pas les bons effets » qu'on en attend, le crédule Lapon a recours à un » autre magicien : semblable en cela au malheureux » malade qui change sans cesse de médecin, jus- » qu'à ce qu'il soit réduit à l'extrémité. De même, » comme chaque consultation est suivie d'une grasse » victime, au sacrifice de laquelle le grand devin » préside comme premier convive, il arrive que le » Lapon est bientôt réduit à la misère, et que son » troupeau se trouve gaspillé en repas et autres » actes de superstitieuse dévastation.

» Les mouches ganiques sont de méchants esprits » entièrement dans la dépendance du *Noaaid*, et » toujours prêts à exécuter ses ordres : elles lui » sont données par le *Noaaid*, son père, qui les re- » çut du sien, et ainsi de suite pendant une longue » série de magiciens. Les mouches ganiques sont » invisibles à tout le monde, excepté au magicien » qui les tient renfermées dans une boîte jusqu'à » ce qu'il ait occasion de s'en servir.

» Le *Juoige*, ou chanson d'enchantement, est » chantée par le *Noaaid* pendant qu'il est occupé à » ses opérations magiques : dire qu'elle est chantée, » c'est donner une bien mauvaise idée de la manière » dont elle est débitée; et, en effet, elle est plutôt » hurlée de la manière la plus hideuse, que rendue

» avec quelque harmonie : ceux qui ne sont pas » magiciens de profession y ont quelquefois recours » pour chasser le loup ; c'est, en quelque sorte, la » chanson protectrice du troupeau : rien en cela de » merveilleux ; car si le loup est à portée d'enten- » dre la voix de celui qui la chante, effrayé par ses » cris il doit nécessairement s'éloigner au plus vite. » Les mots de cette chanson sont très-simples, nous » les transcrivons ici avec leur exacte version :

Kumpi don ednak vahag lek dakkam
Ik shjat kalka dam pakest orrot
Mutto dast erit daakkaa
Mailme kiætzhjai mannat,
Ia don kalkak dai
Pazhjatallah, dacheke jetzhja lakai hæwanet.

Maudit loup, éloigne-toi d'ici;
Ne fais pas plus long séjour dans ces bois.
Fuis d'ici et va chercher les climats les plus lointains de la terre,
Ou péris sous les coups du chasseur.

» Voici en quoi consiste la méthode que suit le » *Noaaid* pour recouvrer les effets qui ont été per- » dus ou dérobés. Si le magicien soupçonne le lieu » où il pourra trouver le voleur, il verse une cer- » taine quantité d'eau-de-vie dans un plat, la li- » queur réfléchit les traits de la personne qui s'y » regarde. Le magicien fait nombre de grimaces » devant celui qui s'y mire, et paraît porter sur lui » toute son attention : après un certain laps de » temps employé à cette épreuve, il s'adresse au

» Lapon qu'il soupçonne, et l'accuse du vol en lui
» déclarant qu'il en voit la preuve sur son visage
» bien figuré dans le plat, et le menace de lâcher
» sur lui un essaim de mouches ganiques qui le
» tourmenteront jusqu'à ce qu'il ait fait sa resti-
» tution. Ainsi tout le succès du magicien repose
» sur les craintes et les appréhensions de la per-
» sonne soupçonnée, et si elle est vraiment cou-
» pable, elle ne manque jamais de remettre ce
» qu'elle a volé avec le même secret qu'elle a mis à
» le dérober. »

(15) Cette manière de s'exprimer se reproduit souvent dans les runas finnoises; nous la croyons simplement figurative.

(16) Le serpent est ainsi appelé à cause de sa flexibilité. Si l'on y fait bien attention, on trouvera toujours une très-grande justesse, surtout un très-grand à-propos, dans les métaphores de la langue finnoise, même les plus originales.

(17) Il paraît que chez les Finnois, de même que chez plusieurs autres anciens peuples, le combat singulier était en vigueur. Ceci suppose que les Finnois n'étaient pas seulement courageux en masse. Aujourd'hui le duel leur est interdit sous les peines les plus sévères.

(18) Les Finnois connaissent parfaitement aujourd'hui l'art de tanner la peau. Cependant il est encore quelques localités où cet art n'a pas dépassé les premiers éléments. Jetés par une tempête sur l'île d'Hogland, habitée par des Finnois, nous y

avons vu un paysan qui s'occupait à épiler et à gratter avec une lame de couteau une peau de vache fraîchement levée; il nous dit qu'après cette opération il la laisserait sécher, et qu'ainsi elle serait tannée. Il est à croire que les Finnois primitifs n'avaient pas d'autres procédés pour la tannerie que les Hoglandais.

(19) Certainement qu'il y a dans ces dernières expressions de la *runa* une allusion à quelques-unes des grandes guerres qui ont ravagé la Finlande; peut-être aux scènes sanglantes du pays des Tavastiens.

DIX-HUITIÈME RUNA.

(1) Nous ne saurions trop expliquer ce que signifient ces paroles de la runa : *Offenser par les coupes.* Peut-être veulent-elles dire qu'on a mis entre les mains de Lemmikainen, en lui offrant à boire, une coupe de vil prix, et qu'ainsi le héros a été offensé. Nous serions d'autant plus porté à admettre cette explication, qu'il paraît que, chez les anciens Finnois, il était d'usage d'offrir la boisson, dans la *tuopi*, au convive qu'on voulait honorer. On pourrait dire encore qu'on avait offensé Lemmikainen par les coupes, en omettant de lui porter le toast d'honneur, toast sacré dans tous les banquets des peuples du Nord.

(2) La Russie.

(3) Il paraît que la conscience du Finnois païen

n'était pas inaccessible au remords, ce qui prouve qu'il avait l'idée du bien et du mal, et par conséquent les principes fondamentaux de la morale. Il est remarquable de voir Lemmikainen, ce héros si brave contre tous les autres mortels, trembler devant ses propres actions, et chercher à se fuir lui-même.

(4) Nous avons déjà parlé des noces ensanglantées. L'aventure de Lemmikainen nous en offre ici un exemple.

(5) Ainsi dans Pohjola n'habite point la probité : c'est, comme nous l'avons déjà dit, le séjour du mauvais principe, et par conséquent le repaire de tous les maux.

(6) Le foie de lotte est un mets succulent; les dîners finlandais ne s'en font pas faute.

(7) Les régions boréales sont la patrie naturelle de l'ours. Il trouve, dans leurs noires forêts, son repaire et sa nourriture. Mais il a à soutenir des luttes perpétuelles contre les hommes de ces régions. En effet, c'est de l'ours que l'homme du Nord, et en particulier le Finnois, attend mille richesses; car il conserve sa graisse, il mange sa chair, il se couvre de sa peau ou en fait commerce. Il est donc de l'intérêt du Finnois de faire la chasse à l'ours. D'ailleurs, cet animal est redoutable pour les troupeaux que, d'ordinaire, on fait paître dans les bois, seuls, isolés. On doit donc prévenir ses attaques et chercher à le détruire.

On ne rencontre guère en Finlande que l'ours

brun et l'ours noir ; l'ours blanc se tient aux régions septentrionales voisines de la mer Glaciale. Pendant l'été, il se promène dans les forêts et les plaines marécageuses, s'évertuant à se rouler dans le gazon et à se baigner dans l'eau des lacs. Pendant l'hiver, il se blottit dans le creux d'un arbre ou d'un rocher, ou dans quelque trou souterrain ; et là, privé de toute espèce de provisions d'hiver, il prend ses repas en suçant sa patte et vit ainsi de sa propre graisse. Les Indiens disent qu'avant d'entrer dans ses quartiers d'hiver, l'ours se purge, puis se remplit de semences sèches qu'il ne digère point. Alors il reste couché pendant plusieurs semaines, sur le même côté, le talon d'une patte toujours dans la gueule ; puis il se retourne, ce qu'il ne fait que quatre fois de tout l'hiver.

Plusieurs voyageurs ont raconté la férocité des ours blancs de la mer Glaciale ; il paraît que les ours gris, qu'on trouve en grand nombre dans certaines forêts de l'Amérique, sont encore plus féroces. Le P. de Smet, missionnaire, dans son curieux voyage aux montagnes rocheuses, dit :

« Cette région est le repaire des ours ; c'est l'a-
» nimal le plus terrible de ce désert ; à chaque pas
» nous en rencontrions des traces effrayantes. Un
» de nos chasseurs en tua un et l'apporta au camp ;
» ses pattes avaient treize pouces de long, et chaque
» ongle en avait sept. La force de cet animal est
» surprenante : un sauvage m'a assuré que d'un
» seul coup de patte il avait vu un de ces ours ar-

» racher quatre côtes à un buffle qui tomba mort à » ses pieds. Un autre de ma compagnie, passant à » la course près d'un bois de saule très-épais (c'est » la retraite de l'ours lorsqu'il a des petits), une » ourse s'élança avec fureur vers son cheval, mit » sa patte formidable sur la croupe du coursier, et » déchirant les chairs jusqu'aux os, le renversa avec » son cavalier. Heureusement pour mon homme, » en un clin d'œil il fut debout, fusil en main, et il » eut la satisfaction de voir son terrible adversaire » retourner dans les saules avec la même précipi- » tation qu'il en était sorti. Il est cependant rare » qu'un ours attaque l'homme, à moins que ce der- » nier n'arrive subitement sur lui ou qu'il ne le » blesse. Si on le laisse passer sans injure, il se re- » tire, montrant que la crainte de l'homme est sur » lui comme sur tous les autres animaux. »

Les capitaines Lewis et Clarke, dans la relation de leur voyage aux sources du Missouri, donnent aussi un exemple frappant de la force de l'ours; mais ils n'en distinguent point l'espèce.

« Un soir, disent-ils, les hommes du dernier ca- » not découvrirent un ours couché dans la prairie, » à peu près à trois cents verges de la rivière. Six » d'entre eux, tous chasseurs adroits, s'avancèrent » pour lui livrer bataille. Cachés derrière une pe- » tite éminence, ils s'approchèrent à la distance de » quarante pas, sans être aperçus. Quatre lâchè- » rent alors leur coup de fusil, et les quatre balles » furent logées dans le corps de l'animal : deux y

» allèrent à travers les poumons. L'ours, furieux, » se lève en sursaut et, la gueule béante, se précipite vers ses ennemis. Comme il approchait, les » deux chasseurs qui avaient réservé leur feu lui » firent deux nouvelles blessures, dont l'une, lui » cassant l'épaule, retarda un instant ses mouve- » ments; néanmoins, avant qu'ils eussent le temps » de recharger leurs armes, il était déjà si près » d'eux, qu'ils furent obligés de courir à toutes » jambes vers la rivière. Deux eurent le temps de » se réfugier dans le canot; les quatre autres se sé- » parèrent, et, se cachant derrière les saules, tirè- » rent coup sur coup aussi vite qu'ils purent rechar- » ger. Toutes ces blessures ne firent que l'exaspérer » davantage; à la fin il en poursuivit deux de si » près, qu'ils cherchèrent leur salut dans la rivière » en s'élançant d'une hauteur d'environ vingt pieds. » L'ours plongea après eux; il ne se trouvait plus » qu'à quelques pieds du dernier, lorsqu'un des » chasseurs, sorti des saules, lui tira un coup dans » la tête, qui l'acheva. Ils le traînèrent ensuite sur » le bord de la rivière. Huit balles l'avaient percé » de part en part. »

En Finlande et en Russie, les ours ne sont pas doués d'une aussi redoutable force; du moins, nous n'avons pas entendu dire qu'il se soit rencontré, dans leurs chasses, des faits aussi étranges que ceux que nous venons de raconter. Il est vrai que la chasse des ours ne se fait guère, dans ces pays du Nord, que pendant l'hiver, et sans doute que l'ani-

mal, engourdi déjà par le froid, est incapable de soutenir une lutte opiniâtre.

Le seigneur russe se prépare de loin à la chasse de l'ours. Dès la première neige, il envoie ses moujiks dans ses bois, pour y explorer les traces de l'animal. Une fois rencontrées, le moujik les suit jusqu'à ce qu'il soit arrivé au repaire de l'ours; puis il s'en retourne. Souvent la première neige fond et disparaît; le seigneur russe attend donc la seconde, qui, d'ordinaire, est plus abondante et ne fond pas. Et il envoie de nouveau ses moujiks en exploration. Ceux-ci, dans l'espoir que l'ours n'aura point changé sa demeure, suivent les mêmes traces qu'à leur premier voyage; mais quelquefois leur espoir est trompé : l'ours a délogé. Alors ils se mettent à sa recherche avec un nouveau courage, et ne sortent du bois que lorsqu'ils ont découvert l'hôte désiré. Sûrs cette fois qu'il ne bougera plus du poste qu'il a choisi, ils vont avertir leur maître. Aussitôt les invitations sont envoyées, et, au jour dit, tous les chasseurs se réunissent. On part, les moujiks en avant; la proie est connue; le succès de la chasse est assuré. En effet, conduits par leurs fidèles piqueurs, les chasseurs arrivent bientôt jusqu'à l'ours, dont quelques coups de fusil leur donnent raison. On conçoit qu'ainsi faite, la chasse de l'ours offre peu de danger. Cependant il arrive quelquefois, soit précipitation, soit maladresse de la part des tireurs, que l'animal n'est que légèrement blessé : alors, comme l'ours américain, il se re-

dresse, et s'élance menaçant vers le chasseur. Mais si celui-ci a du sang-froid, cette attaque ne lui sera point fatale; car, d'un coup de couteau de chasse, il renversera son farouche adversaire, qui, au bout de quelques minutes, expirera à ses pieds.

La chasse à l'ours faite par les seigneurs est, comme on voit, une chasse de luxe et d'apparat. Voici comment procède le paysan, et ici je parlerai spécialement du paysan finlandais:

« La chasse à l'ours, dit Acerbi, est une de celles
» qui demandent dans l'agresseur une grande pré-
» sence d'esprit et beaucoup de courage; et il faut
» avouer qu'alors le Finlandais possède ces qualités
» au plus haut degré. Ce n'est que depuis très-peu
» de temps que quelques individus ont commencé
» à employer des armes à feu dans cette chasse;
» mais il y a encore un grand nombre de paysans,
» notamment dans l'intérieur du pays, qui ne vou-
» draient pas exposer leur vie à l'incertitude d'un
» coup de fusil, qui souvent fait long feu à cause
» de l'humidité, et qui d'ailleurs ne se soucient pas
» d'avoir un instrument toujours trop cher pour
» eux, quand même il est d'une qualité inférieure.
» L'arme favorite du Finlandais, quand il chasse
» l'ours, est une lance de fer fixée à un bâton. A
» environ la distance d'un pied de la pointe de la
» lance, est placée en travers une tige de fer pour
» empêcher l'arme de pénétrer trop avant dans le
» corps de l'animal, ou de passer des deux côtés.
» Quand le chasseur a découvert l'endroit où l'ours

» a pris son quartier d'hiver, il va s'y placer et fait » quelque bruit à l'entrée de son antre ; de cette » manière il cherche à l'irriter et à le provoquer » pour qu'il quitte son repaire. L'ours hésite et » semble ne pas vouloir sortir ; mais continuant à » être molesté par le chasseur, et peut-être par » l'aboiement de son chien, il se décide enfin, et » s'élance en furie hors de son trou. Du moment » qu'il voit le paysan, il se lève sur ses deux jambes » de derrière, et s'apprête à le déchirer en pièces. » Le Finlandais se met aussitôt sur la défensive, » c'est-à-dire qu'il abat et porte en avant le fer de » sa lance près de sa poitrine, cachant à l'animal la » longueur du bâton, pour qu'il n'ait pas le temps » de se mettre sur ses gardes, et de parer avec ses » pattes le coup mortel que le chasseur cherche à » lui porter. Celui-ci alors avance courageusement » vers l'ours, et ne lui porte le coup que lorsqu'ils » sont si près l'un de l'autre, que l'animal étend ses » griffes pour déchirer les membres de son ennemi. » Dans cet instant, le paysan lui perce le cœur avec » sa lance, qui, si ce n'était la tige de fer, lui pas- » serait par l'épaule, sans qu'il pût empêcher l'ani- » mal de tomber sur lui, accident qui pourrait lui » être très-dangereux. L'ours, par le moyen de la » tige, est tenu droit, et enfin renversé sur le dos. » Mais ce qui paraîtra extraordinaire au lecteur, » c'est que l'ours se sentant blessé, au lieu de cher- » cher, avec ses pattes, à arracher la lance, la tient » ferme et l'enfonce plus profondément dans la

» blessure. Quand l'animal, après s'être roulé sur » la neige, cède enfin à la mort, le paysan le saisit, » et appelle son ami à son aide pour traîner sa proie » à sa hutte, et il termine son triomphe par une » sorte de fête où se trouve un poëte qui chante les » exploits du chasseur. »

Non-seulement l'ours sert de proie au chasseur dans le Nord, mais, comme dans nos contrées, il sert aussi d'amusement au peuple; et ce qui paraîtra plus extraordinaire, certains seigneurs russes, pendant qu'ils sont dans leurs terres, se plaisent quelquefois à donner un ourson pour jouet à leurs enfants. Et, de vrai, ce jouet-là est fort amusant. Il est fâcheux seulement qu'au bout de quelques mois, il faille le briser ou du moins le faire reporter dans le nid où on l'avait pris. Nous connaissons maints petits garçons russes qui donneraient bien quelque chose de leur bel héritage futur à celui qui trouverait le moyen de morigéner leur petit ours et d'en faire un bon caniche.

(8) C'est ici la profession de l'inévitabilité du châtiment pour le crime. V. l'Introduction.

(9) Les Finnois attaquaient leurs ennemis avec courage, et leur enlevaient presque toujours un riche butin. Les Finnois infestaient aussi, par leur piraterie, les côtes de la Baltique, et vivaient en dignes émules des vikings scandinaves.

Certes c'était une belle et glorieuse vie que celle du viking. Il faut entendre les auteurs nationaux la célébrer.

« O libre mer, s'écrie Frithiof, le héros du beau » poëme de Tegner, tu ne connais point de roi qui » t'enchaîne sous ses caprices de maître. Ton roi, » c'est l'homme libre qui ne tremble jamais, quel- » que haut que tu roules, agitée par la colère, ton » sein blanchi d'écume. Les plaines bleues réjouis- » sent le héros. Son navire les sillonne, une pluie » de sang tombe à l'ombre de ses mâts ; mais la se- » mence y est brillante comme l'acier ; on voit sur- » gir de leur sein des récoltes de gloire, des récoltes » d'or. Sois-moi favorable, ô vague indomptée, je » veux suivre ta voix. Le tertre (*a*) de mon père s'élève » dans une paix immuable, et les flots murmurent » autour de son vert gazon. Mon tertre, à moi, sera » bleu, l'écume le couronnera, et il nagera toujours » parmi les brouillards et la tempête, attirant tou- » jours de nouvelles victimes dans l'abîme. O toi » qui m'as été donnée pour patrie dans ma vie, tu » seras mon tombeau, ô libre mer ! »

La vie des vikings du Nord, toute aventureuse et libre qu'elle fût, était néanmoins soumise à des lois. Nous empruntons encore à Tegner le code des vikings, qu'il met dans la bouche de son Frithiof.

« On ne peut dresser des tentes à bord du vaisseau, ni dormir sous un toit ; derrière la porte de la salle se tient l'ennemi ; le viking dort sur son bouclier, le glaive à la main ; le ciel bleu est sa tente.

(*a*) Tombeau. Les anciens Scandinaves brûlaient les morts et enterraient leur cendre dans un tertre élevé, couvert de gazon.

» Le manche du marteau de Thor (*a*), le triomphateur, est court, le glaive de Frey (*b*) n'a qu'une aune de longueur. C'est assez : si tu as du cœur, avance sur ton ennemi, et ta lame ne sera jamais trop courte.

» Quand la tempête gronde, qu'on hisse toutes les voiles. Les orages de la mer sont un jeu ; marchez, marchez ; lâche celui qui amène les voiles ; plutôt couler à fond !

» Qu'on protége la vierge, à terre, mais que jamais elle ne vienne à bord ! Fût-elle Freya (*c*), elle te tromperait encore, car la fossette de la joue est une fossette trompeuse, et la boucle qui flotte au vent est un filet perfide.

» Le vin est un don des dieux, et l'ivresse t'est permise si tu peux la porter sans perdre cœur. A terre, celui qui tombe se relève, mais ici tu tomberas chez Rana (*d*), qui endort d'un sommeil éternel.

» Si un pilote marchand s'avance, tu peux proté-

(*a*) Thor, appelé aussi Àke-Thor, est le plus fort de tous les dieux et de tous les hommes. Quand il a attaché autour de lui sa ceinture *meginjard*, sa force est centuplée. Son marteau *mjolner* brise tout ce qu'il rencontre et revient ensuite dans sa main. Mais Thor doit prendre ses gants de fer ; sans eux il ne pourrait manier *mjölner*. Thor le fort a pour fonction de poursuivre les géants et les Troll et de les écraser avec son marteau. Il monte alors dans un char attelé de deux boucs, et il roule avec tant d'éclat que toute la terre en est ébranlée et que les étincelles jaillissent des flancs des montagnes. C'est là le bruit du tonnerre que pour cette raison les mortels ont appelé *Tordön* (bruit de Thor).

(*b*) Dieu des moissons.

(*c*) Déesse de l'amour.

(*d*) Déesse de la mer.

ger son navire; mais le faible ne doit pas te refuser le tribut. Tu es roi sur les flots, lui est esclave de son gain, et ton acier est aussi bon que son or.

» Le butin sera partagé à bord, par dés et par lots; quel que soit l'arrêt, ne te plains point; mais le roi de la mer ne jette point les dés lui-même, il ne garde pour lui que la gloire.

» Voici qu'apparaît un vaisseau de pirates : là il y a l'abordage et le combat, le feu brûle sous les boucliers. Si tu recules d'un pas, tu es chassé de nos rangs : voilà la loi, fais ensuite ce que tu veux.

» Quand tu as vaincu, sois content. Celui qui demande la paix n'a pas de glaive, il n'est point ton ennemi. La prière est fille de Valhall; écoute la voix qui t'implore; le cœur inexorable est le cœur d'un lâche.

» Les blessures sont le gain du pirate; elles décorent le héros quand elles brillent sur la poitrine ou sur le front; laisse-les saigner, ne mets l'appareil qu'après vingt-quatre heures, jamais avant, si tu veux être compté parmi les nôtres (a). »

Nous trouvons dans l'ouvrage si remarquable de Robert Southey, sur la marine anglaise, d'intéressants détails sur les vikings septentrionaux. Nous les reproduisons ici littéralement traduits de l'original anglais.

« Les Vikings, nom que l'on donna à ces écu-
» meurs de mer, furent, pour toutes les côtes à
» portée de leurs incursions, ce que furent au dix-

(a) *Frithiofs saga*, Vikingabalk, p. 116.

» septième siècle les flibustiers pour les côtes de » l'Amérique espagnole : comme eux c'étaient les » hommes les plus intrépides et les plus inhumains. » Mais si l'on considère le temps où ils vécurent et » les institutions qui les dominaient, on reconnaî- » tra qu'il y eut entre eux, sous le rapport de la » perversité, une grande différence. La guerre n'est » pas l'état naturel, quoi qu'en aient dit de préten- » dus philosophes ; ce sont les fausses religions et » les mœurs barbares qui, depuis les temps qui » suivirent la dispersion du genre humain, en ont » fait sa condition habituelle dans les parties du » monde non civilisées comme dans celles où la ci- » vilisation a pris racine et fleuri. Avant la conver- » sion du nord de l'Europe au christianisme, tout » homme libre y était regardé comme né pour la » guerre, de même que le bœuf et l'agneau sont » nés pour être égorgés. Avec une variété infinie » de dispositions individuelles, des hommes pris » collectivement n'en sont pas moins comme l'ar- » gile dans les mains du potier ; ils reçoivent l'em- » preinte de leur siècle et de leur pays, et c'est » dans les siècles de fer que l'impression est la plus » profonde. Le droit des gens n'étant alors que le » droit du plus fort, nulle contrée ne pourrait vivre » en paix (a), à moins qu'en tout temps elle ne fût

(a) Nul ne trouve ici-bas un moment de repos qu'autant que son voisin se repose lui-même.

Cette réflexion mélancolique de lord Brook n'est pas moins applicable à l'histoire qu'à la vie privée.

» en état de résister aux envahisseurs; et aucune
» n'en pouvait être sûre, puisque toutes s'exerçaient
» au métier des armes. — Les vikings, à cette
» époque, étaient les Arabes de la mer... Constam-
» ment armés contre tous et tous contre eux, leur
» monde était un état de guerre permanent; tous
» les autres peuples leur étaient ennemis, excepté
» ceux auxquels ils étaient unis par quelque lien
» particulier ; et ils ne faisaient aux autres que ce
» que les autres leur auraient fait. Quand on voit
» ce que sont les hommes dans les pays les plus
» éclairés, les plus chrétiens, sous de bonnes lois,
» sous une religion de paix et d'amour dont la
» stricte observation leur donnerait effectivement
» la paix sur terre, et avec la quiétude de l'esprit,
» un bonheur sans fin dans l'éternité.... peut-on
» s'étonner de la condition malheureuse à laquelle
» peuvent être amenés nos semblables par l'action
» d'institutions brutales qui, au lieu de réprimer
» les mauvais penchants de la nature humaine,
» semblent faites pour les porter au dernier degré?

» Il a existé des superstitions plus insensées et
» plus sanguinaires que celles des Scandinaves;
» mais aucune qui ait excité à un si haut point la
» férocité nationale; aucune qui ait fait de la guerre
» l'affaire la plus capitale, la plus exclusive, aucune
» qui ait représenté les âmes des élus comme se
» livrant de perpétuels combats en forme de diver-
» tissements, et se rassemblant ensuite, après la
» réunion des membres épars, pour boire en com-

» mun dans les crânes de leurs ennemis. Ne pas
» mourir dans la bataille leur semblait un mal-
» heur, une disgrâce; mourir de vieillesse ou de
» maladie emportait punition ; on était exclu
» des combats royaux et des festins du Valhalla;
» plusieurs recouraient au suicide pour éviter un
» sort aussi funeste dans l'autre vie. Quelques-
» uns des vikings se vantaient de n'avoir jamais
» bu près d'un foyer ni dormi à l'abri d'un toit;
» ils erraient sur les mers tant que les glaces n'y
» mettaient pas obstacle; et durant l'hiver ils pas-
» saient le temps à se divertir dans quelques ports
» amis où ils apportaient leur butin. La hardiesse
» de la vie maritime attirera toujours les esprits
» aventureux partout où les entreprises navales
» sont en honneur, et plus l'aventure sera hasar-
» deuse et demandera d'audace, plus de tels carac-
» tères y trouveront de charme. Aussi, quoique une
» grande partie des hommes du nord vécût littéra-
» lement sur mer, les rois de terre eux-mêmes se
» livraient-ils en été à la piraterie, lorsqu'ils n'a-
» vaient pas dans l'intérieur quelque guerre à sou-
» tenir. Tout peuple étranger étant pour eux un
» ennemi, ils allaient en ennemis partout où les
» vents les poussaient, et revenaient chargés des
» dépouilles des nations plus industrieuses, l'or,
» l'argent, des ornements d'église, des ustensiles
» domestiques, des vêtements riches ou utiles, de
» la viande, de l'ale, du vin et des prisonniers
» qu'on épargnait pour cultiver la terre ou remplir

» des fonctions serviles auprès de leurs nouveaux » maîtres. Mais la miséricorde n'était pas l'attribut » des dieux du Valhalla, et la générosité qui l'en- » gendre trouvait rarement place au cœur de leurs » sectateurs. Sur quelque côte qu'ils abordassent, » le sang et le feu marquaient leur passage; ni » l'âge, ni le sexe, ni l'enfance n'étaient épargnés; » ce n'était pas dans l'habileté de leurs entreprises » ni dans l'alternative de l'espérance et du péril » qu'ils mettaient leur joie, mais dans le carnage; » l'humanité chez eux était entièrement pervertie. » L'Écriture nous dit que des rois barbares nour- » rissaient des princes captifs (*a*) comme des chiens » sous leur table, les traînaient à leur suite enfer- » més dans des cages et s'en servaient comme de » marchepied pour monter à cheval; mais comparé » au traitement qu'un héros de la Baltique (*b*) faisait » souffrir à ses prisonniers, celui-là pouvait passer » pour de la courtoisie, et dans leurs cruautés sur » ceux qu'ils vouaient à la mort, les hommes du » Nord furent à peine dépassés par les sauvages de » l'Amérique septentrionale.

» La discipline qui régnait parmi les vikings

(*a*) Juges, 1, 7.

(*b*) Le traitement des prisonniers de *Stærk Odder* est rapporté, à ce qu'il semble, avec approbation dans l'histoire du peuple danois attribuée à Éric de Poméranie. « *Quatuor est* » cité par Holberg, Danemarck historic, vol. 1, p. 54. Cependant cet Odder le Fort était un héros du plus grand renom et poëte aussi, si, comme je le suppose, il est le même dont un mètre irlandique prend son nom.

» paraît avoir eu pour égide une égalité sévère (a)
» qui ne soumettait à aucune autre contrainte qu'à
» celle de la loi et à cette obéissance envers les
» chefs, condition nécessaire du salut commun.
» Élevés dès l'enfance sur leurs mers orageuses, ils
» avaient une entière confiance en eux-mêmes ;
» l'habileté à la nage et l'adresse à manœuvrer l'a-
» viron étaient au nombre des talents dont se van-
» taient leurs princes (b); on raconte que le roi
» Olaf Tryggeson (c) savait marcher sur les rames
» d'un canot pendant que les rameurs les faisaient
» mouvoir. Cependant ils ne se confiaient pas en
» leur dextérité dans un combat naval ; ils se pré-
» cipitaient à l'abordage, et laissaient le courage et
» la force décider de la victoire. Peut-être leur fé-
» rocité tenait-elle seulement au peu de distinction
» qu'obtenait le courage chez des hommes qui tous
» étaient courageux au plus haut degré. L'homme
» le plus faible surmonte la crainte lorsqu'il est
» obligé d'endurer le mal ou de faire effort pour
» s'y soustraire ; mais il est des sentiments d'hu-
» manité qu'éprouve le plus brave et dont le mé-
» chant même peut difficilement se défendre : les
» guerriers du nord au contraire se faisaient gloire
» de prouver combien ils avaient étouffé en eux
» tout sentiment humain. Ils dévoraient de la viande
» crue, comme pour montrer l'accord d'une telle

(a) *Torner*, I, 464, 465.
(b) *Complainte de Harald :* cinq pièces de rimes runiques, 78.
(c) *Ibid.* 81.

» nourriture avec leur naturel féroce : dans leurs » invasions ils se faisaient un jeu de se jeter l'un à » l'autre de jeunes enfants, et de recevoir l'inno- » cente créature sur la pointe de leurs lances. Quel- » ques-uns poussaient l'atrocité au delà de toute li- » mite, on les appelait *Berserkirs;* s'excitant à la » fureur par un effort de volonté, comme les Ma- » lais par l'opium qui les rend furieux (*a*), ils deve- » naient fous de rage, déchiraient avec les dents » leurs boucliers, jetaient au loin leurs vêtements, » et complétement nus se ruaient sur leurs enne- » mis en poussant des hurlements comme des bêtes » sauvages. L'exemple de leur dieu Odin rendait » cette pratique respectable; aussi ceux qui s'y » livraient furent-ils pendant un temps considérés » comme favorisés d'une influence divine : mais » cette sorte de possession démoniaque était en » elle-même et dans ses effets quelque chose de si » affreux que les Berserkirs, devenus un objet » d'horreur et de crainte, finirent par être à charge » aux hommes du Nord eux-mêmes; et la frénésie » *berserkirienne*, ainsi qu'on la nommait, fut pro- » scrite par des lois sévères (*b*). »

Il faut avouer que si la manière dont Southey envisage la piraterie des hommes du Nord est exacte au point de vue historique, elle est, au point de vue critique, singulièrement sévère et partiale. En

(*a*) Dans le texte *run amuck*, courir amuck ou plutôt amock, en malais *tue*.

(*b*) *Turner*, I, 464, 465.

effet, c'est du haut du christianisme qu'il la juge. Or, est-ce bien de là qu'il faut juger l'héroïsme païen? Nous ne le croyons pas. Il y a dans le christianisme une condamnation trop absolue du paganisme pour que tout ce qui porte l'empreinte de ce dernier ne soit pas impitoyablement frappé de sa verge réprobatrice. Mais dans le paganisme tout n'est point intrinsèquement mauvais; et sous son règne des choses se sont passées, marquées au coin de la beauté et de la grandeur. Pour ne parler que du sujet qui nous occupe, c'est-à-dire des vikings du Nord, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans ces hommes un magnifique courage, une poétique exaltation, un imposant caractère. Il était glorieux, à cette époque sauvage, où tous les droits étaient encore à peine distincts, de s'élancer sans peur au milieu des tempêtes, pour aller chercher de rivage en rivage la substance de sa vie, et se conquérir une patrie. Nous savons bien que l'état de pirate est, en lui-même, une injustice flagrante, une condamnable usurpation. Mais est-ce en lui-même seulement qu'il faut le considérer pour en avoir une appréciation vraie? Ne faut-il pas conserver le prestige dont l'époque, où il était en vigueur, le couronnait, et l'envisager de préférence dans son héros? C'est ainsi qu'ont fait les historiens et les poëtes de la Scandinavie; aussi le viking était à leurs yeux la personnification du courage, la gloire des braves, le dieu de la mer agitée, l'ami des astres et des étoiles. Écoutons Nicander, met-

tant dans la bouche du viking l'adieu du soir au soleil qui se couche :

God natt! God natt!
Du Drottning i gyllene skrud!
Du strålande Vikingabrud!
Nog ser jag, du sörjer och gråter;
Men gråt ej! vi träffas ju åter.
Fast natten i Norden är lång,
Så blir det väl morgon en gång.

O vor' jag som du
Så nära den önskade strand,
Det nya, lycksaliga land!
Fort, Drake! på böljorna ila,
Snart slipper du mig och får hvila.
På hafvet, på jorden är strid;
I jorden får Vikingen frid.

Jag ropar på storm :
Fort vill jag på hafvet framgå;
Men tyst ligger stormen ändå.
Förr dref han med kraft mina segel
Nu ser han sig hellre i spegel,
Och smeker med jollrande vind
Den flärdfulla Sjöjungfruns kind.

Sol! ensam som du
Jag far på den högblåaväg
I stilla, högtideligt tåg;
Du hvilar hos fränderna dina;
Men hän äro fosterbröder mina :
Ej äger jag bror eller far —
Mitt svärd är det enda jag har.

En afton som Du,
I gullklara rustningen klädd
Jag slumrar å blodrödan bädd.

Du redan ditt anlete döljer :
Jag sakta i spären dig följer.
  Du glänsande Drottning, far väl!
  Far roligt, far stilla, far väl!

« Bonne nuit, bonne nuit, ô reine à la parure d'or, radieuse fiancée (*a*) du viking! Oui, je vois tes regrets et tes larmes; mais ne pleure point, nous nous reverrons encore. Malgré que la nuit soit longue dans le nord, le matin se lèvera pourtant.

» Ah ! si comme toi j'étais si près du rivage désiré, si près de la terre nouvelle, de la terre du bonheur! Plus vite, dragon, vole sur les vagues, bientôt tu seras libre de moi, et tu pourras te reposer. Sur la mer, sur la terre règne le combat. Dans les entrailles de la terre le viking trouvera sa paix.

» J'invoque la tempête! Je veux précipiter ma course sur les ondes, mais la tempête dort silencieuse. Jadis elle soufflait puissante dans mes voiles, mais maintenant elle aime mieux se mirer au cristal des eaux, et caresser avec les zéphyrs les joues de leur nymphe volage.

» Soleil, seul comme toi je poursuis sur la crête bleue des vagues une marche paisible, solennelle. Tu reposes chez ceux de ta race, mais mes frères d'adoption sont loin. Je n'ai ni frère ni père; mon glaive, voilà tout mon trésor.

» Un soir, comme toi revêtu d'une armure d'or, je reposerai sur une couche rouge de sang. Déjà tu voiles ton visage, je suis doucement tes traces. O

(*a*) En suédois, le soleil, *sol*, est du genre féminin.

reine splendide, marche heureuse, marche en paix, adieu ! (*a*) »

Ceux des Finnois qui faisaient le métier de viking habitaient les côtes des golfes de Finlande et de Bothnie. De là ils se répandaient au loin, et sans doute que plusieurs d'entre eux fraternisèrent avec les vikings scandinaves et s'associèrent à leurs expéditions.

Encore aujourd'hui, chez les Finnois côtiers, cet antique amour de la mer et de ses dangers s'est conservé, et ils fournissent d'excellents marins à la marine russe.

(10) Cette spontanéité de Lemmikainen à promettre à sa mère qu'il n'irait point à la guerre nous donne un des traits distinctifs du caractère finnois, naturellement calme et pacifique. Nous reviendrons plus tard sur ce caractère en général, et nous tâcherons d'en donner une idée complète.

(11) On voit que les merveilles de la fabuleuse île de Cocagne n'étaient point ignorées des Finnois. Du reste, dans la langue finnoise toutes ces expressions ne sont que des figures signifiant la grande fertilité du pays, dont la runa veut parler.

(12) Il est probable que les anciens Finnois avaient, comme encore plusieurs Finnois d'aujourd'hui, des barques faites d'un seul tronc d'arbre, à la façon des sauvages de l'Inde ou de l'Amérique. Le moujik russe se sert aussi de cette sorte

(*a*) *Runes värder första Uppträdet*, p. 124.

de barque pour naviguer sur le Wolga et les autres fleuves de son pays. Nous en avons vu souvent suspendre à un petit mât leur caftan (longue redingote) déployé, et, la brise enflant cette voile d'espèce nouvelle, voguer avec une vélocité sans pareille.

Nous n'avons aucune donnée historique sur la forme des bateaux ou navires dont se servaient les vikings finnois. Il est à croire qu'ils n'étaient point différents de ceux des vikings scandinaves.

Voici la description du navire de Frithiof, telle qu'on la trouve dans Tegner.

« Il s'allongeait comme un dragon sur la mer ; » en avant, sa tête se dressait pleine de fierté, sa » gueule rouge flamboyait, ses flancs étaient semés » de jaune et d'azur, sa queue se roulait en spirales, » puissante, hérissée d'écailles d'argent ; ses ailes » noires frangées de rouge se déployaient avec or» gueil. Lorsqu'il s'élançait sur les flots, il rivalisait » avec la tempête mugissante, il triomphait de l'es» sor de l'aigle. Quand il était plein de guerriers, » vous eussiez dit une ville royale flottante, un fort » d'armes en pleine mer. Ce navire était célèbre » au loin ; c'était le premier des navires du Nord. »

Robert Southey, parlant des vaisseaux bretons, dit :

« Ils avaient la carène plus plate que les vaisseaux » romains, pour n'être point gênés par la marée » dans les havres et parmi les récifs de la côte ; leur » proue, comme leur poupe, était élevée, mode de

» construction mieux adapté que tout autre à leurs » mers orageuses. Pour plus de force ils étaient en» tièrement construits en bois de chêne; leurs » ancres étaient assurées par des chaînes de fer au » lieu de câbles; leurs voiles étaient de cuir aminci, » soit parce qu'ils ne connaissaient pas l'usage de » la toile, soit qu'on supposait mal à propos que ces » matières étaient seules assez fortes pour résister » à la violence des vents qui règnent dans ces pa» rages. Les bretons faisaient aussi usage de barques » d'osier revêtues de cuir.

» Les coracles, bateaux pêcheurs des Gallois, ne » diffèrent de ces anciennes constructions que par » leur armement; ils ne portent qu'une seule per» sonne, et sont encore en usage sur la Severn et » dans la plupart des rivières du pays de Galles. » Telle est leur petitesse, leur légèreté, que le pê» cheur, lorsqu'il débarque, tire son bateau sur la » grève et l'emporte sur son dos. »

(13) Il règne dans toute cette description du séjour de Lemmikainen dans l'île où il a trouvé son refuge un ton anacréontique qui rappelle l'île voluptueuse de Camoëns, et les productions les plus décolletées de l'antiquité. Nous croirions volontiers que les auteurs de cette runa se sont inspirés de ces dernières; car, en vérité, il nous est difficile de concilier un récit aussi étrange avec les mœurs et le caractère habituels des Finlandais. Du reste, toute règle admet des exceptions, même en fait de moralité.

Nous avons déjà parlé de la manière dont les poëtes du Nord, et en particulier les poëtes finlandais, expriment le sentiment de l'amour : c'est ici le cas de dire comment ils en dépeignent les voluptés.

« O volupté, volupté! s'écrie Berndtson, ivresse » de la pensée, fille du feu, tu remplis ta coupe » aux sources profondes de la vie; mais les âmes » n'y boivent la santé et la vie que lorsqu'elles la » reçoivent des mains de l'innocence! La séve ori- » ginelle de ta grappe brille dans la nature, sourit » sur les lèvres, brûle dans le cœur, ô volupté, vo- » lupté! »

Runeberg, dans son charmant poëme de Nadeschda, où il représente une jeune esclave russe aimée de son prince et préparée par ses soins à devenir son épouse, met en scène dans le quatrième chant la jeune fille recevant la visite du prince. Est-il rien de plus touchant, de plus amoureux, et en même temps de plus pur que cette entrevue?

« Aux lieux paisibles de Kama, loin de l'éclat et » des pompes de la cour, la veuve d'un prince s'é- » tait retirée, disant adieu aux faveurs de la for- » tune. Là, sur les bords d'une rivière, à l'ombre » des tilleuls, elle avait choisis sa demeure; trois » jeunes beautés faisaient la joie de son cœur de » mère. Sur cet asile de paix, la lune, un soir, sou- » riait splendide, et dans ses bocages les zéphyrs » du printemps jouaient avec les ombres et se pour- » chassaient. Et parmi ces ombres, et parmi ces » doux zéphyrs, et parmi ces bocages mystérieux,

» un jeune homme et une jeune fille causaient en
» silence.

» Et ils entremêlaient de baisers leurs mille douces paroles. De même que les nuées légères s'élèvent dans l'azur d'un ciel d'été, tantôt teintes de pourpre, tantôt splendides et blanches comme l'argent, tantôt sombres, pâles, lugubres, ainsi s'élevaient leurs paroles dans le ciel de leur amour.

» Et le jeune prince disait: « J'ai multiplié mes questions à l'infini, à chaque heure de l'été et de l'hiver, depuis que j'ai vu la splendeur de tes yeux; et déjà par-dessus les collines la lune monte, et les heures du soir se précipitent, et mille questions se pressent encore sur mes lèvres.

» Et la jeune fille souriait et répondait : « J'ai multiplié mes réponses à l'infini, à chaque joie que mon prince m'a donnée. Quel bonheur pour moi d'avoir vécu dans cet asile, inconnue, protégée, sœur parmi des sœurs, fille auprès d'une mère! j'ai tout dit, j'ai répondu à tout, et pourtant mille réponses se pressent encore sur mes lèvres.

» Alors, le jeune prince : « Dans cet asile de paix, auprès d'une tendre amie, cultivée par ses douces mains, ma fleur s'est épanouie dans la beauté parfumée de son âme; elle s'est enrichie de science, elle a appris à résoudre mille questions diverses, mais il en est une qu'elle ne saurait résoudre encore : pourquoi tant de bonheur vient-il à mon

» cœur quand mes lèvres rencontrent son bai-
» ser?

» Et la belle jeune fille dit : « O mon jeune prince, » tu es maintenant comme le navigateur sur la mer : » il ne touche pas encore au rivage, mais déjà il » aspire ses parfums ; surpris, il cherche, il croit » posséder dans son navire un trésor de fleurs. » Oui, mon prince, ce bonheur que tu cueilles sur » mes lèvres, c'est mon bonheur à moi, qui exhale » son parfum dans ton sein.

» Le jeune prince sourit. « O fille mille fois heu- » reuse de posséder en toi le bonheur ! moi, hélas ! » pauvre navigateur, quand je suis loin de ma rive » de fleurs, toute joie s'éteint dans mes yeux ; le » monde m'est une mer déserte, les collines, les » vallées sont vides, et dans mon cœur surgit le » chagrin et l'ardent désir. Nadeschda, tu as dit » vrai, oui, ma joie n'est qu'empruntée : c'est en » toi seulement qu'elle habite. »

« Et il prit la main de la jeune fille, souriant » comme le doux printemps. « Maintenant, je con- » nais ma joie ; mais, dis-moi, d'où vient la joie de » Nadeschda?

» Mon amour fait ma joie, et elle est impérissa- » ble ; car mon amour ne se dissipe pas comme ce- » lui d'un prince.

» Ton amour fait ta joie. Qu'est-ce donc que » l'amour?

» Nadeschda ouvrit ses lèvres par un frais sou- » rire. « Mon prince, dit-elle, on demande ce qu'on

» ignore ; ah ! plût au ciel que je puisse répondre ! » Mais je ne sais qu'une chose, c'est que mon cœur, » aux jours lointains de mon enfance, ressemblait à » la neige des montagnes qui s'élèvent entre le ciel » et la terre; aussi doux, aussi paisible, aussi blanc, » aussi frais. Mais quand le soleil surgit à son som- » met, un œil lança sur moi des éclairs de feu, et » alors je sentis mon cœur se fondre en fleuves de » sentiments et de pensées ; il était libre et il s'élan- » çait dans des espaces jusqu'alors inconnus; il était » chaud, et, tel qu'un pur miroir, il réfléchissait » l'azur des cieux, la beauté des fleurs de la terre, et » dans ses profondeurs il cachait cet œil d'une dou- » ceur infinie.

» Et quel était donc, ô jeune fille, quel était, » dis-le-moi, cet œil si doux ?

» Sa bouche demeura sans réponse, sa tête rayon- » nante se pencha doucement sur l'épaule du » prince. Alors un doux zéphyr vint à bruire en se » jouant à travers les feuilles, et ils tremblaient, et » l'onde tremblait, et le disque de la lune, épanchant » sa lumière sur la noire chevelure de Nadeschda, » se brisait en légers tremblements.

» Il y eut un instant de silence ; puis, relevant » amoureusement sa tête, la belle jeune fille dit : » Mon prince m'a déjà adressé mille questions ; » mais Nadeschda ne veut donner qu'une seule ré- » ponse : deux fois déjà mon œil a vu ces bocages » se couvrir de feuilles et ces feuilles tomber, et » deux fois seulement mon prince est venu nous

» visiter; cependant il dit qu'ici est toute sa joie: » pourquoi donc vient-il si rarement?

» Une ombre, une ombre de feuillage, peut-être » aussi un ombre du cœur, tomba sur le visage du » prince, et il dit : « Nadeschda, la ville de l'em- » pereur, les charmes de la gloire des combats, les » pompes et les plaisirs de la cour : voilà les chaî- » nes qui retenaient Woldemar. »

« La belle fille dit : « Deux fois seulement mon » œil a vu ces bocages se couvrir de feuilles et les » feuilles tomber, et déjà deux fois mon prince est » venu me visiter. Si la ville de l'empereur, si la » gloire de la cour doivent tant le captiver, pour- » quoi vient-il si souvent?

» Le jeune prince sourit, mais son sourire était » un soupir. « O jeune fille, dit-il, que je serais heu- » reux si je pouvais rester avec toi dans ces bocages, » si je pouvais, avec toi, chercher une demeure loin » de la ville de l'empereur, comme deux oiseaux » cherchent un nid, seulement pour leur amour! » mais, hélas! l'heure que je passe avec toi, je dois » la dérober. Deux lugubres puissances menacent » éternellement mon bonheur : l'une est mon frère, » l'autre est ma mère. »

« Tu as nommé ton frère; mais quoi! pourrait- » il en vouloir au bonheur d'un frère?»

« Te souviens-tu, ma bien-aimée, du jour où, » pour la première fois, nos regards se rencontrè- » rent, et où ton cœur rencontra mon cœur? Mon » frère était là, près de moi; il te vit, et ta vue

» alluma dans son sein une flamme sauvage, lugu-
» bre, inextinguible. Depuis ce jour, il erre partout
» comme un spectre, il n'a qu'un seul but, c'est
» toi; il te cherche seule. Nadeschda, à ton propre
» prince, à toutes les puissances du ciel, de la terre,
» de l'enfer, sa violence viendrait t'arracher s'il
» découvrait ton refuge. »

« Mon prince a nommé sa mère; elle n'a donc
» pas un cœur de mère? »

« Nadeschda, froide, sombre, inflexible, fière est
» cette mère, Natalia Féodorowna. Elle méprise les
» joies de la vie; elle ignore les droits du cœur.
» La faveur des monarques, la gloire des ancêtres,
» la foule des esclaves, les décorations gagnées dans
» les batailles, voilà seulement ce qu'elle estime,
» ce qu'elle connaît. O jeune fille, ni la beauté de
» tes traits, ni le ciel de tes yeux, ni cette âme qui
» se joue parmi les lumières et les ombres dans les
» grâces de ton visage, ne sauraient l'attendrir.
» L'esclave, rien que l'esclave; voilà ce qu'elle verra
» en toi, et si elle devinait mon amour, elle t'arra-
» cherait de mon sein, quand même les lambeaux
» sanglants de mon cœur voleraient à ta pour-
» suite. »

» Et son bras tremblant entourait la taille de la
» jeune fille; elle, légèrement penchée sur son
» épaule, soupirait doucement : « O souvenirs de
» mon enfance, ô temps où tout était joie! Soleil des
» cieux d'azur avec tes jours splendides, terre avec ta
» verdure et tes fleurs, et vous, sources, rivières, lacs,

» amis intimes, amis bien chers de Nadeschda, ah! » que ne vous ai-je jamais vus! Que n'ai-je grandi » dans un château pompeux, telle qu'une captive, » au milieu de l'éclat des flambeaux ! Que n'ai je » marché dans la gloire, revêtue d'or et de pierre- » ries? Alors aussi peut-être j'aurais eu comme Wol- » demar de grands ancêtres, j'aurais été princesse, » et je pourrais aimer celui que j'aime, et je pour- » rais en être aimée. »

» Elle dit, et les paroles mouraient sur ses lèvres » de roses, et le prince gardait le silence. Dans le » ciel de leur amour, les nuées de leurs paroles » s'étaient dissipées, et le soir était redevenu tran- » quille et pur. »

Frithiof, ce héros de Tegner, dont nous avons déjà parlé, est fils du paysan Thorsten, riche propriétaire de Framnä ; il veut épouser Ingeborg, fille du roi Bele, et demande sa main à ses frères, car Bele est mort. Les frères ont rejeté sa demande, et une guerre leur ayant été déclarée, ils ont confié la garde de leur sœur au temple du dieu Balder. Frithiof va trouver sa bien-aimée dans ce temple. Voici comment le poëte suédois dépeint leur entrevue. Ce morceau est un des plus riches d'imagination et de sentiment que possède la poésie scandinave. Il est intitulé : Bonheur de Frithiof ; *Frithiofs lycka*:

« Que les fils du roi Bele errent à leur gré de » vallée en vallée pour demander des glaives. Ils » n'auront point le mien : au bosquet de Balder est

»mon champ de bataille, mon univers. Là je ne »veux plus abaisser mes regards sur la vengeance »des rois, sur la douleur de la terre ; je veux seu»lement boire la joie des dieux, cœur à cœur avec »mon Ingeborg.

»Aussi longtemps encore que le soleil épanche »sa pourpre splendide et brûlante sur les fleurs, »semblable au léger voile de roses qui cache un »monde de fleurs, le sein de mon Ingeborg, aussi »longtemps je poursuis ma course errante sur le »rivage, brûlé par un désir éternel, et je trace en »soupirant, sur le sable, avec mon glaive, ce nom »bien-aimé.

»Qu'elles fuient lentement les heures pares»seuses ! O fils de Delling (*a*), pourquoi t'arrêter si »longtemps ? N'as-tu donc jamais vu ni les monta»gnes, ni les bosquets, ni les golfes, ni les îles ? »N'est-il point de vierge aux salles de l'Occident »qui soupire après toi, qui s'élance vers ton sein, »et qui brûle de te parler d'amour et encore d'a»mour ?

»Mais enfin, fatigué de ta course, voilà que tu »t'abaisses, et le soir tire son rideau de pourpre sur »la joie des dieux. Les fleuves de la terre murmu»rent l'amour, les vents du ciel murmurent l'a»mour. Salut, ô nuit, sois la bienvenue, mère des »dieux, à la robe d'hymen semée de perles !

»Qu'elle est silencieuse la marche des étoiles su-

(*a*) Le jour.

» blimes, semblable à celle d'un amant qui se glisse » vers le sein de sa bien-aimée! Franchis le golfe, » ô mon Ellida (*a*), pousse, pousse le navire, ô va- » gue bleue! Vois au loin le bosquet sacré; nous al- » lons à des divinités amies; là-bas s'élève le temple » de Balder, il abrite la déesse de l'amour.

» Quel bonheur! déjà je touche au rivage! O terre, » reçois mon baiser, et vous aussi, petites fleurs qui » semez de blanc et de rose la route tortueuse! O » lune, qui verses ta lumière sur le bosquet et sur » le temple, sur le tertre et sur le monument, qu'il » est beau ton disque lorsqu'il repose là et qu'il » y rêve, telle qu'une saga dans la maison nuptiale!

» Qui t'a appris, ô ruisseau qui parles avec les » fleurs, qui t'a appris la voix de mon cœur? Qui » vous a donné, ô rossignols du nord, cette plainte » ravie à mon âme? Sur la toile d'azur avec la pour- » pre du soir, les Alfes ont peint l'image de mon » Ingeborg; mais cette image irrite la jalouse Freya, » elle la disperse au loin avec son souffle.

» Mais qu'elle soit dispersée cette image, qu'im- » porte! La voilà elle-même, la voilà belle comme » l'espérance, fidèle comme un souvenir d'enfance; » elle vient pour couronner mon amour. Viens, ô » ma bien-aimée, laisse-moi te presser sur ce cœur » qui t'aime; désir de mon âme, bonheur de ma » vie, viens dans mon sein, viens reposer dans mon » sein.

(*a*) Vaisseau de Frithiof, dont nous avons déjà donné la description.

» Aussi légère que la tige du lis, aussi riche que la » rose épanouie, tu es aussi pure que le vouloir des » dieux, et pourtant aussi brûlante que Freya ! » Baise-moi, ô ma beauté, laisse ma flamme t'en- » velopper de ses ardeurs. Ah ! dans l'étreinte de ton » baiser, le globe de la terre, la voûte des cieux, » tout s'évanouit et disparaît.

» Ne crains rien, nul danger ne menace. Björn (*a*) » veille armé de son glaive, il nous défendra, s'il le » faut, contre un monde. Et moi-même, ah ! s'il » m'était donné de combattre pour toi comme je » te presse maintenant dans mes bras ! Oui, j'irais » avec bonheur au Valhall, si tu étais ma Valkyrie, » ô Ingeborg !

» Que murmures-tu de la colère de Balder? Il ne » s'irrite point ce dieu doux, ce dieu aimant, il est » sensible à nos vœux ; l'amour de nos cœurs est sa » loi ; ce dieu au front couronné de lumière, au » cœur éternellement fidèle : son amour pour la » Nanna n'était-il pas comme le tien pur et brûlant ?

» Voilà son image, il est près de nous ; comme » son regard est plein de douceur, plein de suave » protection ! Je veux lui offrir un sacrifice, un cœur » brûlant et plein d'amour. Fléchis le genou avec » moi : il n'est point pour Balder de don plus » précieux, de don plus beau, que celui de deux » cœurs qui se jurent, à son exemple, une fidélité » éternelle.

(*a*) Ami de Frithiof.

» Mon amour est du ciel plus encore que de la » terre, ne le méprise point. Il a été nourri au ciel » et il soupire après sa patrie. Ah ! que ne suis-je » déjà là-haut ! Que ne puis-je mourir avec toi, et » m'envoler triomphant au temple des dieux, dans » les bras de ma pâle amante !

» Quand tous les guerriers monteraient leurs » coursiers et se précipiteraient des portes d'argent » aux champs du combat, je resterais à tes côtés, » amant fidèle, et mes yeux ne s'ouvriraient que » pour toi. Quand les vierges de Valhall rempli- » raient les coupes de l'hydromel à l'écume d'or, je » ne boirais qu'à ton bonheur, murmurant des pa- » roles de tendresse et d'amour.

» Je voudrais planter pour nous une salle de ver- » dure sur l'isthme, auprès d'un golfe bleu. Là, » nous reposerions dans la paix, à l'ombre du bos- » quet aux fruits d'or. Et lorsque le soleil du Valhall » rallumerait son flambeau (que son éclat est vif et » splendide !) nous reprendrions notre essor vers les » dieux, regrettant déjà notre demeure.

» Je couronnerais d'étoiles et ton front et l'or de » ta chevelure, dans la salle de Vingolf (*a*). Je vou- » drais, au feu de la danse, colorer de pourpre mon » pâle lis ; et bientôt loin de la fête je t'emporterais » dans l'asile de l'amour et de la paix, où Brage à la » barbe d'argent répéterait chaque soir ton chant » nuptial.

(*a*) Château de Freya.

» Quel chant retentit dans le bosquet ! Ce chant » vient des rives de Valhall. Que la lune est splen- » dide sur les détroits ! Cet éclat vient des régions » de la mort. Ce chant, cet éclat annoncent un » monde d'amour sans douleur. Ah ! ce monde, je » voudrais le contempler avec toi, avec toi, mon » Ingeborg !

» Ne pleure pas. la vie bouillonne encore dans » mon sang, ne pleure pas. Les rêves de l'amour et » de l'homme aiment à errer dans l'azur. Ah ! dès » que tu étends les bras vers moi, dès que ton œil » se repose sur mon cœur, tu m'attires à toi sans » peine, quels que soient tous mes transports, loin » de la félicité des dieux.

» Silence, c'est l'alouette. Non, c'est la colombe » qui raconte son amour à la forêt ; l'alouette dort » encore sur la tombe auprès de sa compagne, dans » son nid bien chaud. Elles sont heureuses, personne » ne les sépare ; soit que le jour se lève, soit qu'il se » couche, leur vie est libre comme l'aile qui porte » dans les airs le couple joyeux.

» Regarde, voici le jour. Non, c'est la flamme » d'un fanal à l'orient. Nous pouvons encore mêler » nos paroles, la douce nuit n'est pas encore finie. » Oublie l'heure de ton réveil, étoile dorée du jour. » Pour le bonheur de Frithiof, dors si tu veux jus- » qu'à Ragnaröck (*a*).

» Hélas ! vaine espérance. Déjà le vent du matin

(*a*) La fin du monde.

» soupire; déjà les roses de l'orient s'épanouissent » aussi fraîches que les joues d'Ingeborg. Une » troupe d'oiseaux ailés (troupe insouciante) ga- » zouille dans les airs lumineux, et la vie s'agite, et » la vague brille, et les ombres et l'amant prennent » la fuite.

» Le voilà dans toute sa gloire. O soleil d'or, » écoute ma prière! Oui, je le sens, un dieu est » près de moi; qu'il est splendide, qu'il est beau! » Oh! heureux celui qui s'élancerait dans la car- » rière couronné de ta puissance, celui qui comme » toi, joyeux et fier, revêtirait sa vie de lumière et » de triomphe!

» Je place ici sous ton regard ce qu'il a vu de » plus beau dans le nord. Prends-la sous ta garde, » ô soleil sublime, elle est ton image sur la terre. » Son âme est pure comme ta lumière, son œil est » bleu comme ton ciel, et l'or qui brille sur ton » front brille aussi dans les boucles de sa cheve- » lure.

» Adieu, ma bien-aimée! Une autre nuit, une » nuit plus longue, nous nous reverrons encore. » Adieu! Encore un baiser sur ton front, encore un » baiser sur tes lèvres! Dors maintenant, rêve de » moi, réveille-toi au milieu du jour, et dans ton » âme fidèle, compte les heures avec moi; avec moi, » regrette, brûle. Adieu, adieu! »

(14) M. Xavier Marmier cite deux charmantes runas finnoises, exprimant les regrets d'une jeune fille séparée de son amant.

« Ah ! s'il venait, celui que je regrette ; s'il paraissait, celui que je connais si bien ; comme mon baiser volerait sur sa bouche, quand même elle serait teinte du sang d'un loup ! Comme je serrerais sa main, quand même un serpent y serait entrelacé ! Le souffle du vent, que n'a-t-il un esprit, que n'a-t-il une langue pour porter ma pensée à mon amant, pour m'apporter la sienne ! Je renoncerais à la table du pasteur, je rejetterais la parure de sa fille, plutôt que de quitter celui que j'aime, celui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'hiver, et d'apprivoiser pendant l'été. »

« Je ne chanterai pas dans ma douleur ; je ne rirai pas dans mes angoisses. A quoi sert de chanter ? A quoi sert de rire ? Quand ma voix s'élèverait dans toutes les vallées, soupirerait au bord de tous les lacs, gémirait sur toutes les montagnes, et résonnerait dans toutes les forêts, mes soupirs seraient inutiles, mes plaintes seraient perdues.

» Ma voix n'arriverait pas à l'oreille de mon bien-aimé ; mes gémissements n'atteindraient pas son cœur. Le sapin cependant m'écoute, l'arbre m'appelle son enfant chéri, le lac son oiseau bleu, le bouleau son amour.

» Je ne regarde pas le sapin, je ne penche pas ma tête vers le lac, je ne présente pas mes lèvres à l'arbre ni ma main au bouleau. Mais s'il revenait, celui que j'aime, alors quelle joie ! J'accourrais pencher ma tête sur la sienne, lui présenter mes lèvres et lui tendre ma main.

» Sa bouche est tendre comme le beurre fondant, ses lèvres douces comme le miel ; sa barbe est comme la rosée, et son menton comme du velours; le soleil brille dans ses yeux, la lune dans ses sourcils, les étoiles du ciel sur ses épaules.

» Il est beau quand il marche, plus beau encore quand il s'avance vers moi. Je donnerais une grosse somme pour le voir revenir, des pièces d'or pour chaque lieue qu'il franchirait, des pièces d'argent pour chaque pas. »

M. Ampère, professeur au collége de France, a publié, sur la littérature du Nord, quelques travaux détachés, pleins de mérite. Entre autres beautés signalées par lui dans cette littérature, il cite les plaintes d'Ingeborg, au moment du départ de Frithiof son amant, *Ingeborgs klagan.* Cette élégie est en effet bien touchante. Nous en avions essayé, dans le pays même de son auteur, une traduction en vers que nous donnerons ici.

Déjà voici l'automne, et la mer orageuse
Commence à soulever son sein.
Ah ! que le temps est long ! que je serais heureuse
Si je pouvais sortir enfin ! (a)

Oui, depuis bien longtemps j'ai vu la nef amie,
Elle fuyait vers l'Occident;
La vague la portait vers une autre patrie;
Heureuse ! elle suit mon amant...

O vague de la mer, ô vague à l'azur sombre,
Calme un peu ton sein trop altier ;

(a) Ingeborg était dans le temple du dieu Balder.

La course est si rapide! Etoile, chasse l'ombre,
Montre la route au marinier!

Quand le nouveau printemps luira sur la vallée,
Il reviendra dans ces climats;
Mais il ne verra point l'amante désolée
Accourir au bruit de ses pas.

Froide, elle dormira dans la froide poussière,
Pâle victime de son cœur;
Ou ravie à l'amour par la haine d'un frère (*a*),
Elle vivra pour la douleur.

Faucon qu'il a laissé, faucon qu'il a vu naître,
O doux ami, tu seras mien;
Viens, je veux te nourrir, te nourrir pour ton maître;
Chasseur ailé, viens, ne crains rien.

Vois-tu, voici ma main, repose-toi sur elle;
Sur ce tissu, riche trésor,
Je veux broder tes traits, je veux broder ton aile,
Je veux broder ta griffe d'or.

Jadis sur un faucon, Freya, l'ardente amante,
S'élança dans les champs de l'air;
Elle cherche éplorée, elle poursuit errante,
Les traces de son bel Öder (*b*).

Oh! quand du même essor, sur ton aile rapide,
Tu voudrais me ravir aux cieux,
Tes efforts seraient vains! Seule, à mon âme avide,
La mort donne l'essor des dieux!

Brillant chasseur, oh! viens, pose-toi sur ma tête;
De là regarde vers les flots :
Hélas! désirs trompés! je ne vois sur leur crête
Ni Frithiof, ni ses matelots.

(*a*) Les frères d'Ingeborg avaient refusé leur consentement à son union avec Frithiof.

(*b*) Époux de Freya.

Il reviendra, sans doute, alors que son amante
Aura baisé la froide mort.
Faucon, salue, au nom d'Ingeborg expirante,
Frithiof, pleurant son triste sort.

(15) Il paraît que dans les guerres chaque Finnois avait son compagnon d'armes, dont il ne se séparait jamais. Cet usage existait chez tous les peuples du Nord.

(16) Vase dont on se sert pour faire le beurre.

(17) Le climat de la Finlande est digne de sa nature hyperboréenne : hivers longs et durs, étés courts et brûlants, automnes et printemps presque inaperçus. Depuis quelques années les froids semblent s'être radoucis, mais les pluies et les brouillards de l'automne sont plus prolongés. On attribue cela à la culture des champs et au desséchement des marais. Il faut cependant mettre ici hors de ligne l'hiver de 1843-1844, hiver tel qu'on n'en avait point vu depuis plus d'un demi-siècle, puisque, comme nous l'avons déjà dit, le thermomètre marqua alors quarante degrés au-dessous de zéro pendant six semaines entières.

En Finlande, l'hiver commence d'ordinaire à la mi-octobre et finit à la mi-mai; il dure par conséquent sept mois. Sa plus grande intensité est à la mi-janvier. Alors les rivières, les lacs, les golfes jusqu'à une distance de plusieurs verstes, sont pris par les glaces. De toutes parts les traîneaux volent, car c'est le beau temps des voyages rapides. Alors aussi la campagne offre un magnifique coup d'œil.

Transformés en rocs de glace, les rocs de granit déploient leur blanche parure, et font rayonner aux feux d'un pur soleil les milles aiguilles qui ruissèlent de leurs bords. Au loin s'étend la neige, comme une nappe immense, au milieu de laquelle s'élèvent de tous côtés des forêts de sapins et de bouleaux ornés de franges et de panaches; puis c'est le bruit d'une avalanche qui roule, le cri joyeux du paysan qui revient de la chasse, l'aboiement fidèle du chien de la *tupa*. Je ne parle point ici de ces brillantes parties de traîneaux qui transportent à travers les lacs et les marais le luxe et la vie animée de la société aristocratique.

Le froid de l'hiver, quand il n'est point poussé à un extrême exceptionnel, est peu redoutable pour le Finlandais. Ses maisons de bois sont parfaitement chauffées, en sorte qu'il trouve dans leur intérieur un abri assuré. Les fenêtres, qui, chez nous, donnent un passage inévitable à l'air glacé du dehors, n'ont point cet inconvénient chez lui; car, d'abord, elles sont doubles, hermétiquement fermées; puis entre elles se trouve une couche de sable, plantée de cinq ou six cornets de papier remplis de sel, destinés à boire l'humidité. Peut-on rien imaginer de plus ingénieusement confortable? Et si nous nous transportons dans les grandes maisons des villes, quelle sera notre admiration, à l'aspect de ces immenses fourneaux bâtis, soit en forme de colonnes, soit en forme de pilastres, s'élevant du parquet jusqu'au pla-

fond! Salon, chambre, antichambre, toutes les pièces de l'appartement possèdent au moins un de ces fourneaux. Tandis que j'étais à Helsingfors, j'habitais une maison où se trouvaient douze chambres, et pour ces douze chambres il y avait vingt fourneaux. La manière de les chauffer est facile. On se sert pour cela de bois de sapin ou de bouleau, bois si commun dans le pays. Avant de l'allumer, on a soin d'ouvrir les deux soupiraux placés à l'extrémité supérieure du fourneau; puis, le bois étant consommé et réduit en charbon, on les referme. Alors la chaleur se répand dans les tubes intérieurs et se dégage dans l'appartement avec une intensité qu'au moyen du double soupirail on peut diriger à volonté. Un domestique un peu expert peut conserver dans l'appartement de son maître pendant toute une journée les degrés de chaleur que celui-ci lui aura indiqués sur son thermomètre. Ces fourneaux si commodes, si nécessaires pour se garantir du froid, ont le triste inconvénient de priver de la vue du feu, ce charme si précieux de nos jours d'hiver. C'est pourquoi plusieurs amis du confortable parfait ajoutent à ces calorifères monstres, dans leur cabinet du moins, une jolie cheminée à la prussienne.

A l'extérieur, le froid est plus redoutable. Cependant, au moyen de leurs fourrures, les Finnois réussissent à s'en garantir. Quant à ceux qui, soit par imprévoyance, soit par des circonstances indépendantes de leur volonté, se livrent à lui sans dé-

fense, ils sont presque toujours victimes de ses rigueurs; ce qui peut leur arriver de moins grave, c'est d'avoir le nez et les oreilles gelés. Du reste, ce dernier accident a rarement des conséquences funestes ; au bout de deux ou trois semaines, le nez et les oreilles gelés recouvrent toute leur santé première. Le meilleur remède, soit curatif, soit préventif, qu'on puisse employer contre ce mal, c'est de se frotter les susdits organes avec de la neige.

La température de l'hiver, surtout lorsqu'il touche à sa fin, est sujette aux variations les plus étranges. Nous avons vu, une fois, le thermomètre passer, dans l'espace de six heures, de quatre degrés de chaud à seize degrés de froid. Malheur au voyageur qui, se fiant au doux soleil qui éclaire son départ, néglige de se munir de quelques vêtements supplémentaires, il est très-exposé, après six ou huit heures de marche, à éprouver les accidents les plus fatals.

Nous avons dit que l'hiver se terminait à la mi-mai. Cependant il arrive quelquefois qu'il se prolonge bien au delà. Il nous est arrivé de trouver de la neige dans les ornières des routes et dans les anfractures des rochers le 29 mai, et même les premiers jours de juin.

Du reste, pour être plus lent à venir, l'été de Finlande n'a pas des feux moins brûlants. Nous connaissons les chaleurs de la Provence, mais nous avouerons qu'elles ne nous ont jamais paru com-

parables à celles de ce pays. Ce qui les rend plus affligeantes, c'est que, dans ces latitudes septentrionales, on ne fait rien pour se garantir de leurs ardeurs. Le froid seul absorbe toutes les précautions. Chose remarquable, plus on remonte vers les régions du nord, plus l'été est chaud. A Torneă, le thermomètre s'élève, à l'ombre, jusqu'à vingt-huit ou trente degrés ; à Helsingfors, seulement jusqu'à vingt-cinq et vingt-six.

On conçoit que des chaleurs aussi intenses doivent imprimer à la végétation un incroyable mouvement. En neuf ou dix semaines, les Finnois du nord voient leur grain mûrir et le récoltent ; ceux du midi attendent quatorze ou seize semaines.

Avec les saisons varie la durée des jours et des nuits. On compte, par année, à Helsingfors, quatre-vingt-treize jours clairs, cent quatre-vingt-neuf sombres, et quatre-vingt-trois, partie sombres, partie clairs. Le plus grand nombre de jours clairs se rencontre au mois de juin, qui ordinairement en possède onze ; le plus petit nombre se rencontre en novembre, qui n'en a guère que trois ou quatre. Quant aux jours sombres, novembre est de tous les mois celui qui en revendique le plus ; il en compte vingt-deux ou vingt-trois ; juillet n'en a que huit ; c'est celui qui en a le moins. A Åbo, on compte cent trois jours clairs, cent cinquante trois sombres, et cent neuf, partie clairs, partie sombres. Le plus grand nombre de jours clairs s'y rencontre en avril et en mai ; le plus petit nombre en novembre ; le

plus grand nombre de jours sombres en décembre, le plus petit nombre en juin.

Ces dernières données météorologiques sont le résultat de nombreuses observations ; nous les avons empruntées, d'après Rein, aux communications du docteur Hällström, professeur à l'université d'Helsingfors.

Le grand trait caractéristique des nuits d'été du Nord, c'est, on peut le dire, l'absence complète d'obscurité. Le crépuscule du matin se lève presque en même temps que le crépuscule du soir commence à s'affaiblir, en sorte qu'il semble que leurs lueurs se confondent. Un poëte national a dit du soleil d'été de Finlande qu'il ne se couchait point dans le sein de la terre, mais qu'il l'effleurait légèrement d'un baiser pour se relever aussitôt sur l'horizon.

Torneä est célèbre par l'affluence des voyageurs savants ou curieux, qui y accourent à l'époque du solstice pour y voir le soleil à minuit. Regnard est le premier Français qui ait entrepris ce lointain voyage ; et l'on peut dire que, depuis, ses traces sont suivies sans interruption.

Tant que le soleil reste, en quelque sorte, en permanence, la température des jours et des nuits est à peu près égale. Mais dès qu'il commence à descendre, la fraîcheur se fait sentir vers le soir, et quelquefois se transforme en un froid vif et piquant. C'est surtout du 10 au 20 août qu'on peut remarquer ce phénomène. On a même vu, à cer-

taines époques, les gelées de nuit commencer dès le 25 juillet, et exercer les plus grands ravages parmi les plantes potagères.

Le climat de Finlande est en général sain, malgré qu'autrefois on ait vu la peste s'y introduire et y exercer des ravages déplorables. Le choléra, qui a sévi avec tant de fureur dans la Russie et dans la Pologne, n'a touché de la Finlande que quelques points méridionaux; et l'on peut dire que toutes ces épidémies, qui ont désolé, pendant la première moitié de 1830, les provinces du Nord, en particulier l'Ostrobothnie, avaient plutôt leur principe dans la disette qui régnait alors dans le pays et dans la mauvaise nourriture qui en était la suite que dans l'influence physique du climat.

Les régions montagneuses et couvertes de bois sont plus favorables à la santé que toutes les autres. On n'y voit guère mourir qu'un individu sur cinquante. En général, parmi le peuple qui habite les campagnes, il n'en meurt qu'un sur trente-cinq ou quarante; dans les petites villes maritimes, un sur quarante ou quarante-cinq; mais dans son enceinte entourée de collines, avant l'incendie de 1827, la population trop serrée de la ville d'Åbo en voyait mourir un sur vingt-cinq ou trente. Sans doute que cette proportion diminue depuis qu'Åbo a été rebâtie sur un plus vaste plan.

On peut juger de la salubrité du climat de chaque province par les exemples de longévité plus ou moins avancée qu'offrent leur statistique. Le recen-

sement de 1835 produit 180 personnes ou une sur 7,743 qui ont atteint l'âge de 90 à 100 ans, dont 120 du sexe féminin et 60 du sexe masculin. Le district ou gouvernement d'Uleăborg donne un centenaire ou du moins un individu âgé de 90 ans et au-dessus sur 4,170; — le Nyland un sur 6,498; — Åbo et Björneborg un sur 7,946; — Wasa un sur 8,671; — Tavastehus un sur 8,839. Le gouvernement de Kuopio est de tous le moins bien partagé en fait de longévité, car il n'a qu'un individu sur 25,270 qui ait atteint l'âge en question. D'après le recensement de 1840, on compte en Finlande 209 personnes, dont 54 hommes et 155 femmes (parmi lesquelles on en distingue une de 102 ans), qui ont atteint leur quatre-vingt-dixième année. Uleăborg en a 1 sur 2,864; le Nyland 1 sur 4,412; Ăbo 1 sur 6,184; Wasa 1 sur 6,258; Saint-Michel 1 sur 7,540; Tavastehus 1 sur 10,669; Wiborg 1 sur 10,835; Kuopio un sur 11,544, et enfin dans tout le pays 1 sur 6,917.

(18) Les vêtements des Finnois ont un caractère très-original; mais ils varient avec les provinces. Ce qu'ils offrent de plus curieux, c'est la coiffure, immense casque à six cornes, haut de forme, et fait de peau de loup très-velue. De même que les paysannes russes, les femmes finnoises portent des bottes en cuir épais et très-lourdes. J'ai toujours été frappé, pendant mes voyages dans le Nord, du peu de soin que la femme du peuple prend de son pied: la Russe et la Finnoise l'enferment dans une

large botte, la Carélienne dans une sorte de galoche suspendue sur un morceau de bois carré, fixé au milieu de la semelle, ce qui ne lui permet que de marcher sur la pointe du pied et d'une façon fort gênée; la Danoise dans une pantoufle sans talon, espèce de sandale très-incommode, etc., etc.

(19) Nom finnois du froid. Voyez l'Introduction.

(20) Encore une allusion aux guerres qui ont agité la Finlande.

[illegible]

DIX-NEUVIÈME RUNA.

(1) Grand géant. Voyez l'Introduction.

(2) Cette vente de Kullervo est faite, sans doute, d'abord à des Russes, et puis par des Russes à Ilmarinnen; car nous avons déjà dit que le servage n'existait point chez les Finnois.

(3) Ilmarinnen paye comme il convient à un forgeron.

(4) Nom de Kullervo.

(5) En Finlande, les limites des propriétés sont marquées ordinairement par de grandes cloisons ou barrières; il arrive même quelquefois que ces barrières coupent des routes très-fréquentées; en pareil cas, la barrière s'ouvre par une large porte, et sur le bord de la route s'élève une petite cabane où réside celui qui sert de concierge. Ces sortes de

barrières à travers les routes se trouvent surtout en Russie, où les paysans les construisent pour empêcher les écarts de leurs troupeaux. Mais si elles sont de quelque utilité sous ce dernier rapport, elles sont prodigieusement incommodes pour les voyageurs tant soit peu pressés ; car chaque fois qu'il s'en rencontre quelqu'une, il faut ou descendre soi-même de voiture, ou en faire descendre son domestique, pour l'ouvrir et puis la refermer. Que de fois, parcourant certaines parties du gouvernement d'Iaroslaf, n'ai-je pas maudit de grand cœur et les barrières et ceux qui les avaient construites!

(6) Par nombril de la terre, il est probable que la runa entend le centre de la terre, ses régions intérieures.

(7) Sans doute entre les pieds des vierges des bois.

(8) Noms finnois dont nous ignorons la signification. Peut-être désignent-ils des animaux sauvages pris par des chasseurs.

(9) Surnom de l'ours.

(10) Épithète remarquable de Jumala. Voy. l'Introduction.

(11) En Finlande, les enfants assistent aux funérailles de leurs parents. S'ils sont absents, on les attend; leur absence ne peut être justifiée que par une absolue impossibilité de retour.

La manière de porter le deuil a quelque chose d'original. Une dame en deuil de sa mère ressem-

ble à peu près à nos bonnes françaises en toilette, ou aux jeunes filles de certaines corporations religieuses. Sa tête est coiffée d'un bonnet blanc, ses épaules couvertes d'une pèlerine blanche; un tablier blanc flotte sur sa robe noire. C'est là ce qu'on appelle le grand deuil; on le porte trois mois; après quoi on vient au demi-deuil, et puis peu à peu, comme chez nous, aux vêtements ordinaires de la vie. Les hommes sont revêtus d'un habit noir, dont le col et les parements sont recouverts d'un crêpe blanc; ils portent de plus, attaché à leur cravate blanche, un long rabat blanc, plissé, comme celui de nos juges en costume de palais.

VINGTIÈME RUNA.

(1) Nous croyons que toute cette *runa* est allégorique, et qu'elle a pour but de stigmatiser ces mariages de pur intérêt où l'on épouse moins la femme que l'or de sa dot.

(2) Voir ce que nous avons dit plus haut touchant le labourage et la manière de semer les terres en Finlande.

VINGT-UNIÈME RUNA.

(1) Le chien finlandais est une sentinelle vigilante pour les habitations, un auxiliaire puissant pour la chasse, un guide sûr dans les sentiers déserts. Nous avons vu dans l'île d'Hogland des chiens portant une planche au cou en forme de jabot; cette planche les aide à se soutenir longtemps sur l'eau quand ils vont avec leur maître à la poursuite du phoque. En Sibérie, les chiens remplissent l'office de rennes et tirent les traîneaux : on en attèle quelquefois jusqu'à cent cinquante au même équipage. Rien n'égale leur infatigable ardeur, leur sobriété, leur force d'énergie contre le froid.

(2) Le golfe de Finlande est un des plus orageux du monde. Chaque année, à l'époque de l'automne, d'horribles tempêtes soulèvent ses vagues, et engloutissent plusieurs navires.

(3) C'est-à-dire qu'ils seront réduits à se sauver à la nage. Idiotisme finnois.

(4) C'est quelque chose de fort original qu'un voyage à travers la Finlande, à la façon des naturels du pays.

D'abord, comme précaution indispensable, vous devez envoyer devant vous un *förbud* ou courrier, qui, passant par tous les relais, avertisse du jour et de l'heure de votre arrivée, et donne ordre qu'on vous tienne des chevaux prêts. A défaut de cette mesure, vous courez risque de trouver vides toutes les écuries, et d'attendre, durant de longues heures, des chevaux qui n'arriveront enfin que lorsque votre patience sera aux abois. Cet inconvénient résulte de l'organisation même de la poste finlandaise, organisation calquée sur celle de la poste suédoise. Là, les chevaux n'appartiennent pas tous, comme en France et en Allemagne, à la direction postale; elle n'en a qu'une partie : le reste est fourni par les paysans du district. Or, il arrive souvent que tous les chevaux de la poste étant en campagne, les montures des paysans sont encore occupées à manger le foin de leur râtelier, sans que leurs maîtres songent le moins du monde à leur faire remplir leur rôle supplémentaire. Si vous arrivez dans ces circonstances, il est clair que vous devez attendre. Je connais une station entre Helsingfors et Pétersbourg où ceci ne manque jamais au voyageur qui a négligé le *förbud*.

Une seconde précaution non moins indispensable

que celle du *förbud*, c'est l'emplette d'un grand coussin bien bourré de plumes et recouvert de cuir de Russie. Je vous en dirai la raison tout à l'heure. Une autre précaution, sinon aussi indispensable que les deux premières, du moins très-utile, c'est de mettre dans sa poche deux espèces de bourses, l'une garnie de petites pièces d'argent destinées à payer les chevaux et autres frais de poste; l'autre, garnie de kopecks de cuivre, destinés aux pourboire des postillons.

Tous vos préparatifs étant faits, vous montez dans la voiture du pays : et quelle est cette voiture? Figurez-vous un de nos tombereaux, c'est-à-dire une grande caisse en bois, fixée sur un essieu, à laquelle on a adapté un timon. Sur le devant une planche est suspendue, qui sert de siége à vous et à votre postillon; derrière ce siége, une sorte de dossier mobile, en bois, quelquefois même une simple corde, laquelle, venant à se casser, donne lieu à des accidents sinon graves, du moins fort risibles : le fond de la voiture est rempli par les effets du voyageur. Ce curieux véhicule s'appelle *bondkära* (char de paysan). On conçoit pourquoi nous engagions tout à l'heure à se munir d'un coussin russe; sans cette précaution, il ne serait pas impossible qu'on eût les reins brisés.

A chaque station, vous changez de chevaux, de voiture et de postillon. Et qu'on ne s'imagine pas que ces fréquents renouvellements de tout son équipage causent de grands retards au voyageur; les

relais sont si bien servis, les paysans finlandais si officieux, qu'en un clin d'œil, chevaux, voiture, bagage, tout est prêt à partir.

Pendant qu'on organise son nouvel équipage, le voyageur entre dans la maison de poste, toujours propre et parfaitement tenue. Là, il trouve à son gré du lait, des œufs, du fromage, souvent même du gibier, dont il peut faire, à peu de frais, ample consommation. « J'ai dîné un jour, dit » M. Xavier Marmier, dans une jolie petite au- » berge, en face d'un lac charmant. On m'a servi » des œufs frais, du poisson, une moitié de coq de » bruyères, du lait et du café, le tout coûtait un » franc. Un autre jour, je donnais deux kopecks » d'argent à une femme qui m'avait apporté une » tasse de lait : « Ah ! le bon monsieur ! s'écria l'hon- » nête créature, avec les formes respectueuses du » langage suédois, qui ne permettent de parler qu'à » la troisième personne, le bon monsieur peut boire » beaucoup de lait pour deux kopecks. » Et, pour » mettre sa conscience en repos, elle courut m'en » chercher une autre tasse. » La même chose m'est souvent arrivée à moi-même.

Dans chaque maison de poste, on trouve un cahier ou journal (*dag-bok*), numéroté, coté par l'autorité du district, où le voyageur doit inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, et le nombre de chevaux qu'il a pris : c'est une mesure de police qui aiderait au besoin à trouver les traces du fugitif. Ce journal indique la distance par werstes d'une

station à l'autre, et ce que l'on doit payer pour chaque trajet, en sorte que, sans avoir besoin de prononcer une parole, l'étranger qui ne saurait pas la langue du pays peut régler son compte, prendre ses chevaux et partir. Le même journal lui offre de plus, à chaque page, une colonne d'observations, où il peut formuler les plaintes qu'il aurait à faire contre le maître de poste. Chaque mois, ce cahier est envoyé au chef de district; et le maître de poste sur lequel pèse une de ces fâcheuses annotations est obligé de comparaître devant lui pour se justifier : c'est un voyage qu'il redoute fort; car il n'y recueille que des reproches; et, si sa défense n'est point parfaitement nette, il est condamné à l'amende.

On trouve aussi aux maisons de relais, en Russie, un cahier ou journal comme celui dont nous venons de parler. Il est attaché à une corde, laquelle est fixée avec de la cire, sur une table. Cette cire porte l'empreinte du cachet impérial. Le journal russe ne sert point au voyageur pour y inscrire son nom, le lieu où il va, etc., comme le journal finlandais; il n'est ouvert qu'à ses plaintes et à ses observations.

Au nord de la Finlande se trouve la ville appelée *Jukasjärvi*. Plusieurs voyageurs qui l'ont visitée ont consigné, dans un journal qui s'y trouve encore, leur mémorable expédition. Voici quelques-unes de leurs inscriptions.

La première est du fameux Regnard, qui, au dix-

septième siècle, poussa sa course aventureuse jusqu'en Laponie, sur laquelle il a débité ensuite tant de mensonges.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem,
Casibus et variis acti terrâque marique,
Sistimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.

De Fescourt, Corberon, Regnard, à Jukasjervi, **18 Aug. 1681.**

Puis viennent les autres inscriptions dans l'ordre suivant :

« Gallia mihi lucem dedit, et liberum Anglia por» tum ; utraque me Germania, Græcia magna mi» norque, mons Jovis, ac Barcellona, Herculisque » columnæ, ambæ Asiæ, Italia, Africa, hisque op» posita Melite, Euxina et Mæotica, Caspia, Baltica » necnon littora viderunt, vidit Polus Arcticus ipse, » et mihi inocciduum ostendit Laponia solem ; pro» que cibo et potu carnem et lac rangiferinum præ» buit, ut Tartaria olim præbebat equinum.

» Hæc scribebat ad Jukasjerviam, rediens ex Tor» niavensi lacu, Aubri de la Motraye, Magnæ Bri» tanniæ subditus. 13 junii 1718. »

« Benchè un secolo piu tardi, spinto pero da non » minore curiosita dalla Lombardia, il Marchese » Paolo Arconati Visconti visito questo luoco. » Al 5 di juglio 1783. » Il faut remarquer que cette

inscription est sur la même page que celle de Regnard, et la suit immédiatement.

« Est terra antiqua ubere gleba potens. Lingones » coluere viri, Burgundiam nunc Galli cognomine » dicunt, hæc mihi patria. Plures perlustravi regio- » nes : vidit me Germanus, superbi viderunt Bri- » tanni, et quos dives pascit Flandria ; atram vomere » qui paludem exercuerunt Batavi, qui bibunt Vis- » tulam Danubiumque, horrentes Alpum qui tenent » rupes, Tiberis qui sacrum colunt littus, plures- » que alii. Post varios casus et magna discrimina » rerum, polares oppuli ad aras, inocciduum solem, » rangiferorumque gelidum ubi Lapponem ubera » vidi pressantem. Cursus fuit ad locum quem Waida- » Kasta dicunt, nullus ubi antea penetravit viator. » Multum fui et terris jactatus et cataractis, mul- » tum quoque et culicibus passus ; rediens ex his » desertis, et properans in Galliam sedes ubi fata » dederunt jucundiores. Jukasjervino hanc in tem- » plum apposui inscriptionem, 7 julii 1796.

» Non mihi fama sed hospitalitatis et gratitudinis » testimonium. »

S. Stewart, civis orbis, 3 julii 1787.

« Justice bids me record thy hospitable fame, » and testify it by my name. »

W. Langhorn, United States of America, juli 23 1787.

« Gallia me genuit. Magnam Britanniam, Hispa-
» niamque cognoscebam; primum Italiam, postea
» Hungariam vidi, Helvetiam revisens, per totam
» Germaniam, Poloniam, Moscoviam, Russiam pe-
» regrinatus, per Finlandiam, Stockholmiam ac-
» cessi, unde in Lapponiam incurri, in societate
» Francisci Outaveri, Hispani natione, ex Nallia in
» regno Murciæ. Hospitium dedit venerandus ad-
» modum Jukasjervensis, pastor Daniel Engelmark,
» cui testimonium gratitudinis meæ hic affero.

» Carol. Ricard. de Vesvrotti, vir nobilis, ex Di-
» jone in Burgundia, Præses in suprema natio-
» num curia, has visitavit regiones, die 4 februarii
» 1792. »

Il est certain que la voiture finlandaise appelée *bondkära* est un moyen de transport fort incommode. Mais il semble que toutes ces incommodités sont bien rachetées par l'originalité même du moyen, et par la rapidité et le bon marché qu'il procure en voyage. On ne paye que deux kopecks d'argent par werste pour chaque cheval, ce qui ne fait pas plus de trente centimes par lieues de France. Et si l'on donne quelques sous au postillon, il ôte respectueusement sa casquette et remercie avec une gratitude profonde.

Les chevaux finlandais sont généralement petits, mais alertes; ils s'en vont toujours trottant en plaine comme des rats, et galopent comme des

coursiers sauvages à la descente. C'est le contraire des chevaux russes, qui montent au galop et descendent au pas. Avec un attelage qui, au premier abord, semble chétif et impuissant, on fait facilement trois lieues et demie à l'heure.

A chaque werste s'élève un large poteau où est inscrite d'un côté la distance de la station qu'on vient de quitter, et de l'autre celle de la station où l'on va. « Je crois, dit M. Marmier, qu'on pourrait sans inconvénient réel diminuer ce luxe de poteaux; mais celui qui a eu l'idée de les établir a certainement compris une des grandes jouissances du voyageur, qui est de pouvoir mesurer à chaque instant le chemin qu'il a parcouru et celui qui lui reste à parcourir, de pouvoir délimiter d'une manière certaine le paysage qui lui a plu, le village qui l'a intéressé. C'est sur le chemin désert, comme un souvenir amical des lieux habités, comme un encouragement qui attend à toutes les cinq minutes le passant fatigué. En hiver, ces poteaux sont des jalons précieux qui l'aident à reconnaître sa route, au milieu des amas de neige. »

(5) Voyez ce que nous avons dit plus haut, touchant la piraterie et les vikings.

VINGT-DEUXIÈME RUNA.

(1) Voir les notes de la première partie.

(2) Partout et toujours apparaît, dans les runas finnoises, la supériorité de Wäinämöinen sur tous les autres dieux et héros.

(3) Le *kantele* est l'instrument de musique des Finnois ; il a la forme d'une guitare ou de la *balalaïka* des Russes. Le *jouhi kantele* lui ressemble beaucoup, mais il est plus petit, et ne se garnit qu'avec des crins de cheval. Un autre instrument en grand usage chez les Finnois, c'est le *harppu*, dont ils ont sans doute emprunté le nom à la langue suédoise. Le *harppu* n'a que cinq cordes ; et « ici nous pouvons observer, dit Acerbi, le premier pas dans l'origine des arts. Ce peuple n'a pas pensé à donner

» plus de cordes qu'il n'a de doigts à la main. Les » cordes sont *a*, *b*, *c*, *d*, *e*; et le *c* étant bémol, l'ins» trument se monte en *la* mineur, le ton favori de » toutes les nations du Nord. Les cordes sont de mé» tal, et ne sont pas, comme celles du violon et de » la guitare, susceptibles d'être modulées par les » doigts de la main gauche. Toute l'étendue de leur » musique est renfermée dans cinq notes, et avec » ces cinq notes ils jouent, dansent et récitent leurs » poésies. Il est aisé d'imaginer l'effet mélancolique » et monotone de ce genre de musique, aussi bien » que l'impossibilité de pouvoir l'améliorer, jusqu'à » ce qu'ils abandonnent leur instrument. Mais les » nations sauvages ou à demi civilisées ne sont pas » moins sobres dans leurs jouissances mentales que » dans celles qui dérivent de leurs organes. Ils peu» vent se passer des raffinements d'une musique » délicieuse aussi aisément qu'ils se fixent à la sim» plicité et à l'uniformité dans leur genre de vie. » L'introduction du violon a opéré quelque change» ment dans la musique nationale de cette contrée. » La propagation de cet instrument semble avoir » élevé le génie des Finlandais, et la musique qu'ils » exécutent avec lui a pris un caractère différent de » celle qu'ils exécutent sur le *harppu*. »

En fait d'instruments à vent, les anciens Finnois connaissaient la trompe *torwi*, la flûte ou le chalumeau *pilli* ou *huilu*, le cor *sarwi*. Ce dernier instrument était fait d'une corne de bouc, percée de cinq trous: il servait surtout aux bergers, qui

jouaient avec lui de charmantes, mais simples mélodies.

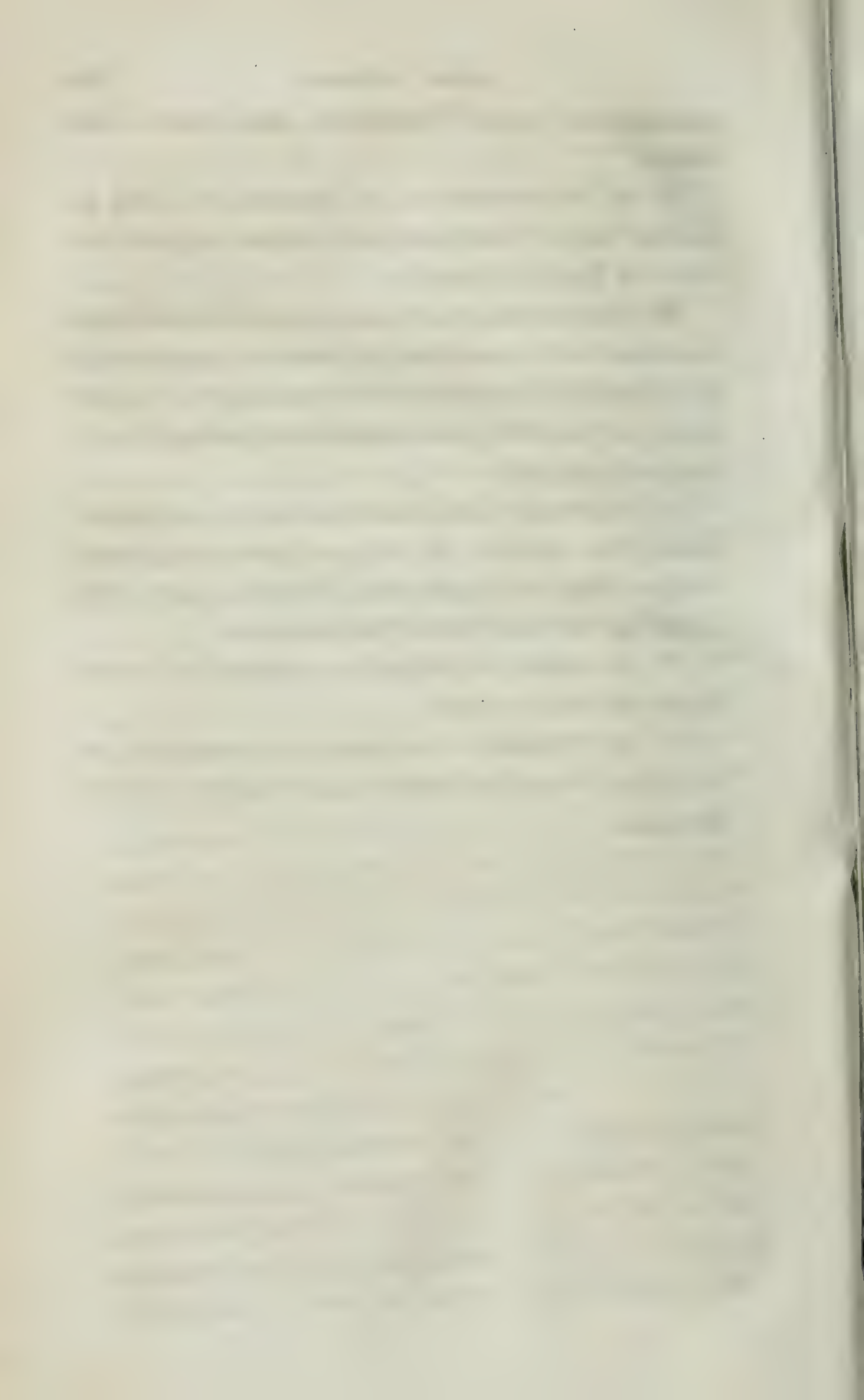
(4) Le brochet dont il est question ici était un brochet mort. C'est pourquoi la runa l'appelle l'esclave de *Tuoni* (la mort).

(5) Il est certain que le mythe de Wäinämöinen, inventeur de la musique, dépasse, en grandeur et en originalité, le mythe de l'Orphée grec. On peut juger par lui si le génie musical est profond chez le peuple finlandais.

(6) C'est une chose curieuse que la personnification du soleil et de la lune dans deux jeunes vierges filant un léger tissu. Voyez ce que nous avons dit du soleil dans l'Introduction.

(7) Le chant de Finlande, symbole de l'union qui règne dans le pays.

(8) La Finlande a toujours été renommée par ses perles. Voyez les notes de la première partie de *Kalewala*.



VINGT-TROISIÈME RUNA.

(1) Nous avons parlé, dans la précédente runa, de la manière de voyager en Finlande.

(2) La Finlande est riche en fourrures. Autrefois les Finnois s'en servaient pour acquitter les tributs qui leur étaient imposés. Ainsi, aux Bjarmiens ils payaient par tête annuellement quinze peaux de martres, cinq de rennes, une d'ours, une veste de peau d'ours ou de loutre, etc. Observons cependant qu'il n'y avait d'astreint à ce tribut que les plus riches du pays. Les pauvres ne payaient rien, ou du moins étaient taxés à une quotité minime.

(3) On se rappelle ici la magique puissance de la lyre d'Amphion sur les murs de Thèbes.

(4) Entre toutes les forteresses que possède la

Finlande, *Sveaborg* eut sans contredit la plus célèbre. Nous en donnerons la description.

Commencée en 1749 par le roi Frédéric, elle fut achevée en 1758, par Gustave III. Sept îles, garnies de bastions, soutiennent ses murailles. Ces îles sont : *Vargön* (île du loup), *Stora Öster-Svartö* (grande île noire de l'Orient), *Gustafssvärd* (l'épée de Gustave), *Lilla Öster-Svartö* (petite île noire de l'Orient), *Vester-Svartö* (île noire de l'Occident), *Långörn* (grand aigle), *Bakholmen* (île du phare).

Œuvre des soldats, la forteresse de *Sveaborg* a gravé sur chacun de ses bastions le nom du bataillon qui la construit; et c'est au milieu de ces constructions gigantesques qu'apparaissent les ressources curieuses que l'art a trouvées dans la nature. Toutes les îles dont nous avons parlé sont de roc; les constructeurs n'ont donc point eu de fondements à creuser. Bien plus, ces rocs, non contents de fournir une base, s'élèvent quelquefois en larges pans de murailles à une hauteur de plusieurs mètres, en sorte qu'en plusieurs endroits il a suffi, pour y placer les canons, d'y pratiquer des trous ou des échancrures.

On compte à Sveaborg mille batteries capables d'être mises en activité et de jouer en même temps. Toutes peuvent être pointées vers l'unique passage ouvert aux grands vaisseaux, passage qui n'a pas plus de deux cents pas de large, ce qui peut donner une idée de l'incomparable position de cette forteresse. Chaque bastion possède un four où l'on

peut faire rougir jusqu'à trois cents boulets à la fois.

La garnison de Sveaborg monte à 3,000 hommes, tous Russes ou Polonais. Ils sont logés dans de magnifiques casernes, et l'on peut dire que leur nourriture et leur entretien sont parfaitement convenables. Un club ou salle de société est ouvert aux officiers de la marine, qui y passent la plus grande partie du jour, à fumer, à boire et à jouer au billard. Un autre logement singulier est affecté aux soldats : ce sont les vieux bâtiments de guerre hors de service. Dépouillés de leurs mâts et de leurs agrès, couverts, dans toute leur longueur, d'un toit à surface convexe, ils sont irrévocablement fixés au rivage par de grosses chaînes de fer : on a trouvé moyen de pratiquer dans leur carcasse des habitations saines et assez commodes.

Les maisons de Sveaborg sont construites en briques et colorées de rouge; on dirait à leur aspect d'un lieu d'usine. Cependant on y rencontre aussi plusieurs maisons de pierre, entre autres celle qu'a fait construire M. Ancillon, ingénieur livonien fort distingué, et qu'il habite lui-même. Cette maison offre un séjour confortable et plein d'agréments. De ses fenêtres, la vue s'étend au loin sur la mer et les îles qui environnent Helsingfors, embrasse le panorama si pittoresque de la ville, et se repose avec joie sur une foule de jeunes villas qui bordent le bassin du port, et semblent déployer avec orgueil le luxe gothique de leurs tourelles et l'éclat de leurs vives couleurs.

La société de Sveaborg est russe de naissance, de nom, de langue, de religion; elle communique peu avec la ville d'Helsingfors. Cependant, deux fois l'année, pendant l'hiver et au printemps, l'amiral donne un grand bal, auquel toute l'aristocratie citadine est invitée, et se rend avec empressement, soit en traîneau, soit en bateau à vapeur. Alors il y a mélange, et ce rapprochement accidentel n'est pas sans un certain charme piquant et curieux pour les deux parties.

La population de Sveaborg s'élève à 6,000 habitants.

Des sept îles sur lesquelles est bâtie la forteresse, *Vargön* est la plus remarquable. Elle renferme la maison du commandant, la grande caserne et plusieurs vastes magasins. Mais ce qui lui donne le plus d'importance et de splendeur, c'est le tombeau du comte Auguste Ehrensvärd, fed-maréchal de Suède, fondateur de la forteresse. Ce tombeau s'élève sur une grande place. Il consiste en une tombe de granit, terminée à chaque extrémité par une poupe et une proue en bronze, de manière à en faire comme un navire dont la tête et la queue seraient en bronze et le corps en granit. Au-dessus est placé un bouclier en bronze, surmonté d'un immense casque aussi en bronze, auprès duquel s'allonge un grand glaive avec son baudrier. On y voit ensuite une croix russe, puis une croix de Malte, aux quatre croisillons de laquelle sont quatre têtes d'anges. Deux inscriptions sont gravées sur le tom-

beau. L'une parle de sa construction, et dit qu'elle a été faite par ordre du roi Gustave III ; l'autre est l'épitaphe du comte Ehrensvärd lui-même. Elle est sublime de simplicité.

— Här hvilar Augustin Ehrensvärd, omgifven af sina verk : Sveaborgs fästning och Arméens flotta.

— Ici repose Auguste Ehrensvärd, entouré de ses œuvres : La forteresse de Sveaborg et la flotte de l'Armée.

On trouve dans Sveaborg, sur les bords mêmes de la mer, un hôpital où les malades sont pourvus avec zèle et intérêt de tout ce dont ils peuvent avoir besoin.

On y trouve encore une vaste place destinée au radoubage des vaisseaux. Comme elle est naturellement inondée d'eau, on y a pratiqué des écluses et des pompes, afin de la mettre à sec à volonté. Cette place était couverte autrefois d'un immense toit en cuivre qu'un incendie a détruit.

Les habitants de Sveaborg vivent à peu près comme ceux d'Helsingfors, attendu qu'ils peuvent venir s'approvisionner dans leurs magasins et dans leurs marchés. Cependant ils ne boivent que de l'eau de citerne filtrée, et, pendant l'hiver, quand les citernes sont gelées, de la glace de mer fondue. Il est à remarquer que l'eau provenant de cette glace n'est jamais salée.

Autour de la forteresse stationne la flotte russe, qui la quitte pendant l'été pour aller faire des excursions dans la Baltique.

Sveaborg est le séjour des prisonniers, soit politiques, soit civils. Les prisonniers politiques sont enfermés dans Långörn, et ne quittent l'intérieur de leur prison que lorsque le temps de leur peine est expiré, ou que grâce leur est accordée.

Il n'en est pas de même des prisonniers d'un autre ordre.

Ceux-ci sont employés à divers travaux intérieurs, soit dans la forteresse, soit dans la ville d'Helsingfors. Ils portent un habit de gros drap gris foncé, uni ou à grands carreaux, tel à peu près que celui de nos galériens. Ceux d'entre eux qui sont condamnés à perpétuité portent cousu sur le dos une losange de drap noir. Une grosse chaîne est rivée à deux anneaux fixés à chacun de leurs pieds. Ils la relèvent par le milieu au moyen d'une courroie, ce qui ne les empêche pas de faire un grand bruit en marchant.

Autrefois, lorsque les prisonniers allaient en ville pour vaquer aux travaux de l'état, ils n'étaient souvent accompagnés que d'un seul soldat. Mais plusieurs évasions sanglantes ayant eu lieu, ils ne sortent plus qu'entourés d'une bonne escorte. Chose singulière ! la loi finlandaise estime presque à néant la révolte du forçat contre son gardien ; elle le regarde comme un oiseau malheureux qui cherche à briser les barreaux de sa cage pour reconquérir sa liberté. Le premier délit, en ce genre, quelque grave qu'il soit, n'attire d'autre châtiment au coupable que l'addition d'un troisième anneau à la jambe.

En général, les prisonniers ont l'air rebutant et malpropre. Cependant l'administration veille avec soin à ce que le nécessaire leur soit donné. J'ai vu un jour tous ceux de Sveaborg s'acheminer en troupe, leurs verges de bouleau à la main, vers leur maison de bain. Cette habitude de seconde nature est, ce semble, au-dessus de la loi; le condamné ne peut en être privé.

Parmi les prisonniers résidant à Sveaborg, il en est auxquels on n'a d'autre crime à reprocher que le vagabondage. Ceux-là peuvent être achetés à l'état par des particuliers, qui les envoient dans leurs terres. Mais alors ils doivent en répondre.

Sveaborg possède environ mille prisonniers.

Une autre prison finlandaise bien curieuse à visiter, c'est le château d'Åbo (*Abo-Hus*). Ce château, bâti au douzième siècle, par Éric le saint, était destiné, dans l'origine, à servir de forteresse à la ville Il est situé à l'embouchure de la rivière d'Aura, sur un cap entouré d'eau de trois côtés. Souvent endommagé par les guerres, il fut entièrement réparé sous les rois Albrecht, Charles VIII, Knutson et Gustave Wasa. Outre quatre tours destinées à défendre le port contre les attaques de l'ennemi, ce château a vers le midi une haute muraille avec un triple rempart de terre et un double fossé; on a ajouté plus tard un nouveau bâtiment à l'ancien, mais dans un genre tout différent. *Åbo-Hus* fut la résidence du duc Jean et la prison du roi Érik XIV, dans le seizième siècle. Le vieux château renferme

une église et un arsenal considérable; il est entouré de murailles de briques très-solides; autour est un petit rempart de terre élevé en 1730; il fut plus d'une fois détruit en temps de guerre par l'ennemi, et, en d'autres temps, il a eu beaucoup à souffrir des incendies. Deux compagnies de troupes marines sont maintenant casernées dans ce château. Le reste des appartements est en partie employé en magasins de blé et de poudre, en partie pour servir de prison.

La prison d'Åbo renferme environ quatre cents prisonniers. Leur costume est le même à peu près que celui des forçats de Sveaborg. Presque tous sont des meurtriers, sur lesquels pèse une condamnation capitale ou du moins un châtiment grave. Ils occupent des loges basses, voûtées et percées de petites fenêtres garnies d'énormes barreaux de fer. Quand j'entrai dans cette prison, afin de la visiter, on me donna quatre soldats pour m'accompagner. Cette escorte est nécessaire, car il n'est pas inouï, dans la prison d'Åbo, que ces farouches assassins se soient jetés sur des étrangers visiteurs, pour se venger sur eux des rigueurs que la justice leur faisait endurer.

Je puis bien dire que jamais le sceau du crime ne m'a paru si vigoureusement empreint que sur ces figures de scélérats enfermés sous les voûtes. Il y avait là surtout quelques paysans finnois dont l'aspect faisait peur. C'est que le Finnois, si bon, si doux, quand il vit dans la justice, dépasse toute limite quand il se jette dans l'iniquité. La manière

dont les grands criminels sont enchaînés est terrible à voir. Figurez-vous une traverse de fer du poids de cent trente livres, passée dans d'énormes anneaux de fer rivés au-dessus de la cheville, mais soutenue par deux petits coussinets en cuir, afin de préserver la jambe, qui infailliblement serait déchirée et broyée. Voilà les entraves que portent nuit et jour ces malheureux coupables. Je m'approchai de l'un d'eux pour examiner de plus près ses fers. Celui-là avait tué trois hommes. « Comment, lui dis-je, peux-tu marcher avec un pareil poids? — Oh! c'est très-facile, » répondit-il. En même temps il se mit à faire quelques pas. Quelle effrayante insouciance! Rien de plus affreux, sous ces voûtes sombres, que ce frottement de la traverse de fer contre les anneaux de fer. On frémit jusque dans le fond de son âme.

Les prisonniers moins coupables font le service de la maison. Ils sont toujours accompagnés de soldats armés d'un fusil chargé. Quatre-vingt-dix soldats sont employés à la garde des prisons d'Åbo; ils ont droit de faire feu sur les criminels, dès l'instant où ils verraient chez eux des manifestations de révolte. Quand on a vu ces hommes, on conçoit facilement la nécessité d'une pareille mesure.

Une des parties les plus intéressantes de la prison d'Åbo, c'est l'infirmerie. Elle est tenue avec un soin et une propreté vraiment admirables. Le plancher est jonché de petites branches de sapin odoriférant, les tables sont ornées de vertes guirlandes,

les armoires et les buffets où sont placés les ustensiles de service, décorés de franges de papier, de feuilles et de fleurs. Toute cette coquetterie est l'ouvrage des prisonniers. Quel contraste, quand on vient de voir les loges voûtées !

La prison d'Åbo renferme aussi des femmes. Quelques jours avant mon arrivée, il s'en trouvait une, dit-on, d'une remarquable beauté. Elle avait commis un meurtre. J'en ai vu plusieurs d'assez bonne mine : une entre autres, tenant entre ses bras un petit enfant à la mamelle, inspirait un vif intérêt.

(5) *Länsituuli*, le zéphyre; *Luoetiruli*, vent de l'ouest; *Etelä*, vent du midi; *Itä*, vent de l'est; *Pohjanen*, vent du nord.

(6) Nous avons déjà dit que les mers du nord, et en particulier les golfes de Finlande et de Bothnie, étaient redoutables par leurs tempêtes.

(7) Style de proverbe, très-familier à la langue finnoise.

(8) Nous avons déjà parlé de l'habileté des Finnois à diriger une barque et de leur courage à affronter les dangers de la mer.

(9) Il paraît, d'après ces paroles de la runa, qu'il faudrait entendre par le *sampo* un instrument magique procurant la fécondité à la terre, ou, du moins, comme prétend M. Victor Falk, un symbole de l'agriculture établie en Finlande.

VINGT-QUATRIÈME RUNA.

(1) Voyez les notes de la première partie du *Kalewala.*

(2) Il paraît que chez les anciens Finnois, de même que chez les Gaulois et les aborigènes de la Grèce, le chêne avait un caractère sacré. On peut le conclure de ces paroles de la runa : « Celui qui » a pu arracher une branche du chêne a conquis » pour lui une félicité sans fin ; celui qui a renversé » la cime du chêne s'est acquis un signe toujours » heureux ; celui qui a pu cueillir une feuille du » chêne s'est préparé des jours d'éternel bonheur. »

(3) Encore un exemple de la souffrance que donne aux peuples du Nord l'absence de la lumière.

(4) Mythe singulier dont nous ne saurions donner l'explication.

(5) *Pohjola* est ici confondu avec *Suomi*. Ceci ne doit point étonner, puisque *Pohjola*, situé au nord de *Suomi*, faisait en quelque sorte partie de cette région dont elle n'était que la prolongation.

(6) Voy. l'Introduction.

(7) La danse des paysans finlandais est peu gracieuse. Placer alternativement leurs bras l'un sur l'autre, et mêler à ce geste force sauts et cabrioles, voilà à peu près en quoi elle consiste.

VINGT-CINQUIÈME RUNA.

(1) Ce mot finnois signifie prostituée. Nous croyons que la runa en fait ici un symbole de mépris, et non la désignation d'un état. Encore aujourd'hui, cette sorte de profession n'est point reconnue ni légalisée en Finlande.

(2) C'est-à-dire, le soleil voilé par la nuée orageuse.

(3) Vierge, en finnois, se dit indifféremment d'une jeune fille ou d'une jeune femme. Les paysannes finlandaises accouchent toujours dans le bain ; c'est un moyen efficace de rendre l'accouchement facile et heureux. Le secours des sages-femmes leur est peu nécessaire, car presque toutes accomplissent leurs propres forces l'œuvre de la maternité.

(4) Voy. l'Introduction.

(5) Voy. l'Introduction.

(6) Toujours à l'action sont jointes les paroles. Voy. l'Introduction.

VINGT-SIXIEME RUNA.

(1) C'est ici un exemple de magie de la plus incroyable excentricité.

(2) Il y a, dans cette runa, allusion au long hiver du Nord, ou à quelque époque de ténèbres épaisses et longtemps prolongées.

(3) Wäinämöinen joue ici le rôle de Prométhée. Toute cette runa est du plus haut intérêt mythologique.

(4) Ces expressions sont figurées et désignent la grande vieillesse de cette femme.

(5) Voyez ce que nous avons dit de la pêche des Finnois, dans les notes de la première partie du *Kalewala*.

(6) Voy. dix-septième Runa, note première.

(7) Voy. les notes précédentes.

(8) Je ne connais point de spectacle plus saisissant que celui d'un incendie en Finlande. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en être témoin, à Helsingfors.

Sur le bord de la mer s'élève une tour, du haut de laquelle, jour et nuit, une sentinelle veille sur la ville. Dès qu'un incendie se déclare, elle sonne de la trompe; bientôt le tocsin lui fait écho, les tambours sillonnent les rues, les crieurs de nuit agitent leur crecelle. En même temps la sentinelle de la tour arbore à son sommet un fanal symbolique, dont les lueurs mobiles désignent à la fois le quartier où sévit l'incendie, et le degré de son intensité. Il est impossible de ne point s'éveiller à un vacarme aussi épouvantable. Toute la ville s'émeut, on se presse, on court au lieu du sinistre. Et sur la route quel encombrement! quel désordre! Les soldats de la garde finlandaise, les marins finnois, les soldats russes, les cosaques à cheval, tous sont là, les uns armés de haches, les autres conduisant les pompes et les seaux à incendie, les autres faisant ranger la foule. — De toutes parts on entend des gémissements plaintifs, des cris lugubres, et cela en finnois, en suédois, en russe. Cependant la trompe de la sentinelle continue de sonner; de ma vie je n'ai entendu de son si aigu, si saisissant; il vous pénètre jusque dans le plus intime de l'âme.

Enfin vous arrivez sur le lieu de l'incendie : là le spectacle déploie toutes ses horreurs. La flamme trouvant dans la maison de bois qu'elle a choisie une

riche proie la saisit dans tous les sens, la dévore avec rage. Souvent l'eau des pompes ne fait qu'ajouter à ses ardeurs. Alors on brandit les haches, on coupe les poutres, on arrache les portes, les fenêtres, on entasse tout dans un seul bûcher immense, heureux si par le sacrifice d'une maison on parvient à sauver celles qui l'avoisinent!

C'est assez dire qu'en Finlande le feu est presque toujours sans merci. Aussi le but de tous les efforts est moins de lui arracher la proie dont il s'est emparé que de l'empêcher de multiplier ses victimes. Quelquefois, cependant, il est le plus fort, et alors ses ravages sont épouvantables. En 1827, il a consumé toute la ville d'Åbo.

VINGT-SEPTIÈME RUNA.

(1) Les magiciens finnois disposaient du vent à leur gré. Il leur arrivait quelquefois, lorsqu'ils partaient pour un voyage maritime, d'en enfermer dans des outres, dont ils le faisaient sortir ensuite, suivant les nécessités de la navigation.

(2) C'est ici le moment tragique du poëme, celui qui va décider du triomphe de Wäinämöinen, personnification du bon principe, sur les hommes de Pohjola, personnification du mauvais principe.

(3) On voit par là que les anciens Finnois devaient être savants dans la science du glaive. Les exploits de Wäinämöinen rappellent ceux des plus habiles pourfendeurs de notre histoire.

(4) Ilmarinnen veut dire qu'il s'est inspiré de la science divine par les moyens extatiques, dont nous avons parlé dans notre Introduction.

VINGT-HUITIÈME RUNA.

(1) *Källeröinen* n'a point de substantif équivalent dans notre langue. Il signifie quelque chose de *rond.*

(2) On sait que l'ours a la vue très-basse.

(3) Lynx.

(4) Il s'exhale du poil de l'ours, quand il sort de sa tanière humide, une espèce de vapeur qui se répand dans l'atmosphère de la forêt où il habite.

(5) Voyez ce que nous avons dit plus haut touchant les fourrures finnoises.

(6) Les jeunes fiancées finlandaises, après la cérémonie des fiançailles, où elles ont fait échange d'anneau avec leur futur, sont présentées au peuple réuni sous leurs fenêtres et reçoivent ses félicitations.

(7) Voy. l'Introduction.

(8) La langue finnoise applique souvent aux objets les plus grands et les plus monstrueux, lorsqu'ils ont pour eux de la valeur, les épithètes qui ne conviennent qu'à des objets mignons et délicats.

(9) Serait-ce que les Finnois arrosassent d'hydromel et de bière la chair de l'ours lorsqu'elle était servie dans les plats?

(10) Voyez ce que nous avons dit des mariages des Lapons. Il paraît que c'était l'époque des grandes libéralités dans ces pays du Nord. Certains ménages même y trouvaient leur ruine.

(11) Voy. l'Introduction.

(12) Voyez ce que nous avons dit touchant la chasse de l'ours.

(13) Sans doute il s'agit ici de suspendre la tête de l'ours à quelque arbre élevé, comme cela se pratiquait dans le *Kouwon-Pääliset* (festin des ours). Voy. l'Introduction.

(14) On prie l'ours d'annoncer toutes ces bonnes nouvelles à ses frères de la forêt, afin qu'à son exemple ils se laissent prendre par le chasseur. Voy. l'Introduction.

VINGT-NEUVIÈME RUNA.

(1) On sait que le *kantele* est tombé au fond de la mer.

(2) Le feu exerce différents ravages dans les forêts de la Finlande. Des montagnes, des vallons, des espaces de plusieurs milles couverts de bois, sont fréquemment dévorés par les flammes. On a beaucoup parlé, dit un voyageur, et l'on n'a pas moins écrit pour chercher à expliquer la cause de ces incendies. Quelques-uns les ont attribués à la vive impression du soleil, qui, dans les pays du Nord, reste plus longtemps qu'ailleurs sur l'horizon. Mais cette explication est chimérique et ne mérite pas que l'on s'y arrête. La présence du soleil n'eut jamais une telle vertu, et surtout en Finlande, où la chaleur de cet astre ne s'élève jamais au-dessus

de cinquante ou soixante degrés du thermomètre de Celsius, degré bien inférieur à celui qui serait capable de produire un embrasement spontané. Il a été incontestablement prouvé par une suite d'observations, qu'entre la plus grande chaleur de l'été et le froid le plus rigoureux de l'hiver il n'y a ici qu'un 32e de différence.

En cherchant donc les causes premières de ces sortes d'incendie, qui, partout ailleurs, jetteraient l'épouvante, on peut en reconnaître deux principales : la première est simple et accidentelle ; elle vient du peu de soin des paysans, dont les pipes toujours allumées, quand ils voyagent dans les forêts, laissent échapper des étincelles : si, par hasard, elles tombent sur des feuilles ou des branches sèches, un vent léger suffit pour en aider l'action ; bientôt la flamme se développe et le feu commence ses ravages. Bien plus, les paysans allument souvent des feux dans la forêt, soit pour se chauffer, soit pour faire cuire leurs viandes ; et il n'arrive que trop souvent qu'ils négligent de les éteindre entièrement, on en devine facilement les suites. La seconde cause est la malveillance rapace des paysans, qui trouvent dans l'incendie un moyen plus facile d'enlever dans les forêts qui ne sont point à eux, les bois qu'ils convoitent.

C'est un étrange spectacle que celui d'une forêt ravagée par le feu. On n'y voit pas seulement des troncs et des débris d'arbres couchés confusément sur le terrain, et entièrement réduits en charbons ;

il en est d'autres qui, debout encore, n'ont pas pour cela échappé à la destruction, et que les flammes ont dépouillés depuis la cime jusqu'aux racines. Quelques-uns encore entiers gisent étendus sur des brasiers éteints ; d'autres, simplement penchés, appuient leurs squelettes noircis sur leurs voisins morts sans avoir fléchi ; tandis qu'au milieu de tant de ruines, de jeunes arbres, pleins de santé, de séve et de végétation, semblent se nourrir des cendres de leurs pères, et s'élèvent pour remplacer la génération disparue.

(3) Nous savons déjà que le bouleau distille une liqueur fort appréciée des Finnois.

(4) Ceux qui ont vu la physionomie si mélancolique du bouleau du Nord comprendront tout ce qu'il y a de vrai, de sympathique à sa nature, dans les plaintes que la runa lui fait exhaler.

(5) Nous avons donné plus haut quelques chants de jeunes Finlandaises soupirant après leur fiancé ou leur amant.

(6) District ou paroisse.

(7) Nous demanderons encore ici si l'Orphée finnois ne surpasse pas en splendeurs et en grâce l'Orphée hellénique.

TRENTIÈME RUNA.

(1) Nous avons déjà parlé du grand respect dont les Finnois honorent les vieillards.

(2) Voici, d'après Acerbi, quelques curieux détails concernant le phoque ou veau marin :

« C'est dans les anfractuosités des glaçons que les » phoques déposent les fruits de leurs amours, et » qu'ils enseignent à leurs petits à supporter les » rigueurs de la plus rude saison. Les mères les y » déposent tout nus, tels qu'ils sortent de leur sein, » et les pères ont soin de s'assurer du voisinage de » quelque ouverture dans la glace, par laquelle ils » puissent avoir communication avec l'eau. Dès » qu'ils aperçoivent un chasseur, ces trous leur » servent à se plonger sous la glace avec leurs petits, ou, en d'autres temps, ils en usent pour

» descendre dans la mer, afin d'y prendre le pois-
» son dont ils se nourrissent eux et leur famille. La
» manière dont ces phoques mâles font leurs trous
» dans la glace est vraiment singulière : leurs
» dents ni leurs pattes n'ont aucune part à cette
» opération ; ils n'emploient pour cela que leur ha-
» leine, dont ils appliquent constamment le souffle
» au même endroit. Les paysans des îles voisines
» sont leurs plus grands ennemis ; quand ces insu-
» laires en découvrent un, ils se mettent en embus-
» cade à quelque distance de lui, derrière une
» masse de glace, n'ayant pour arme que leur fusil
» et des bâtons ; ils attendent ainsi que le phoque,
» qu'ils ont vu descendre dans l'eau, en ressorte
» pour respirer. Il arrive quelquefois, quand le
» froid est extrême, que l'eau du trou se gèle aus-
» sitôt que l'amphibie en est sorti ; alors ces pay-
» sans tombent sur lui avec leurs bâtons, avant
» qu'il n'ait eu le temps, avec son haleine, de se
» frayer une nouvelle issue. Dans cette attaque si
» dangereuse pour lui, cet animal déploie tout le
» courage qu'il a reçu de la nature : il mord avec
» ses dents redoutables les bâtons de ses agres-
» seurs, et souvent les attaque lui-même ; mais le
» chasseur brave aisément les efforts et la résis-
» tance de ces animaux infortunés, toujours trahis
» par la lenteur de leurs mouvements, et l'inapti-
» tude de leurs membres peu faits pour agir sur
» une surface solide. »

(3) Voy. l'Introduction.

(4) Les *Noijat* ou sorciers finnois ne rendaient service à ceux qui avaient recours à leur ministère que moyennant un certain salaire. Voy. l'Introduction.

(5) C'est-à-dire de l'*eau*. Expression figurée.

(6) Il paraît que chez les anciens Finnois le frère pouvait disposer de sa sœur et l'engager à un époux.

(7) Les anciens Finnois avaient du mariage une idée sainte. Ils regardaient la femme, non comme l'esclave de son époux, mais comme la compagne qui devait partager et embellir sa destinée. Plus on approfondit le caractère de ce peuple, et plus on le trouve admirable. Il importe que nous entrions ici dans quelques développements.

Les Finnois n'ont jamais eu l'humeur conquérante ; au contraire, ils se sont toujours montrés prêts à céder à d'autres les portions de pays sur lesquelles ils avaient des droits. On eût dit qu'ils savaient du destin que l'indépendance de la propriété ne leur était point réservée. C'est pourquoi ils n'en prenaient point souci, concentrant toute leur ambition sur un seul point, la conservation intacte de leur caractère national.

Néanmoins cette disposition des peuples de la Finlande à toujours céder ce qui leur appartenait, plutôt que de combattre pour le défendre, est un étrange problème. Comment le résoudre ? Peut-être en faut-il chercher la cause dans leur petit nombre et leur dispersion sur un vaste territoire, ce qui

produisait chez eux faiblesse intérieure et défaut d'entente et d'harmonie dans leur plan d'action. En effet, tous les mouvements du peuple finlandais ont été des coups isolés; jamais on ne les a vus se lever en masse et engager de ces grandes batailles où toute une nation tire le glaive pour défendre la liberté de ses hommes et l'indépendance de son sol. Leurs vainqueurs sont entrés chez eux sans éclat; ils les ont conquis par fragments.

Et pourtant on ne pourrait pas dire que la valeur militaire fût étrangère au Finnois. Sans parler ici des dernières guerres qu'il a eues à soutenir, on sait que, sous le règne de Gustave II Adolphe, les troupes finnoises formaient le noyau de l'armée de Suède. Mais la valeur militaire du peuple finnois ne consiste pas dans la sagesse des plans d'attaque, ni dans des combinaisons habiles et réfléchies, ni, en un mot, dans tout ce qui constitue une stratégie savante; le Finnois est vaillant à la guerre parce qu'il a un courage à toute épreuve, une patience inébranlable, une intrépidité audacieuse, un sang-froid que rien ne peut troubler. Franc, droit, ennemi des raisonnements sophistiques sur lesquels s'appuie l'esprit de révolte, il est fidèle, dévoué à son chef, et accepte ses commandements sans contrôle. Sans doute, le peuple finnois manque de génie politique comme nation, mais il est fier, inviolable dans ses individus, il est prêt à tout sacrifier à l'indépendance de leur personnalité. S'il se soumet à un maître, c'est que son expérience et sa re-

ligion lui ont fait voir dans ce maître une puissance venue d'en haut, un lieutenant même de Dieu.

Les Finnois voisins de la mer sont essentiellement marins. Mais c'est à ceux d'entre eux qui peuplent les côtes, et dont le sang a été mêlé de sang germain, qu'appartiennent les spéculations de commerce et le gouvernement des vaisseaux marchands. Le Finnois pur ne sait ce que c'est que de penser à s'enrichir; tout ce qui dépasse le nécessaire a pour lui peu d'attraits. Il luttera avec audace contre les torrents et les cataractes, il affrontera les écueils, il courbera sous sa barque fragile les vagues de la Baltique; mais les navigations lointaines, les expéditions commerciales sont le partage des côtiers dont nous avons parlé.

Quand le Finnois a fait un travail, il ne cherche point à en retirer le plus haut prix possible, il n'ambitionne point un grand salaire pour une chose de néant; on ne le voit point, non plus, faire tourner à son profit l'œuvre d'autrui, ni rouler sans cesse dans sa tête des idées de réforme et des rêves de progrès.

Le Finnois suit de préférence la route éprouvée par une longue expérience; il ne s'étudie point à découvrir opportunément ou à dissimuler ses projets; il est crédule, imprudent même, tant qu'il ne soupçonne point la mauvaise foi dans celui auquel il se confie; mais dès qu'il croit devoir douter, il est d'une réserve et d'une défiance presque exagérées.

La probité du Finnois est proverbiale; c'est un des traits les plus particuliers de son caractère. Dans la campagne, l'usage n'est pas encore établi de fermer à clef les portes des maisons, quoique souvent les paysans passent toute la saison de la récolte dans les champs, à des distances très-considérables de leurs habitations, dont ils demeurent ainsi longtemps éloignés. Rien n'est plus étranger à la pensée du Finnois que le vol; il n'y croit que lorsqu'il a pris lui-même le voleur en flagrant délit; et alors, loin de l'exécrer et de solliciter son châtiment, il le prend en pitié, convaincu que le malheureux doit être assez puni par les remords de sa conscience.

Le Finnois n'est point égoïste; il est au contraire bon et dévoué. Son caractère hospitalier, surtout, est remarquable. Nous en avons parlé déjà dans les notes de la première partie du *Kalewala.*

Si le Finnois est doux et bon, il n'en a pas moins une volonté forte et opiniâtre. Quelque difficile que soit la chose qu'il s'est proposée, il ne se laissera point effrayer par les obstacles, mais il les surmontera peu à peu et ne se reposera que lorsqu'il aura atteint son but. Du reste, la droiture de son jugement, la simplicité de son cœur régleront toujours assez ses désirs pour qu'il n'aspire qu'à ce qui peut être avoué par la raison et par l'honnêteté.

Cependant le Finnois est vindicatif. Ou il frappe de suite, ou il attend. Mais, comme le Corse, il ne pardonne jamais; le délai, au lieu de le calmer, ne

fait qu'irriter sa colère; il faut qu'elle éclate.

Le Finnois est sérieux et morne ; tout son extérieur respire le flegme et la froideur. A le voir, au milieu de ses travaux de chaque jour, on le prendrait pour un être commun et prosaïque : et pourtant c'est là cet homme qui fait vibrer les cordes du *kantele*, et qui chante les belles *runas* que nous avons traduites.



TRENTE-UNIÈME RUNA.

(1) Fils de Kalewa. Voyez l'Introduction.

(2) Gâteau.

(3) Voyez le fait que nous avons raconté dans la première partie du Kalewala, deuxième runa, note onzième.

(4) Le coucou était chez les Finnois un oiseau prophétique. Voir ce que nous avons dit aux notes de la première partie du Kalewala.

(5) Il y a sans doute ici empiétement des pratiques chrétiennes dans le poëme ; car nous ne sachons pas que le paganisme finnois ait jamais prescrit le jeûne.

(6) C'était l'usage chez les peuples du Nord de faire circuler autour de la table une coupe dans laquelle chaque convive devait boire. Les jeunes

femmes et les jeunes filles remplissaient ce rôle. On sait que dans le Valhall scandinave les Val-Kyries versent le mjöd aux guerriers couronnés par Odin.

(7) Les runas se servent souvent de cette expression. C'est qu'en effet il y a de la ressemblance entre la forme du foie humain et le globe de la terre.

TRENTE-DEUXIÈME RUNA.

(1) On trouvera dans cette *runa* une confusion étrange d'idées chrétiennes et d'idées païennes.

C'est le moment de la grande lutte, les deux partis sont en présence, le Christ triomphe de *Wäinämöinen*.

(2) Il y a dans cette runa finnoise un ton de légende qui rappelle les passages les plus gracieux des évangiles apocryphes.

(3) Voyez ce que nous avons dit plus haut au sujet des accouchements dans le bain.

(4) *Ruotuksen*, *Ruotas*. Hérode.

(5) Nom d'une montagne.

(6) Il faut entendre sans doute par radeau du vent les pins des forêts que le vent pousse et agite ainsi que les radeaux des fleuves.

(7) Tous ces détails nous montrent que, d'après la runa, Mariatta avait choisi, pour accoucher, le garde-meuble, bâtiment séparé des autres corps de logis, dont il domine les toits.

(8) *Ilmori* est sans doute le même mot qu'*ilmari*, et signifie air. Ne pourrait-on pas lui donner ici le sens de seigneur de l'air, et par conséquent seigneur du ciel ?

(9) Les Finnois, si portés à la magie, ne manquaient jamais de demander aux sorciers l'horoscope des enfants nouveau nés.

(10) Nicander, dans son grand drame chrétien que nous avons déjà cité, met en scène le vieux païen *Oldur*, avec ses deux petits fils *Are* et *Thore*. Ceux-ci prient leur aïeul de leur raconter une saga. Oldur prend la parole.

« Mon père, alors que sa tête était blanche et qu'il était vieux comme moi (j'avais alors votre âge), me prit un soir par la main et me dit : « Oldur, je suis las de la vie, et j'irai bientôt rejoindre les cendres de mes ancêtres ; je veux voir encore une fois le soleil avant de mourir ; conduis-moi sur la montagne. » J'obéis ; le vieillard s'assit et jouit avec bonheur de la volupté d'un beau soir. Et après plusieurs récits qui sortirent de sa bouche, et que je vous ai déjà laissés en héritage, il me raconta cette mystérieuse saga :

« Dans le haut nord, un puissant château s'élevait, bâti sur un rocher. De là la vue pouvait s'étendre au loin sur la terre et sur la mer. Autour

de lui des montagnes, des collines, des forts armés de tours se dressaient, ainsi que des vassaux. Il y avait dans l'intérieur une salle magnifique. La voûte de son plafond ressemblait à la voûte bleue du ciel, quatre ours d'or la soutenaient.

» Grand, puissant était le roi, maître de ce château. Un nombre infini de guerriers, revêtus de cuirasses, formaient sa cour. Ils étaient joyeux et ils buvaient. Des scaldes chantaient leurs exploits sur des harpes d'or. Un de ces guerriers se nommait Inquiétude.

» Le grand roi était assis sur un trône d'argent orné d'images. Il était vêtu de fer, et sa cuirasse avait l'éclat de la mer aux heures de son calme; son front était ombragé d'un beau casque, sa barbe flottait jusqu'à sa ceinture. L'âge avait pâli son visage, mais ses traits avaient conservé leur puissance. Il tenait dans sa main gauche une grande tablette d'or, et dans sa main droite un glaive qui lui servait de burin.

» Et il traçait des runas sur la peau d'un serpent bleu, roulé en tortueuse spirale autour de la tablette; il gravait des runas belles, profondes, une pour chaque jour de victoire, conduisant la pointe de son glaive depuis la queue du serpent jusqu'à la tête. Quand le char du soleil roulait à l'occident, et que sa lumière dorée flottait sur l'onde comme une écume de feu, unissant le ciel et la mer dans une même plaine, où nageaient les cygnes blancs, quand les guerriers vainqueurs revenaient à leurs

foyers; alors il gravait une runa, et le chant mêlé à l'harmonie des harpes retentissait dans le château.

»La nuit vint; la runa nouvellement gravée brillait, et son éclat était l'éclat du jour.

»Les années s'écoulèrent; le serpent n'avait plus de place pour l'œuvre du glaive. Les guerriers étaient sombres et tristes, les guerriers que le soir avait vu revenir vainqueurs; car le roi n'écrivait plus de runas.

»Alors Inquiétude se leva, et il dit :

« Père des runas, est-tu mort? »

»Le roi répondit par un douloureux sourire. Tous attendaient la nuit, croyant que le soleil se couchait. Mais le soleil s'élevait plus haut et refusait de se coucher. Il s'approcha du château. Le roi voulut écrire ; il ne put pas. Soudain les portes s'ouvrirent; les guerriers tremblèrent. Inquiétude se mit à chanter:

« Le roi est pâle, plus pâle que la runa. Ah ! qui me dira ce qui agite le père des runas? La harpe est muette, et ses cordes palpitent. Inquiétude veut mourir. »

»Le soleil rayonna à travers les portes. Alors le château fut inondé de flammes lumineuses, et les guerriers se couvrirent le visage. Les uns murmuraient, les autres tombaient à genoux. Mais tout à coup la lumière s'adoucit, et une belle vierge, vêtue de blanc, s'avança au milieu de ses rayons. Sa blancheur croissait toujours plus éblouissante ; les flam-

mes qui l'environnaient étaient seules rouges et brûlantes. Un enfant d'une merveilleuse beauté reposait dans ses bras, et chassait avec une branche de palmier les rayons qui voilaient le visage de la vierge.

»Le vieux roi dit : «Enfant, quel est ton nom, et d'où viens-tu?»

» La vierge dit : «Le roi de l'Orient est venu ici. »

» Alors le roi des salles du Nord dit : «Tu es bien petit pour être roi : veux-tu t'asseoir auprès de moi, et lire mes runas? »

» Le roi de l'Orient dit : « Je veux m'asseoir auprès de toi. « Et il regarda la tablette remplie de runas; car la vierge l'avait assis sur les genoux du vieillard.

» Elles sont belles, tes runas; mais il en manque encore une : je n'en vois point au milieu. Veux-tu que je la grave, roi? »

»Le roi y consentit, et l'enfant se mit à graver la runa sur la tablette avec le bout lumineux de son doigt, et partout où son doigt passait l'or fondait.

»Et c'était une runa de sang. Elle ressemblait à une rose nouvellement épanouie, belle et pleine de parfums.

» Mais alors, ô prodige! on vit les autres runas ramper et marcher, comme effrayées par la nouvelle, et lutter entre elles.

»Tantôt elles se joignaient, tantôt elles se dispersaient de côtés divers, et puis elles revenaient à la charge, et l'on entendait dans la salle un cliquetis

terrible. Elles marchaient aussi deux à deux autour de la tablette, et la première fit un pas en arrière, et toutes les autres tombèrent. Mais bientôt elles se réunirent l'une à l'autre, et elles ondulèrent comme des vagues, et elles se changèrent en écailles. Le serpent agitait ses anneaux et menaçait de sa gueule béante la runa de sang. Et ils tombèrent tous les deux sur le parquet de la salle, détachés de la tablette, et ils engagèrent le combat. Tous ceux qui voyaient cela frissonnaient; mais l'enfant riait.

»La tablette devint noire, et lorsque le vieux roi, que la mort avait frappé pendant le combat, roula par terre, la tablette roula sur lui, avec un bruit sourd, comme une pierre de sépulcre, sur laquelle les traces des runas apparaissent encore. La runa de sang grandit, et le roi de l'Orient la mit sur sa poitrine, et lui et le serpent combattirent.

»Alors tous les guerriers se levèrent, les uns pour le serpent, les autres pour le roi. La terre trembla sous cette puissante lutte. Des héros tombèrent et leur sang enfanta des rocs, et bientôt la vaste salle ne fut plus qu'un parterre de fleurs. Mais la belle vierge pleurait. Le serpent se roulait en mille replis, ses écailles retentissaient avec un bruit affreux; il redoubla d'efforts, et d'un bond terrible il s'élança sur le roi de l'Orient. »

»Ici la voix affaiblie de mon père s'éteignit, sa tête retomba sur son sein; tout fut fini; et il emporta avec lui dans le tertre la clef de l'énigme. Cette énigme est obscure; ma vie n'a point suffi à l'expli-

quer. Peut-être l'expliquerez-vous, enfants, car le temps explique bien des choses. »

(11) Il y a dans cette fin de la runa quelque chose qui fait rêver. Il semble qu'elle jette un cri d'anathème contre ceux qui ont voulu convertir la Finlande en l'inondant de sang. En effet, ses derniers accents sont douloureux. Ce christianisme qui triomphe, elle ne l'applaudit point. Tous ses regrets sont pour son dieu Wäinämöinen, disparu dans l'espace; et si elle se console de sa perte, ce n'est, ce semble, que parce qu'il lui laisse en héritage son kantele, dont elle pourra se servir pour chanter les jours de son règne.

(12) Les runoia finnois, comme les scaldes de la Scandinavie, recevaient toujours en retour de leurs chants un salaire d'argent ou une récompense honorifique.



APPENDICE.

CONDITION POLITIQUE ET SOCIALE

DE LA FINLANDE

DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE.

« Je hais les Anglais autant que vous les haïssez. Je serai votre second dans tout ce que vous ferez contre eux. » Ces mots de l'empereur Alexandre à Napoléon, dans leur entrevue de Tilsitt, contiennent, en principe, toute la conduite politique de la Russie, à l'égard de la Finlande, en 1808. C'est qu'aussi lorsque Napoléon conçut dans sa tête le système continental, il en prévit tout d'abord les immenses résultats ; et comme il savait vouloir ce qu'il avait conçu, il poussa de toute sa force à sa réalisation.

Déjà les conférences du Niémen lui avaient donné l'empereur de Russie pour allié. Cette alliance mettait entre ses mains le sceptre de l'Europe; car déjà il la dominait au midi par sa puissance per-

sonnelle. Au nord, il l'eût dominée par celle d'Alexandre ; et sa grande idée triomphait.

Mais le triomphe des grandes idées exige toujours de grands sacrifices. Napoléon dut renoncer à l'ancien système fédératif de la France, pousser à l'attaque d'un peuple qu'en toute autre circonstance il eût peut-être défendu, contribuer à briser son indépendance, et enrichir de ses dépouilles la nation devenue son alliée.

Depuis longtemps la Russie souffrait avec peine le voisinage de la Suède. Des murs de Pétersbourg elle entendait gronder son canon, et ce bruit frappant les oreilles du czar, lui semblait une bravade insultante, tout au moins, l'humiliant signal de la faiblesse de son empire du côté de la Baltique. On conçoit donc que la fierté du pouvoir moscovite, jointe aux intérêts les plus vrais de sa politique, dussent aspirer à reculer ses frontières, et par conséquent à conquérir la Finlande. Or, dans cette disposition, il ne fallait qu'un prétexte pour se déclarer et faire valoir ses prétentions.

Le prétexte fut donné.

Gustave IV régnait en Suède. Ce fou (1) couronné bouleversa toute chose. Déjà Stralsund et l'île de Rügen étaient au pouvoir des Français, la paix de Tilsitt était signée. Au lieu de participer au blocus

(1) Napoléon écrivait au maréchal Brune, en date du 4 juillet 1804 : « Vous parlerez de ce souverain (Gustave IV) comme d'un homme plutôt fait pour régner sur les Petites-Maisons que sur la brave nation suédoise. »

continental et d'abriter ainsi sa faiblesse sous l'égide de deux grandes puissances, Gustave aima mieux les affronter. Il s'unit plus que jamais à l'Angleterre, et se déclara l'inébranlable champion de ses intérêts maritimes. D'un autre côté, transporté contre Napoléon d'une haine aveugle, il renvoya d'abord au roi de Prusse la décoration de l'aigle noir, parce que celui-ci avait accepté celle de la Légion d'honneur; puis à l'empereur Alexandre le cordon de Saint-André, parce qu'il avait été donné à Napoléon. Bien plus, dans son incroyable délire et sa complète ignorance de sa situation, il s'imagina qu'il était suscité du ciel pour le rétablissement du trône des Capets, et se mit à prêcher une croisade, au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, contre l'usurpateur des Tuileries.

Toutes ces manifestations impolitiques portèrent leur fruit.

L'article 4 du traité de Tilsitt disait : « Si l'Angleterre n'acceptait pas la médiation de la Russie, » ou si, l'ayant acceptée, elle n'avait point au 1er novembre consenti à conclure la paix en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance » sur les mers, et en restituant les conquêtes faites » sur la France et ses alliés depuis 1805, » la Russie devait, dans le courant de novembre, notifier au gouvernement anglais, que sur son refus de conclure la paix aux conditions susdites, S. M. l'empereur Alexandre ferait cause commune avec la

France. Elle demanderait pour le 1er décembre une réponse catégorique, et l'ambassadeur de Russie à Londres aurait l'ordre éventuel de quitter l'Angleterre.

Aux termes de l'article 5, dans le cas où le cabinet britannique n'aurait pas fait à la notification russe une réponse satisfaisante, la France et la Russie sommeraient les trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne de fermer leurs ports aux Anglais, de rappeler de Londres leurs ambassadeurs et de déclarer la guerre à l'Angleterre.

L'Angleterre (1) ne consentit à aucune des clau-

(1) Voici en substance le manifeste de l'empereur Alexandre contre l'Angleterre après le bombardement de Copenhague.

« Deux fois l'empereur avait pris les armes dans une cause où l'intérêt le plus direct était celui de l'Angleterre ; il avait certes droit d'attendre que celle-ci agît de son côté ; mais non : on l'avait vue, spectatrice tranquille d'une guerre allumée par elle et pour elle, employer ses troupes à l'attaque de Buenos-Ayres, et ne paraître un instant menacer les côtes du royaume de Naples que pour aller bientôt après essayer de s'approprier l'Égypte.

» Mais ce qui touchait sensiblement le cœur de Sa Majesté Impériale, c'était de voir que, contre la foi expresse des traités, les Anglais avaient troublé le commerce maritime de ses sujets ; et à quelle époque, grand Dieu ! à l'époque où le sang des Russes se versait dans des combats glorieux qui retenaient et fixaient toutes les forces militaires de Sa Majesté l'Empereur des Français !

» Lorsque les deux empereurs firent la paix, Sa Majesté offrit sa médiation au roi de la Grande-Bretagne ; mais le ministère britannique, apparemment fidèle au plan qui devait relâcher et rompre les liens de la Russie et de l'Angleterre, rejeta cette médiation.

» . . . . Alors l'Angleterre quitta brusquement cette léthargie apparente dans laquelle elle était demeurée ; ses flottes, ses

ses de l'article 4, et les sommations exigées par l'article 5 furent faites. Mais que résulta-t-il de là pour la Suède ?

troupes parurent sur les côtes du Danemark, pour y exécuter un acte de violence dont l'histoire n'offre pas un seul exemple.

» L'empereur, blessé dans sa dignité, dans l'intérêt de ses peuples, dans ses engagements avec les cours du Nord, par cet acte commis dans la Baltique, qui est une mer fermée dont la tranquillité avait été depuis longtemps, et au su du cabinet de Saint-James, réciproquement garantie par les puissances riveraines, ne dissimula pas son ressentiment.

(Ici le manifeste énumère fort au long les tentatives du gouvernement britannique pour déterminer de gré ou de force la cour de Copenhague à marcher aveuglément à sa suite, et engager l'empereur à se porter garant de l'humiliante soumission de son allié ; tentatives qu'il considère comme un égal outrage à la dignité des deux souverains.)

» . . . . L'empereur, ayant considéré ses propres griefs contre l'Angleterre, et ayant mûrement examiné ses engagements avec les puissances du Nord, engagements pris par l'impératrice Catherine II et par Sa Majesté l'empereur Paul, tous deux de glorieuse mémoire,

» Rompt toute communication avec l'Angleterre ; rappelle toute légation qu'il y avait, et ne veut pas conserver près de lui celle de Sa Majesté britannique.

» L'empereur déclare qu'il annule tout acte conclu précédemment entre la Grande-Bretagne et la Russie.

» Il proclame de nouveau les principes de la neutralité armée, et s'engage à ne jamais déroger à ce système.

» L'empereur prévient que rien ne sera rétabli entre la Russie et l'Angleterre, que celle-ci n'ait satisfait le Danemark.

» L'empereur s'attend à ce que Sa Majesté britannique, au lieu de permettre à ses ministres, comme elle vient de le faire, de répandre de nouveau les germes de la guerre, se prêtera à conclure la paix avec Sa Majesté l'empereur des Français, ce qui étendrait, pour ainsi dire, à toute la terre, les bienfaits inappréciables de la paix.

« Le 24 septembre 1807, dit Bignon, l'empereur » Alexandre avait fait part au roi de Suède des sentiments de douleur et d'indignation que lui avaient » inspirés les violences exercées contre le roi de » Danemarck. Il lui avait rappelé les traités antérieurs, notamment ceux de 1780 et de 1800, qui » portaient pour les trois puissances du Nord, l'engagement de soutenir le principe que la *mer Baltique est une mer fermée,* et de garantir cette mer » de toute hostilité. Sur cette première notification, » la réponse de Gustave IV avait été une invitation » à l'empereur Alexandre de s'unir à lui pour éloigner de la Baltique les troupes françaises et rouvrir aux bâtiments anglais les ports de l'Allemagne. » Une seconde communication avait annoncé au roi » de Suède la rupture de la Russie avec l'Angleterre, » et lui avait renouvelé les mêmes instances. Le roi, » loin d'en tenir compte, s'était uni par un nouveau » traité (le 8 février 1808) avec le gouvernement » anglais. Une dernière sommation de la Russie » presse le cabinet de Stockholm de prendre un » parti qui pouvait conserver l'harmonie entre les » deux États, mais en lui déclarant qu'il fallait que

» Lorsque l'empereur sera satisfait sur tous les points qui précèdent, et notamment sur celui de la paix entre la France et l'Angleterre, sans laquelle l'Europe ne peut se promettre une véritable tranquillité, Sa Majesté Impériale reprendra volontiers avec la Grande-Bretagne ses relations d'amitié que, dans l'état de juste mécontentement où l'empereur devait être, il a peut-être conservées trop longtemps. »

» ce parti fût adopté à l'instant même. Cette de-
» mande n'eut pas plus de succès que les précédentes.
» Le roi de Suède prétendait que ce n'était pas lui
» qui s'était séparé de l'empereur Alexandre, mais
» l'empereur Alexandre qui s'était séparé de lui. La
» question alors dut être remise au sort des armes. »

Dès le début des hostilités, on put prévoir quelle en serait l'issue. La Suède, réduite à ses propres forces, car l'Angleterre l'avait abandonnée dans la crise, devait infailliblement succomber. Invoquer la France, qui seule pouvait apporter un secours efficace, lui était devenu impossible. Gustave IV avait trop offensé personnellement Napoléon, et dans Napoléon, le peuple français. D'ailleurs l'empereur des Français était allié de la Russie et ennemi de l'Angleterre. A ce double titre il ne pouvait qu'approuver et encourager toute entreprise dirigée contre la Suède.

Mais pourquoi cette guerre qui semblait n'avoir d'autre but que d'arracher par la force un assentiment à un traité, se transforma-t-elle en guerre d'envahissement et de conquête? Pourquoi la Finlande resta-t-elle en proie au vainqueur? Ici nous voyons en action la politique de deux grands maîtres. Alexandre, préoccupé avant tout de l'intérêt de ses propres états, saisit avec avidité l'occasion qui s'offrait à lui et qu'il appelait depuis si longtemps, de leur incorporer une province si bien à sa convenance, mettant ainsi au service de son ambition de souverain les exigences de la politique du cabi-

net français. De son côté, Napoléon entrait complétement dans les vues d'Alexandre. A Tilsitt, la question de Finlande avait été traitée, et il paraît certain que le monarque français avait promis le duché au monarque russe, à condition qu'il ferait la guerre à la Suède. Au premier abord cette promesse paraît étrange. Comment Napoléon ne craint-il point d'assurer à la Russie un agrandissement territorial qui, fortifiant sa puissance du côté de l'Europe, peut la rendre plus tard si exigeante et si dangereuse pour lui? Mais l'empereur des Français savait bien ce qu'il faisait, et sa conduite d'alors renferme une politique profonde. Sans doute, on y voit l'impression d'une idée qui veut triompher à tout prix, et, qui pour s'assurer la coopération d'une grande nation, lui offre un appât qu'elle sait irrésistible. Mais en engageant l'autocrate à transporter en Finlande des forces considérables que nécessite sa conquête, Napoléon non-seulement inquiète la Suède, dont il veut se venger, mais encore il affaiblit cette partie de l'armée russe, campée aux frontières de la Pologne et de la Prusse, qui, au cas d'un changement de système, pourrait gêner si puissamment ses opérations de ce côté. Et puis la Finlande une fois conquise et définitivement incorporée aux domaines du vainqueur, la Russie devient par là même plus dépendante de son grand allié. En effet, de même qu'il a su lui faire épouser ses vues par l'âppât d'une proie désirée, il saura les lui imposer par la crainte de perdre cette proie et

de la voir restituée à son premier maître. Et certes cette crainte n'aurait pas été moins efficace que la promesse elle-même. Car, d'abord, celui qui l'eût inspirée avait force pour la faire valoir; ensuite, il est de la nature d'un objet conquis, qu'on lui porte toujours plus d'attachement à l'endroit de sa propriété qu'à celui dont l'occupation est encore éventuelle. Ainsi la restitution de la Finlande était, avec l'indépendance de la Pologne, les deux grands leviers au moyen desquels Napoléon se réservait de contrebalancer au besoin la puissance moscovite, et de l'obliger à rester dans les limites fixées par les traités. Mais, remarquons-le bien, pour faire mouvoir ces leviers, il fallait Napoléon.

Ajoutons à tout cela l'incroyable développement que l'empereur des Français prenait dans les autres parties de l'Europe : ses projets poursuivis en Espagne, en Italie et en Grèce ; son armée de Dalmatie, destinée à être portée à cent mille hommes; sa proposition à la Porte Ottomane, de faire avancer ses troupes jusqu'aux Dardanelles pour les garder; la demande qu'il fit de chantiers, à Constantinople, pour y faire construire à ses frais des vaisseaux de ligne. Tout cet état de chose avait jeté l'alarme dans les esprits, on tremblait devant les envahissements du soldat couronné. Pour endormir les craintes. Napoléon n'avait rien de mieux à faire que de flatter les désirs ambitieux de ceux qui pouvaient l'entraver, et voilà pourquoi, outre la Moldavie et la Valachie, il promit encore à la Russie le grand duché de Finlande.

Mais tandis que la France et la Russie préparaient l'exécution des clauses de Tilsitt, le comte de Stedingk, ambassadeur de Suède près la cour de Pétersbourg, méditait un projet de neutralité pour son pays, dans les affaires qui allaient agiter l'Europe, projet au sujet duquel il écrivait de longues lettres à son souverain (1), et qu'il cherchait à faire ac-

(1) M. de Stedingk écrit au roi Gustave IV, en date du 23 novembre 1807 :

« . . . . . Le comte Romanzoff me pria de lui dire bien sincèrement s'il n'y avait aucune modification à espérer aux réponses que j'avais faites à ses deux notes, et si les représentations de l'empereur, pour une coopération contre l'Angleterre, ne produisaient aucun effet; je lui répondis que je ne le croyais pas par plusieurs raisons. Premièrement, Votre Majesté regardait les affaires sous un point de vue tout à fait différent que ne faisait l'empereur ; elle était convaincue que non-seulement il n'y avait aucun avantage pour les puissances du Nord, mais qu'il était dangereux pour elles de contribuer à la ruine de l'Angleterre. Ensuite, quand des considérations aussi importantes et d'anciennes liaisons ne formeraient pas d'obstacle à ce que Votre Majesté ne prît part à une entreprise pareille, elle en serait empêchée par les grandes difficultés qu'elle présentait, et par les maux réels qui en résulteraient pour la Suède ; je répétais tout ce que, dans mon audience, j'avais dit à l'empereur sur la nécessité de nous conserver la liberté de la navigation, pour ne pas manquer des objets de première nécessité ; je m'offris de prouver à tout ce qu'il y avait de gens du métier, et même à Buonaparte, qu'il était impossible de fermer le Sund et le Grand Belt aux Anglais, lorsque nous n'avions que peu de force maritime à leur opposer. Tous ces raisonnements et plusieurs autres que j'omets, pour ne pas tomber en des longueurs inutiles, ne firent pas la moindre impression sur M. Romanzoff. Il n'y répondit que par des phrases qui ne signifiaient rien ou peu de chose. Tout ce qu'il dit de plus raisonnable se réduisit à ce que le moment présent était

cepter par ceux qui l'entouraient. C'eût été là, en effet, un refuge de salut pour la Suède et pour

décisif pour la paix, ou pour une guerre plus désastreuse encore que celle qui venait de finir; que toute l'Europe étant liguée contre l'Angleterre, cette puissance ne pouvait pas soutenir longtemps une lutte aussi inégale, et serait obligée de faire la paix; qu'alors on aurait le temps de respirer, et de prendre un système d'alliance convenable à ses intérêts; mais qu'à présent il fallait suivre le torrent, pour n'en pas être englouti. »

. . . .

« . . . . Je lui fis part d'une idée qui me passa par la tête, en lui disant que les Anglais s'abstiendraient peut-être d'entrer dans la Baltique, pour ne point disséminer leurs forces, et que, pour les y engager, il fallait que la Suède restât neutre, et s'employât pour cet effet; par ce moyen, le commerce de cette mer n'étant point troublé, la Suède, et Gothenbourg surtout, pourrait servir d'entrepôt aux denrées que la Russie, la Prusse, le Danemark et les petits États qui bordent la Baltique, auraient à vendre. Les Français même ne pourraient qu'y gagner, en faisant venir par la voie de Lubeck et du Holstein tout ce qu'ils voulaient acheter en Russie, et cette suspension d'hostilités, dans un petit coin de terre, pourrait servir d'acheminement à une paix générale. J'ai cru que ce projet, dont je n'ai présenté à M. Romanzoff que les côtés les plus saillants, pourrait faire impresssion sur un ministre du commerce; mais je me suis trompé. Il n'a cependant pas rejeté cette idée tout à fait, mais il m'a dit qu'il la croyait difficile à concilier avec les projets de Buonaparte contre l'Angleterre. . . . . »

« . . . Si Votre Majesté pouvait maintenir une neutralité parfaite dans le conflit entre la Russie et l'Angleterre, ce serait assurément ce qu'il y aurait de plus avantageux pour elle; sa grande loyauté devrait donner une nouvelle force aux motifs propres à engager les parties belligérantes à ne pas s'y opposer; mais quand je vois que l'on rassemble cent mille hommes aux environs de Pétersbourg, et avec les projets gigantesques de Buonaparte et l'influence qu'il a gagnée ici, je n'ose pas m'en flatter. . . . . »

toutes ses propriétés; mais Napoléon n'était point d'humeur à entrer dans ces vues; il voulait de la

En date du 25 novembre, M. de Stedingk écrit encore au roi de Suède :

« Je fais tout mon possible pour donner un autre cours aux idées, en faisant voir la possibilité que les Anglais n'entrassent point dans la Baltique, et qu'ils se bornassent à bloquer le Sund, gagnant par là de concentrer davantage leurs forces, de ne pas compromettre la neutralité de la Suède, et de pouvoir se procurer par la voie de Gothenbourg les productions russes dont ils auraient besoin. Par ce moyen, cette mer, garantie de toute hostilité, offrirait un débouché, non-seulement aux marchandises russes, mais à toutes celles des contrés qui la bordent, et les Français même y gagneraient. Ces avantages cesseraient du moment que la Suède se déclarerait pour ou contre l'Angleterre, vu que cette puissance, dans l'un et l'autre cas, se verrait forcée à faire entrer ses flottes dans la Baltique. Ce projet trouve beaucoup de partisans ici, et je crois qu'il dépendrait de Votre Majesté de le faire adopter en Angleterre ; mais il ne sera pas approuvé par Buonaparte, qui n'admettra pas cette neutralité de la Suède. Intéressé à exciter la mésintelligence entre les puissances du Nord, pour les occuper de leurs propres divisions et les affaiblir, il se servira de son ascendant sur l'esprit de l'empereur, pour le porter à une rupture avec la Suède, si Votre Majesté refuse de se déclarer contre l'Angleterre. C'est l'opinion de tous les gens les plus au fait des affaires, et la façon de penser de l'empereur ; et tout ce que je vois et apprends me prouve que cette opinion n'est malheureusement que trop fondée. Des ministres et des généraux russes m'ont dit en propres termes : « L'empereur répugne à la guerre avec la Suède, et la nation l'a en horreur; nous n'avons aucune raison au monde, pas même le moindre prétexte, pour attaquer la Suède; malgré cela, nous ne pouvons pas garantir que cette attaque ne se fera pas. » Ces avis sont toujours accompagnés de témoignages d'un véritable intérêt, de questions si nous sommes bien sur nos gardes, et si nous avons pris de bonnes mesures pour la défense de la Finlande, qui, sans cela, pourrait nous être enlevée d'un coup de main. »

Suède pour amie ou pour ennemie, et non pour neutre. Et Napoléon était l'arbitre suprême de toutes les questions de politique européenne. Ainsi le projet rêvé par Stedingk dut rester à l'état de rêve. Il faut dire que lui-même aussi prédisait l'opposition de Napoléon, et par conséquent l'impossibilité de réaliser ce projet.

Suivons donc maintenant les détails de cette inévitable guerre qui réunit dans les champs de la Finlande les soldats russes et les soldats suédois, et voyons comment cette belle province fut détachée des domaines scandinaves pour être incorporée à jamais à ceux du czar moscovite (1).

I

Longtemps avant l'ouverture officielle des hosti-

(1) Le général comte de Björnstjerna vient de publier deux volumes contenant les mémoires posthumes du feld-maréchal comte de Stedingk, dont la carrière militaire fut si brillante et la carrière diplomatique si sage. Il était ambassadeur de Suède près la cour de Russie, à l'époque où la guerre éclata entre ces deux pays. C'est pourquoi ses mémoires, ou plutôt sa correspondance (car ils ne sont composés que des lettres du comte à son souverain et à d'autres personnages militaires ou diplomatiques) renferme des renseignements précieux et jusqu'à présent inédits sur les événements d'alors. Nous en ferons souvent usage, et nous citerons en notes plusieurs extraits, comme pièces justificatives. Nous saisirons cette occasion pour féliciter M. le comte de Björnstjerna de l'heureuse idée qu'il a eue de livrer à la publicité ces mémoires si curieux de son illustre compatriote, et pour lui exprimer en même temps notre reconnaissance personnelle de ce que, par cette publication pleine d'intelligence et de dévouement, il nous a fourni d'utiles secours pour l'achèvement de notre ouvrage.

lités, des bruits vagues circulaient dans Pétersbourg, qui les faisaient pressentir. Les Français étaient là, pleins d'animosité contre la Suède qui avait outragé leur empereur, et se servaient de toute leur influence sur l'esprit des Russes pour les porter à une prompte rupture avec cette nation. Il est vrai que, d'autre part, le ministre de Danemark, M. de Blome, s'efforçait d'écarter l'orage. Il représentait à l'empereur Alexandre que c'en était fait du Danemark, si la Russie rompait avec la Suède, parce qu'alors la Suède s'emparerait infailliblement de la Norwége, tandis que les Français entreraient de gré ou de force dans les provinces danoises qui avoisinent l'Allemagne, et les ruineraient de fond en comble. Mais toutes ces représentations d'intérêts étrangers et subalternes devaient faire peu d'impression sur le cabinet de Pétersbourg, préoccupé d'un intérêt personnel, et entraîné dans un mouvement de politique plus large et plus féconde. Déjà il avait donné des ordres pour d'importantes réformes militaires. Le prince Wolkonsky, surintendant de l'armée, et son second, le général Obreskoff, avaient cédé leur place au général Sapoff, homme intègre, plein d'activité, éminemment propre à réparer les négligences de ses prédécesseurs, et à remettre toute chose sur un bon pied. En même temps on s'occupait à former des magasins en Finlande, on y faisait passer des troupes, et les généraux Suchtelen, Pfuhl et Apperman rédigeaient des plans d'opérations pour une prochaine campagne

dans ce pays. Cependant nulle déclaration définitive n'avait encore été faite de la cour de Pétersbourg à celle de Stockholm; on n'en était qu'aux notes diplomatiques. Mais le comte de Stedingk avait compris le sens de ces manifestations, et déjà il avait jeté le cri d'alarme. Du reste on ne lui faisait pas trop mystère de tout ce qui se passait; et il devait lui paraître assez naturel que les réponses irritantes de son souverain aux notes de Romanzoff sollicitassent du cabinet russe les mesures préventives, mais non encore aggressives, dont il était témoin. Voici ce qu'il écrivait à Gustave IV: «..... Toutes mes observations me prouvent qu'il » est impossible de prévoir au juste ce qui doit arriver d'ici à deux ou trois mois, mais qu'il faut » être préparé à tout événement, et que bien certainement si la paix ne se fait pas avant ce temps, » nous serons forcés de nous déclarer pour ou contre » l'Angleterre. » (26 nov. 1807.)

«..... Les affaires sont toujours dans le même » état ici. Les bruits de guerre avec la Suède se renouvellent avec plus de probabilité que jamais, » depuis que l'on a reçu deux courriers de Londres » avec la contre-déclaration de l'Angleterre, et la » nouvelle qu'une alliance se négociait entre Votre » Majesté et Sa Majesté Britannique. Le comte Romanzoff m'a dit que l'on attendait avec impatience » la réponse de Votre Majesté à la dernière note » qu'il m'avait adressée. Je lui ai observé que j'y » avais déjà répondu; mais il m'a dit que cela ne

» suffisait point, et que dans la position où la Russie
» se trouvait vis-à-vis de l'Angleterre, il lui impor-
» tait infiniment de savoir au juste à quoi s'en te-
» nir avec la Suède, et quel parti Votre Majesté était
» décidée de prendre. Il a ajouté que le temps pres-
» sait et qu'il leur était impossible de rester plus
» longtemps dans l'incertitude. » (4 janvier 1808.)

Cependant, au milieu de toutes ces agitations, la cour de Pétersbourg trouvait encore du temps pour des bals et des fêtes splendides. Le jour de naissance de l'empereur, le jour de nom du grand duc Nicolas, furent célébrés avec une pompe inaccoutumée. C'est alors aussi qu'il fut question d'un mariage entre Bonaparte et une princesse de Russie. M. de Stedingk écrivait à ce sujet au roi de Suède :
« A ce que l'on dit, il est question d'un traité d'al-
» liance et de commerce entre la France et la Rus-
» sie, et ce que j'ai eu l'honneur de mander à Votre
» Majesté, au sujet du mariage de Madame la grande
» duchesse Catherine avec Buonaparte gagne tous
» les jours quelques degrés de probabilité de plus.
» Je sais qu'il y a eu un entretien entre l'impéra-
» trice-mère, la grande duchesse, l'empereur et le
» grand duc Constantin, dont ces princesses sont
» sorties les yeux gros de larmes. »

Mais enfin la rupture va éclater. Soixante mille Russes sont sous les armes, dont la plupart marchent déjà vers la Finlande. Ce sont la 1re, la 14e, la 17e et la 21e division, commandées par le grand duc, le comte Osterman, le prince Gortschakoff, et

M. Malioutin. S'il n'y a aucun moyen de conjurer l'orage, dit M. de Stedingk, la Suède n'aura jamais eu à soutenir une lutte plus inégale et qui promette moins de succès. En conséquence il se hâte d'en prévenir son souverain, et de l'exhorter à faire des préparatifs pour une vigoureuse défense. Voici ce qu'il lui écrit :

« Le projet est, à ce que j'ai appris, d'attaquer la » Finlande sur trois points, d'entrer avec vingt mille » hommes du côté d'Abborfors et d'Anjala, et de se » rendre maître avant le dégel de Svartholm, et s'il » est possible de Sveaborg ; d'avancer de ce côté » jusqu'à Åbo, tandis qu'une colonne de cinq mille » hommes pénétrera du côté de Saint-Michel, et » une autre de même force du côté de Nyslott ; trente » mille seront tenus en réserve pour porter des se- » cours où le besoin l'exigera. Au moyen de ces dis- » positions qui ne sont pas mal vues, on espère de » s'emparer de la Finlande en trois mois. Les sub- » sistances embarrassent, mais on en transporte » d'ici jour et nuit, et on espère en trouver dans le » pays assez pour nourrir des Russes, auxquels il » faut si peu de chose pour vivre. L'armée de Votre » Majesté en Finlande est trop inférieure en force » pour résister longtemps à une attaque pareille, » et dix mille hommes suffisent à peine pour dé- » fendre Sveaborg dans cette saison ; mais avec de » l'argent on crée des soldats et on se procure du » pain. Au défaut d'autres secours qu'il est impos- » sible de faire passer dans ce pays pendant l'hiver,

» celui-là ne doit pas être ménagé, ainsi que de la » bonne poudre et des armes, qu'il est bien néces- » saire d'y faire passer. Les Anglais qui sont ici dé- » bitent que Votre Majesté recevra cinq millions de » livres sterling de subsides. Cette somme, quelque » forte qu'elle soit, ne suffira pas à la dépense. Cha- » que année de guerre a coûté au père de Votre » Majesté, de glorieuse mémoire, dix millions de » riksdalers de banque. Cependant toutes les troupes » qu'il avait sur pied, y compris la marine, ne mon- » taient pas à cent mille hommes, et le seigle n'a ja- » mais coûté quatre riksdalers de banque la tonne. Il » faut maintenant le double de ces forces, et les prix » ont renchéri prodigieusement. » (11 janv. 1808.)

Après avoir prévenu Gustave, le comte de Stedingk se hâte d'informer le général de Klerker, commandant en Finlande, afin qu'il se tienne sur ses gardes et qu'il pourvoie aussi de son côté à la défense du pays. Sa lettre est datée du 16 janvier.

« Mon général,

» Je crois de mon devoir de vous informer, M. le » général, qu'une rupture entre la Suède et la Rus- » sie semble être certaine.

» Les forces russes disponibles en cet instant se » montent à peu près à soixante mille hommes. » Leur plan doit être de s'emparer durant l'hiver » des forteresses de Sveaborg Svartholm et Hangö- » Udd, de sorte que la défense de ces points impor- » tants devra être le but principal de nos soins.

» On assure positivement que l'invasion en Fin-

» lande se fera sur trois colonnes, et aura lieu dans » quinze jours ou trois semaines au plus tard, quoi» qu'on ne m'ait encore remis aucune déclaration » de guerre, mais elle peut m'être donnée d'un » moment à l'autre.

» L'approvisionnement des Russes souffre de » grands obstacles, mais on y travaille jour et nuit. » De notre côté, l'approvisionnement souffrira aussi » de grandes difficultés, et l'on sera sans doute forcé » de prendre des mesures extraordinaires afin de » pourvoir Sveaborg de la quantité nécessaire de » viande, pain et sel.

» Les Russes croient que la conquête de la Fin» lande se fera facilement et en moins de deux mois; » mais je compte sur la fidélité des Finnois et sur » leur horreur pour le joug étranger.

» Jamais oppression n'aura été plus injuste et » plus basse que celle dont nous sommes menacés.

» A l'exception de l'empereur, dominé par les » Français, il n'est personne parmi les Russes qui » ne blâme hautement cette entreprise.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Curt. V. Stedingk. »

Tous ces avertissements de l'ambassadeur suédois à sa cour et au commandant de Finlande n'avaient point été inspirés par des raisons chimériques. La guerre était décidée et la déclaration déjà imprimée. Chose singulière, cette décision paraît avoir été prise le jour anniversaire de l'impératrice Élisabeth, au milieu du grand bal dont l'impéra-

trice douairière faisait les honneurs (1). Ainsi, dès ce moment, le rôle de M. de Stedingk à Pétersbourg n'est plus qu'un rôle de souffrance, car les choses sont trop avancées pour qu'il lui soit possible d'en arrêter le cours. Il ne lui reste plus qu'à

(1) « . . . . Il paraît décidé que nous aurons la guerre avec ce pays-ci, et personne n'en doute plus ici. On dit que la déclaration qui sera publiée à ce sujet est déjà imprimée, et quelques-uns prétendent l'avoir vue ; cela ne m'est pas démontré, puisqu'ils n'en savent pas le contenu ; mais les premiers personnages et tous les membres du conseil disent unanimement que la guerre est inévitable. Il est vrai qu'ils ne sont pas consultés, et que s'ils l'étaient, ils voteraient tous contre cette levée de boucliers ; mais aucun n'a le courage de s'y opposer et de dire à l'empereur ce qu'il devrait lui dire pour le détourner d'une entreprise aussi funeste à sa gloire et à son existence peut-être. Cette malheureuse affaire paraît avoir été décidée lundi dernier, anniversaire de l'impératrice Elisabeth, où il y eut cour le matin et un bal magnifique le soir, dont l'impératrice douairière faisait les honneurs. C'est là où je vis que l'ambassadeur de France eut de très-longs entretiens avec l'empereur, à trois reprises. Je vis aussi que ce souverain était mal à son aise, qu'il fit des objections, gesticulant beaucoup, mais que l'ambassadeur le serrait de si près, et insistait tant, qu'il l'emporta à la fin, et que la dernière conversation finit par des remercîments et des révérences au contentement réciproque. Plusieurs jours auparavant, M. de Caulincourt avait dit hautement qu'il fallait répondre à la note que j'ai remise de la part de Votre Majesté, à coups de canon, et ne pas souffrir qu'elle fût d'un autre avis que l'empereur Alexandre. Il avait affirmé en même temps que le règne de votre Majesté était passé, et que c'était fait de la Suède. Malgré tout cela, j'ai toujours espéré que le bon parti prendrait le dessus, que l'on différerait du moins cette fatale expédition jusqu'au printemps prochain, ou que l'on serait empêché par le manque de vivres et de fourrage; mais on force tous les moyens; on paye jusqu'à deux roubles le poud de foin; on transporte d'ici 40,000 kul de farine

sauver la dignité de son caractère et à demander ses passe-ports.

Le 21 février, l'armée russe, commandée par le général Buxhövden, passa la frontière, et entra en Finlande par trois points différents : Abborfors, Keltis et Anjala. Le 28 elle était déjà aux villages de Puumala, Sulkara et Randasalmi ; et bientôt les places de Tawastehus, Helsingfors et Åbo tombèrent en son pouvoir. Il est vrai que toutes les mesures pour l'attaque étaient bien

que l'on envoie avec les dépôts de l'armée à Willmanstrand. » (Lettre de M. de Stedingk au roi, 17 janvier 1808.)

Lettre au général de Klerker (2 *février*).

« La position est toujours la même ici, et j'attends d'un moment à l'autre une rupture ; mais, en attendant, nous avons gagné quelques jours qui, j'en suis sûr, auront été mis à profit par vous, mon général, pour la défense du pays qui vous est confié.

» Les forces russes qui passeront la frontière ne se monteront pas à vingt mille hommes, divisés en trois colonnes. La force principale passera la frontière à Keltis et se portera à Tavastehus.

» Quand nos forteresses auront été approvisionnées, et pourvues de garnisons nécessaires, le plus urgent est, à mon avis, de concentrer l'armée, de manière à pouvoir agir, sans cependant l'exposer à être tournée par l'ennemi.

» La quantité de chemins d'hiver et de traverse, qui se trouve dans le pays, est gênante ; mais je suppose que vous avez fait encombrer de neige tous ceux qui mènent de la frontière dans l'intérieur du pays, en les rendant impraticables par ce moyen.

» Ma position est si difficile ici que je préférerais cent fois me trouver en face d'une batterie ennemie. En attendant, je fais tous mes efforts pour gagner du temps, s'il est impossible d'empêcher la guerre... »

prises (1); on agissait presque à coup sûr. Cependant les Finnois se souvinrent, dans cette occasion, de leur antique valeur. Le général de Klerker les avait armés pour la défense, et il comptait bien qu'ils feraient leur devoir (2). Des combats acharnés eurent lieu sur plusieurs points; Siikajoki, Revolax, Pulkkila, furent ensanglantés; et l'on put

(1) Nous avons déjà parlé des préparatifs faits par la Russie pour la guerre contre la Suède. Voici encore quelques mots de M. de Stedingk à ce sujet :

« La flotte des Russes consiste en dix vaisseaux de ligne et sept frégates, qui sont en bon état. Trois vaisseaux de ligne sur les chantiers pourront être achevés peut-être au mois de juillet. On fait force batteries à Cronstadt, et on en construit en bois sur les glaces entre Orienbaum et Cronstadt; le tout sous la direction de M. Ponton, qui visite aussi toutes les côtes, accompagné du ministre de la marine, M. Tchitchagoff. On traîne avec beaucoup de dépense de la grosse artillerie partout où quelque débarquement pourrait être tenté, et les frais de cette équipée sont si considérables que, depuis le 1er jusqu'au 15 janvier, on avait dépensé dix millions de roubles d'extraordinaire. Vingt autres millions sont encore destinés pour la guerre contre nous. Pour y suppléer, il faut de nouveaux impôts dont les édits vont paraître. » (Au roi, 14 février.)

(2) *Lettre du général de Klerker à M. de Stedingk.*

« Excellence,

» J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre de Votre Excellence en date du 14 (26) janvier, et je me suis hâté de faire tous les préparatifs pour la défense de la Finlande, qui dépendaient de moi.

» J'ai lieu de croire que si l'ennemi nous accorde encore quinze jours de délai, l'armée finnoise sera en état de repousser l'invasion, et rendre nuls les succès qu'on croit si faciles.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Et. R. de Klerker. »

citer avec honneur les noms suédois d'Adlercreutz, de A. Cronstedt, de Sandel, etc. Mais tandis que ses fidèles sujets de Finlande défendaient pied à pied leur territoire contre l'invasion moscovite, Gustave IV, au lieu de leur envoyer des secours, employait vingt mille hommes de ses troupes à une vaine entreprise contre la Norwége, et réussissait, par ses hésitations et ses procédés insultants, à rendre inutiles pour lui les dix mille soldats que le général Moore lui avait amenés de la part de l'Angleterre, son unique alliée. Il est à croire que sous tout autre roi que Gustave, les choses ne se seraient pas passées ainsi. Avant tout, on eût songé à la Finlande, on eût travaillé à la conservation de cette précieuse et fidèle province. Mais hâtons-nous de le dire, tous les efforts réunis de la Suède n'eussent abouti, en résultat suprême, qu'à prolonger la lutte et non à briser l'épée des envahisseurs. Repoussés avec perte, ils seraient revenus en plus grand nombre, et s'il eût été nécessaire, ils auraient invoqué la France (1), et la France leur aurait envoyé des soldats. Et alors l'invasion eût offert un lamentable spectacle : on l'eût vue remplacer la grandeur imposante de la force par les ruses et les cruautés de la violence, et marcher à son but à

(3) M. de Stedingk écrit de Pétersbourg, au roi Gustave, sous la date du 14 février :

« Votre Majesté peut être convaincue qu'on n'hésitera point ici d'appeler quarante mille Français au secours, si, contre leur attente, nous avions quelques succès. »

travers des ruines immenses et un carnage sans merci. Voilà ce qui serait arrivé, car un arrêt fatal pesait sur la Finlande. La Russie avait dit d'elle : « Elle sera à moi! » Et la Russie s'était jetée sur elle comme sur une proie ; mais elle la serrait trop vivement pour qu'elle pût consentir à lâcher prise. D'ailleurs sa gloire était là, et son intérêt politique, et l'influence de Napoléon. Pressée par de tels aiguillons, elle ne pouvait que donner plus de force et de tenacité à son étreinte.

La capitulation de la forteresse de Sveaborg, capitulation que nous nous abstiendrons de caractériser, puisque encore aujourd'hui un impénétrable mystère enveloppe le principe qui l'a produite, vint tout à coup briser la possibilité d'un avenir d'hostilités et de malheurs. Dès ce moment on put dire que la cause entre la Suède et la Russie était décidée, et que la Finlande avait changé de maître. Toutefois, ce ne fut pas encore là la fin des combats. L'île de Gothland et les îles d'Åland, devenues la proie des Russes au mois d'avril, leur furent enlevées au mois de mai, et l'amiral Bodiskoff fait prisonnier. Le général suédois Klinspor, qui commandait l'armée de terre et s'était replié en bon ordre devant l'armée russe jusqu'à Uleåborg, prit à son tour l'offensive, et, renforcé par des paysans qui, en se joignant à lui, portèrent son corps à dix-sept mille hommes, il força les Russes à évacuer la Bothnie orientale dont il resta maître les mois de juillet et d'août ; mais au mois de septembre, les

Russes reprirent le dessus. Toute la province de Uleäborg leur fut rendue, et un armistice ratifié par l'empereur fut signé à Olkioki, le 19 novembre.

Cependant, dès le 24 mars, Alexandre avait dit dans une déclaration solennelle : « L'empereur » informe maintenant toutes les puissances que, dès » ce moment, il regarde la partie de la Finlande, » jusqu'à ce jour réputée suédoise, et que ses trou- » pes n'ont pu occuper qu'à la suite de divers com- » bats, comme une province conquise par ses armes, » et qu'il la réunit pour toujours à son empire. »

Cette déclaration prématurée lancée par l'empereur de Russie à l'occasion de l'arrestation de son ministre, M. d'Alopéus, dont le roi de Suède avait, sous des prétextes que la diplomatie ne saurait admettre, méconnu le caractère inviolable, fut le prélude d'une invitation qu'il envoya aux députations de la noblesse, du clergé, des bourgeois et de l'ordre des paysans de la Finlande, de se rendre auprès de lui, pour être entendues sur la constitution qu'il convenait de donner au pays. Ceci avait lieu à la fin de l'année 1808.

L'année 1809 fut féconde en grands événements. Gustave IV, qui depuis si longtemps déshonorait le trône où il était assis, en fut chassé par ses sujets, et le duc de Sudermanie couronné à sa place sous le nom de Charles XIII. Avec le nouveau roi les Suédois se donnèrent une nouvelle constitution que le monarque jura d'observer. Dès lors une ère réparatrice s'ouvre pour la Suède.

Tout d'abord, l'attention de Charles XIII se fixa sur la question de Finlande. Elle y était attirée par les réclamations de la Russie, qui demandait un acte officiel de cession du grand-duché et des îles d'Åland occupés militairement. Charles, qui avait compris Napoléon, jugea qu'il était nécessaire à la Suède de se ménager son appui. Il envoya auprès de lui trois diplomates suédois, MM. de Rosen, Arvidsson et de Lövenhielm, avec mission de l'intéresser à la question suédoise. « Mais ce n'était pas sans regret, dit Bignon, que » Napoléon voyait arriver le moment où un traité » allait consacrer la possession de la Finlande pour » la Russie. Le sacrifice, il est vrai, avait été décidé » à Erfurth ; mais après les événements survenus » en Suède, Napoléon voudrait pouvoir ou l'empê- » cher tout à fait, ce qui n'est plus guère possible, » ou du moins en retarder l'accomplissement. Dans » son séjour à Munich, le 10 mai, il avait pesé de » nouveau les inconvénients d'une cession si consi- » rable (1). La Finlande contient un million d'ha-

(1) « Malgré le mécontentement que cette guerre produit dans le public, il y a des personnes qui disent hautement que la conquête de la Finlande est d'une nécessité absolue pour la sûreté de la capitale, et l'ambassadeur de France prétend que la perte de soixante mille Russes, qui sont maintenant en Finlande, et de trois fois autant, n'est pas à mettre en comparaison avec l'avantage pour la Russie de se rendre maître de ce pays. (M. de Stedingk au roi, 14 février 1808.)

» . . . . Il est certain que la Finlande perdue, la Suède cesse d'être un État indépendant, et que l'on ne pourra plus dormir tran-

» bitants (aujourd'hui 1,400,000) ; elle fournissait » 25,000 hommes, elle pourrait en fournir 50,000. » Les impôts qu'elle paye forment le tiers des re- » venus de la Suède. Par cette acquisition, la Rus- » sie va dominer dans la Baltique ; et cependant la » France doit prévoir un temps où la Russie pourra » s'unir à l'Angleterre..... si du moins on pouvait » conserver à la Suède Åbo et les îles d'Åland !... » Telles étaient les réflexions qui, à Munich, avaient » occupé une des heures que Napoléon dérobait » aux affaires de la guerre..... »

Ces réflexions sont remarquables. Tant il est vrai que les plus grands génies ont leurs moments de doute, et qu'avant de dominer les événements, ils paraissent souvent fléchir sous leur poids !

Quoi qu'il en soit, Napoléon, après les journées d'Essling, s'empresse d'écrire à M. de Romanzoff, qu'il a toujours été dans son intention que ce fût l'empereur Alexandre qui fît la paix de la Suède, qui la fît seul, qui fût seul sur ce point le véritable arbitre de la paix et de la guerre. L'unique condition qu'il exprime est l'obligation pour la Suède d'entrer dans l'alliance contre l'Angleterre.

Sans avoir encore connaissance de cette note, l'empereur de Russie agissait conformément à son

quillement à Stockholm. La Norwége même ne présenterait qu'un faible dédommagement. La différence devient encore plus sensible si l'on compare l'affection d'un peuple uni à la Suède depuis un temps immémorial à celle d'une nation soumise par les armes. » (Le même, 11 janvier.)

esprit et faisait la guerre pour avoir la paix. Le général suédois, Cronstedt, dit Beaumont de Vassy, fut attaqué à Skellefteä, poste important, tomba au pouvoir des Russes, et le général Wrede fut également contraint de quitter les positions qu'il occupait dans la Bothnie occidentale. Les Russes ne tardèrent pas à s'emparer d'Umeä. Il fallait une diversion maritime pour les empêcher d'aller plus avant dans les provinces suédoises. Charles XIII, qui se souvenait d'avoir été grand amiral, activa si prodigieusement, dans les ports de Carlscrona et de Stockholm, les préparatifs nécessaires pour remettre en état la flotte suédoise, que, vers la fin d'août 1809, deux vaisseaux de ligne, trois frégates, cinquante chaloupes canonnières ou bâtiments de transport, montés par dix mille hommes environ, commandés par le général Wachtmeister, mettaient à la voile et remontaient vers le golfe de Bothnie. L'amiral Pucke les dirigeait.

La flotte suédoise devait tourner les positions des Russes, tandis que l'armée de terre les attaquerait de front. L'amiral Pucke, étant parvenu, à la faveur d'un brouillard épais, à s'approcher de la côte, put débarquer les dix mille Suédois commandés par Wachtmeister, dans un petit port, au nord d'Umeä. Ce corps de troupes pouvait aisément prendre à revers les postes ennemis. Le général russe, Kamenski, ayant promptement rallié ses divisions, se porta en toute hâte au-devant de l'armée suédoise, et les deux corps d'armée s'attaquèrent

vivement entre Umeä et le port de Ratan, où l'armée suédoise avait débarqué. Les Russes repoussèrent Wachtmeister après un combat aussi long qu'acharné, et le général suédois se rembarqua.

Ce fut le dernier combat de cette guerre. L'empereur Alexandre proposa la paix au roi Charles XIII, qui l'accepta; et le 17 septembre 1809, un traité fut signé à Fredrikshamn, par lequel la Finlande et les îles d'Åland furent officiellement cédées à la Russie et incorporées à ses domaines. Napoléon, toujours arbitre suprême des choses de l'Europe, approuva ce traité, mais il exigea que la condition de la paix posée par lui fût remplie, c'est-à-dire que la Suède adoptât le système continental, après quoi lui-même se montra aussi vis-à-vis de cette puissance plein de générosité et de grandeur (1).

(1) « La conclusion de la paix avec la Suède dont M. de Romanzoff a donné connaissance au ministère français avait eu lieu à Fredrikshamn, le 17 septembre. Napoléon, malgré les dispositions amicales pour le nouveau roi, avait abandonné cette question à la merci de l'empereur Alexandre, en se bornant à exiger, aux termes de leurs anciennes conventions, la rupture du cabinet de Stockholm avec l'Angleterre. L'empereur de Russie demanda effectivement à ce cabinet d'adhérer au système continental; mais il se contenta d'une adhésion incomplète portant réserve de quelques modifications qui seraient plus particulièrement stipulées dans les négociations à ouvrir entre la Suède, la France et le Danemark. En d'autres termes, l'empereur Alexandre ayant assuré ses intérêts directs par l'acquisition de la Finlande, des îles d'Åland et d'une partie de la Westrobothnie, laissait à la France le rôle désagréable d'enlever à la Suède quelques avantages qu'il paraissait lui accorder. Ces

Ainsi désormais la Finlande est Russe; et c'est comme telle que nous allons maintenant l'étudier.

avantages, mentionnés en l'article 3 du traité, consistaient dans la faculté d'importer en Suède du sel et les denrées coloniales nécessaires aux habitants. On conçoit que pour l'importation du sel, l'empereur des Français admettra volontiers une exception; il n'en sera pas de même pour les denrées coloniales. Pendant l'absence de Napoléon et de M. de Champagny, les plénipotentiaires suédois qui attendaient en France leur retour avaient eu préalablement quelques conférences avec M. d'Hauterive, l'un des principaux employés du département des affaires étrangères. A l'arrivée de l'empereur, la négociation prit une marche plus décidée. Il fit déclarer aux plénipotentiaires suédois qu'on ne pourrait admettre les bâtiments de leur nation, ni dans le Mecklembourg, ni dans la Poméranie, ni, en général, dans aucun autre port européen, si les marchandises anglaises étaient portées en Suède même sur des bâtiments suédois. « La Suède, disait le ministère français, entend-elle » soumettre son pavillon à des recherches, à des visites, à des taxes, » véritables ligues de dépendance, véritables tributs payés par des » nations soumises à une nation souveraine? Si la Suède recon- » naissait des prétentions d'après lesquelles la mer appartiendrait à » l'Angleterre, comme la Tamise, tout arrangement entre elle et » la France serait impossible. » En conséquence de son traité avec la Russie, Charles XIII s'empressa d'ordonner qu'à partir du 15 du mois de novembre, il serait interdit à tout vaisseau de guerre et à tout bâtiment marchand de la Grande-Bretagne d'entrer dans aucun port de la Suède; mais, à Paris, les plénipotentiaires de ce prince se débattirent pendant plusieurs mois pour obtenir le consentement de l'empereur aux modifications énoncées en l'article 3 du traité de Fredrikshamn. Sur ce point, Napoléon resta inflexible, toute concession de la nature dont il s'agissait ne pouvant manquer de produire de véritables abus. La Suède fut obligée d'adopter pleinement et entièrement le système continental, et elle renonça à la faculté que lui laissait son traité avec la Russie au sujet des denrées coloniales, se réservant uniquement celle de recevoir le sel nécessaire à la consommation du pays. Du reste, l'empereur se mon-

II

La loi commune de la conquête, c'est d'absorber l'individualité du vaincu dans celle du vainqueur, et de les identifier, en quelque sorte, l'un avec l'autre. Il semble qu'alors, seulement, le sceau du maître soit imprimé sur sa propriété, et qu'il y ait pour lui espoir de la conserver. Cependant lorsque le peuple conquis n'est point un peuple enfant, un peuple livré à l'ignorance et à la barbarie, sans constitution sociale, sans vie politique, n'est-il pas à craindre que le vainqueur, qui voudrait le soumettre au droit commun, ne trouvât en lui une opposition déclarée, une résistance opiniâtre, dont le triomphe, sollicitant de sa part l'emploi d'une force brutale, perpétuerait ainsi, entre lui et sa conquête, toutes les violences de la guerre? Sans doute, un peuple vraiment constitué tient par le fond de ses entrailles à ce qui le fait ce qu'il est : que celui donc que le glaive a rendu son maître se garde de l'attaquer dans ce principe de sa vie, à moins que pour de justes motifs il n'ait résolu de le frapper de sa co-

tra généreux sous les autres rapports par le traité qui fut signé à Paris, le 21 janvier 1810, entre les deux gouvernements; il rendit à la Suède la Poméranie, la principauté de Rügen et ses dépendances. Il restitua de même tous les batiments capturés depuis l'avénement au trône de Charles XIII, ainsi que les marchandises trouvées à bord de ces bâtiments, et qui ne provenaient ni du sol de l'Angleterre, ni de ses colonies; il garantit à la Suède toutes ses possessions telles qu'elles étaient reconnues par le traité. » (Bignon, *Hist. de France*, t. VIII, p. 393.)

lère, et d'en faire l'exemple d'une grande vengeance !

La Russie n'avait point à se venger de la Finlande, elle n'en voulait que la possession. Aussi, après avoir déclaré dans le Svod (1) qu'elle fait partie inséparable de l'empire, Alexandre publie un manifeste et notifie à tous présents et à venir qu'il maintient la constitution donnée à la Finlande par la Suède, dans tout ce qui concerne les lois fondamentales, la religion du pays et tous les priviléges dont jouissent ses habitants.

Ce manifeste, daté du 15 (27) mars 1809, fut confirmé le 9 (21) février 1816, par un ukase dont voici les termes.

« Convaincu que la constitution et les lois qui, » par leur accord parfait avec le caractère, les » mœurs et la civilisation du peuple finnois, ont été » depuis longues années le fondement de la paix et » de la tranquillité du pays, ne peuvent être sup- » primées ou altérées sans danger pour cette paix » et cette tranquillité ; nous avons, dès les premiers » moments de notre domination sur la Finlande, » approuvé et maintenu solennellement non-seule- » ment les mêmes constitutions et lois, ainsi que » tous les priviléges qui en découlent pour chaque » citoyen, mais encore, après en avoir conféré préa- » lablement avec les états rassemblés, établi une » administration spéciale qui, sous le nom de Notre » Conseil d'État, conseil formé de Finlandais, ad-

(1) Nouveau Code des lois russes.

» ministrât en Notre nom les affaires civiles du » pays, et dans les choses criminelles jugeât en der- » nière instance, indépendant de toute autre puis- » sance que de celle des lois, suivant lesquelles » Nous-même, en Notre qualité de souverain, Nous » réglons aussi Notre administration. Et par cette » notification, Nous voulons faire connaître quel a » toujours été et quel sera toujours Notre principe » de conduite à l'égard de Nos sujets de Finlande, » et qu'à perpétuité Nous confirmons la parole qu'ils » ont reçue de Nous, touchant le maintien de leur » constitution particulière, sous Notre règne et » celui de Nos successeurs (1). »

L'ukase qu'on vient de lire émane directement

(1) Voici d'après le professeur Rein, dont la savante statistique du grand duché de Finlande nous sera d'un si grand secours dans toutes les questions que nous allons traiter, le texte suédois de l'Ukase impérial dont nous avons donné la traduction.

« Öfvertygade att den författning och de lagar, som, öfverens- » sämmande med Fuiska folkets lynne, seder och bildning, under » et läng följd af är utgjort grundvalen för dess borgerliga frihet » ochlugn, icke eller kunde, utan väda för dessa, inskränka och » rubbas, hafve Wi ifrån första stunden af Wär Regeving öfver » detta land, icke allenast på det högtidligaste bekräftat samma » författning och lagar, med de hvarje Fuisk medborgare, i följe » deraf, tillkommande friheter och rättigheter, utan och efter » föregången öfverläggning med landets församlade ständer, till- » förordnat en särskilt styrelse, som, uuder namn af wär Regerings » Conseil, sammansatt af Finska män, hittils i Wärt namm besörjt » landets civila förvaltning och rätvisanss kipande i sista instans, » oberoende af alla annan makt än lagarnes, och de Wi, säsom » Regent, i följe af dem sjelfva utröfve. Detär på sädan sätt Wi » velar både ädagalägga de tänkesätt, son ledt och framgent skola

de l'empereur Alexandre, parlant en autocrate de toutes les Russies; mais le manifeste dont il est la confirmation avait été donné en pleine assemblée des états de Finlande. Cette assemblée, la seule qui ait eu lieu depuis la conquête, fut convoquée à Borga, une des plus anciennes villes du pays. Cent vingt-sept députés s'y rendirent, dont soixante-dix de l'ordre de la noblesse, huit de l'ordre du clergé, dix-neuf de l'ordre des bourgeois, et enfin trente de l'ordre des paysans. Là tout se passa comme dans les diètes suédoises : on y élut pour maréchal le baron W. de Geer; pour orateur, dans l'ordre du clergé, l'évêque d'Åbo, F. Tengström; dans l'ordre des bourgeois, Chr. Trapp, négociant aussi d'Åbo; dans l'ordre des paysans, K. Kockars, de la paroisse de Ny-Carleby. Les États se prolongèrent jusqu'au 19 juillet, et ce n'est qu'après avoir réglé, de concert avec l'empereur, qui les présidait, toutes les dispositions exigées par la nouvelle condition politique où se trouvait le pays, que les quatre ordres se séparèrent.

Ce qu'Alexandre avait fait pour la Finlande, Nicolas, son successeur, le confirma à son avénement au trône, par un manifeste daté du 12 (24) décembre 1825.

« Puisque, par la mission de la Providence, Nous

» leda oss, i hänseende till wåra Finska undersåtare, och tillika
» för evärdeliga tider, befästa den försäkran de äf Oss emottagit,
» angående bibehållandet of deras särskildta författning under Wår
» och Wåra efterträdares spira. »

» recevons en héritage le gouvernement du grand » duché de Finlande, Nous déclarons confirmer la » religion du pays, ses lois fondamentales, ainsi que » tous les droits et priviléges dont jouissent tous les » habitants, depuis le plus grand jusqu'au plus pe- » tit, et Nous promettons de conserver tous ces » droits et lois, sans atteinte, dans toute la pléni- » tude de leur force (1). »

D'après le Svod, la Finlande conserve le titre de grand duché, dont la souveraineté appartient de droit au czar, du moment qu'il monte sur le trône. Par un procédé honorable pour la Finlande, l'empereur Nicolas lui notifia son avénement dans un manifeste particulier, et il fut admis qu'elle enverrait son hommage au nouveau souverain par des députés de son choix.

Comme grand duc de Finlande, l'empereur de Russie y possède la haute puissance exécutive, et dans les affaires d'économie et d'administration la haute puissance législative. C'est lui qui nomme aux emplois et aux dignités; lui qui juge les causes capitales, qui exerce le droit de grâce, qui convoque les États et leur propose les questions qu'il

(1) Texte suédois. « Sedan Wi genom Försynens skickelse » kommit till ärftlig besittning af Storfurstendömet Finland, » så hafva vi härmedelst velat bekräfta landets Religion och Grund- » lagar, såsom och de privilegier och rättigheter, som hvarje stånd » i sagde Storfurstendäme isynnerhet och alla inwånare i gemen, » så af högre som ringare stånd, hafva åtnjutit enligt grundförfat- » tingen, och lofva vi, att fast och oforkränkt hålla alla dessa lagar » och rättigheter i sin fulla kraft. »

veut soumettre à leurs délibérations. Nulle décision des États n'a force de loi qu'après l'approbation et la confirmation de l'empereur. Les questions relatives à une modification des lois fondamentales, ou des droits des citoyens, ou des priviléges particuliers des États; celles qui regardent l'acceptation d'un nouveau Code civil ou criminel; l'établissement de nouveaux impôts, ou des changements dans le mode habituel de conscription militaire; toutes ces questions doivent toujours être soumises par l'empereur aux États.

Un des articles inviolables de la constitution est que les lois fondamentales du pays, de même que ses priviléges, ne peuvent subir de modification que lorsque les quatre ordres sont unanimes à cet égard, et qu'à leur décision se joint la sanction impériale. D'autres questions n'exigent que l'assentiment de trois ordres, y compris toujours l'approbation de l'empereur. En général, lorsque l'empereur présente une affaire aux délibérations des États, ceux-ci ne peuvent l'examiner dans un but opposé au sien, avant d'avoir, dans une pétition préalable, fait leurs très-humbles remontrances au monarque. Cette dernière mesure nous paraît souverainement sage; car, d'un côté, elle sauve la dignité des États, en les autorisant à des représentations; de l'autre, elle épargne au souverain un acte de violence, qui sans doute ne manquerait pas d'éclater, lorsqu'il verrait que sans être prévenu, on a traité les ques-

tions, par lui proposées, dans un sens tout à fait contraire à celui qu'il prétendait.

Après ces données générales sur le principe du gouvernement en Finlande, nous examinerons en détail les formes de son administration centrale supérieure.

Le 25 octobre (6 novembre) 1811, l'empereur Alexandre établit à Pétersbourg un comité spécial pour les affaires du grand duché de Finlande. Ce comité devait être composé au moins de trois membres, y compris le président, et avait charge de préparer les affaires qui, suivant les lois du pays, exigent la décision impériale, pour les présenter ensuite par les mains du secrétaire d'État au département de Finlande, à Sa Majesté le czar. L'empereur Nicolas considérant que les choses du grand duché étaient dans un état d'organisation assez déterminé pour que les travaux du sénat pussent désormais suffire à toutes leurs exigeances, supprima, par un ukase du 17 mars 1826, le comité établi par ses prédécesseurs, mais conserva la charge de secrétaire d'État.

Les affaires majeures de la Finlande sont donc confiées, auprès du gouvernement de Pétersbourg, à un secrétaire d'État, ou, comme on l'appelle depuis le 6 (18 décembre) 1834, à un ministre secrétaire d'État. Il est chef de la chancellerie impériale au département de Finlande, et a pour l'aider dans ses fonctions, un adjoint qui exerce une surveillance immédiate sur la chancellerie, six secrétaires d'ex-

péditions, et tous les officiers nécessités par le service. On envoie au ministre secrétaire d'État toutes les affaires du pays qui sont adressées à l'empereur; mais avant de les présenter il en prend connaissance, à moins que les dépêches ne portent sur leur enveloppe cette inscription : « *Pour être reçu immédiatement par Sa Majesté l'empereur.* » Les affaires de haute importance émanant de l'autorité impériale, comme les ukases, dont publication doit être faite dans tout le pays, le budget annuel du sénat, les ordonnances réglementaires, les nominations aux grandes charges, etc., sont signées par l'empereur et contresignées par le ministre secrétaire d'État. En tout autre cas, le ministre secrétaire d'État notifie au général gouverneur la volonté de l'empereur, et celui-ci, suivant qu'elle le comporte, la fait exécuter lui-même, ou la transmet au sénat. Si le ministre secrétaire d'État est empêché de ses fonctions, il est remplacé par son adjoint.

A la tête du gouvernement de la Finlande est placé le général gouverneur. Une instruction impériale, datée du 12 février 1812, détermine ses attributions. Veiller sur la tranquillité et la sécurité du pays, pourvoir à l'exécution des dispositions et ordonnances de Sa Majesté, en sorte que tous les citoyens jouissent de la protection des lois et conservent leurs droits et priviléges; tels sont les devoirs principaux du général gouverneur. C'est à lui aussi qu'appartient la haute surveillance sur la police des villes et des campagnes, sur les administra-

tions des postes, des douanes, du cadastre, sur les corps militaires, sur la perception des impôts, sur les magasins et entrepôts, sur les mesures à prendre pour soulager les pauvres; le général gouverneur doit encore employer tous ses efforts pour faire fleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce. Dans tous les besoins que nécessite l'accomplissement de ses devoirs, il se consulte avec le sénat, afin de prendre, de concert avec lui, des mesures efficaces et autorisées par les lois en vigueur. Si le cas est urgent, il peut passer outre et agir sans en donner avis au sénat, mais il doit lui faire connaître quel a été le résultat de ses dispositions. Dans les affaires qui concernent la justice, le général gouverneur ne peut exercer d'autres droits que celui d'envoyer le plaignant devant un tribunal compétent, et lorsqu'il remarque de la négligence et du désordre parmi les fonctionnaires des cours, de nommer un procureur, à l'effet d'examiner et de juger légalement leur conduite. Le gouverneur général ne peut transmettre ses ordres aux ouvriers et aux domestiques, que par le moyen des maîtres qui ont autorité sur eux. Pour acquérir une exacte connaissance de l'état et des besoins du pays, il fait chaque année un voyage dans l'intérieur. De temps en temps, il envoie à l'empereur un mémoire écrit sur son gouvernement.

Le général gouverneur est de droit président du sénat impérial de Finlande; il a toujours la parole dans les sessions générales, et au département de

l'économie, mais seulement dans les circonstances capitales, au département de la justice. Si le général gouverneur est d'un sentiment opposé à celui du sénat, on inscrit sa déclaration dans un protocole, et on la joint à celle des autres membres lorsqu'il s'agit d'affaires qui doivent être transmises à l'empereur. Si, au contraire, la décision de la question agitée est de la compétence du sénat, on donne suite à ses conclusions, lors même que celles du général gouverneur y seraient contraires. Tout ce qui vient de l'empereur au sénat, de même que tout ce qui va du sénat à l'empereur, passe par les mains du général gouverneur, quï toujours a le droit de faire connaître au czar son opinion particulière. A certaines époques déterminées le sénat remet au général gouverneur un mémoire concernant ses travaux.

Le général gouverneur actuel de la Finlande est en même temps ministre de la marine, en Russie. On conçoit donc qu'il y ait pour lui impossibilité de répondre à la fois aux exigences de son gouvernement et à celles de son portefeuille. C'est pourquoi le 12 (24 avril) 1833, un adjoint lui a été donné, qui, résidant sur les lieux, le remplace dans toutes les fonctions où sa présence est de rigueur; mais le général gouverneur se réserve le droit d'adresser à l'empereur son avis particulier sur les décisions du sénat, de notifier au sénat les ordonnances impériales, et, en général, de traiter immédiatement toutes les affaires de suprême importance. Quant à

la correspondance du général gouverneur avec le sénat, le ministre secrétaire d'État, les gouverneurs locaux et les autres autorités, touchant l'exécution d'une décision déjà prise, la demande de renseignements nécessaires, etc., elle est faite par l'adjoint. L'adjoint correspond aussi avec les autorités russes, excepté avec les ministres et les employés de l'administration centrale supérieure, que le général gouverneur a conservés aussi dans ses attributions. C'est l'adjoint qui fait dans l'intérieur les voyages d'inspection, et il rend compte au chef du gouvernement des remarques importantes qu'il a pu y faire, en même temps qu'il lui expose ses vues d'amélioration et de progrès pour le pays. Si le général gouverneur est empêché de ses fonctions, l'adjoint entre dans tous ses droits, et il y reste tant que dure l'empêchement; mais dès que le général gouverneur est présent, toute espèce d'autorité cesse pour l'adjoint.

La chancellerie du gouvernement général de la Finlande est établie à Helsingfors; elle se compose d'un chef de chancellerie, de deux chefs d'expéditions, et de tout le personnel nécessaire au service. C'est par elle qu'est entretenue la correspondance de l'adjoint avec le général gouverneur.

Le prince Alexandre Sergejewitsch Menschikoff est actuellement général gouverneur de la Finlande. Il suffit de prononcer le nom d'un pareil homme pour en faire l'éloge; il a pour adjoint le général Alexandre Aimé Thesleff, homme pacifique,

mais d'une aptitude reconnue pour la place qu'il occupe. Le baron Casimir de Kothen était chef de la chancellerie pendant que nous étions à Helsingfors ; nous avons eu l'honneur de le connaître particulièrement. C'est un homme d'un haut mérite. Il est aujourd'hui gouverneur de Wiborg, mais il ne s'arrêtera point là. C'est un de ceux pour lesquels l'avenir est grand et auxquels l'ambition est permise. Peut-être la place de ministre secrétaire d'État, remplie maintenant avec tant de distinction par le comte Alexandre Armfelt, lui appartiendra-t-elle un jour. Il en est digne du moins.

Le 6 (18 août) 1809, un conseil suprême de gouvernement, pour le grand duché de Finlande, fut créé par l'empereur Alexandre, et entra en fonctions dès le mois d'octobre suivant. Ce conseil fut d'abord composé de quatorze membres, choisis par l'empereur, moitié parmi la noblesse, moitié parmi les autres ordres ; mais depuis l'adjonction du gouvernement de Wiborg au reste de la Finlande, en décembre 1811, il fut augmenté de deux autres membres pris dans ce gouvernement. Les membres du conseil restent en charge trois ans, mais sans perdre l'emploi qu'ils occupaient avant leur élection.

Le 9 (21 février) 1816, ce conseil dont nous parlons prit le nom de sénat impérial de Finlande.

Le sénat exerce son pouvoir au nom du czar. C'est pourquoi toutes ses décisions et ordonnances sont promulguées au nom du czar, et tous les actes

et suppliques qui lui sont adressés doivent être rédigés dans les mêmes formes que s'ils étaient adressés immédiatement au czar lui-même.

Le sénat traite toutes les affaires de sa compétence, soit en assemblée générale, soit en réunion séparée de deux départements : le département de la justice et celui de l'économie. Chaque département se compose d'un vice-président et de sept membres. Le département de la justice juge en suprême instance toutes les causes de droit; le département de l'économie règle souverainement tout ce qui regarde l'administration économique du pays. Le sénat ne reconnaît hors de sa juridiction que les seules affaires dont l'empereur se soit réservé spécialement le gouvernement. Quant aux questions dont il doit s'occuper, il les prend soit dans les comptes rendus des gouverneurs et autres autorités, soit dans les suppliques qui lui sont adressées, soit dans les ordres ou consultations faites par le général gouverneur ou par Sa Majesté l'empereur lui-même. La puissance législative n'appartient point au sénat; mais il doit toujours appuyer ses décisions sur les lois existantes; il ne peut non plus établir de nouveaux impôts, ni rien changer au budget.

Le département de la justice prononce, en dernier ressort, dans toutes les causes civiles et criminelles; les lois du pays sont la règle de ses arrêts, qui demeurent sans appel. Cependant nulle condamnation capitale ne peut être mise à exécution

avant d'avoir-été examinée et approuvée par l'empereur ; on peut aussi, mais seulement par supplique, solliciter du czar une commutation aux peines infligées par le département de la justice. Les pourvois en grâce et les demandes en mitigation de peines, doivent être adressées à ce département, qui les transmet à l'empereur, unis à ses propres délibérations. Dans les jugements qui emportent condamnation à la mort ou à l'infamie, sept membres au moins doivent être présents ; il suffit de cinq dans toutes les autres causes.

Le département de l'économie se partage en quatre expéditions :

1° *L'expédition de la chancellerie*, dont les attributions spéciales consistent à veiller sur l'ordre général, sur la paix et la sécurité du pays, sur la censure, sur la librairie, sur l'administration des postes, sur les ponts et chaussées, sur les édifices publics, sur les casernes, les dépôts de mendicité, les établissements de bienfaisance, les prisons, les hôpitaux, les maisons de correction, sur tout ce qui concerne le contrôle des ouvrages d'or, d'argent, d'étain, etc. ;

2° *L'expédition des finances*, qui dresse l'état exact des revenus du pays, fait les travaux préparatoires pour son budget annuel, exerce une haute inspection sur les domaines de la couronne et toutes les autres propriétés, sur le timbre, la douane, le cadastre, le dépôt des chartes, l'agriculture, le commerce, la navigation, les manufactures, les mines,

sur tout ce qui regarde l'industrie nationale;

3° *L'expédition des comptes,* où l'on s'occupe de la perception des impôts, des comptes de l'État, de l'imposition des taxes, des dépenses exigées pour les travaux du sénat;

4° *L'expédition ecclésiastique,* qui traite de toutes les affaires relatives à l'église, aux écoles et autres établissements d'instruction, excepté l'université, qui est soumise à une administration particulière.

Chaque expédition est présidée par un chef, pris parmi les membres du département de l'économie. Ce chef est chargé de préparer les affaires qui sont du ressort de l'expédition à laquelle il appartient, et de surveiller ses travaux.

La délibération des questions graves, soumises au département de l'économie, exige la présence de cinq membres; les questions moins importantes, celle de trois, s'ils sont de même avis; mais en cas de dissentiment le nombre des membres présents doit être porté au moins à cinq.

Toutes les affaires qui sont de la compétence du sénat, mais qui ne sont dévolues à aucun département en particulier, doivent être traitées par les deux départements réunis, c'est-à-dire en plein sénat. A cet ordre d'affaires appartiennent presque toutes celles qui de leur nature sont de droit impérial, mais que l'empereur abandonne à la décision du sénat, comme la dispense des degrés prohibés, en matière de mariage; la dispense d'âge, lorsque le futur n'a point vingt et un ans, et la future quinze

ans accomplis; les sentences de divorce, les ruptures de fiançailles, l'autorisation aux divorcés de convoler à d'autres noces ; la conservation, pour les veuves et les jeunes filles nobles, de leur titre de noblesse, lorsqu'elles s'allient à un bourgeois, etc. Le sénat traite encore *in pleno* de la division des pastorats et des districts, des secours à accorder aux veuves et aux enfants de prêtres et d'instituteurs; enfin, le sénat se réunit en assemblée générale lorsque l'empereur soumet une question à son examen, ou qu'il lui demande un éclaircissement sur quelque article obscur de la loi, etc.

Les questions agitées par le sénat se décident à la majorité absolue des voix.

Le personnel du sénat impérial de Finlande comprend un référendaire-secrétaire-général pour les pleines assemblées, quatre référendaires pour le département de la justice, cinq pour celui de l'économie; et de plus tous les secrétaires de protocoles et autres employés que réclame la multitude des affaires qu'il dirige. Le référendaire pour l'expédition ecclésiastique doit être prêtre.

A la tête de l'expédition des finances est M. de Haartman, l'homme, sans contredit, de toute la Finlande qui a le plus d'activité et de puissance administrative. C'est lui qui dirige toutes les opérations du sénat, qui préside à toutes les mesures gouvernementales; c'est lui, en un mot, qui est l'âme politique du grand duché de Finlande. Quelques-uns l'appellent *Monsieur le Grand*. Certes, ce sur-

nom peut lui rester, mais sans ironie ni antiphrase.

M. Charles de Walleen, jurisconsulte savant, tient la charge de procureur. Cette charge, sans appartenir essentiellement au sénat, y est cependant intimement liée, et en fait le complément nécessaire. D'après l'instruction impériale du 12 février 1812, les attributions du procureur consistent à assister le général gouverneur dans l'inspection des choses qui concernent le droit du pays; à veiller au maintien des lois, instructions, ordonnances, et à la conservation pour tous des priviléges acquis. Le procureur ne reçoit d'ordre que du général gouverneur. Il suit, autant que ses autres devoirs le permettent, les délibérations du sénat, examinant avec attention si elles sont conduites d'après les lois. Il lit et censure les protocoles, et, malgré qu'il n'ait point voix dans le conseil, il a cependant la faculté, lorsqu'il ne partage point le sentiment du sénat, de manifester par écrit son avis particulier. Il est vrai que la protestation du procureur ne peut arrêter l'exécution d'une décision déjà prise. Toutefois, s'il arrivait que le général gouverneur dans l'exercice de sa charge ou le sénat dans ses délibérations eussent outrepassé les lois, alors il y aurait obligation pour lui de faire opposition et de déclarer ce qu'il y a eu d'illégal dans leur conduite; et dans le cas où son opposition ne serait point respectée, il pourrait en appeler directement à l'empereur. Certes, il y a une bien grande force de répression dans cette

institution. Le procureur doit aussi examiner, d'après les lois, les affaires qui lui sont soumises par le général gouverneur, le sénat ou les autres autorités; c'est à lui qu'appartient de voir les comptes rendus des cours de justice du pays, de recenser les arrêts vicieux; de pourvoir à l'entretien et au soin des prisons, à la libération des prisonniers, quand le temps de leur peine est expiré, etc. Le procureur a un substitut qui l'aide dans ses fonctions, et qui le remplace au besoin; il a de plus une chancellerie et une expédition particulière au sénat.

Le sénat possède à Helsingfors un vaste palais, où se trouvent les bureaux des diverses expéditions. La salle des séances est magnifique. Aux deux extrémités six colonnes de marbre soutiennent une corniche qui se prolonge tout le long de la salle, et dans laquelle sont sculptés, à distances égales, huit médaillons gravés aux armes des huit gouvernements de Finlande. Au milieu est une grande table carrée couverte d'un tapis vert devant laquelle sont placés les seize fauteuils des sénateurs, et celui du général gouverneur. Au fond de la salle, s'élève un trône sur lequel siégeait autrefois Pierre Ier. L'empereur Nicolas en a doté la Finlande; l'autocrate peut seul s'y asseoir. On monte par trois gradins jusqu'au fauteuil, dont chaque bras se termine par une tête d'aigle tenant dans son bec une boule; le fond est en velours cramoisi; on y voit l'aigle russe couronné, brodé en or, et au-dessous de l'aigle le

chiffre de l'empereur Nicolas Ier, $\underset{1}{N}$; le baldaquin est aussi en velours cramoisi, avec franges à houppes d'or. Ce trône et cette salle des séances sénatoriales offrent un coup d'œil des plus imposants.

Nous avons parlé des huit gouvernements de Finlande. Telle est en effet la division du pays. A la tête de chaque gouvernement est un chef ou gouverneur, dont les fonctions sont encore les mêmes aujourd'hui qu'elles avaient été établies par l'instruction suédoise du 4 novembre 1734. Suivant cette instruction, le gouverneur a, dans toute l'étendue de son district, l'administration de politique et d'économie et la puissance exécutive; il veille aux droits de la couronne et à ceux des particuliers; il promulgue les édits impériaux et les fait exécuter; il inspecte les domaines de l'état et prend soin que la culture n'en soit point négligée; à cet effet, il peut y établir, à volonté, de nouveaux fermiers, mais en ayant égard toutefois aux enfants des premiers tenanciers; il peut donner congé au cultivateur paresseux; enfin il a droit de fixer lui-même en combien de lots doivent être divisées les terres de la couronne.

Le gouverneur fait mettre en caisse les revenus directs de l'état, et en dirige l'emploi suivant les règlements. Il a sous sa garde les maisons de corrections et les prisons, de même que les entrepôts, les ponts et chaussées. Le gouverneur, sans s'immiscer directement dans les affaires de la justice, doit veiller cependant à ce qu'elles soient conduites

d'après les lois, et en cas d'infraction de la part des juges locaux, il en instruit la cour d'assises. S'il se commet un de ces crimes qui exigent prompte justice, le gouverneur en prévient le juge du district, lequel est obligé de mettre la plus grande célérité possible à faire droit à sa notification. Les affaires ecclésiastiques ne sont point du ressort du gouverneur; toutefois, suivant le texte de l'instruction déjà citée, il doit pourvoir à tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu et aux convenances du culte; ce qu'il fait par le moyen de l'évêque et de son chapitre. Le gouverneur vient immédiatement après le géneral gouverneur et le département d'économie du sénat.

Dans les provinces de la Finlande, de même que dans celles de la Suède, le gouverneur a sa chancellerie particulière et tous les officiers nécessaires pour l'aider dans ses fonctions.

Chaque gouvernement est divisé en districts ou bailliages (Härader eller Fögderier), dont le chef, appelé bailli de la couronne (*Kronofogde*), a juridiction sur la police, l'ordre et l'économie du pays; possède le pouvoir exécutif, perçoit, d'après les contrôles du district, les impôts ordinaires de l'État, et a dans chaque paroisse un sergent de bailliage (*lansman*) qui lui sert de commissaire de police et d'exécution. Les gouvernements de Nyland et de Saint-Michel sont divisés en quatre districts ou bailliages, celui d'Åbo en dix, celui de Wiborg en huit; ceux de Tavastehus, de Kuopio,

de Wasa, d'Uleăborg, en cinq. On compte par conséquent quarante-six districts ou bailliages dans toute l'étendue du grand-duché de Finlande.

Dans les villes, les affaires de police et d'économie ne sont point non plus gérées immédiatement par le gouverneur; elles sont confiées à un bourgmestre, dépendant de lui; dans les villes de moindre importance, ce même bourgmestre administre aussi la justice. A Helsingfors, Ăbo et Wiborg, il y a deux bourgmestres, dont l'un est préposé aux choses de la justice, l'autre à celles de la police et de l'économie. Ces trois villes ont en outre un maître de police particulier.

La haute inspection sur l'ordre public et l'observation des lois est confiée, dans les villes comme dans les campagnes, à un fiscal, qui a droit d'admonestation et de réprimande sur les infracteurs.

Une administration d'une haute importance, dans le duché de Finlande, est celle du cadastre. On compte dans tout le pays quatre-vingt-trois géomètres ordinaires, dont cinq dans le Nyland, neuf à Ăbo, sept à Tavastehus, seize à Wiborg, onze à Saint-Michel et à Kuopio, quatorze à Wasa, et dix à Uleăborg. Le cadastre travaille à lever les plans des diverses localités, et à en dresser les cartes les plus complètes. Toutes les opérations sont soumises à une direction générale établie à Helsingfors, dont M. le conseiller d'État, Jean de Bergenheim, est actuellement le chef. Sous l'influence de cet homme habile et plein d'activité,

le cadastre de Finlande rend à la statistique du pays des services éminents, en même temps qu'il s'illustre lui-même par des chefs-d'œuvre, qui font l'admiration de tous les connaisseurs.

Les contributions directes ou indirectes sont connues en Finlande, dont elles constituent le revenu public. Les premières se prélèvent soit sur les propriétés foncières, soit sur les titres d'anoblissement, soit sur les personnes. Les secondes affectent les douanes, les postes, les droits de timbre (ces derniers viennent d'être considérablement augmentés), l'eau-de-vie; elles comprennent aussi les valeurs éventuelles, parmi lesquelles il faut compter les amendes imposées par la couronne. Depuis 1840, on a séparé de la caisse générale les fonds particuliers destinés à l'entretien des troupes et de tout ce qui concerne le service militaire. Ces fonds viennent de sources à eux spécialement affectées. En 1836, le revenu de la caisse générale de Finlande montait à 3,419,392 roubles assignat 53 kopecks; et celui de sa caisse militaire à 1,552,546 roubles 28 kopecks. Ce revenu est grand pour le pays, et d'autant plus suffisant à ses nécessités qu'il n'en sort presque rien au dehors. Du reste, au lieu de diminuer, il croît chaque année: en 1840, la caisse générale a perçu 2,009,403 roubles argent, c'est-à-dire 7,032,910 roubles assignats, 50 kopecks.

Le 30 novembre 1811, une banque fut fondée en Finlande sous le nom de banque de change, de prêt et de dépôt (*växel låne och depositions contoir*). Elle a pour

but de faire circuler l'argent dans le pays, soit en empruntant sans intérêt les capitaux qui dorment, soit en prêtant aux citoyens qui sont dans le besoin, et en exerçant diverses opérations financières ; elle se propose aussi de soutenir et d'encourager le progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie ; d'aider les associations dans l'entreprise des édifices publics, enfin d'assurer à l'argent du pays une existence sûre et profitable. Cette banque fut fondée dans l'origine avec deux millions pris sur le revenu du pays ; mais depuis elle a merveilleusement progressé, et elle se trouve aujourd'hui assez solidement constituée pour être à l'épreuve de toute crise financière possible.

Le département de la justice, au sénat de Finlande, a sous sa dépendance, dans l'intérieur du pays, trois cours supérieures. Une à Åbo, fondée par le roi Gustave II Adolphe en 1623; une à Wasa, par le roi Gustave III en 1776, une à Wiborg, par l'empereur Nicolas en 1839.

La cour d'Åbo est composée d'un président, d'un vice-président, de six conseillers, de sept assesseurs, d'un secrétaire et d'un avocat fiscal. La cour de Wasa n'a qu'un président, trois conseillers et quatre assesseurs ; celle de Wiborg un président, quatre conseillers, six assesseurs. Outre ces officiers principaux , chaque cour possède encore un personnel considérable attaché à son service.

Ces trois cours supérieures ont juridiction sur toutes les cours inférieures du pays, et contrôlent

leurs arrêts. C'est pourquoi, eu égard à cette juridiction, le pays est divisé en trois parties : la partie de l'ouest renfermant les gouvernements d'Âbo, du Nyland, de Tavastehus, régis par la cour d'Âbo ; la partie de l'est composée des gouvernements de Wiborg, Saint-Michel et Kuopio, régis par la cour de Wiborg ; enfin la partie du nord, où se trouvent les deux gouvernements de Wasa et Uleăborg, soumis à la cour de Wasa.

Dans les campagnes, l'administration de la justice en matière civile appartient au lagman, lequel dépend immédiatement des cours supérieures. Il visite chaque année tous les villages de son district, et y juge les causes qu'on lui présente. Le lagman est assisté d'un jury composé de douze membres choisis par les paysans du district. Si dans une décision judiciaire, le lagman a contre lui tout son jury, c'est ce dernier qui l'emporte et dont le sentiment est adopté ; mais, si au contraire, le lagman a pour lui une seule voix, c'est son sentiment qui prévaut.

Après le tribunal du lagman vient celui du bailli, dont le jury, composé aussi de douze membres, est dans les mêmes conditions que le précédent. Le bailli juge, en première instance, les causes civiles et criminelles de son district ; mais s'il s'agit d'un crime capital, il soumet sa sentence à la cour supérieure, et quant aux affaires civiles, sauf quelques exceptions, le pourvoi s'en fait auprès du lagman.

Dans les villes, la justice est administrée par un conseil judiciaire composé d'un ou de deux bourgmestres, et d'un nombre de conseillers choisis par eux, et proportionnel à la grandeur de la ville. Les villes les plus considérables ont en outre des tribunaux inférieurs (kämners-rätter), dont les arrêts sont révisibles par le conseil judiciaire. Chaque *kämners-rätt* est composé d'un juge, qui en est le président, et de quelques assesseurs, choisis dans le pays, par le bourgmestre. Les petites villes ont au lieu de bourgmestre et de conseil judiciaire, un officier d'ordre public (*Ordningsman*), dépendant du tribunal du district.

On compte dans toute la Finlande sept tribunaux de *lagman*, quarante-sept de district ou bailliage, vingt-sept conseils judiciaires, neuf *kämners-rätter*, et quatre officialités d'ordre public. Comme tous, soit médiatement, soit immédiatement, dépendent des trois cours d'assises supérieures, ils sont divisés, dans le pays, suivant les proportions exigées par cette triple juridiction.

Le Code civil et criminel qui régit actuellement la Finlande est le même qui, dans la diète de 1734, fut déclaré par Frédéric Ier, code du royaume de Suède, y compris tous les arrêts et ordonnances promulgués dans le même royaume jusqu'à l'année 1807. La réunion de la Finlande et de la Russie n'a rien changé à cette législation, mais elle y ajoute, suivant les nécessités de la nouvelle administration, de nouvelles prescriptions émanées de

l'autorité impériale, que l'on recueille au fur et à mesure, par ordre chronologique. Indépendamment de cette collection particulière, une commission a été nommée, en 1835, par l'empereur Nicolas, à l'effet de rechercher et de réunir dans un ensemble systématique toutes les lois qui ont été et sont encore en vigueur dans la Finlande, de manière à former un code complet et officiel. A la tête de cette commission est M. de Walleen, procureur auprès du sénat; il en dirige les travaux avec une intégrité sévère et une profonde intelligence, mais on pourrait désirer peut-être qu'il accélérât davantage la publication de leurs résultats.

Les peines ordinaires qu'inflige la justice finlandaise, sont : l'amende pécuniaire, les travaux forcés, la prison simple, la prison au pain et à l'eau, l'amende honorable ou la pénitence publique, la privation des droits de citoyen, l'infamie, les châtiments corporels, la mort. Cette dernière peine est appliquée au blasphème prémédité contre Dieu, à la sorcellerie, quand elle nuit à autrui, dans sa vie ou dans ses biens, à la trahison, à l'injure contre l'empereur, l'impératrice et l'héritier présomptif, à la rébellion, aux faux monnayeurs, aux bigames, aux sodomistes, aux assassins.

Quand on lit une pareille législation, ne semble-t-il pas qu'on se trouve en plein moyen âge? Tel est en effet le sort de ces pays du nord, qui ont moins marché que nous, de conserver beaucoup des choses passées. Du reste, la sévérité de l'exécution ne ré-

pond point ici à celle de la théorie. La peine de mort ne s'inflige plus en Finlande qu'à celui qui menace la paix de l'État, la sûreté du trône, ou qui se rend coupable du crime de lèse-majesté. Dans tous les autres cas, la loi porte, il est vrai, son arrêt, mais cet arrêt est commué par l'empereur, qui a remplacé le fer du bourreau par le travail des mines en Sibérie. Toutefois, avant de partir, le condamné subit la peine du châtiment corporel, accomplit la pénitence publique, et est dépouillé de tous ses droits de citoyen. Il est à remarquer que les hommes seuls vont en Sibérie ; les femmes sont envoyées dans les maisons de correction du pays. Les grands criminels, non condamnés à mort mais aux travaux perpétuels, sont la plupart enfermés dans des prisons où le système cellulaire leur est appliqué dans toutes ses rigueurs. Il en est d'autres pour lesquels les travaux des mines de Sibérie sont remplacés par des travaux faits dans le pays. Depuis la déclaration impériale de 1826, aucune exécution à mort n'a eu lieu en Finlande ; et si l'on consulte les statistiques on trouve que le nombre des crimes et des condamnations graves est minime eu égard à la population du pays.

Nous avons parlé jusqu'à présent du sénat, et en général, de toute la constitution administrative et judiciaire de la Finlande ; nous dirons maintenant quelque chose de la division de ses habitants relativement aux diètes ou assemblées générales du pays.

Comme elles suivent les mêmes lois que celles de Suède, elles comprennent les quatre ordres suivants : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et l'ordre des paysans; ainsi les habitants de la Finlande se divisent en nobles, prêtres, bourgeois et paysans.

Autrefois la noblesse finlandaise, confondue avec la noblesse suédoise, se réunissait avec elle dans un même palais héraldique (*Riddarhus*). En 1816, elles se séparèrent. La noblesse finlandaise se partage en comtes, barons et simples nobles. Les comtes et les barons forment ce qu'on appelle la classe des seigneurs; depuis 1816, neuf familles de comtes et trente-trois familles de barons ont été inscrites sur le livre héraldique de la Finlande, mais déjà deux de ces dernières sont éteintes. Les simples nobles comprennent les chevaliers et les gentilshommes. Sur deux cent neuf familles introduites dans leur classe depuis 1816, seize ont déjà cesser d'exister. La nouvelle noblesse de Finlande se compose donc de neuf familles de comtes, de trente et une familles de barons et de cent quatre-vingt-treize familles de simples nobles. Somme toute, de deux cent trente-trois familles.

La conquête russe n'a enlevé à la noblesse finlandaise aucun des priviléges qui lui étaient accordés par la loi suédoise (1), et a conservé dans toute

(1) Voici l'état des droits et priviléges dont jouissent tous les habitants de la Finlande, tels qu'ils ont été fixés par les anciennes

son intégrité la déclaration du 16 octobre 1723, par laquelle ces priviléges ont été fixés et sanctionnés.

lois suédoises, surtout par la constitution de 1772; puis par l'acte de sûreté et d'union de 1789; puis par le manifeste de l'empereur Alexandre du 15 mars 1807; puis enfin par celui de l'empereur Nicolas du 12 décembre 1825.

I. Relativement à la liberté des personnes : 1° Chaque citoyen de Finlande est personnellement libre, et nulle violence ne peut lui être faite, soit dans sa vie, soit dans son honnenr, soit dans son corps, avant qu'il n'ait été convaincu et jugé par la loi; 2° il ne peut être traduit que devant un tribunal légal et jugé d'après les lois en vigueur; 3° nul ne peut le jeter en prison ou le priver de sa liberté, à moins qu'il n'ait été convaincu de crime capital, ou que le juge, suivant les lois et la constitution du pays, ne trouve équitable de s'assurer de sa personne, ou encore que lui-même ne soit pris en faute ou en flagrant délit, en matière qui entraîne condamnation à mort; 4° chaque prisonnier doit être traduit promptement devant le tribunal qui doit juger sa cause,. et l'on doit veiller à ce qu'il ne soit point retenu en prison après l'expiration de sa peine.

II. Relativement aux propriétés. Nul citoyen de Finlande ne peut être violé dans ses biens, soit qu'ils soient ouverts, soit qu'ils soient fermés, avant d'avoir été soumis à un jugement.

III. Relativement à la religion et à la liberté de conscience. La Finlande donne liberté à toutes les sectes chrétiennes, mais la doctrine évangélique de Luther est regardée comme la religion du pays, et confère seule à ses fidèles la jouissance des droits et priviléges des citoyens; toutefois depuis l'année 1741 les réformés, et depuis l'année 1827, les grecs-russes se trouvent sur le même pied d'égalité politique que les luthériens. Malgré la haute tolérance que la Finlande accorde aux sectes chrétiennes, il n'en est pas moins établi que celui qui, né et élevé dans la religion du pays, passe à une autre religion, perd tous ses droits de citoyen, sans conserver même celui d'héritage. Les enfants issus de mariages mixtes doivent, suivant l'ordonnance impériale du 20 mars 1812, être baptisés et élevés dans la foi de leur père.

Ainsi la noblesse finlandaise est exempte de tous droits et impôts personnels auxquels sont astreints les bourgeois et les paysans ; elle a le droit de posséder des terres dites de *franc-alleu*, c'est-à-dire libres de toute charge fiscale ; terres qu'une personne non noble ne peut avoir en sa propriété, à moins d'une cession consentie par un concurrent noble, et d'une permission spéciale du gouvernement. Dans une cause majeure, la noblesse ne peut être traduite que devant une cour d'assises supérieure ; enfin, elle a droit d'envoyer à la diète cha-

IV. Relativement au droit de pétition. Chaque citoyen a la faculté de s'adresser à l'empereur, dans une humble supplique, non-seulement pour les choses particulières qui le concernent, mais encore pour celles qui regardent le bien public. Cependant ces suppliques ne doivent point être envoyées directement à l'empereur, mais au sénat, qui se charge lui-même de les transmettre.

V. Relativement aux emplois. Les seuls citoyens de Finlande qui appartiennent aux religions luthérienne, réformée et grecque-russe, peuvent occuper des emplois dans le pays ; et quant à leur promotion, on a plutôt égard à la capacité et aux services rendus, qu'à la naissance et à la position. Les promotions se font de trois manières : Immédiatement par l'empereur, s'il s'agit d'emplois supérieurs civils et militaires au-dessus du grade de lieutenant-général ; par l'empereur encore, mais seulement parmi trois candidats présentés par les autorités ou les colléges ; enfin par les autorités supérieures. Tous les juges en activité de service sont inamovibles et ne peuvent être destitués que par une sentence légale. Cette même inamovibilité appartient à tous les autres employés, excepté à ceux qui occupent les grandes places de l'état ; ceux-ci dépendent immédiatement de l'empereur, qui peut, de sa propre autorité, les destituer, dès le moment qu'ils lui paraissent indignes de sa confiance.

cun des chefs de ses familles, et par conséquent de prendre part à la législation du pays.

L'ordre du clergé se compose des prêtres qui desservent les églises, de leurs divers coadjuteurs, et, en général, de tous ceux qui enseignent dans les écoles et dans l'université, conjointement avec leurs familles. Les priviléges particuliers à cet ordre ont été fixés le même jour que celui de la noblesse. Il est exempt d'impôts fonciers et de la plupart des charges qui pèsent sur les bourgeois et les paysans; il nomme lui-même ses propres chefs, ses évêques et ses députés pour la diète, à laquelle les évêques participent de droit.

La Finlande possède trente et une villes, dont les unes appelées *stapelstäder*, s'occupent de préférence du commerce d'exportation et d'importation, et les autres, appelées *uppstäder*, du commerce intérieur et indigène. Ces villes sont habitées par les bourgeois. En 1789, ils obtinrent du roi Gustave III, un édit portant qu'à l'avenir tout privilége ou monopole, pour quelque branche de commerce ou d'industrie que ce soit serait anéanti, et que libre concurrence serait ouverte à tous; ils obtinrent de plus que toutes les adjudications de la couronne seraient faites aux enchères, afin de donner ainsi aux bourgeois l'occasion de prendre part aux entreprises publiques. A la tête des artisans est un chef qui règle tout ce qui concerne les métiers. C'est aux bourgeois qu'il appartient de nommer les bourgmestres des villes, et tous les officiers muni-

cipaux inférieurs ; c'est à eux de taxer, pour le fisc, les membres de leur ordre ; ils ont aussi le droit de gouverner eux-mêmes la caisse de la ville, et enfin d'envoyer des députés à la diète.

Les paysans se divisent en trois classes : les paysans de la couronne (*krono-bönder*), les paysans francs (*frälser-bönder*), et les paysans tenanciers (*skatte-bönder*). Le paysan de la couronne paye une rente fixée par la loi pour le bien de l'État (*hemman*) qu'il possède, et il a la garantie que ce bien passera à ses héritiers, pourvu qu'il le cultive avec soin et qu'il en acquitte exactement la rente. Il peut même en devenir lui-même propriétaire, en payant en une seule fois la rente de trois années. Le paysan franc est astreint à remplir les conditions du contrat qu'il a fait avec le propriétaire de la terre qu'il administre. Mais, en tout le reste, il jouit des mêmes droits et libertés que le bourgeois des villes. Il peut aussi, comme le paysan de la couronne, devenir propriétaire de l'*hemman* qui lui est confié, mais il ne perd point pour cela sa condition de paysan franc. Le paysan tenancier tient le bien qu'il possède, soit de la couronne, soit d'un paysan franc, qui en avait fait l'acquisition ; il exerce sur lui tous les droits d'un propriétaire, en sorte qu'il peut en disposer comme il lui plaît, soit par vente, soit par testament, soit par tout autre acte ; mais, dans tous les cas, il doit payer à la couronne ou au paysan franc la rente convenue lors de l'acceptation du bien. Quand une fois la rente d'un *hemman*

a été fixée, soit pour le paysan tenancier, soit aussi pour le paysan franc, elle ne peut, quoi qu'il arrive, ni être augmentée, ni être diminuée.

De 1825 à 1835, dans toute l'étendue du grand duché de Finlande, dix-huit cent trente hemman de la couronne sont devenus la propriété de ceux qui les cultivaient, par le payement en une seule fois de la rente de trois années ; en sorte qu'il y a eu pour la couronne une réalisation de cinquante-deux mille sept cent vingt roubles assignats.

Les paysans jouissent du droit de porter librement dans tout le pays et de vendre les produits de leurs terres et ceux de leur industrie ; ils peuvent même les porter hors des frontières, et se servir, pour leurs voyages, de leurs propres bateaux.

Les paysans de la couronne et les paysans tenanciers composent le quatrième ordre de l'État, et envoient des députés à la diète, un par chaque district. Les droits des paysans datent des temps les plus reculés, mais ils ont été renouvelés, en 1789, par le roi Gustave III.

III

C'est en l'année 1156 que commença, pour la Finlande, la prédication de l'Évangile. Érik le Saint, roi de Suède, s'y rendit à la tête d'une puissante armée, accompagné de l'évêque saint Henri et de plusieurs autres missionnaires. Mais, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, la

conversion des Finnois marcha avec lenteur; Érik fut obligé de laisser à ses successeurs son œuvre inachevée, et même, lorsqu'elle parut conduite à sa perfection, elle manqua de cette stabilité fondamentale qui assure la durée des choses, car elle avait été le triomphe du glaive plutôt que celui de la conviction.

Cependant, ces temps primitifs de lumière évangélique ont laissé aux Finnois des souvenirs qu'ils ne sauraient oublier, et des monuments qu'ils conservent avec amour. Près de la ville d'Ăbo, dans un lieu appelé *Kuppis*, on montre une fontaine où saint Henri baptisait le peuple, appelée encore auaujourd'hui *fontaine de saint Henri*. Dans la paroisse de Naupis on conserve une chaumière dans laquelle saint Henri prêchait; et l'on voit au village de Ylistero une grange où le missionnaire réunissait le peuple pour le catéchiser; cette grange, d'après une décision des autorités du pays, va être entourée d'une muraille de briques. Le peuple raconte aussi, au sujet de son premier évêque, de touchantes légendes. « Quelque temps après qu'il eut » été assassiné par le méchant Lalli, deux paysans » traversaient dans une petite barque le marais » de Kjulo, où le meurtre avait été commis. L'un » d'eux était aveugle; l'autre aperçut un corbeau » qui planait sur un glaçon flottant, en poussant » des cris sinistres; il s'approcha et vit sur le glaçon » un doigt humain sanglant. Aussitôt de s'exclamer » et de montrer à son camarade, dont il oubliait la

» cécité, ce qu'il voyait. Soudain celui-ci ouvrit les » yeux et recouvra la vue. » La mitre de l'évêque Henri et un doigt coupé entouré d'un anneau forment les armes du chapitre actuel d'Ăbo.

Le catholicisme n'eut en Finlande qu'un règne éphémère ; Gustave Wasa l'en chassa avec son glaive de bourreau, et y substitua l'Évangile de Luther. Depuis ce temps, la réforme du moine apostat règne en paix dans ce pays et y constitue la religion nationale.

Jusqu'à cette époque (1554) la Finlande n'avait eu qu'un siége épiscopal établi à Ăbo ; le monarque réformateur lui en donna un second qu'il fixa à Wiborg. Mais lorsque par la paix de Nystad, une partie du gouvernement de Wiborg se trouva réunie à la Russie, l'évêché de cette ville fut transféré à Borgă, où il est encore aujourd'hui.

La Finlande possède 1,400,000 habitants : de ce nombre, 1,350,000 sont attachés à la foi luthérienne. Voici en quoi consiste le régime ecclésiastique qui les gouverne.

L'empereur de Russie est le chef suprême de l'Église : il nomme les évêques et les pasteurs des paroisses de première classe qu'il choisit parmi les trois candidats qui lui sont proposés. Les pasteurs de classe inférieure, les chapelains et sacristains sont nommés par les habitants des paroisses.

En 1811, lorsque l'empereur Alexandre réunit de nouveau le gouvernement de Wiborg au reste de la Finlande, il établit deux consistoires, dont l'un

à Wiborg, l'autre à Fredrikshamn, qui, sous la présidence d'un doyen, mais en dépendance de l'inspection du collége de justice de Pétersbourg, devaient régir les affaires ecclésiastiques du gouvernement. Ces deux consistoires n'existent plus aujourd'hui ; ils ont cédé leurs fonctions à l'évêque et au chapitre de Borgă.

Ainsi l'administration de l'Église luthérienne de la Finlande est confiée maintenant, sous la direction suprême du chef de l'empire, à deux évêques ou plutôt à un archevêque (1) et à un évêque, le premier résidant à Ăbo, le second à Borgă, assistés chacun de leur chapître respectif.

L'évêché finlandais se divise en doyennés, en cures de paroisses, en églises métropolitaines, en succursales et en chapelles. La plupart des paroisses sont desservies par un pasteur et un chapelain. Mais le pasteur s'adjoint d'ordinaire un sacristain pour l'aider dans ses fonctions curiales. Ce n'est que dans les plus grandes paroisses qu'il peut y avoir un pasteur et deux chapelains, ou à défaut d'un second chapelain un vicaire. Les prêtres sont payés immédiatement par les paroisses, mais les honoraires de leurs auxiliaires sont à leur charge.

L'état du clergé est considérable en Finlande. On compte pour le seul diocèse d'Ăbo jusqu'à 250 prêtres et 200 sacristains. Il se recrute parmi

(1) L'évêché d'Ăbo fut érigé en archevêché, par l'empereur Alexandre, le 23 octobre 1817.

la jeunesse des campagnes et surtout parmi les fils de prêtres.

Les églises datent presque toutes des temps catholiques ; leur intérieur est vide comme tous les temples luthériens ; à l'extérieur, leur architecture n'offre de remarquable que la tour du beffroi, séparée du bâtiment principal. Les églises des villes sont d'ordinaire construites en pierre ; les campagnes se contentent d'églises en bois. La Finlande possède environ 600 églises, dont deux, savoir celles d'Ăbo et de Borgă, ont le titre de cathédrales.

La confession luthérienne de la Finlande est basée sur les statuts publiés, en 1686, par Charles XI. Mais le progrès des choses ayant créé des besoins nouveaux, on a établi à Ăbo un comité chargé de remplacer les statuts vieillis par un code plus en rapport avec le temps. Ce comité travaille sous la présidence de l'archevêque. Outre ce comité supérieur, il en existe encore à Ăbo trois autres, qui s'emploient, le premier à la rédaction d'un nouveau catéchisme, le second à la composition d'un nouveau livre d'église, le troisième à celle d'un nouveau psautier finnois. Ăbo possède aussi une société biblique, qui a pour but de répandre parmi le peuple les Saintes Écritures, traduites, pour la première fois, en langue finnoise, en 1642 ; plus, une société évangélique, qui s'occupe de la propagation des bons livres.

Le luthéranisme, cette religion étrange, qui a prétendu concentrer toute l'Église du Christ dans un

livre, a trouvé dans les habitants de la Finlande des adeptes comme il lui en faut ; c'est-à-dire des natures douces, simples, pacifiques. Le luthéranisme a beau dire, les natures fortes, puissantes, propres à user avec largeur du libre examen, ne lui conviennent pas dans les masses, du moins il a besoin, dans ses adeptes, ou de docilité, ou d'aveuglement, ou de fanatisme ; ce libre examen qu'il met en avant et qu'il déclare être le principe de sa vie devient au contraire le principe de sa mort dès qu'il est mis en œuvre. Oui, si le luthéranisme aspire à se constituer, c'est-à-dire se faire société religieuse, sanctuaire de croyances, il faut qu'il défende à ses fidèles d'examiner leur foi, autrement ils se battront entre eux, ils s'entre-déchireront, et cette belle union de frères qu'il avait rêvée se dispersera comme la poussière de la route au souffle de l'orage, et s'abîmera dans le néant. Sans doute, à son origine, il déploya une étonnante énergie ; il tonna, il lança la foudre ; et les peuples tremblèrent, et ils crurent que puissance lui était donnée, et ils courbèrent la tête sous son glaive d'acier. Mais à quoi a servi tout ce fracas? Quelle en était la signification profonde? Je prends le scalpel du libre examen et je dissèque jusqu'aux dernières fibres le colosse luthérien. Qu'y trouvé-je? peu de chose. D'abord une grande colère, une envie brûlante d'effacer toute loi, de briser toute barrière, de bâillonner toute autorité, afin de pouvoir enfreindre tout droit, gorger toute passion, afficher toute licence. Et ensuite

quelque nouvelle création, quelque régénération sans doute? C'est là, toutefois, le but vers lequel il aspirait et qu'il faisait entrevoir au monde. Mais quoi! s'est-il donc arrêté en pleine route, ou l'ombre qui m'environne est-elle trop épaisse? Je ne vois rien, rien de ses œuvres. Je me trompe. Ses œuvres sont grandes et manifestes. Des prêtres sortis du monde polluaient le sanctuaire; il les a arrachés du sanctuaire, relancés dans le monde, transformés en maris. Des moines faisaient l'orgie en plein cloître, dormaient sur leurs coffres-forts, s'enfermaient dans leurs celliers; il a brûlé les cloîtres, confisqué l'argent des coffres-forts, bu le vin des celliers, transformé les moines en maris. Des vierges consumaient leur jeunesse à prier à l'ombre de cellules solitaires, privant ainsi la société d'épouses dévouées, de mères fécondes; il a brisé la porte des cellules, il en a chassé les vierges, il les a déshonorées et puis livrées à des maris. Certes, voilà des œuvres et de belles œuvres. Luther appelait cela régénérer, réformer l'Église. Il est à croire que de cette régénération et de cette réforme lui et les siens se trouvaient bien. A quoi bon, après cela, parler des changements qu'il a prétendu introduire dans le culte et dans le dogme? Ce n'est point là la partie sérieuse de son œuvre, dans son opinion du moins. Luther avait trop d'esprit pour se croire un autre Christ, pour se mettre au-dessus de la science de tous les conciles, de tous les Pères qui étaient venus avant lui. Si quelquefois de pa-

reilles idées ont pu être les siennes, elles lui étaient inspirées non par la vivacité de son intelligence, mais par l'orgueil de son cœur. Et qu'est-ce que l'orgueil, qu'une fumée vaine, sombre, qui s'élève dans les régions de l'âme et la remplit de ténèbres? A la bonne heure, pour les choses de morale, elles étaient de sa compétence, il pouvait en aborder la réforme. Et certes il n'a pas forfait à l'entreprise; mais à tant d'attentats qu'il commettait, il fallait un principe, sinon pour l'acquit de sa conscience à lui, du moins pour justifier ces attentats aux yeux des autres et solliciter leur approbation. Ce principe fut le libre examen, c'est-à-dire, la faculté pour chacun de se faire sa règle de foi et de conduite. Eh bien, ce libre examen est de tous les rêves le plus gigantesque, le plus chimérique; à tel point que nous ne croyons pas qu'il fût vraiment dans l'idée de Luther. Certainement Luther n'eut jamais prêché au peuple le droit du libre examen, s'il n'eût été convaincu de l'impossibilité de le réduire en fait, et s'il n'eût compté sur cette impossibilité. Et ceci se conçoit. Qui dit libre examen, dit liberté de pensée, liberté d'opinion; par conséquent, divergence de pensée, divergence d'opinion, c'est-à-dire confusion, discorde, anarchie. Or, comment Luther, qui avait pour but d'ériger une société nouvelle contre la société catholique, eût-il pu lui donner pour base, sciemment et dans son for intérieur, un principe essentiellement destructeur de toute société? Cela ne peut être. Si Luther a eu foi dans le

triomphe de son œuvre, il faut donc qu'il ait vu dans l'avenir le mépris, la négligence pratique qu'on ferait de son principe, et la survivance, malgré tout, de l'autorité des chefs superbes sur le vulgaire soumis et obéissant. Voilà pourquoi nous disions tout à l'heure que le luthéranisme a trouvé, dans le peuple finnois, ce peuple si doux, si simple, si pacifique, des adeptes comme il lui en faut.

Et, de vrai, le paysan de Finlande s'inquiète peu de raisonner sur sa Bible et d'en contrôler les textes. Il adore Dieu dans la simplicité de son cœur, va à l'église, écoute le prêche, célèbre les dimanches et les fêtes, mange la cène; en un mot, il fait toutes les pratiques qui constituent la forme du luthérien, mais il n'en a point, il n'en aura jamais le fond.

Ce n'est pas à dire pour cela que le luthéranisme n'existe en Finlande qu'à l'état de masque. Non, il y possède des adeptes francs et complets. Mais ceux-ci ne se rencontrent que dans les hautes régions de la société. Et c'est en eux qu'apparaît clairement l'impuissance du luthéranisme à créer l'ordre et l'harmonie dans les consciences. Nous ne dirons que ce que nous avons vu. Nous avons vu de grandes, de dignes intelligences souffrir de l'étreinte du principe luthérien jusqu'à crier merci. Elles nous ont dit quelquefois, dans l'effusion d'une confidence arrachée par le martyre du cœur : « Savez-vous ce que c'est que d'être luthérien?... C'est ne savoir ni d'où l'on vient, ni ce qu'on est, ni où l'on va. C'est chercher sans cesse la vérité et ne

rencontrer jamais que le doute... Qui nous expliquera le problème de la vie? Qui étanchera cette soif qui nous dévore?... Luther nous a jetés sur une mer de tempête... que ne nous a-t-il montré un roc solide où nous puissions fixer l'ancre?... Mais non, la tempête nous emporte, et nous suivons la vague incertaine, tantôt jusque dans les hauteurs du ciel, tantôt jusque dans les profondeurs de l'abîme; étrange destinée où l'âme reste seule, isolée dans ce monde de douleurs, et ne peut pas même trouver le Dieu qui l'y a placée! » A ces aveux déchirants, plus d'une fois notre cœur s'est brisé; car enfin, les personnes qui nous les faisaient méritaient un meilleur sort. Nous les voyions si franches, si pleines de sincérité et de candeur; elles versaient des larmes rien qu'en prononçant le nom de Dieu; elles avaient l'instinct de la piété, le pressentiment du vrai; mais elles en voulaient la certitude, et le principe de Luther, au lieu de les aider à y parvenir, ne faisait que leur créer de nouveaux embarras et les en éloigner toujours davantage. Comment ne pas succomber à cette lutte? Oui, nous avons vu, dans ce pays de Finlande, des âmes, courbées sous le poids du désespoir, nier Dieu, la Providence, toutes les choses d'en haut. En vain elles s'enfonçaient dans le sanctuaire de leur religion, pour y chercher paix, sécurité, courage; ce sanctuaire leur paraissait vide, nulle voix n'y retentissait, et ses murs dépouillés ne donnaient aux plaintes des désolés aucun écho. Que restait-il à

faire au milieu de telles angoisses? Eh! mon Dieu, nous savons assez ce qui se fait. L'âme qui ne peut trouver le ciel se donne à la terre; convive exilée du banquet éternel, elle s'asseoit au banquet du temps, savoure toutes ses délices, cherchant ainsi à tromper sa faim de choses réelles et sérieuses par des aliments factices et sans consistance.

Mais ces faits intérieurs que nous signalons sont l'apanage surtout des natures sensibles; les natures fortes agissent autrement, et ces dernières sont, nous pouvons le dire, dominantes en Finlande. Celles-là ne perdent point courage au libre examen de leur foi; au contraire, la difficulté les aiguillonne, et elles s'y jettent à plein corps. Mais alors qu'arrive-t-il? ce que nous disions tout à l'heure : chaque esprit se fait à lui-même son système religieux, en sorte que, dans le même pays dévoué à ces principes, il y a autant de religions que de têtes supérieures. Tel est l'étrange phénomène que présente la Finlande; un docte finnois, avec lequel nous nous entretenions un jour sur cette question, nous en fit l'aveu sincère. Il est vrai que la Finlande possède des consistoires, des chapitres épiscopaux, un haut enseignement théologique universitaire. Mais que peut tout cela contre le libre examen? Le libre examen, par son essence, est roi; certainement les esprits d'élite ne briseront point son sceptre; et pour ne parler ici que de cet enseignement théologique de l'université finlandaise, nous savons de bonne source qu'il y règne en souverain. Donc, ce serait

courir après une chimère que de chercher, dans la Finlande, hors du peuple qui ne pense point, une véritable constitution religieuse. Voyez la haute société : est-elle assidue à l'église les jours de dimanche et de fête? suit-elle les prédications des pasteurs? fréquente-t elle les sacrements? s'acquitte-t-elle, en un mot, de tous les devoirs et pratiques imposés par le rit luthérien? Non, elle a trop de bon sens pour ne pas voir dans toutes les manifestations extérieures du luthéranisme une contradiction flagrante, un démenti formel donné à son principe. Elle s'abstient de tout cela, ou si quelquefois elle s'y soumet, c'est par habitude de famille, ou par convenance, ou par toute autre considération indépendante de sa conviction personnelle. Était-ce là seulement ce que se proposait Luther en s'armant contre l'Église?

Cependant, malgré qu'à l'intérieur des esprits il y ait discorde et combat, l'extérieur ne laisse voir qu'union et harmonie. Ceci s'appelle sauver les apparences. Toute nation, quand elle a une religion à elle, promulguée, sanctionnée par sa loi, tient à cette religion, sinon par le cœur, du moins par politique, par amour-propre. Elle la défendra, elle la conservera comme un bien de la patrie ; et le même individu qui, dans le secret du foyer domestique, se riait de toute croyance, saluera en public le dieu du peuple et fléchira le genou devant son autel. Qu'est-ce à dire de ces sortes d'apparences dans le pays de Finlande? C'est que là, plus que partout ailleurs,

règne, dans tous les esprits élevés, cette conviction profonde, que, dans le sanctuaire de son âme, l'homme peut adorer ce qu'il veut, même ne rien adorer du tout; mais que, dès qu'il paraît en plein soleil et qu'il revêt la solidarité nationale, il doit fermer sa conscience individuelle pour se mettre en harmonie avec la conscience de la loi et rendre hommage à son évangile. Étrange doctrine qu'ignoraient les martyrs d'autrefois, mais qu'a inventée la politique d'aujourd'hui, qui ne se soucie plus de martyrs !

Du reste, nous ne parlons ici que de ceux qui prennent la chose religieuse au sérieux, et qui, sous l'égide du principe luthérien, travaillent avec bonne foi et courage à la conquête d'une conviction. Or c'est là, en Finlande, comme en d'autres pays, l'infiniment petit nombre. Les préoccupations de l'administration, la sollicitude des emplois, les inquiétudes de l'ambition, les affaires, les plaisirs, que d'éléments de distractions ! Ajoutez à cela un prosélytisme mort, un culte dépouillé, des prédications officielles sans retentissement, et vous comprendrez facilement qu'à moins d'agir sur des natures exceptionnelles et prédestinées, la pensée religieuse ne peut avoir qu'une étreinte languissante et insensible.

Et toutefois, il s'élabore, depuis ces derniers temps, en Finlande, sous le nom de *Piétisme*, un mouvement religieux digne de considération. Venue de l'Allemagne, où déjà elle a vieilli, cette doctrine

commence à y envahir les esprits et à y susciter d'ardentes polémiques. « A la guerre ! à la guerre ! s'écrie un de ses champions les plus déclarés (1); le temps est venu où toute vie semble morte, où tout feu semble éteint, mais où l'étincelle qui dort toujours dans le foyer peut être dégagée de ses cendres et allumer un grand incendie. Jeunes gens, hommes mûrs, vieillards, accourez; jetez-vous dans la mêlée, car il faut secouer le sommeil qui engourdit le siècle, et tirer le glaive contre l'indifférence ! » Le piétisme est donc une véritable réaction, réaction, comme dit Ingman, contre la philosophie spéculative, qu'il réduit en vie pratique; réaction contre la philosophie idéaliste, qu'il transforme en réalisme. Suivant le même docteur, c'est Jésus-Christ lui-même qui est le premier auteur du piétisme, qui l'a inspiré à ses apôtres, à la Cananéenne, et qui l'inspire encore aujourd'hui à toutes les âmes dont il veut faire ses élues. Saint Paul, à son avis, était un grand piétiste, les disciples d'Emmaüs étaient de grands piétistes; mais le plus grand de tous a été le roi David : le roi David était un *archipiétiste* (*Erke-Pietist*).

Le piétisme joue dans le luthéranisme à peu près le même rôle que le jansénisme joua dans le catholicisme. La douce paix dans le Seigneur, la confiance dans sa miséricorde, les aspirations filiales

(1) *Ännu några ord om Pietismen, af. a. w. Ingman.* Helsingfors, 1843. Brochure in-8°.

vers le Dieu père des hommes, tous ces sentiments inspirés par la loi d'amour, il les réprouve et les condamne. Son esprit est un esprit de crainte; sans cesse il tient l'âme enchaînée au pied du tribunal de Dieu, il lui montre ses fautes inexpiées, et fait gronder autour d'elle le tonnerre de l'éternelle vengeance. Au milieu de toutes ces terreurs, le pauvre piétiste, éperdu, ne sait quel parti prendre. Si du moins on avait rétabli les couvents, il pourrait s'y réfugier, et là travailler en paix à épurer sa vie. Mais non, le piétisme n'a point rétabli les couvents. Il n'a laissé à ses adeptes que le monde. Or, à ses yeux, le monde est la géhenne infâme, le lieu maudit, un sujet d'anathèmes : il réprouve comme folles et dangereuses à la sainte union des familles toutes ses réunions, soit pour prendre le thé, soit pour prendre le café, toutes ses soirées, tous ses bals, et jusqu'à ses usages les plus innocents (1). En revanche, il affecte l'amour de la solitude, le silence, les vêtements négligés et sombres, une sorte d'apparence monacale. Eh bien, conçoit-on ce que devient, parmi les autres hommes, un homme ainsi stigmatisé par le piétisme? N'est-ce pas un être déplacé, une véritable superfétation sociale,

(1) « Pietismen blef väl i början af sin uppkomst, på alla Caffe- » och-thé-möten, alla soireer och danser, på alla krogar, i palat- » ser och kojor, utskriken som galenskap och en farlig Förvillelse, » hvilken hotade upplösa de heligaste familje band och störande » in gripe i den moderne Christendomens fred och sämja. » *Ännu några ord., etc.*; p. 7.

un monstre qui ne tient ni du monde qu'il déteste, ni du cloître qu'il ignore, une créature sans nom?

Et pourtant le piétisme fait de grands progrès en Finlande. Depuis le moment où, selon l'expression d'un de ses adeptes, il a fait gronder son tonnerre pour rappeler de sa tombe l'orthodoxisme mort, il s'est insinué dans tous les esprits. Les paysans des campagnes, les pasteurs des temples, les étudiants des universités, les habitants des villes, ont senti ses atteintes. A dire vrai, il ne se produit pas dans tous avec les mêmes caractères : il en est qui arrêtent par leur simple bon sens les conséquences des principes outrés qu'il professe, et qui n'en prennent que ce qu'il faut pour la réforme salutaire et raisonnable de leur vie. Mais ceux-là sont peu nombreux. Sous ce ciel de Finlande, ce ciel de sorciers et de devins, il y a une incroyable tendance à l'exaltation religieuse : là le swedenborgisme, l'illuminisme, le mysticisme ont encore plus d'un fidèle ; et il n'est pas rare de voir surgir, parmi le peuple des campagnes, de ces fous inspirés qui se disent prophètes, et dont les accents brisés imposent à la multitude. Le piétisme a donc champ ouvert à son œuvre; et l'on peut dire qu'elle signale parfois d'étranges phénomènes. Dernièrement, c'était le jour de Noël, un pasteur piétiste monte en chaire pour exhorter ses ouailles ; tout à coup saisi d'une exaltation délirante : « Mes frères, s'écrie-t-il, je vois au milieu de vous l'ennemi de tout bien, Satan ; il vient recueillir ce qui lui appartient ! Ah ! je vous en conjure, n'aug-

mentez point son trésor... laissez de côté les choses de la terre qui sont à lui, et ne vaquez plus qu'aux choses du ciel qui sont à Dieu. » Ce mouvement oratoire eut son effet ; la plupart des paysans le prirent à la lettre, et, de retour chez eux, ils laissèrent de côté tous leurs travaux, pour vaquer à des lectures pieuses et au chant des cantiques. Des faits plus extraordinaires encore ont eu lieu en Finlande ; le piétisme y a été jusqu'à produire le délire qui donne la mort. Nous emprunterons à ce sujet un événement touchant raconté par Runeberg, pasteur luthérien et poëte finlandais, dans une lettre qu'il suppose écrite par un cultivateur fleuriste. Cet événement, ne fût-il qu'imaginaire, nous montrerait toujours l'esprit de la secte dont nous parlons et nous donnerait des éléments nouveaux pour l'apprécier.

« C'était un matin. Rosa était de retour. Après avoir greffé quelques arbres, je m'étais assis sur le rivage de la mer. Rosa vint se placer à mes côtés.

» Rosa ! m'écriai-je, ah ! te voilà ! Elle se leva et me dit bonjour. Je la baisai sur le front et lui proposai de se mettre au travail.

» Viens, lui dis-je, nous arroserons les fleurs du parterre, car je prévois que le jour sera chaud. » Et je m'acheminai vers le parterre, mais je m'aperçus que Rosa ne me suivait point. Je me retournai ; mon œil rencontra le sien. Une ineffable douceur se reflétait dans son regard, mais en même temps il était sombre, effrayant, et la joie ne se peignait

point sur sa prunelle. Tout à coup elle éclata en sanglots, et se jetant à mon cou, elle s'écria : « O mon père, mon père, est-il donc vrai que tu sois perdu ! »

» Un éclair de pressentiment traversa mon âme, mais je m'efforçai de me calmer, et je dis à Rosa : « Tu es malade, ma chère enfant ; viens te reposer un peu ! »

» Malade, s'écria-t-elle en reculant d'un pas et d'un ton de voix fier et triste tout à la fois ; oh ! oui, j'ai été malade, mais je suis guérie maintenant. Comme vous, j'avais enseveli ma meilleure vie dans une poussière qui brille un jour et se dissipe le lendemain. Mais j'ai appris à vivre une vie qui ne connaît point de changement. Mon père, avez-vous jamais pensé à Dieu ? »

» Alors je compris ce que j'avais perdu ; mon âme s'assombrit, et je fis entendre des paroles de colère : « Cache-toi aux yeux du jour, ô fleur que le ver a rongée ; tu épanches ton venin sur mon innocente enfant, tu chasses de mon parterre les anges du matin ! » Et je ne m'adoucis que lorsque Rosa, obéissante, s'achemina vers la maison. Elle marchait la première ; soudain elle se retourna et jeta sur moi un regard pénétrant, comme si elle eût voulu m'attirer dans son cœur. Son pas était lent et grave ; elle disparut derrière une touffe d'arbres. Je profitai de ce moment pour me précipiter à genoux et supplier Dieu de me rendre mon enfant ; des larmes brûlaient mes yeux. Mais la paix revint dans mon âme, et je suivis les traces de

Rosa. Quand j'arrivai à la porte de sa chambre, j'entendis qu'elle priait : sa voix était faible comme un soupir. Après quelques moments, je distinguai ces paroles : « Il doit se servir de toi comme d'un instrument... Je ne suis qu'une faible femme... Ravis-le lui aussi dans ta lumière, si tu ne veux pas que je retombe dans ma nuit ! »

» Mon cœur se fondait d'amour et de tristesse. J'ouvris la porte sans faire de bruit et j'entrai. Rosa s'en aperçut, elle vint à ma rencontre, souriante comme un ange : « Je priais pour toi, mon père, me dit-elle, et je vois que ma prière a été exaucée, car tu reviens à moi et tu es doux. » Je la pressai sur mon cœur et la baisai au front. Mais j'évitai d'entrer en conversation avec elle, et je retournai au parterre.

» L'heure du dîner nous réunit, suivant l'habitude. A table je ne dis pas un mot de ce qui s'était passé le matin. J'aurais voulu l'oublier à jamais. Rosa parla beaucoup de son cousin qu'elle venait de visiter et du long séjour qu'elle avait fait chez lui. Elle raconta combien il avait été bon et hospitalier pour elle, tous les soins dont il l'avait entourée, tout l'intérêt qu'il avait témoigné à ce qui me concernait personnellement, toute la sollicitude qu'il avait mise à s'occuper de son éducation, à l'instruire de... Ici Rosa s'interrompit et changea de conversation. Ah ! visite, visite fatale ! Comment ai-je pu méconnaître à ce point le monde et les hommes ?... J'avais envoyé ma tendre fleur pour qu'on l'aidât

à s'épanouir dans la lumière, et on l'a plantée dans le feu. On n'a point usé de violence pourtant... Pendant le reste du repas, Rosa fut calme, et, de temps en temps, un doux sourire errait sur ses lèvres. Mais au milieu de la sérénité de son visage, je remarquai, pour la première fois, une expression de souffrance et comme d'épuisement, qui de temps en temps devenait moins sensible, mais sans qu'elle s'évanouît jamais entièrement. C'était comme la première ombre qui se projette sur la blanche feuille du lis, et qui, si elle n'est point dissipée par les rayons du soleil, marque infailliblement que la fleur touche à sa fin.

» L'après-dînée s'est passée sans que j'aie vu Rosa ; vers le soir je l'engageai à venir au parterre. Elle vint, je la pris par le bras, et nous nous promenâmes longtemps dans les allées. C'était bien mon dessein de lui parler, mais le soir était trop beau, mon cœur était trop plein. Enfin nous arrivâmes sur le rivage, où nous nous assîmes. Il y avait juste un an qu'à pareil jour je me trouvais à la même place. Rien n'était changé autour de nous ; seulement elle.... Je vis un éclair de joie briller sur son visage lorsqu'elle se mit à contempler le calme solennel de la mer, ses vastes rivages et ses îles, le soleil qui se couchait, et la voûte dorée du ciel. — C'est ici, lui dis-je, que tu m'adressas un jour une question, qui maintenant encore me donne de la joie, quoique tant de choses soient changées.

» — Quelle question? dit Rosa en jetant sur moi un regard étonné.

» — Une question bien petite; c'était à peine une question, c'était un soupir, une courte prière. Mais tu étais là, doucement couchée sur le gazon, à te reposer des travaux du jour. Mes yeux te fixaient avec bonheur. Et la terre et les cieux déployaient toutes leurs splendeurs, et alors tu me dis : « Qui est plus beau de la terre ou du ciel? » Question pleine d'innocence et d'angélique simplicité! mon enfant, je m'en souviens encore. — J'étais ému, je croyais avoir touché le cœur de Rosa, mais elle me prit la main, et me dit doucement : « C'étaient là les paroles de mon sommeil, mon père; oublie-les maintenant que je suis éveillée. »

» Je rompis encore une fois le silence : — Non, Rosa, ce n'étaient point les paroles de ton sommeil, c'était un hymne comme en chantent les anges, car les anges se réjouissent sur tout ce qui est beau et vrai. Alors ton cœur était sensible à la beauté, et la vérité brillait sans nuage à tes yeux; le monde t'apparaissait dans toute sa pompe, et pour toi la terre était aussi douce que le ciel. Qu'as-tu reçu à la place de ce que tu as perdu?

» Mon enfant me répondit par cette amère question : « A la place de la beauté d'une terre périssable, à la place de la vérité d'une fugitive poussière? »

» — A la place de la paix de ton âme, lui dis-je

sans hésiter, à la place de l'innocence de ton cœur, à la place de ton amour pour la douce nature ?

» — Le regret d'avoir été ce que j'étais alors, et l'espoir de ne pas être réprouvé.

» — Dis plutôt, repris-je avec feu, l'image perfide d'un démon qui s'est emparé de ta pensée, qui flétrit toutes les fleurs de ta jeunesse, et qui, tel qu'un spectre lugubre, se repose sur ton avenir comme sur une tombe ; d'un démon qui déploie à tes yeux toutes les magnificences du monde que Dieu a faites, sa terre verdoyante, son doux ciel ; tout ce qui doit t'être cher et sacré : tes membres si pleins de fraîcheur et de beauté, la paix de ton cœur, la vieillesse de ton père, et qui te dit de sa voix froide et envieuse : Vois, tout cela n'est rien, méprise-le si tu veux m'appartenir, à moi, à moi, pour qui tout ce qui brille, tout ce qui aime, tout ce qui vit, n'est qu'horreur : à moi, dont le royaume est le vide éternel, où nul être ne respire, où nulle puissance ne triomphe dans la gloire, nulle faiblesse ne pleure sans l'amour.

» J'étais animé, car la flamme de la vérité rayonnait dans mon âme, et je voyais mon enfant se précipiter dans la nuit de l'erreur. O douleur ! Rosa pleurait et suppliait le Dieu de la miséricorde de ne point écouter mes paroles.

» Jamais, je puis le dire, il ne m'en a tant coûté qu'alors pour me vaincre moi-même. Je parvins cependant à dominer ma colère ou plutôt mon égarement, et la paix rentra dans mon âme.

» Au pied de l'arbre à l'ombre duquel nous étions assis, s'élevait, dans toute la pureté de sa blancheur, un lis nouvellement épanoui. Je le montrai à mon enfant, puis après l'avoir arraché de la terre, je l'attachai à une branche de l'arbre, ayant soin de tourner sa frêle couronne aux rayons du soleil. Ensuite, je pris le bras de Rosa, et après quelques tours d'une promenade silencieuse dans le parc, nous revînmes à l'endroit que nous avions quitté.

» Le lis commençait à jaunir et à se flétrir. « Vois, dis-je à Rosa, cette fleur s'élevait naguère sur sa tige flexible, et étendait ses racines sous la terre. Et maintenant les ténèbres ont enveloppé sa vie, plus rien du ciel ne brille dans son être; celle qui faisait ma joie est devenue ma douleur. Dois-je encore l'entourer de mes soins et de mon amour? Ne dois-je pas lui dire plutôt : Meurs, lis flétri, car tu ne peux vivre ainsi?

» — Mourir, dit Rosa, en souriant, est il donc mauvais de mourir?

» — Oh! non, lui dis-je, — et je commençai à lui faire l'éloge de la mort. Mais, hélas! mes paroles loin de produire sur elle l'effet que je désirais, ne faisaient au contraire que l'affermir dans son égarement. O doctrine fausse et aveugle, qui proscrit jusqu'aux joies les plus innocentes de la terre! Depuis ce dernier entretien, ma fille n'a fait que dépérir; enfin, elle s'est éteinte au milieu d'un tendre colloque avec sa mère, dont longtemps au-

paravant elle avait elle-même fermé les yeux (1). »

Ainsi, comme on le voit, le piétisme conduit droit au fanatisme. C'est le sort de toutes les doctrines exagérées. Il résulte de là que ceux des Finlandais qui ne sympathisent point avec ses principes, le tournent en ridicule; et certes leurs sarcasmes ont beau jeu. Lorsqu'une belle dame, jeune encore, séduisante, digne de toute l'adulation des salons, renonce tout à coup aux brillantes toilettes, et manifeste des goûts prononcés pour la solitude, on n'a qu'un mot pour stigmatiser sa conduite. C'est une piétiste! dit-on. Quoi qu'il arrive, nous ne croyons donc pas à l'avenir du piétisme. Sa destinée sera celle de ces innombrables sectes qui ont fait à la fois du bien et du mal, et qui, enfin, se sont évanouies dans leurs abus.

La population principale de la Finlande se compose de Finnois. Les colonies suédoises, établies dans le pays depuis plusieurs siècles, sans qu'on puisse assigner au juste l'époque de leurs émigrations, occupent une partie considérable du Nyland, des régions nord-est du golfe de Bothnie et les îles d'Åland. Les Russes ne se trouvent guère que dans les villes où ils exercent le commerce. On les rencontre surtout dans les gouvernements de Helsingfors et de Wiborg. Leurs établissements datent de la dernière incorporation totale de la Finlande à la Russie. Cependant plusieurs villages, situés

(1) Den gamle trädgårdsmästarens bref andra och tredje brefvet.

entre Wiborg et Pétersbourg, avaient été peuplés de colonies russes, dès l'année 1710, par les soins du commandant Tschernischeff. On trouve aussi, en Finlande, principalement dans ses parties méridionales, un assez grand nombre de familles issues d'émigrés allemands et danois, venues dans le pays du temps de l'union de Calmar et sous le règne du duc Albert de Mecklembourg.

Après la religion luthérienne, la religion russe est celle qui possède en Finlande le plus grand nombre d'adhérents. Elle en compte 37,123, dont 31,034 dans le gouvernement de Wiborg, 5,611 dans celui de Kuopio, 343 à Helsingfors, et 135 à Nyslott, dans le gouvernement de Saint-Michel.

Les Russes ont en Finlande deux monastères. L'un, près du lac Ladoga, à 40 verstes de Sordavala, fut fondé, dit-on, en 992, puis détruit pendant les guerres qui ont eu lieu entre la Suède et la Russie, puis rebâti de nouveau en 1718. Ce monastère est richement doté et compte parmi ceux de première classe. Le second monastère, voisin aussi du Ladoga, fut fondé en 1393, abandonné en 1610, lorsque les moines, chassés par la guerre, se réfugièrent à Novgorod, et enfin reconstruit et repeuplé en 1716. Il est moins célèbre que le précédent.

L'Église russe de Finlande dépend de l'éparchie Novgorodo-Petersbourgienne. Le métropolitain de Pétersbourg en est le chef suprême, et par lui, le saint synode dirigeant. Mais l'autorité immédiate

sur toutes les paroisses du rit russe est confiée à un protopope résidant à Wiborg.

L'Église luthérienne allemande jouit à Wiborg d'une paroisse, dont les membres, en 1840, étaient au nombre de 363. A Helsingfors et dans quelques autres localités de la Finlande, on fait, à certaines époques, le service luthérien-allemand pour les Allemands qui y sont établis. Mais ces réunions accidentelles ne forment point de paroisses distinctes.

Nous avons parlé de la destruction du catholicisme en Finlande. Cette destruction a été on ne peut plus radicale. En 1842, on ne comptait dans tout le pays que 38 catholiques, dont 21 à Wiborg, 10 à Fredrikshamn, et 1 à Nyslott. Une seule église, située à Wiborg, est consacrée à leur culte. Elle est desservie par un prêtre dominicain, qui parcourt chaque année l'intérieur du pays pour porter à ses fidèles les secours de la religion. J'ai vu ce prêtre lors de sa visite à Helsingfors. Il porte l'habit blanc de son ordre, plus les bottes à l'écuyère, à la façon des popes russes. C'est vraiment une pitié que de voir comment, dans ces pérégrinations sacrées du pasteur, notre grand culte catholique est traité. Helsingfors, ville de guerre, possède dans ses casernes un grand nombre de soldats polonais attachés à ce culte; en sorte que si l'on y joint tous les étrangers qui l'habitent, on a, pour cette ville seulement, un effectif d'environ 1,500 catholiques. Eh bien, nulle église ne leur est ouverte. Quand le

prêtre de Wiborg arrive, on dresse, dans le manége de la caserne, une sorte d'autel plus que simple ; et c'est dans cette salle vide, sans dignité, que se réunissent les soldats et les bourgeois qui désirent profiter de la visite pastorale. Dans la forteresse de Sweaborg, l'appareil du culte catholique est encore plus misérable; on lui consacre, pendant tout le temps du séjour du prêtre, une salle publique servant à toutes sortes d'attributions, même à jouer la comédie et à faire de la musique. Là s'élève un autel orné de quelques oripeaux vieillis et décolorés; une table à jeu tient lieu de crédence. Un jour il m'arriva d'entrer dans cette salle pendant qu'on y célébrait l'office. Le prêtre, lourdement botté et couvert d'une pauvre chasuble, était à l'autel, un chœur de soldats polonais chantait, mais sans ensemble, sans harmonie, et quelques Russes, attirés par la curiosité, circulaient dans l'intérieur. Alors je me rappelai toutes les splendeurs dont notre religion est entourée en France et en Italie, et je fus saisi d'une peine profonde. En même temps je me demandai pourquoi Helsingfors, la capitale du grand-duché de Finlande, à laquelle sa population soit permanente, soit accidentelle, assure pour toujours un nombre assez considérable de catholiques, n'avait point encore songé à leur donner une église spéciale. Pourtant les lois du pays ne s'y opposent point, puisqu'elles professent la tolérance de tous les cultes ; d'ailleurs Wiborg en a bien une ; est-il donc convenable qu'une ville se-

condaire soit plus complète que la ville principale ? Non certes, d'autant plus que Wiborg, au point de vue dont il s'agit, n'a point et n'aura jamais les mêmes exigences que Helsingfors. Qu'il soit donc permis à celui qui écrit ces pages de prendre cause pour les catholiques du pays, pour les catholiques étrangers qui vont y faire quelque séjour, et de former le vœu qu'une église soit érigée dans la capitale de la Finlande, où leur religion puisse célébrer ses mystères, sinon avec cette grandeur et cette solennité qu'elle déploie dans nos contrées, du moins avec convenance et dignité!...

Après les institutions politiques et religieuses d'un peuple, celles qui méritent le plus de fixer l'attention sont ses institutions intellectuelles. C'est pourquoi nous nous occuperons maintenant des divers établissements scientifiques et littéraires que possède la Finlande, ainsi que du mode d'enseignement qui y est professé.

Pendant le règne du catholicisme, la propagation de la science était, dans ce pays, comme dans tant d'autres, à cette époque, l'œuvre des prêtres et des moines. Dès l'année 1354, le chapitre d'Åbo possédait une bibliothèque composée de quelques ouvrages théologiques ; et l'année suivante une école qui, probablement, est la plus ancienne de la Finlande. Plus tard, d'autres établissements se formèrent, toujours sous l'inspiration catholique. Mais l'instruction qu'on y recevait était trop incomplète pour convenir à toutes les intelligences. C'est pour-

quoi, dès ces temps reculés, on voit des hommes avides de science, surtout parmi les membres du clergé supérieur, émigrer de leur pays et se répandre dans les diverses académies de Paris, de Prague, de Leipsik, pour y prendre leurs grades. Au moyen âge, principalement dans le siècle qui précède immédiatement l'avénement de Luther, on compte jusqu'à trente ou quarante Finnois auxquels les universités étrangères accordèrent des diplômes.

La réforme, qui bouleversa tant de choses, détruisit toutes les institutions scientifiques que la doctrine qu'elle venait combattre avait établies en Finlande, et y fit succéder une disette qui devait amener l'ignorance. C'était pour elle un moyen puissant de prendre racine, et certes elle ne s'en faisait pas faute partout où elle prétendait se répandre. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que la Finlande commença à se relever de ces désastres. En 1630, le roi de Suède, Gustave-Adolphe II fonda à Åbo un gymnase, qui, dix ans plus tard, sous la minorité de la reine Christine, fut transformé en université, confiée à la direction du comte Brahé, général-gouverneur actuel du grand-duché de Finlande. A la même époque un gymnase fut fondé à Wiborg, et plusieurs écoles supérieures dans les autres villes du pays.

L'établissement de l'université d'Åbo est pour toute la Finlande une époque de glorieuse mémoire. Il est curieux de voir la manière splendide dont elle fut inaugurée.

« Le 14 juillet de l'année 1640, dit M. Xavier Marmier, les trompettes et les tambours annoncèrent aux habitants d'Ăbo et aux étrangers réunis dans la ville l'auguste cérémonie qui se préparait. Le lendemain, à sept heures du matin, l'évêque du diocèse, les professeurs suivis d'une escorte de gentilshommes descendaient sur des barques la rivière de l'Aura, et s'en allaient au château chercher le comte Brahé, gouverneur-général de la Finlande, chancelier de la nouvelle université. Une heure après, tout le cortége revenait vers la ville, précédé de douze hérauts et de deux trompettes sonnant des fanfares. A la tête de l'assemblée était le maréchal de la noblesse, accompagné de trente gentilshommes marchant deux à deux, comme dans une procession. On voyait ensuite le principal officier du comte suivi de cinq hommes portant les insignes de l'université : les clefs, le sceptre, le sceau, le registre où avaient été inscrits les noms des étudiants, et le manteau du recteur en velours rouge doublé de satin blanc; puis venait le comte entre ses douze gardes, puis l'évêque et les professeurs. Derrière eux s'avançaient les fonctionnaires des différentes classes; les prêtres du diocèse, les instituteurs, et les nouveaux étudiants fermaient la marche.

» Le cortége traversa la ville au bruit du canon, au son des cloches et des instruments de musique, entre une haie de cavaliers appelés pour cette solennité de toutes les parties de la Finlande. L'édifice

universitaire était orné de guirlandes de fleurs et de verdure, les murailles étaient couvertes de tentures, les bancs revêtus de draperies de pourpre. Le comte Brahé monta en chaire, proclama la fondation de l'université, et remit à l'évêque les insignes de vice-chancelier en lui adressant une allocution en latin.

» Le vice-chancelier revêtit un des professeurs du manteau de pourpre ; l'assemblée se rendit ensuite à l'église. L'évêque prononça un discours après lequel la foule enthousiaste poussa de telles exclamations de joie, que l'on vit, dit un historien de cette fête, les voûtes du temple trembler. L'inauguration se termina par un grand dîner chez le gouverneur et par la représentation d'une comédie morale intitulée *les Étudiants.* »

Cette nouvelle université fut dotée, dès sa naissance, des mêmes droits et priviléges que celle d'Upsal. On conserve encore dans ses archives l'acte royal de sa fondation. Il est signé de la main de l'illustre Axel Oxenstjerna, de son frère Gabriel, et d'un homme qui, par son origine, appartenait à la France, le maréchal Jacques de Lagardie. En voici les principaux considérants :

« Attendu que, dans tous les temps, les écoles et
» les académies doivent être regardées comme des
» plantations et des pépinières où la science des
» livres, les bonnes mœurs, les vertus naissent et
» se développent ; que ces institutions ont donné
» une direction plus sûre et un soutien plus ferme

» aux monarchies et aux républiques ; Nous, Chris-
» tine, à l'exemple de Notre royal père, Gustave-
» Adolphe, qui a amélioré l'université d'Upsal et
» fondé celle de Dorpat, Nous voulons, pour l'hon-
» neur et l'ornement de Notre principauté de Fin-
» lande, établir une université à la place du gym-
» nase d'Åbo et en faire un instrument de savoir et
» de vertu (1). »

(1) M. J. Grot, professeur de langue et de littérature russe, à l'Université d'Helsingfors, a publié, à l'époque de son grand jubilé de 1840, sous le titre de *Minnen af Alexanders Universitetets*, un recueil de documents précieux, relatifs à l'histoire de cette Université. M. Xavier Marmier y a beaucoup puisé pour l'intéressant travail qu'il a donné sur ce sujet, dans ses *Lettres sur la Finlande*, etc. Nous suivrons souvent son exemple.

Voici l'acte original de la fondation de l'Université d'Åbo, tel que nous le lisons dans M. Grot, mêlé à ses propres abréviations.

« Wi Christina medh Guds Nåde, Sveriges, göthes och Wendes uthkorade Drottning, och Arf Furstinna, Stor Furstinna, till Finland, Hertiginna uthi Estland och Carelen, Fröken uthöffuer Ingermanneland. Göre vitterligen o. s. v. etc. Derpå framställes påden tidens, svenska huruledes..... « uthi alle verldennes tijder derföre är hollet, att scholer och academier ähre lijka som seminaria och plante gårdar, deruthur bokelige konster, goda seder och dygder draga dheres foïrta uhrsprung och begynnelse. » och huruledes : « i förre tijder icke allenast hedningarna till dhet högsta varit bekymebrade om sådana Scholer till stiffta och inrätta, men och på andre orter, där någon Guds Kunskap och Kännedomb haffuer varit, altidh bliffuit hollet vedh det samma ; Enkannerligen sedan christendomen begynte till lysa uthi verlden, hafve åthskillige Christne Konungar och Regenter icke minder vinlagdt sigh dherom till dett högsta, » o. s. v. Derpå hetet det : att i följd af. « alla andre så främmande som inrijkes exempel, » och i synnerhet af. « Hans Maj. vår sahl. käre Herr Fader Konung Gustaff Adolph

Les premiers temps de l'université d'Åbo furent mauvais. Non-seulement elle eut à souffrir disette d'argent, mais encore disette de livres, disette d'instruments de science, disette même de professeurs. Mais elle sut dominer tous les obstacles par son courage, et répandre quand même, dans tout le pays, la bénigne influence de ses leçons. En 1713, une guerre fatale éclata entre Charles XII et Pierre le Grand. L'université d'Åbo déserta son sanctuaire, emportant avec elle ses livres et ses archives; et n'y rentra qu'après la paix de Nystadt, signée en 1721, pour l'abandonner encore en 1742, chassée par les nouvelles hostilités qui armèrent encore la Suède contre la Russie.

Ainsi la malheureuse université, victime des rivalités des souverains, se voyait à chaque instant obligée de briser son essor et d'interrompre son œuvre. La seconde moitié du dix-huitième siècle lui fut plus favorable; elle put songer à s'or-

hin Store. » hvilken ibland. « andre sine heroiske loffuärdige acter och gäringar förnyat och förbättradt Academien i Ubsala samt stifftadt en ny Academia Uthi Dorpt nämnes, constitueres och förordnes. » vårt Storfurstendömme Finland till heder och prydnadt « i Gymnasii ställe uti Åbo en Academia eller Universitet. Vidare « efterlätes » den nyainrättningen « att njuta samma privilegier, frij-och rättigheter, som vår Academia i Ubsala är medh begäffuadt. Befalle fördenskull allom. Att de bemelte vårt Universitet i Åbo, säsom en verkstad till dygder och frije obkelige Konster; i allo motto vele vara bevägue, läta dhet vederfahras sin tillbörliga heder, respect och ähra. » (*Minnen af Alex. Univ.*, p. 7 et 8.)

ganiser fortement et à donner libre carrière à ses travaux. Sa bibliothèque fut augmentée, ses collections enrichies, un cabinet d'histoire naturelle lui fut donné. Bientôt son nom se répandit au loin dans l'Europe, illustré par les Calonius, les Porthan, et plusieurs autres savants, parmi lesquels il faut compter les Haartman, ces nobles chefs d'une famille destinée à répandre et à diriger dans le pays les grandes études médicales, et qui compte encore aujourd'hui dans son sein des hommes dignes de la réputation qu'ont méritée leurs ancêtres.

Mais tandis que l'université d'Åbo poursuivait son paisible labeur, l'orage grondait autour d'elle. Bientôt une nouvelle guerre éclata, cette guerre que nous avons déjà longuement décrite, et qui eut pour dernier résultat l'incorporation de la Finlande aux domaines de la Russie.

Cette fois l'université ne souffrit point violence et ne déserta point ses foyers. Le monarque intelligent dont elle était devenue la propriété la couvrit de sa protection. « Dès le mois de juin 1808, dit M. Xavier Marmier, Alexandre écrit à l'évêque d'Åbo qu'il confirme tous les droits et priviléges de l'université, invite les professeurs à se réunir et à délibérer sur les moyens à employer pour soutenir et accroître les progrès de cette institution. En même temps il envoie une somme de 20,000 roubles pour continuer les travaux de construction de l'édifice académique dont Gustave IV avait posé la première pierre. L'année suivante, il part lui-même

pour Åbo, s'arrête à Radelmas, chez le recteur de l'académie, entre le lendemain dans la ville, se fait présenter les professeurs, les étudiants, visite avec un soin attentif tous les établissements de l'université, et s'informe de ses besoins. A la suite de ce voyage, il lui accorde une somme de 80,000 roubles et un secours annuel pour achever son édifice. Il établit six nouvelles chaires de professeurs, douze places d'adjoints, augmente les émoluments de divers fonctionnaires, accorde une pension au plus ancien, et fonde des stipendes pour les étudiants. »

A la faveur d'une protection aussi déclarée, l'université d'Åbo ne pouvait que croître et prospérer. Mais, tout à coup, comme si une destinée fatale la poursuivait, ce magnifique avenir qui s'ouvrait devant elle sembla perdu à tout jamais. Un effroyable incendie dévora la ville d'Åbo tout entière; et la maison de l'université, ses livres, ses collections, ses manuscrits devinrent la proie des flammes. Grande fut la douleur des amis de la science. L'empereur Nicolas s'empressa de porter remède au mal; un nouvel édifice, vaste, splendide, s'ouvrit, à Helsingfors, aux membres de l'université détruite, et aux quelques débris qu'ils avaient pu sauver de l'incendie; en sorte que, dès l'automne de 1828, c'est-à-dire un an seulement après le sinistre, elle se vit officiellement établie dans la capitale de la Finlande, et put reprendre ses travaux.

Le bâtiment que la ville de Helsingfors a consacré à l'université renferme la grande salle des séances

solennelles, cinq auditoires ou salles de leçons pour les étudiants, une chambre de sessions pour le consistoire et les facultés de l'université, la chancellerie du recteur, les archives, la trésorerie, l'amphithéâtre d'anatomie, et plusieurs autres pièces destinées aux instruments de physique et de mathématiques, au laboratoire de chimie, au cabinet de minéralogie, au musée d'histoire naturelle, au cabinet de numismatique, etc.; enfin une salle de musique. Non loin de l'université s'élèvent le bâtiment de l'institut clinique et la maison d'accouchement. L'université a aussi sous sa dépendance un jardin botanique dont les serres sont vastes et bien tenues, un local pour la gymnastique et l'escrime, et une salle de dessin. Quant à sa bibliothèque, déposée provisoirement dans le palais du sénat, elle doit être transférée dans un bel et commode édifice dont on vient d'achever la construction. Hors de la ville, sur une hauteur qui domine la mer, on voit l'observatoire construit par l'empereur Alexandre. C'est un grand édifice surmonté de trois tours élevées garnies de tous les instruments de physique et de mathématiques nécessaires aux observations auxquelles il est destiné. La direction de l'observatoire est confiée au savant M. Gustave Lundahl, professeur d'astronomie à l'université de Helsingfors.

Les collections des divers cabinets sont riches et précieuses. Le cabinet de chirurgie possède 970 instruments; celui de physique, 280; celui de mi-

néralogie, 8,880 minéraux; le musée d'histoire naturelle, 60 mammifères, 625 oiseaux, 112 amphibies, 150 poissons, 11,500 insectes, 3,062 mollusques, et un herbier composé de 12,000 plantes sèches. Le jardin botanique cultive à lui seul 5,600 végétaux. Le cabinet de numismatique possède un grand nombre d'anciennes médailles, dont 16 en or, 1,175 en argent, et 3,978 en cuivre et en bronze; quant aux médailles modernes, on en compte 96 en or, 4,470 en argent, 3,430 en cuivre et en bronze; ainsi, somme toute, le cabinet de numismatique possède 13,200 médailles.

Dès l'année de sa fondation, l'université d'Åbo comptait à la tête de son enseignement onze professeurs, dont trois de théologie, un de jurisprudence, un de médecine et d'anatomie, et six pour la faculté de philosophie, ainsi composée : 1° politique et histoire; 2° langues grecque et hébraïque; 3° mathématiques; 4° physique et botanique; 5° logique et poésie; 6° éloquence et langue latine.

Telle qu'elle est constituée aujourd'hui, l'université finlandaise possède toujours ses quatre facultés, mais le nombre de ses professeurs a été doublé. Ainsi la faculté de théologie a quatre professeurs, dont un de dogme, un de morale, un d'histoire ecclésiastique, un d'exégèse; celle de jurisprudence, trois : un de législation générale finlandaise, un de droit civil et d'économie politique, un de droit romain et russe; celle de médecine, trois : un de médecine théorique et pratique, un

de chirurgie et d'accouchement, un d'ophtalmologie; celle de philosophie, onze : un de philosophie théorique et pratique, un de mathématiques, un de physique, un d'astronomie, un de chimie, un de zoologie et de botanique, un d'histoire, un d'éloquence et de poésie latines, un de littérature grecque, un de langues orientales, un d'histoire littéraire.

Tous ces professeurs, au nombre de vingt-un, ont le titre de professeurs ordinaires. Depuis la conquête de la Finlande par la Russie, une nouvelle chaire a été créée à l'université de Helsingfors pour l'enseignement de la langue, de la littérature et de l'histoire russes. Le titulaire de cette chaire est nommé directement par l'empereur, sans la participation du consistoire, et sans qu'il soit tenu d'être investi d'aucun grade universitaire. Longtemps il n'a porté le titre que de professeur extraordinaire, mais depuis près d'un an et demi il a été revêtu de celui d'ordinaire; et un adjoint lui a été donné, qui, succédant à son premier titre, s'occupe spécialement de la langue et de la littérature russes; en sorte qu'il peut consacrer maintenant toutes ses leçons à l'histoire. Un autre professeur extraordinaire vient d'être nommé aussi tout récemment pour le cours d'observations magnétiques. Le siége de ses leçons est au jardin botanique de la ville, dans un édifice bâti tout exprès pour la spécialité qu'il enseigne, et auprès duquel une sentinelle monte la garde.

Outre les professeurs ordinaires et extraordi-

naires, l'université a encore quinze adjoints : deux pour la faculté de théologie, deux pour la jurisprudence, quatre pour la médecine, sept pour la faculté de philosophie, cinq lecteurs ou maîtres de langue russe, finlandaise, allemande, française, anglaise ; quatre maîtres de musique, de dessin, d'escrime, de danse, et trois de gymnastique.

La classe des *docent* est en quelque sorte la pépinière des adjoints ; elle se compose de *magisters* auxquels des travaux remarquables ont fait obtenir du conseil universitaire la faculté d'enseigner, soit dans le corps même de l'université, en prenant le titre d'adjoints, soit dans les établissements de sa dépendance. Le nombre des *docent* est illimité; on en compte maintenant douze.

Le traitement des professeurs est réglé selon leur ancienneté et selon la faculté à laquelle ils appartiennent.

Celui de chaque professeur de théologie, de jurisprudence, de médecine, et des neuf premiers professeurs de la faculté de philosophie s'élève à environ quatre mille cinq cents roubles, celui des autres à quatre mille. Il est à remarquer que les professeurs de théologie, outre leur traitement universitaire, ont encore, comme supplément, un traitement curial; car en même temps qu'ils sont promus à une chaire, ils sont nommés pasteurs d'une paroisse, auprès de laquelle ils se font représenter, durant le cours de l'année scholaire, par un vicaire qui ne perçoit qu'une partie de leurs honoraires.

Un supplément annuel de mille roubles est accordé aussi au plus ancien professeur. Les professeurs émérites conservent leur traitement intégral tant qu'ils vivent, et après leur mort l'État prend soin du sort de leurs veuves.

Chaque professeur est tenu de faire quatre cours publics d'une heure par semaine. Si les étudiants veulent avoir en outre quatre heures de leçons privées par semaine, il doit les leur donner à raison de quatorze roubles par semestre.

Les maîtres de langue et les adjoints remplacent au besoin les professeurs, et du reste ne font point de cours publics. Ils sont obligés seulement de donner des leçons particulières, si les étudiants le désirent, moyennant une taxe régulière. Leur traitement est de mille cinq cents à mille six cents roubles. Leur espoir est de succéder quelque jour aux professeurs; mais ils attendent cette succession dix ans, quinze ans, quelquefois inutilement toute leur vie. Quelquefois ils y arrivent vieillis, fatigués, et l'enseignement supérieur, qui demande de la jeunesse, de l'activité, n'est plus qu'une honorable retraite. L'organisation des universités allemandes, qui peuvent prendre pour professeur, partout où bon leur semble, l'homme qui s'est distingué par une étude spéciale, par un livre, est certes bien préférable à celle-ci; mais à Helsingfors il ne peut guère en être autrement. Il n'y a qu'une seule université dans le pays, et l'on ne peut appeler des savants étrangers à une chaire où la première con-

dition est de parler la langue suédoise. L'académie de Helsingfors est donc obligée de vivre de ses propres forces et de recruter ses maîtres parmi ses anciens élèves. Il serait à souhaiter du moins qu'il fût possible d'améliorer la position des adjoints, et de leur donner, pendant leurs longues années de labeur, un traitement plus convenable, en attendant qu'ils obtinssent celui de professeurs (1).

L'université de Helsingfors a pris le nom du conquérant de la Finlande, et s'appelle Université impériale d'Alexandre, *kejserliga Alexanders universitet*. Voici, en substance, sur quels principes repose son administration.

Durant la domination suédoise elle avait pour chancelier ordinaire un conseiller d'État, tandis que l'université d'Upsal, depuis 1727, et celle de Lund, depuis 1810, avaient eu plus d'une fois l'insigne privilége d'être soumises à la direction suprême d'un membre de la famille royale. Cette sorte de préférence de ses rivales excitait, à juste titre, la jalousie de l'université finlandaise. C'est pourquoi, dès qu'elle eut cessé d'appartenir à la Suède, elle songea à obtenir du gouvernement russe la distinction qu'elle désirait depuis si longtemps. Au commencement de l'année 1816, l'évêque Tengström partit d'Åbo, avec mission de porter aux pieds du trône impérial l'humble supplique par laquelle l'université réclamait la faveur

(1) M. Xavier Marmier, *Lettres sur la Finlande*, t. I. p. 93, 94.

d'avoir pour chancelier le frère même de Sa Majesté l'empereur, le grand-duc Nicolas Paulowitsch. Alexandre écouta favorablement la demande de l'évêque, et le 31 mars 1816 le prince élu écrivait la lettre suivante aux membres de l'université de Finlande :

« Messieurs,

» Sa Majesté l'empereur vient de me confier les fonctions de chancelier de l'université d'Ăbo. Je sens que je ne suis redevable de cette preuve de sa bienveillance qu'à votre choix unanime et spontané, et je m'empresse de vous en témoigner ma reconnaissance. Guidé plus par mon amour pour les sciences que par la conviction de mes propres forces, j'accepte cette place, espérant, à l'aide de vos lumières, de contribuer aux succès d'une université à si juste titre distinguée dans le monde littéraire.

» La Finlande, heureuse sous le gouvernement paternel de Sa Majesté l'empereur, heureuse par sa constitution et par les progrès de la civilisation, verra toujours fleurir les sciences et les arts, en continuant de marcher sur le sentier qu'elle a suivi jusqu'ici.

» De mon côté, je serai bien aise d'y concourir comme organe de l'université auprès de Sa Majesté l'empereur.

» Agréez, Messieurs, les sentiments dont je suis pénétré, et que le temps et l'expérience affermiront encore sans qu'ils puissent ajouter à l'attachement

que je manifesterai toujours pour une institution aussi respectable.

» Je suis, Messieurs, votre très-affectionné.

» *Signé* NICOLAS.

» A Saint-Pétersbourg, ce 31 mars 1816. »

A son avénement au trône de Russie, l'empereur Nicolas céda ses droits et son titre de chancelier de l'université finlandaise à son fils aîné, Son Altesse impériale le grand duc héritier Alexandre Nicolajewitsch. Ce prince, d'un esprit plein de justesse et d'élévation, d'un noble caractère, d'une aménité admirable, remplit sa charge avec une grande intelligence, prenant intérêt à tout ce qui peut contribuer à la prospérité du corps savant dont il est le chef.

L'élection du chancelier est faite par l'université et confirmée par l'empereur.

Le chancelier a pour l'aider dans ses fonctions d'abord le ministre secrétaire d'État au département de Finlande, puis, sous le nom de vice-chancelier, l'adjoint du général gouverneur; enfin, le recteur même de l'université.

« C'est au chancelier que l'université doit adresser tous ses rapports, requêtes, comptes de dépenses, programmes des cours. C'est lui qui confirme l'élection du recteur et prorecteur, nomme, sur la proposition du consistoire, les secrétaires, adjoints, maîtres de l'université, et approuve ou rejette la distribution des stipendes d'étudiants.

C'est lui, enfin, qui est le vrai ministre de cette université, et le consistoire est son conseil.

» Le recteur est élu par le consistoire pour trois ans. C'est lui qui est chargé de régler les détails de l'administration, de veiller au maintien de la discipline, d'assembler le consistoire aux époques régulières et dans les circonstances extraordinaires, et d'appeler son attention sur les questions qui doivent être résolues. Pendant tout le temps qu'il exerce les fonctions de recteur, il est dispensé de faire son cours, et jouit d'un supplément de traitement annuel de douze cents roubles.

» Le consistoire est composé des professeurs ordinaires. C'est de lui qu'émanent toutes les délibérations relatives à l'administration, aux examens, aux études de l'université; il règle, chaque année, l'emploi des fonds de l'académie, détermine l'achat des livres et des instruments nécessaires; il propose les candidats aux fonctions de *docent*, d'adjoints, de professeurs ordinaires, dont le choix est confirmé par le chancelier, et de professeurs extraordinaires qui ne peuvent être nommés que par l'empereur. Enfin, c'est lui qui compose le tribunal devant lequel sont appelés les maîtres, les divers employés de l'académie, les étudiants accusés d'avoir négligé leur devoir ou commis une faute contre la discipline (1). »

En 1828, lorsque l'université, transférée à Hel-

(1) M. Xavier Marmier, *Lettres sur la Finlande*, t. I, p. 90, 91.

singfors, reprit ses travaux, elle ne comptait que 339 étudiants fréquentant les cours. Plus tard, ce nombre s'éleva jusqu'à 400 et même jusqu'à 500. Mais depuis que l'usage a prévalu chez plusieurs étudiants de se répandre, les uns dans les familles pour y exercer les fonctions de précepteurs, et recueillir, au moyen de leurs honoraires, les subsides nécessaires pour achever plus tard leurs études; les autres, dans les districts, chez les juges locaux et les membres du cadastre, pour s'y préparer par la pratique à la carrière qu'ils veulent embrasser un jour, le nombre des étudiants présents à l'université ne répond plus au nombre de ceux qui sont immatriculés dans ses registres. Ainsi, au printemps de 1836, il y avait à l'université de Helsingfors 651 étudiants immatriculés et 503 présents; à l'automne de la même année, 620 immatriculés et 430 présents; en 1837, au printemps, 607 immatriculés et 451 présents; à l'automne, 600 immatriculés et 419 présents. En général, le nombre des étudiants immatriculés monte à 600.

Pour être inscrit comme étudiant à l'université de Helsingfors, le candidat doit présenter un certificat de moralité et de capacité délivré par le chef de l'école d'où il sort et subir un examen oral devant un comité composé du doyen de la faculté de théologie et de deux adjoints ou *docent* désignés chaque année par le consistoire. Il est interrogé sur l'histoire de l'Église et les principes du christianisme, la logique, la morale, l'arithmétique et la

géométrie, l'histoire, la géographie, le latin. Il faut qu'à la suite de cet examen il obtienne soit l'*approbatur*, soit l'*approbatur cum laude*, soit le *laudatur*, sinon il n'est pas admis. Pour tout droit d'examen et d'inscription, il ne paye que 22 roubles.

Les candidats qui ont fait leurs études dans les universités et gymnases de Russie ne sont point soumis à cet examen, et peuvent entrer dans l'université de Helsingfors en exhibant leurs diplômes. Ces sortes de cas se présentent rarement.

On voit, par ce que nous venons de dire, combien l'accès aux facultés universitaires de Finlande est facile. Il n'en était point de même autrefois. Le sieur de la Mottraye, dans son voyage en Europe, Asie et Afrique (1), raconte les formalités bizarres que les candidats avaient à remplir pour mériter d'être inscrits sur les rôles des étudiants. Nous le citerons d'après M. Xavier Marmier.

« Le jour de leur inscription, tous les aspirants au titre d'étudiants se réunissaient dans la même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus; on leur mettait deux longs crocs ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient serrer comme deux pe-

(1) T. II, p. 216.

tites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir. Ceux-ci étant ainsi plus monstrueusement et plus ridiculeusement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et tenant à la main un long bâton au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui comme un troupeau de bœufs ou d'ânes jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient. Il les y faisait ranger en un cercle après les avoir égalés et mesurés de son bâton, comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes; ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et des défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles-lettres. Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre ; mais les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom et de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes; il disait que les dents signifiaient l'intem-

pérance, les débauches des jeunes gens, à qui l'excès du boire et du manger offusquaient l'entendement en chargeant l'estomac. Tirant ensuite d'un sac une espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelets, des tenailles de bois qui s'allongeaient et se retiraient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que s'ils étaient dociles et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie, comme de ces dents ; il leur arrachait ensuite les longues oreilles, par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblables à l'animal qui les porte. Ensuite il leur ôtait les cornes, qui désignaient la férocité et la brutalité. Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il les faisait coucher l'un après l'autre sur le ventre et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles-lettres et les beaux-arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques autres actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand vase d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue, et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon. La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à un nouveau genre de vie ; à com-

battre les mauvaises habitudes qui défiguraient leur esprit, comme les diverses parties de leur déguisement leur avaient défiguré le corps; après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient sans murmurer tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales*. »

»L'exactitude de ce récit, ajoute M. Marmier, est attestée par l'auteur d'une dissertation latine sur l'histoire de l'université d'Ăbo. La grotesque déposition fut abolie en 1691. L'usage des pénales subsistait encore dans le siècle suivant. »

La plupart des étudiants qui fréquentent l'université de Helsingfors sont pauvres; mais ils supportent courageusement et honorablement leur pauvreté. D'ailleurs le bon marché des vivres et des logements, même dans la capitale de la Finlande, la modicité du prix des marchandises, le peu d'exigence des fournisseurs, les mettent à même de pourvoir à leur entretien sans qu'il soit besoin pour eux de très-grandes ressources. Ils ne comptent point, comme beaucoup de nos étudiants de Paris, parmi les lions de la cité; ils n'ont ni Chaumière, ni Prado, ni autres lieux de joyeuses libertés. Ce-

pendant leur quartier latin n'est point triste; et il s'y rencontre plus d'un cœur qui, au milieu des aridités de l'étude et des duretés de la vie, trouve moyen de filer un doux roman. Le type de l'étudiant finlandais se rapproche beaucoup du type de l'étudiant allemand : même laisser-aller, même désinvolture, même insouciance de l'avenir. C'est une époque superbe que celle où il reçoit la lettre paternelle munie du bienheureux papier-monnaie représentant sa pension trimestrielle. Alors les amis sont invités, les pipes se bourrent, la théière bouillonne, le punch fume, le champagne pétille, et les roubles s'en vont... Mais qu'importe! l'étudiant se sera donné du bonheur, il se remettra sans regret et sans souci à l'étude, attendant patiemment que la fortune revienne lui sourire et lui permettre de renouveler ses plaisirs. Ainsi la vie de l'étudiant de Helsingfors se passe dans une alternative continuelle de jours laborieux, réfléchis, solitaires, et de jours de gaieté, d'oubli, et d'un farniente qui ferait envie au sybaritisme du plus intrépide des lazzaroni.

L'étudiant finlandais va peu dans la société. En revanche, il est le roi de toutes les fêtes et réjouissances publiques. C'est lui qui, dès l'ouverture du mois de mai, se rend dans les campagnes qui entourent la ville, et là, au milieu des toasts, des hourras et des libations d'hydromel, célèbre la clôture de l'hiver et le retour de la saison des fleurs; c'est lui qui remplit les bals de l'hôtel de la *Société*, et

qui y porte l'animation et la vie ; lui qui fréquente les promenades, qui dirige les représentations du théâtre, applaudit les acteurs ; lui qui, dans les concerts, monte sur les tréteaux, et paye de sa personne sans respect humain et sans amour-propre. Quelquefois ses jeux dégénèrent en tapage ; mais, si la voix d'un maître aimé se fait entendre, il revient soudain à lui-même et se montre doux et traitable.

Les étudiants de Helsingfors sont, comme ceux d'Upsal et de Lund, divisés en plusieurs classes ou *nations*. Chaque nation a un lieu de réunion spécial où elle amasse quelques livres, apporte ses cahiers et ses instruments de musique, et s'en va tour à tour lire, jouer ou s'exercer à l'argumentation. Chaque nation se choisit parmi les professeurs un inspecteur qui la prend sous sa tutelle, lui donne l'appui de son autorité et l'éclaire de ses conseils. Il y a dans ces nations un ardent esprit de corps, qui même dégénère en rivalité ; cependant jamais on n'a vu s'élever entre elles de funestes conflits. Tous les ans, à un jour fixé, elles se réunissent pour célébrer leur fête. Là, au milieu d'un grand banquet, auquel assistent le recteur de l'université, le professeur inspecteur, et tous les membres de la nation, on lit des pièces de vers, des compositions en prose, on porte des toasts à l'université et à ses chefs, on se livre à mille conversations bruyantes et enthousiastes ; enfin on ne se sépare qu'après avoir resserré encore, par un toast

général, les liens de sympathie et d'honneur qui unissent entre eux tous les membres de la nation.

Ces nations ont des priviléges inviolables. Un des principaux, c'est de pouvoir admettre ou refuser à leur gré l'étudiant qui se présente pour être incorporé dans leur sein, sans même qu'elles soient obligées de motiver leur admission ou leur refus. Il peut résulter de là que le candidat qui, s'adressant successivement à chaque nation, serait repoussé par toutes, ne pourrait être reçu dans l'université ; du moins il n'y serait que comme un être parasite, qui, ne relevant que des autorités supérieures par lesquelles il aurait été agréé en dépit des nations, se verrait forcé de mener une existence isolée, en butte aux persécutions et à la haine des inférieurs, ce qui le déterminerait tôt ou tard à donner sa démission et à se retirer. Pour obvier à ces inconvénients, les chefs de l'université, ou approuvent et confirment le refus des nations, ou s'efforcent, par des conseils et des représentations, de les amener à revenir elles-mêmes sur leur décision et à prendre un autre parti. Un cas de cette nature s'est présenté dernièrement pour un ex-étudiant de l'université de Pétersbourg.

En général, la carrière des études, à l'université de Finlande, est longue.

« Les études de médecine durent près de huit ans. Il est vrai que celui qui, après ces huit ans de travail, obtient le grade de docteur, peut être placé as-

sez avantageusement, soit parmi les médecins des hôpitaux, soit parmi les médecins de district, qui sont tous nommés et payés par le gouvernement.

» Les études des autres facultés peuvent être terminées en trois ou quatre ans; mais elles n'offrent à ceux qui s'y sont livrés qu'une carrière bien lente et des fonctions mal rétribuées. L'étudiant en jurisprudence, le plus distingué et le mieux recommandé, s'il entre dans l'administration, est souvent condamné à remplir, pendant plusieurs années, l'emploi gratuit de surnuméraire; il devient ensuite copiste, et reçoit en cette qualité de 600 à 700 roubles.

» L'étudiant de la faculté de philosophie, après avoir pris son grade de *magister*, devient lecteur dans une école élémentaire, dans un gymnase ou à l'université.

» Le théologien est celui qui obtient le plus tôt un traitement très-modique, il est vrai, mais assuré. La plupart de ceux qui entrent dans cette faculté sont de pauvres fils de pasteurs de campagne ou de paysans qui s'estiment heureux d'avoir d'abord une place de vicaire, de chapelain, avec un revenu de trois cents à quatre cents roubles, pour arriver ensuite à un presbytère.

» Tous les étudiants, après avoir passé trois ans à l'université, peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et s'ils savent la langue russe, s'ils apprennent convenablement la théorie et l'exercice, ils sont de droit officiers au bout de six mois;

mais les appointements d'officiers ne leur donnent pas des moyens d'existence suffisants. Pour suivre cette carrière, il faut encore qu'il aient de la fortune. Aussi, de quelque côté qu'ils se tournent, les étudiants de Helsingfors doivent être patients et résignés. Combien d'étudiants en France pourraient prendre ici une utile leçon (1) ! »

Nous avons parlé de la pauvreté de ces étudiants de Finlande ; le gouvernement vient au secours des plus nécessiteux, lorsque, par leur assiduité au travail et leur bonne conduite, ils se montrent dignes qu'on leur témoigne de l'intérêt. Une somme de douze mille huit cents roubles est affectée à cet usage ; mais elle est loin de suffire à tous les besoins. Beaucoup d'élèves sont forcés de vivre avec trois ou quatre cents roubles par an ; d'autres, après avoir épuisé dans deux ou trois semestres leurs faibles ressources, entrent, comme nous l'avons dit, en qualité de précepteurs, dans une maison, font quelques économies et reviennent ensuite poursuivre leurs études. « J'ai connu, dit M. Xavier Marmier, le fils d'un honnête marin finlandais qui, en réunissant tout ce que son père, ses tantes, ses oncles pouvaient lui donner, partit pour l'université avec une somme de cinquante roubles, qui le fit vivre pendant plusieurs mois. Un beau jour il ouvre sa caisse et y voit pour toute fortune une pièce de cinquante kopecks (dix sous). Dans ce

(1) M. Xavier Marmier, *Lettres sur la Finlande*, t. I, p. 96, 97.

moment de détresse la Providence vint à son secours ; il trouva d'abord des répétitions qui lui rapportaient quinze roubles par mois; puis une place de précepteur à la campagne, qui lui assurait un plus grand revenu ; il alla gaiement la remplir, et revint au bout de deux ans continuer ses études. On le cite aujourd'hui parmi les hommes les plus distingués de la Finlande. C'est une chose vraiment touchante que de voir ces modestes jeunes gens si dévoués à leurs études, si soumis envers leurs maîtres, poursuivre avec tant de force et de patience le cours de leur éducation, et de songer à l'humble emploi qu'ils espèrent acquérir par tant d'efforts à l'humble avenir qui les attend. »

L'université finlandaise est cependant incomparablement mieux dotée qu'elle ne l'a jamais été. Nous avons déjà parlé de ses riches collections ; sa bibliothèque composée de soixante-dix mille volumes a un revenu annuel de dix mille roubles assignats, auquel il faut joindre une somme de douze cents roubles spécialement affectée par l'empereur à l'achat de livres russes. Un stipende de cinq mille roubles est accordé pendant deux ans par le consistoire, à l'étudiant qui, après avoir subi son dernier examen, désire voyager pour se perfectionner dans ses études. Le grand-duc héritier vient de fonder une rente annuelle de quatre mille roubles, qui doit avoir la même destination.

Dans l'ancienne université finlandaise, toutes les leçons se faisaient en latin, et toutes les sciences

dont les professeurs entretenaient leurs élèves étaient soumises à la suprématie de la science théologique. On suivait de loin, timidement, pas à pas, les traditions de l'école d'Upsal, et tout ce qui n'avait pas encore été consacré par l'autorité d'un ancien enseignement, tout ce qui avait la moindre apparence d'innovation, inspirait une sainte terreur aux dignes rhéteurs d'Åbo. Dans un des protocoles du consistoire de l'année 1641, il est dit que chaque professeur doit bien se garder de faire quelque essai inusité dans l'espoir de se montrer par là plus habile que les autres, car de telles tentatives n'enfantent que le mécontentement et l'envie.

L'enseignement de la philosophie était surtout assujetti à de grandes restrictions ; on ne se laissait pas aller de système en système, d'analyse en analyse, on ne reconnaissait que deux philosophies, la philosophie saine (*sunda philosophia*), c'est-à-dire celle des anciens, et la philosophie nouvelle, sur laquelle on fermait pieusement les yeux ; il en était de même de la science du droit. En 1696, une chaire de jurisprudence étant vacante, le consistoire adressa à son chancelier une supplique dans laquelle il était dit qu'il fallait éviter de prendre, pour occuper cette chaire, un étranger dévoué à de nouvelles opinions qui jetteraient le trouble dans l'esprit des étudiants et détruiraient l'heureuse unité de l'enseignement philosophique, sans laquelle les bons principes ne pouvaient subsister à l'université d'Åbo. Quant à l'étude des belles-lettres, elle

n'allait guère au delà de la traduction littérale de quelques écrivains latins. On ne traduisait du grec que le Nouveau Testament, et ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans les beautés poétiques de l'antiquité classique, ne gagnaient à un tel égarement d'esprit qu'une fort mince considération. Les sages interprètes du droit canon, les savants commentateurs d'Aristote, les regardaient du haut de leur chaire comme des gens d'une nature inférieure, et les appelaient tout simplement des *verbales* (1).

Aujourd'hui l'enseignement a plus d'essor. L'université de Helsingfors a secoué, en partie, la poussière des vieilles traditions, pour se jeter dans la voie du progrès. La philosophie n'y marche plus enveloppée des formules aristotéliciennes ; elle arbore le drapeau de Hegel, et développe avec courage et liberté ses doctrines encyclopédiques. La théologie parle du haut de la chaire luthérienne, et explique au nom et d'après le principe du réformateur le dogme, la morale, l'histoire sacrée, l'exégèse. C'est assez dire que cet enseignement n'a d'autre règle que l'arbitraire des docteurs, lesquels, désireux de faire triompher leur opinion personnelle, font bon marché des traditions, des contradictions des interprètes, et excluent par conséquent tout élément de controverse. La théologie, telle qu'elle est enseignée à l'université

(1) M. Xavier Marmier, *Lettres sur la Finlande*, t. I, p. 72, 73.

de Helsingfors, dégénère donc en pure philosophie spéculative. L'enseignement des mathématiques et des sciences naturelles y est poussé jusqu'à ses dernières limites; mais on n'y arrive qu'à pas lents. L'université finlandaise, servilement attachée aux méthodes d'Euler, n'a pas encore tiré profit des procédés plus rapides des mathématiciens modernes. Ceci ne s'applique point à ses professeurs dont la science élevée et neuve se traduit tous les jours, hors de l'enseignement, par des travaux qui feraient honneur aux maîtres des facultés européennes les plus avancées. Les leçons de droit sont irréprochables. Quant à la critique, elle a pour principe l'esthétique allemande, si large, si féconde; mais l'université de Helsingfors n'a pas le défaut de laisser la pratique s'évanouir dans la théorie, et l'application marcher à la remorque du système; elle ne craint point d'aborder l'examen d'une œuvre dans ses détails; ce qui parfois l'entraîne dans des considérations qui pourraient sembler minutieuses, si l'on ne songeait à l'utilité du résultat. Souvent les étudiants convient le public à leurs disputes scientifiques. Nous y avons assisté nous-même plusieurs fois. Mais tout en admirant la sagesse, l'à-propos, la profondeur des objections et des réponses, nous avouons cependant que nous eussions désiré dans les champions parfois plus de vivacité et de chaleur. Ces sortes de disputes se font ou en suédois ou en latin. Elles roulent sur les matières que le professeur a déjà expliquées dans

ses leçons, ou sur une thèse nouvelle qu'il remet quelques jours d'avance à ceux qu'il a choisis pour la discuter. Quelquefois aussi c'est un *magister* qui, pour obtenir, soit plus de considération scientifique, soit un grade universitaire, sollicite l'honneur de défendre en public la thèse qu'il a déjà livrée à l'impression. Cette épreuve est rude. Malheur à celui dont les assertions seraient trop hasardées ou qui ne pourrait les soutenir ! sa thèse serait condamnée et déchirée, sous ses yeux, en pleine assemblée.

M. Xavier Marmier a vanté, à juste titre, les professeurs de l'université de Helsingfors. Nous nous joindrons à lui pour citer M. Hällström, professeur de physique, dont les recherches sont bien connues des sociétés scientifiques de l'Europe; M. Nordström, savant jurisconsulte qui vient de publier un ouvrage excellent sur l'histoire et le développement des institutions juridiques et administratives en Suède; M. Lagus, qui a écrit un livre remarquable par ses justes appréciations sur la législation finlandaise; M. Schulten, auteur d'un nouveau tableau de logarithmes et de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques; M. Tengström, biographe érudit et philosophe profond; M. Rein, auteur de plusieurs utiles essais de statistique et d'histoire; M. Grot, qui a traduit en vers russes le *Frithiofs saga* de Tegner, et publié dans divers recueils d'intéressantes dissertations littéraires; il s'occupe aujourd'hui d'écrire en suédois une histoire de

Russie; M. Gottlund, auteur de plusieurs écrits estimables sur la Finlande; M. Castrén, passionné pour l'étude des antiquités poétiques de son pays, les recherchant avec ardeur partout où il croit pouvoir en découvrir quelques traces; c'est lui qui a traduit en suédois les chants du *Kalewala*, dont nous avons donné la traduction française. Ajoutons à tous ces noms ceux de M. le docteur Axel Laurell, savant professeur de théologie dogmatique, et de M. Ch. Baranowsky, philologue distingué, professeur extraordinaire de langue et de littérature russes.

Parmi les étudiants qui fréquentent l'université de Helsingfors il s'en rencontre aussi d'un mérite éminent. Nous citerons entre autres le jeune Berndtson, dont le nom sera un jour un des plus beaux fleurons de la couronne poétique de la Finlande.

Une époque solennelle pour l'université de Helsingfors, est celle de la promotion des *magisters* et des docteurs. Elle a lieu tous les trois ans. Autrefois, « les étudiants jouaient ce jour-là, dit M. Xavier Marmier, une comédie morale composée pour la circonstance, et le recteur donnait un grand dîner prévu par les règlements. Il ne devait pas faire servir à ce dîner plus de six mets ordinaires (*ordinarie rätter*), non compris le beurre et le jambon; au dessert, point de confiture, seulement du fromage; pour boisson de la bière de Finlande et un peu de vin de France. Il pouvait inviter, si

bon lui semblait, les imprimeurs et relieurs; mais aucune femme, pas même les femmes de professeurs, n'avait le droit d'être admise, ce jour-là, à sa table, et le banquet ne devait pas se prolonger jusqu'au lendemain. Ce dernier article jetterait un doute fâcheux sur la sobriété des convives universitaires. Heureusement rien n'indique qu'il ait jamais été enfreint. »

Ces usages bizarres des temps passés n'existent plus aujourd'hui. Mais on a conservé dans la promotion des docteurs et des *magisters* toute la solennité antique. M. le professeur Grot raconte comment fut célébrée celle de 1840. « Quatre jours, dit-il, avaient été consacrés à la promotion des docteurs, dans les quatre facultés. On se rendit processionnellement, tous les membres de l'université, deux à deux, à la grande église de Nicolas, où la foule s'était déjà réunie. Pendant la marche, le canon grondait, la musique jouait des fanfares, et de temps en temps les hourras enthousiastes s'élevaient dans les airs. Quand la procession fut entrée dans l'église, les candidats se rangèrent autour de la chaire, du haut de laquelle le promoteur prononça un discours relatif à la circonstance; ensuite un des adjoints universitaires proposa une question scientifique à laquelle le *premier* (1) répondit. Toutes

(1) Le titre de *premier* est donné au candidat qui doit être promu avant les autres; le titre de *dernier* à celui dont la promotion doit venir la dernière.

ces choses étant faites, on lut la formule du serment en langue latine, et chaque candidat la confirma en appuyant deux doigts sur le sceptre ou bâton que les huissiers lui présentaient. Enfin la cérémonie de la promotion commença. Le promoteur se couvrit lui-même le premier de son chapeau de docteur ; puis il mit le même chapeau sur la tête de chacun des candidats. En même temps, tous les docteurs présents se couvrirent aussi de leurs chapeaux, noirs, bleus ou rouges, suivant les facultés. Le promoteur donna ensuite à chacun des nouveaux promus un anneau d'or, comme symbole de leur union avec la science, puis aux docteurs en théologie un exemplaire de la Bible, aux autres une épée, puis enfin les diplômes universitaires. Tandis que les insignes étaient distribués, la musique retentissait sous les voûtes de l'église, et le canon répétait les salves solennelles. La cérémonie achevée, le *dernier* prononça un discours de remercîment à toute l'assemblée, et adressa des vers particuliers aux dames. »

La promotion des *magisters* est plus solennelle encore que celle des docteurs ; du moins elle excite plus d'enthousiasme. Et ceci se conçoit ; car ce jour-là voit entrer en scène, non des vétérans de la science, déjà arrivés au terme, mais des jeunes gens qui débutent dans la carrière et qui viennent recueillir les fruits de leur labeur et des sacrifices de leurs familles. Le même cérémonial a lieu pour la promotion des *magisters* que pour celle des doc-

teurs : seulement une couronne de laurier remplace le chapeau. Les jeunes magisters gardent cette couronne toute la journée, et se promènent dans les rues le chapeau à la main ; le soir, au grand bal que leur donne la ville, on la voit encore briller sur leur front, ce qui devient pour eux, de la part de tous, l'occasion de nouveaux applaudissements, de nouveaux triomphes. D'après un usage ancien et bien gracieux, les candidats au grade de *magister* choisissent dans toute la ville une jeune fille, remarquable par sa modestie, sa beauté, sa naissance, afin que les couronnes de laurier soient tressées par ses blanches mains. Le jour de la promotion, un présent lui est offert au nom de tous les promus, et, au bal du soir, elle paraît revêtue d'une robe ornée d'une guirlande de laurier.

C'est en 1643 que l'université finlandaise célébra, pour la première fois, sa promotion de *magisters*. Le même esprit de morale austère qui présidait à son enseignement, dit M. Xavier Marmier, se manifesta dans cette occasion ; plusieurs étudiants méritaient, par leur savoir, la dignité de *magister* ; mais le consistoire ne les trouvait pas assez purs, *in vitâ et moribus*, et les admettait seulement à concourir pour le grade qu'ils ambitionnaient, sans le leur conférer. Un autre, qui avait le malheur d'exprimer parfois en vers ses pensées, reçut l'injonction de renoncer à ce langage inutile, et de ne plus s'en aller par la ville débiter des stances et des rimes qui faisaient peu d'honneur à l'académie.

Parfois, un crime bien plus grave encore pesait sur les étudiants. En 1661, l'un d'eux fut accusé de sorcellerie; on ne l'avait jamais vu, il est vrai, exercer aucun maléfice; on n'avait trouvé dans sa chambre aucun grimoire et aucun chiffre cabalistique; et nul témoin ne pouvait affirmer qu'il l'eût rencontré à cheval sur un manche à balai, partant pour le sabbat; mais il avait fait tant de progrès dans la connaissance des sciences orientales, et il avait enseigné en si peu de temps le latin à un de ses camarades, qu'on ne pouvait croire qu'il pût accomplir de telles merveilles sans avoir conclu un pacte avec le diable; et tout le consistoire universitaire, l'évêque en tête, le condamna à mort. Le malheureux n'échappa au supplice que par l'intervention du comte de Brahé, qui, sans contredire la sagesse des juges, fit observer que, si l'accusé était coupable du crime affreux qu'on lui imputait, il devait en être assez puni par la honte de sa sentence et les rigueurs de sa prison. Neuf ans après, un autre étudiant, accusé du même forfait, fut seulement banni à tout jamais de l'université.

Si les rigueurs du consistoire sont fondées, aujourd'hui, sur des principes plus raisonnables et plus en rapport avec nos idées, le grade de *magister* n'en est pas moins de difficile abord. On est effrayé quand on pense à tout ce que l'université de Helsingfors exige d'un jeune homme pour l'admettre à ceindre son front du laurier académique. Voici les matières sur lesquelles il est examiné : la géomé-

trie, l'arithmétique, l'algèbre, l'application de l'algèbre à la géométrie, la trigonométrie plane et sphérique, les sections coniques, la théorie des lignes courbes, le calcul différentiel et intégral; la physique de Neumann, l'astronomie, la chimie organique et inorganique, avec les principes de l'analyse; la minéralogie; l'encyclopédie de Hegel; l'histoire naturelle; l'histoire universelle de Becker et une histoire particulière; la langue latine; les poëmes d'Homère, un livre d'Hérodote, un de Thucydide, deux tragédies de Sophocle, les vers d'Anacréon, les odes de Pindare, l'Anabasis de Xénophon; les principes de la langue hébraïque, arabe et persane, et, pour explication, les dix petits prophètes, quarante psaumes, la Genèse; l'Alcoran, les fables de Locman; le Schah-Nameh; l'histoire de Russie, la langue russe; l'histoire de la littérature de tous les temps.

L'examen sur ces diverses branches de la faculté de philosophie dure d'un mois et demi à deux mois, pendant lesquels l'étudiant a deux ou trois séances à subir par semaine. Il faut, pour être admis, qu'il obtienne, sur chacune de ces branches, un des trois suffrages, *approbatur*, *approbatur cum laude*, ou *laudatur*. Une seule note négative suffit pour l'exclure. Un examen écrit précède l'examen oral. Il roule tout entier sur la langue latine et s'accomplit en deux exercices. Le premier a pour but de connaître le style du candidat, le second la manière dont il sait développer ses pensées et trai-

ter un sujet. L'examen écrit est soumis aux mêmes conditions de suffrages que l'examen oral. Nulle dispense ne peut être demandée si ce n'est pour les langues orientales ; et cette dispense s'accorde assez facilement, surtout si le demandeur peut justifier d'une connaissance avancée dans la langue russe.

Ce n'est pas seulement dans le sanctuaire académique que la science finlandaise élabore ses travaux ; elle possède encore trois sociétés, du sein desquelles jaillissent tous les jours de nouveaux rayons de lumière : une société des sciences, fondée en 1838, remarquable par ses recueils de dissertations rédigées en latin, en français et en suédois; une société de naturalistes, établie en 1821, qui travaille à rassembler les matériaux nécessaires pour publier un faune et une flore finlandais; une société littéraire et archéologique, qui date de 1831, et dont le but est de rechercher et de recueillir tout ce qui a rapport à la littérature, à l'histoire, aux traditions anciennes de la Finlande.

L'organisation des écoles, tout à fait semblables autrefois à celles qui subsistent encore en Suède, a été, de même que celle de l'université, modifiée par un nouveau règlement ; elles sont maintenant divisées en trois catégories : 1° écoles élémentaires ; 2° écoles élémentaires supérieures ; 3° gymnases. Il y a de plus des écoles spéciales pour les filles.

Dans les écoles de premier degré, l'ordonnance nouvelle prescrit l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique, de l'arithmétique, de la géo-

métrie, géographie, histoire universelle, histoire naturelle, et les éléments du latin, du suédois, du finnois.

Celles du degré supérieur sont divisées en deux classes : on y enseigne la religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les premiers principes de l'algèbre et de la physique, le latin, les éléments du grec et de l'hébreu, la grammaire russe, les règles du style, le dessin et le chant.

Dans les gymnases, on poursuit le cours des études commencées dans les écoles précédentes, on y ajoute l'enseignement de la statistique, de la morale, de la psychologie, de la logique, l'enseignement des langues française et allemande, et, pour ceux qui se destinent à la prêtrise, les éléments de théologie.

Dans les écoles de filles, on enseigne le catéchisme, l'histoire biblique, l'écriture, le dessin, le travail manuel, l'arithmétique, le russe, le français, l'allemand.

Il y a dans les écoles élémentaires inférieures un premier maître qui a le titre de recteur, et reçoit un traitement de 850 roubles ; un second maître à 450 roubles. Dans les écoles élémentaires supérieures, il y a un recteur avec 2,000 roubles ; un co-recteur à 1,000 roubles ; quatre maîtres dont le traitement est de 900, 800, 600 roubles. Les gymnases ont deux lecteurs à 2,800 roubles ; deux autres à 2,400 roubles ; deux à 2,200 roubles, et

trois maîtres de langue russe, française et allemande, à 840 roubles.

Dans les écoles de filles, il y a trois ou quatre maîtres et maîtresses à 900 et 600 roubles.

Les élèves de ces écoles doivent avoir 42 heures de leçons par semaine; ceux des écoles élémentaires 36 heures; ceux des gymnases 48.

On compte en Finlande cinq gymnases, dont un à Åbo, un à Wasa, un à Borgå, un à Wiborg, un à Kuopio. Celui de Borgå est le plus ancien et le plus célèbre. En 1842, le nombre des écoles élémentaires supérieures s'élevait à 10; celui des écoles élémentaires inférieures à 24. Il y a en outre trois écoles de filles et plusieurs établissements particuliers pour les pauvres, pour les orphelins, ainsi qu'une salle d'asile, à Helsingfors, pour les enfants en bas âge.

On n'a pas encore établi, en Finlande, comme en Suède et en Norwége, des écoles ambulantes pour les villages et les habitations isolées. Les parents apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfants, sous la surveillance du prêtre, qui, de temps à autre, les examine. Nul enfant ne peut être admis à la confirmation s'il ne sait lire et s'il ne connaît son catéchisme.

Tous les maîtres qui entrent dans les écoles à titre de lecteurs ou de recteurs sortent de l'université et doivent avoir le grade de *magister* en philosophie. La plupart sont prêtres, ou tâchent de le devenir, afin d'obtenir, après quelques années de

service dans l'enseignement, un pastorat meilleur que leur place d'instituteur.

Les étudiants pauvres des gymnases reçoivent un faible stipende ; autrefois ils avaient le droit de s'en aller, pendant les vacances, de ville en ville, de hameau en hameau, demander un secours pour pouvoir continuer leurs études. Cet usage a été aboli : une rétribution annuelle de quelques kopecks a été imposée à chaque paysan, et des quêtes se font régulièrement dans les églises pour remplacer le produit des anciennes quêtes ambulantes.

En résumé, le budget des écoles de Finlande s'élève chaque année à 160,000 roubles, et celui de l'université à 280,000, en tout 440,000 roubles (1).

IV.

A environ quatre cents verstes de Pétersbourg, sur les bords du golfe de Finlande, dans le gouvernement de Nyland, est située la ville de Helsingfors, capitale du grand-duché. Nous la choisirons maintenant pour théâtre exclusif de nos observations ; car c'est là surtout qu'apparaissent les transformations que la nouvelle conquête moscovite a fait subir à la société finlandaise.

Elle est belle la cité de *Suomi*, au milieu de ces rocs de granit qui prêtent racine à ses maisons, et

(1) M. Xavier Marmier, *Lettres sur la Finlande*, t. I, p. 103, 104.

dont les masses rougeâtres, se dressant çà et là dans les rues, vont encore au loin hérisser les plaines. Son large port, dominé par la forteresse de Sveaborg, amène jusqu'à ses pieds les plus lourds vaisseaux de guerre, de même que les bâtiments marchands de toute force. C'est du bassin de ce port qu'il faut la voir. Une vaste esplanade s'étend devant lui, bordée de maisons neuves et toutes coquettes de blancheur, et terminée au loin par une promenade qui conduit au théâtre. Le palais impérial aux grilles couronnées d'aigles, l'obélisque érigé à l'impératrice régnante, le bâtiment de la chancellerie du gouvernement, et plus en deçà, sur un plateau isolé, la caserne de la garnison finnoise, donnent à cette partie du panorama un caractère officiel. Mais, autour du bassin, il reprend son libre essor et les caprices de sa fantaisie. Là se détachent de tous côtes de jolies villas aux formes variées, bizarres, plus pittoresques les unes que les autres; nous citerons celle de la riche princesse Yousoupoff, la reine de toutes; là s'élève la maison de bains, si fraîche de couleur, et si joyeusement habitée pendant la saison d'été; l'édifice de l'observatoire, dont la triple tour domine la mer et semble affronter le ciel. Mais, au-dessus de tout, le clocher de l'église de Nicolas s'élance, et montre au navigateur, à une distance de plusieurs verstes, son dôme bleu semé d'étoiles d'or. Clocher béni, phare d'espérance, je n'oublierai jamais l'impression que ton aspect produisit sur mon âme, lors-

qu'après avoir été battu par la tempête, jeté sur une île sauvage, menacé mille fois d'une mort lugubre, je te vis enfin surgir à mes yeux!

Quand on pénètre dans l'intérieur de la ville, le sentiment que son panorama avait fait éprouver a plus d'un choc à subir. Les rues sont larges, tirées au cordeau, mais souvent âpres, montueuses, et pavées, comme dans toutes les villes du Nord, de petits cailloux aigus qui fatiguent horriblement les piétons et crient à briser l'oreille sous le train des équipages. Les trottoirs sont rares, et ils le seront tant que l'administration urbaine les laissera à la charge des propriétaires des maisons. Oh! que dans ces rues de Helsingfors l'hiver est bien préférable à l'été! Alors une neige douce et égale s'étend mollement sous vos pieds; et au lieu du piétinement brisé des chevaux et du bruit strident des voitures, vous n'entendez plus que le son argentin de la clochette qui annonce l'approche silencieuse des traîneaux. Pourquoi donc la capitale de la Finlande n'adopterait-elle pas, comme celle de la Russie, pour ses rues principales du moins, le pavage en bois? c'est si confortable; il est vrai que c'est aussi bien dispendieux. L'éclairage au gaz n'est encore dans les cités du Nord qu'à l'état d'essai. Pétersbourg a déjà doté, il est vrai, sa belle perspective de Newski de deux lignes de candelabres assez drues; mais quand on a vu notre place de la Concorde et nos boulevarts, on trouve qu'il fait encore bien sombre sur cette perspective. Helsingfors ne connaît point

l'usage du gaz. Elle éclaire ses rues au moyen de réverbères, mais ils sont si rares, si rares, qu'en vérité on dirait qu'elle a peur de fatiguer la nuit. Et puis, chaque soir, à onze heures sonnant, tous sont impitoyablement éteints.

La plupart des grandes maisons en pierre de Helsingfors appartiennent à des marchands qui les habitent et y font leur commerce. Il ne faut point s'attendre à trouver dans leurs magasins ce luxe d'étalage qu'on rencontre dans ceux de Paris et de Londres. Les rigueurs du climat s'y opposent. Quelques échantillons posés sur des étagères ne se montrent à l'œil des curieux qu'à travers une double fenêtre, dont les vitres, souvent pâles et mal entretenues, donneraient une assez pauvre idée du marchand, si l'on ne savait d'ailleurs que l'intérieur est riche et parfaitement achalandé. La porte principale du magasin, de même que les volets des fenêtres sont en barreaux de fer, recouverts d'une tôle épaisse garnie de boulons. Au-dessus de la porte ou même sur ses panneaux, on lit l'enseigne du marchand écrite en suédois et en russe.

Les cafés ne sont pas plus apparents que les magasins; l'intérieur n'en est pas moins fréquenté. En général, la ville de Helsingfors, comme presque toutes ses sœurs des pays septentrionaux, n'affiche rien au dehors; on dirait que la peur du froid la poursuit sans cesse, et qu'elle craindrait d'exposer à ses atteintes tout objet auquel elle donnerait trop de lumière. Il résulte de là que la physionomie de

la cité finlandaise manque de ces traits particuliers qui caractérisent la cité commerciale, quoique pourtant il se fasse dans son sein beaucoup d'affaires, et qu'elle porte le titre de *stapelstad.*

L'origine de Helsingfors remonte au seizième siècle; elle fut construite en 1550, par l'ordre de Gustave Wasa. Son nom lui vint d'une colonie de la province de Helsingland, établie dans le voisinage depuis plusieurs siècles. En 1639, la ville de Gustave Wasa émigra tout entière; les habitants abandonnèrent le lieu que leurs ancêtres avaient choisi, et s'en vinrent avec leurs maisons en bois s'établir sur l'emplacement où s'élève la ville actuelle de Helsingfors. La nouvelle cité porta le même nom que l'ancienne, et Christine lui conféra d'importants priviléges. Les guerres et la peste, la famine et l'incendie la ravagèrent tour à tour; elle grandit péniblement et s'enrichit peu. Cent ans après sa migration, elle ne comptait pas plus de cinq mille habitants. La conquête russe a transformé sa condition. Capitale du grand-duché de Finlande, Helsingfors emploie tout son zèle à faire honneur à son titre. De toutes parts de nouvelles maisons surgissent, où la pierre, le granit, la brique ont remplacé le bois. Le palais du sénat, celui de l'académie, et entre eux deux la grande église de Nicolas, malgré sa disproportion avec le gigantesque piédestal qui la supporte, ont un aspect imposant et monumental. Ailleurs on trouve l'esplanade ombragée d'arbres et bordée de blanches maisons, la

place du port avec ses divers hôtels aux façades splendides, celle de la caserne finlandaise, vaste comme un champ de Mars. Assurément tout cela est fort beau. Cependant, lorsqu'on considère toutes les parties de la ville dans leur ensemble, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un défaut d'harmonie flagrant et un fond singulièrement incomplet. Helsingfors est dans un travail de transition. Les vieux éléments qu'elle n'a pu détruire encore souffrent des nouveaux qui les menacent, et refusent de se confondre avec eux dans un même type. On pourrait la comparer à une jeune fille de village, sur les vêtements grossiers de laquelle on aurait jeté un voile de gaz un peu étroit et quelques jolies guirlandes de fleurs. Mais les années marchent, les ouvriers poursuivent leur labeur; la nouvelle ville grandira, se complétera, et ses parties, rassemblées dans l'unité, refléteront enfin une même idée, un même principe d'inspiration.

Helsingfors n'est point, à proprement parler, une ville de mouvement, si ce n'est pendant l'été, alors que les étrangers, surtout les Russes, y affluent pour prendre les bains de mer. Cependant, on ne peut pas dire qu'elle manque d'animation. Chaque matin, la place du port, transformée en marché, voit accourir une foule de chalands, qui viennent y faire leurs emplettes : ceux-ci des coqs de bois ou de bruyère, ceux-là des *strömming* ou petits harengs, d'autres des peaux, des étoffes, du fromage, de la viande fraîche, etc. Vers midi, les

droschkis et autres équipages sillonnent les rues : c'est l'heure où les belles dames font leurs visites et courent les magasins. A deux heures, tout rentre dans le silence; on dîne. Et puis c'est le bruit de la musique militaire qui accompagne les soldats à l'exercice, le son des cloches qui appellent le peuple aux églises, les pas lourds et retentissants des prisonniers qu'on conduit au travail, l'agitation du port, le farniente ambulant des flâneurs. Pendant la nuit, des crieurs parcourent les rues et annoncent les heures : *Klockan elfva* ou *tolfva slagen;* (onze heures ou minuit sonnent) ! Telle est leur formule : ils la chantent sur un ton langoureux et mélancolique qui saisit l'âme. Autrefois, ils y joignaient une prière. Deux fois par an, Helsingfors ouvre une foire à laquelle se rendent les Finnois, les Livoniens, les Esthoniens, et jusqu'aux Wiborgeois, mais en petit nombre; car ces sortes de foires ne sont point célèbres, et on y fait peu d'affaires. La place du port est réservée au bétail; celle du Sénat est couverte de cabanes en bois, rangées sur deux lignes coupées à angle droit. Dans ces cabanes sont étalées les marchandises : des fourrures, des livres, des jouets d'enfants, de l'orfévrerie, de la quincaillerie, des indiennes, des broderies, etc. Au milieu de la place, çà et là, on voit des traîneaux de plusieurs formes accompagnés des harnais nécessaires à leur attelage. Mais une des spécialités commerciales des foires helsingforsiennes, c'est le craquelin, le craquelin de Wiborg. Presque tous

les seigneurs du pays s'y rendent en famille pour en faire provision, et ils lui donnent une place importante au thé du soir. Une de ces foires tombe à la fin d'octobre. Déjà le froid se fait sentir, et quelquefois la neige blanchit le toit des cabanes. Il faut voir alors tous ces pauvres marchands et marchandes, comme ils sont enveloppés de leurs fourrures, comme ils attisent avec soin le feu de leur *sommavar*, afin d'en tirer un thé bien chaud, dont les mille tasses bues coup sur coup leur font oublier les rigueurs de la saison. Cet usage du thé, propre à la Russie, commence à se répandre en Finlande. Dans ces pays du Nord, c'est moins un luxe qu'une nécessité; il faut, contre le froid intense qui y règne pendant l'hiver, un préservatif sûr et permanent, et contre les chaleurs qui les brûlent pendant l'été, des rafraîchissements salutaires. Le thé sert à ces deux fins; c'est du moins l'opinion du pays; nous la croyons fondée. Et puis, pour ces nations mélancoliques et tendres, quelle liqueur serait préférable au thé? Une tasse de thé telle que sait la faire un amateur finlandais, loin d'irriter les nerfs et d'exciter les organes, semble au contraire les détendre et les affaiblir; on éprouve le besoin de chercher un lieu solitaire où l'on puisse se reposer, et quand on l'a trouvé, ce n'est point le sommeil qui vient vous y visiter, c'est une douce rêverie, une sorte d'extase où l'âme s'élève, portée sur des nuages, jusqu'à des régions indéfinissables, mais pleines de suavité et de bonheur.

Entre tous les édifices qui s'élèvent autour de Helsingfors, il faut compter la maison du jardin botanique dont l'aspect est si pittoresque ; l'observatoire, déjà cité par nous, et plusieurs villas où les jeunes gens se réunissent pour des parties de plaisir. Mais le plus remarquable de tous, par sa construction et la gravité de sa destination, c'est l'hospice des fous. M. Xavier Marmier donne à son sujet des renseignements dont nous pouvons garantir l'exactitude. C'est pourquoi nous prierons le lecteur de l'entendre parler : « A quelque distance des faubourgs de la ville est l'hospice des fous, magnifique édifice, construit tout récemment au milieu d'un grand parc, au bord de la mer. On y arrive en longeant le mur du cimetière, ce refuge de toutes les douleurs ; on y entre et l'on en sort par la chapelle, pour invoquer en passant la miséricorde de Dieu, ou le remercier à l'heure de la guérison. De tous côtés, on aperçoit une vaste perspective dont l'aspect seul doit distraire les regards de ceux qui souffrent. Ici apparaît la haute tour de l'église, qui s'élève au-dessus des maisons de la ville comme une pensée d'espoir ; là le golfe, où souvent la pauvre barque, surprise par l'orage, vacille et chavire, comme la raison humaine dans les orages du monde.

» Deux médecins, dont l'un a visité avec soin les meilleurs hospices de France et ceux des principales villes de l'Europe, donnent leurs soins journaliers à cet établissement, sous la surveillance

immédiate du directeur général des institutions médicales en Finlande, M. de Haartmann, qui a si puissamment contribué à sa fondation. Il y a là soixante-trois fous, hommes et femmes, riches et pauvres, les uns payant eux-mêmes une pension, les autres envoyés dans cette maison par la pitié de leur paroisse. Pour une somme de cinq cents, de quatre cents, de deux cents roubles même, l'hospice les adopte ; mais lorsqu'ils meurent, l'hospice partage leur héritage avec leurs enfants. Chacun d'eux occupe une jolie chambre très-propre, bien meublée. Quand le temps est beau, les uns se promènent en plein air, d'autres travaillent au jardin; pour les jours de pluie, ils ont de larges corridors, une salle de jeu et un billard. Tout a été prévu avec une attention compatissante ; l'établissement est entretenu avec un soin admirable. En voyant cette maison élégante, ces salles fraîchement décorées, ces allées bordées d'arbres et de gazon, on oublie presque la misère dont elles sont l'asile ; et pourtant quelle misère! La plupart des cas de folie enregistrés dans cet hospice sont produits par des chagrins de famille, par des habitudes d'ivrognerie, quelques-uns par l'exaltation religieuse, très-peu par l'amour. J'ai vu là une malheureuse femme qui porte un nom français illustre et que la mauvaise conduite de son mari, la perte de sa fortune, ont jetée dans cet asile de la douleur. Une autre, née dans une condition obscure, a perdu la raison en voyant la beauté de ses filles, et en songeant aux

dangers auxquels cette beauté les exposait. « Ah ! mes filles, s'écrie-t-elle sans cesse, mes chères filles qui sont si pauvres et si belles ! » Et toutes ses angoisses, tous ses déchirements, tous les amers regrets que l'amour peut produire éclatent dans le cœur de la tendre mère. Une troisième, jeune encore, était entrée à l'hospice complétement folle ; un homme l'avait abandonnée après l'avoir séduite; elle est devenue mère, et le sentiment de la maternité lui a rendu la raison. Elle a quitté le monde, abandonnée de ses amis, condamnée par les médecins ; elle va y rentrer avec le pâle enfant qui l'a guérie.

» Dans une autre partie de l'édifice, on m'a montré un homme qui a eu une tragique histoire ; il occupait une place assez importante de juge, dans un district de la Finlande ; il devint amoureux d'une jeune fille, et entretint avec elle des relations fatales. Un jour la malheureuse fut traduite devant lui comme coupable d'infanticide. Le crime était avéré, elle-même le reconnaissait, et le texte de la loi n'était que trop formel. Il signa la sentence d'une main défaillante, et tomba sur le parquet. Lorsqu'on le releva, il était fou. Dans la chambre voisine, un étudiant se balançait sur sa chaise, le visage pâle, l'œil hagard ; la débauche en avait fait un idiot. Plus loin, un pauvre prêtre de campagne murmurait d'une voix mélancolique des prières et des versets de la Bible. Les idées religieuses, les scrupules de conscience, avaient renversé l'équilibre de son esprit. »

Quand nous visitâmes nous-même l'hospice des fous de Helsingfors, nous fûmes étonné de ne trouver dans aucun des malheureux qui y sont renfermés cette exaltation bruyante qu'on rencontre si souvent en France, dans les établissements analogues, surtout chez les femmes. Tout au contraire y respire la paix, le silence, la douce mélancolie. Il semble que l'atmosphère du pays continue d'agir sur les natures mêmes désorganisées. La folie finlandaise est une folie rêveuse ; mais, à dire vrai, que ce spectacle morne et muet impressionne profondément l'âme ! Quand nous dîmes adieu à l'hospice, des larmes mouillaient nos yeux.

Helsingfors, cité militaire, a l'aspect guerrier. Dès le matin, le son du tambour et du clairon éveille ses habitants, et l'on entend retentir, dans les champs d'exercice situés hors de ses murs, les commandements répétés des chefs, et l'explosion des armes à feu. Sa garnison est composée de trois mille hommes, qui comprennent quatre corps différents : celui de la garde finlandaise, celui de la marine finnoise, celui de la garde russe, celui des cosaques. Chacun de ces corps fait ses évolutions et son service à part, et occupe des casernes séparées. Ces casernes sont des bâtiments superbes, sous tous les rapports, et l'on peut dire que la magnificence extérieure ne compromet point l'ordre et le bon état intérieur. En général, le soldat de Finlande est convenablement traité. Les chefs supérieurs, de même que les simples officiers, ont leurs logements

dans les casernes; ils sont ainsi plus près des soldats, ce qui leur facilite beaucoup l'accomplissement des devoirs de leur charge. Mais qu'on ne s'imagine pas que les appartements qu'ils occupent soient, comme on pourrait l'attendre d'appartements de casernes, d'une simplicité exorbitante et indignes de leur condition. Le gouvernement a pourvu non-seulement au nécessaire, mais encore au luxe et au confortable. Je connais dans un des angles de la caserne finlandaise de Helsingfors un petit salon rouge et un boudoir vert qui feraient envie à la plus fraîche de nos coquettes parisiennes. Aussi, la caserne devient souvent le rendez-vous de toute la société dorée de la ville; on y donne des soirées, des bals, des concerts, dont l'éclat n'est effacé par aucun des salons les plus aristocratiques (1).

(1) Quand la Finlande était sous la domination suédoise, son armée se recrutait dans les *Hemman*. En 1682, Charles XI établit une loi de conscription appelée *Rotering*, qui fut peu à peu adoptée par toutes les provinces. Cette loi enjoignait à tous les propriétaires (excepté à ceux de terres allodiales, de prébendes ecclésiastiques, de biens militaires, d'hemman de postes), et aux tenanciers des domaines de l'Etat, de fournir et d'équiper chacun ou plusieurs ensemble, suivant la grandeur de la propriété, un soldat et un matelot, et de pourvoir à leur subsistance, par la cession d'un coin de terre, tant qu'ils seraient en activité de service, à charge à ceux-ci de travailler pour le propriétaire lorsqu'ils ne seraient point appelés sous les armes. L'hemman ou les hemman qui fournissaient un homme à l'armée s'appelaient *Rote*. Ceux qui fournissaient les cavaliers portaient le nom de *Rusthåll*. D'après ce mode de conscription, la Suède tirait de la Finlande les corps militaires suivants : 1° dans la Finlande proprement dite, à Satakunda et à

Nous avons parlé de salons. C'est là un des points de vue les plus intéressants que Helsingfors pré-

Åland : *a*) le régiment d'infanterie du gouvernement d'Åbo, composé de huit compagnies ou de 1,025 hommes ; *b*) le régiment d'infanterie de Björneborg, composé du même nombre de compagnies ou d'hommes ; *c*) 924 dragons de la garde, changés plus tard en infanterie ; *d*) les compagnies des matelots ou marins, pour les îles d'Åland et la Finlande méridionale, composées de 454 hommes; 74 marins fournis en outre par les villes. Ajoutez à toutes ces troupes un corps de réserve d'infanterie composé de 1,342 hommes, et un corps de marine de réserve de 375 ; 2° dans l'Ostrobothnie : *a*) le régiment d'infanterie de l'Ostrobothnie, composé de 1,200 hommes ; *b*) 70 charpentiers ; *c*) le bataillon de chasseurs de Kajana, composé de 353 hommes, et enfin, *d*) un corps de réserve de 345 ; 3° dans le Tavastland, *a*) : le régiment d'infanterie de Tavastehus, composé de 1,025 hommes, *b*) ; le régiment de dragons appartenant aussi au Nyland, composé de 1,000 ; ce régiment fut changé plus tard presque tout entier en corps de chasseurs ; *c*) un corps de réserve de 1,012 hommes ; 4° dans le Nyland : *a*) une partie du régiment d'infanterie de Tavastehus ; *b*) le régiment d'infanterie du Nyland, composé de 900 hommes ; *c*) 250 hommes de cavalerie légère ; *d*) 550 de troupes de réserve ; 5° dans le Savolax : *a*) le régiment d'infanterie de Savolax, composé de 1,037 hommes, et deux compagnies de dragons changés plus tard en chasseurs ; 6° dans la Karélie, un corps de chasseurs de 200 hommes. Ainsi la force militaire de la Finlande s'élevait alors à 12,400 soldats, et environ 500 marins. Pendant la paix, ces troupes étaient dispersées dans tout le pays, chez les divers propriétaires de terres, pour lesquels elles étaient obligées de travailler ; on n'exigeait d'elles, dans toute l'année, qu'un service militaire de quelques semaines. Les commandants et les officiers habitaient les terres appartenant à la couronne, de manière à n'être pas trop éloignés des corps auxquels ils étaient attachés. Outre ces troupes que nous venons d'examiner et qui peuvent être regardées comme formant la milice nationale, l'État entretenait encore des régiments

sente à l'observation. Lorsque nous étions encore en Finlande, quelqu'un nous écrivit de France,

enrôlés. Pendant la guerre de 1808, l'armée finlandaise se composait de 17,405 hommes, dont 14,248 de milice ordinaire, et 3,157 d'enrôlés.

Après la conquête de la Finlande par la Russie, l'empereur Alexandre déclara sa milice nationale dissoute, et la dispensa d'en lever et d'en entretenir une nouvelle avant cinquante ans; il ajouta que lorsque cette époque serait arrivée, et qu'on s'occuperait de reconstituer ladite milice, on devrait faire les levées peu à peu, et y employer au moins cinq ans; il statua encore que les chefs de l'armée finlandaise seraient toujours pris parmi les citoyens du pays, et que cette armée ne pourrait jamais être conduite au combat hors de ses frontières nationales. En retour de ces priviléges, les députés s'engagèrent, au nom de leurs commettants, à payer à Sa Majesté l'Empereur un impôt, dit impôt de vacance, *vacance-afgift*.

A la place de la grande armée nationale, il fut donc formé en Finlande, en 1812, deux régiments d'infanterie et un régiment de chasseurs, lesquels, ordinairement répandus par tout le pays, se réunissent une fois chaque année pour une revue générale. Outre ces trois corps, il y a encore à Helsingfors un bataillon d'instruction. Les soldats de ce bataillon sont en service permanent, et les officiers des autres bataillons y sont appelés pour y exercer leur charge. Ces régiments ont été changés, en 1827, en bataillons de fusiliers, dont six sont distribués dans le pays, et dont le reste forme le bataillon d'exercice de Helsingfors. En 1829, ce dernier a été élevé au rang de garde et a pris le nom de bataillon de la garde finlandaise. Les autres bataillons ont été dissous en 1830, et à leur place un corps de marine a été formé sous le nom de premier équipage de la marine finnoise. Ainsi la milice finlandaise est composée maintenant d'un bataillon de gardes de quatre compagnies, et d'un équipage maritime de huit, en tout d'environ 2,000 hommes. Cette milice est régie par un conseil de guerre séant à Helsingfors, dont les arrêts n'ont de pourvoi qu'auprès du sénat. Quant aux

demandant si dans ce pays-là les habitants occupaient des maisons confortables, et se réunissaient de temps en temps en soirées, comme dans les autres pays. Notre réponse produisit un grand étonnement. En effet, nous nous figurons difficilement que dans ces contrées isolées, presque toujours enveloppées de neige ou hérissées de glace, il y ait des mœurs qui ressemblent aux nôtres. Il en est ainsi pourtant. Les salons helsingforsiens sont taillés sur le même modèle que les salons de Paris : même luxe d'ameublement, même richesse de tentures, de draperies, de bronzes, de tableaux ; même profusion de lustres, de candelabres, de curiosités de toute espèce, etc. Certainement l'aspect extérieur de certaines maisons est loin de révéler ce qui se trouve à l'intérieur ; car en général les maisons de bois ont peu d'apparence ; cependant j'ai remarqué que ces maisons de bois renferment toujours plus de confort et d'élégance que les édifices en pierre les plus splendides.

La société de Helsingfors se partage en deux classes : société aristocratique, société bourgeoise.

troupes russes qui se trouvent dans l'intérieur du pays, elles dépendent des autorités générales de Russie ; cependant le général-gouverneur a sur elles inspection immédiate.

Fredrikhamn possède un corps de cadets ou école militaire finlandaise parfaitement organisée. C'est là que les jeunes gens de famille vont se former à la science de la guerre, et l'on peut dire que, grâce au zèle et aux générosités des empereurs Alexandre et Nicolas, les éléments d'instruction y sont complets.

Il va sans dire que la seconde jalouse et critique la première. Mais celle-ci s'en inquiète peu ; elle voit avec un sourire d'indifférence ou de dédain cette société subalterne dénigrer des grandeurs qu'elle envie et qu'elle cherche en vain même à singer. Du reste, les deux sociétés ne se mêlent jamais, si ce n'est dans les fêtes et les cérémonies publiques; encore là chacune tient son rang, et l'étiquette est observée.

La haute société de Helsingfors se compose tout au plus de huit ou dix maisons qui reçoivent, les unes une ou deux fois la semaine, les autres seulement cinq ou six fois l'an. Un cercle aussi restreint rendrait sans doute à la longue les réunions monotones, si la solide instruction des hommes, jointe à la grâce et à l'amabilité des femmes, ne leur prêtaient toujours un charme nouveau. Il est vrai qu'on sait à propos y semer la variété : les grands bals, les spectacles d'amateurs, les cartes, les jeux d'esprit, les tableaux vivants, sont autant d'éléments inépuisables. Il existe à Helsingfors une sorte de réunions spéciales appelées *cafés*, auxquelles les dames seules sont admises. Nous ne pouvons par conséquent les apprécier par nous-mêmes ; tout ce que la renommée nous en a appris, c'est qu'il s'y dit beaucoup de paroles. Les cafés ne sont en usage que dans la société bourgeoise.

La langue suédoise et la langue française sont les deux langues dominantes dans les salons. Cette dernière est bien parlée, surtout par les dames.

Cependant quand un Français tant soit peu difficile entre en conversation avec quelque Finlandaise même des plus instruites, il doit rabattre beaucoup des exigences de son purisme national. Ces dames, embarrassées en quelque sorte de leur luxe philologique, sèment à chaque instant, au milieu de phrases françaises, des tournures, des locutions suédoises, allemandes, même russes; il est vrai que cette sorte de mosaïque dans le discours, loin de choquer, plaît au contraire par son originalité et sa spontanéité naïve. D'ailleurs, en général, les dames finlandaises prononcent bien; celles même qui conservent quelques nuances d'accent allemand n'en sont que plus piquantes.

La langue suédoise est belle, harmonieuse, pleine d'animation, de grâces, de sentiment; mais dans les salons, c'est une langue d'étiquette gênante. La locution *vous* n'y est point de mise ; quand on s'adresse à quelqu'un, on doit se servir de la troisième personne, et revêtir le sujet de la phrase de tous les titres qui appartiennent à l'interlocuteur. On conçoit que si l'on a affaire à une illustration tant soit peu relevée, la formule traînera singulièrement en longueur. Aujourd'hui on commence à secouer ce joug, et le simple *ni* (*vous*) se glisse peu à peu à la place des périodes de grande étiquette.

La langue suédoise est généralement usitée en Finlande, sur toutes les côtes qui bordent les deux grands golfes. C'est que presque tous les habitants de ces contrées sont issus de colons suédois. Le

finnois n'est parlé que dans l'intérieur du pays. Le gouvernement de Wiborg parle russe et allemand.

Dans les salons de Helsingfors, les hommes ne se hasardent guère à parler français, à moins qu'ils ne s'y trouvent en société d'étrangers; mais alors on peut remarquer combien, sous ce rapport, les dames l'emportent sur eux. Ceci tient à la différence d'éducation; car tandis que les unes ont été confiées à des gouvernantes venues de la Suisse, et même de la France, qui leur ont appris l'idiome de leur pays, les autres n'ont fréquenté que les gymnases nationaux, où le français, considéré en quelque sorte comme langue morte, est traité à l'égal du latin et du grec. Cependant la haute aristocratie offre encore ici de belles exceptions. Je me souviendrai toujours avec plaisir des conversations si instructives et si françaises de M. d'Ernström, et de la galanterie enjouée et piquante du vieux baron de Klinkowstrom.

L'esprit des salons finlandais est sémillant et agréable, les conversations on ne peut plus accidentées : « Dans la même soirée, dit M. Marmier, on entendra raconter les contes populaires des bords de Torneå, les anecdotes de la cour impériale et les dernières nouvelles de la France; on vantera tour à tour un chant de M. de Lamartine, une ballade naïve de Finlande, les vers suédois de Tegner, ou les élégies russes de madame la comtesse Rostopschin. Un officier arrivant d'une garnison lointaine parlera de l'aspect de la Sibérie ou des peu-

plades sauvages du Caucase; une femme dira le voyage qu'elle a fait récemment en Italie; une autre décrira avec enthousiasme les rives de la Néva, etc. » Mais cette société si spirituelle, si instruite, laisse quelquefois de côté les sujets graves et intéressants, pour s'occuper de quoi? de la pluie et du beau temps. La pluie et le beau temps, c'est dans notre belle France le terme banal, le ridicule symbole d'une conversation insignifiante. Gardons-nous de juger des autres peuples par nous-mêmes, et d'aborder ici une critique dont l'hostilité serait injustice. Pour les pays du nord, le temps est tout. Cet hiver qui étend sur leurs têtes son linceul de neige, qui gèle leurs lacs et leurs fleuves, qui ferme la porte des maisons, qui couvre les hommes de peaux de bêtes; cet hiver est terrible. Les septentrionaux eux-mêmes en sont souvent les déplorables victimes. Quoi donc d'étonnant que les variations de la température les préoccupent si fort? Qui sait si cette pluie d'avril n'avancera pas l'arrivée de l'été? Qui sait, au contraire, si cette brise d'août n'est pas l'avant-coureur de l'hiver? Voilà des questions graves. Dans ces contrées où le printemps et l'automne ne sont, à proprement parler, que des mots, et où l'été impatient se hâte de verser à la fois ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, pour céder au plus vite la place à son implacable rival; dans ces contrées, un rayon de soleil est un bonheur, un murmure du zéphyr une douce volupté, une petite pluie froide un désastre. On con-

çoit donc que dans un pareil état de choses on puisse parler de la pluie et du beau temps sans compromettre la dignité d'un homme de science, ni l'intérêt sérieusement agréable d'une conversation de salon.

Ce qui compromet bien davantage un salon, c'est, à notre avis, d'y donner accès à ce lutin perfide et cruel qu'on appelle *cancan*. Toutes les petites villes sont cancannières. Il leur semble que leur centre d'action qu'elles trouvent trop étroit élargisse ses lignes à mesure qu'elles y versent du fiel. C'est non-seulement une erreur, mais un déplorable abus où l'indélicatesse donne la main à la malice. Il est fâcheux vraiment que cette bonne ville de Helsingfors nourrisse dans son sein ce germe fatal, et qu'elle le laisse parfois s'y développer. Mon Dieu! quand on a tant de trésors, d'esprit, de grâces, de vrai mérite à admirer, à quoi bon donner carrière à une critique méchamment investigatrice, qui n'a d'autre attrait que de dénigrer les plus dignes et de ternir leur auréole?

Entre toutes les solennités qui réunissent dans une même joie toute la population de la capitale du grand-duché de Finlande, la plus grande est sans contredit la fête de l'empereur Nicolas. Ce jour-là, il y a service divin à l'église russe, auquel assistent toutes les autorités civiles et militaires, soit russes, soit finlandaises. Le soir, la ville est illuminée, et le gouverneur général donne un grand bal. Quoi de plus curieux que la physionomie de ce bal? Là

les deux sociétés sont réunies, mais non mêlées; presque tous les hommes sont en uniforme et portent leurs décorations; la musique de la garde joue les fanfares, les valses, les galops, les mazurkas, etc. Vers minuit, il se fait tout à coup un grand silence. Alors le général gouverneur prend la parole et prononce un discours en l'honneur de l'empereur, et tous, le verre de champagne en main, portent la santé de Sa Majesté au milieu des houras répétés et des bruyants accords de l'orchestre. Ce moment du bal a quelque chose de solennel qui impose... C'est dans ce bal surtout qu'apparaît la transformation politique et sociale que la conquête russe a fait subir à la Finlande. Là, vous voyez le général gouverneur créé par la Russie, les membres du sénat créés par la Russie, des professeurs de l'université créés par la Russie; là, vous voyez les ailes déployées de l'aigle russe, les croix et les cordons russes, les chiffres des demoiselles d'honneur de l'impératrice russe; là, vous entendez parler russe. Et pourquoi toute cette foule est-elle rassemblée? pour fêter l'empereur de Russie devenu son maître.

Ce serait ici peut-être le cas de jeter un coup d'œil sur l'avenir, et de lui demander ce qu'il réserve à la Finlande. Ce serment impérial qui a confirmé sa constitution et ses priviléges restera-t-il toujours sans atteinte? Dans le cas d'une conflagration européenne, quel rôle pourrait-elle y jouer? L'Angleterre aurait-elle tant à

espérer d'elle pour le triomphe de ses idées de répression à l'endroit de la Russie? La Suède a-t-elle et doit-elle renoncer à tout projet sur cette province qui a été la sienne? Toutes ces questions sont graves. Nous nous réservons de les traiter ailleurs. Aujourd'hui nous ne quitterons point notre rôle d'historien pratique et d'observateur littéraire, pour aborder une politique spéculative. Qu'il nous suffise d'avoir, dans cet ouvrage, ouvert une voie plus large à l'étude d'une littérature et d'une nationalité nouvelles pour nous. Plus tard, nous retrouverons encore la Finlande, et nous tâcherons, par de nouveaux travaux, de mériter encore plus d'un pays qui a tant de titres à notre intérêt et à nos sympathies.

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 2, ligne 4, *au lieu de* aver, *lisez* laver.
Page 36, ligne 23, *au lieu de* Kulewa, *lisez* Kalewa.
Id. ligne 27, *au lieu de* Kallervo, *lisez* Kullervo.
Page 84, ligne 4, *au lieu de* la, *lisez* le.
Page 92, ligne 3, *au lieu de* Wöinämöinen, *lisez* Wäinämöinen.
Page 139, ligne 17, *au lieu de* chants, *lisez* champs.
Page 151, ligne 18, *au lieu de* ta, *lisez* la.
Page 196, ligne 4, *au lieu de* gyllene, *lisez* gyllne.
Page 201, ligne 24, *au lieu de* choisis, *lisez* choisi.
Page 210, ligne 19, *au lieu de* la, *lisez* sa.
Page 223, ligne 30, *au lieu de* qu'offrent, *lisez* qu'offre.
Page 259, ligne 14, *au lieu de* leurs, *lisez* par leurs.
Page 352, ligne 7, *au lieu de* frälser, *lisez* frälse.
Page 358, ligne 6, *au lieu de* pas dans les masses, du moins, *lisez* pas, dans les masses, du moins;
Page 358, ligne 12, *au lieu de* c'est-à-dire se, *lisez* c'est-à-dire à se.
Id. ligne 19, *au lieu de* étonnante, *lisez* incroyable.
Page 372, ligne 8, *au lieu de* sans qu'elle s'évanouît, *lisez* sans s'évanouir.
Page 374, ligne 4, *au lieu de* réprouvé, *lisez* réprouvée.
Id. ligne 21, *au lieu de* sans, *lisez* dans.
Page 381, ligne 23, *au lieu de* général-gouverneur actuel, *lisez* général gouverneur.
Page 436, ligne 4 de la note, *au lieu de* Fredrikhamn, *lisez* Fredrikshamn.
Page 439, ligne 24, *au lieu de* bords de Torneå, *lisez* bords du Torneå.

Oct 5 1872

750

